



L'énonciation métaphorique en anglais et en français

Denis Jamet

► To cite this version:

Denis Jamet. L'énonciation métaphorique en anglais et en français. Editions Lambert-Lucas. Editions Lambert-Lucas, 2009, 978-2-915806-86-1. hal-01648471

HAL Id: hal-01648471

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-01648471>

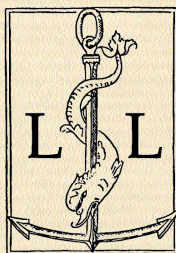
Submitted on 5 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Denis Jamet

L'ÉNONCIATION MÉTAPHORIQUE EN ANGLAIS ET EN FRANÇAIS



**Lambert-Lucas
LIMOGES**

Après avoir retracé l'histoire de la notion de métaphore depuis Aristote jusqu'aux travaux des cognitivistes américains en passant par des précurseurs tels que I. A. Richards et M. Black, et l'avoir mise en relation avec d'autres réalisations langagières telles que la synecdoque, la métonymie et la comparaison, l'ouvrage opère une synthèse originale des linguistiques cognitives et énonciatives qui met l'accent sur le flou et le foisonnement.

À partir d'un double corpus littéraire anglais et français abordé comparativement, l'auteur montre que l'*énonciation métaphorique* laisse des traces linguistiques – aussi bien au niveau morphosyntaxique que phonologique et lexical – sous la forme d'un *supplément de structure* de nature conceptuelle, thèse qui renouvelle en profondeur les études sur le sujet.

Agrégé d'anglais et maître de conférences en linguistique, Denis Jamet a enseigné aux États-Unis et en Nouvelle-Zélande. Il dirige le département d'Études anglophones, la Maison des langues et la préparation au Capes et à l'agrégation d'anglais à Lyon 3. Il est l'auteur d'Idiomes et proverbes : d'un minéral à l'autre (Spratbrow, 1996) et de L'Épreuve de linguistique à l'agrégation interne d'anglais (PUM, 2008, en collaboration). Il a dirigé Métaphore et perception (L'Harmattan, 2008), Mélanges en l'honneur de Malcolm Clay (Presses de l'Université Jean Moulin - Lyon 3, 2008) et Dérives de la métaphore (L'Harmattan, 2009).

384 pages

36 euros

ISBN 978-2-915806-86-1

Denis Jamet

L'ÉNONCIATION MÉTAPHORIQUE EN ANGLAIS ET EN FRANÇAIS

Préface de Nigel Quayle

*Ouvrage publié avec le concours
de l'Université Jean Moulin - Lyon 3*



PRÉFACE

par Nigel Quayle
Professeur de linguistique anglaise
à l'École Centrale de Lille

La métaphore fascine, déroute, intrigue. La littérature dans ce domaine est abondante et les sites internet consacrés à ce trope pullulent. D'ailleurs, un rapide survol de ces sites permet, à l'heure actuelle, de constater l'existence d'un « observatoire » de la métaphore, d'un *hit-parade* même de métaphores (en anglais) établi par année, ou encore d'analyses concernant l'utilisation – parfois abusive – de la métaphore dans les discours politiques. Bref, la métaphore semble désormais faire partie du quotidien. « *The whole world is a metaphor for something else* », faisait observer le facteur-poète dans le film éponyme de Michael Radford. On comprendra donc aisément que celui qui a pour ambition de travailler sur la métaphore doit faire preuve d'une certaine témérité s'il souhaite trouver de nouvelles pistes d'analyse.

Le livre de Denis Jamet s'y emploie en proposant de resituer la problématique dans un cadre résolument linguistique. En s'intéressant aux traces linguistiques de l'énonciation métaphorique, il nous invite à le suivre dans une exploration rigoureuse et exhaustive des conceptions anciennes et modernes des lexies métaphoriques. S'il commence, comme il se doit à l'heure actuelle, par une présentation détaillée du rôle fondamental joué par les travaux récents des linguistes cognitivistes à propos de la métaphore, il s'ouvre également aux théories énonciativistes, ce qui lui permet de démontrer, exemples à l'appui, que la métaphore n'est pas à chercher dans le mot mais dans les relations nouées au sein de l'énoncé.

L'auteur ne conçoit pas la linguistique dans un sens étroit qui la limiterait à une confrontation entre approches théoriques (dont d'ailleurs les métalangues font souvent appel à la métaphore) mais comme une discipline « large ». Cette conception permet à Denis Jamet de mettre au service de son travail ses connaissances en stylistique et en philosophie, ainsi que pléthore de remarques pertinentes d'ordre contrastif. On appréciera la clarté de l'exposé qui laisse entrevoir l'érudition de l'auteur. En tant que lexicologue averti, il attire également l'attention sur les procédés lexicogéniques et lexico-sémantiques à l'œuvre dans la métaphorisation.

Ce livre fait suite à la réflexion entamée par Denis Jamet dans sa thèse doctorale, où il déclarait que « le langage est, certes, un instrument de communication mais avant tout une représentation du monde, d'une supposée réalité », nous donnant ainsi déjà un fil directeur pour les pages qui suivent ici. Le lecteur y trouvera une étude qui l'aidera à mieux comprendre comment le langage, à travers ses manifestations métaphoriques, permet de structurer cette « supposée réalité » qui n'est rien d'autre que notre système conceptuel commun. C'est dire toute l'importance que revêt cet ouvrage passionnant.

INTRODUCTION

Metaphors provid[e] the only ways to perceive and experience much of the world. Metaphor is as much a part of our functioning as our sense of touch, and as precious.

[Lakoff & Johnson 1980 : 239]

Si la métaphore a été pendant des siècles vilipendée, car considérée comme un leurre de l'esprit, les études métaphoriques connaissent un indéniable regain d'intérêt depuis une trentaine d'années. Cependant, il apparaît rapidement que le nombre important de travaux consacrés à cette « figure »¹, dans des domaines extrêmement variés, rend le champ d'étude si vaste qu'il paraît infini, incernable, comme le note l'introduction d'un numéro que la revue *Langue française* consacrait aux figures en février 2001 :

Certains sujets suscitent plus de questions qu'ils n'apportent de réponses. Les figures de mots sont de ceux-là : leur définition a plus d'un visage, les tâtonnements et les incertitudes – notamment face à la métaphore réputée indéfinissable – retraçant les épistémès successives. [Marque-Pucheu 2001 : 3]

Car telle est la richesse et la difficulté des études métaphoriques : leurs traitements par la linguistique, la philosophie, la littérature, les sciences humaines en général, et même par les sciences dites « dures » comme la physique, la biologie, etc., en font un objet si polymorphe qu'il en devient parfois insaisissable. Si l'angle d'analyse adopté définit l'objet, puisque notre cadre se veut avant tout linguistique, nous donnerons tout d'abord notre propre définition de l'objet d'étude « métaphore ». Si l'on considère le terme dans son acception stylistique restreinte, à savoir comme *métaphore vive*², *métaphore d'auteur*, *métaphore originale*, cette figure appartient au discours, à la parole, et non à la Langue. Elle se trouverait ainsi évacuée de l'étude linguistique au sens strict, telle qu'elle fut définie par F. de Saussure³. C'est ce que pourrait laisser entendre la position de P. Ricœur [1975 : 125], qui estime que les vraies métaphores, c'est-à-dire les métaphores « vives », n'ont aucune raison d'être indexées dans un dictionnaire⁴, car elles ne relèvent pas de la Langue, mais du discours :

1 Voir les bibliographies de W. Shibles [1971] et de J.-P. Van Noppen [1985] et [1990].

2 Nous empruntons le terme à P. Ricœur, à la suite du titre de son ouvrage *La Métaphore vive*, terme que nous définirons plus précisément par la suite.

3 Cette opposition entre « langue » et « parole » est une dichotomie essentielle dans le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure, en ce qu'elle fonde l'objet d'étude de la linguistique du début du xx^e siècle. Cette dichotomie sera évidemment sujette à révisions – comme l'ont déjà remarqué nombre d'auteurs – si elle veut être quelque peu opératoire.

4 Voir à ce sujet le chapitre 4 sur le trajet métaphorique.

Il n'y a pas de métaphore dans un dictionnaire, il n'en existe que dans le discours ; en ce sens, l'attribution métaphorique révèle mieux que tout autre emploi du langage ce qu'est une parole vivante ; elle constitue par excellence une « instance de discours ».

M. Black [1977 (1993) : 24] avance une autre raison, qui recoupe peu ou prou celle de P. Ricœur :

There can be no rules for "creatively" violating rules. And that is why there can be no dictionary (though there might be a thesaurus) of metaphors.

Pourtant, il existe des sections « métaphores » à l'intérieur de certains dictionnaires, voire des dictionnaires de métaphores. Il n'est pas rare de trouver l'indicateur métalinguistique *fig.* ou *idiom.* dans les dictionnaires, indicateurs qui signalent le caractère métaphorique des lexies simples ou complexes. Ce phénomène se trouve dans la quasi-totalité des dictionnaires, qu'ils soient unilingues ou bilingues, et c'est la présence même de ces indicateurs métalinguistiques qui nous confirme que la métaphore est également susceptible de faire l'objet d'une étude linguistique au sens le plus étymologique du terme, ainsi que le note M.-F. Mortureux [1997 : 87-88] :

L'opposition entre sens propre et sens figuré est traditionnellement invoquée pour rendre compte de phénomènes très variés, repérés dans les discours. Mais certains dictionnaires de langue donnent aussi une place au sens figuré. [...] On rencontre dans certains dictionnaires (le *Robert*, par exemple, mais pas le *Lexis*) la mention *fig* pour introduire, au sein d'un article, une acception seconde. C'est alors une façon, pour le lexicographe, de signaler que cette acception dérive de la première ; cela justifie, en somme, le traitement polysémique de l'entrée.

Ceci pose non seulement le problème de la lexicalisation de la métaphore, phénomène dynamique, et qui ne peut être décidé une fois pour toute, mais également celui de la définition même de l'objet « métaphore ». Les lexies répertoriées comme « métaphoriques » dans les dictionnaires ne seront alors nullement des métaphores vives, mais des lexies dont le caractère métaphorique est encore perçu par les locuteurs natifs – et par les lexicographes qui ont décidé de les indexer comme telles – c'est-à-dire que l'indexage métaphorique sera plus une question d'*origine* que de *degré*. La lexie générée métaphoriquement sera répertoriée comme métaphorique, même s'il y a de fortes probabilités que ce caractère métaphorique s'affaiblisse – jusqu'à complète disparition – au cours des années. C'est une des définitions de « lexie métaphorique » que nous retiendrons et qui nous servira de base de départ. Si l'on se restreignait aux seules métaphores discursives, cet ouvrage se voudrait alors uniquement stylistique ; les énoncés métaphoriques relèveraient donc de l'analyse du discours, et non pas de l'analyse de la langue... Si les énoncés métaphoriques reçoivent un effet de sens en discours, lorsqu'ils sont actualisés, la linguistique actuelle ne peut se contenter de cette analyse et doit rechercher – comme elle le fait pour les opérateurs grammaticaux – un invariant en langue, un signifié puissanciel qui permet tous les effets de sens trouvés en discours. C'est bien de cette recherche dont il est question dans cet ouvrage : repérer des données invariantes à tous les énoncés métaphoriques, ce qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'objet de la linguistique, tel que l'avait conçu F. de Saussure ou G. Guillaume. Il s'agit alors de trouver un juste milieu entre langue et discours, et il nous semble que pour l'étude des métaphores, la part de langue reste aussi importante que la part de discours. Si la langue permet de créer des métaphores sur un schéma particulier – comme nous le

verrons, n'importe quel énoncé ne pourra pas forcément être métaphorique – c'est le discours qui donne une interprétation particulière, qui permet un décodage en situation de cette métaphore créée en langue. Comme l'avait déjà perçu F. de Saussure, rien ne peut apparaître dans le discours s'il n'obéit pas aux règles langagières, et aucune forme dans la langue ne serait créée si le discours ne les avait pas initiées. Il existe donc un constant va-et-vient entre langue et discours, et il nous paraît erroné de tenir ces deux entités pour rivales, car il s'agit plutôt de deux phénomènes complémentaires et inséparables. C'est pour cette raison que nous traiterons des métaphores vives au même titre que des métaphores lexicalisées (ou plutôt en voie de lexicalisation), et emprunterons parfois à d'autres disciplines comme la philosophie, la sociologie, l'épistémologie, la psychologie, etc., même si cet ouvrage se veut avant tout un travail linguistique sur l'énonciation métaphorique. Ainsi allons-nous, à l'instar de I. A. Richards [1939] et M. Black [1962], tenter une investigation linguistique et quelque peu philosophique le long des chemins tortueux, escarpés sur lesquels nous conduit la métaphore. « Chemins escarpés » ? En effet, à en croire M. Prandi [1992 : 7], l'étude de la métaphore relèverait du mythe de Sisyphe :

Si les théories classiques paient leur forte cohésion interne par une limitation sévère de perspective, la multiplication des approches qui a suivi leur éclipse semble incapable d'un regard unitaire sur l'objet. Chaque approche se présente comme un commencement absolu, total, se fondant sur une réfutation non seulement des perspectives théoriques concurrentes, ce qui ne surprend pas, mais aussi des acquisitions durables que ces théories ont rendu possibles, ce qui est un signe de faiblesse.

Si nous partageons la critique de M. Prandi sur ce rejet systématique des approches antérieures, nous proposerons cependant notre propre conception de la nébuleuse métaphore, après avoir établi les points positifs de chaque approche. C'est en effet ce caractère évanescent, quasi insaisissable, qui fait pour nous toute la richesse des études métaphoriques, et ceci pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la nature omniprésente⁵ des métaphores dans la vie de tous les jours : même si leur utilisation est un processus inconscient pour la grande majorité des locuteurs, l'on ne peut s'en passer. Ensuite, le trop fréquent rejet de cette réalité incontournable par les sciences humaines. Ce phénomène de rejet n'est-il pas dû à une incapacité des diverses théories d'accepter la part d'aléatoire, de liberté, de mouvance, d'indicible que l'on rencontre, et avec laquelle il faut composer ? Finalement, le souci d'interdisciplinarité, même si notre étude se fondera essentiellement sur des concepts linguistiques.

Le CHAPITRE 1 intitulé « Histoires de métaphores, histoires de paradoxes », retracera les balbutiements des études sur la métaphore, et nous verrons que si elle a une histoire, ou plutôt des histoires, cela prouve bien sa vitalité. Nous serons moins pessimiste que M. Prandi en montrant la continuité des approches théoriques sur la métaphore, pour finalement faire une synthèse des recherches contemporaines, du paradigme – au sens où l'entend T. Kuhn [1962] – dans lequel on se situe à l'époque actuelle. Ce parcours historique nous semble en effet indispensable à la bonne compréhension des études métaphoriques contemporaines et, comme en sciences humaines, nous estimons que l'on ne peut expliquer un état synchronique sans se pencher auparavant sur les états diachroniques qui l'ont rendu possible. Ce regard en arrière nous évitera également de jeter trop rapidement aux orties certaines conceptions, qui retrouvent aujourd'hui toute leur actualité. C'est pour cette raison que

⁵ Le titre de W. Paprotté & R. Dirven [1985], *The Ubiquity of Metaphor*, est révélateur à ce propos.

nous débiterons notre étude par les réalisations linguistiques avec lesquelles la métaphore est le plus souvent comparée, voire opposée : la traditionnelle opposition sens littéral – sens métaphorique sera revisitée en nous basant sur les processus cognitifs mis en œuvre lors de la genèse et l'interprétation d'une métaphore. Nous nous demanderons si ces processus cognitifs sont réellement différents de ceux qui sont mis en œuvre lors de l'interprétation d'un énoncé littéral. L'étude du processus métaphorique ne pourrait-elle pas à son tour éclairer le fonctionnement du langage littéral ? En d'autres termes, ne vaudrait-il pas mieux partir du langage métaphorique pour aboutir au langage littéral plutôt que l'inverse, sans considérer l'un comme supérieur à l'autre ? Plus généralement, la distinction entre sens littéral et sens figuré est-elle cognitivement valide ? Y a-t-il des différences fondamentales entre le langage littéral et le langage figuré, et plus largement, entre la pensée littérale et la pensée figurée, ou ces deux dernières sont-elles seulement des illusions psychologiques ? Ces divisions sont-elles utiles à l'analyse linguistique ? La métaphore a-t-elle toujours une expression littérale « équivalente » qui lui correspondrait ? Autant de questions auxquelles nous commencerons à répondre dans ce premier chapitre, afin de définir le plus précisément possible l'objet d'étude. La dichotomie entre métaphore et comparaison sera également étudiée, ainsi que les différences entre métaphore, métonymie et synecdoque, afin de mettre au jour les spécificités de la métaphore. Ces oppositions constitutives nous conduiront à aborder le lien avec le phénomène de polysémie et de glissement d'emploi.

Ces questions linguistiques nous amèneront à nous interroger dans le CHAPITRE 2 sur la nature conceptuelle de la métaphore, et à présenter les principales théories cognitives. Ainsi, nous demanderons-nous si le langage métaphorique va forcément de pair avec la pensée métaphorique, et vice-versa. En nous basant sur les recherches contemporaines en linguistique cognitive, nous aborderons également la délicate question du rapport entre le langage et la pensée : Pourquoi les langues humaines, et par là même les humains, éprouvent-ils le plaisir et/ou le besoin de passer par une expression figurée (considérée comme une expression détournée) lorsqu'une expression littérale (qui semble équivalente) est également possible ? Quelles sont les motivations situationnelles, discursives, etc., qui poussent un locuteur à utiliser une métaphore ? Les métaphores, ou plutôt les schèmes métaphoriques sont-ils inévitables ? Existe-t-il des schèmes métaphoriques universels, ou bien sont-ils spécifiques à chaque communauté culturelle, à chaque communauté linguistique ? Sont-ils une caractéristique humaine, ou bien sont-ils communs à d'autres espèces, comme les animaux qui exhibent également cette capacité langagière ? Ainsi, cette propension à la métaphore ne pourrait-elle pas être considérée comme la caractéristique définitoire de l'humain ? Ainsi ce chapitre tentera-t-il d'apporter quelques éléments de réponse à une des questions fondamentales pour les études métaphoriques, à savoir : « Comment l'imagination verbale peut-elle élargir la pensée ? ».

Le CHAPITRE 3 sera consacré aux divers rôles que peut jouer la métaphore, mais également aux dérives auxquelles elle doit faire face, si elle ne veut pas se retrouver prisonnière d'elle-même, et victime du rejet qu'elle a longtemps connu par rapport à la soi-disant supériorité du langage littéral.

Le CHAPITRE 4 intitulé « Le trajet métaphorique » traitera du caractère fondamentalement dynamique de la métaphore. La dichotomie entre métaphores lexicalisées et métaphores non lexicalisées sera revisitée, et une vision plus souple, plus graduée

du processus linguistique de métaphorisation sera proposée. Se posera alors la question de la genèse métaphorique et de la lexicalisation de certaines métaphores : Pourquoi certaines métaphores sont-elles facilement acceptées par une communauté donnée, alors que d'autres sombrent rapidement dans l'oubli ? L'analyse sémique généralement appliquée à la métaphore se révèle-t-elle suffisante dans notre optique ? Finalement, le figement de la métaphore est-il vraiment irréversible ? La métaphore ne peut-elle de nouveau sortir du système linguistique pour retrouver une certaine liberté ?

Ces questions nous conduiront à aborder, dans le CHAPITRE 5, le milieu signifiant de la métaphore et son interprétation discursive : Comment un locuteur natif ou étranger identifie-t-il une métaphore ? Comment comprend-il qu'il est face à une métaphore, et comment parvient-il à accéder au sens métaphorique ? Y aurait-il une nature physiologique de la compétence métaphorique ? Le décodage d'une métaphore par un locuteur natif est-il toujours chose aisée, à cause du foisonnement, du flou et de l'innovation propres à la métaphore ? Ce caractère indicible n'est-il pas après tout son plus grand atout, afin de percevoir de nouvelles analogies entre deux domaines qui n'auraient jamais été rapprochés autrement ? Nous nous demanderons si l'interprétation de la métaphore ne nécessite pas tout simplement l'abandon de l'univers de croyance généralement établi, pour un nouvel univers de croyance dans lequel l'énonciation métaphorique fait tout à coup sens. Car telle est la question : Peut-on dire qu'une métaphore a un sens ? Les cas limites, le degré de métaphorisation et d'expressivité seront autant de facteurs qui brouilleront le repérage de la métaphore.

Le CHAPITRE 6 s'intéressera aux fondements de l'approche énonciative de la métaphore, et posera les questions suivantes : De quel(s) domaine(s) d'étude la métaphore dépend-elle : morphologie, syntaxe, sémantique, lexicologie, pragmatique, analyse textuelle, stylistique, etc. Y a-t-il des strates, des modules, ou bien faut-il adopter un regard croisé ? Et même avec ce regard croisé, la métaphore se laisse-t-elle appréhender facilement ? Nous introduirons pour cette raison la notion de « pragmatique intégrante » ou « intégrée », et proposerons une typologie morpho-syntaxique des lexies métaphoriques. Cette typologie aura pour principal enseignement que la portée de la métaphore dépasse le cadre du simple mot, pour déborder jusqu'à l'énoncé, voire jusqu'au texte dans son intégralité.

Les trois derniers chapitres traiteront plus précisément des spécificités linguistiques de l'énonciation métaphorique, et tenteront de répondre à une question fondamentale qui a jusqu'alors reçu une réponse essentiellement négative : Peut-on repérer linguistiquement une métaphore ? En d'autres termes, la linguistique de corpus (que l'on nomme *corpora linguistics* en anglais) peut-elle jouer un rôle dans l'étude métaphorique ? Le CHAPITRE 7 débutera par des considérations théoriques, la question primordiale étant de décider si l'étude de la métaphore – avec les nombreux paradoxes, le flou, l'indicible qui l'entourent – peut être *formalisée*. Ceci dépend certainement de ce que l'on entend par ce terme, car la formalisation n'est pas forcément synonyme de graphes ou d'arborescences, mais c'est aussi – et ce sera la position que nous adopterons – la recherche d'un invariant opérationnel afin de mettre au jour les formules de calcul de l'énonciation métaphorique, de cerner les opérations énonciatives à l'œuvre lors de la production de tels énoncés. L'étude du corpus que nous avons recueilli nous permettra d'identifier un certain nombre de structures récurrentes, structures qui nous semblent à même d'expliquer linguistiquement et

conceptuellement l'énonciation métaphorique. Il faudra donc, selon les termes d'I. Tamba-Mecz [1981], « nous interroger constamment sur les rapports qu'entretiennent lexicque et syntaxe, grammaire et sémantique, langage et réalité extralinguistique ». Ce corpus est composé de divers énoncés comprenant des métaphores, aussi bien en anglais qu'en français. Il nous a semblé indispensable de travailler sur au moins deux langues afin de vérifier si notre hypothèse était valable. Si certains énoncés métaphoriques ont été tirés de romans ou de la presse pour l'intérêt particulier qu'ils représentaient, nous avons également tenu à travailler de façon systématique sur deux romans du XX^e siècle : un roman anglais écrit par H. Kureishi, *Intimacy*, et un roman français écrit par R. Radiguet, *Le Diable au corps*. Dans ces deux ouvrages, nous avons tenté de répertorier la totalité des métaphores, avec les limites que nous ne cesserons de noter, à cause du degré de lexicalisation et du degré de métaphorisation, afin de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses. Les traces linguistiques d'ordre phonologique à l'oral, et typographiques à l'écrit seront les premières à être étudiées dans ce chapitre.

Le CHAPITRE 8 s'intéressera également au repérage linguistique de l'énonciation métaphorique, mais en optant pour un point de vue lexical. C'est ainsi que les procédés lexicogéniques et lexico-sémantiques permettant une interprétation métaphorique seront étudiés au cas par cas, et que nous tenterons de donner les raisons pour lesquelles chacun de ces procédés rend une lecture métaphorique possible.

Finalement, le dernier chapitre, le CHAPITRE 9, sera plus précisément consacré aux traces linguistiques de l'énonciation métaphorique dans le domaine grammatical. Les procédés morpho-syntaxiques et structuraux permettant la lecture métaphorique seront passés en revue dans divers domaines d'étude, que ce soit le domaine nominal, verbal, adjectival, etc. Sera ainsi remise en cause la vision lexicaliste de la métaphore qui tient le mot pour lieu de prédilection de la métaphore, mais également l'approche purement sémantique, la métaphore étant bien plus souvent marquée syntaxiquement que lexicalement, comme le confirmeront les études réalisées sur corpus.

C'est donc un parcours à travers « l'épaisseur métaphorique du langage » [Rey 1977 : 199] que nous nous proposons d'effectuer tout au long de cet ouvrage, en abordant autant de variations métaphoriques que de types de métaphores et de types d'approches. Ce sont ces « variations » qui rendent les études métaphoriques passionnantes, études que nous mènerons en laissant, aussi souvent que possible, la voix aux nombreux commentateurs qui ont écrit l'histoire de la métaphore, ou plutôt ses histoires...

HISTOIRES DE MÉTAPHORES, HISTOIRES DE PARADOXES

La métaphore a une histoire, c'est-à-dire qu'elle s'est incessamment modifiée, transformée, déformée.

[Molino 1979 : 8]

On oublie qu'en philosophie les mêmes mots ne cessent de revenir avec le sens chaque fois nouveau que leur confère la constellation de sens du contexte.

[Ricœur 1975 : 396]

S'il est une constante pour définir la métaphore à travers les âges, c'est à plusieurs égards le terme *paradoxe*¹. Si on la définit traditionnellement comme *figure*, on la dénomme de façon métaphorique, comme le note H. Suhamy [1981 (1995) : 6-7] qui rappelle l'origine du terme :

En latin *figura* signifiait un dessin, la représentation visuelle d'un objet, et par extension sa forme. Une figure est un dessin ; or un dessin est perçu visuellement, sensoriellement. Une figure fait donc appel à la sensibilité.

Mais peut-on définir la métaphore de façon univoque, claire et tranchée ? Malgré les nombreux ouvrages qui lui ont été consacrés, la question primordiale semble subsister : « Qu'est-ce que la métaphore ? ». Au fur et à mesure des diverses études traitant de cette figure, on a pu assister à de nombreux changements de perspective, à des « changements de paradigmes » pour reprendre l'expression de l'épistémologue T. Kuhn². Si d'un point de vue empirique, il est parfois difficile de dire « ceci est une métaphore » – plutôt qu'une métonymie, une synecdoque, une hyperbole, un euphémisme, une comparaison, etc. – d'un point de vue linguistique, il nous faut définir une métalangue stable, non négociable, qui ne devrait être ni gradable, ni sujet à figure³. Si ceci semble être une évidence pour le linguiste, nous allons voir

1 P. Ricœur [1975 : 39] rappelle justement l'origine étymologique du terme *paradoxe* : « L'écart qui affecte l'emploi des noms procède de l'écart de l'attribution elle-même : ce que le grec appelle précisément *para-doxa*, c'est-à-dire déviance par rapport à une *doxa* antérieure » ; les paradoxes constitutifs de la métaphore ne sont donc dus qu'à la nouvelle vision qu'elle permet de créer, comme nous le verrons tout au long de ce travail.

2 J.-J. Wunenburger [2000] propose un historique philosophique intéressant de la métaphore, ainsi qu'une perspective historique sur les visions philosophiques de l'image [Wunenburger 1997].

3 Nous verrons que l'on ne peut malheureusement (ou heureusement) pas faire l'économie de métaphores pour parler de « métaphore », ce que P. Ricœur [1975 : 364-365] avait finement perçu : « Le discours sur la métaphore est lui-même pris par la métaphoricité universelle du discours philosophique.

que la confrontation avec les faits langagiers peut le laisser quelque peu désarmé, tout du moins au premier abord. Nous allons donc nous efforcer, dans un premier temps, de proposer une définition opératoire de la métaphore et du processus de métaphorisation, terme que nous préférons pour les potentialités dynamiques et processuelles qu'il comporte.

Ainsi, étudier la métaphore et le processus de métaphorisation relève-t-il d'une série de paradoxes. Le premier d'entre eux nous semble être le retour en force de la métaphore et des études qui lui sont consacrées⁴ après des siècles de « dénigrement », où l'on ne voyait dans celle-ci qu'un simple ornement esthétique, qu'une simple figure de rhétorique qui ne permettait nullement d'accéder au sens, à une quelconque connaissance, et encore moins à la vérité, et ce d'autant plus qu'elle était même fréquemment considérée comme source d'erreurs⁵. T. Cohen [1979 : 3] note ce premier paradoxe historique :

The works of many twentieth-century positivist philosophers and others either state or imply that metaphors are frivolous and inessential, if not dangerous and logically perverse, by denying to them (1) any capacity to contain or transmit knowledge; (2) any direct connection with facts; or (3) any genuine meaning. In what seems to me a peripheral consequence of the move away from classical positivism, this opinion about metaphor has been abandoned, and it is becoming common – almost customary – to credit metaphors with all three virtues.

L'étude de la métaphore relève également d'un pari hardi, voire osé, du fait de son interdisciplinarité. Beaucoup de linguistes, de philosophes, de littéraires, de psychanalystes, etc., s'y sont essayés, sans jamais parvenir à une théorisation rendant compte de tous les cas de métaphores, car sous sa pluralité de forme, de nature, de fonctionnement, cette figure semble échapper à toute tentative d'explication scientifique rationnelle ou logique. La métaphore ne se limite pas à la rhétorique, à la littérature⁶, voire à la poésie et à la poétique, comme on a pu ou voulu le croire pendant longtemps ; on la trouve également dans les sciences, où elle joue un rôle primordial, et plus généralement dans notre activité conceptuelle quotidienne, comme nous le verrons dans le chapitre 2. D'ailleurs, l'on peut se demander si ce n'est pas cette impossibilité à théoriser la métaphore qui a conduit nombre de linguistes à la définir comme un fait de discours, de parole, plutôt que comme un fait de langue, c'est-à-dire comme un phénomène linguistique pouvant s'expliquer par le système dans lequel il est inclus⁷. Depuis quelques années, l'on assiste cependant à un changement de perception, de vision de la métaphore ; après avoir été considérée comme un simple phénomène ornemental, esthétique, on a pris conscience du rôle

[...] La métaphore se dit métaphoriquement. Aussi bien le mot "métaphore" et le mot "figure" témoignent-ils de cette récurrence de la métaphore. [...] Dès lors, il ne saurait y avoir de principe de délimitation de la métaphore, pas de définition dont le définissant ne contienne le défini, la métaphoricité est non maîtrisable absolument. »

4 Une revue entière lui est même consacrée depuis 1986 : *Metaphor and Symbolic Activity*, dont le nom est dorénavant : *Metaphor and Symbol*.

5 Voir à ce sujet la position de J. Locke.

6 Z. Kövecses [2002 : 44] note même que la littérature n'est pas forcément le *locus* le plus propice à l'émergence de métaphores : "But original, creative literary metaphors of the structural kind seem to be less frequent in literature than those metaphors that are based on our everyday, ordinary conceptual system."

7 Il est à cet égard surprenant de constater que D. A. Cruse dans *Lexical Semantics* ne lui consacre que quatre pages, essentiellement pour traiter des expressions idiomatiques.

beaucoup plus primordial qu'elle joue dans la vie de tous les jours⁸. Comme l'écrivent W. Paprotté et R. Dirven [1985 : vii] :

Few subjects have proved more elusive than metaphor. In more than 2000 years of study, it has withstood all attempts at developing a stringent theory. For all we know, it will continue to resist explanation. If this were not challenging enough, the study of metaphor is appealing because we participate in a change of paradigms⁹. Today, metaphor is no longer deemed illicit and a violation of the scientific discourse principles of clarity, precision and verifiability. It is no longer rejected as a metaphysical statement of purely emotive import or considered a „Scheinsatz“¹⁰ of the type Caesar ist eine Primzahl¹¹, syntactically and semantically violating sortal correctness¹². Rather, it is recognized as one of the deepest and most persisting phenomena of theory building and thinking.

En effet, comme le soulignent ces auteurs, on assiste bel et bien depuis une trentaine d'années à un retour en force de la métaphore au vu des études qui lui sont consacrées¹³. En ce sens, l'histoire de la métaphore est comparable à celle de l'image dont J.-J. Wunenburger [1997 : xiii] dit qu'elle est « une histoire sinueuse, dans un questionnement complexe, dans des positions souvent antinomiques ». Aventurons-nous donc sur ce chemin sinueux, avec pour première pierre d'achoppement – et non des moindres – la traditionnelle dichotomie sens littéral – sens métaphorique que nous nous proposons de revisiter.

1.1 L'OPPOSITION SENS LITTÉRAL, PROPRE VS SENS FIGURÉ, MÉTAPHORIQUE

In this commonsense folk theory, thought and language operate by truth-conditional composition of features. This is the realm of "literal" thought and language. It is a consequence of this view that there must be a separate kind of thought and language, called "figurative", that uses alternative cognitive operations.

[Turner 1998 : 61-62]

Parler de « métaphore » revient à parler de « sens figuré », un sens figuré que l'on oppose traditionnellement à un « sens littéral », un « sens propre ». C'est par cette opposition que commence toute étude de la métaphore, comme d'ailleurs toute étude de n'importe quelle figure, connue également sous le nom de *trope*¹⁴. Cette question de l'opposition entre sens littéral et sens figuré va constituer la première partie de notre trajet métaphorique, et nous allons voir jusqu'à quel point celle-ci peut être soutenue, et si elle peut seulement l'être.

8 On reconnaîtra là un clin d'œil à G. Lakoff et M. Johnson (v. la traduction française de leur *Metaphors We Live By*).

9 Au sens que lui donne T. Kuhn dans *The Revolution of Scientific Structures*, nous soulignons.

10 « vérité première, indiscutable, incontournable ».

11 « nombre premier ».

12 L'expression *sortal correctness* renvoie à une vision descriptive, voire prescriptive, et sémique de la métaphore.

13 T. Hawkes [1979] propose un voyage historique sur la métaphore, d'Aristote à C. Brooke-Rose.

14 J.-J. Wunenburger [1997 : 40] donne l'étymologie du terme : « *tropos*, du verbe *trepein*, "faire tourner", procédé expressif consistant à déplacer et à étendre le sens des mots ».

1.1.1 MÉTAPHORE ET PRINCIPE D'ÉCONOMIE DES LANGUES

Mais une chose intéresse particulièrement le linguiste : dans la masse énorme des phénomènes analogiques que représentent quelques siècles d'évolution, presque tous les éléments sont conservés ; seulement ils sont distribués autrement. Les innovations de l'analogie sont plus apparentes que réelles. La langue est une robe couverte de rapiécages faits avec sa propre étoffe.

[Saussure 1916 (1972) : 235]

Un premier paradoxe réside dans le statut ambivalent de la métaphore par rapport au système linguistique dont elle fait ou non partie selon les divers théoriciens. En effet, en permettant de réutiliser un mot ¹⁵ avec un nouveau sens ¹⁶ (voir à ce propos la définition de la métaphore donnée par Aristote), elle participe au principe d'économie des langues mis en évidence par F. de Saussure. De nouveaux référents extralinguistiques peuvent ainsi être désignés par des éléments linguistiques déjà existants ; selon le structuralisme, le même signifiant est alors utilisé pour nommer deux référents distincts, c'est-à-dire qu'il est utilisé avec deux signifiés différents ¹⁷. Cependant, la métaphore s'oppose également au principe d'économie des langues, en ce que bien souvent, une expression littérale jugée « équivalente » existe déjà, c'est-à-dire lorsqu'une métaphore « coexiste » avec une dénomination littérale ; à quoi bon créer une nouvelle désignation, par un signifiant existant déjà, pour référer à un même signifié ? Ceci s'oppose au principe même d'économie des langues, et au fait que la synonymie complète n'existe que très rarement :

On sait que la synonymie n'est pas perpétuelle, que deux mots ne sont pas synonymes en toute occasion. Ainsi, dans un dictionnaire bilingue, les équivalents proposés parallèlement ne sont interchangeables qu'à titre exceptionnel. [Blanco 1996 : 121]

Alors la métaphore serait-elle seulement une désignation à l'identique d'un signifié déjà existant, un simple cas de quasi-synonymie, c'est-à-dire un signe de même dénotation et de même connotation ? Ou bien n'ajouterait-elle pas quelque chose de différent, de supplémentaire – une connotation, voire une dénotation quelque peu différente – à la désignation littérale, propre ? La métaphore contredit également le principe d'économie des langues en ce que son sens ne peut être généralement décodé qu'en contexte, et que bien souvent, elle comporte une charge importante d'indicible, ce qui rend son interprétation plus difficile, car nécessitant un surcroît de travail cognitif. En effet, plus l'univers du discours sera référentiel, moins l'effort cognitif de la part du coénonciateur sera important, alors que plus

15 Nous allons voir que cette notion de « mot » pose problème, car la métaphore peut-elle être réduite au seul mot (c'est-à-dire à un terme séparable par deux blancs typographiques) ?

16 Le terme de *sens* n'est peut-être pas réellement adéquat, bien que ce soit celui qui est utilisé quasi exclusivement par les auteurs ; dans un premier temps, il s'agit plutôt de « nouvelle signification », plutôt que de « nouveau sens », bien que cette nouvelle signification puisse donner naissance à un nouveau sens, comme nous le verrons dans le chapitre 4 consacré au trajet métaphorique.

17 Nous verrons que cette assertion sera sujette à modifications, car le terme *signifié* laisse entendre que la métaphore se limite au signe linguistique, au simple mot, alors que la métaphore a une incidence globale sur l'énoncé, rétroagissant sur les lexèmes en présence, et qu'une métaphore ne pourra être considérée comme telle qu'en présence d'autres lexèmes.

l'univers du discours sera non référentiel – comme c'est le cas pour la métaphore – plus cela nécessitera un effort cognitif de la part du coénonciateur. Face à une métaphore, le coénonciateur sera plus « actif », dans le sens où il devra suppléer au caractère énigmatique, à l'implicite du texte et à ses indéterminations, comme le note M. Meyer [1991 : 67] :

La littéralité diminue, le pont entre le lecteur et l'auteur devient plus ardu à franchir, et le lecteur doit alors *répondre* à la question du sens, laquelle tombe pour ainsi dire *en dehors* du texte.

1.1.2 QUESTION DE LA PERTINENCE DE LA DISTINCTION *SENS LITTÉRAL VS SENS FIGURÉ*

The distinctiveness of figurative and so-called literal language has long been assumed, and only recently have some questioned the need for the distinction.

[Katz 1998 : 19]

Il est courant, même encore aujourd'hui – et nous n'allons cesser de le faire dans cet ouvrage – d'opposer *sens littéral* et *sens figuré*¹⁸, dernier terme que nous considérons comme hyperonyme de *sens métaphorique*, les figures englobant d'autres réalités linguistiques, telles la métonymie, la synecdoque, l'oxymore, l'ironie, etc.¹⁹ Cependant, certains cas apparaissent comme des cas limites, et l'on ne sait trop si le terme, l'expression, l'énoncé, voire le texte dans son intégralité doivent être interprétés selon une modalité littérale ou figurée²⁰. Ceci remet en doute la validité d'une telle distinction, comme le note A. Katz [1998 : 19, cité en épigraphe], ou comme le font C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca [1958 (1992) : 549] : « La notion même de "sens littéral" et de "sens métaphorique" peut être une dissociation qui naît de la discussion, et non pas une donnée "primitive" », c'est-à-dire qu'elle est une construction de linguiste. Plusieurs questions se font alors jour : Quel est le statut des énoncés métaphoriques : le même que celui des énoncés littéraux, c'est-à-dire « normal », ou bien « spécial », pour ne pas dire « déviant », « anomal »²¹ ? Les opérations cognitives nécessaires à l'interprétation varient-elles selon que l'on est face à un énoncé métaphorique ou littéral ? Plus largement, la distinction entre les deux types d'énoncés est-elle valide (psycho)linguistiquement parlant ? Si tel était le cas, cela aurait des répercussions sur le rapport entre le langage et la pensée, et notre attitude aura alors une incidence sur la distinction entre les deux types d'énoncés.

Le premier élément de réponse réside dans le rapport qu'entretiennent énoncés littéraux et énoncés métaphoriques : Peut-on toujours gloser un énoncé métaphorique par un énoncé littéral équivalent sans perte de sens ? Cela est parfois possible, mais se pose alors la question du rôle même de la métaphore. Si la métaphore est utilisée dans un but essentiellement esthétique, la glose par un énoncé littéral – s'il est possible, ce qui n'est d'ailleurs pas toujours le cas – ne change rien au sémant-

18 F. Rastier [1994] propose un parcours historique du couple « sens propre » / « sens figuré », ainsi qu'A. Reboul et J. Moeschler [1998 : 160-178] dans le cadre de la théorie de la pertinence, telle qu'elle a été définie par D. Sperber et D. Wilson [1986 (1989) : 348-356].

19 R. Gibbs [1998 : 88] a une vision beaucoup plus large du langage figuré, y incluant métaphores, expressions idiomatiques, proverbes, ironie, oxymores, actes de langage indirects, certaines collocations, etc.

20 Voir à ce propos le chapitre 4 sur la lexicalisation des métaphores.

21 *Anomal* au sens d'« anomalie ».

tisme. Cependant, si la métaphore est utilisée avec une visée conceptuelle ou dans un but persuasif, même si le sémantisme de la métaphore ne varie pas, il n'en est pas de même pour les effets pragmatiques, comme le suggèrent les deux exemples suivants :

INT52b *Susan, who is four years younger than me, thinks we live in a selfish age. She talks of A THATCHERISM OF THE SOUL that imagines that people are not dependent on one another. In love, these days, it is a FREE MARKET; BROWSE and BUY, pick and choose, RENT and reject, as you like.*

Le narrateur métaphorise l'amour par analogie avec la vie économique, et l'effet de sens qui en découle est assez ironique, voire cynique, la métaphore servant à véhiculer le pessimisme du narrateur en matière de vie amoureuse, ce que le langage littéral aurait eu du mal à véhiculer de façon si concise.

DIA56a Notre bonheur était un CHÂTEAU DE SABLE. Mais ici LA MARÉE N'ÉTANT PAS À HEURE FIXE, j'espérais qu'ELLE MONTERAIT LE PLUS TARD POSSIBLE.

Dans le même registre, la métaphore filée du château de sable pour référer au bonheur crée un certain effet de provisoire, que le langage littéral aurait eu des difficultés à véhiculer, avec toutes les connotations qui sont attachées à l'image ²².

L'utilisation d'une métaphore là où un énoncé littéral aurait été possible relève donc d'un réel choix, et entraîne par conséquent une variation, qu'elle soit sémantique ou pragmatique. D'ailleurs, à quoi servirait la métaphore si elle n'était qu'une désignation à l'identique d'un énoncé littéral ? Cela irait en effet à l'encontre du principe d'économie des langues, comme nous l'avons déjà mentionné. Les recherches récentes ²³ ont montré que tel n'était pas le cas, car il arrive que la métaphore serve un but que le langage littéral est de toute façon incapable de remplir, ceci essentiellement lors de découvertes scientifiques, découvertes qui ne peuvent être dénommées, et par là même exister discursivement sans avoir recours au langage métaphorique. Si le réel peut exister ontologiquement, même s'il reste non nommé, non désigné, la métaphore permet cependant de « baptiser » la découverte pour la faire accéder au niveau du concept. Le langage métaphorique est donc nécessaire dans certaines situations où le langage littéral est insuffisant, voire inexistant, car se révélant inefficace pour nommer un référent. Mais pourquoi le langage littéral, censé être objectif – ou tout au moins davantage que la métaphore – ne peut-il remplir ce rôle en sciences, censées elles aussi être objectives ? Tout simplement parce que les sciences ne sont pas si objectives qu'on le prétend, ou qu'on voudrait s'en persuader, et qu'elles ne sont qu'un point de vue X, à un moment Y, sur une réalité Z qui n'est en fait qu'une perception d'une supposée réalité, comme le rappelle T. Kuhn [1962 (1983) : 178] :

Aucun langage réduit ainsi à rendre compte d'un monde complètement connu d'avance ne peut produire de simples comptes rendus neutres et objectifs du donné.

Il y a des échelles, des degrés d'objectivité, et c'est alors que la métaphore entre en scène car son flou permet justement cet entre-deux, ce clair-obscur, notions qui seront abordées plus en détail dans le chapitre 5.

²² Bien que le langage littéral puisse aussi véhiculer des connotations, ceci n'étant pas réservé à la seule métaphore, voire aux seules figures, mais la métaphore permet de le faire de façon plus concise, plus frappante.

²³ On pourra consulter celles de K. English [1997] ou de D. Jamet [2002a], [2003] et [2008] entre autres pour le domaine scientifique.

La distinction entre sens littéral et sens figuré nous amène tout naturellement à nous pencher sur la nature même du sens figuré métaphorique, après en avoir rappelé au préalable les principales conceptions. Nous nous baserons sur la taxinomie des trois modèles ²⁴ métaphoriques établie par M. Black, en débutant par le premier modèle dans l'ordre chronologique, à savoir le modèle par substitution.

1.1.3 LE MODÈLE MÉTAPHORIQUE PAR SUBSTITUTION

Any view which holds that a metaphorical expression is used in place of some equivalent literal expression, I shall call a substitution view of metaphor.

[Black 1962 : 31]

Le premier des trois modèles de la taxinomie de M. Black [1962] est nommé le modèle par substitution, et représente la conception métaphorique la plus largement répandue jusqu'au milieu du XX^e siècle. On peut, selon cette conception, remplacer sans aucun problème – et aucun changement de sens – l'expression métaphorique par une expression littérale, car le sens est équivalent. À en croire les termes, le sens propre serait premier, et le sens figuré second, entendons par là « imprécis ». Cette conception, que l'on fait généralement remonter à Platon, a été pendant des siècles la seule conception admise, et elle perdure même de nos jours chez certains auteurs. Cicéron par exemple, voyait dans la métaphore un grand danger, surtout lorsque l'on en abusait, car pour lui, la métaphore était vue comme une violation de la « propriété » (du grec *kyriologia*, « signification propre d'un mot »), c'est-à-dire l'utilisation d'un mot avec le maximum de sa signification. La métaphore engendrait un risque d'obscurité, d'autant plus que pour Cicéron, il existait suffisamment de termes propres pour éviter les métaphores, qui se révélaient donc inutiles pour appréhender le réel. Si Cicéron n'avait pas perçu la nature conceptuelle de la métaphore, Aristote, quant à lui, l'avait entrevue ²⁵. Une autre conséquence de cette vision de la métaphore est qu'elle joue un rôle purement décoratif, esthétique, car aucun effet de sens n'est ajouté. Le seul effet créé serait la production chez le coénonciateur d'un plaisir généré par le remplacement métaphorique... Nous émettons quelques doutes sur cette vision un peu simpliste du langage, car son but premier est-il réellement de « faire beau », comme le note assez ironiquement M. Black [1962 : 34] ?

When in doubt about some peculiarities of language, attribute its existence to the pleasure it gives a reader. A principle that has the merit of working well in default of any evidence.

Cette vision de la métaphore a donné naissance à l'approche dite tropologique, approche purement lexico-sémantique par laquelle un mot change de sens lorsqu'il est employé comme trope. Se pose alors la question suivante : Pourquoi le sens figuré serait-il subordonné, donc forcément « inférieur », secondaire, à un supposé sens propre (on perçoit facilement ce que ce terme connote...) ? Un des premiers à s'être opposé à cette vision quelque peu manichéenne et simpliste du sens et de sa

24 Nous utilisons le terme *modèle* car c'est celui qui apparaît dans le titre de M. Black [1962] : *Models and Metaphors*. Nous verrons que ce terme ne recouvre pas la même réalité dans les trois mouvements.

25 Ce n'est qu'à la suite d'Aristote que les figures ont été considérées comme uniquement linguistiques, mais Aristote s'est bien gardé d'effectuer une telle réduction, comme certains rhétoriciens classiques, car il avait bien perçu que les métaphores linguistiques étaient sous-tendues par des métaphores conceptuelles, même s'il ne le formulait pas de cette façon. Pour une clarification sur la position d'Aristote, on pourra consulter J. E. Mahon [1999], dont le titre est révélateur : *"Getting your sources right : what Aristotle didn't say"*.

construction est I. A. Richards, dont la position sera étudiée en détail dans le chapitre 2. Il n'est alors pas surprenant de lire à la toute première page de son ouvrage phare, *The Philosophy of Rhetoric* [1936 : 3], "*Rhetoric, I shall urge, should be a study of misunderstanding and its remedies*". Et tel est bien le but de I. A. Richards lors des conférences prononcées en février et mars 1936 au Bryan Mawr College : tenter de remettre au goût du jour la rhétorique, tout en profitant de l'occasion pour se défaire de ses travers, dont le principal est ce que l'auteur nomme la « superstition du sens propre » (*the Proper Meaning Superstition*) :

A chief cause of misunderstanding, I shall argue later, is the Proper Meaning Superstition. That is, the common belief – encouraged officially by what lingers on in the school manuals as Rhetoric – that a word has a meaning of its own (ideally, only one) independent of and controlling its use and the purpose for which it should be uttered. This superstition is a recognition of a certain kind of stability in the meanings of certain words. It is only a superstition when it forgets (as it commonly does) that the stability of the meaning of a word comes from the constancy of the contexts that give its meaning. Stability in a word's meaning is not something to be assumed, but always something to be explained.

C'est pour cette raison que nous préférons le terme de *sens primitif* aux termes de *sens littéral*, *sens propre*. « Primitif » indique en effet clairement que l'on se base sur un plan étymologique, et que le signifiant a désigné un autre signifié avant de désigner un nouveau signifié par métaphorisation. De tout ce qui vient d'être énoncé, on aperçoit les limites du modèle par substitution, bien qu'il ait été le seul modèle admis pendant des siècles. Avec cette conception naïve, la métaphore ne joue aucun rôle cognitif, c'est-à-dire dans notre appréhension et construction du réel, et l'on perçoit dès lors les problèmes que ceci peut poser : la seule fonction dévolue au processus métaphorique reste une fonction esthétique, donc facultative²⁶. Le problème principal apparaît avec les catachrèses, qui n'ont pas de soi-disant équivalents littéraux, car la métaphore est justement là pour suppléer le manque linguistique. K. English [1997 : 103] donne l'exemple des concepts utilisés pour référer à internet. En effet, comment désigner des réalités dont la dénomination s'est effectuée immédiatement par la métaphore (*the web, surf on the internet*, etc.) ? Ceci est impossible car :

Le modèle de substitution ne rend donc pas compte des difficultés dans l'expression des conceptions abstraites et innovatrices. [English 1997 : 103]

L'assertion consistant à dire que le sens métaphorique est subordonné au sens littéral laisse le problème entier ; en effet, ceci présuppose que le sens littéral est premier, et que la métaphore serait alors une « roue de secours » linguistique – ce qui est effectivement le cas de la catachrèse²⁷ – un « moyen de parer à l'indigence du langage » [Perelman et Olbrechts-Tyteca 1958 (1992) : 542]. Cependant, ceci ne correspond pas à tous les cas d'utilisation métaphorique, et la question du travail

26 La conception qui découle également du modèle par substitution est qu'il existe une synonymie parfaite entre termes métaphoriques et termes littéraux. M. Black [1962 : 34] qui reconnaît la place des métaphores dans le discours philosophique note la contradiction de cette vision purement esthétique de la métaphore : "*So, if philosophers have something more important to do than give pleasure to their readers, metaphor can have no serious place in philosophical discussion*".

27 Nous étudierons la catachrèse § 3.1.3. Pour l'instant, définissons-la comme une métaphore figée, lexicalisée, utilisée pour désigner une réalité pour laquelle il n'existe pas de terme littéral : *PIEDS d'une table*, *TÊTE d'épingle*, *FEUILLE de papier*, etc. (on notera au passage que *table*, *épingle* et *papier* sont eux-mêmes d'origine métaphorique, origine plus lointaine et par conséquent plus obscure).

cognitif à l'œuvre lors de l'utilisation consciente, voire inconsciente d'une métaphore reste non abordée, alors que cette question nous semble primordiale, d'autant plus qu'elle en appelle deux autres : Comment plusieurs sens peuvent-ils se construire cognitivement ? Sens littéral et sens métaphorique conservent-ils une certaine autonomie ou bien y a-t-il chevauchement de plusieurs sens ? Ces questions ne trouveront de réelles réponses que lorsque nous aurons davantage délimité l'objet d'étude « métaphore », en l'opposant aux réalisations linguistiques auxquelles il est souvent comparé – comparaison, métonymie, synecdoque – puis en nous situant dans un cadre théorique précis.

1.2 MÉTAPHORE ET COMPARAISON

Similes are the poor cousins of metaphors. Unlike metaphors, they are not ipso facto a lie, but they have none of the power and the incisiveness of metaphors. Their purpose is to describe approximately, to illustrate, and often to decorate.

[Newmark 1993 : 19]

À en croire ce propos de P. Newmark, il y aurait des différences fonctionnelles entre les métaphores et les comparaisons, mais en même temps, il y aurait également un lien entre ces deux types de structures, ce que souligne l'utilisation du terme *cousins*. C'est ce que nous allons tenter de dégager, en nous penchant tout d'abord sur la vision comparativiste classique, qui a conduit au modèle métaphorique par similitude ; nous tâcherons d'en voir les limites, en refusant néanmoins de tracer une limite infranchissable entre comparaisons et métaphores.

1.2.1 LA VISION COMPARATIVISTE CLASSIQUE ET LA NÉGOCIATION DU SENS

Métaphore. Procédé stylistique qui consiste à « transporter » un mot de l'objet qu'il désigne d'ordinaire à un autre objet auquel il ne convient que par une comparaison sous-entendue.

[Larousse encyclopédique]

Une autre conception qui a été longtemps répandue – et qui continue de l'être si l'on consulte la plupart des dictionnaires contemporains ou des précis de rhétorique – est celle de la métaphore en tant que « comparaison abrégée ou implicite », une *similitudo brevior*, selon la rhétorique classique. Même C. Bally [1909 : 187] considère que la métaphore « n'est autre chose qu'une comparaison où l'esprit, dupe de l'association de deux représentations, confond en un seul terme la notion caractérisée et l'objet sensible pris pour point de comparaison ». Ceci appelle plusieurs remarques : tout d'abord, il existe une confusion répandue entre « métaphore » et « comparaison » qui, comme nous allons le voir, ne procèdent pas de la même démarche cognitive, et dont le but n'est pas le même. Ensuite, les termes utilisés par C. Bally (« dupe », « confond ») laissent entendre que la métaphore est une erreur, un fourvoiement dont le locuteur ne se rend même pas compte ; sur ce point, nous aurons également quelques éclaircissements à apporter. Selon S. Ullmann [1952 (1975) : 277], la métaphore n'est rien d'autre qu'une « comparaison en raccourci », et A. Henry [1971 : 53] se demande si l'on peut reprocher à André Breton [1967 : 114]

son affirmation selon laquelle entre métaphore et comparaison, il n'y a « qu'une distinction purement formelle et que l'une et l'autre constituent le véhicule interchangeable de la pensée analogique », affirmation qui nous semble un peu décevante de la part d'un grand surréaliste.

Si l'on se reporte à l'étymologie, le terme *comparaison* vient du latin *comparere* qui signifiait « mettre en pair ». Le *Larousse encyclopédique* donne la définition suivante : « Action de comparer, de rapprocher des personnes et des choses pour examiner leurs ressemblances ou leurs différences », et précise que « la comparaison se distingue de la métaphore [...] par le fait qu'elle consiste non pas en une substitution d'un terme à un autre, mais en une juxtaposition des deux termes comparés, dont le rapport est exprimé par un lien grammatical : *comme, ainsi que, tel* (etc.) », auxquels nous pourrions ajouter *de même que, pareil à, à l'instar de*, etc., pour le français, et *as, like, -fashion* dans un composé adverbial, et *-wise*, en tant que suffixe pour l'anglais. La comparaison réside donc dans une opération de mise en relation, de rapprochement de domaines ; elle se rapproche par là de la métaphore, mais en est-elle pour autant la copie conforme ? Il faut être prudent, et ne pas considérer que la frontière entre les deux doit être forcément étanche. Si nous nous penchons sur les comparaisons, il est possible d'opérer une subdivision (v. G. Dickie [1971 : 132]) : les « comparaisons fermées » (*closed similes*) et les « comparaisons ouvertes » (*open similes*). Les « comparaisons fermées » sont celles qui explicitent la nature du lien comparatif (*John is as CUNNING as a fox, Jean est RUSÉ comme un renard*), à savoir la ruse, alors que les « comparaisons ouvertes » laissent plus de liberté au coénonciateur qui doit retrouver le lien comparatif (*John is like a fox, Jean est comme un renard*). Cette distinction est intéressante surtout lorsque l'on est face à des comparaisons figurées comme dans nos exemples, ce que beaucoup d'auteurs oublient trop souvent de mentionner, comme G. Dickie [1971 : 132] qui pense que la comparaison ne peut être que littérale :

A simile, according to the traditional account, means literally what it says and explicitly compares one thing with another.

Il est illusoire de penser que chaque figure ne fonctionne qu'indépendamment, et qu'elle ne peut se combiner avec d'autres. Cette question nous conduit à aborder celle du sens d'un mot, qui dépend de deux facteurs principaux, et qui n'est par conséquent jamais fixe, jamais fixé :

- Il dépend d'abord des autres mots avec lesquels il apparaît dans une phrase donnée (par rapport à une autre), ce que I. A. Richards nomme “*the mutual control and interinanimation between words*” [1936 (1964) : 57], et que la “*conventional Doctrine of Usage*” [1936 (1964) : 69] oublie complètement :

I accused [the conventional Doctrine of Usage] of forgetting that a word is always a cooperative member of an organism, the utterance, and therefore cannot properly – in ordinary free, fluid, non-technical discourse – be thought to have a meaning of its own, a fixed correct usage, or even a small limited number of correct usages unless by “usage” we mean the whole how of its successful cooperations with other words, the entire range of the varied powers which, with their aid, it can exert. [Richards 1936 (1964) : 69]

- Le sens d'un mot (qu'il soit lexical ou grammatical d'ailleurs) dépend également du contexte dans lequel une phrase formée de ces mots est utilisée et qui la transforme en énoncé. Ceci nous amène à aborder un point crucial concernant le

rapport intersubjectif à l'œuvre lors de l'énonciation métaphorique ; une métaphore est toujours un acte illocutoire destiné à quelqu'un. Le décodage de la métaphore est donc un acte de *négociation* entre un énonciateur et un coénonciateur. Elle ne se *construit* que lors d'un acte énonciatif, où énonciateur et coénonciateur doivent, encore plus que dans un quelconque acte énonciatif, accepter les règles du jeu, et négocier le sens de l'énonciation métaphorique. Notons cependant que ce point de vue qui ne considère plus la langue pour la langue – point de vue largement accepté depuis quelques années – n'est somme toute pas révolutionnaire, car Aristote [*Rhétorique* : 93, 1358b] avait perçu l'importance de ce type d'approche pour la rhétorique :

Il y a trois classes de rhétorique ; autant que de classes d'auditeurs, et il y a trois choses à considérer dans un discours : l'orateur, ce dont il parle, l'auditoire.

Une métaphore ne saurait être décodée hors de son co(n)texte d'énonciation, et sans prendre en compte la volonté de l'énonciateur, et la réception chez le coénonciateur (*ego, hic, nunc*). Ainsi, un terme ne peut-il être dit métaphorique si l'on n'a pas recours à son contexte énonciatif. C'est ce que note R. Martin [1983 (1992) : 205] :

La métaphore ne préexiste pas à la définition qu'on en donne : elle naît d'une construction du linguiste.

Cette forte dépendance co(n)textuelle s'explique par les potentialités quasi infinies de la métaphore. Il s'agit d'une réelle *re-construction* du message par le coénonciateur ; le sens n'est donc pas seulement contenu dans les mots, mais également dans les relations que ces mots opèrent entre eux, et la relation que le coénonciateur va opérer avec ses connaissances antérieures. L'interprétation métaphorique est donc rendue possible par le recours au contexte (au sens large, à savoir contexte situationnel et culturel), mais également par le recours au cotexte ; il est intéressant de noter qu'il est des cas où une métaphore en éclaire une autre – cas connu sous le nom de *métaphores filées*²⁸ (*extended metaphors, megametaphors*²⁹ ou *compounding of metaphors*³⁰ en anglais) où une série de métaphores va créer un contexte d'énonciation particulier. C'est cette même idée que l'on retrouve chez A. Henry [1971 : 130] lorsqu'il parle de la « fonction locale » de la métaphore, c'est-à-dire de son rapport étroit avec les éléments du discours. Un exemple relevé dans un magazine d'information du Conseil Général de la Loire est assez pertinent ; il s'agit du développement de l'ADSL au sein du département, et le titre de l'article est : « Le haut débit tisse sa toile dans le département », avec une double métaphore, celle d'internet (nommée métaphoriquement « la toile », de l'anglais *world wide web*), à laquelle une autre métaphore est venue s'ajouter (*tisser sa toile* signifie s'étendre, avec tout de même un double sens grâce au clin d'œil avec « toile »).

Le passage de la langue au discours déstabilise et renégocie le sens des mots, tels qu'ils sont définis par le dictionnaire. La métaphore n'est donc rien d'autre qu'une possibilité naturelle et constitutive du langage humain, dans lequel les mots ne prennent leur sens qu'en fonction des autres mots avec lesquels ils apparaissent

28 On parle également de « concaténation ou jumelage métaphorique » [Henry 1971 : 120] ou pour parler métaphoriquement de « métaphore-comète » [Henry 1971 : 121].

29 Le terme est de Z. Kövecses [2002 : 51].

30 Le terme est d'A. Goatly [1997 : 271], qui rappelle que les métaphores filées ne doivent pas être confondues avec ce que l'on nomme en anglais *mixed metaphors*, réalité qui n'a pas de nom en français, mais qui consiste à utiliser des métaphores empruntées à divers domaines, sans réel lien entre elles, et généralement avec un effet peu heureux.

dans le co(n)texte particulier. Si la négociation discursive du sens est maximale avec les métaphores – entendons par là les métaphores vives, d'auteur – elle est moindre avec les comparaisons ouvertes, et quasi inexistante avec les comparaisons fermées. Ainsi, la conception de la métaphore comme « comparaison abrégée » apparaît-elle comme peu pertinente, car elle fait fi des différences entre ces trois réalisations linguistiques, et elle rejoint par cet aspect le deuxième modèle métaphorique de M. Black, qui le nomme « modèle par similitude », modèle que nous nous proposons maintenant d'étudier plus précisément, afin de mettre au jour les réelles différences entre métaphore et comparaison.

1.2.2 LE MODÈLE MÉTAPHORIQUE PAR SIMILITUDE ET SES LIMITES

Toute une série de différences entre comparaison et métaphore nous interdisent d'admettre entre elles une parenté intime – presque une identité de nature, si l'on en croyait certains.

[Henry 1971 : 63]

Ce que M. Black nomme *the comparison model* se retrouve sous le nom de *object-comparison view* sous la plume de M. Beardsley. Ce modèle se fonde sur l'analogie, et selon cette conception, la métaphore pourrait alors toujours être remplacée par une comparaison, car elle est vue comme une comparaison implicite (*a disguised simile*), abrégée. Ainsi, *Victor est un singe* pourrait-il se gloser – selon le contexte – par *Victor est habile / malin / poilu / coquin*, etc., *COMME un singe*. Cette version « forte » de la comparaison abrégée saturée³¹ postule que la métaphore peut s'analyser en termes purement sémantiques par une étude componentielle³². Le sème sur lequel est fondé le processus métaphorique apparaîtrait alors dans la reformulation comparative de façon explicite. R. Martin [1983 (1992) : 208] indique que cette tradition consistant à voir la métaphore comme une comparaison abrégée, « remonte aux rhéteurs, notamment à Quintilien (*Metaphora brevior est similitudo*), et nullement à Aristote, qui s'est bien gardé de pratiquer la même réduction ». Seulement, a-t-on affaire au même travail mental avec une métaphore et une comparaison ? Plusieurs chercheurs (comme P. Ricœur ou R. Martin, dont nous allons exposer les arguments contre cette conception) pensent que la réponse est un non ferme et massif, et que la métaphore ne peut se résumer à une simple comparaison ; la métaphore ne peut pas se laisser appréhender si facilement que cela, car elle contient une charge d'indicible, de flou, qui justement empêche sa simple réduction à une comparaison. En effet, face à une comparaison – au moins face à une comparaison fermée – il n'y a aucun travail mental supplémentaire, car le ou les sèmes sur lesquels est fondée la métaphorisation sont récupérables dans le lexème, alors que c'est loin d'être le cas avec la métaphore. Dire que *Victor est un singe*, c'est dire que l'on voit Victor comme un singe, mais la façon dont on perçoit justement un singe dans un univers de croyance (v. *infra* § 5.2) donné est à reconstruire par le coénonciateur. Il

31 Le terme est emprunté à G. Kleiber [1999 : 88].

32 C'est la position adoptée par le Groupe Mu nommé également Groupe de Liège, fondateur de la Nouvelle Rhétorique, par M. Le Guern, par C. Kerbrat-Orecchioni, etc., cette dernière étendant même cette conception au-delà de la métaphore : « tous les tropes "classiques" sont de nature fondamentalement sémantique » [Kerbrat-Orecchioni 1986 : 156]. Le titre du chapitre xiv de M. Le Guern [1973 : 114-117] est révélateur à cet égard : « Pour une analyse sémique ».

y a donc une réelle *découverte* pour le coénonciateur, et P. Ricœur [1975 : 33] parle de « trouvaille, c'est-à-dire de cette heuristique dont nous disions qu'elle ne viole un ordre que pour en créer un autre, qu'elle ne déconstruit que pour redécrire », écrivant quelques pages plus loin [1975 : 49] :

« Placer sous les yeux » n'est pas alors une fonction accessoire de la métaphore, mais bel et bien le propre de la figure.

Dans cette optique, ce n'est pas la perception de la similitude qui crée la métaphore, mais la métaphore qui crée la perception de la similitude, agissant selon C. Delmas [1993 : 209] comme une sorte de « coup de force » de la part de l'énonciateur ; au contraire, la comparaison n'est plus qu'une « paraphrase qui détend la force de l'attribution insolite » [Ricœur 1975 : 251]. Si l'on raisonne en termes de logique, R. Martin [1983 (1992) : 206-207] montre que nous ne sommes pas du tout face aux mêmes opérations devant une métaphore et devant une comparaison ; alors qu'une métaphore ne peut être mise en doute, n'étant ni vraie ni fausse³³, la comparaison peut tout à fait l'être :

En termes de vérité, la faille tient à ceci que la comparaison relève d'une logique du vrai et du faux, et qu'il n'en est certainement pas ainsi de la métaphore. [...] Une comparaison peut se contester. [...] Rien de tel dans la métaphore. *L'homme est un loup* est de toute manière un énoncé contradictoire ou, si l'on préfère, analytiquement faux. [...] T. Todorov classe la métaphore, non sans raison, dans l'« anomalie sémantique ».

En effet, si l'énoncé *Victor est un singe* est logiquement vrai (si Victor est le nom d'un réel singe), alors, *Victor est comme un singe* est faux ; inversement si *Victor est un singe* est logiquement faux (c'est-à-dire si nous sommes face à une métaphore), alors *Victor est comme un singe* peut être vrai. La conclusion de M. Beardsley [1962] est intéressante à cet égard, lorsqu'il remarque que si la comparaison se produit entre objets, ce n'est nullement le cas pour la métaphore qui crée une analogie, une ressemblance entre des mots, ou plus justement entre des notions. De plus, une métaphore affirme toujours une équivalence, effectue toujours une catégorisation, alors que ce n'est pas le cas pour la comparaison, qui indique plutôt un rapprochement qui n'atteint de toute façon jamais le stade de l'équivalence, de l'identification, comme le note M. Deguy [1999 : 27] :

La comparaison [...] empêche, grâce au *comme* ou à tout autre articulation explicite, l'exaltation identitaire, et *maintient les distances* entre les comparables.

Si *analogie* et *ressemblance* sont des termes qui peuvent tous deux s'appliquer aussi bien à la métaphore qu'à la comparaison, cela n'est pas suffisant pour établir une équivalence ferme entre ces deux structures. S'il est exact de dire que la comparaison et la métaphore se fondent sur un processus analogique, la nature de l'analogie diffère cependant entre comparaison et métaphore. La métaphore procède donc d'une démarche cognitive différente de celle qui est requise pour la comparaison³⁴, et dit autre chose que la comparaison, qui n'est pas considérée comme une figure, car « elle ne substitue pas un terme à un autre et parce qu'elle n'actualise pas un écart entre la pensée et l'expression » [Henry 1971 : 69]. Les termes employés pour renvoyer à ces deux processus sont d'ailleurs révélateurs [Henry 1971 : 62] :

33 M. Le Guern [1973 : 74] dit à ce sujet : « Devant la métaphore, on est démuné ».

34 De plus, si la comparaison peut s'étudier en termes purement sémantiques, ce n'est pas le cas de la métaphore qui requiert une analyse pragmatique, selon certains auteurs comme J. Searle, D. Sperber et D. Wilson, O. Reboul, J. Moeschler, etc.

Il y a un verbe *comparer*, à côté du substantif *comparaison* : les verbes *métonymier* (?) et *métaphorer* n'ont pas d'existence naturelle. *Métaphoriser* veut dire, précisément, (quand on ose l'employer !) « exprimer sous forme métaphorique », *comparer* ne veut pas dire « exprimer sous forme de comparaison », et c'est par extension que *comparaison* peut signifier « expression d'une... comparaison ».

Il y a dans la métaphore, un phénomène « méta- », c'est-à-dire un phénomène de transgression d'un domaine à l'autre, phénomène absent dans la comparaison, comme l'a noté A. Henry [1971 : 59] :

La métaphore [...] donne l'illusion de réduire à l'unité. Au contraire, dès qu'il y a comparaison, il y a affrontement de deux notions, *affrontement qui subsiste et s'impose à tous, tel quel*. Deux concepts ou deux séries de concepts sont rapprochés et maintenus à distance l'un de l'autre : la personnalité de chacun reste distincte et entière ; c'est pourquoi la comparaison ne peut être, comme c'est le cas pour la métaphore, un procédé de nomination. [...] Or, la métaphore, elle, substitue précisément le signe d'une entité au signe d'une autre entité, d'où, une nomination nouvelle.

Selon G. Kleiber [1999 : 91], cette vision de la métaphore « conduit aussi à la clôture de la métaphore, à son corsetage ». L'on retrouve ce paradoxe constitutif de la métaphore qui consiste à rapprocher des concepts différents, mais jamais jusqu'à une réelle intégration, sauf peut-être dans le cas de la métaphore morte, sans souvenir de son origine métaphorique, mais qui n'est alors plus une métaphore³⁵. De plus, par son rôle de nomination et de conceptualisation, la métaphore permet d'aborder, par des chemins détournés, le nouveau, l'inconnu, le non-systématisé. Et c'est seulement par ces chemins de traverse que celui-ci peut être appréhendé...³⁶

Mais à trop vouloir opposer « métaphore » et « comparaison », ne les dissocie-t-on pas complètement, alors qu'elles partagent tout de même certains traits, comme la perception analogique, ce qui correspond à la théorie de R. Fogelin [1988] qui défend, comme nous allons le voir dans la section suivante, la vision comparativiste de la métaphore. De plus, il faut bien reconnaître, comme nous l'avons déjà noté, que certaines comparaisons sont métaphoriques, et M. Le Guern [1973 : 56] nous semble donc un peu trop prompt à déclarer que « [dans la comparaison] les mots conservent leur sens propre », ainsi que P. Ricœur [1975 : 122], « [la comparaison est une] opération intellectuelle propre, qui laisse intacts les termes comparés ». Leurs assertions ne sont pas fausses en elles-mêmes, mais elles le deviennent dès lors que l'on est face à une comparaison figurée, et plus particulièrement métaphorique³⁷. Ceci a besoin d'être précisé, car il nous semble que certains chercheurs ont bien vu la différence d'opérations cognitives entre métaphore et comparaison, mais ont peut-être aussi trop rapidement séparé les deux. Il faut alors adopter une vision plus fine, plus graduée des phénomènes linguistiques, comme le préconise d'ailleurs la linguistique contemporaine française connue sous le nom de linguistique énonciative. Il convient de ne pas adopter un modèle strictement oppositionnel qui refuse que les domaines puissent tolérer des chevauchements à leur lisière, mais plutôt

35 Voir le chapitre 4.

36 Voir à ce sujet le modèle *interactif*, qui va s'opposer aux modèles *par substitution* et *par similitude*, modèles pour lesquels les énoncés métaphoriques ne représentent que de faux substituts, des mensonges d'une expression littérale qui peut leur être substituée sans grand changement de sens ; nous allons évidemment nous opposer fortement à cette vision de la métaphore, pour défendre la vision interactive qui, comme nous le verrons, a de nombreux points communs avec la linguistique énonciative.

37 C'est pour cette raison qu'I. Tamba-Mecz [1981 : 33] fait une différence entre « tour comparatif figuré » et « simple expression comparative ».

opter pour un modèle plus souple, qui permette de rendre compte des diverses réalisations discursives dans leur globalité, mais surtout dans leur finesse.

1.2.3 LES COMPARAISONS MÉTAPHORIQUES ET LES POINTS DE JONCTION

No doubt the line between some metaphors and some similes is not a sharp one.

[Black 1962 : 37]

Comme l'exprime la citation de M. Black [1962 : 37], il est exact qu'il existe des zones de chevauchements entre métaphores et comparaisons, et à trop vouloir les opposer, on risque d'enfermer le langage dans un carcan par trop rigide. Ne pourrait-on pas postuler comme le fait M. Le Guern [1973 : 59] qu'« il est très facile de passer de l'une à l'autre » ? En effet, une comparaison peut être métaphorique, selon les dires de S. Ferrari [1997 : 17] :

Nous considérerons donc qu'une comparaison explicite peut être considérée comme une métaphore lorsque, d'une part, elle peut être reformulée de manière métaphorique, et, d'autre part, lorsqu'un transfert de sens a lieu dans la formulation explicite. [...] Nous aurions tendance à considérer qu'il existe un spectre de procédés aux extrémités duquel les phénomènes sont facilement repérables, mais dont le cœur reste flou.

Une fois encore, la notion de continuum se fait jour. M. Black [1979 : 186] note d'ailleurs cette erreur commise par D. Davidson :

Davidson here, and throughout, apparently overlooks the fact that a simile can be figurative.

Les rhéteurs classiques avaient pourtant perçu cette différence entre comparaison et comparaison métaphorique (disons figurée), différence qui se retrouve dans les termes latins utilisés : *comparatio* (qui correspond à une comparaison du type *Elle est belle comme sa mère*), et *similitudo*³⁸ (qui correspond à une comparaison métaphorique du type *Elle est belle comme le soleil*), différence reprise par M. Le Guern [1973 : 53] qui conclut en disant que « c'est avec la similitude, et non avec la comparaison au sens restreint, que la métaphore a des rapports de signification ». Mais selon quels critères une comparaison du type N₁ LIKE/COMME N₂ peut-elle être métaphorique ? A. Henry [1971 : 116-117] met en avant une idée intéressante pour résoudre ce problème de la « comparaison métaphorique » ; selon ce chercheur, il s'agit d'un cas somme toute très banal et normal, car la métaphore peut se combiner avec les figures de contiguïté (métonymie et synecdoque), alors pourquoi ne pourrait-elle pas se combiner avec la comparaison même si cette dernière n'est pas une figure ? Dans ce cas précis, il ne s'agit plus d'une comparaison, mais d'une métaphore doublée d'une comparaison, et l'on se trouve face à deux cas, selon que la comparaison vienne avant ou après la métaphore :

- Si la métaphore est première, la comparaison « précise, en la fixant dans un réel plus concret, la caractérisation métaphorisante » [Henry 1971 : 117]. Par rétroaction, la comparaison va pouvoir se charger d'un sens métaphorique. C'est de loin le cas le plus fréquent ; un exemple d'*Intimacy* et de sa traduction française est révélateur :

³⁸ On retrouve d'ailleurs le terme contemporain de *similitude*, qui signifie que la comparaison n'est que partielle, agissant donc entre deux unités hétérogènes, entre deux champs allotopiques.

INT18c *A nerve in my eyes is throbbing. My hands seem to be shaking. I feel hollow and my nerves raw, AS IF I HAVE BEEN PIERCED BY SOMETHING FATAL.*

INT28b Un muscle palpite derrière mon œil. Mes mains paraissent trembler. Je me sens VIDÉ et j'ai les nerfs À VIF, COMME SI JE VENAIS DE RECEVOIR UN COUP DE COUTEAU FATAL.

On voit bien ici que la comparaison anglaise, *as if I have been pierced by something fatal*, et encore plus la traduction française, *comme si je venais de recevoir un coup de couteau fatal*, renvoyant à un objet référentiel du monde extralinguistique, rend la métaphore plus concrète en la fixant dans une réalité certes contrefactuelle, mais plus facilement imaginable par le lecteur ; c'est le même phénomène dans l'exemple suivant :

SHU5a *I remembered its blond fur, its pink nose, its jet-black eyes which seemed, under certain circumstances, to be about to SPILL, LIKE Ø DROPS OF INK, from its head.*

Citons d'autres exemples en français :

ATT13a Des grands bois voisins, descendaient de longues *HALEINES* qui passaient sur les toitures COMME DES CARESSES.

Les bois sont personnifiés par la métaphore *de longues haleines*, mais cette métaphore vive serait peut-être trop obscure sans la comparaison ajoutée.

ATT13b Par instants, la vieille roue du moulin, *ENSOMMEILLÉE*, paraissait *RÊVER* COMME CES VIEUX CHIENS DE GARDE QUI ABOIENT EN RONFLANT.

La vieille roue du moulin est ici personnifiée métaphoriquement par l'adjectif *ensommeillée*, puis par le verbe *rêver*, avec là encore, une comparaison qui vient fixer la métaphore dans un réel concret plus facilement imaginable par le lecteur.

NUI69b Lui, quand elle tournait la tête, coulait sur elle un regard *LUISANT*, *AIGU* COMME UNE ÉPÉE.

La comparaison n'est pas métaphorique ici, mais elle vient en soutien à la métaphore adjectivale *aigu*, afin de fixer la métaphore dans un réel plus facilement concevable dans le monde extralinguistique.

- Si la comparaison est première, mais que la métaphore est « un des constituants linguistiques du membre de comparaison, [...] son rôle est d'en rendre plus expressive la substance sémantique » [Henry 1971 : 117], et « apparaît nettement, dans ce cas, la fonction locale de la métaphore : animer la trame, plus solidement intellectuelle, de la comparaison » [Henry 1971 : 118]. Ce cas, beaucoup plus rare que le précédent, est exemplifié ci-dessous :

INT52a *How little directness there is, when you look around! We have to make things distinct by indirection. What a redundant and fearful dance it all is, AS IF OUR FEELINGS ARE WEAPONS THAT COULD KILL, AND WORDS ARE THEIR BULLETS.*

Dans ce cas, la comparaison (*as if*) est métaphorique de plein droit, puisqu'elle est constituée d'une métaphore, comme dans les exemples français suivants :

DIA86b Ce fut trop facile, et, cherchant une excuse COMME UN RAT D'HÔTEL PRIS SUR LE FAIT, je lui demandai madame Lacombe.

NUI61 Et, dans son ignorance, il voyait toujours la seule fenêtre de Thérèse trouer ce mur mystérieux. La jeune fille, journellement, se montrait, PLUS MUETTE QUE LES *PIERRES*, sans que jamais son apparition amenât un espoir.

La métaphore est ici seconde par rapport à la comparaison, car elle y joue le rôle d'un constituant. Par cette place secondaire, elle peut y perdre de sa fraîcheur, et les métaphores dans ce type de structures sont généralement figées, comme dans les exemples DIA86B ou NUI61, mais peuvent également être assez novatrices, comme dans l'exemple INT52a, exemple dans lequel il faut cependant noter la métaphore qui apparaît avant la comparaison (*a fearful dance*), ce qui explique le statut plus métaphorique et moins figé de la comparaison dans cet énoncé.

La comparaison peut donc être plus ou moins métaphorique, selon qu'elle vienne seulement en complément de la métaphore, ou que la métaphore y joue le rôle d'un constituant. Il s'agit d'une vision graduée des processus linguistiques, même si on ne peut nier que comparaison et métaphore n'ont pas originellement le même but, essentiellement dans un texte littéraire : à une comparaison qui relève essentiellement de l'intellectuel, s'oppose une métaphore qui relève plutôt de l'émotionnel, de l'imaginaire. Mais si la métaphore et la comparaison peuvent s'opposer, c'est bien parce qu'elles partagent également des points communs, le principal étant qu'elles s'appuient toutes les deux sur un présupposé. Comme le note R. Martin [1983 (1992) : 208-209] :

Tout comme la comparaison, la métaphore exploite la dissymétrie du posé et du présupposé. En disant que l'homme est féroce comme le loup, je présuppose que le loup est féroce et je pense que l'homme l'est de la même manière ou au même degré que le loup. [...] Il en va de même dans la métaphore. Certes la propriété commune peut rester implicite. Il n'en demeure pas moins que du côté du comparant elle est présupposée. [...] Bref, la dissymétrie présuppositionnelle est inséparable de la comparaison vraie, comme elle l'est de la métaphore.

Une conséquence banale est que la comparaison (ou la métaphore) n'est jamais symétrique au sens mathématique du terme.

Créer du nouveau avec du déjà³⁹ : voilà ce que fait la métaphore, un recyclage constant des structures langagières⁴⁰... M. A. K. Halliday [1985 : 327] parle du processus de « constant recyclage » de la langue, passant de métaphores vives, à métaphores lexicalisées, à métaphores mortes, c'est-à-dire à des expressions littérales, qui peuvent très bien acquérir un *nouveau* sens métaphorique :

Much of the history of every language is a history of demetaphorizing: of expressions which began as metaphors gradually losing their metaphorical character.

Une raison supplémentaire nous invitant à ne pas considérer que métaphore et comparaison sont toujours si éloignées l'une de l'autre réside dans la constatation que cette distance dépend du degré de figement et de « métaphorisation » de la métaphore. En effet, dans certains cas, le coénonciateur devra interpréter la métaphore comme une comparaison « sténographiée », par laquelle il faudra récupérer un « comme » sous-jacent dans la construction discursive. Ceci est particulièrement patent avec les métaphores vives, dont le degré de métaphorisation est généralement élevé, car deux domaines sont mis en relation, alors que rien ne prédisposait à ce rapprochement. Dans ces cas, il y a une prédication sous-jacente du type *A est comme B*, mais le référent de A n'est pas court-circuité, alors que dans un cas de

39 C'est d'ailleurs ce que relève F. Nietzsche [1872 § 131 (1991) : 87] pour l'analogie : « Ce même qui est mémoire est aussi perception du nouveau ».

40 On se rappellera la phrase métaphorique déjà citée de F. de Saussure [1916 (1972) : 235] à ce propos : « Les innovations de l'analogie sont plus apparentes que réelles. La langue est une robe couverte de rapiécages faits avec sa propre étoffe ».

métaphore « consommée » ou « homologuée » (c'est-à-dire une métaphore lexicalisée), le référent A est modifié par B et court-circuité, c'est-à-dire qu'aucune image mentale ou visuelle n'est associée à l'énonciation de cette métaphore ; ne reste que l'interaction entre A et B, interaction où le sens métaphorique se génère et peut se développer. Penchons-nous sur quelques exemples :

SHU57a *I FISH in my pocket.*

SHU68b *All right, call it cowardice if you like. What if Quinn WERE BAITING me?*

Dans ces deux exemples, les locuteurs anglophones n'ont pas conscience de l'image, tant la métaphore est lexicalisée, c'est-à-dire que l'image mentale du poisson et l'analogie avec la pêche n'apparaissent pas lors de l'énonciation de ces énoncés.

ENV84a Je me rappelais une manchette : « Le bonheur de s'appeler Lux quand c'est samedi de lumière », qui N'AVAIT PAS FAIT DANS LA DENTELLE pour fixer dans les consciences une certaine après-midi ensoleillée de France - Angleterre.

Il en est de même de l'expression d'origine métaphorique française *faire dans la dentelle*, pour laquelle un locuteur francophone ne va pas « visualiser » un morceau de dentelle lorsqu'il prononcera ou entendra cet énoncé, et le référent littéral se trouve alors court-circuité.

Dans le cas d'une métaphore lexicalisée, la motivation de la métaphore est accessible par une recherche discursive archéologique, tandis qu'une comparaison analytique pose du discursif contemporain. C'est cette position que défend fermement R. Fogelin [1988 : 3] en écrivant :

Similes and metaphors are paradigms of a second family of figures of speech that I have labeled, somewhat tendentiously, figurative comparisons.

Ce chercheur avance l'idée que l'approche comparativiste de la métaphore a été mal interprétée par ceux qui s'y opposent, comme les précurseurs de l'approche interactive et cognitive que sont I. A. Richards et M. Black, comme nous le verrons dans le chapitre 2. Selon R. Fogelin, qui va défendre l'approche aristotélicienne de la métaphore comme comparaison abrégée ouverte, c'est-à-dire une version faible de la thèse comparativiste⁴¹, le malentendu provient du fait que les théoriciens de la métaphore qui se sont opposés à cette approche l'ont en fait dévoyée de son sens originel ; pour R. Fogelin [1988 : 30], *"a simile is not simply a literal comparison but is, instead, a figure of speech"*. Si nous sommes d'accord sur ce point, lorsque R. Fogelin [1988 : 30] déclare *"In particular, metaphors and similes both present figurative comparisons"*, nous ne pouvons que nous interroger. En effet, les comparaisons sont-elles toutes métaphoriques ? Si certaines comparaisons peuvent l'être (car elles se combinent avec le processus métaphorique), c'est loin d'être le cas le plus fréquent. R. Fogelin va cependant plus loin dans son explication du rejet contemporain massif de la vision comparativiste de la métaphore, en indiquant que cette dernière n'a été rejetée que sur un « malentendu », car M. Black lui a fait dire que la métaphore est une comparaison abrégée littérale, alors que pour R. Fogelin [1988 : 35, 42, nous soulignons], l'approche comparativiste postule simplement que *"metaphors are elliptical figurative comparisons"*, ce qu'il exemplifie de la manière suivante :

41 Les termes sont empruntés à G. Kleiber [1999 : 91].

The comparativist says that the metaphorical utterance "Sam is a pig" literally says the same thing as the simile "Sam is like a pig".

Il est exact que certains énoncés métaphoriques, tout du moins ceux du type X BE/ÊTRE Y peuvent se gloser par une structure comparative, comme dans :

INT71b *I know love is DARK WORK; you have to GET YOUR HANDS DIRTY. If you HOLD BACK, nothing interesting happens.*

où la première métaphore pourrait se gloser par *I know love is like dark work*. Cependant, deux remarques s'imposent ici : premièrement, si en pratiquant une telle glose, il est exact qu'il n'y a pas changement de sens du terme métaphorique en lui-même, des énoncés tels que *Sam is like a pig* / *Sam est comme un cochon* ne nous semblent pas réellement spontanés. Les énoncés spontanés seraient plutôt du type *Sam is as dirty as a pig* / *Sam est sale comme un cochon*, avec l'apparition explicite du sème sur lequel se fonde l'analogie, à savoir /dirty/ et /sale/ (alors que ce n'est jamais le cas de la métaphore), ou *Love is as dark as work* dans notre exemple. À la rigueur, *Sam acts like a pig* est acceptable, mais, comme dans toute comparaison, le sème sur lequel se fonde l'analogie est bel et bien plus ou moins explicite, ici, par l'intermédiaire du verbe lexical *act*, qui indique que l'on s'intéresse au comportement de Sam. Deuxièmement, il existe en effet une réelle différence entre *Sam is a pig*, où nous sommes face à un cas d'identification de *Sam* avec *pig* grâce à *be*, et *Sam is like a pig*, où *like* n'est pas un opérateur d'identification. La différence entre les traductions françaises de *he dressed like a clown*, « il s'habillait de façon clownesque », et *he dressed as a clown*, « il se déguisait en clown », est révélatrice : les verbes sont différents, car les opérations le sont. *As* est un opérateur d'identification stricte, alors que *like* « permet un travail métalinguistique de *distanciation* » selon les dires de C. Delmas [1987 : 249], mais où il n'est nullement question d'identification stricte ; et c'est là où nous semble résider une des principales différences entre comparaison et métaphore : mise en relation de deux domaines sans point de chevauchement pour la première, mise en relation et interaction – comme nous le verrons dans le chapitre 2 – pour la dernière.

Finalement, R. Fogelin attire l'attention sur le fait qu'avec la métaphore, il n'y a aucun changement sémantique, s'opposant aux théories majeures du type de celle que soutiennent J. Tournier (pour qui la métaphore est un cas de « métasémie », c'est-à-dire de transfert sémantique), M. Black, etc. Il rejoint en cela I. Tamba-Mecz ou D. Davidson [1979 : 30], pour qui la métaphore n'en dit pas plus que ce qu'elle exprime littéralement (*"metaphors mean what the words, in their most literal interpretation, mean, and nothing more"*), car les comparativistes prétendent que *John is a lion* est la formulation elliptique pour *John is like a lion*, et qu'aucun changement sémantique n'apparaît. C'est pour cette raison que D. Davidson [1979] estime qu'il ne saurait exister de théorie sémantique de la métaphore. Qu'il nous soit permis d'en douter, car l'on est face à une métaphore complètement lexicalisée, c'est-à-dire répertoriée dans le dictionnaire, pour laquelle le terme *lion* acquiert un nouveau sens par polysémie, ce que révèle d'ailleurs l'indexage par sous-entrées.

Nous avons donc tenté de percevoir les ressemblances et les différences entre comparaisons et métaphores en nous appuyant essentiellement sur le travail cognitif que chacune de ces structures ou figures opère ; ceci s'est révélé être un travail délicat, car les distinctions ne sont pas si tranchées que cela. Ne peut-on s'attendre à ce que les distinctions entre les figures de transfert que sont la métaphore, la métonymie et la synecdoque soient encore plus floues ?

1.3 MÉTAPHORE VS MÉTONYMIE ET SYNECDOQUE

Pas de métaphore qui ne soit toujours plus ou moins métonymique ; pas de métonymie qui ne soit quelque peu métaphorique.

[Henry 1971 : 50]

1.3.1 MÉTAPHORE, MÉTONYMIE ET SYNECDOQUE : DES RESSEMBLANCES, UN CONTINUUM ?

Toute métonymie est légèrement métaphorique, toute métaphore a une teinte métonymique.

[Jakobson 1963 : 238]

Ainsi selon A. Henry et R. Jakobson existerait-il une zone floue, des chevauchements entre métaphores et métonymies, voire un certain continuum entre ces deux figures ; il est exact qu'il est parfois peu aisé de décider si l'on se trouve face à une métaphore, ou face à une métonymie ou une synecdoque, surtout si l'on adopte un point de vue diachronique. S'agirait-il alors d'une « différence de degré plus qu'une différence de nature » comme le souligne M. Le Guern [1973 : 28] ? Certainement. Cependant, le rôle du linguiste est de tenter de mettre au jour des principes discriminants pour reconnaître ces trois figures, même s'il reconnaît l'existence de possibles chevauchements. C'est ce que nous allons tenter d'effectuer, en suivant le conseil prodigué par P. Fontanier [1830 (1977) : 103] :

L'essentiel est de ne pas se méprendre quant au genre, et de savoir distinguer une *métaphore* d'une *synecdoque* ou d'une *métonymie*.

Rappelons au préalable que si ces trois figures peuvent s'opposer, c'est avant tout parce qu'elles partagent également des traits communs, des points de ressemblance qui sont à trouver dans l'évolution, la néologie lexicale, et plus particulièrement dans le changement sémantique, car elles participent toutes trois à ce que J. Tournier [1991a] nomme les matrices lexicogéniques, c'est-à-dire les possibilités récurrentes de création lexicale. Ces matrices lexicogéniques sont au nombre de douze pour l'anglais [Tournier 1991a : 18-22] :

- préfixation : *The ecologists will organize an antinuclear campaign*
- suffixation : *Is there a kitchenette in this caravan?*
- dérivation inverse : *They were burgled while they were on holiday*
- composition (par juxtaposition) : *Sheep-dogs are very reliable animals*
- (composition par) amalgame : *There might be some patches of smog in the morning*
- onomatopée : *Old MacDonald had a farm... here a quack, there a quack...*
- conversion (aussi connue sous le nom de « dérivation zéro ») : *They'll have to tunnel through the hill*
- métaphore : *What a bear! I hate him!*
- métonymie : *This castle belongs to the Crown*
- troncation : *You'd better phone the vet*
- siglaison : *I was treated like a VIP*
- emprunt : *Isn't she sweet in her tutu?*

La métaphore et la métonymie (et par voie de conséquence la synecdoque, que J. Tournier range dans la métonymie ⁴²) font toutes deux partie, avec la conversion, de la néologie sémantique, mais s'en distinguent en ce qu'elles fonctionnent par changement de sens (c'est-à-dire de signifié), alors que la conversion fonctionne par changement de fonction (c'est-à-dire de classe syntaxique, de partie du discours). Métaphore et métonymie peuvent être classées comme des cas de « métasémie », c'est-à-dire un changement de sens, à savoir ici, un changement de signifié sans changement de signifiant. De plus, comme le note P. Tort [1999 : 65] en reprenant la différence d'E. Kant sur le principe de « ressemblance » et le principe d'« engendrement » ⁴³, ces deux figures ont une « universelle aptitude à gouverner toute disposition classificatoire ».

En ce qui concerne les points de divergence, ils sont plus nombreux, mais avant de rentrer plus en avant dans les détails, quelques rappels préalables s'imposent : en effet, la définition même de l'objet d'étude « métaphore » pose problème, tout d'abord en diachronie, où le sens du terme a évolué, mais même en synchronie où les auteurs ne sont pas tous d'accord ⁴⁴. La définition donnée par Aristote [*Poétique* : 107, 1457b] ne correspond plus à la définition contemporaine de la métaphore, pour laquelle il y a eu une restriction sémantique :

La métaphore est l'application d'un nom impropre, par un glissement du genre à l'espèce, de l'espèce au genre, de l'espèce à l'espèce, ou bien selon un rapport d'analogie.

Il est intéressant de noter l'utilisation du terme *impropre* par Aristote, terme qui laisserait penser que la métaphore est une déviance par rapport au langage dit « ordinaire », ou « normal ». Pour Aristote [*Poétique* : 118, 1457b], si la métaphore joue clairement un rôle ornemental facultatif, elle ne joue aucun rôle ontologique :

Par ailleurs, tout nom est soit un nom courant, soit un nom rare, une métaphore, un ornement, un nom inventé par un auteur ou bien allongé, écourté, altéré par lui. J'appelle « courant » un nom dont se sert chacun d'entre nous, « rare » celui dont se servent d'autres hommes que nous.

Et de poursuivre [*Poétique* : 120, 1458a] :

Par « terme étrange », j'entends un nom rare, une métaphore, un allongement et tout ce qui s'écarte de l'usage courant.

Il est clair que pour Aristote, la métaphore n'appartient pas au langage ordinaire, c'est-à-dire courant, et c'est bien sur ce point que les linguistes et philosophes cognitivistes vont s'opposer, en mettant le processus métaphorique au centre de la cognition ⁴⁵. Selon la conception classique, il n'existe pas de distinction entre les trois termes. Ce n'est pas le cas en linguistique contemporaine, où les transferts du

42 Tout comme P. Ricœur [1975], nous allons opérer une tripartition et, même si la synecdoque se rapproche plus de la métonymie que de la métaphore, elle a cependant quelques particularités qui l'en différencient.

43 Distinction qui recoupe celle qu'E. Kant établit entre « imagination reproductrice » et « imagination productrice, transcendante ».

44 Ce qu'illustre la remarque de J.-J. Wunenburger [2000 : 41] : « [...] la définition de la métaphore reste l'objet de débats pointilleux et même byzantins entre linguistes eux-mêmes ». Il est également intéressant de noter que si la métaphore a fait l'objet d'une redéfinition constante, ce n'est pas le cas pour la métonymie, dont la définition n'a jamais réellement évolué, car les linguistes s'accordent généralement sur la ou les définitions à lui donner.

45 Voir chapitre 2.

genre à l'espèce et de l'espèce au genre sont considérés comme des *métonymies*, avec le nom de *synecdoque* réservé pour le seul transfert de l'espèce au genre (synecdoque généralisante), ou du genre à l'espèce (*pars pro toto / totum pro parte* : synecdoque particularisante), celle-ci pouvant être classée comme une sous-division de la métonymie⁴⁶. La *métaphore* ne consiste plus aujourd'hui en linguistique que dans un transfert d'espèce à espèce, ou dans un rapport d'analogie. Lorsque Aristote [*Rhétorique* : 333, 1411a] parlait de métaphore il optait pour une définition large du terme, incluant la métonymie et la synecdoque, *métaphore* se trouvant être un terme hyperonymique⁴⁷ :

Des quatre sortes de métaphores, celles qui se font le plus goûter sont les métaphores par analogie.

Nous allons restreindre cette définition pour n'inclure que le quatrième type, celui du rapport d'analogie, dont il donne la définition suivante [Aristote, *Poétique* : 118, 1457b] :

J'entends par « analogie » tous les cas où le deuxième terme entretient avec le premier le même rapport que le quatrième avec le troisième ; le quatrième sera mis à la place du deuxième, ou bien le deuxième à la place du quatrième – et l'on ajoute parfois le terme à la place duquel est mis celui qui entretient un rapport avec lui.

Mais l'hésitation transparait encore aujourd'hui dès lors que l'on parle de métaphore, ce que W. Nöth [1985 : 1] a bien noté :

The term metaphor has been used in both a narrow and a broad sense since ancient times. While metaphor in the narrow sense represents a particular trope among others, e.g. metonymy, synecdoche, hyperbole, etc., metaphor in the broad sense amounts to a cover term for all figures of speech.

Ou I. Tamba-Mecz [1999 : 207] :

Dans le domaine linguistique notamment, le mot de métaphore sert à désigner des phénomènes mal circonscrits et si variés qu'il n'est pas toujours facile de savoir de quoi on parle au juste.

Nous retrouvons ce flottement terminologique dans une contribution d'Alan Cienki datant du 12.07.01 : "Multiple meanings for 'metaphor' " (Finnish Metaphors), adressée à la liste de diffusion *Cognitive Linguistics*⁴⁸ :

*On another point, I think the term "metaphor" is sometimes used with multiple meanings [...]. One meaning is clearly "a conceptual mapping between domains," but another is apparently something like "a general, high level mapping which subsumes subcases," also referred to as a "system" above. [...] It seems a metaphor system is a category with fuzzy boundaries*⁴⁹...

Il est exact que ce flottement terminologique est souvent de mise lors de la lecture des ouvrages des linguistes cognitivistes tels G. Lakoff et M. Johnson,

46 C'est en tout cas cette acception de *synecdoque* que nous retenons, tout en étant conscient qu'il en existe d'autres, preuve en est la pluralité d'acceptions dans le *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* de H. Morier.

47 J. Cohen [1966 : 116] va encore plus loin et considère que toutes les figures sont des cas de métaphores : « Ainsi les différentes figures ne sont pas, comme l'a cru la rhétorique classique, la rime, l'inversion, la métaphore, etc., mais la rime-métaphore, l'inversion-métaphore, etc. ». L'inclusion de la métonymie dans la métaphore se retrouve également chez J. Lyons [1977], ce qui explique pourquoi il postule que la polysémie est le résultat de la créativité métaphorique des langues.

48 www.cognitivelinguistics.org

49 Nous soulignons.

E. Sweetser, N. Goodman, dans le sens où le terme *métaphore* semble recouvrir des faits langagiers beaucoup plus vastes que ceux qui sont inclus dans la définition restrictive que nous avons adoptée. Même si G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 36-37] consacrent un chapitre à la métonymie, la distinction qu'ils effectuent entre « métaphore » et « métonymie » ne nous paraît pas réellement convaincante, car selon ces deux auteurs, le but premier de la métaphore est de permettre la compréhension, mais c'est aussi l'un des buts de la métonymie, même si ce n'est pas le principal :

Metaphor and metonymies are different kinds of processes. Metaphor is principally a way of conceiving one thing in terms of another, and its primary function is understanding. Metonymy, on the other hand, has primarily a referential function, that is, it allows us to use one entity to stand for another. But metonymy is not merely a referential device. It also serves the function of providing understanding. [...] Thus metonymy serves some of the same purposes that metaphor does, and in somewhat the same way, but it allows us to focus more specifically on certain aspects of what is being referred to.

Il est alors souvent courant de nommer *métaphore* n'importe quel processus de changement de sens, ce qui entraîne que *métaphore* se trouve être alors l'hyperonyme pour *métonymie*, *synecdoque*, et *métaphore* au sens restreint⁵⁰. Ce flou dans les définitions proposées par les cognitivistes est d'autant plus gênant qu'il porte sur le rôle conceptuel joué par ces deux figures, alors que l'on sait que c'est un des critères définitoires de classification. C'est d'ailleurs la critique la plus fréquente faite aux cognitivistes américains : la métaphore devient si omniprésente qu'elle est trouvée partout, et qu'on finit par la voir partout, même où elle n'est pas... Pour éviter ce travers, nous choisirons une acception restreinte pour *métaphore*, et la définirons comme une réalisation linguistique particulière, s'opposant à la métonymie, à la synecdoque, etc. Nous verrons cependant que cette définition pourra être sujette à révisions, mais nous pouvons dès lors proposer une première définition linguistique restrictive du terme en nommant *métaphore* le « processus de superposition implicite de champs sémiques différents », ce qui n'est le cas ni de la métonymie, ni de la synecdoque, et encore moins de la comparaison qui est une simple mise en parallèle, comme nous venons de le voir. Finalement, il importe de remarquer que les rhétoriciens opèrent généralement une distinction triangulaire entre ces trois figures (comme dans *Les Figures de style* d'H. Suhamy), alors que d'autres (comme J. Tournier) vont regrouper *métonymie* et *synecdoque*, la distinction étant alors bipolaire.

Après avoir mis au jour les différences entre ces trois réalisations linguistiques, il convient d'examiner les points de jonction qui existent entre ce qu'A. Henry [1971 : 10] nomme cette « trinité », à savoir la métaphore, la métonymie et la synecdoque, ainsi que les zones d'ombre qui subsistent, même si nous tenterons de mettre au jour les spécificités de chaque figure, en gardant à l'esprit – tout au moins au début – que « cette “trinité” n'actualise qu'une seule personne, engendrée par une seule opération d'esprit essentielle » [Henry 1996 : 10]. Nous verrons jusqu'à quel point l'approche cognitive que nous adopterons nous conduira à suivre A. Henry sur ce point, c'est-à-dire si nous sommes à chaque fois face à une seule et unique figure, ou bien si certains fonctionnements ne permettent justement pas de passer graduellement de l'une à l'autre.

50 C'est la position adoptée par C. Brooke-Rose [1958 (1965)].

1.3.2 MÉTAPHORE, MÉTONYMIE ET SYNECDOQUE : UN CONTINUUM, MAIS DES DIFFÉRENCES

La similitude a ceci de commun avec la métaphore qu'elle fait intervenir une représentation mentale étrangère à l'objet de l'information qui motive l'énoncé, c'est-à-dire une image. [...] En revanche, la comparaison au sens restreint n'est pas une image, parce qu'elle reste dans l'isotopie du contexte : on ne compare quantitativement que des réalités comparables.

[Le Guern 1973 : 53]

Contrairement à la métaphore⁵¹, il y a un lien étroit entre métonymie et synecdoque ; selon A. Henry [1971 : 22], les deux sont des figures de contiguïté⁵² :

Métonymie et synecdoque exploitent une association entre deux représentations contiguës [...] [et] respectent toutes deux des liens inscrits dans les faits.

Il les nomme « figures de focalisation » [1971 : 26], car toutes deux focalisent sur un autre point du champ sémique, et désignent par ce point la même réalité. En d'autres termes, la métonymie et la synecdoque représentent un moindre degré d'abstraction si on les compare à la métaphore, car, comme nous allons le voir, métonymie et synecdoque s'appuient sur un lien de contiguïté existant dans l'extralinguistique, alors que ce n'est pas le cas de la métaphore. Leur dénomination linguistique est d'ailleurs révélatrice dans le sens où il n'y a pas de *méta-* dans leur dénomination linguistique. G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 35] définissent la métonymie comme les cas où "[we use] one entity to refer to another that is related to it". En ce sens, la métaphore se rapproche plus du « symbole », à cause du lien souvent irrationnel entre le symbole et la réalité qu'il désigne – ou plutôt qu'il est censé désigner – alors que pour la métonymie et la synecdoque, il y a toujours un lien de réalité entre les deux « objets », les deux « choses » reliées métonymiquement. En effet, il s'agit toujours de réalités qui ont une référentialité qui peuvent faire l'objet d'une métonymie ou d'une synecdoque, alors que c'est justement l'inverse avec la métaphore, où les signes utilisés composant la métaphore perdent tout ou partie de leur autonomie référentielle, et où la corrélation entre les deux domaines mis en relation n'est pas nécessaire, c'est-à-dire pas forcément « objective », mais souvent due à « l'imagination transcendante » au sens où l'entend J.-J. Wunenburger [1991 (1995) : 15]. Alors que métonymie et synecdoque restent dans l'ordre de l'objectif, la métaphore s'en éloigne souvent, car elle s'éloigne de la réalité, pour se rapprocher du symbole, s'appuyant sur des métaphores conceptuelles, sur des schèmes métaphoriques⁵³, tout comme le symbole qui s'appuie sur un système symbolique, ces deux phénomènes ne pouvant pas exister *ex nihilo*. Si le changement métonymique et synecdochique est fondé sur la logique, sur un lien rationnel, le changement métaphorique est lui fondé sur l'imagination⁵⁴, voire sur l'imaginaire. A. Henry [1971 : 63-64] décrit les différences entre ces deux figures :

51 Tout du moins selon la vision traditionnelle, sur laquelle nous allons revenir afin de tenter de démontrer que les soi-disant différences fondamentales ne sont pas si évidentes qu'il y paraît.

52 C'est également la position de L. Lipka [1990 : 122], mais non celle de J. Tournier.

53 Nous emploierons « métaphores conceptuelles » et « schèmes métaphoriques » comme équivalents.

54 Il est intéressant de noter que G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 53] établissent une équivalence entre *figurative, non-literal* et *imaginative language*.

La métonymie exploite des rapports qui existent réellement dans le monde extérieur et dans notre monde de concepts. La métaphore, elle, se fonde sur des relations qui surgissent dans l'intuition même qui lance la métaphore en question. La métaphore fixe des équivalences d'imagination. Aussi, s'instaurent parfois des rapprochements extrêmement subjectifs – au moins au premier abord. [...]

La métaphore représente alors ce qu'A. Henry [1971 : 64] appelle une « violence faite au réel », dans le sens où elle ne se fonde pas sur ce réel extralinguistique, mais sur l'imaginaire, qu'il soit collectif ou individuel, comme le note le même A. Henry [1971 : 64] qui ajoute :

[La métaphore] est plus exposée que la métonymie à la fantaisie gratuite et même à l'élucubration.

La métonymie procède de l'observation objective : elle découvre et traduit un lien qui est dans nos représentations des choses. Elle trouve un garde-fou et une justification dans l'évidence du monde extérieur ou dans des rapports conceptuels acceptés.

La métaphore demande plus d'inspiration et elle ouvre des chemins nouveaux.

Les processus cognitifs à l'œuvre dans la métonymie et la synecdoque et ceux qui sont présents dans la métaphore vont donc différer, même si ces deux figures opèrent sur la capacité de compréhension du coénonciateur. Métonymie et synecdoque sont fondées sur la contiguïté⁵⁵, alors que la métaphore est fondée sur la ressemblance, sur la similarité, et il importe de définir ces deux termes ; la contiguïté est plus ou moins de nature extralinguistique, c'est-à-dire que dans l'« objet » même, on trouve un fondement plus ou moins objectif au principe métonymique ou synecdochique, alors que la ressemblance qui donne naissance à la métaphore n'est qu'une ressemblance perçue, plus ou moins subjective, une « fiction subjective » [Tamba-Mecz 1981 : 173], ce que G. Esnault a certainement entrevu lorsqu'il considérait que la métaphore n'était pas un simple transfert linguistique, de terme à terme, mais une « intuition qui se transporte », qui n'atteint l'interlocuteur que dans et par son imagination (ce qui est bien moins le cas de la métonymie et de la synecdoque, où le terme métonymique ou synecdochique n'est pas perçu comme étranger à l'isotopie du contexte). La synecdoque et la métonymie étant fondées sur des données existantes⁵⁶, elles n'ont pas le pouvoir cognitif de la métaphore, qui se fonde sur des notions mises en relation, et non plus sur des objets ; elle seule permet de fournir une nouvelle vision, une nouvelle perception, de créer un nouveau lien entre deux domaines conceptuels assez éloignés, c'est-à-dire sans lien apparent, au moins au premier abord, avant que la métaphore ne soit venue les relier. Elle agit en cela comme une « perturb[ation] de notre savoir catégoriel » [Kleiber 1994 : 50], et consiste selon N. Goodman [1968] en une « redescription par émigration d'étiquettes ». Le but de la métaphore sera donc essentiellement la connaissance d'un domaine cible par analogie avec un domaine source, alors que celui de la métonymie sera plutôt, selon les dires de Z. Kövecses [2002 : 147], « *directing attention* », même si on ne peut y exclure un but de connaissance. De plus, la métonymie permet d'accéder à un élément d'un domaine par rapport à un autre élément d'un do-

55 Contrairement à M. Le Guern [1973] qui prétend que la métonymie n'effectue aucun changement de sens, mais seulement un changement, un glissement de *référence*. Nous allons revenir sur ce point, et montrer que nous sommes en désaccord avec cette position, car il s'agit d'un problème de rétroaction de l'effet sur l'opération mise en œuvre.

56 C'est d'ailleurs pour cette raison que C. Dumarsais [1730 (1977)] avance l'idée que la synecdoque et la métonymie sont à la source des cas d'erreurs, d'opérations linguistiques défectueuses, puisque l'on ne désigne pas le référent réel.

maine proche, alors que la métaphore permet de saisir un domaine entier (le domaine cible) par analogie avec un domaine source, comme nous allons le voir dans l'exemple suivant :

INT65 *She was a girl then, looking for someone to TAKE THE PRESSURE OFF. She had run away from home when her mother's boyfriend smashed through the glass in the front door with his hands, and she was forced to hide in a cupboard. She was an unhappy and changeable girl, who often lost herself into inexplicable moods.*

La métaphore est ici justifiée de façon non pas anaphorique, mais cataphorique, avec la description de la jeune fille qui explique, qui justifie la raison pour laquelle *she was looking for someone to take the pressure off*, la « pression » étant les divers événements qu'elle a vécus dans sa jeunesse. Ici, la métaphore linguistique est générée sur le modèle de la métaphore conceptuelle BODY IS A CONTAINER FOR THE EMOTIONS⁵⁷ ; lorsqu'un récipient se remplit sans pouvoir se vider, la pression monte, d'où l'analogie possible sur laquelle se fonde cette métaphore, qui saisit le domaine cible */emotions in the body/* via le domaine source */pressure in a container/*.

Il importe maintenant de dégager brièvement les divers types d'associations métonymiques, dont voici les principaux⁵⁸ :

- la partie pour le tout et inversement (cas particulier de métonymie appelé « synecdoque »).

Les autres types sont généralement classés sous le nom de « métonymies pures »⁵⁹ :

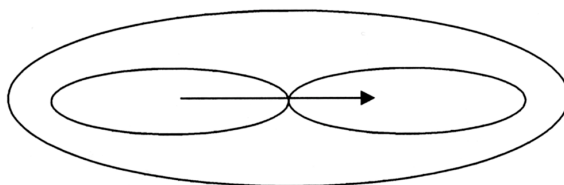
- le contenant pour le contenu et inversement : *The gallery clapped their hands / This club is very friendly*,
- la matière ou autre caractéristique pour l'objet : *a tweed*,
- l'action pour l'agent : *the haves and have-nots*,
- le nom du créateur pour la création : *mackintosh / wellingtons*,
- l'effet pour la cause et inversement (figure connue sous le nom de « métalepse ») : *close-fisted / have a cold*,
- la chose pour la propriété, ou le nom propre pour le nom commun, et vice-versa (figure connue sous le nom d'*antonomase*) : *the trumpet / the savior*,
- le moyen ou l'instrument pour le but et inversement : *the gibbet / ski-jump*,
- l'institution ou l'activité pour le lieu d'exercice : *ministry*,
- le lieu pour l'événement, l'institution : *Wall-Street / 10 Downing Street*,
- l'attribut représentatif, l'objet pour la fonction, la profession : *the Crown*,
- l'organe pour la fonction et inversement : *He has no heart / kisser*,
- la caractéristique physique ou abstraite pour la personne, l'animal, l'objet, etc. : *the whites / skinhead / scatter-brain*.

57 Nous aborderons les métaphores conceptuelles plus en détail dans le chapitre 2, mais pour l'instant, nous dirons simplement qu'il s'agit de la métaphore au niveau purement conceptuel, avant la verbalisation.

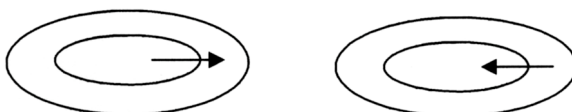
58 Pour une liste plus complète, nous renvoyons à J. Tournier [1985 : 245-258].

59 Les exemples sont empruntés à J. Tournier [1985 : 247-251] ; certaines sont contextualisées, la plupart ne le sont pas.

Il nous faut maintenant dégager les différences entre « métonymie » et « synecdoque ». Nous considérons personnellement la synecdoque comme un sous-type de métonymie, essentiellement lorsqu'il y a homogénéité entre les deux termes mis en relation (la *voile* pour désigner le *bateau* par exemple) ; lorsqu'il y a hétérogénéité entre les deux termes, nous considérerons que nous sommes encore face à une synecdoque, même si l'on s'achemine vers la métonymie (boire un *verre*, où le contenu du verre n'est pas définitoire de l'objet *verre*, contrairement à *voile* par rapport à *bateau*). Nous retrouvons un écho de notre conception dans les travaux de J. Tournier qui utilise la théorie des ensembles ⁶⁰ pour distinguer les deux figures :



Nous sommes face à deux ensembles disjoints ⁶¹,
mais inclus dans un même ensemble : *métonymie*.



La partie pour le tout

Le tout pour la partie

Nous sommes face à deux ensembles inclus : *synecdoque*.

« Je cherche un *toit* pour la nuit » : exemple de la partie pour le tout, le *toit* pour la *maison* (cas de synecdoque généralisante).

« J'ai acheté un manteau de *vison* » : exemple du tout pour la partie, le *vison* pour la *fourrure de vison* (cas de synecdoque particularisante).

La distinction entre synecdoque et métonymie est donc affaire de degrés, et l'on s'achemine d'une figure à l'autre de façon graduelle, nuancée, et non pas brusquement. Pourrait-on alors postuler que cette gradation se poursuit avec la métaphore ?

1.3.3 MÉTAPHORE, MÉTONYMIE ET SYNECDOQUE : DES RESSEMBLANCES, DES DIFFÉRENCES, UN CONTINUUM

*Metaphor and metonymy, although clearly distinct,
are related in several interesting way.*

[Kövecses 2002 : 143]

On voit donc qu'aussi bien le processus métonymique que le processus synecdochique se développent à l'intérieur du même champ sémantique, ou de deux champs sémantiques reliés de façon proche ; si l'on peut parler de transfert entre deux

⁶⁰ L'ensemble est à prendre dans un sens purement sémantique ; pour J. Tournier, il s'agit de tous les atomes de sens – les sèmes – constitutifs du programme sémique du nom. Nous verrons que ceci se rapproche de ce que les linguistes cognitivistes appellent l'ICM, *Idealized Cognitive Model*, c'est-à-dire des représentations conceptuelles de domaines en termes d'éléments de ces domaines.

⁶¹ P. Ricœur [1975 : 211] parle d'« intersection nulle » pour définir la métonymie.

champs sémantiques pour la synecdoque et la métonymie, on ne peut parler de transfert entre deux domaines conceptuels, comme c'est le cas pour le processus métaphorique⁶², la métaphore agissant, elle, telle une loupe pointée sur un élément commun des deux domaines conceptuels, en gardant le souvenir des deux. C'est cette conception qui est prônée par M. Bonhomme [1998 : 61], conception selon laquelle la métaphore consiste en un transfert conceptuel entre un domaine notionnel A, et un domaine notionnel B, alors que la métonymie consiste en un transfert sémantique à l'intérieur d'un même domaine notionnel. La métaphore est donc une figure allotopique, associant des termes appartenant à des domaines notionnels différents, alors que la métonymie est une figure isotopique, associant des termes appartenant à un même domaine notionnel. C'est également à cette conclusion qu'arrive P. Cotte [1985 : 103] :

Si la métaphore qualifie donc en créant une vision unifiée et stéréoscopique de deux entités, il faut donc qu'elles soient distinctes au départ, qu'elles ne puissent se confondre.

Ou N. Charbonnel [1999 : 33] :

Il n'y a métaphorisation que s'il y a rapprochement entre réalités *hétérogènes*.

Ou, dans un cadre cognitif, Z. Kövecses [2002 : 145, nous soulignons] :

Metonymy is a cognitive process in which one conceptual entity, the vehicle, provides mental access to another conceptual entity, the target, within the same domain, or Idealized Cognitive Model (ICM).

Ceci explique que les relations d'hyponymie et d'hyperonymie ne peuvent donner lieu à des métaphores, car il n'y a pas de transgression classificatoire, catégorielle, notionnelle ; le processus de métaphorisation ne peut avoir lieu que lorsque la transgression est assez élevée, c'est-à-dire lorsqu'il y a « franchissement de frontière » selon M. Yaguello [1998 : 30].

Le problème qui nous semble néanmoins demeurer est la définition du domaine notionnel ou conceptuel, et plus particulièrement de savoir où il commence et où il s'arrête ; en effet, dans certains cas limites, il est difficile de trancher entre métaphore et métonymie, car il est peu aisé de savoir si on est face à un ou à deux domaines notionnels. La difficulté à différencier parfois les deux figures se trouve résumée dans un message sur la liste de diffusion *Cognitive Linguistics* (v. *supra* note 50), sur laquelle nous avons demandé aux membres de nous fournir une définition de « métaphore ». Le message d'Antonio Barcelona résume de façon implicite cette difficulté :

Metaphor is a mapping of a conceptual domain, the source, onto another domain, the target. Source and target are either in different taxonomic domains and not linked by a pragmatic function, or they are in different functional domains.

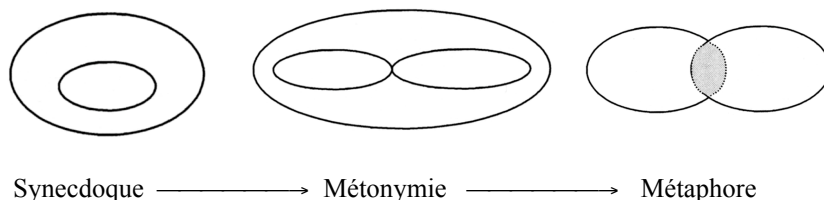
In order to understand this: People and lions are in the same taxonomic overall domain (living beings), yet "John is a lion" is metaphoric. Why? Because they are in different functional domains: people and lions are only associated in a number of functional domains like zoos or safari hunting. This creates the necessary distance to have a metaphorical mapping, not a metonymic one.

62 Ce qu'exemplifie la phrase de P. Ricœur [1975 : 127] : « La métaphore est alors un événement sémantique qui se produit au point d'intersection entre plusieurs champs sémantiques ».

Le processus de métaphorisation ne se différencierait donc du processus métonymique que par un phénomène de distance, d'éloignement de domaines conceptuels, comme le rappelle G. Kleiber [1999 : 120] :

La déviance spécifique à la métaphore serait une question de hauteur. [...] Il n'y a métaphore que si l'incompatibilité s'établit à un niveau assez élevé : incompatibilité entre sèmes génériques pour Rastier, incompatibilité entre champs sémantiques (ou domaines notionnels) et incompatibilité entre termes du niveau de base et au-dessus chez Turner.

Si nous reprenons alors les ensembles de J. Tournier, ne pourrait-on pas postuler l'existence d'un continuum entre synecdoque, métonymie et métaphore, comme le schéma ci-dessous pourrait le symboliser ?



Synecdoque, métonymie et métaphore ne seraient alors que diverses réalisations linguistiques d'un même type d'opération : une dénomination autre d'une réalité déjà existante, mais une dénomination basée sur des liens, qu'ils soient étroits, car dus à la logique, à la raison, ou bien lâches, car dus à l'imagination. Alors, un continuum entre ces trois figures ? Certes, un continuum, mais jusqu'à un certain point, où une figure va sensiblement se transformer en l'autre... À un certain point, la distance entre les deux domaines notionnels mis en relation sera telle que l'on ne sera plus face à une synecdoque, mais face à une métonymie, que l'on sera plus face à une métonymie, mais face à une métaphore⁶³ ; le point de séparation entre ces deux figures nous semble être lors de passages tels « l'organe pour la fonction et inversement » ou « la caractéristique physique ou abstraite pour la personne, l'animal, l'objet, etc. », car les domaines notionnels mis en relation sont de plus en plus éloignés. Nous retrouvons un écho de notre position chez P. Tort [1999 : 75], qui postule que dans chaque acte d'énonciation métaphorique, il y a du métonymique, et vice-versa, concluant sur l'importance d'une vision scalaire, graduée :

De même, les grandes oppositions instrumentales de la synchronie et de la diachronie, du paradigme et du syntagme, du système et du processus, du code et du message, de la compétence et de la performance, de la structure et de la genèse, mais aussi, plus radicalement sans doute, de la métaphore et de la métonymie, gagneraient peut-être aujourd'hui, sans rien perdre de leur aptitude à produire des distinctions relativement opératoires, à suspecter l'apparente extériorité de leurs termes et à substituer l'idée d'une *mutuelle habitation* dialectique et d'une *interférence productive* à celle de leur réciproque exclusion.

Quiconque tente d'opposer radicalement ces figures fait donc face à des systématisations discutables.

⁶³ L'existence de ce continuum dans l'ordre que nous avons postulé peut s'expliquer par le fait que l'on risque de confondre synecdoque et métonymie, métonymie et métaphore, mais pas synecdoque et métaphore.

Notons pour conclure que la métaphore peut souvent se combiner avec d'autres figures : la comparaison (comme nous l'avons déjà noté), la synecdoque et la métonymie, l'ironie, l'hyperbole, l'euphémisme, etc. Si nous prenons l'exemple *un cœur de pierre / a heart of stone*, nous avons une métonymie combinée avec une métaphore : *cœur / heart* est un processus métonymique (l'organe pour la fonction) et *pierre / stone* une métaphore portant sur la métonymie. Les deux processus métasémiques fonctionnent donc ensemble, et le pivot ou foyer métaphorique ⁶⁴ *pierre / stone* va avoir une répercussion sémantique sur le terme qu'il postmodifie, *cœur / heart*. J. Tournier [1985 : 222] propose un exemple intéressant : *egghead*, se fonde sur une métaphore (*egg // dome of bald head*) et sur deux métonymies (*baldness // intellectual* et *egghead // egg-headed man*) ; un exemple de notre corpus illustre cette tendance combinatoire des langues :

INT53c *Like the hippies we disdained materialism. Yet we were less frivolous than the original "HEADS".*

La métaphore est ici fondée sur une synecdoque (la partie pour le tout, c'est-à-dire la tête pour la personne), mais le sens est bien métaphorique ⁶⁵, car on ne parle pas de personnes en tant que telles, mais de *freaks*, comme le note la traduction française :

INT77 Comme les hippies, nous dédaignons le matérialisme. Nous étions pourtant moins frivoles que les premiers « *FREAKS* ».

En conclusion sur ce point, laissons la parole à Z. Kövecses [2002 : 159-160] :

Particular linguistic expressions are not always clearly either metaphors or metonymies. Often, what we find is that an expression is both; the two figures blend in a single expression.

Il ne saurait dès lors exister de frontières claires et nettes, que ce soit en langue ou en discours, mais bel et bien un continuum graduel, permettant le passage d'un emploi à un autre. Comme on va le voir, une telle échelle n'est pas propre à la distinction entre ces trois figures, elle est également présente dans la métaphore.

1.4 LA MÉTAPHORE : CAS DE POLYSÉMIE OU DE GLISSEMENT D'EMPLOI ?

Au regard de la polysémie, la monosémie est comme une fermeture. À peine fait-elle partie de l'usage du langage. [...] La polysémie est une exigence fondamentale de l'usage des langues naturelles.

[Eluérud 2000 : 47-48]

La notion de « polysémie » est centrale en linguistique, et plus encore en lexicologie, où elle constitue une façon économique de créer des néologismes. Ainsi, le phénomène de polysémie participe-t-il de façon non négligeable à l'évolution langagière, et particulièrement à l'évolution lexicale. Les trois dernières décennies ont vu une augmentation des études liées à cette notion, essentiellement avec le développement des études sur la métaphore, comme le note L. Lipka [1990 : 75] :

[...] *The problem of polysemy has received a great deal of attention recently. [...] The rediscovery of polysemy [...] must be seen in connection with two central issues*

64 Sur la notion de « foyer métaphorique », v. § 6.2.

65 Ce que les guillemets dénotent, comme nous le verrons dans le chapitre 7.

of Cognitive Linguistics: the fuzziness of word meaning and the ubiquity of metaphor.

J. Tournier dégage un cas particulier de polysémie, la « métasémie », qui est le phénomène de changement de sens d'un signifiant, qui acquiert ainsi un nouveau signifié. J. Tournier [1985 : 199] note que ce phénomène

[...] se manifeste aussi bien sur le plan diachronique, que sur le plan synchronique, puisque la polysémie, dans un état de langue donné, n'est jamais que la projection sur le plan synchronique de l'évolution métasémique ou, pour être plus précis, d'une partie de cette évolution, étant donné que le sens d'origine et certains des sens apparus au cours de l'évolution ont pu disparaître par la suite.

La polysémie est liée au principe d'économie des langues car, comme poursuit J. Tournier [1985 : 199] :

On n'imagine guère une langue (naturelle) monosémique : ce serait l'outil le plus encombrant que l'on puisse concevoir. Son existence serait aussi la preuve chez les membres de la communauté linguistique qui l'utiliserait de l'absence d'imagination, de l'incapacité à percevoir des analogies et à faire des associations rationnelles...

Si la langue n'exhibait pas ce caractère polysémique, elle serait privée d'une possibilité d'évolution ⁶⁶, évolution polysémique rendue justement possible par le caractère sémantique vague du mot ⁶⁷. J. Tournier [1985 : 199] définit deux modes de mutation sémantique en mettant l'accent sur l'analyse diachronique :

- par rayonnement : lorsqu'un sens 1 entraîne l'émergence d'un sens 2, d'un sens 3, d'un sens 4, etc. Dans ce cas, la motivation sémantique entre les divers sens, et surtout entre le sens 1 et les sens dérivés, est plus facilement perçue par les locuteurs.
- par enchaînement : lorsqu'un sens 1 entraîne l'émergence d'un sens 2, qui lui-même entraîne l'émergence d'un sens 3, qui à son tour entraîne l'émergence d'un sens 4, etc. Dans ce cas, il arrive souvent que la motivation sémantique entre le sens 1 et le dernier sens dérivé n'est pas ou plus perçue par les locuteurs.

Rappelons que les deux modes de mutation sémantique peuvent se combiner au cours de l'histoire d'un mot, et qu'il serait illusoire de croire qu'une série de changements sémantiques pour un même signifiant obéit toujours au même mode. La métaphore nous semble plutôt appartenir au mode de mutation sémantique par rayonnement. Ces distinctions semblent assez claires, mais dès lors qu'il s'agit de proposer une définition précise de la métaphore, la tâche devient plus ardue, car plusieurs définitions sont proposées et les acceptions diffèrent souvent. Quiconque travaille sur la métaphore ne peut qu'être confronté à ce problème, et réaliser que la définition même de la métaphore est généralement entourée d'un halo de flou, comme le note R. Martin [1983 (1992) : 205] :

Mais, en toute rigueur, la métaphore ne préexiste pas à la définition qu'on en donne : elle naît d'une construction du linguiste. Il ne s'agit donc pas de dire ce qu'est la métaphore, mais de préciser ce qu'on appelle ainsi à l'intérieur d'une conception donnée du langage : autant de théories linguistiques, autant de conceptions de la métaphore.

⁶⁶ La polysémie (et le cas particulier que représente la métaphore) n'est pas le seul cas d'évolution sémantique (v. emprunts, métonymie, étymologie populaire, etc.), mais il reste le cas le plus productif dans le système linguistique, obéissant par là même au principe d'économie des langues.

⁶⁷ Ce caractère vague de la description sémantique est évident lors d'une analyse componentielle / sémique d'un mot, où le nombre de sèmes n'est pas défini, et peut varier selon les linguistes, ou plus simplement selon les locuteurs de la langue (ce qui n'est pas le cas pour la phonologie, qui travaille sur un nombre défini de phonèmes).

Afin de poursuivre dans la définition de l'objet d'étude « métaphore », nous nous proposons de partir de la distinction opérée par R. Martin [1983 (1992) : 76-86] qui définit différentes sortes de polysémie du substantif ; pour ce faire, reproduisons ci-dessous les divers types qu'il met au jour :

- 1^{er} type : relation dite « restriction de sens » (addition de sèmes spécifiques).
- 2^e type : relation dite « extension de sens » (effacement de sèmes spécifiques).
- 3^e type : relation dite « relation métonymique » (réapparition sous forme spécifique, de sèmes du premier terme dans le second).
- 4^e type : relation dite « relation métaphorique » (identité d'au moins un des sèmes spécifiques, avec effacement de sèmes).
- 5^e type : relation dite de « polysémie étroite » (addition et effacement de sèmes).
- 6^e type : relation dite de « polysémie lâche » (addition et effacement de sèmes, mais un seul sème commun ; lorsqu'il n'y a plus de sème commun, nous ne sommes plus à proprement parler face à un phénomène de polysémie, mais face à un cas d'homonymie).

R. Martin [1983 (1992) : 84] oppose les types 1, 2, 3 et 4 (cas de « polysémie exhibant une pluralité d'acceptions ») et les types 5 et 6 (cas de « polysémie exhibant une pluralité de sens »). La métaphore – tout du moins la métaphore vive, ou la métaphore qui n'est pas complètement lexicalisée – est donc un cas de polysémie exhibant une pluralité d'acceptions, c'est-à-dire que l'on est face à un glissement sémantique. Cette position est partagée par M. Black [1962 : 42] qui parle de la métaphore comme d'un “*shift in meaning*” et “*extensions of meaning*”. Cependant, cette classification est totalement différente de celle qui est opérée par J. Tournier [1985 : 202-217] qui, à la suite des travaux de S. Ullmann [1951] dans *The Principles of Semantics*, reprend la distinction – tout en montrant ses limites – entre *glissement d'emploi*, qui correspondrait à “*several aspects of one sense*” (*healthy climate, healthy complexion*) et *polysémie*, qui correspondrait à “*several senses of one word*” (*human head, head of department, bridge head*), en notant cependant que la distinction entre les deux est parfois délicate, et que l'on se trouve plutôt face à un continuum que face à des zones clairement définies, comme il l'écrit [1985 : 203] :

Quoiqu'il en soit, il est clair que la notion de glissement d'emploi correspond à une réalité, même s'il est vain d'espérer pouvoir tracer une frontière objective entre glissement d'emploi et polysémie proprement dite. Il s'agit, en quelque sorte, d'un continuum où se déplace le sens, jusqu'au moment où l'écart est tel, par rapport au point de départ, qu'on peut estimer qu'on a affaire à un sens différent – et c'est alors de polysémie qu'il s'agit – de la même façon que le spectre de décomposition de la lumière passe insensiblement du bleu au vert, du vert au jaune, du jaune à l'orangé, etc. Et de même que le découpage en bleu, vert, jaune, orangé, etc., est artificiel (et peut être différent selon les langues), de même le découpage en glissements de sens et en changements de sens est subjectif (et variable, pour une même langue, d'un lexicographe à l'autre).⁶⁸

C'est dire que l'évolution diachronique joue un rôle important dans cette affaire... D'ailleurs, M.-L. Honeste [1996 : 121] remarque que

68 Lors de discussions avec J. Tournier sur cette distinction, ce dernier nous a donné l'image du cytoplasme qui s'étire jusqu'à se diviser en deux, afin de montrer qu'il y a glissement d'emploi tant que la séparation n'a pas eu lieu, insistant sur le fait qu'il n'y a aucun moyen « scientifique » de décider si la séparation a eu lieu ou non.

J. Picoche a montré que la polysémie en langue se construit à partir de « figures » qui se lexicalisent dans le temps, essentiellement deux figures de base souvent assimilées à la *métaphore* et la *métonymie*.

après avoir noté [1996 : 119] que

Nous considérons que ce sont ces transferts d'un espace de représentation à un autre qui se traduisent par la polysémie.

Ceci revient à établir une équation⁶⁹ entre métaphore et polysémie. Cependant, d'autres procédés linguistiques se rapprochent aussi de cette équation : la métaphore, la polysémie⁷⁰, le changement sémantique et l'ambiguïté pragmatique partagent un trait commun : le fait d'utiliser une forme – un signifiant – pour exprimer diverses fonctions – divers signifiés. Face au processus de métaphorisation, nous sommes donc confrontés à une double opération : un transfert et une extension du sens. Pour J. Tournier, la métaphore est un cas de « polysémie à proprement parler », et non pas un cas de « glissement d'emploi », ce qui est le point de vue opposé de celui de R. Martin : première pomme de discorde, mais de loin la dernière ! Pour J. Tournier, ni le glissement « dénombrable-indénombrable », ni le glissement « de domaine d'application », ni le glissement par « restriction sémantique », etc., ne sont des cas de métaphores à proprement parler, ce qui peut sembler bizarre surtout pour le glissement par « restriction sémantique », car qu'est-ce que la métaphore, si ce n'est une « réduction sémique » ? Pour J. Tournier, le seul glissement qui puisse être qualifié de « métaphorique » est le glissement « classémique », bien que les cas ne soient pas toujours clairement tranchés⁷¹, comme il le résume [Tournier 1985 : 217] en concluant ainsi :

On aura remarqué [...] que tous les types mentionnés dans cette analyse impliquent une *adaptation du sens* à l'environnement et par conséquent illustrent la notion de « jeu » mentionnée plus haut dont on perçoit mieux, après cette analyse, l'importance qu'elle revêt : l'adaptabilité dans certaines limites est une propriété fondamentale du langage. « Le langage est structuré sans être rigide, mouvant sans être labile » (A. Culioli, article « Langage »).

Pour J. Tournier [1985 : 221] qui précise qu'il n'emploie « le terme de *métaphore* qu'au sens strict », cette figure se définit comme « l'analogie entre deux signifiés qui permet d'utiliser un signifiant attaché à un signifié donné pour exprimer l'*autre* signifié dans lequel l'usager perçoit (ou, du moins, a perçu à l'origine) un point commun (au moins) avec le premier » [Tournier 1985 : 222]. Cette définition est essentiellement sémantique, mais on peut se demander si elle ne s'applique pas également aux glissements d'emploi ; on l'aura compris, nous considérons cette distinction peu viable. Il suffit qu'il y ait un sème (ou plusieurs) en commun entre les deux domaines mis en relation pour qu'il y ait métaphorisation, et J. Tournier [1985 : 229] note même que « les sèmes de transfert peuvent être aussi bien des sèmes accessoires⁷² que des sèmes d'identification », ayant même remarqué « une

69 Il faut cependant noter que cette équation n'est que toute relative, car la métaphore peut être considérée comme un cas de polysémie, mais la polysémie n'est pas forcément générée par métaphore.

70 C'est aussi le cas de l'homonymie, qui utilise un même signifiant pour plusieurs signifiés. Il s'agira également de voir si la métaphore est un cas de polysémie ou d'homonymie, ce qui correspondrait à un cas de figement de la polysémie.

71 Voir J. Tournier [1985 : 215-217] pour une explication détaillée.

72 Sèmes accessoires qui peuvent être des sèmes connotatifs, comme dans l'exemple métaphorique bien connu du renard, supposé réputé pour son caractère /rusé/, comme le note J. Cohen [1966 : 126-

tendance à une plus grande « productivité » des sèmes accessoires dans la formation des métaphores » ⁷³. Pour ce lexicologue, la métaphore est « fondée sur la notion de classème » [Tournier 1985 : 231]. Quatre classèmes (c'est-à-dire quatre ensembles de sèmes génériques, renvoyant à une catégorie générale) sont proposés :

- AH Animé Humain (mots concernant l'homme)
- ANH Animé Non Humain (mots concernant les animaux)
- NAM Non Animé Matériel (mots concernant les animaux et les objets)
- NM Non Matériel (mots concernant les notions)

Selon J. Tournier, il semblerait que le changement sémantique est métaphorique lorsqu'il y a transfert d'un classème à un autre ⁷⁴. C'est pour cette raison qu'il ne considère pas comme « métaphorique » l'utilisation de *weaknesses*, dans *John had many weaknesses* par exemple. Cependant, G. Lakoff à qui nous avons posé la question est catégorique : cette utilisation est bel et bien métaphorique. Revenons à J. Tournier qui propose alors une typologie en seize catégories distinctes ; nous reproduisons son tableau [Tournier 1985 : 232] :

		Classème de Σ			
		AH	ANH	NAM	NM
Classème de S	AH	A1	A2	A3	A4
	AHN	B1	B2	B3	B4
	NAM	C1	C2	C3	C4
	NM	D1	D2	D3	D4

La première remarque qui s'impose, c'est que dans les types A1, B2, C3 et D4, il n'y a pas transfert entre différents classèmes, pourtant selon J. Tournier, il y a « métaphore ». Pour le type C3, J. Tournier donne comme exemple : “*a LIQUID consonant, SWEET music, WARM colours, a CLEAR voice, etc.*” ⁷⁵, qu'il aurait très bien pu classer comme de simples « glissements de domaines d'application », c'est-à-dire l'utilisation d'un même signifié dans différentes langues de spécialité (mathématiques, médecine, biologie, art militaire, linguistique, etc.), dont il note ce-

127] : « On a donc le droit d'analyser “renard” en “animal + rusé”, le second trait étant seul retenu dans l'usage métaphorique ». M. Black [1962 : 44] était arrivé à la même conclusion lorsqu'il notait que les implications – *grosso modo* les sèmes – pouvaient être établis de façon *ad hoc* par le locuteur.

73 Ce qui constitue certainement une des raisons pour laquelle J. Tournier considère que le glissement d'emploi n'est pas un cas de métaphore, car il se base généralement sur le ou les sèmes d'identification. Mais là aussi, comme le note d'ailleurs J. Tournier plus loin [1985 : 230], comment définir objectivement ce qui est sèmes d'identification et sèmes accessoires ?

74 Après discussion avec J. Tournier, il s'avère que non, et qu'une métaphore peut être intra-classème ; il n'empêche que les pages écrites par J. Tournier peuvent laisser penser le contraire.

75 Notons que tous les exemples donnés par J. Tournier pour le type C3 sont un cas assez fréquent de métaphores (généralement lexicalisées), nommées « synesthésies », « transpositions sensorielles » ou « métaphores intersensorielles », par lesquelles on structure un domaine d'expérience sensorielle par analogie avec un autre. P. Ricœur [1975 : 154] les définit comme des « transpositions sensorielles » conjuguant deux domaines perceptifs différents ». On parlera de la *chaleur* d'une couleur, de la *clarté* d'une voix, etc. On pourrait citer comme utilisation prototypique des métaphores synesthésiques le poème « Correspondances » de Baudelaire.

pendant que « certains usagers ont tendance à considérer ces différents emplois comme une polysémie du mot » [Tournier 1985 : 210], bien qu'il ne prononce pas le terme de *métaphore* ⁷⁶.

On l'aura compris, et nous concluons sur ce point, les distinctions effectuées par J. Tournier pour définir la métaphore nous semblent par trop restrictives, et pas réellement opératoires, si on doit dans presque chaque cas préciser que cela dépend en fait de l'intuition des usagers. S'il doit exister une différence entre « polysémie à proprement parler » et « glissement d'emploi », nous pensons qu'elle ne saurait s'appliquer à la métaphore qui fait fi de ces distinctions. Qui dit « métaphore » dit « deux domaines notionnels différents, et mise en relation partielle de ces deux domaines », mais comme le notent justement G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 85], ces deux critères sont définitoires aussi bien du processus de métaphorisation que du processus de sous-catégorisation (c'est-à-dire du glissement d'emploi), ce qui nous semble on ne peut plus normal puisque nous considérons le fonctionnement langagier comme un continuum :

The point here is that subcategorization and metaphor are endpoints on a continuum. A relationship of the form A is B [...] will be a clear subcategorization if A and B are the same kind of thing or activity and will be a clear metaphor if they are clearly different kinds of things or activities. But when it is not clear whether A and B are the same kind of thing or activity, then the relationship A is B falls somewhere in the middle of the continuum.

C'est donc plus, comme nous l'aborderons dans le chapitre 4, la question du figement de la métaphore qui nous fera décider pour le glissement d'emploi ou pour la polysémie à proprement parler. Les degrés de figement étant divers pour la métaphore, la prudence est donc de mise avant de décider une fois pour toute que la métaphore est un cas de glissement d'emploi ou de polysémie.

De même, si l'étude de la métaphore a gagné en ampleur avec l'engouement pour cette figure, comme en témoignent les nombreux travaux qui lui sont consacrés, l'on constate aussi une extension de sa définition, et par conséquent, le danger actuel de considérer tout acte de langage, tout acte de pensée comme étant métaphorique ⁷⁷, en un mot, de la voir partout à l'œuvre, à l'image de ce que M. Black [1977 (1993)] nomme (*metaphorical*) *inflation*. Comme le note W. Booth [1979 : 48] :

Along with the immense increase in bibliography about something previously called metaphor has gone an immense explosion of meanings for the word. [...] There is a problem [...] when the word [...] expands to cover everything. And that is precisely what has happened to this word. Metaphor has by now been defined in so many ways that there is no human expression, whether in language or any other medium, that would not be metaphoric in someone's definition. [...] Surely when a word can mean everything it risks meaning nothing.

C'est ce que note également N. Charbonnel [1999 : 41] qui explique cependant que cette phase était certainement nécessaire après les années de dénigrement du langage métaphorique, donnant comme exemples emblématiques F. Nietzsche et P. de Man, qu'elle considère comme des

76 C'est ce que note M.-F. Mortureux [1997 : 103] lorsqu'elle écrit que « si la figure est pertinente, elle se fige vite en terme spécialisé, elle se lexicalise dans la terminologie du domaine concerné ».

77 C'est parfois le cas de G. Lakoff et M. Johnson, qui – bien que nous faisons nôtre leur théorie – nous semblent définir la métaphore de façon un peu lâche : leur définition ne permet pas de l'opposer à la métonymie. Nos questions à G. Lakoff sur ce sujet sont restées sans réelle réponse.

rebelles au courants dominants. [...] Ils ne se contentent pas d'exalter la métaphore ; ils la voient à l'œuvre partout, la confondant avec la catachrèse (synchronique et diachronique), et enrôlant même sous sa bannière n'importe quel tour, n'importe quelle tournure, le fait même de qualifier, plus : le fait même de nommer.

N. Charbonnel [1999 : 41] note cependant que si F. Nietzsche se sert de cette « pseudo-métaphore généralisée », ce n'est que « pour porter des coups de butoir censés définitifs à toute philosophie qui voudra se présenter comme vérité », d'autant plus que chez F. Nietzsche, la question de la vérité semble indissociable de l'étude du langage ⁷⁸, comme le note d'ailleurs J.-J. Wunenburger [1997 : 80] :

Il s'agit chez Nietzsche non de retrouver un sens propre sous les sens figurés mais d'amplifier paradoxalement le jeu des sens métaphoriques, pour mettre fin au mirage d'une vérité enfermée dans un logos textuel.

Le fait même que la métaphore soit également étudiée au sein de plusieurs disciplines (linguistique, littérature, philosophie, sciences, stylistique, etc.) lui fait courir le risque de ne plus rien vouloir dire, car elle en vient à tout dire. Il est donc nécessaire de définir le plus clairement possible ce que nous entendons par « métaphore » dans cet ouvrage, même si l'on peut, dans certains cas, accepter une définition plus « lâche ». Nous allons donc tenter de définir clairement – c'est-à-dire en se basant sur des critères opératoires – l'objet d'étude « métaphore », en partant de la définition proposée par G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 5] :

The essence of metaphor is understanding and experiencing one kind of thing in terms of another. [...] The metaphor involves understanding one domain of experience [...] in terms of a very different domain of experience [...]. The metaphor can be understood as a mapping (in the mathematical sense) from a source domain [...] to a target domain.

Nous allons aussi intégrer dans notre acception de « métaphore » la réflexion de A. Goatly [1997 : 108-109] qui propose la définition suivante :

A metaphor occurs when a unit of discourse is used to refer to an object, concept, process, quality, relationship or world to which it does not conventionally refer, or colligates with a unit(s) with which it does not conventionally colligate; and when this unconventional act of reference or colligation is understood on the basis of similarity or analogy involving at least two of the following: the unit's conventional referent; the unit's actual unconventional referent; the actual referent(s) of the unit's actual colligate(s); the conventional referent of the unit's conventional colligate(s).

Ainsi notre ouvrage va-t-il se situer dans la mouvance de la théorie linguistique cognitive (au sens où l'entendent les chercheurs de l'Université de Californie – Berkeley), tout en essayant de mettre au jour les liens qui existent entre cette école et la linguistique énonciative, école contemporaine en France. Pour ce faire, nous allons aborder dans le chapitre 2 la théorie de la métaphore que l'on nomme généralement « cognitive » ou « conceptuelle », afin d'affiner la définition de notre objet d'étude.

⁷⁸ La question est d'ailleurs déjà posée chez Platon dans le *Cratyle* : « Le langage est-il l'expression adéquate de toutes les réalités ? »

THÉORIES COGNITIVES DE LA MÉTAPHORE

The essence of metaphor is understanding and experiencing one kind of thing in terms of another.

[Lakoff & Johnson 1980 : 5]

Ce chapitre présente les fondamentaux de la théorie sur laquelle se fonde notre recherche, à savoir la théorie cognitive ou théorie conceptuelle de la métaphore. Après un bref historique, nous mettrons au jour les principes de la théorie linguistique cognitive contemporaine pour voir en quoi elle nous sera utile.

2.1 CHANGEMENTS DE PERSPECTIVES

Throughout the history of Rhetoric, metaphor has been treated as a sort of happy extra trick with words, an opportunity to exploit the accidents of their versatility, something in place occasionally but requiring unusual skill and caution. In brief, a grace or ornament or added power of language, not its constitutive form.

[Richards 1936 (1964) : 90]

Nous commencerons ce chapitre en retraçant les positions théoriques qui ont permis d'aboutir à la théorie cognitive contemporaine en mettant l'accent sur les ruptures épistémologiques, mais aussi sur les continuités cachées qui nous semblent tout aussi fécondes. Revenons tout d'abord sur l'approche lexicaliste ou par substitution de la métaphore, approche dont Aristote est la figure emblématique.

2.1.1 LA MÉTAPHORE, UNE FIGURE DE DISCOURS, UNE FIGURE DE LANGUE

Pourtant il est important de souligner que la métaphore est un fait de *langue* au moins autant qu'elle est un fait de *style* (et en réalité beaucoup plus).

[Tournier 1985 : 218]

Le premier philosophe à s'être penché et avoir écrit sur la métaphore en théorisant est Aristote, dans deux ouvrages intitulés *Poétique* et dans *Rhétorique*. Son point de vue est essentiellement philosophique et rhétorique (notons cependant que la rhétorique au sens moderne du terme n'est abordée qu'au Livre III de *Rhétorique*, le terme

ayant une acception beaucoup plus large du temps d'Aristote). Il dégage la nature de la métaphore comme un nom, dont le sens a été transféré ; il ne s'agit nullement – comme le conçoit la vision contemporaine que nous allons aborder § 2.2 – d'une vision relationnelle [*Poétique* : 118], mais d'une vision que l'on qualifie de « lexicale » :

La métaphore est le transport à une chose *d'un nom* qui en désigne une autre, transport ou du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à l'espèce d'après le rapport d'analogie. [*Poétique*, 1457b, nous soulignons.]

Aristote, pour qui le rapport est de nature unilatérale, fonde donc la caractéristique définitoire de la métaphore sur l'analogie. Ceci est comparable au premier modèle de M. Black, celui de la substitution, pour lequel la métaphore remplace une expression littérale qui lui serait synonyme, la métaphore se situant au niveau du mot pour Aristote, et même des siècles après pour P. Fontanier [1830 (1977)], qui classe la métaphore dans « les tropes en un seul mot, ou proprement dits »¹ ; la vision est alors essentiellement rhétorique et sémiotique², et la métaphore se trouve reléguée au rang de simple figure de style. L'inconvénient d'utiliser les termes *figures de style*, *figures de discours*, *figures discursives*, ou *figures de rhétorique*, c'est que l'on court le risque de faire croire que ces expressions n'appartiennent qu'à la parole, au discours, c'est-à-dire à ce qui relève pour ces auteurs de l'évanescence, alors que ces expressions peuvent passer en Langue. Nous trouvons un écho de notre point de vue chez J. Tournier [1985 : 217-218], que nous citons *in extenso* :

Concernant la métaphore, il nous paraît important dès l'abord de dénoncer un préjugé particulièrement vivace, depuis Aristote, selon lequel la métaphore serait essentiellement une « figure de style ». L'auteur de la *Poétique* présenterait la métaphore comme devant être un écart par rapport à la langue ordinaire, un enjolivement esthétique [...] Pour lui, la métaphore est à la langue « ce que l'assaisonnement est à la viande ». Pourtant, un bref passage du livre III de la *Rhétorique* laisse entendre qu'il a conscience que le parler ordinaire, lui aussi, comporte des métaphores : « Il n'est personne, qui, même dans les discours ordinaires, ne fasse usage des métaphores » (III. 2). Mais il veut parler, dans ce cas, des métaphores d'usage courant, alors que ce qui l'intéresse ce sont les métaphores nouvelles, celles que l'on n'emprunte à personne. [...] Pourtant il est important de souligner que la métaphore est un fait de *langue* au moins autant qu'elle est un fait de *style* (et en réalité beaucoup plus). [...] On pourra, comme G. Stern (1931, 7.25 et 26) opposer les métaphores « intentionnelles » aux métaphores « non intentionnelles » mais la distinction n'est pas toujours sûre. Nous préférons, quant à nous, distinguer entre métaphores d'usage, ou lexicalisées, et métaphores d'invention, ou non lexicalisées. Trop souvent les travaux sur la métaphore concernent à peu près exclusivement les secondes.

Dans le cadre énonciatif qui est le nôtre, il est intéressant de souligner que les réalisations discursives ne sont permises que par le système d'opérations en Langue, système que l'énonciateur mobilise en discours, pour transmettre un message à un coénonciateur. Ceci est la vision contemporaine, essentiellement après l'ère logico-positiviste, mais c'est somme toute assez récent car, comme le note K. English [1997 : 29], « Les sous-entendus positivistes relèguent la métaphore aux obscurités

1 Le sous-titre de l'ouvrage de P. Fontanier est révélateur à cet égard : « éléments de la science du sens des mots » ; il apparaît clairement pour P. Fontanier que le sens métaphorique n'affecte que le seul mot, relevant par là de la sémantique.

2 Selon l'acception que P. Ricœur donne à ce mot, c'est-à-dire se situant au niveau du simple mot, et pas de la prédication, de l'énoncé dans son intégralité. On peut également parler de niveau lexical.

rhétoriques ». En effet, le positivisme ne s'intéresse qu'à la Langue, arguant que les faits de discours, de Parole ne peuvent pas être formalisés selon une logique pure et dure. Cette conception est d'ailleurs exemplifiée dans le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure. La métaphore est évacuée du domaine d'étude, car elle relève non pas de la Langue, mais du discours, non pas de la linguistique, mais de la stylistique. Seulement, comme le note M. Le Guern, « Si [le langage] n'était qu'un outil de communication logique, il ne pourrait pas y avoir de métaphore ». Face à ces nombreux paradoxes, la logique positiviste ne pouvait qu'évacuer la métaphore de son champ d'étude, soit en la considérant comme un phénomène marginal, une exception, ou bien en la reléguant au niveau du discours. Comme le note justement R. Martin [1983 (1992) : 206], « Parler de la métaphore en termes de vrai et de faux, c'est apparemment se condamner ». Cette vision conduit Aristote à opposer la métaphore et l'image, cette dernière correspondant peu ou prou à la comparaison [Aristote, *Rhétorique* : 312, 1406b]. Cependant, si la vision d'Aristote demeure essentiellement rhétorique, il reconnaît néanmoins [*Rhétorique* : 303, 1404b] que la métaphore est un phénomène du langage ordinaire :

Le terme propre et familier, la métaphore, telles sont les seules expressions utiles pour l'élocution dans le discours pur et simple. La preuve en est dans ce fait que tout le monde n'emploie que celles-là. En effet, tout le monde use des métaphores dans la conversation, ainsi que des termes familiers et propres.

Une remarque identique sera formulée au XVIII^e siècle par Du Marsais :

[J]e suis persuadé qu'il se fait plus de figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. [Du Marsais 1757-I : 1]

Alors que pour Aristote la métaphore s'établit au niveau du nom³, pour des contemporains comme I. A. Richards, M. Black, P. Ricœur ou I. Tamba-Mecz, le transfert métaphorique ne s'établit pas au niveau du mot, mais au niveau de la prédication virtuelle ou implicite, de la relation entre le domaine source et le domaine cible. C'est d'ailleurs l'essentiel de l'argumentation de l'ouvrage de P. Ricœur [1975] dont le but avoué est de passer d'une étude *sémiotique* de la métaphore (c'est-à-dire s'établissant au niveau du mot), vers une étude *sémantique* (c'est-à-dire s'établissant au niveau de la phrase, de la prédication)⁴, pour enfin atteindre une étude *herméneutique*⁵ (c'est-à-dire s'établissant au niveau du texte, du discours dans sa spécificité). La métaphore n'est alors plus un trope affectant un seul mot dans l'énoncé, mais un *fait de prédication*⁶, affectant l'énoncé dans son ensemble, même

3 Ce qui justifie alors une théorie de la substitution, puisque la métaphore porte sur un seul mot, ce mot peut être remplacé par un équivalent non métaphorique sans changer le sens de l'énoncé dans lequel il se trouve.

4 P. Ricœur reconnaît d'ailleurs l'influence jouée par E. Benveniste (auquel il emprunte les termes) sur sa conception métaphorique, dans le sens où E. Benveniste fut un des premiers à avoir reconnu l'intérêt de l'énoncé en tant que tel. Notons aussi que le terme *sémantique* est ici pris dans son sens large (sémantique globale), et non pas dans son sens restreint (sémantique lexicale), où il ne concerne que l'étude du sens des mots ; on pourra consulter I. Tamba-Mecz [1988 (1991) : 7-35] pour un historique de la sémantique.

5 Nous verrons plus tard que notre terminologie linguistique variera quelque peu de celle de P. Ricœur, qui est – et c'est là que réside son intérêt principal – entre la linguistique et la philosophie ; en tant que linguiste, nous utiliserons le terme de *pragmatique intégrante* / *intégrée*, ce qui correspond plus ou moins au terme d'*herméneutique* utilisé par P. Ricœur.

6 Et c'est d'ailleurs en cela qu'elle s'oppose encore plus clairement à la métonymie et à la synecdoque, car ces deux figures ne sont pas des figures de prédication, mais affectent un seul nom dans l'énoncé, ce qui justifie la pertinence d'une étude sémiotique pour la synecdoque et la métonymie, mais

si un seul terme porte le foyer métaphorique, comme nous le verrons dans le chapitre 6. Ceci appelle plusieurs remarques : tout d'abord, la trop simpliste dichotomie entre sens propre et sens métaphorique – et plus généralement sens figuré – cesse d'être valide, car dans un énoncé où un seul terme semble métaphorique, l'ensemble de l'énoncé est affecté par ce foyer métaphorique. Ensuite, le terme porteur du foyer métaphorique n'est nullement substituable à un terme littéral sans changement de sens, car le terme métaphorique apporte une information autre, enseigne quelque chose, ceci étant confirmé par une quasi-impossibilité de paraphraser une métaphore de façon exhaustive. Finalement, une simple approche sémantique ou lexicologique ne nous semble pas être suffisante pour tenter de percer les mystères de l'énonciation métaphorique, surtout si l'on désire aboutir à une théorie explicative et pas seulement descriptive. Il conviendra alors de s'interroger sur la construction métaphorique en termes d'opérations linguistiques, ce qui implique que la métaphore trouvée en Langue ou en discours conserve la trace des opérations de codage de la pensée.

2.1.2 LA MÉTAPHORE, UN PHÉNOMÈNE CONCEPTUEL

La métaphore ne doit donc pas seulement être considérée comme un fait de langage mais aussi comme le témoin d'une spatialisation de la pensée.

[Wunenburger 2000 : 45]

Un changement de perception s'est établi, essentiellement depuis une trentaine d'années, bien que I. A. Richards fût l'un des premiers philosophes à s'être penché, dès les années 1930, sur la métaphore en tant que principe organisateur de la pensée ; la métaphore dépasse donc le cadre du mot, du discours, voire même celui de la Langue [Richards 1936 (1964) : 94] :

The traditional theory of metaphor noticed only a few of the modes of metaphor; and limited its application of the term metaphor to a few of them only. And thereby it made metaphor seem to be a verbal matter, a shifting and displacement of words, whereas fundamentally it is a borrowing between and intercourse of thoughts, a transaction between contexts. Thought is metaphoric, and proceeds by comparison, and the metaphors of language derive there-from.

Il est patent que I. A. Richards s'oppose à tous les traitements logico-positivistes du langage, tout comme le fera M. Black ⁷, quelques années plus tard, lorsqu'il développera la pensée de I. A. Richards, dans son article « Metaphor », article qui fera date dans les études métaphoriques, idées qui seront reprises et développées ultérieurement par le philosophe P. Ricœur. Dans une perspective pragmatique, un autre philosophe du langage ordinaire, J. Searle, apportera également sa pierre à l'édifice métaphorique par le biais des actes de langage. Mais il nous semble qu'une des visions les plus productives ont été et restent les contributions de G. Lakoff et M. Johnson, suivies de celles de M. Turner, G. Fauconnier et E. Sweetser. La raison de la puissance du modèle proposé par G. Lakoff et M. Johnson est à rechercher du côté de l'interdisciplinarité, du croisement des regards, celui d'un linguiste et d'un philosophe. On rejette toute pensée fermée sur elle-même, et par là même le logico-positivisme ⁸, ce dernier postulant que le langage métaphorique est une

non pour la métaphore. La théorie de la substitution est possible pour la synecdoque et la métonymie, mais rencontre des limites pour la métaphore, qui ne porte pas sur le seul mot.

7 M. Black [1962 : 38] reconnaît d'ailleurs justement sa dette envers I. A. Richards.

8 La redécouverte de G. Vico qui saluait la « métaphysique poétique » [Vico (1725) 1993 : 130] mon-

transgression de la logique, alors qu'il ne constitue dans notre optique qu'une « autre » logique. C'est cette vision de la métaphore que critiquent ces théoriciens pour qui la métaphore, si elle n'était qu'une figure de style, n'aurait pas lieu d'être dans le langage de tous les jours, « ces métaphores de la vie quotidienne », et encore moins dans le langage scientifique. Pourtant ces usages de la métaphore existent bel et bien. La nature de la métaphore n'est pas seulement stylistique, esthétique, ou didactique ; il s'agit d'un outil cognitif, nous permettant non seulement d'appréhender le réel, de nous y rapporter, mais aussi de le (re)créer, comme le rappelle R. Gibbs [1998 : 197-198] :

Cognitive linguists often argue that metaphor is best understood as a mental mapping that helps structure vague, abstract concepts in terms of familiar, concrete knowledge domains.

La projection⁹ métaphorique – connue sous le nom de *mapping* en anglais – est alors partie intégrante de notre pensée. Ce n'est ni un artifice, ni un luxe, mais un instrument cognitif primordial, ce qui rend son utilisation non pas superflue, mais nécessaire. Notons d'ailleurs que ce point de vue est bien antérieur aux années 1980, date à laquelle G. Lakoff et M. Johnson ont publié leur ouvrage de référence dans lequel ils postulent que la métaphore est omniprésente dans notre appréhension du réel et de l'existence, car I. A. Richards [1936 (1964) : 90] avait, dès les années 1930, perçu le rôle fondamental joué par le processus métaphorique dans le langage, un fait trop souvent passé sous silence à notre goût :

As individuals we gain our command of metaphor just as we learn whatever else makes us distinctively human. It is all imparted to us from others, with and through the language we learn, language which is utterly unable to aid us except through the command of metaphor which it gives. And that brings up the third and worst assumption – that metaphor is something special and exceptional in the use of language, a deviation from its normal mode of working, instead of the omnipresent principle of all its free action.

Ainsi, G. Lakoff et M. Johnson n'ont-ils fait que poursuivre le chemin tracé par I. A. Richards. Avant de présenter plus en détail la théorie cognitive contemporaine et ses implications pour les études métaphoriques, remontons aux sources de celle-ci, par le biais du troisième modèle métaphorique présenté par M. Black, le modèle interactif, également connu sous le nom de modèle interactionnel.

2.1.3 LE MODÈLE INTERACTIF DE MAX BLACK

In the simplest formulation, when we use a metaphor we have two thoughts of different things active together and supported by a single word, or phrase, whose meaning is a resultant of their interaction.

[Richards 1936 (1964) : 93]

Le dernier modèle proposé par Max Black – le plus achevé et le plus opératoire selon nous, et celui dont nous nous réclamons – accorde une place fondamentale à la notion de relativité. Ce modèle postule une conception relativiste du langage, dans laquelle l'objectivisme n'a plus sa place (notion que reprendront G. Lakoff et

tre bien que l'on cherche un « remède » au structuralisme, au formalisme, au logico-positivisme.

⁹ Ce terme de *projection métaphorique* utilisé fréquemment par M. Turner et G. Fauconnier est déjà mentionné chez M. Black [1962 : 41].

M. Johnson). Cette vision part du principe souvent évoqué selon lequel le sens métaphorique est un sens dérivé, second par rapport à un sens littéral ; ce sens littéral, que l'on nomme sens « propre », serait considéré comme objectif, alors que le sens figuré serait subjectif. Cependant, qu'est-ce que l'objectivité ? Peut-on la concevoir hors d'une vision, d'une construction, d'une perception culturelle, individuelle donnée ? Ce sont ces questions que pose cette conception de la métaphore, et la conséquence logique qui en découle est que dans l'énoncé métaphorique suivant emprunté à M. Black, *Man is a wolf*, ou celui de J. Cohen [1966 : 113], *L'homme est un loup pour l'homme*, les deux concepts interagissent, et c'est cette interaction entre *man / homme* et *wolf / loup* qui produit un nouveau sens, c'est-à-dire une nouvelle vision, une nouvelle perception¹⁰, grâce à la *tension* créée entre les deux termes appartenant aux domaines notionnels ou conceptuels différents, bien que cette tension¹¹ soit surpassée dans l'acte métaphorique qui demande « une solution créatrice » [Prandi 1992 : 19], ceci étant valable pour une métaphore vive, mais non pour une métaphore figée, telle une catachrèse, comme nous le verrons dans le chapitre 6. Nous avons à plusieurs reprises utilisé les termes *domaine conceptuel* ou *domaine notionnel*, que nous considérons comme des quasi-synonymes dans le cadre de cet ouvrage, et que nous souhaiterions définir : un domaine conceptuel est, selon les termes de Z. Kövecses [2002 : 247], “*our conceptual representation, or knowledge, of any coherent segment of experience. We often call such representations concepts*”. Dans l'acte métaphorique, les deux « termes » mis en relation appartiennent à deux domaines différents : un domaine source (*man / homme*), et un domaine cible (*wolf / loup*), et leur mise en relation n'affecte pas seulement le domaine cible ; le fait même de les mettre en relation¹² entraîne une nouvelle perception du domaine source, transformé par le domaine cible, ainsi qu'une nouvelle perception du domaine cible, transformé par le domaine source. Comme le note A. Katz [1998 : 25] :

In good metaphors, the juxtaposition of topic and vehicle produces a new meaning that transcends the meaning of either topic and vehicle alone.

L'interaction déforme les catégories respectives, et une nouvelle perspective est alors créée : l'homme n'est plus vraiment vu comme un homme, et le loup n'est plus vraiment vu comme un loup. Comme le notent C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca [1958 (1992) : 541], « la métaphore fusionn[e] les domaines, transcendant les classifications traditionnelles ». Ce qu'il importe également de noter, c'est que la métaphore ne se fonde pas sur le simple sème mis en commun, car une partie floue du domaine cible est projetée sur le domaine source¹³. La métaphore implique

10 M. Black [1962] et [1977 (1993)] utilise les termes *filtering*, *screening* et *lens* pour parler du rôle de la métaphore. Si l'énonciateur utilise une recette théorique en Langue pour forger sa métaphore, ce n'est que dans un cadre discursif particulier, pour le bénéfice du coénonciateur.

11 Ceci n'est pas sans rappeler la « réduction d'écart » avancée par J. Cohen [1966 : 51] : « La poésie ne détruit le langage ordinaire que pour le reconstruire sur le plan supérieur. À la destruction opérée par la figure succède une restructuration d'un autre ordre ». Il y a donc tout d'abord perception d'un écart, d'une impertinence prédicative, puis réduction de l'écart par métaphore. P. Ricœur [1975 : 198] rattache cette position à la théorie de l'interaction car « c'est la force de la théorie de l'interaction de maintenir, sur le même plan, à savoir celui de la prédication, les deux stades du processus, la position et la réduction de l'écart ».

12 Les termes les plus couramment utilisés sont *cross-space mapping* ou *cross-domain mapping*.

13 Voir la position de M. Black. Cette vision est annonciatrice de celle proposée par la théorie du *blending*, également connue sous le nom d'*intégration conceptuelle*, en ce qu'elle postule que l'acte

forcément une « déformation » de nos catégories existantes, puisqu'elle met entre parenthèses, qu'elle passe sous silence certains atomes de sens – les sèmes – et en met un ou d'autres en relief, ce que Z. Kövecses [2002 : 79] nomme *metaphorical highlighting*, concept qui va de pair avec le *metaphorical hiding*. C'est alors au coénonciateur de filtrer le ou les traits pertinents – par exemple ici /féroçité/ – pour restructurer la nouvelle perception, la métaphore n'étant rien d'autre qu'une reconstruction, une réélaboration du monde environnant¹⁴. En termes plus sémantiques, nous pouvons dire que le signifié littéral ne s'efface pas au profit du signifié métaphorique, mais qu'il se crée un jeu, une interaction entre les deux, et c'est justement dans cette *interaction* que réside le sens métaphorique nouvellement créé, et qui permet la nouvelle perception ainsi mise au jour. La métaphore ne se réduit donc ni au signifié littéral, ni au signifié métaphorique en tant que tel, mais prend toute sa valeur et sa richesse dans l'interaction des deux. Il y a selon les dires d'A. Henry [1971 : 94] une « fusion des niveaux du métaphorisant et du métaphorisé », idée qu'il résume [1971 : 114] en estimant que :

La caractéristique mécanique essentielle de la métaphore est la substitution « illusionniste » de l'identité de deux termes à l'identité d'un rapport.

Ce qui compte donc, lorsqu'on est face à une métaphore, ce n'est pas tant l'identité des deux domaines conceptuels, mais l'identité du rapport, de l'interaction créée entre ces deux domaines (niveau métalinguistique). Aristote [*Rhétorique* : 339, 1412a] avait déjà noté l'importance de l'illusion, du *make-believe* sur laquelle la métaphore repose, et sans laquelle elle ne peut fonctionner, puisqu'elle est littéralement un mensonge, un démenti de la réalité extralinguistique¹⁵ :

La plupart des propos piquants dus à la métaphore se tirent aussi de l'illusion où l'on jette l'auditeur.

Et nous ajouterions volontiers, de l'illusion dans laquelle il accepte de se jeter, sinon la métaphore ne fonctionne pas, ce qui n'est pas sans rappeler la *willing suspension of disbelief* de Coleridge. M. Black [1962 : 40] estime d'ailleurs qu'une bonne métaphore doit comprendre un système d'implications (*a system of associated commonplaces*) qui, à défaut d'être vraies¹⁶, doivent être facilement et rapidement disponibles pour le coénonciateur (*readily and freely evoked*), afin que ce dernier puisse facilement et rapidement reconstruire le ou les sèmes sur lesquels le processus de métaphorisation se fonde. Ceci confirme notre conception de la métaphore, selon laquelle toute métaphore s'appuie sur du *déjà* pour construire du *nouveau* ; ceci peut être vu comme un nouveau paradoxe constitutif des énoncés métaphoriques. Il y a donc un constant va-et-vient entre le donné, le connu, et le nouveau, et c'est justement dans ce va-et-vient, dans ce mouvement d'entre-deux que réside la richesse de la métaphore, comme le souligne M. Meyer [1991 : 36-37] :

métaphorique ne réside pas en un seul *mapping* de deux domaines, mais en la création d'un espace intégrant (*blended space*) qui n'existait pas avant l'acte métaphorique.

14 Mais c'est d'ailleurs également le cas pour la fiction, qu'elle soit littéraire, picturale, cinématographique, etc. En proposant un nouveau point de vue, elle nous permet de mieux connaître le monde – tout du moins la représentation du monde – dans lequel nous vivons.

15 Pour une discussion du rapport entre « métaphore » et « réalité », v. P. Wheelwright [1962].

16 Ceci rappelle la notion d'« univers de croyance » empruntée à R. Martin (v. § 5.2), et confirme le fait que l'important n'est pas la vérité référentielle, extralinguistique, mais la « vérité » plus ou moins subjective à laquelle l'énonciateur veut aboutir par le biais de la métaphore.

[La métaphore] se situe à mi-chemin entre l'ancien, qui n'a plus à être énoncé puisque connu, et le nouveau, qui est irréductible aux données dont on dispose, puisque nouveau. Bref, la métaphore négocie l'intelligibilité des situations et des émotions nouvelles par rapport aux anciennes, dont elle modifie le sens tout en le préservant : et c'est cette dualité que l'on retrouve dans les expressions métaphoriques.

Lorsqu'un énonciateur prononce *Man is a wolf*, ou *L'homme est un loup* (pour l'homme), il a inconsciemment à l'esprit une image prototypique, stéréotypique du loup, et il importe de noter que la théorie du prototype et du stéréotype va jouer un rôle non négligeable dans le processus métaphorique, aussi bien lors de l'encodage que lors du décodage. Il y a donc un nécessaire préconstruit, une sorte de connaissance encyclopédique partagée, ou supposée partagée, dont K. English [1997 : 21] dit :

Le créateur de cette métaphore met en avant les qualités supposées partagées et dissimule celles qui ne sont pas pertinentes. Il s'agit d'une sélection de valeur.

Ce terme de *sélection de valeur* n'est pas sans rappeler ce que dit J. Tournier, ou la « lecture sélective implicite » de R. Martin. Nous y reviendrons.

Dès les années 1930, I. A. Richards [1936 (1964)] postule l'existence d'une vision interactive de la métaphore, popularisée dans les années 1960 par M. Black ; selon cette conception, le sens de la métaphore ne réside pas seulement dans le terme métaphorique, mais dans son commerce, son interaction avec le terme littéral, comme l'illustre la citation placée en épigraphe de cette section. C'est dans cette ligne que I. A. Richards [1936 (1964) : 96-97] introduit deux termes qu'il juge fondamentaux pour l'étude de la métaphore, et qui sont encore d'actualité de nos jours, *vehicle* (« véhicule ») et *tenor* (« teneur »)¹⁷ :

A first step is to introduce two technical terms to assist us in distinguishing what Dr. Johnson called the two ideas that any metaphor, at its simplest, gives us. Let me call them the tenor and the vehicle. [...] the tenor, as I am calling it [is] the underlying idea or principal subject which the vehicle or figure means.

Mais I. A. Richards [1936 (1964) : 96] de préciser : “*we need the word ‘metaphor’ for the whole double unit*”, car la métaphore est composée des deux notions, ce qu'il indique en disant qu'il ne faudrait pas croire que l'interaction entre ces deux termes soit toujours identique ; c'est justement le jeu sur cette interaction qui va faire varier la nature de la métaphore, et par conséquent sa fonction :

A modern theory would go on to point out that with different metaphors the relative importance of the contributions of vehicle and tenor to this resultant meaning varies immensely. At one extreme the vehicle may become almost a mere decoration or coloring of the tenor, at the other extreme, the tenor may become almost a mere excuse for the introduction of the vehicle, and no longer be “the principal subject”. [Richards 1936 (1964) : 100]

En d'autres termes, le sens métaphorique n'est pas réellement dû au changement sémantique portant sur un mot, mais il réside bien dans le « commerce entre pensées, c'est-à-dire [dans] une transaction entre contextes » pour reprendre les termes de P. Ricœur [1975 : 105]. Le sens métaphorique est donc un sens dynamique, qui se

17 M. Black [1962] parlera de *focus* et de *frame*, mais il nous semble que ces termes ne recouvrent pas tout à fait les mêmes réalités, *focus* étant le terme sur lequel la métaphorisation va porter, alors que *frame* renvoie au reste de l'énoncé, c'est-à-dire aux termes utilisés de façon littérale. C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca [1992] utilisent les termes de *phore* et de *thème*. On peut ajouter à ces deux termes celui de *ground* qui renvoie aux similarités, aux analogies entre le *vehicle* et le *tenor*.

nourrit du passage du domaine source vers le domaine cible, mais aussi du domaine cible vers le domaine source. I. A. Richards [1936 (1964) : 107-108] attire également l'attention sur une conception pourtant fort répandue de la métaphore selon laquelle cette figure est fondée sur la seule ressemblance entre le *vehicle* et le *tenor* :

Once we begin "to examine attentively" interactions which do not work through resemblances between tenor and vehicle, but depend upon other relations between them including disparities, some of our most prevalent, over-simple, ruling assumptions about metaphors as comparisons are soon exposed.

La métaphore s'appuie autant sur la ressemblance entre le domaine source et le domaine cible que sur les différences entre ces deux domaines¹⁸. Dire que *Pierre est un ours*, c'est soit tenter d'établir une ressemblance (rarement objective d'ailleurs) entre le caractère (que l'on a cru reconnaître) bourru d'un ours et celui de Pierre, mais c'est aussi dire implicitement que Pierre n'est pas un plantigrade nommé « ours », car sinon *Pierre est un ours* n'aurait pas été un énoncé métaphorique, mais un énoncé littéral... L'*être* est à la fois *être* non référentiel et *non-être* référentiel. Ainsi, la métaphore exhibe-t-elle ce caractère non référentiel, propre également à ce que R. Jakobson a nommé « la fonction poétique du langage », même si l'on se trouve, face à un énoncé métaphorique, à mi-chemin entre référence et non-référence, ce que P. Ricœur [1975 : 279] a justement noté :

Il se peut en effet que l'énoncé métaphorique soit précisément celui qui montre en clair ce rapport entre référence suspendue et référence déployée. De même que l'énoncé métaphorique est celui qui conquiert son sens comme métaphorique sur les ruines du sens littéral, il est aussi celui qui acquiert sa référence sur les ruines de ce qu'on peut appeler par symétrie, sa référence littérale.

Encore un paradoxe constitutif de la métaphore... Comme le rappelle A. Katz [1999 : 33] :

Many have noted [that] metaphor not only illuminates, it conceals. A good metaphor emphasizes similarity relations and deemphasizes the dissimilarities.

Il y a donc une relation vivante, toujours en mouvement entre le *tenor* et le *vehicle*, et plus que l'un ou l'autre, c'est leur *interaction* qu'il faut considérer, cette coopération « floue » entre les deux domaines conceptuels unis par le lien métaphorique. D'ailleurs, K. Bühler avait bien parlé de « composition avec mélange des genres »¹⁹. Par conséquent, lorsque des auteurs tels que H. Konrad [1939 (1958)] insistent sur le fait que le processus métaphorique focalise sur une propriété (ou des propriétés) communes aux deux domaines conceptuels, et que l'on fait abstraction du reste, ou M. Le Guern [1973 : 15] qui note que « la relation entre le terme métaphorique et l'objet qu'il désigne habituellement est détruite », nous ne pouvons entièrement souscrire à ces positions²⁰, car même si le « reste » n'est pas aussi présent, il est encore là en filigrane²¹ :

18 C'est également ce que note P. Ricœur [1975 : 108] : « La modification que le *véhicule* imprime à la *teneur* est peut-être même davantage l'œuvre de leur dissemblance que de leur ressemblance ».

19 Cité dans A. Henry [1971 : 55].

20 Cette notion de « reste » (*remainder*) est exposée dans l'ouvrage de J.-J. Lecercle [1990], *The Violence of Language* ; cet auteur traite de la tendance du langage à se déconstruire et se reconstruire.

21 C'est ce que note encore P. Ricœur [1975 : 150] lorsqu'il parle de la polysémie, et qu'il attire l'attention sur le caractère « cumulatif qui s'attache au sens des mots ». Un mot devenant polysémique ne perd pas pour autant son sens primitif, car sinon il n'y aurait pas polysémie, mais changement de sens d'un signifiant qui prendrait un nouveau signifié.

Il est nécessaire que le sens littéral, dont nous avons dit qu'il était dépossédé de son rôle dénotatif, se maintienne tout de même « quelque part » dans le filigrane de l'énoncé (et dans la tête des interlocuteurs) [...] Dans la métaphore, le sens littéral se maintient sous forme de trace connotative. [Kerbrat-Orecchioni 1994 : 61]

Il est intéressant de constater avec C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca [1958 (1992) : 538] qu'il y a une réelle « fusion métaphorique » entre les deux domaines source et cible. Dans l'imagination, il faut qu'il y ait superposition du champ entier de compréhension du métaphorisant au champ de compréhension du métaphorisé, c'est-à-dire une réelle interaction entre les deux domaines conceptuels mis en relation par l'opération métaphorisante. S'il y a néanmoins une réelle identification entre les deux domaines conceptuels, cette identification n'est que partielle, et ne doit être que partielle car, si l'identification était complète, nous serions face à deux domaines conceptuels identiques, et lors du processus de métaphorisation, il est patent que l'on n'utilise que certains aspects du domaine source pour comprendre le domaine cible ²². Face au processus métaphorique, il y a donc une double force opposée entre identification (linguistique) et non-identification (extralinguistique / référentielle), c'est-à-dire un paradoxe entre une identification linguistique et une illusion imaginative extralinguistique. C'est dans cette ligne que s'inscrit A. Henry [1971 : 83] lorsqu'il écrit :

Il ne suffit donc pas d'exprimer, même entièrement, l'équation analogique ; il faut qu'il y ait, dans l'énoncé, substitution de l'équivalence de deux termes – ou fusion de deux champs sémiques, ou superposition de deux représentations – à l'équivalence de deux rapports : phénomène essentiellement linguistique, et phénomène d'écart par rapport à la réalité.

Si les deux domaines interagissent pour créer un nouveau sens métaphorique, il ne faudrait pas pour autant en conclure trop rapidement qu'ils le font au même degré. En effet, si l'on a bel et bien un domaine source et un domaine cible, il est important de noter l'unidirectionnalité du processus métaphorique, c'est-à-dire que la connexion métaphorique se fait d'un domaine X vers un domaine Y, et pas l'inverse ; dire de Pierre qu'il est un ours, ne revient pas du tout à dire d'un ours qu'il est Pierre. Un écho de ceci se retrouve dans les places syntaxiques attribuées aux deux arguments sujet et attribut du sujet : dans ces exemples du type GN₁ *be / être* GN₂, dans lesquels le GN₂ revêt une lecture métaphorique, le GN₁ en fonction sujet est pris comme point de référence, car il a une référentialité dans le monde extralinguistique, alors que le GN₂ en fonction attribut du sujet ne prête pas sa référence, mais seulement certaines de ses propriétés, dépendantes de la validation, du temps, etc. ²³ Le support reste le sujet, et demeure référentiel, car il évoque en premier lieu un référent, et éventuellement des propriétés, alors que l'attribut du sujet – le terme marquant bien la dépendance syntaxique qui existe – reste au niveau virtuel, sans être référentiel, car choisi pour sa seule évocation de propriétés. Z. Kövecses [2002 : 25] donne un exemple probant : *This butcher is a surgeon / Ce boucher est un (véritable) chirurgien* et *This surgeon is a butcher / Ce chirurgien est un boucher* n'ont évidemment ni le même sens, ni les mêmes connotations, le premier énoncé étant connoté positivement, alors que le deuxième l'est négativement. Au-

22 Ce que Z. Kövecses [2002 : 81] nomme « partial metaphorical utilization ».

23 Par souci d'économie, nous noterons le groupe nominal GN, le groupe prépositionnel GP, etc. Nous ne rentrerons pas dans les détails en ce qui concerne la différence entre « groupe » et « syntagme », cette différence étant essentiellement utilisée par les syntacticiens d'obédience chomskyenne.

trement dit, les deux domaines mis en relation par l'activité métaphorisante ne sont pas sur le même plan, ne sont pas réversibles, et l'identification n'est et ne peut pas alors être complète. Ce que l'on remarque aussi, c'est que les propriétés sémantiques de l'attribut ne se réalisent qu'en conjonction avec le sujet ; en effet, rien dans le sémantisme de *surgeon* n'est objectivement positif, comme rien dans le sémantisme de *butcher* n'est objectivement négatif. Alors comment ces termes arrivent-ils à acquérir ces connotations pourtant absentes de leur programme sémique originel ? C'est la théorie interactive qui peut offrir une piste de réponse, car les connotations positives de *surgeon* / *chirurgien* n'apparaissent qu'une fois le terme mis en relation avec *butcher* / *boucher*, le chirurgien étant censé être plus soigné, plus méticuleux dans son travail de découpe des chairs. Le même processus est à l'œuvre avec *butcher* / *boucher* où les connotations négatives n'apparaissent que lorsque le terme est mis en relation avec *surgeon* / *chirurgien*, mais ces connotations, qu'elles soient positives ou négatives, ne peuvent voir le jour que par l'interaction des deux domaines conceptuels, et restent de l'ordre de l'implicite. Ce caractère implicite nous semble être d'ailleurs l'une des propriétés définitoires de la métaphore, car lorsqu'elle n'est plus implicite, mais explicite, on se trouve face à une comparaison, et non plus face à une métaphore. Comme le remarque A. Henry [1971 : 60] :

Il y a, malgré le caractère forcément synthétique de la métaphore, des métaphores plus ou moins implicites. Mais dans la comparaison, il n'y a pas d'entité fictive substituée.

L'analogie, la ressemblance, la « comparaison » doit donc rester implicite si l'on veut encore parler de « métaphore », ce que G. Leech [1966 : 143-144] a bien perçu :

Hence from the viewpoint of literary appreciation, it is within the capability of metaphor (as opposed to simile) to suggest a connexion between the explicit vehicle (represented by the deviant item) and a less tangible cluster of associations constituting the tenor (and represented by the "core" of customary collocations).

G. Leech, dans un autre ouvrage [1974 : 45], avance l'idée que c'est justement cet implicite qui permet le pouvoir cognitif de la métaphore :

By its power of realigning conceptual boundaries, metaphor can achieve a communicative effect which in a sense is "beyond" language.

Il est cependant évident que la métaphore peut être plus ou moins obscure, plus ou moins expliquée, ou selon les termes d'A. Henry [1971 : 63] plus ou moins « dépliée », il n'empêche que l'implicite est de droit dès que l'on a recours à un énoncé métaphorique, ce que souligne également J. Schlanger [1971 : 33] :

Tous les dicibles ne sont pas dits. Il y a une grille sélective implicite, qui est celle de l'intérêt rhétorique.

Et ce qui fait tout le paradoxe et en même temps l'intérêt de cette figure, c'est selon J. Schlanger [1971 : 261], « les silences du dire manifestés par les métaphores du discours ». La métaphore en dit donc plus qu'un énoncé littéral qui lui serait équivalent, et c'est à cette conclusion qu'arrivent la majorité des chercheurs contemporains, même les tenants du comparativisme comme R. Fogelin [1988 : 41] :

Both Searle and the comparativists hold that the use of metaphors is an instance of an indirect speech act, that is, with metaphors we typically mean more than we actually say and it is this "more" that really matters.

Ainsi cette vision interactive condamne-t-elle sans appel le modèle par similitude qui considérerait que la métaphore n'était qu'une comparaison abrégée, car la

raison d'être de la comparaison est de comparer, c'est-à-dire d'établir une ressemblance – et non une différence – entre deux domaines. Dans le cas de la métaphore, les différences entre *tenor* et *vehicle* sont donc aussi fécondes que les ressemblances, comme I. A. Richards [1936 (1964) : 127] le note :

Thus, talk about the identification or fusion that a metaphor effects is nearly always misleading and pernicious. In general, there are very few metaphors in which disparities between tenor and vehicle are not as much operative as the similarities. Some similarity will commonly be the ostensive ground of the shift, but the peculiar modification of the tenor which the vehicle brings about is even more the work of their unlikenesses than their likenesses.

K. English [1997 : 225] cite en guise d'exemples certaines métaphores des TIC qui ont l'apparence de véritables oxymores, du type : *intelligence artificielle, réalité virtuelle, proximité lointaine, mobilité sédentaire, logiciel interactif*, etc.

Sans les apports d'I. A. Richards et de Max Black, la théorie cognitive de la métaphore que nous allons maintenant aborder ne serait pas aussi achevée.

2.2 THÉORIE LINGUISTIQUE COGNITIVE CONTEMPORAINE DE LA MÉTAPHORE

Metaphor is primarily a matter of thought and action and only derivatively a matter of language.

[Lakoff & Johnson 1980 : 153]

Il importe de faire un rappel terminologique préalable car le terme de *cognition*, du fait de son utilisation de plus en plus fréquente par diverses disciplines, voire par diverses écoles à l'intérieur d'une même discipline, nous apparaît potentiellement problématique. Ce terme connaît de nos jours une sur-utilisation, et son sens devient galvaudé en ce qu'il en vient à désigner une réalité floue et en fin de compte indescriptible, et que tout est alors « cognitif ». Il convient donc de proposer là encore une définition précise de ce que nous entendons par ce terme. C'est à cette tâche qu'est consacrée la première section, la deuxième prolongeant les conclusions de la première en postulant que la faculté de métaphorisation pourrait être tenue comme une caractéristique définitoire de l'humain.

2.2.1 FONDEMENTS DE LA THÉORIE LINGUISTIQUE COGNITIVE DE LA MÉTAPHORE

Linguistic usages frequently reflect our inherently metaphorical understanding of many basic areas of our lives; that is, not merely language but cognition (and hence language) operates metaphorically much of the time.

[Sweetser 1990 (1998) : 17]

La théorie cognitive, comme son nom l'indique, s'intéresse aux processus de cognition, à savoir à tous les moyens que l'homme met en œuvre pour pouvoir connaître, c'est-à-dire appréhender le monde dans lequel il vit. Nous appellerons donc « cognitif », tout processus mental associé, d'une manière générale, à la compréhension, mais encore à la formulation de croyances et à l'acquisition du savoir. En ce qui concerne les études métaphoriques, ce courant est essentiellement représenté par G. Lakoff, M. Johnson, E. Sweetser, G. Fauconnier, E. Rosch, M. Turner, A. Goat-

ly, E. Kittay, R. Langacker, T. Rohrer, R. Gibbs, Z. Kövecses... pour n'en citer que certains. Notre acception du terme *cognitif* n'est donc pas celle des chomskyens, des computationnistes ou des connexionnistes ; elle s'en éloigne d'ailleurs grandement, même si nous reconnaissons l'intérêt de leurs travaux. Nous ne nous intéressons donc nullement aux découvertes biologiques des neurosciences, à savoir à l'étude des liens entre le support physiologique – le cerveau – et la connaissance ; ce qui nous intéresse ici est la *dimension représentationnelle* au sens de G. Frege, c'est-à-dire l'appréhension d'une réalité dépendante d'une subjectivité, car liée à la perception, au sensible, à l'imaginaire, et nullement à une quelconque réalité logique, objective. En d'autres termes, nous nous penchons sur le fonctionnement symbolique – et essentiellement métaphorique – du support permettant l'appréhension de la réalité, et plus généralement de la connaissance, car nous considérons avant tout le processus de métaphorisation comme un mode de perception, un jugement de valeur de l'homme sur lui-même, sur ses semblables, sur la société dans laquelle il vit. C'est cette acception du terme que nous retenons, celle que les linguistes cognitivistes anglophones nomment "cognitive linguistic view of metaphor", et qui se rapproche de la position développée en France par J.-J. Wunenburger [1997 : 210] :

Le champ symbolique n'est pas d'abord conditionné par la configuration propre de certains signes, mais réside avant tout dans un rapport de signifiante que le sujet établit entre lui-même et les signes. La valeur symbolique dépend donc davantage du regard que de la chose vue, de la conscience que du monde.

Rappelons que la théorie cognitive est née en réaction à ce que l'on nomme communément depuis les travaux de G. Lakoff et M. Johnson « l'objectivisme », à savoir la vision traditionnelle qui voit le sens comme résultant d'une interaction entre les mots et le monde, éliminant par là même toute organisation cognitive du système linguistique. E. Sweetser [1990 (1998)] donne pour cela un exemple probant : pourquoi – et surtout comment – y a-t-il une corrélation, du moins dans notre culture occidentale, entre le terme *white* et les termes *pure*, *honest* ? Rien dans le monde extralinguistique ne permet une telle identification, mais c'est notre perception du réel, notre structuration cognitive du monde qui permet cette identification²⁴. La théorie cognitive ne s'intéresse donc pas au monde extralinguistique préexistant, « objectif », mais à la perception nécessairement subjective qu'en a un individu²⁵, et qui crée notre système linguistique, comme le rappelle E. Sweetser [1990 (1998) : 2] :

A cognitively based theory [...] takes not the objective "real world", but human perception and understanding of the world to be the basis for the structure of human language.

Un exemple assez probant se trouve dans *La Prisonnière* de M. Proust, où la métaphore devient réalité et, comble du paradoxe référentiel, devient le support d'une comparaison :

24 Il est intéressant de noter que J. Cohen [1966 : 129] avait remarqué ce caractère « non linguistique » lorsqu'il mentionnait des métaphores d'usage telles *idées noires* ou *voir la vie en rose* dont il écrivait : « Reste à chercher la motivation de telles métaphores, et il est clair que puisqu'on ne peut pas la trouver à l'intérieur, il n'est d'autres possibilités que de la chercher à l'extérieur du signifié » ; le problème nous semble dans l'utilisation d'« extérieur », qui pourrait laisser penser que seul l'extralinguistique fournit une réponse, alors que c'est dans la perception de l'extralinguistique que l'on peut la trouver.

25 C'est pour cette raison que l'on parle de *experiential basis of a metaphor*. « Individu » doit ici s'entendre comme « individu faisant partie d'un groupe linguistique, c'est-à-dire culturel ».

Mais Mme de Guermantes me semblait pousser plus loin encore l'art de s'habiller. Si, descendant un moment chez elle, après m'être assuré qu'elle n'était pas sortie et ayant prié qu'on m'avertît dès qu'Albertine serait rentrée, *je trouvais la duchesse ENNUAGÉE DANS LA BRUME D'UNE ROBE EN CRÊPE DE CHINE GRIS*, j'acceptais cet aspect que je sentais dû à des causes complexes et qui n'eût pu être changé, je me laissais envahir par l'atmosphère qu'il dégageait, *comme la fin de certaines après-midi ouatée en gris perle par un brouillard vaporeux* ; si, au contraire, *cette robe de chambre était CHINOISE AVEC DES FLAMMES JAUNES ET ROUGES*, je la regardais *comme un couchant qui s'allume* ; ces toilettes n'étaient pas un décor quelconque, remplaçable à volonté, mais *une réalité donnée et poétique* comme est celle du temps qu'il fait, comme est la lumière spéciale à une certaine heure.

La métaphore se donne pour la réalité, une réalité qui est le fruit d'une perception certes subjective (« j'acceptais cet aspect », « je la regardais comme ») mais qui fait ensuite l'objet d'une analogie tirée, elle, d'une réalité plus objective, car plus facilement quantifiable, à savoir le temps qu'il fait.

Le langage ne parle donc pas seulement du monde extralinguistique, mais de lui-même, et en même temps il est le reflet de notre système de croyances sur le réel, comme l'écrit E. Sweetser [1990 (1998) : 64-65] :

Any sentence can be viewed under two aspects: as a description of a real-world situation or event, and as a self-contained part of our belief system (e.g. a conclusion or a premise).

L'extralinguistique joue donc clairement un rôle dans la formation du système conceptuel²⁶, et par là même dans la formation du système linguistique, mais plus que le monde extralinguistique en tant que tel, c'est notre perception de ce monde qui est à prendre en considération, et là encore, cette appréhension sera plus ou moins objective, plus ou moins subjective, et la réalité extralinguistique trop souvent rejetée de la sphère du linguistique doit cependant y jouer un rôle, comme le rappelle L. Lipka [1990 : 188] :

Extralinguistic reality as well as social and cultural phenomena must no longer be strictly separated from linguistic science. Applied linguistics in all its form must make use of insights from other fields.

L'erreur consisterait alors à penser que la métaphore est un phénomène marginal et uniquement linguistique, alors que, comme l'ont montré I. A. Richards [1936 (1964)] ou G. Lakoff et M. Johnson [1980], la métaphore est à la base de la pensée. Pour cette raison, elle est omniprésente dans nos systèmes conceptuels²⁷, et par conséquent, dans nos systèmes linguistiques : c'est donc peut-être en partant de cette simple constatation que l'on pourra trouver une théorie cohérente de la connaissance et de la cognition :

Metaphor is for most people a device of the poetic imagination and the rhetorical flourish – a matter of extraordinary rather than ordinary language. Moreover, metaphor is typically viewed as characteristic of language alone, a matter of words rather than thought and action. For this reason, most people think they can get

26 Nous avons souligné à plusieurs reprises que les métaphores – contrairement aux métonymies et aux synecdoques – ne se basaient pas sur l'extralinguistique ; il est exact qu'elles ne le prennent pas comme base objective, mais elles s'en servent néanmoins, ne serait-ce que pour mieux s'en démarquer, même s'il n'empêche que « tout changement implique le débat entier de l'homme parlant et du monde », comme l'a écrit P. Ricœur [1975 : 161].

27 C'est pour cette raison que l'assertion traditionnelle consistant à dire que la métaphore n'est pas une « figure de pensée » mais une « figure de sens » ne tient plus du tout dans une telle théorie.

along perfectly well without metaphor. We have found, on the contrary, that metaphor is pervasive in everyday life, not just in language but in thought and action. Our ordinary conceptual system, in terms of which we both think and act, is fundamentally metaphorical in nature. [Lakoff & Johnson 1980 : 3]

Nous avons utilisé le terme de *non systématisé* pour décrire la métaphore, et il est exact que linguistiquement, dans le cas de la métaphore vive, l'incongruité résultant de la mise en relation de deux domaines notionnels qui « objectivement » n'auraient pas eu lieu d'être à ce point rapprochés, apparaît comme non systématique par rapport au soi-disant système linguistique²⁸. Cependant, à bien y regarder, les métaphores linguistiques se fondent sur des métaphores conceptuelles²⁹ précises, et leur émergence est par là systématique³⁰, comme le notent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 55] :

*Expressions like wasting time, attacking positions, going our separate ways, etc., are reflections of systematic metaphorical concepts that structure our actions and thoughts. They are "alive" in the most fundamental sense: they are metaphors we live by.*³¹

S'il y a « invention » d'une métaphore vive en discours, l'énonciateur n'invente pas le secret de fabrication de l'énonciation métaphorique ; il ne fait que solliciter les stratégies de constitution du processus métaphorique³². Les règles linguistiques de l'énonciation métaphorique ne sont pas incongrues, comme nous le verrons. J.-J. Wunenburger [1997 : 69] remarque à juste titre que ce qu'« il convient de mettre en évidence [...], [c'est] comment ces arborescences d'images s'ordonnent selon des lois figuratives qui rapprochent l'imaginaire d'une certaine rationalité » et que « l'imaginaire, ainsi enraciné dans un sujet complexe, non réductible à ses perceptions, ne se déploie cependant pas autour d'images libres, mais il leur impose une logique, une structuration, qui fait de l'imaginaire un "monde" de représentations »

28 C'est la raison pour laquelle la plupart des auteurs utilisent le terme de *conflit*, comme par exemple J. Cohen [1966 : 134] : « La figure est un conflit entre le syntagme et le paradigme, le discours et le système ».

29 G. Lakoff et M. Johnson notent le caractère quasi universel de ces métaphores conceptuelles, qui rappellent les métaphores absolues de H. Blumenberg, les *conceptual archetypes* de M. Black ou les champs métaphoriques d'U. Weinrich. La prise en considération des métaphores conceptuelles lors de la traduction est alors primordiale. M. Pernier [1976 : 466] condamne d'ailleurs la traduction qui se situe au niveau des systèmes linguistiques : « Puisque traduire ne consiste pas à commuer des systèmes linguistiques l'un en l'autre, mais à transcender les divergences de systèmes pour communiquer un "dire" singulier qui n'appartient pas à la langue qui le formalise mais qui l'emprunte, les obstacles à la possibilité de traduire ne sont par conséquent pas à rechercher dans la convergence ou la divergence des langues, mais dans la possibilité ou l'impossibilité de trouver des formulations équivalentes aux sens de messages particuliers ». Ceci est confirmé par le fait que lors de la traduction d'une métaphore, il faut traduire avant tout la métaphore conceptuelle qui sous-tend la métaphore linguistique en langue source (voir Z. Maalej [1999] : <http://simsim.rug.ac.be/ZMaalej>).

30 C'est pour cette raison que P. Ricœur [1975 : 163] écrit : « Au total, le langage n'est, selon le mot d'un auteur cité par S. Ullmann, "ni systématique, ni complètement non systématique" ». La reconnaissance de cette systématité des métaphores conceptuelles a donné lieu à des ouvrages lexicographiques comme *Collins Cobuild English Guides*, 7: *Metaphor*, un dictionnaire de métaphores linguistiques classées par métaphores conceptuelles, ou le récent *Concise Thesaurus of Traditional English Metaphors* (voir bibliographie).

31 Le caractère fondamental de cette prise de position est confirmé par le fait que la fin de cette citation a été retenue pour le titre de l'ouvrage.

32 J.-J. Wunenburger [1991 (1995) : 65] note le même phénomène pour un processus plus vaste, l'imagination : « L'imagination n'agence pas, dans beaucoup de cas, ses œuvres au hasard, par simple fantaisie, mais les inscrit dans des configurations spécifiques qui étayent la traduction du sens et instaurent un isomorphisme entre des ensembles d'images ».

[*ibid.* : 73]. Les métaphores conceptuelles du type LOVE IS A JOURNEY, IDEAS ARE FOOD, THEORIES ARE BUILDINGS³³, etc., n'existent pas linguistiquement, mais représentent les processus par lesquels nous pensons les domaines abstraits. Ces métaphores conceptuelles représentent les concepts à partir desquels sont réalisées les métaphores linguistiques, et permettent de les générer³⁴, qu'elles soient conventionnelles³⁵ – c'est-à-dire lexicalisées, acceptées par la communauté linguistique – ou bien vives. À titre d'exemples, nous citerons les métaphores linguistiques anglaises que permettent les deux métaphores conceptuelles suivantes (en petites capitales dans les italiques) :

- LOVE IS A JOURNEY permet entre autres les métaphores linguistiques suivantes³⁶ : *we'll have to GO OUR SEPARATE WAYS, we're AT A CROSSROADS, we can't TURN BACK NOW, our relationship is GOING NOWHERE, we're STUCK, this relationship is A DEAD-END STREET, it's A LONG, BUMPY ROAD, our marriage is ON THE ROCKS, we've GOTTEN OFF THE TRACK, we're just SPINNING OUR WHEELS, look HOW FAR WE'VE COME, etc.*
- IDEAS ARE FOOD permet entre autres les métaphores linguistiques suivantes : *I just can't SWALLOW that claim, that's FOOD for thought, let me STEW over that for a while, she DEVoured the book, I can't DIGEST all these ideas, all this paper has in it are RAW facts, HALF-BAKED ideas, and WARMED-OVER theories, let me CHEW OVER the proposal, let's that idea SIMMER ON THE BACK BURNER for a while, he THRIVES ON stuff like that, etc.*

Aussi, contrairement à la vision traditionnelle, le langage et la pensée métaphoriques ne sont pas arbitraires et immotivés, même s'ils ne sont pas forcément prédictibles³⁷. C'est certainement sur ce point que les théories cognitives contemporaines de la métaphore vont se démarquer de l'approche interactive qui, rappelons-le, estimait que le sens métaphorique naissait de l'interaction, de la *tension* entre deux domaines conceptuels mis en relation par l'acte énonciatif, comme le résume N. Goodman [1968 : 69] qui met en avant l'idée de « non-congruence » entre les deux domaines mis en relation par l'acte métaphorique :

*A metaphor is an affair between a predicate with a past and an object that yields while protesting... Application of a term is metaphorical only if to some extent it is contra-indicated.*³⁸

33 G. Lakoff et M. Johnson utilisent les petites capitales pour noter les métaphores conceptuelles afin de souligner le fait qu'elles ne sont pas réalisées comme telles dans la langue, mais qu'elles sous-tendent les métaphores linguistiques qui en découlent. Une liste des principales métaphores conceptuelles avec les réalisations linguistiques, est accessible à <http://cogsci.berkeley.edu>. Cette liste a été élaborée par G. Lakoff.

34 Mais pas seulement les métaphores linguistiques ; d'autres réalisations non linguistiques sont également possibles, comme dans l'art, les mythes, les symboles, les publicités, les interprétations des rêves, l'histoire, etc. Voir Z. Kövecses [2002 : 57-66].

35 On parle de « métaphores conventionnelles » lorsqu'une métaphore conceptuelle génère plusieurs métaphores linguistiques courantes, D. Tracy [1979] montre que les textes religieux, et plus particulièrement La Bible, s'appuient sur des métaphores conceptuelles donnant lieu à toutes les métaphores linguistiques, d'où le recours important aux paraboles, qui ne sont rien d'autres que le produit des métaphores conceptuelles.

36 Les exemples sont empruntés à G. Lakoff et M. Johnson [1980] et Z. Kövecses [2002].

37 La « prédictibilité » est une des caractéristiques majeures des linguistiques formelles et, comme nous le verrons, la linguistique cognitive rejette cette notion, pour la remplacer par celle de « motivation ».

38 Nous soulignons. Le lecteur ne manquera de noter les métaphores (aux connotations fortement sexuelles) utilisées par N. Goodman dans son argumentation. C'est d'ailleurs, comme nous ne manque-

Cette idée est proche de celle de J. Searle et D. Davidson, idée selon laquelle la métaphore correspond toujours à une transgression sémantique ³⁹ ; il s'agit d'une sorte d'anomalie dans le système linguistique, car elle représente un mensonge – tout comme l'ironie d'ailleurs – car dans le cas de l'ironie, on dit explicitement le contraire de ce que l'on veut véhiculer, ce qui représente un jeu entre la force locutoire et la force illocutoire. Dans le cas de la métaphore, on nomme quelque chose par un nom qui ne se réfère pas à cette chose dans l'extralinguistique et là aussi, il y a un jeu voulu entre la force locutoire et la force illocutoire, ce qui expliquerait pourquoi J. Searle s'est tant penché sur le problème de la métaphore. Cependant ce mensonge permet généralement de véhiculer l'information voulue, voire plus. La métaphore ne serait alors qu'un *white lie*, pour parler métaphoriquement... Le terme d'anomalie doit être utilisé avec prudence, et ne pas être confondu avec celui d'écart ⁴⁰. L'anomalie est sémantique, et c'est le ou les termes qui sont sources d'anomalie dans l'énoncé qui sont métaphoriques. S. Ferrari [1997 : 35] propose la définition suivante de l'« anomalie » :

Il y a anomalie sémantique dans l'emploi d'un signe lorsque l'interprétation de celui-ci s'effectue en évoquant un concept dont l'appariement avec le reste de la représentation du sens de la phrase est impossible.

Dans notre conception cognitive, cette vision de la métaphore apparaît problématique, tout comme celle qui tient la métaphore comme un écart, une déviance, car celle-ci serait alors une exception par rapport au système sémantique, voire pire, par rapport au système syntaxique. Cette vision ne prend nullement en compte l'évolution de la métaphore, qui peut se lexicaliser, et devenir ainsi une métaphore morte, sans souvenir de ses origines métaphoriques, et par conséquent, devenir un énoncé littéral, sans plus aucune perception d'une quelconque anomalie ou d'un quelconque écart. De plus, ces notions d'« écart », d'« anomalie » ne sont pas l'apanage de la seule métaphore, puisque des figures comme la métonymie, l'ironie, etc., sont également des énoncés que l'on qualifie souvent d'énoncés avec anomalie, écart... Ces termes posent donc problème, car ils ne sont pas restreints à la métaphore et, qui plus est, ils en donnent une vision faussée. Comme nous allons le voir, il vaut mieux voir la métaphore comme un phénomène langagier commun, un simple processus d'évolution de la langue, voire du langage. En effet, on ne perçoit pas la néologie ou la polysémie comme des phénomènes déviants ou anomaux, alors pourquoi serait-ce le cas pour la métaphore ? D'ailleurs, G. Lakoff et M. Johnson ont bien montré que le système conceptuel est par nature métaphorique, et que c'est justement ce système cognitif métaphorique qui permet toutes les métaphores linguistiques. Alors, comment considérer la métaphore comme une anomalie, une déviance, un écart, lorsqu'elle se trouve être à l'origine de notre système conceptuel de perception et de représentation ? Cette vision « déviante » est fortement condamnée par O. Reboul [1984 (1996) : 102] ⁴¹ :

La métaphore n'apparaît plus alors comme un écart, mais comme la façon la plus véridique et la plus heureuse de dire ce qu'elle voit, ce qui est.

rons de le rappeler, une constante dans les études de la métaphore : un recours constant à la métaphore pour en parler.

³⁹ D'où les nombreux rapprochements effectués par ces auteurs entre l'ironie et la métaphore, et plus généralement entre la métaphore et les actes de langage indirects.

⁴⁰ J. Cohen demeure le représentant le plus célèbre de la théorie de l'écart.

⁴¹ Pour un historique de la théorie de l'écart en rhétorique, voir O. Reboul [1984 (1996) : 100-107].

En fait, il suffit d'étudier la rhétorique pour voir qu'elle s'est toujours présentée non pas comme un écart mais comme un code. Un code qui, loin de transgresser celui de la langue, l'enrichit et le parachève.

Et par P. Ricœur [1979 : 144] qui écrit : "*the metaphor is not the enigma but the solution to the enigma*". Si « écart » il existe, celui-ci doit être vu comme la marge de liberté permise par le système. La métaphore n'est pas une exception et, pour reprendre la phrase de F. Nietzsche, « tout langage est métaphorique »⁴², ce que J.-J. Rousseau [1781 (1990) : 34] avance également dans le chapitre III, intitulé « Que le premier langage dut être figuré », lorsqu'il dégage la motivation du langage figuré :

Comme les premiers motifs qui firent parler l'homme furent des passions, ses premières expressions furent des tropes. Le langage figuré fut le premier à naître, le sens propre fut trouvé le dernier. On n'appela les choses de leur vrai nom que quand on les vit sous leur véritable forme. D'abord on ne parla qu'en poésie ; on ne s'avisait de raisonner que longtemps après.

Il faut cependant noter que la position de J.-J. Rousseau est différente de celle de F. Nietzsche, dans le sens où le philosophe des Lumières fonde la définition de la figure sur une illusion par rapport à la vérité. Pour J.-J. Rousseau, cette illusion ne peut être rectifiée que par le recours à la raison⁴³, ce qui évacue tout « système logique » de l'énonciation métaphorique, voire figurée [Rousseau 1781 (1990) : 34-35] :

Voilà comment le mot figuré naît avant le nom propre, lorsque la passion nous fascine les yeux, et que la première idée qu'elle nous offre n'est pas celle de la vérité. [...] L'image illusoire offerte par la passion se montrant la première, le langage qui lui répondait fut aussi le premier inventé ; il devient ensuite métaphorique, quand l'esprit éclairé, reconnaissant sa première erreur, n'en employa les expressions que dans les mêmes passions qui l'avaient produite.

Selon l'approche cognitive de la métaphore – et c'est sur ce point qu'elle « s'oppose » à la théorie « tensive » ou « interactive » de I. A. Richards – il ne saurait exister de « tension » entre les deux termes, car la mise en relation de domaines conceptuels différents est une caractéristique de l'esprit humain, et nullement une exception, comme le rappelle M. Prandi [1999 : 189] :

La métaphore n'est pas une figure qui fait violence aux structures conceptuelles et aux contenus cognitifs ; elle est, au contraire, l'un des instruments les plus puissants et les plus persuasifs de conceptualisation.

C'est à cette même conclusion que parvient P. Ricœur [1975 : 8] lorsqu'il écrit :

Le point de vue sémantique et le point de vue rhétorique ne commencent à se différencier que lorsque la métaphore est replacée dans le cadre de la *phrase* et traitée comme un cas non plus de *dénomination déviante*, mais de *prédication impertinente*.

La métaphore n'est alors plus une déviance au sens où elle serait a-systématique, mais une simple liberté conceptuelle et linguistique permise par le système. C'est d'ailleurs pour cette raison que, selon G. Lakoff et M. Johnson [1980], la plupart des métaphores ontologiques ne sont pas perçues comme métaphores, car elles découlent tout naturellement de notre appréhension du monde, comme l'exemple de la

42 Bien que nous pensons que cette position est un peu exagérée.

43 Descartes va encore plus loin en avançant que la rationalité n'est composée que de concepts et raisonnements abstraits dénués de toute subjectivité.

métaphore conceptuelle THE MIND IS A BRITTLE OBJECT, dont G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 29] disent :

Explanations of this sort seem *perfectly natural* to most of us. The reason is that metaphors like THE MIND IS A BRITTLE OBJECT are *an integral part of the model of the mind that we have in this culture*; it is the *model* most of us think and operate in terms of.⁴⁴

L'idée de « tension » semble être mise en péril dans une telle conception ; elle ne peut que disparaître, et se trouve remplacée par un processus somme toute très naturel : le rapprochement entre domaines conceptuels. Plus que « déformation » des catégories préexistantes, la métaphore fait surgir un monde remis à neuf, soit en renouvelant une perception existante, soit en créant une nouvelle perception, par le biais de métaphores conceptuelles consistant en diverses projections entre le domaine source et le domaine cible⁴⁵, phénomène connu en anglais sous le nom de *mapping*, comme nous l'avons déjà signalé, et dont Z. Kövecses [2002 : 250] donne la définition suivante : "*Conceptual metaphors are characterized by a set of conceptual correspondences between elements of the source and target domains. These correspondences are technically called 'mappings'*". Connaître une métaphore conceptuelle, c'est donc connaître les relations (*mappings*) qui existent entre deux domaines. Si nous reprenons la métaphore conceptuelle IDEAS ARE FOOD, nous pouvons mettre au jour différents *mappings*⁴⁶ :

THINKING IS COOKING : Let me *stew* over that for a while

ACCEPTING IS SWALLOWING : I just can't *swallow* that claim

CONSIDERING IS CHEWING : Let me *chew over* the proposal

UNDERSTANDING IS DIGESTING : I can't *digest* all these ideas

MENTAL WELL-BEING IS PHYSICAL NOURISHMENT : He *thrives on* stuff like that

La métaphore est donc principe de création, et certains linguistes cognitivistes vont encore plus loin en avançant que certains éléments des domaines conceptuels cibles n'ont pu exister avant qu'ils n'aient été structurés par un domaine conceptuel source⁴⁷. En prenant l'exemple de la métaphore conceptuelle LOVE IS A JOURNEY, Z. Kövecses [2002 : 7] déclare que :

The domain of love did not have these elements before it was structured by the domain of journey. It was the application of the journey domain to the love domain that provided the concept of love with this particular structure or set of elements. In a way, it was the concept of journey that "created" the concept of love.

L'interaction métaphorique va donc permettre de « construire » les domaines cibles, et par là même notre conception de ces domaines⁴⁸. Par conséquent, si les métaphores linguistiques existent, c'est bien parce qu'elles sont sous-tendues par des

44 Nous soulignons. Notons l'utilisation par deux fois du terme *model*, qui n'est pas sans rappeler le *Models and Metaphors* de M. Black.

45 Pour une liste des domaines source et des domaines cible les plus souvent utilisés, voir Z. Kövecses [2002 : 15-25].

46 Exemples empruntés à Z. Kövecses [2002 : 73].

47 Il est évident que tous les chercheurs ne partagent pas cette position, comme D. A. Cruse lors de sa conférence « Vers une théorie cognitive de la métaphore » donnée au RHEMA, à l'Université Lumière – Lyon 2, le 14 juin 2002.

48 Ceci rejoint la position d'E. Cassirer selon qui l'esprit passe par différents stades de symbolisation avant qu'il puisse accéder au concept, par un travail d'abstraction.

métaphores conceptuelles qui les rendent possibles ⁴⁹, comme le notent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 6], et comme en témoigne le titre de leur premier chapitre : “Concepts we live by”, à lire en parallèle avec le titre de leur ouvrage, *Metaphors We Live By* :

Metaphors as linguistic expressions are possible precisely because there are metaphors in a person's conceptual system.

G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 22] insistent également sur la cohérence qui existe entre les métaphores et la culture dans laquelle elles naissent :

The most fundamental values in a culture will be coherent with the metaphorical structure of the most fundamental concepts in the culture. [...] So it seems that our values are not independent but must form a coherent system with the metaphorical concepts we live by.

Dans l'exemple suivant, tiré du roman de P. Auster, *Mr. Vertigo*, la métaphore est fortement ancrée dans la culture sportive américaine du base-ball :

VER216 *From Detroit I went back to Chicago, and even though I hadn't turned up any leads on three previous visits there, the fourth one changed my luck. Forget about lucky three. THREE STRIKES AND YOU'RE OUT, but FOUR BALLS AND YOU WALK, and when I returned to Chicago in January of 1933, I finally GOT TO FIRST BASE.*

Alors que l'ancrage culturel est fortement britannique dans l'exemple qui suit :

INT52b *Susan, who is four years younger than me, thinks we live in a selfish age. She talks of A THATCHERISM OF THE SOUL that imagines that people are not dependent on one another.*

Et fortement français dans le dernier :

DIA82c Ces espoirs de mariage duraient ce que dure une saison balnéaire. Les jeunes gens promettaient de venir, sitôt à Paris, demander la main de mademoiselle Lacombe. Ils ne donnaient plus signe de vie. Le principal grief de mademoiselle Lacombe, qui allait COIFFER SAINTE-CATHERINE, était peut-être que Marthe eût trouvé si facilement un mari.

Ce que confirme la traduction anglaise, pour laquelle le traducteur a dû passer par une paraphrase explicative : “*Mlle Lacombe would soon BE TWENTY-FIVE AND WELL ON THE WAY OF BECOMING AN OLD MAID*”.

Les linguistes cognitivistes ont dégagé un certain nombre de métaphores conceptuelles structurant notre pensée, après des travaux destinés à dégager des concepts métaphoriques translangagiers (sortes d'invariants sémantiques des métaphores linguistiques qui en seraient les formulations discursives). Certains chercheurs à l'instar de G. L. Murphy ont fait remarquer que ces métaphores conceptuelles étaient trop nombreuses et parfois contradictoires pour structurer un même concept (comme par exemple pour le concept *love*). Cependant, il nous semble que c'est encore là une vision objectiviste du langage et de la pensée, qui prétend qu'un concept doit être appréhendé d'une façon unique, alors que, comme le rappelle R. Gibbs [1998 : 108-109] :

There is no special reason why human conceptual systems must be like jigsaw puzzles. And there is no justification for assuming that concepts must be monolithic entities. [...]

49 Comme nous le verrons § 9.7, reprenant l'exemple INT15 : *The world is a skirt I want to lift up*, les métaphores linguistiques vives ne peuvent pas être réalisées si elles ne se basent pas sur des métaphores conceptuelles.

The fact that people possess alternative, metaphorical models of many experiences and abstract ideas is not at all a problem because two different conceptualisations are often needed to solve different types of real-world problems. [...]

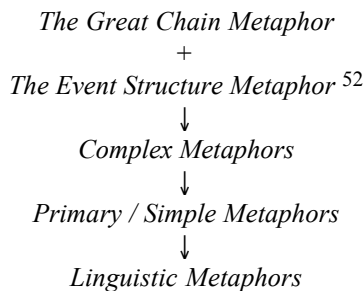
The so-called problem of multiple metaphors for concepts can be easily handled if we view concepts not as fixed, static structures but as temporary, dynamic, and context-dependent representations.

Nous avons déjà noté que le domaine source n'était utilisé que partiellement dans la compréhension du domaine cible, mais il faut noter que la compréhension d'un domaine cible est également partielle, car plusieurs domaines sources sont généralement utilisés pour un même domaine cible : par exemple, le concept d'*argument* est conceptualisé en termes de AN ARGUMENT IS A CONTAINER, AN ARGUMENT IS A JOURNEY, AN ARGUMENT IS A BUILDING, etc., et ceci est somme toute très normal.

Il existe donc bel et bien des régularités qui ont donné naissance à ce que G. Lakoff et M. Johnson ont nommé la *Conceptual Metaphor Theory*, ce qui montre que l'étude de la métaphore peut être théorisée et systématisée, au moins jusqu'à un certain point. S'il existe un système – linguistique et conceptuel – il faut cependant le voir comme un système fait de plus et de moins, un système ouvert permettant l'évolution, car un système linguistique (et conceptuel) fermé ne peut aucunement s'appliquer à la langue, avec son foisonnement, ses libertés, ses jeux, etc., termes dont R. Eluerd [2000 : 80] dit que, « [pour le lexicologue] l'essentiel est de ne pas se trouver incapable de penser les jeux de langage possibles, de les conserver comme garde-fous contre la tendance d'une logique conceptuelle qui maltraiterait l'usage ». Et c'est bien cette vision du système linguistique qui est celle de G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 124-125] :

Though categories are open-ended, categorization is not random, since both metaphors and hedges⁵⁰ define (or redefine) categories in systematic ways.

Z. Kövecses [2002 : 123] postule que “the conceptual metaphors ‘hang together’ in a coherent way and form several (sub)systems in the conceptual system of speakers of English”⁵¹. Nous pouvons schématiser sa systématisation des métaphores comme suit :



50 Le terme de *hedges* est souvent réemployé en linguistique cognitive ; il renvoie aux travaux de L. A. Zadeh sur les *fuzzy sets*, c'est-à-dire les ensembles flous, les ensembles non gradables, non définissables si facilement. Le terme de *hedges* renvoie à tous les termes du type *more or less, rather, very*, etc. qui modifient les catégories préétablies ; c'est du moins dans ce sens-là que nous l'emploierons.

51 Z. Kövecses va encore plus loin en postulant une dimension universelle pour certaines métaphores conceptuelles, bien qu'il existe des différences culturelles ; voir Z. Kövecses [2002 : 163-197].

52 Les termes sont de G. Lakoff et M. Turner [1989 : 160-215].

The Great Chain Metaphor renvoie aux choses, alors que *The Event Structure Metaphor* renvoie aux relations, c'est-à-dire aux états et aux événements. Ces deux systèmes métaphoriques donnent naissance à des *Complex Metaphors* (c'est-à-dire des sous-systèmes de ces deux grands types, toujours de nature conceptuelle), qui donnent naissance à des *Primary* ou *Simple Metaphors* (c'est-à-dire les métaphores conceptuelles dont nous avons parlé jusque-là). Puis, le codage en langue se fait lors du passage aux *Linguistic Metaphors* ou *Linguistic Metaphorical Expressions*. Selon la linguistique cognitive, il existe donc bel et bien un système sous-jacent, qui peut expliquer l'émergence de métaphores linguistiques. Cependant, il convient de noter que, assez paradoxalement, la métaphore agit à l'intérieur et à l'extérieur du système ; à l'intérieur car elle se fonde sur des catégories préétablies, mais aussi à l'extérieur car elle redéfinit ces catégories, non pas de façon arbitraire, mais de façon systématique. La métaphore est donc vue comme une façon de recréer la systématité là où elle l'avait retranchée dans un premier temps. C'est à cette conclusion sur l'entre-deux de la métaphore que parvient également A. Goatly [1997 : 23] :

Metaphor is located at the interface between the stability and unity of the language system and the mutability and diversity of its operational use in context.

L'arbitraire du signe saussurien est mis à mal par une telle conception, où les liens entre les signes ne sont pas arbitraires, mais deviennent logiques, ou plutôt motivés⁵³. Le système linguistique doit donc être vu comme un système foncièrement dynamique, c'est-à-dire avec des éléments en dedans, et d'autres en dehors, ceux du dehors sortant du système, ou y rentrant, ou bien tentant d'y rentrer mais en vain ; c'est cette conception qui est prônée par M. Turner [1998 : 80] :

The system is dynamic; it never stands still. Conceptual integration exploits accidents as a fundamental part of its functioning; indeed, basic ("literal") structure in the system can arise from the exploitation of remarkable accidents. Products of integration that seem at one time figurative may seem at other times literal.

La philosophie du langage – sous l'égide de M. Turner et G. Fauconnier – a élaboré les termes de *conceptual projection* et de *conceptual blending* pour l'analyse des métaphores⁵⁴ : il s'agit, en quelque sorte, d'un brassage de schèmes qui lui seul crée un sens nouveau⁵⁵. Non seulement le contenu du domaine source va influencer sur le domaine cible, mais, à son tour, le domaine cible pourra influencer sur le domaine source ; il y a donc plus interaction qu'opposition entre les deux domaines⁵⁶. Ce courant philosophique a son pendant en linguistique, et E. Kittay a étudié le fonctionnement cognitif de la métaphore, qui selon elle, et tous les cognitivistes, est bien plus qu'une simple figure de discours ou de langue. La métaphore est

53 Pour O. Reboul [1984 (1996) : 39-40], les figures « semblent toutes déjouer le grand principe linguistique de l'arbitraire du signe ». Un des exemples les plus probants de remise en cause du principe d'arbitraire du signe se trouve dans l'ouvrage *Structures étymologiques du lexique français* de P. Guiraud [1967], où l'auteur tente de mettre au jour les liens cachés entre divers termes, récusant par là le principe saussurien.

54 La *Conceptual Blending Theory* ou le *Network Model* diffèrent quelque peu de la *Conceptual Metaphor Theory* de Lakoff et Johnson qui s'applique essentiellement à l'étude de la métaphore, alors que la portée de la *Conceptual Blending Theory* ou du *Network Model* est beaucoup plus vaste, traitant des domaines conceptuels, qu'ils soient ou non mis en relation métaphoriquement ; pour cette raison, nous n'entrerons pas ici dans le détail de cette théorie.

55 K. English [1997] propose la traduction « superposition de schèmes conceptuels », afin de montrer qu'il y a chevauchement de plusieurs sens.

56 En effet, la mise en relation du *source domain* et du *target domain* crée non seulement un *blended space* mais également un *generic space*.

un réel outil cognitif orientant la pensée, un outil fonctionnel s'articulant autour d'un paradigme, et c'est en ce sens qu'une des questions fondamentales dans les études métaphoriques contemporaines est de voir comment l'imagination verbale peut élargir la pensée. Ainsi, pour E. Kittay [1987 : 19], la métaphore est-elle "*the paradigmatic device for pointing out analogies and making comparisons which cross the bounds of our usual categories and concepts*".

Elle sert donc de modélisation à la perception des nouveaux phénomènes, selon la métaphore utilisée par G. Frege, dans *On Sense and Reference* [1892] : la langue est une sorte de télescope pointé vers la lune (métaphore pour le monde extralinguistique), ce qui signifie que la langue est une *vision* du monde, rien d'autre... La métaphore agit comme un pont pour accéder à la compréhension, mais un pont tournant, biscornu. Ceci implique donc qu'elle joue un rôle primordial dans notre existence, et que son statut ontologique est maintenant reconnu, car elle correspond à un réel processus conceptuel et *expérientiel* – pour franciser le terme anglais de G. Lakoff et M. Johnson. On peut même avancer que la conceptualisation est rendue possible par la capacité originaire à métaphoriser, c'est-à-dire à percevoir des analogies entre deux domaines conceptuels qui n'étaient pas originellement reliés. Cette vision de la métaphore remet donc quelque peu en cause la théorie Sapir-Whorf⁵⁷, selon laquelle, si l'on schématise à l'extrême, les langues seraient le reflet du réel, de la culture, du système conceptuel, voire les différentes langues permettraient aux différents locuteurs d'avoir différents systèmes conceptuels (comme l'illustre l'exemple célèbre des diverses dénominations du concept de « neige » pour les Esquimaux, de par l'existence de plusieurs mots pour désigner ce que le seul mot français *neige* suffit à désigner). Il y a plusieurs réserves à émettre sur cette hypothèse : tout d'abord, le fait qu'il existe une vingtaine de mots différents en esquimau pour référer à la neige n'implique pas qu'il y ait autant de représentations conceptuelles, ni que la langue n'ayant qu'une seule désignation linguistique n'ait qu'une seule représentation conceptuelle pour cet élément. Ensuite, la créativité langagière apparaît difficilement possible selon l'hypothèse Sapir-Whorf, car ce serait alors la langue qui créerait le concept, et non pas l'inverse. Nous verrons que ceci est loin d'être clair dans le cas de la métaphore qui non seulement permet de nommer le nouveau concept, mais également de lui donner naissance ; comme toujours dans le cas de la métaphore, les certitudes, les raisonnements tranchés s'effacent pour laisser place à une zone floue.

Si la langue est le reflet du réel, une question se pose alors : Qu'est-ce que le réel ? Si on peut s'en faire une certaine idée, comme le postule E. Sweetser [1990 (1998) : 13] :

Our access to it [the real world] is through our experience, both physical and cultural.

Ou G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 146] :

*Since much of our social reality is understood in metaphorical terms, and since our conception of the physical world is partly metaphorical, metaphor plays a very significant role in determining what is real for us.*⁵⁸

C'est-à-dire que notre système linguistique est intrinsèquement lié à nos expériences culturelles et physiques⁵⁹, et que si la théorie Sapir-Whorf a une quelconque

57 Intéressante discussion dans *Le Dictionnaire Epistémé* www.episteme.u-bordeaux.fr/dico1/sapir.htm

58 Nous soulignons ; l'important c'est "*real FOR US*", et pas seulement "*real*".

validité, pourquoi le langage ne façonnerait-il pas aussi notre vision du réel ? En effet, le rapport entre langage et pensée a toujours été un problème crucial pour les philosophes du langage, mais la réponse doit-elle être tranchée dans un sens ou dans un autre, avec une préséance de l'un sur l'autre ? C'est ce que note C. Delmas [1993 : 197-198] :

Ce que nous croyons voir dans le réel provient en partie de ce que notre cerveau nous en dit, et ce qui nous en est dit est partiellement tributaire de la culture dans laquelle nous baignons. On peut considérer que si nous parvenons (en partie) à communiquer, c'est qu'un effet de « réel » est possible : un consensus peut s'établir entre membres d'une même culture. L'effet de réalité proviendrait de la comparaison entre des perçus constants (Lakoff) et de la lente « négociation », au sein de chaque culture, des perçus considérés comme pertinents. On obtient une sorte de réglage relatif. [...] L'expérience facilite la sémiotisation et la « motive ».

La théorie Sapir-Whorf poussée à l'extrême implique que différentes langues découpent le réel de différentes façons, ce qui conduit à une impossibilité de la traduction et d'un quelconque bilinguisme. Seulement on le sait, la traduction, si elle est théoriquement impossible, est néanmoins pratiquement possible (bien que des problèmes d'ordre culturel restent parfois difficiles à résoudre), tout comme le réel bilinguisme, où une langue a toujours une place privilégiée par rapport à l'autre. Ceci confirme une de nos hypothèses selon laquelle rien n'est vraiment tranché pour une approche ou une autre. La Langue renferme bien une analyse du monde extralinguistique, ou plutôt de notre perception du monde extralinguistique, qui ne peut passer que par notre perception physique dans un premier temps, comme le note E. Sweetser [1990 (1998) : 45] :

The internal self is pervasively understood in terms of the bodily external self, and is hence described by means of vocabulary drawn (either synchronically or diachronically) from the physical domain.

Nous renvoyons aux nombreux travaux de G. Lakoff et M. Johnson qui ont démontré la place primordiale du corps dans la structuration de notre système linguistique ⁶⁰ et à nos travaux personnels [Jamet 2002a] sur les métaphores d'internet, qui montrent également une structuration par rapport au corps, immobile, et à l'esprit, voyageur. Et si la métaphore parvient à être créatrice de nouvelles perceptions, c'est en grande partie en ce qu'elle se fonde sur la *corporéité*, pour reprendre un terme souvent utilisé en philosophie, et dont L.-M. Morfaux [1980 : 67] donne la définition suivante (nous ne retenons que la troisième acception de la définition pour *Corps*, car c'est celle qui nous intéresse ici) :

3. *Phén. Exist.* Distinction, quant au corps humain, du *corps-objet*, qui « n'admet entre ses parties ou entre lui-même et les autres objets que des relations extérieures et mécaniques », et tel qu'il est étudié par le physiologiste, le médecin, etc., et du *corps propre* ou corps-sujet, c.-à-d. « mon » corps comme centre de « mon » existence, comme puissance à la fois d'agir et de percevoir et comme moyen pour le sujet

59 D'où les "*basic domains of experience*" structurant notre appréhension du monde tels qu'ils ont été mis au jour par G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 117] : "*our bodies, [...] our interactions with our physical environment, [...] our interactions with other people within our culture*". Ce sont, selon ces deux chercheurs, ces domaines d'expérience qui apparaissent dans les métaphores, car aussi bien ces domaines que les métaphores structurent notre appréhension du réel.

60 J.-J. Wunenburger [1997 : 9] va encore plus loin en notant qu'« il n'y a pas de représentation d'un objet sans la médiation corporelle des sens ».

d'insertion dans le monde : « La conscience est l'être à la chose par l'intermédiaire de mon corps » (Merleau-Ponty) ; syn. corporéité.

Le terme de *corporéité* insiste sur le fait que notre corps n'est pas un pur produit physiologique, mais l'unique façon d'appréhender le réel, comme le note E. Bruyas [2008] :

Le corps n'est pas le simple réceptacle de fonctions purement physiologiques ou un pur instrument de l'esprit. Il est au contraire le maître du jeu, le sujet véritable de la pensée. Parce que tout *passe* par le corps, pensées et sentiments émanent de lui, loin de la pure volonté d'un « je » s'appréhendant comme un pilote désincarné et transparent à lui-même.

On insiste alors sur le fait que le corps, c'est d'abord et avant tout *mon* corps, et que je ne peux percevoir quoi que ce soit sans son intermédiaire ⁶¹.

Une critique peut dès lors être objectée : si la cognition est si subjective, comment peut-elle être ordonnée ? E. Sweetser [1990 (1998) : 12] répond à cette objection :

But cognition is structured, not chaotic – and the apparently disorderly domain of linguistic meaning can often be shown to be structured around speakers' understanding of a given cognitive domain.

E. Sweetser reconnaît cependant l'intérêt d'une vision non tranchée, d'une sorte de continuum entre diverses utilisations d'un même mot, ce qui n'est pas sans rappeler l'approche prototypique élaborée en France par G. Kleiber et aux États-Unis par E. Rosch, travaux d'ailleurs mentionnés par G. Lakoff et M. Johnson [1980]. Selon cette conception, un mot a une utilisation prototypique ⁶², mais également d'autres utilisations, rendues justement possibles par le prototype, des utilisations dont E. Sweetser [1990 (1998) : 17] dit que “*the category boundaries are fuzzy*”. L'approche prototypique permet de dire d'un référent extralinguistique, lorsqu'on désire le classer ou le définir par rapport à une classe notionnelle, *c'est un vrai X*, ou bien *c'est une sorte de X*, etc. Il est donc important de noter que la théorie du prototype implique que les catégories sont étanches, élastiques entre les divers domaines notionnels, comme le notent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 164] : “*Such categories are not fixed but may be narrowed, expanded, or adjusted relative to our purposes and other contextual factors*”. Cette approche pragmatique et cognitive permet une certaine souplesse dans l'analyse, et c'est d'ailleurs pour cette raison que les théories cognitives rejettent plus ou moins l'approche sémantique dite componentielle, comme nous le verrons § 4.3.3, cette dernière ne prenant en compte que les traits (les sèmes), mais non pas les *frames*, qui font pourtant partie du sens du mot, comme le rappelle E. Sweetser [1990 (1998) : 17] :

Word meaning cannot be fully analyzed into features, since the meaning and its frame are inseparable from one another. The frame may not be part of the lexical meaning itself, but our understanding of meaning crucially involves analysis of both the frames and the lexical senses which depend on them.

Si les sèmes ne sont pas perçus globalement, la signification est difficilement possible, d'où l'intérêt d'une approche prototypique, car le prototype permet, en

⁶¹ Il est intéressant de noter que le philosophe qui a été le premier à fortement insister sur cet aspect est F. Nietzsche, et qu'il s'est également intéressé à la métaphore.

⁶² Notion qui se rapproche de celle de « l'air de famille », notion empruntée au philosophe L. Wittgenstein.

créant un ou plusieurs liens souvent oubliés, parfois insoupçonnés entre deux domaines conceptuels différents, de tisser un lien analogique. Et c'est bien la métaphore qui permet le plus souvent ces utilisations non prototypiques, comme le résume E. Sweetser [1990 (1998) : 19] :

Metaphor is a major structuring force in semantic change. Metaphor operates between domains. It operates so pervasively that speakers find an inter-domain connection between knowledge and vision, or between time and space, to be as natural as the intra-domain connections between finger and hand or between man and woman.

Ou comme le note N. Goodman [1968 : 73] de façon très métaphorique :

A whole set of alternative labels, a whole apparatus of organization, takes over new territory. What occurs is a transfer of a schema, a migration of concepts, an alienation of categories. Indeed, a metaphor might be regarded as a calculated category mistake – or rather as a happy and revitalizing, even if bigamous, second marriage.

E. Sweetser cherche à bâtir une théorie qui rende compte des changements sémantiques à l'image des règles de la phonologie. Il met en avant la structuration régulière des interconnexions entre les domaines sémantiques à l'intérieur du système métaphorique, par exemple la tendance à transposer le vocabulaire des domaines externes, sociologiques, concrets, vers les domaines internes, émotionnels, psychologiques, abstraits (v. Sweetser [1990 (1998) : 49-74] sur la modalité, en anglais, du passage d'une modalité radicale déontique à une utilisation épistémique). Si le phénomène métaphorique est à l'œuvre dans divers domaines linguistiques⁶³, voire comme fondement de la pensée⁶⁴, il faut revenir sur les rapports entre le langage et la pensée, et se demander si cette propension à la métaphore ne serait pas une caractéristique définitoire de l'espèce humaine, caractéristique qui consiste à rapprocher des domaines dissemblables. Et il devient primordial de savoir si les langages non humains évoluent également et s'ils ont cette possibilité de métaphorisation, à défaut de quoi ce serait un trait discriminant du langage humain, et par là même de l'espèce humaine. Suite aux travaux de D. Bouvet [1997], nous savons que les langues signées contiennent des métaphores, mais ce sont des constructions humaines. Il convient de se demander s'il en est de même pour des langages non humains, comme ceux des animaux.

2.2.2 RAPPORT LANGAGE ET PENSÉE : LA MÉTAPHORE COMME CARACTÉRISTIQUE DÉFINITOIRE DE L'HUMAIN

But if this is indeed the case – if metaphor, taken in this general sense, is not just a certain development of speech, but must be regarded as one of its essential conditions – then any effort to understand its function leads us back, once more, to the fundamental form of verbal conceiving.

[Cassirer 1925 (1953) : 95]

Cet instinct qui pousse à former des métaphores, cet instinct fondamental de l'homme dont on ne peut

63 Même les structures grammaticales peuvent évoluer grâce aux processus métaphoriques : "Many constructions now regarded by educated speakers as fully grammatical began life as disapproved inventions" [Turner 1998 : 57].

64 Certains chercheurs, tels D. Bickerton, avancent l'idée que la propension métaphorique a précédé l'émergence de la syntaxe.

faire abstraction un seul instant, car on ferait alors abstraction de l'homme lui-même, cet instinct, du fait qu'à partir de ses productions volatilisées, les concepts, se construit pour lui un monde nouveau, régulier et rigide comme un château-fort, n'est en vérité pas soumis et est à peine dompté.

[Nietzsche 1873 (1991) : 129-130]

Cet objet insaisissable qu'est la métaphore, cette capacité à métaphoriser, c'est-à-dire à opérer des rapprochements, des analogies là où l'ordre logique des choses ne le prévoyait pas, cette caractéristique ontologique ne pourrait-elle pas être considérée comme la propriété définitoire de l'espèce humaine, plutôt que la propension au langage qui, on le sait désormais, existe également chez certains animaux (comme les danses de l'abeille découvertes par von Frisch, le langage des fourmis, des singes, des perroquets, etc.) ? J. Tournier [1985 : 199] note que « la polysémie est certainement, d'ailleurs, l'un des traits qui distingue le langage humain du "langage" animal ». Et qu'est-ce que le processus de métaphorisation – que J. Tournier définit comme un processus métasémique – si ce n'est un cas de polysémie, de polysémisation ? Les recherches récentes avancent que la propriété définitoire de l'espèce humaine serait sa capacité à catégoriser, afin de donner un sens au monde qui nous entoure, ainsi que sa capacité de jouer avec ces catégories, pour effectuer des recatégorisations. Il est intéressant de noter que la définition de la catégorisation que proposent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 163] recoupe la définition du processus métaphorique :

A categorization is a natural way of identifying a kind of object or experience by highlighting certain properties, downplaying others, and hiding still others. [...] To highlight certain properties is necessary to downplay or hide others, which is what happens whenever we categorize something.

L. Lipka [1990] écrit également à plusieurs reprises que la métaphore (et la métonymie, mais à un degré moindre nous semble-t-il) permet une catégorisation du monde extralinguistique. G. Klinkenberg [1999 : 156-157] observe que :

C'est indubitablement la métaphore qui procède le plus aisément à la recatégorisation de l'expérience [...] La structure intersective de la métaphore lui confère sa puissante fonction médiatrice. D'où ses importantes potentialités herméneutiques, mises en avant par Paul Ricœur (1975).⁶⁵

A. Niklas-Salminen [1997 : 144] note également ce parallèle, en y ajoutant la propension au langage : « La conquête de la langue semble s'opérer chez l'homme parallèlement avec le *pouvoir de catégorisation et d'abstraction* ». Comme nous l'avons déjà mentionné, le processus métaphorique met en relief (*highlight*) certains aspects et en dissimule (*hide*) d'autres. A. Goatly [1997 : 2] note que ces deux processus sont également à l'œuvre lors de n'importe quel travail de classification et de conceptualisation, ce qui prouve – si besoin est – le rôle fondamental joué par la métaphore dans la cognition. Dans un autre ordre d'idées, D. Bickerton⁶⁶ note que

65 Contrairement à la synecdoque et à la métonymie qui n'opèrent que sur des relations entre domaines notionnels, conceptuels contigus, donc réduisant par là même le flou intersectif entre les domaines mis en relation et, par conséquence, la recatégorisation. P. Ricœur [1975 : 32] note d'ailleurs que « si la métaphore relève d'une heuristique de la pensée, ne peut-on supposer que le procédé qui dérange et déplace un certain ordre logique, une certaine hiérarchie conceptuelle, un certain classement, est le même que celui d'où procède toute classification ? ».

66 Lors d'une conférence intitulée "Language origins", donnée à *University of Georgia*, le 03.11.95.

l'explosion culturelle du langage n'a pu se faire que lorsque les métaphores ont vu le jour, ou plutôt que la capacité à métaphoriser a fait partie de la capacité conceptuelle de l'homme, reprenant par là l'argumentation de F. Nietzsche [1872 § 144 (1991) : 93] :

Ce sont sur des tropes et non sur des raisonnements inconscients que reposent nos perceptions sensibles. Identifier le semblable avec le semblable, découvrir quelque ressemblance entre une chose et une autre, c'est le processus originel.

Il importe alors de nous pencher plus en détail sur les rapports entre le langage et la pensée, et sur ce que l'on entend par « langage ». La majeure partie de notre argumentation sera empruntée à P. Chauchard [(1956) 1983].

Le terme *Homo sapiens sapiens* indique que l'humain se situe dans la lignée animale, avec une propension à la pensée, à la réflexion, à la conceptualisation, en un terme, une propension à l'abstraction. Cependant, il apparaît que l'homme se différencie de l'animal par cette capacité au langage ; c'est exact, mais il a été prouvé – bien que la seule source de connaissance soit une source extérieure, c'est-à-dire comportementale – que les animaux possédaient également cette capacité au langage. Cependant, le langage animal n'est généralement pas un langage acoustique, même si cela arrive comme chez de nombreux insectes, chez les singes, ou même les poules. La capacité langagière est donc différente, car l'animal ne possède qu'un *langage extérieur*, c'est-à-dire un langage permettant de communiquer avec autrui, alors que l'homme possède également un *langage intérieur*⁶⁷, c'est-à-dire cette capacité purement humaine à « assure[r] notre pensée, notre conscience réfléchie humaine » [Chauchard (1956) 1983 : 4]. Une première différence se fait déjà jour : si le langage animal paraît être un langage inné⁶⁸, le langage humain, quant à lui, doit être acquis, même si l'humain est génétiquement programmé pour le langage. La différence fondamentale entre l'animal et l'homme est que le dernier possède le langage intérieur, dont il va pouvoir prendre conscience, et qui va avoir une influence capitale sur le développement de sa pensée⁶⁹, comme le résume P. Chauchard [1956 (1983) : 21] :

La seule différence qui sépare les espèces supérieures des inférieures réside dans le degré de prise de conscience et de maîtrise des signaux sonores et leurs possibilités d'adaptation à une vie de plus en plus complexe.

L'homme, de par la taille plus importante de son cerveau, va posséder une capacité conceptuelle, donc langagière, accrue. Mais ne nous trompons pas, cette capacité humaine, si elle existe normalement en germe chez l'être humain (sauf dans des cas pathologiques), n'apparaît pas dès la naissance ; en effet, l'enfant (*infans* en latin, c'est celui qui ne parle pas) doit être « aidé » s'il veut savoir un jour parler, à l'image des enfants-loups qui, restés trop longtemps sans aucun contact humain, ne peuvent et ne savent pas parler, car ils n'ont pas appris. Le paradoxe, c'est que c'est seulement grâce au développement langagier que l'homme va pouvoir développer sa capacité conceptuelle, sa pensée. Le langage intérieur ne sert alors plus à communiquer avec autrui, mais devient « instrument de pensée [...] [grâce au] *langage intérieur* qui n'est plus un langage puisqu'il ne comporte pas d'émission sonore mais

67 Nous empruntons *langage extérieur* et *langage intérieur* à P. Chauchard [1956 (1983)].

68 Il s'agit là d'une supputation scientifique, car les chercheurs qui ont travaillé sur les langages des animaux reconnaissent ne pas en avoir réellement percé le mystère.

69 La question capitale demeurant : Une pensée non verbalisée peut-elle être qualifiée de « pensée » ?

qui n'en est pas moins la transposition sur le plan cérébral du message sonore » [Chauchard 1956 (1983) : 26]. Le langage humain devient alors réellement symbolique, contrairement à celui de l'animal, dont la pensée ne semble pas verbalisable par insuffisance cérébrale. En effet, comment peut-on se représenter une pensée non verbalisée ? Prendre conscience, c'est avant tout pouvoir nommer, utiliser le langage de façon abstraite. Le cerveau humain possède donc naturellement une pensée verbalisée, et c'est pour cette raison que la pensée de l'homme est tributaire de son langage, du langage qu'il a appris... Qu'il a appris, en effet, car même s'il existe une base innée au langage humain, l'influence du milieu reste cependant primordiale pour l'apprentissage, et par là même pour le développement de sa pensée, qui ne peut s'accomplir en dehors d'un milieu social. Comme le note P. Chauchard [1956 (1983) : 65-66] : « On peut supposer, écrit Elkonine, que c'est précisément le moyen de former des liaisons nouvelles qui est le trait le plus caractéristique de l'homme. »

Ceci rejoint l'hypothèse que nous avons avancée : la caractéristique définitoire de l'homme serait cette possibilité de rapprocher des domaines, d'opérer des rapprochements, de procéder à des analogies, comme le dit clairement P. Chauchard un peu plus loin, en conclusion de son ouvrage :

C'est quand l'enfant se met à parler qu'il se sépare du singe ; à la base, ceci traduit simplement la différence de cerveau et l'apparition de possibilités nouvelles d'association, de généralisation ⁷⁰ et d'abstraction qui justement permettent le langage, mais sans celui-ci le progrès serait insignifiant. [Chauchard 1956 (1983) : 120]

Et comme le disait déjà F. Nietzsche [1873 (1991) : 124], en affirmant que seul l'homme peut transformer une métaphore en concept, c'est-à-dire en vérité à un moment donné – même s'il reconnaît que la métaphore est fondée sur un élément essentiellement illogique ⁷¹ – le concept étant ensuite généralement accepté comme une vérité en soi ⁷² :

Tout ce qui distingue l'homme de l'animal dépend de cette capacité de faire se volatiliser les métaphores intuitives en un schème, donc de dissoudre une image dans un concept.

C'est donc bien le caractère *méta-* qui apparaît dans le langage humain ⁷³ (et qui en est absent dans les langages animaux), ce qui semblerait prouver que la métaphore n'est rien d'autre qu'un constituant du langage, et qu'elle est par là digne d'intérêt pour l'étude linguistique et philosophique. C'est la métaphore qui peut seule, ou tout du moins qui peut le plus, remettre en cause les principes établis et structurants que l'on tient pour immuables, car c'est elle qui a le plus grand rendement cognitif. D'ailleurs, P. Fontanier [1830 (1977) : 101] a noté que la métaphore fait fi des catégories extralinguistiques et peut prendre comme domaines cibles ou comme domaines sources la quasi-intégralité de nos expériences :

70 C'est bien de généralisation dont il s'agit, car la métaphore, de par le phénomène d'abstraction, fait perdre sa référentialité au nom qui ne revêt alors qu'une valeur générale due au(x) sème(s) sur le(s)quel(s) se fonde le processus de métasémie métaphorique. C'est seulement à ce moment-là que les propensions classificatoires de la métaphore peuvent se révéler.

71 « La logique n'est que l'esclavage dans les liens du langage. Celui-ci a cependant en lui un élément illogique, la métaphore, etc. » [Nietzsche 1873 (1991) : 136].

72 « [L'homme] oublie donc les métaphores originales de l'intuition en tant que métaphores et les prend pour les choses mêmes » [Nietzsche 1873 (1991) : 126].

73 Pour s'exprimer autrement, nous pourrions dire que c'est la dimension symbolique qui fait la spécificité du langage humain, et que la métaphore en serait la représentation linguistique la plus poussée.

En effet, on peut l'appliquer ⁷⁴ à tous les objets quelconques de la pensée, physiques, naturels, abstraits, moraux ou métaphysiques ; et on peut la tirer ⁷⁵ de tout ce que le ciel, la terre, la nature en général et les arts de l'homme étalent à nos yeux : on peut, qui plus est, la tirer des êtres purement fictifs, imaginaires, des êtres même purement intellectuels ou moraux.

Ce qui le conduit à dégager cinq espèces de métaphores, qu'il définit de la façon suivante :

- la métaphore d'une chose animée à une chose animée,
- la métaphore d'une chose inanimée, mais physique, à une chose inanimée, souvent purement morale ou abstraite,
- la métaphore d'une chose inanimée à une chose animée,
- la métaphore physique d'une chose animée à une chose inanimée,
- la métaphore morale d'une chose animée à une chose inanimée.

Ces cinq types de métaphores peuvent, selon P. Fontanier [1830 (1977)] être rassemblés sous deux espèces générales : la métaphore *physique* et la métaphore *morale*, c'est-à-dire la quasi-totalité de nos expériences humaines. Il serait donc illusoire de vouloir donner préséance à la pensée sur le langage, ou au langage sur la pensée, car comme l'écrit P. Chauchard [1956 (1983) : 119] :

Nous ne saurons vraisemblablement jamais très exactement quel est le degré de maîtrise intérieure ni d'un animal supérieur, ni d'un homme sans langage. Il ne faut ni trop l'abaisser car le pouvoir d'abstraction et de généralisation précède le langage, ni trop l'exalter car ce pouvoir ne se déploie vraiment que grâce au langage.

On se trouve une fois de plus dans un entre-deux dynamique, où développement du langage et de la pensée vont de pair. Après avoir établi le fondement cognitif de la métaphore, nous souhaitons nous pencher sur les rôles multiples qu'elle peut jouer, sans oublier de mentionner les dérives potentielles auxquelles elle doit faire face.

⁷⁴ Il s'agit ici des domaines cibles.

⁷⁵ Il s'agit ici des domaines sources.

RÔLES DE LA MÉTAPHORE ET DÉRIVES POTENTIELLES

Toute rhétorique opère avec et sur des passions.

[Meyer 1991 : 63]

I choose not to speak of metaphor as a “leap” but rather as a bridge enabling passage from one world to another.

[Shiff 1979 : 106]

Il convient de nous pencher sur les divers rôles que peuvent jouer les métaphores ; en d’autres termes, il convient de cerner le pourquoi de l’énonciation métaphorique : en effet, que sous-tend la volonté d’un énonciateur d’utiliser une formulation métaphorique, surtout dans les cas où il aurait pu utiliser un énoncé littéral ? R. Van Den Broeck [1981] estime qu’il faut dégager trois composantes lors de l’étude de la métaphore :

- la *catégorie* à laquelle la métaphore appartient,
- l’*utilisation* faite de la métaphore,
- la *fonction* jouée par la métaphore dans le texte.

Premièrement, la *catégorie* à laquelle la métaphore appartient, c’est-à-dire le degré de lexicalisation de celle-ci ¹, pour laquelle il distingue trois types :

- *lexicalized metaphors* (comprenant *mere formators*, *single lexical items* et *idioms*)

They are the so-called lexicalized metaphors whose range may vary from mere “formators” (such as in the face of, beforehand, everybody, already) to single lexical items (such as to harbour evil thoughts, hard cash, a hard-boiled character, etc.) and idioms (such as have a lark, lay heads together, lay bare, lay a finger on, etc.). In spite of the objections which can be raised against the use of the term “dead” metaphor, the notion of “deadness” may give insight in the process by which a metaphor shifts from “performance” to “competence”. [Van Den Broeck 1981 : 75]

- *traditional or conventional metaphors*

A second category is constituted by the large group of traditional, or conventional metaphors, which are more or less “institutionalized” in that they are common to a literary school or generation. [Van Den Broeck 1981 : 75]

¹ La question de la lexicalisation de la métaphore sera abordée plus en détail dans le chapitre 4.

- *private, bold, innovating, “poetic” metaphors*

The third category is that of private metaphors, the so-called “bold”, innovating creations of individual poets. [Van Den Broeck 1981 : 75]

Il est fondamental de noter qu'il n'y a pas que les poètes qui peuvent créer des « métaphores vives », et ce reproche s'applique à l'ensemble de l'article de R. Van Den Broeck, au demeurant fort intéressant par bien des aspects, mais qui considère trop la métaphore comme une simple création poétique, esthétique, alors que les métaphores jouent un rôle dans le langage de tous les jours, ainsi que dans les textes de spécialité, comme dans les technoloctes (médecine, technologie, économie, etc.).

R. Van Den Broeck [1981 : 75] remarque d'ailleurs très justement que :

Here again it is not easy to draw distinct boundaries between the private and the more traditional. Many private systems have large overlap with metaphorical traditions, so that it would be fallacious to emphasize the “uniqueness” of private metaphors.

Il est exact que la frontière est floue, comme le postule la notion de continuum langagier, et que là aussi, il y a des présupposés d'ordre culturel dans la création métaphorique. Il résume ceci parfaitement par cette phrase : *“the status of a metaphor is not a static but a dynamic one”* [Van Den Broeck 1981 : 75]. Cette idée se retrouve lorsqu'il indique qu'il y a obligatoirement un présupposé à l'émergence de la métaphore :

What is more important for our purpose is that private metaphors cannot be accounted for without reference to the system (linguistic, socio-cultural, literary), even though they may be related to it in a negative way. [...]

C'est ce qu'observe également M. Dagut [1976 : 32] avec une hypothèse qui va dans notre sens :

The framework of “possible” metaphors for any given language is determined by a combination of the accumulated cultural experience of the members of that language-community and the “institutionalized” semantic associations of the items in their lexicon.

Deuxièmement, l'utilisation faite de la métaphore, c'est-à-dire, la métaphore joue-t-elle une fonction particulière dans le texte dans lequel elle apparaît ? R. Van Den Broeck pense que le degré de lexicalisation de la métaphore n'est pas suffisant pour décider de l'utilisation faite de celle-ci, dans un contexte particulier.

Troisièmement, et c'est le point qui nous intéresse essentiellement dans ce chapitre, la *fonction* jouée par la métaphore dans le discours, dans le texte. R. Van Den Broeck perçoit deux types principaux pour la métaphore :

- une métaphore *créative* (que nous nommerons « cognitive », ou « conceptuelle »),
- une métaphore *décorative* (que nous nommerons « esthétique »)².

² Nous avons remarqué que la traduction de la métaphore est différente si sa raison d'être en langue source est cognitive ou esthétique ; en d'autres termes, il y a souvent un plus grand travail pour trouver un signifiant « percutant » en langue cible si la métaphore a été utilisée dans un but esthétique, alors que si la métaphore joue un rôle cognitif, la traduction prend plus en compte le travail sur le signifié. C'est pour cette raison que la traduction de n'importe quelle métaphore ne peut pas avoir lieu avant que le traducteur ait mis au jour la *nature* de la métaphore, ainsi que son *statut*, c'est-à-dire la *fonction particulière* que cette métaphore joue dans ce texte. P. Newmark écrit à propos du *“translator's discriminating sense of priority”* [1985 : 323] : *“[The translator] has to assess the status of the metaphor before he translates”*. Pour plus de détails, on pourra se reporter à D. Jamet [2002b].

Here it seems to me that a distinction should be made between creative metaphor and what I would call "decorative" metaphor. In creative metaphor there is a deep necessary bond between the "tenor" and the "vehicle" (these terms are borrowed from Richards, 1936). [...] In quite a lot of fiction, essay, etc., however, we are confronted with metaphors whose function seems to be a more illustrative or decorative one. They do not seem to be used out of necessity, however inventive or innovating they may be, and in many cases they can readily be replaced by other expressions, metaphorical or not, having a similar effect on the reader or hearer. [Van Den Broeck 1981 : 76]

Nous allons voir que ces deux fonctions généralement reconnues à la métaphore ne sont pas les seules, et qu'il en existe bien d'autres ; elle peut par exemple servir soit à acquérir l'adhésion de l'interlocuteur, soit au contraire à s'en détacher. Ceci va dépendre de la métaphore choisie, et plus particulièrement de la connotation du domaine source, qui va avoir une influence sur la connotation contenue dans la métaphore. En effet, si le domaine source véhicule une connotation péjorative, la métaphore véhiculera cette même connotation, et vice-versa, sauf évidemment si la métaphore est utilisée ironiquement. Elle peut également avoir une utilisation didactique, comme nous le verrons. Et finalement, comme le résumant justement M. Y. Fung et K. L. Kiu [1987 : 84], nous ne pouvons pas nous contenter de voir la métaphore comme une figure de discours, de rhétorique, car elle joue un rôle plus primordial, aussi bien dans le linguistique que dans l'extralinguistique :

We further take metaphor to be not only a figure of speech but also a way of perception. In this connection what Max Black calls I. A. Richards' "interaction view" is illuminating. According to Richards, "when we use a metaphor we have two thoughts of different things active together and supported by a single word, or phrase, whose meaning is a resultant of their interaction." What appears to be a shifting or displacement of words is fundamentally a borrowing between and intercourse of thoughts, a transaction between contexts. In a moment of imaginative insight, the inventor of the metaphor discovers the common characteristics or the "ground" between the "tenor" and the "vehicle", hitherto unperceived by the speakers of the language in their habitual usage. He forces the hearer / reader to use a system of implications... as a means for selecting, emphasizing, and organizing relations in a different field – i.e. that suggested by the vehicle, thus intensifying the intellectual or emotional impact on the audience.

Ceci reste très proche de ce que C. Delmas [1993 : 209] a nommé le « coup de force » opéré par toute métaphore :

On peut dire que la métaphore est « une sorte de coup de force de la part de l'énonciateur, qui impose au destinataire une identification, qui, selon lui, découle ou est inférable d'une des parties » ou un « coup de force identificatoire ».

En quoi consiste donc ce « coup de force » ? C'est ce que nous nous proposons d'aborder maintenant, en nous penchant sur les divers rôles joués par la métaphore, ou plutôt, par les métaphores...

3.1 FONCTIONS ET RÔLES JOUÉS PAR LA MÉTAPHORE

À toute création lexicale correspond un besoin ; ce besoin peut être logique (on a besoin de désigner une notion) ou stylistique au sens que Bailly donne à ce mot (on a besoin de désigner la chose sous un certain aspect affectif, esthétique, etc.).

[Guiraud 1967 : 104]

Il serait naïf de croire que les métaphores jouent toutes le même rôle, indépendamment du contexte d'utilisation, comme le note J. Schlanger [1971 : 33] :

Le contexte du raisonnement est le milieu signifiant des métaphores. Leur signification est liée à l'intention qui guide leur emploi.

De plus, le rôle de la métaphore est-il limité aux deux besoins mis en avant par P. Guiraud dans le passage cité en épigraphe ? Nous pensons qu'il existe de multiples raisons à l'utilisation de la métaphore, et pouvons tenter de répertorier les principales³, en gardant à l'esprit que chaque utilisation n'est pas forcément exclusive d'une autre, et que plusieurs d'entre elles peuvent donc entrer en conjonction, car, comme le rappelle métaphoriquement G. Kleiber [1999 : 11], la métaphore est « une bonne à tout faire, précieuse et irremplaçable », et que comme nous l'avons déjà mentionné, l'utilisation fondamentale de la métaphore est l'expression d'une réalité que le langage littéral est incapable de transmettre, ce que C. Cacciari [1998 : 121] nomme "*a bridging function*" entre des réalités par trop hétérogènes. C. Bally, reprenant les propositions de H. Adank [1939], a opéré une différenciation entre *métaphores explicatives / objectives* (basées sur une analogie de fait, si le rapport analogique est fondé sur des sèmes dénotatifs, intérieurs au terme) et *métaphores affectives* (basées sur une analogie de valeur, si le rapport analogique est fondé sur des sèmes connotatifs, extérieurs au terme). Si cette bipartition est viable (et non trop réductrice) – et c'est ce que nous allons tenter de voir – il y aurait différents buts à ces différents types. La question que nous aimerions poser tout d'abord est la suivante : n'est-il pas possible qu'une métaphore puisse se fonder à la fois sur une analogie de fait et une analogie de valeur ? Pour tenter de répondre à cette question, nous allons dégager 6 fonctions principales pour la métaphore, et les étudier une par une. L'on pourrait nous objecter ce chiffre – 6 – et pourquoi pas 4, 5 ou 7 ? En effet, et ce classement se veut avant tout être notre classement personnel, avec toute la part de subjectivité qu'il peut contenir, et que nous revendiquons. La seconde objection qui pourrait nous être faite concerne l'ordre de présentation des diverses fonctions : pourquoi telle utilisation précède-t-elle telle autre ? L'ordre choisi nous semble refléter les utilisations que l'on prête le plus facilement à la métaphore, non pas en tant que théoriciens, mais en tant qu'honnête homme. Ainsi, même si nous pensons personnellement que la première – et quasiment unique – utilisation dévolue à la métaphore est l'utilisation cognitive : conceptuelle, nous commencerons néanmoins par l'utilisation dite esthétique, ornementale ou poétique, car c'est la seule que l'on a reconnue à cette « figure » pendant des siècles.

3 A. Goatly [1997 : 166] en dégage treize, ce qui nous semble un peu trop, car certaines peuvent être regroupées.

3.1.1 PLAISIR ESTHÉTIQUE, ORNEMENTAL

[Le poète] dispose [...] d'un outil et d'un seul [...] qui est l'image et entre tous les types d'images la métaphore.

André Breton ⁴

Cette fonction a été pendant longtemps la seule à présider à l'utilisation de la métaphore ⁵ ; on avait recours à cette « figure de style » pour embellir son discours. Cette utilisation de la métaphore est donc essentiellement restreinte au domaine littéraire, et plus particulièrement à la poésie ⁶. Il est intéressant de noter que les métaphores vives, souvent considérées comme l'apanage du discours poétique, apparaissent dans divers types de discours et de textes, même si ce n'est au même degré. Selon A. Goatly [1997 : 312], elles se répartissent de cette sorte, par ordre croissant :

- *National News Report* : 4 %
- *Conversation* : 10 %
- *Popular Science* : 18 %
- *Magazine Advertising* : 22 %
- *Modern Novels* : 28 %
- *Modern English Lyric Poetry* : 56 %

Comme nous allons le voir, si la métaphore vive apparaît statistiquement plus souvent dans la littérature, elle n'est pas restreinte aux seuls textes littéraires, car elle se trouve dans toutes les langues de spécialité, même en sciences où elle est utilisée par les scientifiques eux-mêmes pour didactiser leur discipline aux profanes, ou même entre eux. M. Snell-Hornby [1988 : 51] écrit à ce sujet :

Even special languages are characterized by metaphor, and journalistic language abounds in "literary" devices such as alliteration and word-play. It is all a question of quality and intensity, not one of a basic difference.

Si l'utilisation esthétique de la métaphore existe, nous pouvons néanmoins affirmer que ce n'est pas l'utilisation principale, et encore moins la seule, ainsi que le note M. Le Guern [1973 : 73] :

Qu'une métaphore neuve et originale produise un effet esthétique ne peut être mis en doute, mais c'est là un résultat et non une motivation suffisante.

Nous pouvons même affirmer que lorsqu'une métaphore est utilisée dans un but esthétique, elle ne l'est pas uniquement dans ce but-là, et il y a d'autres motivations – d'ordre cognitif par exemple – qui peuvent sous-tendre son utilisation. Comme l'écrit J. Schlanger [1971 : 7] :

Les uns [les énoncés métaphoriques] témoignent du rôle des transferts de schèmes pour la conceptualisation inventive. [...] Les autres ont un caractère purement rhétorique, c'est-à-dire visent à persuader et à convaincre plus qu'à prouver, et à gagner l'adhésion plutôt qu'à établir le savoir.

4 Cité dans A. Henry [1971 : 64].

5 Il convient de moduler notre assertion, car comme l'a indiqué G. Genette [1972 : 21-40] dans un article intitulé « La rhétorique restreinte », la rhétorique ne s'est réduite à la métaphore et à la seule fonction « plaire » (éliminant les deux autres : « instruire » et « émouvoir ») qu'à partir du xvi^e siècle.

6 Cette fonction correspond à ce que N. Charbonnel appelle le « régime sémantique expressif », où la métaphore sert à exprimer une émotivité.

Dans cette utilisation esthétique, le but de l'énonciateur se veut *stylistique*. Il éprouve un certain plaisir à cette utilisation, plaisir que peut également éprouver le coénonciateur. K. English [1997 : 102] explique qu'à la fonction esthétique jouée par une métaphore peut très bien se greffer une fonction didactique :

Là où il y a du plaisir, ou une formulation frappante, nous avons tendance à mieux retenir. La bonne métaphore se construit quand les domaines source et cible sont assez éloignés l'un de l'autre.

Il s'agit alors de rendre une formulation plus attrayante par une utilisation moins évidente, et c'est pour cette raison que ce plaisir esthétique sera le plus souvent rendu par les métaphores vives, et non par les métaphores lexicalisées, les clichés, ou les métaphores mortes, comme dans les exemples suivants :

INT27 *Fear is something I recognize. My childhood still TASTES OF fear, of hours, days and months of fear.*

INT95 *I liked taking Nina to restaurants and parties, to openings and exhibitions. [...] Wherever we were, she was MY REFUGE, MY POCKET OF LIGHT.*

ENV49 Ce matin-là, il se leva très tôt. Devant sa fenêtre, LE MOUTONNEMENT DES TOITS ANCIENS AUX TUILES CANAL COURBES ET ROSES lui parut un appel.

Ces énoncés sont de réelles métaphores vives, et il y a comme corollaire une plus grande expressivité associée à celles-ci ; ceci peut d'ailleurs expliquer la raison pour laquelle le langage familier et argotique a souvent recours aux métaphores. Mais à quoi cette expressivité est-elle due ? Selon A. Henry [1971 : 30] :

L'expressivité du langage figuré provient précisément, en grande partie, de ce caractère synthétique des figures et de l'effort plus ou moins inconscient pour les « déplier ».

L'expressivité de la métaphore à but esthétique est alors fondée sur l'illusion ⁷, et son rôle a quelque chose à voir avec le rôle primordial de la métaphore que rappelle P. Ricœur [1975 : 139] :

L'essentiel de la métaphore esthétique est ailleurs. Sa visée est de créer l'illusion, principalement en présentant le monde sous un jour nouveau. Or, pour une bonne part, cet effet met en jeu tout un travail de rapprochements insolites, de jonction entre des objets sous un point de vue personnel, bref une création de rapports.

En effet, si nous prenons l'exemple de la poésie, et plus particulièrement l'exemple de la poésie surréaliste, son but est-il seulement esthétique ? La poésie a-t-elle pour unique fonction de « faire beau » ? Peut-on postuler comme le fait A. Goatly [1997 : 318] que

what counts as a good literary metaphor is rich evocativeness, and what counts as a good scientific metaphor is conceptual clarity.

Cette assertion nous semble par trop réductrice, et c'est pour cette raison que nous faisons nôtre la définition de la « poésie » proposée par J. Cohen [1966 : 134] :

La poésie, selon le mot profond de Valéry, est un « langage dans le langage », un nouvel ordre linguistique fondé sur les ruines de l'ancien, par lequel [...] se construit un nouveau type de signification. ⁸

⁷ Mais c'est d'ailleurs le cas pour tous les types de métaphores, même si cette illusion est perceptible à divers degrés.

⁸ Nous allons voir dans ce qui suit que cette définition de la poésie (et dans la bouche de J. Cohen, du langage métaphorique) peut s'appliquer mot à mot à la recherche scientifique.

La poésie n'est alors qu'une nouvelle vision, un nouvel angle d'approche, et il apparaît alors normal qu'elle recoure si abondamment à la métaphore, qui plus que toute autre figure permet de bouleverser les catégories établies. Ceci nous amène à aborder ce qui nous semble être le rôle primordial de la métaphore, à savoir le rôle cognitif ou conceptuel.

3.1.2 PERCEPTION D'UNE NOUVELLE VISION DU RÉEL : RÔLE COGNITIF OU CONCEPTUEL

C'est une considération contemplative du perçu et, dans la métaphore, la capture d'un moment fécond.

Karl Bühler⁹

Or il n'y a pas d'expression « intrinsèque » et pas de connaissance intrinsèque sans métaphore.

[Nietzsche 1872 § 149 (1991) : 95]

Cette utilisation fondamentale de la métaphore se rapproche de l'utilisation dite « rhétorique », sur laquelle les rhéteurs ont tant insisté, utilisation selon laquelle la métaphore permettait d'acquérir l'adhésion de l'auditoire à sa cause :

Persuasion is only one among the aims of discourse. It poaches on the others – especially on that of exposition, which is concerned to state a view, not to persuade people to agree or to do anything more than examine it. [Richards 1936 (1964) : 24]

On voit bien que la métaphore n'est pas concernée avec la Vérité (objective), mais plutôt avec une certaine vision relative de la réalité, faite de plus ou moins vrai, de plus ou moins faux, ce qui correspond à la vision relativiste de R. Martin. Il y a un effet d'anamorphose de la métaphore, car le *vrai* s'efface au profit du *vrai-semblable*. Le but est donc essentiellement cognitif, car cette nouvelle formulation permet d'aborder le réel d'une autre façon, selon un autre prisme, grâce aux concepts qui interagissent de façon inattendue¹⁰. Cela implique-t-il alors que la vérité est inatteignable ? Certainement, si l'on considère la vérité comme une fin en soi, une entité immuable. Mais notre conception de la métaphore s'éloigne fortement de cette vision sécurisante, et nous pouvons alors postuler que la métaphore permet d'aboutir à *une* vérité, même si ce n'est sur le mode du strictement logique. Ce sont d'ailleurs les deux rôles principaux de l'image selon J.-J. Wunenburger [1997 : 199] : la constitution de la connaissance, et l'accompagnement de cette connaissance. Il y a donc une sorte d'insistance, d'accentuation sur une idée¹¹, sur un élément constitutif parmi plusieurs (on se souvient que pour M. Le Guern, la métaphore est une mise entre parenthèses de certains sèmes constitutifs au profit d'un autre ou d'autres sèmes constitutifs). La métaphore va permettre de mettre en relief certains éléments communs aux deux domaines notionnels, et en même temps, effacer ceux qui ne sont pas nécessaires à la compréhension, proposer de « nouveaux découpages du

9 Cité dans A. Henry [1971 : 56].

10 Cette fonction correspond à ce que N. Charbonnel appelle le « régime sémantique cognitif », où la métaphore sert à promouvoir la connaissance. G. Lakoff et M. Johnson [1980] ainsi que Z. Kövecses [2002 : 33] établissent une tripartition dans cette fonction : *structural*, *ontological*, et *orientational* ; nous ne rentrerons pas dans le détail ici, mais renvoyons le lecteur aux références susmentionnées pour de plus amples explications.

11 Le terme anglais est *highlighting*. F. Nietzsche [1872 : § 63 (1991) : 62] dit d'ailleurs que pour qu'il y ait abstraction, il faut : « (1) La force qui produit la profusion d'images ; (2) la force qui choisit le semblable et l'*accentue* » (nous soulignons).

concevable » comme l'écrit J.-M. Klinkenberg [1999 : 159]. G. Lakoff et M. Johnson [1980] notent que ceci est valable aussi bien pour les métaphores lexicalisées (qu'ils appellent *conventional metaphors*) que pour les métaphores vives (qu'ils appellent *imaginative*¹², *creative metaphors*), bien que le rôle conceptuel soit généralement dévolu à la métaphore vive, car elle rapproche des domaines qui ne l'auraient pas été dans un premier temps, comme le rappelle G. Kleiber [1999 : 107] :

D'un point de vue cognitif [...] les métaphores, les non conventionnelles en tête, agissent en perturbateurs de nos connaissances à long terme. Elles ne se contentent pas d'apporter une nouvelle information qui s'ajoute aux informations que nous possédons déjà, elles posent, en même temps, des connexions qui battent en brèche plus ou moins fortement certaines structures de notre savoir sur le monde.

La métaphore agit alors selon l'expression de P. Ricœur [1975 : 252] comme un « révélateur », et permet de « conqu[érir] des terres inconnues » [1975 : 298] grâce à la « migration conceptuelle » [1975 : 297] que constitue le processus métaphorique¹³. Le rôle est donc celui d'une sorte d'accouchement d'un nouveau concept¹⁴, c'est-à-dire d'une nouvelle vision d'un réel, d'une nouvelle « vérité », et d'une éradication de celles qui ont présidé jusqu'alors, en gardant à l'esprit que toute notion de vérité n'est que relative ; en effet, le monde, les choses n'ont pas changé, ce n'est que notre perception qui s'est trouvée modifiée par l'acte d'énonciation métaphorique. Des échos de cette position se retrouvent chez C. Rosset [1997 : 43] :

En sorte que la métaphore, si elle ne consiste pas *stricto sensu* à recréer le réel, en impose du moins une redécouverte par la re-création des moyens qui l'expriment habituellement. Elle ne fait pas surgir un monde neuf, mais un monde *remis à neuf*.

Ce phénomène n'est pas sans rappeler la théorie de T. Kuhn sur les changements de paradigmes¹⁵, selon laquelle ce n'est pas l'accumulation, mais les ruptures non cumulatives qui sont sources de progrès, cette notion de rupture devant être rapprochée de celle de « coupure épistémologique » introduite par G. Bachelard, ou bien celle de « falsification des hypothèses » avancée par K. Popper. C. Cacciari [1998 : 147] résume métaphoriquement la fonction de la métaphore lorsqu'elle écrit que *“Metaphors in fact are windows to the system of knowledge that are relevant and central in a given culture”*. C'est pour cette raison que les sciences ne peuvent se passer de métaphores, comme le note A.-M. Löffler-Laurian [1994 : 78], également de façon métaphorique, comme le montre la présence des guillemets autour des métaphores :

12 Imagination dont J.-J. Wunenburger [1991 (1995) : 26] dit qu'elle peut avoir pour fonction la « révélation d'un réel caché ».

13 J.-J. Wunenburger [2000 : 40] note que même chez Platon, « l'image [...] sert fréquemment d'intermédiaire à la connaissance entre le concret et l'abstrait ».

14 Cette position est celle défendue entre autres par P. Ricœur [1975 : 325], concernant la métaphore morte, qu'il définit comme « celle qui ne se dit pas, mais qui se dissimule dans la « relève » du concept », alors qu'elle est rejetée par N. Charbonnel qui estime que l'identification de la métaphore est différente de l'identification du concept (s'opposant sur ce point à F. Nietzsche [1873 (1991) : 122] pour qui « Tout concept naît de l'identification du non-identique »). En effet, N. Charbonnel ne considère comme métaphores que les cas de métaphores vives, et rejette l'idée que les figures de rhétorique soient le reflet « objectif » du monde, en « disant les vérités cachées du monde » [Charbonnel 1999 : 46], ce qu'elle nomme la « logicisation des figures de rhétorique » [Charbonnel 1999 : 46]. On pourrait alors postuler que la métaphore n'est créatrice de concepts que lorsqu'elle implique des systèmes de concepts plutôt que des concepts individuels.

15 On pourra se référer à T. Kuhn [1993] où le rôle de la métaphore dans les sciences est étudié.

La métaphore, dans les discours scientifiques, est un « catalysateur » de compréhension. Elle « parle » à l'imagination, elle visualise, incarne, spécifie ce qui, selon le jugement du rédacteur, ne peut être « saisi » intellectuellement autrement.

Même s'il s'agit, comme le rappelle P. Ricœur [1975 : 250] d'une « méprise catégoriale calculée », elle consiste cependant à « oblitérer les frontières logiques et établies, en vue de faire apparaître de nouvelles ressemblances que la classification antérieure empêchait d'apercevoir » [Ricœur 1975 : 251]. Comme le rappelle J. Baldwin dans *Stranger in the Village*, "*the root of language is to control the universe by describing it*". C'est bien parce que cette utilisation de la métaphore permet d'accéder à un nouveau concept que nous la nommons utilisation « conceptuelle ». P. Ricœur [1975 : 11] considère d'ailleurs que cette « redescription » de la réalité effectuée par la métaphore constitue sa raison d'être :

[...] La métaphore est le processus rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir que certaines fictions comportent de redécrire la réalité.

Et qu'elle n'est pas un simple ornement, comme on l'a trop longtemps cru [Ricœur 1975 : 32] :

Ne faut-il pas dire que la métaphore ne défait un ordre que pour en inventer un autre ? que la méprise catégoriale est seulement l'envers d'une logique de la découverte ? [...] Si l'on va jusqu'au bout de cette suggestion, il faut dire que la métaphore porte une information, parce qu'elle « re-décrit » la réalité.

C'est ainsi même que la métaphore acquiert toute sa pertinence, car des domaines éloignés, sans aucun lien apparent au premier abord, peuvent être reliés par l'acte métaphorique, dévoilant alors une nouvelle cohérence. Cette utilisation de la métaphore n'est pas restreinte aux sciences, qu'elles soient dures ou molles, mais se trouve à l'œuvre partout, dans la vie quotidienne lorsque nous désirons appréhender le réel, ou bien dans la philosophie ou la littérature, comme l'illustre l'exemple suivant :

INT15 *Skirts, like theatre curtains later, quickened my CURIOSITY. I wanted to know what was under them. There was waiting, but there was possibility. The skirt was a transitional object; BOTH A THING IN ITSELF AND A MEANS OF GETTING SOMEWHERE ELSE. This became my paradigm of important knowledge. THE WORLD IS A SKIRT I WANT TO LIFT UP.*

Cet exemple nous semble révélateur du rôle fondamental de l'énonciation métaphorique, qui consiste à percevoir de nouvelles analogies là où l'ordre logique des choses ne le laissait pas prévoir. En effet, le rapprochement du monde avec une jupe est on ne peut plus étrange, tout au moins au premier abord, mais les termes *curiosity* et *paradigm of important knowledge* décrivent bien qu'il s'agit d'une perception, et que la métaphore joue ici un rôle cognitif. Il est également frappant de remarquer que les termes *know what was under, transitional object, both a thing in itself and a means of getting somewhere else* peuvent même décrire l'énonciation métaphorique et son rôle fondamental. Cet énoncé apparaît donc comme doublement *méta* : métaphorique et métadiscursif !

De tout ce qui vient d'être énoncé, nous pouvons postuler que ce rôle conceptuel, consistant à structurer un domaine source par rapport à un domaine cible, est le rôle primordial de la métaphore pour la linguistique cognitive ¹⁶, et que l'on peut

16 M. Black [1979 : 35-39] insiste sur le fait que toutes les métaphores ne sont pas des instruments cognitifs – ceci à condition qu'elles soient complètement lexicalisées.

estimer que toutes les autres fonctions que peut jouer la métaphore ne sont que secondaires par rapport à celle-ci, comme le notent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 154] :

The primary function of metaphor is to provide a partial understanding of one kind of experience in terms of another kind of experience. This may involve preexisting isolated similarities, the creation of new similarities, and more.

Ce rôle joué par la métaphore a essentiellement été mis au jour grâce aux travaux de M. Black, P. Ricœur, N. Goodman, G. Lakoff et M. Johnson¹⁷, G. Fauconnier, M. Turner... Dans cette optique, si la métaphore peut être linguistique, elle est avant tout un outil conceptuel, cognitif nous permettant d'appréhender le réel. Celui-ci étant et restant inconnu jusqu'à un certain point, ce n'est que par le recours à des analogies – que ces chercheurs appellent « métaphores conceptuelles », ou « schèmes métaphoriques » – que l'homme peut tenter d'en comprendre un peu mieux le fonctionnement en se basant sur du connu pour en « déduire » quelque chose de nouveau¹⁸. Il est intéressant de noter que cette remarque reste vraie pour les métaphores dont l'utilisation principale est esthétique : seule la métaphore vive permet d'apporter une nouvelle façon de percevoir le réel, et par là même de tenter de s'approcher de la vérité, alors que la métaphore morte, lexicalisée, ne permet nullement une telle perception, car, non seulement elle est usée, mais de surcroît elle a perdu son statut métaphorique, et par conséquent son pouvoir cognitif. En même temps qu'elle nous permet de percevoir le réel, la métaphore permet également de le structurer, voire de le re-structurer à l'intérieur d'un système de concepts, et non pas de domaines isolés, comme l'écrivent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 116] :

We view language as providing data that can lead to general principles of understanding. The general principles involve whole systems of concepts rather than individual words or individual concepts. We have found that such principles are often metaphoric in nature and involve understanding one kind of experience in terms of another kind of experience.

C'est d'ailleurs à cause de son pouvoir cognitif que la métaphore – et plus généralement le processus analogique – est banni dans le monde tyrannique décrit dans le roman de G. Orwell [1969 : 169] *Nineteen Eighty-Four* :

The first and simplest stage in the discipline, which can be taught even to young children, is called, in Newspeak, crimestop. Crimestop means the faculty of stopping short, as though by instinct, at the threshold of any dangerous thought. It includes the power of not grasping analogies, of failing to perceive logical errors, of misunderstanding the simplest arguments if they are inimical to Ingsoc, and of being bored or repelled by any train of thought which is capable of leading in a heretical direction.

17 G. Lakoff et M. Johnson effectuent des sous-classes à l'intérieur des diverses métaphores, comme les *orientational metaphors*, *structural metaphors*, *ontological metaphors*, etc. Nous ne rentrerons pas dans les détails, renvoyant le lecteur à G. Lakoff et M. Johnson [1980].

18 Et ceci étant valable aussi bien en sciences (v. le rôle de la métaphore et de l'analogie en général dans les grandes découvertes scientifiques) que dans d'autres domaines de l'expérience, comme la métaphysique, ainsi que l'écrit F. Nietzsche [1872 : § 60 (1991) : 60-61] : « L'imagination consiste à voir rapidement les ressemblances. La réflexion mesure ensuite concept à concept et vérifie. La ressemblance doit être remplacée par la causalité. La pensée "scientifique" et la pensée "philosophique" ne diffèrent-elles pas alors que par la dose ? Ou bien peut-être alors par les domaines ? ».

Il est intéressant de noter que c'est seulement par ce recours à l'indicible, au flou, au chemin de traverse ¹⁹ que la métaphore permet d'accéder à un nouveau concept ; ce nouveau paradoxe n'est en fait qu'une autre caractéristique constitutive de la métaphore, et c'est pour cette raison que discours scientifique et discours rhétorique sont somme toute assez proches, ainsi que le remarque J.-M. Klinkenberg [1999 : 142-143] :

La métaphore [...] procède d'un double mouvement : d'une part, elle porte atteinte à la stabilité de classes très institutionnalisées, en y incluant des entités qui ne semblaient pas *a priori* détenir la qualité constituant la classe ; de l'autre, elle constitue un jugement d'appartenance de deux entités à une classe, mais à une classe faiblement institutionnalisée. [...] Le discours scientifique associe lui aussi parfois au sein de classes peu institutionnalisées, du moins initialement. Serait-il parent en cela des discours rhétoriques ? Oui, et j'y reviendrai.

Finalement, ce rôle dévolu à la métaphore n'est-il pas aussi présent dans le langage en général ? En effet, le langage est certes un instrument de communication, mais n'est-il pas avant tout une forme de représentation du monde, du réel ? N'importe quel signe linguistique n'est-il pas un moyen de catégoriser le monde ? Et la métaphore n'est-elle pas le signe linguistique par excellence utilisé pour une « modification de notre catégorisation du réel » [Molino, Soublin et Tamine 1979 : 23] ? C'est pour cette raison que les périodes de progrès scientifiques s'accompagnent généralement d'un foisonnement de métaphores. Permettons-nous alors une courte escapade à propos du rôle de la métaphore dans les progrès scientifiques.

Nous savons que la vision traditionnelle de l'objectivité scientifique est mise à mal depuis quelques années, surtout depuis le développement de la théorie quantique. Les scientifiques ne peuvent pas faire l'économie des métaphores, que ce soit pour didactiser leur discipline aux profanes, ou pour en discourir entre eux. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, les métaphores – et le langage figuré en général – étaient rejetées par la communauté scientifique car elles étaient jugées imprécises, et même trompeuses ; preuve en est ces mots de J. Locke [1689 (1984) : book 3, ch. 10, § 34] qui considère que la rhétorique n'est rien d'autre qu'un abus du langage, “[a] *powerful instrument of error and deceit*” :

But yet, if we would speak of things as they are, we must allow that all the art of rhetoric, besides order and clearness; all the artificial and figurative application of words eloquence hath invented, are for nothing else but to insinuate wrong ideas, move the passions, and thereby mislead the judgment. ²⁰

C'est donc face à une réelle tentative de « réhabilitation » que nous nous trouvons à l'époque contemporaine. Nous pouvons aller plus loin et, comme l'a montré A. Stambuk [1998], dire que non seulement les métaphores ont un rôle important à jouer dans les découvertes scientifiques par les analogies entre plusieurs domaines d'expériences, mais que ces métaphores jettent à leur tour un jour nouveau sur les découvertes anciennes et permettent une re-description du monde existant. Les schémas métaphoriques adoptés sont alors réutilisés, et se développent. Ceci rap-

19 M. Black [1962 : 41] compare l'énonciation métaphorique à “*a piece of heavily smoked glass on which certain lines have been left clear*”, montrant par là que la difficulté de regarder à travers cette vitre révèle cependant d'autres angles d'approche.

20 C'est d'ailleurs la position du logico-positivisme du début du xx^e siècle. Il est intéressant de noter que si J. Locke critique tant les métaphores, il ne peut s'empêcher d'en utiliser, même lors de sa plus forte dénonciation : *move, mislead, cheat, eloquence hath invented*.

pelle les principes de la linguistique cognitive pour qui l'utilisation métaphorique du langage est une combinaison d'acquis et d'imagination, combinaison seule qui permet de générer de nouvelles découvertes scientifiques. A. Stambuk [1998] note d'ailleurs que les métaphores utilisées pour mettre au jour le modèle de Bohr ont non seulement permis de mieux le comprendre et de le faire comprendre, mais aussi, en jetant un nouvel éclairage sur des phénomènes connexes, ont permis d'autres découvertes scientifiques. Ce sont ces métaphores qui permettent en facilitant la perception et l'acquisition de concepts abstraits :

Peu importe qu[e la métaphore] soit, comme le soutient D. Davidson (et le pensait certainement Wüster), un mensonge. Il s'agit d'un mensonge apprivoisé qui oriente notre compréhension. [English 1997 : 207]

Aucune science ne fait donc l'économie de métaphores, mais il faut noter que celles qui sont utilisées en sciences sont fréquemment empruntées à d'autres domaines ; par exemple, la physique utilise des métaphores astronomiques, la génétique des métaphores linguistiques, etc., et il ne faudrait pas oublier la linguistique qui, dans son métalangage, utilise également des métaphores (celles des circuits électriques ou électroniques par exemple : émetteur, transmission, encodage, décodage, récepteur, etc.). La métaphore permet donc, pour reprendre une expression de J. Schlanger [1971 : 21], une « véritable circulation des concepts » entre les sciences. Et c'est justement cette circulation entre différents domaines qui permet la découverte, car comme le dit J. Schlanger [1971 : 26], la métaphore a avant tout

[...] une fonction de facilitation. L'acceptation d'une idée se trouve facilitée lorsque cette idée a déjà été formulée, ou lorsqu'elle est rattachée par analogie à un circuit conceptuel déjà frayé.

C'est bien l'emprunt à un domaine déjà plus ou moins connu, l'utilisation d'un modèle ²¹ existant pour nommer une nouvelle conception, ce qui permet de dire que la découverte est en route. J. Schlanger [1971 : 15] insiste sur le fait que plusieurs niveaux métaphoriques sont généralement à l'œuvre lors de découvertes scientifiques, ce qu'elle nomme « la pluralité des secteurs de renvoi des métaphores » :

[Les langages métaphoriques] se chevauchent, se superposent quelque peu, en tous cas, se juxtaposent dans un *continuum* métaphorique trop peu stable pour que l'imagination puisse adhérer vraiment à aucune des représentations qui sont esquissées par les termes.

Et bien souvent, des métaphores contradictoires peuvent coexister dans un même réseau métaphorique, sans se nier forcément, car nous sommes encore à un stade de découverte. Qui plus est, la métaphore n'est pas une stricte représentation du réel – pas plus que les sciences, pourrions-nous avancer de façon peut-être un peu osée : nouveau paradoxe de la métaphore. Les métaphores utilisées en sciences, aussi bien pour didactiser la discipline que comme explication entre chercheurs, ne sont donc pas de simples artifices rhétoriques :

21 Le lien étroit entre « modèles » et « métaphores » est d'ailleurs une des idées fondamentales chez M. Black, qui y consacre un article [1962 : 219-243], en montrant tous les points de similitude existant entre les modèles scientifiques et les métaphores, qu'elles soient utilisées en sciences ou dans la vie quotidienne, les deux types se fondant sur un transfert de vocabulaire. M. Black [1962 : 236 et 238-239] résume cette idée ainsi : *"The use of models in science has strongly resembled the use of metaphors. One writer says, 'We are forced to employ models when, for one reason or another, we cannot give a direct and complete description in the language we normally use. Ordinarily, when words fail us, we have recourse to analogy and metaphor. The model functions as a more general kind of metaphor.' [...]. Both are attempts to pour new content into old bottles"*.

La métaphore fonde aussi la compréhension scientifique. [...] La métaphore est la modélisation d'une théorie scientifique. [...] Elle sert de lunettes à travers lesquelles nous voyons notre univers. Notre vision du monde, une construction tout à fait culturelle, est pourtant bâtie en partant des schèmes dont la systématisme est frappante quel que soit le cadre d'analyse. [...] Loin d'être facteur de dispersion des techniques très spécialisées et incompatibles entre elles, la métaphore est un véhicule fédérateur, une charnière de compréhension. [English 1997 : 7-8]

Ceci représente un nouveau paradoxe de la métaphore qui est la figure même de l'oblique, de l'imprécision, et qui permet cependant de saisir un domaine qui peut être très pointu par le recours à l'analogie. Ces métaphores sont peut-être plus éphémères que les métaphores trouvées dans la langue générale, mais elles peuvent peut-être plus facilement – bien que ce soit aussi le cas des métaphores dans la langue générale – générer de nouvelles métaphores, et par là même, de nouveaux concepts scientifiques. La création d'une métaphore bâtit donc une perspective :

La métaphore, loin de la simple figure de rhétorique, est un instrument cognitif qui aurait divers degrés de vitalité pour faciliter, ou forcer, notre compréhension à travers des catégories différentielles. [...] C'est là que la force de la métaphore est cognitive. Sa valeur réside dans sa capacité de restructurer ou imposer sur un domaine ou sur un champ sémantique. La métaphore configure nos systèmes conceptuels et force leur accommodation. La force cognitive de la métaphore ne provient pas de l'information supplémentaire qu'elle pourrait fournir car ce n'est pas un outil empirique. Sa force provient de la re-conceptualisation de l'information que nous possédons déjà. [English 1997 : 215]

On peut généralement – comme le note K. English – juger de l'état d'avancement d'une science par son vocabulaire, sa « stabilité terminologique » ; on pourrait alors juger du moment où les découvertes ont eu lieu par le nombre important de métaphores créées à ce moment précis. Ceci rappelle sans nul doute la théorie de T. Kuhn sur les révolutions scientifiques, théorie que nous avons déjà mentionnée ; les périodes de découverte sont des périodes charnières, de rejet, et le foisonnement de métaphores en périodes de découverte en est une preuve supplémentaire²². Mais encore plus important, le rôle de la métaphore est primordial lors de découvertes scientifiques, en ce qu'elle permet tout d'abord d'*appréhender* une nouvelle perception de la réalité, mais également de la *structurer* :

L'emploi de la métaphore est une façon courante de modéliser notre appréhension d'un phénomène nouveau. [...] Pour nous, la métaphore fait plus que décrire la réalité. Parfois elle *donne naissance* à cette réalité. [...] Modèle et métaphore véhiculent, de la même manière, des *découvertes* exprimées par la « re-description » constante d'une réalité *perspective*. [English 1997 : 124]

Mais K. English [1997 : 146] n'oublie pas de noter que la métaphore peut également entraîner un danger, si elle est perçue dans une logique de vrai-faux²³, alors qu'elle doit être perçue dans une logique de plus ou moins vrai, plus ou moins faux :

C'est là que réside le danger d'une métaphore. Jeune et fraîche, elle force une compréhension nouvelle. Une perspective est née. Un lampadaire éclaire un espace obscur. Morte elle devient implicite et pourrait être confondue avec la réalité. Internet n'est pas une autoroute. L'ordinateur n'est pas un cerveau. Le temps n'est pas l'argent.

22 On pourra consulter J.-L. Vidalenc [1997] à ce sujet.

23 Voir la critique de R. Martin, *infra* § 5.2.

Évanouissement de la logique positiviste, et retour en force de la métaphore avec sa charge de subjectivité qui, selon le philosophe « anarchique » des sciences, P. Feyerabend, est bien présente en sciences. Mais il ne faudrait pas pour autant penser que la métaphore est uniquement subjective, car cela reviendrait à remplacer le « mythe de l'objectivisme » condamné par G. Lakoff et M. Johnson par le « mythe du subjectivisme », ce dont ces deux auteurs se défendent en notant que la « vérité » – toute relative soit-elle – ne peut être atteinte seulement par l'imagination, sans un quelconque fondement sur le monde extérieur. Comme ils le notent justement, la métaphore représente une symbiose entre imagination et raison ²⁴, car elle nous permet d'appréhender partiellement toutes les facettes du réel qui ne pourraient l'être autrement, que ce soit dans le domaine de la métaphysique, de la poésie, de l'éthique, mais aussi des sciences :

Metaphor [...] unites reason and imagination. Reason, at the very least, involves categorization, entailment, and inference. Imagination, in one of its many aspects, involves seeing one kind of thing in terms of another kind of thing – what we have called metaphorical thought. Metaphor is thus imaginative rationality. [Lakoff & Johnson 1980 : 193]

F. Nietzsche, quant à lui, va beaucoup plus loin ; selon ce philosophe, c'est l'activité métaphorique qui rend possible la capacité d'abstraction et, par conséquent, le raisonnement scientifique, qui n'est rien d'autre qu'une forme d'abstraction. La métaphore réputée absente des sciences se trouve être à son origine : nouveau paradoxe ! De simple ornement esthétique ou stylistique, la métaphore devient le moyen cognitif privilégié pour percevoir le monde, et en discourir de façon abstraite. En effet, pour F. Nietzsche, toute pensée est rendue possible par la profusion d'images, et par la force qui perçoit le semblable et l'accentue, à l'image du processus métaphorique, fondé sur la sélection d'un ou de plusieurs traits sur lesquels se fonde l'analogie. Tout est alors métaphorique, la pensée, le langage, mais aussi la perception. Concluons ce détour par les sciences en notant le rapport étroit entre découvertes scientifiques et métaphores, qui toutes les deux obéissent aux mêmes modèles :

Outil persuasif de la rhétorique classique ou élément essentiel dans l'argumentation de spécialité scientifique, la métaphore et le modèle scientifique suivent une heuristique quasiment isomorphe. [English 1997 : 146]

Il ne faut donc pas sous-estimer le rôle fondamental de la métaphore dans la perception du réel : en effet, utiliser une métaphore, c'est user d'une analogie, c'est-à-dire se fonder sur quelque chose de connu afin de montrer la ressemblance entre cette chose, ce concept connu, et l'inconnu que l'on veut « expliquer ». Comme le souligne A. Stambuk [1998 : 372-373] :

New experience is frequently expressed via metaphors which help us to comprehend it. By means of metaphors the structures from one conceptual domain are mapped to another, thus making it possible to understand one type of experience by means of another. Our conceptual system and, consequently, our language system are largely made of metaphors based on physical and cultural experience of a given community. Describing the unknown by means of the known experience, metaphors facilitate the communication process. However, once created, the metaphorical models also play another important role: they have a considerable back effect on our experience and our actions.

²⁴ Nous pourrions également parler de la différence établie par E. Kant entre « imagination productrice, transcendante » et « imagination reproductrice » dans *La Critique de la raison pure*.

Nous voyons là un double effet de la métaphore ; non seulement elle facilite le processus de communication en décrivant le nouveau par ce qui est connu, grâce au processus analogique, mais une fois que ces schèmes métaphoriques (*frames*) sont établis, ils façonnent à leur tour notre expérience et nos actions. Ces *frames* débordent de leur cadre originel, comme le note A. Stambuk [1998 : 373] :

However, metaphors frequently surpass the mere association of two concepts which have some common characteristics. Such denominative extensions of meaning frequently activate whole situations or "frames".

Comme le remarque également K. English [1997 : 15], la métaphore permet de générer de nouveaux concepts, mais là encore, les concepts – et les métaphores qui les sous-tendent ne naissent pas *out of the blue* : il y a un présupposé à l'émergence conceptuelle, comme il y a des présupposés à la création métaphorique :

Les concepts ne naissent pas de génération spontanée une fois pour toutes. Au contraire, ils sont le produit des évolutions théoriques et techniques ; ils ont leur histoire.

En effet, aucune métaphore ne peut se construire sur du vide ; même si elle permet de percevoir – voir de créer une nouvelle perception du réel – elle a besoin de bases, de présupposés pour exister, ce qui rejoint ce qu'écrit K. English [1997 : 116, nous soulignons] :

La métaphore incite le rapprochement d'idées, car elle saisit la nouveauté rapidement et la *structure*. Mais il existe un *fond commun*, un *background*, sur lequel les expressions nouvelles sont construites.

Il y a donc bien une série de présupposés pour toute métaphore linguistique, et selon G. Lakoff et M. Johnson, ces présupposés sont constitués par les métaphores conceptuelles (du type UP IS GOOD, DOWN IS BAD, LOVE IS A JOURNEY, ARGUMENT IS WAR, etc.) qui donnent naissance à des expressions métaphoriques linguistiques, notion d'ailleurs déjà perçue en 1936 par I. A. Richards [1936 (1964) : 108-109] :

The processes of metaphor in language, the exchanges between the meanings of words which we study in explicit verbal metaphors, are super-imposed upon a perceived world which is itself a product of earlier or unwitting metaphor, and we shall not deal with them justly if we forget that this is so.

Si cette utilisation cognitive ou conceptuelle reste l'utilisation primordiale de la métaphore en ce qu'elle permet d'appréhender le réel, ce même réel a parfois besoin d'être nommé, et ce besoin de nomination va également être une fonction dévolue à la métaphore, comme nous allons le voir maintenant.

3.1.3 BESOIN TERMINOLOGIQUE, DÉNOMINATIF : LE CAS DE LA CATACHRÈSE

Si vous voyiez les choses dans leur totalité, comme je les vois pour l'instant, vous comprendriez. La métaphore est une invention qui permet aux humains d'établir une cohérence entre les fragments de leur vision. Quand cette fragmentation disparaît, les métaphores n'ont plus aucun sens.

[Nothomb : 154]

Si un référent extralinguistique n'a pas de dénomination linguistique, c'est souvent la métaphore qui va servir de « roue de secours lexicale » afin de combler ce manque

terminologique ; elle supplée un manque linguistique, et par là même joue un rôle dans la dénomination ²⁵. Ainsi, J. Tournier [1985 : 227] parle-t-il de « signifié en attente ». Ce cas est assez fréquent dans les langues de spécialités, mais est également trouvé dans la langue de tous les jours : *feuille de papier*, *pied d'une table*, *foot of the mountain*, etc., et une des théories de C. Dumarsais [1729] postule que les tropes sont apparus à cause de la carence des mots « propres », qui n'arrivaient pas à dire la réalité. Cette utilisation de la métaphore – essentiellement de la métaphore simple, c'est-à-dire celle qui porte sur un seul mot, puisqu'elle veut dire le concept – se retrouve dans les sciences, mais aussi dans le langage ordinaire, comme le montrent les exemples ci-dessous :

INT8/9 *The boys extend their greedy fingers but don't look away from the TV. As the film RUNS they not only murmur the dialogue but ECHO the sound effect too.*

DIA65b À son tour, Marthe se taisait, sursautant au bruit de ma voix. Elle supportait l'insupportable : visites de famille, avanies, sous-entendus AIGRES de sa mère, bonhommes de son père, qui lui supposait un amant, sans y croire.

Même si d'autres auraient pu être utilisés, ces termes d'origine métaphorique viennent spontanément à l'esprit. Dans ce cas, la métaphore n'est généralement pas (ou plus) perçue, car l'analogie entre les deux domaines n'est pas (ou plus) ressentie ²⁶, puisqu'il n'y a justement pas d'autres façons de dénommer le réel, comme le note P. Fontanier [1830 (1977) : 213] qui, rappelons-le, oppose la catachrèse à la métaphore ²⁷ :

La catachrèse, en général, consiste en ce qu'un signe déjà affecté à une première idée, le soit aussi à une idée nouvelle qui elle-même n'en avait point ou n'en a plus d'autre en propre dans la langue.

Le *Dictionnaire de linguistique* [Dubois et alii 1973 : 77] définit la catachrèse comme

[...] une figure de rhétorique consistant à élargir le sens d'un mot au-delà de son domaine strict. C'est une métaphore ou une métonymie dont l'usage est si courant qu'elle n'est plus sentie comme telle : ex. *les pieds d'une table*, *les ailes d'un moulin* ou *le collègue est rentré*.

Il est intéressant de noter que même un dictionnaire de linguistique parle de la catachrèse comme d'une « figure de rhétorique ». Ce serait plutôt ici le terme de *matrice lexicogénétique* emprunté au lexicologue J. Tournier qui conviendrait. Lorsqu'une métaphore devient une catachrèse – ce qui va généralement avec le fait qu'elle soit immédiatement répertoriée dans le dictionnaire – l'analogie, plus ou moins implicite, qui a sous-tendu sa création n'est alors plus perçue par les locuteurs ²⁸,

25 Il y a quelques années, l'hebdomadaire *Le Nouvel Observateur* dénommait métaphoriquement la métaphore le « Viagra lexical ». Nous ne rentrons pas ici dans la différence opérée par U. Eco [1988] entre « catachrèse lexicale » et « catachrèse créatrice », la dernière demandant un travail conceptuel plus important avant de pouvoir entrer dans le système linguistique.

26 M. Black [1962 : 33] note que l'origine métaphorique disparaît rapidement : « *But if a catachresis serves a genuine need, the new sense introduced will quickly become part of the literal sense* ».

27 En effet, la catachrèse est immédiatement une figure de langue, alors que la métaphore est originellement une figure de discours, mais peut devenir une figure de langue par lexicalisation, perdant par là même son statut purement métaphorique (voir la position de P. Ricœur à cet égard).

28 J. Tournier [1991b : 29-30] note que « l'extension d'emploi [du terme] n'est généralement plus perçue comme telle par l'usager ».

ainsi que la « tension » entre les domaines conceptuels mis en relation. Une définition plus intéressante apparaît dans A. Lehmann et F. Martin-Berthet [1998 : 85] :

Les catachrèses sont des tropes qui ont un rôle de suppléance dans la dénomination, en raison de l'absence de terme propre. Ainsi, *œil de bœuf* constitue la dénomination normale de l'objet (type de fenêtre). Les catachrèses sont des métaphores [...] ou des métonymies qui ne sont plus ressenties comme telles [...]. Ce sont des figures totalement lexicalisées.

C'est pour cette raison que N. Charbonnel [1999 : 33] ne compte pas les catachrèses comme des métaphores de droit. Comme elle dit : « Refusons de confondre la métaphore, figure de discours, figure de pensée, et la catachrèse, non-figure ». Les catachrèses ne sont que rarement perçues comme des métaphores, même à l'origine ²⁹. P. Fontanier [1830 (1977) : 213-219] classe la catachrèse comme un trope, mais pas comme un trope particulier (comme le fait C. Dumarsais), parce que la catachrèse peut être une catachrèse de métonymie, de synecdoque, ou de métaphore ³⁰. La catachrèse n'est donc qu'un emploi particulier de ces trois figures.

Nous avons remarqué que ce phénomène catachrétique se trouve à l'œuvre avec les métaphores d'internet, qui sont toutes des cas de catachrèses. Le langage d'internet est ce qu'il est courant d'appeler une langue de spécialité ou un technolecte ³¹. Cependant, il ne fait pas exception à la règle et, tout comme le langage « ordinaire », nombre de métaphores l'émaillent, contrairement à l'opinion longtemps admise selon laquelle les technolectes – supposés totalement objectifs – ne recouraient pas à une figure emplie de subjectivité comme la métaphore. Nous avons montré [Jamet 2002a, 2008] que nombre de métaphores sont utilisées pour référer à ce nouveau média qu'est internet, mais qu'il y a un changement probant entre les métaphores des premières heures de l'informatique, et celles du début du XXI^e siècle, d'où l'utilisation de domaines conceptuels différents ³². Internet est généralement nommé la « toile » (emprunt à l'anglais *world wide web*, « la toile d'araignée mondiale »), une toile sur laquelle on *surfe*, on *navigue* sur ces *autoroutes de l'information*, tout cela avec le *haut débit*. Une première remarque s'impose : toutes ces métaphores terminologiques sont empruntées à l'anglais, langue dans laquelle internet a vu sa naissance linguistique, puis elles ont été francisées. Notons que le français aurait très bien pu recourir soit à d'autres métaphores, soit à un autre type de dénomination, mais ça n'a pas été le cas ³³ ; il a conservé les mêmes domaines conceptuels sur lesquels s'est fondé le processus de métaphorisation en anglais. Nous pouvons nous demander pourquoi, alors que les autres langues auraient bien

29 M. Prandi [1999 : 192] avance qu'il n'y a pas de conflit conceptuel pour les catachrèses et les métaphores institutives de concepts ; nous dirons plutôt que le locuteur n'a pas conscience du conflit, puisqu'il s'agit de la seule façon de désigner une réalité dans le cas de la catachrèse, ou la seule façon de la faire émerger dans le cas de la métaphore institutive de concepts.

30 Même si l'on peut noter que la catachrèse de métaphore est le cas le plus fréquent, certainement car la métaphore n'est pas seulement nominale, comme l'écrit P. Fontanier [1830 (1977) : 215] : « Ici les exemples seraient innombrables, et ce ne sont pas seulement les noms qui pourraient en fournir, mais les espèces de mots représentatifs d'idées ».

31 Pour une liste de termes dédiés à internet, www.olf.gouv.qc.ca/ressources/internet/index/index.htm ou www-rocq.inria.fr/qui/philippe.deschamps/cmti/glossaire.html

32 Une étude plus poussée a été proposée dans D. Jamet [2002a], article reproduit dans la revue électronique *Metaphorik.de* n° 2 (www.metaphorik.de/ausaetze/jamet-internet.htm).

33 La courte étude contrastive que nous avons menée confirme que les métaphores d'origine anglo-saxonne sont pour la plupart traduites littéralement dans les autres langues.

pu créer des termes techniques de toute pièce ou bien avoir recours à d'autres métaphores. La réponse nous semble résider dans la nature même d'internet, c'est-à-dire dans le mouvement, la rapidité. Internet s'est développé avec une telle vitesse que les dénominations ont dû épouser ce rythme. De plus, les métaphores anglo-saxonnes étaient assez limpides, et ne risquaient pas de gêner la compréhension des locuteurs français, de par leur fondement sur des métaphores conceptuelles plus ou moins universelles. Les métaphores pour référer à internet foisonnent, certes, mais il est intéressant de noter que la plupart des utilisateurs d'internet n'ont que peu conscience de l'origine métaphorique de ces expressions, du lien analogique qui a initialement permis leur émergence. Ceci peut sembler de prime abord quelque peu étrange, car généralement, il faut un certain temps avant qu'une métaphore ne se lexicalise, et perde par là le souvenir de son origine métaphorique. Il nous semble que pour tenter de comprendre pourquoi les métaphores d'internet sont en fait des catachrèses, il faut se pencher sur les raisons de leur utilisation.

Dans le domaine des TIC, le besoin pressant de terminologie s'est fait sentir, et on a eu recours à une dénomination métaphorique, plus ou pas ressentie en tant que telle : lorsqu'une métaphore devient une catachrèse – ce qui va généralement avec le fait qu'elle soit répertoriée dans le dictionnaire, ce qui est bien le cas pour les métaphores d'internet – l'analogie sous-jacente n'est plus perceptible par les locuteurs. En effet, il y a fort à parier que peu de francophones ont conscience de la nature figurée d'expressions telles que *les autoroutes de l'information*, ou bien *surfer sur le net...* C'est-à-dire qu'en prononçant ou en écoutant le terme *autoroute de l'information*, le locuteur n'a pas – ou très peu – conscience de parler d'autoroute ; il ne visualise pas une autoroute, car il y a une sorte de *court-circuit* du référent du domaine source, preuve de la lexicalisation quasi complète de la métaphore. Ceci met à mal la vision traditionnelle de la métaphore, qui serait une autre façon (figurée, seconde) de dénommer le réel. Cependant, dans le cas d'internet, les réalités ne peuvent être dénommées que par la métaphore, puisque aucune expression « littérale » ne lui correspond ou même n'existe. La dénomination métaphorique est donc première, et supplée le manque linguistique. Les métaphores d'internet sont donc dues à des raisons terminologiques, c'est-à-dire que leur émergence correspond au besoin pressant de nommer des réalités jusqu'alors inconnues ; la métaphore joue alors le rôle de « roue de secours langagière ». Au lieu d'avoir recours à une terminologie inventée de toute pièce, on a fait du neuf avec du vieux, c'est-à-dire que l'on a réutilisé des mots dans un sens figuré : on a « recyclé ». C'est sans doute aussi par souci didactique que cette figure a été choisie pour nommer les réalités que sont les TIC. En effet, le lexique d'internet se doit d'être accessible à tous, et c'est alors par souci de « vulgarisation » que l'on y a eu recours pour désigner ces réalités. C'est donc un véritable rôle de facilitation que les métaphores d'internet ont joué, rendant accessibles au grand public des réalités on ne peut plus complexes et techniques (à l'exemple des langages Java, HTML, ASP, etc.). Finalement, on ne peut passer sous silence le sentiment de communauté éprouvé par bon nombre d'internautes, sentiment qui génère très fréquemment un langage commun, jouant par là une fonction sociale, comme nous le verrons § 3.1.6.

Cependant, même si les métaphores des balbutiements de l'informatique étaient aussi nombreuses, nous pouvons noter de réelles divergences entre les métaphores informatiques liées à l'ordinateur (bureautique) et celles qui sont liées à internet. Nous observons tout d'abord que les métaphores liées à l'informatique (bureautique)

sont des dénominations dont le point commun est la stase, car elles se réfèrent presque toutes au domaine de la maison (domotique) et du stockage : *corbeille*, *bureau*, *souris*, *virus*, *être infecté par un virus*, *faire le ménage sur son disque dur*, *nettoyage de disque*, *tapis (de souris)*, *mémoire vive / mémoire morte*... Par contre, les métaphores référant à internet sont quant à elles définies par le mouvement ³⁴, le voyage, la promenade : on *surfe* sur internet, on se *balade* sur les *autoroutes* de l'information grâce à un logiciel de *navigation* ; on est soit un internaute *butineur*, soit un internaute *chasseur*... Mais attention, si un *pirate* informatique *s'introduit* dans votre système, vous courez le risque qu'un *virus* ou un *vers* ne *se propage* dans votre ordinateur, créant une réelle *épidémie virale* ; pire encore, un *cheval de Troie* peut *pénétrer* dans votre système et *piller* son contenu... Cette analogie avec le domaine du voyage se retrouve dans de nombreuses autres langues, comme en chinois : *Xinxi gaosu gonglu* « autoroute de l'information », *chonglang* « surfer sur le web », en espagnol : *navegar* « naviguer », *surfear* « surfer », *gusano* « virus », en hollandais : *op het web surfen* « surfer sur le web », en israélien : *leshotet / liglosh bainternet* « surfer sur le web », en russe, *vylovit* « surfer », en suédois : *surfa på webben* « surfer sur le web », etc. Comme nous l'avons déjà noté, ces métaphores sont essentiellement empruntées à l'anglais, et en règle générale, traduites littéralement, ou bien empruntées telles quelles, avec une simple appropriation phonologique, comme c'est le cas pour l'allemand qui utilise les termes anglais non traduits, *surf* et *informationhighway* (en un mot) aussi bien que les termes traduits littéralement *durchs Netz surfen* et *Datenautobahn / Datenhighway*, tout comme le grec, bien que le terme *surfaro* (je surfe) existe également, mais n'est pas très spontané.

Ainsi, INTERNET EST UNE PROMENADE semble être la métaphore conceptuelle permettant d'appréhender internet, en générant toutes les métaphores linguistiques d'internet, par lequel quiconque – si peu qu'il s'en donne la peine – peut visiter un musée virtuel, accéder à des archives, faire des recherches bibliographiques sur les bibliothèques numérisées, ou bien faire ses achats en ligne, sans bouger de chez soi. Le domaine de la maison s'efface alors au profit de celui du mouvement, du voyage, mais pas complètement, peut-être assez paradoxalement d'ailleurs, puisque être connecté à internet, c'est souvent rester « scotché » chez soi, devant son écran d'ordinateur. Voyage et mouvement, soit, mais voyage et mouvement virtuels. On se trouve alors dans le « village mondial » (de l'anglais *global village*), sans pour autant sortir de son *home sweet home* !

On perçoit donc clairement que si le rôle conceptuel prime dans l'émergence et l'utilisation d'une métaphore, d'autres rôles secondaires viennent se greffer à ce rôle fondamental : rôle terminologique sous la forme de la catachrèse, et rôle didactique, dont nous allons maintenant traiter.

34 Pas seulement les métaphores d'internet, mais aussi celles de nombre de médias, comme le montre W. Settekorn dans son article "Media and metaphors : The case of virtual wandering and stationary movement", www.metaphorik.de/01/settekorn.htm

3.1.4 UTILISATION DIDACTIQUE

Metaphors in education have traditionally been viewed as occasionally heuristically useful but essentially ornamental, and sometimes as downright pernicious. We have argued that metaphors are essential for learning in a number of ways. They may provide the most memorable ways of learning as well as critical affective aids to learning, and thus be our most efficient and effective tools.

[Petrie et Oshlag 1993 : 608]

La métaphore joue également un but que nous pourrions qualifier de didactique ; il se trouve à mi-chemin entre le rôle conceptuel et le rôle rhétorique (fonction conative du langage). La métaphore ayant permis d'accéder au concept, ce concept a cependant besoin d'être communiqué aux non-initiés, et c'est là encore un des buts de la métaphore en sciences (physiques, biologiques, humaines, etc.) comme le note J.-J. Wunenburger [1997 : 239], lorsqu'il traite plus généralement de l'image :

Le savoir scientifique, une fois constitué et établi, doit encore être communiqué et diffusé, tant dans la communauté scientifique que dans un large public qui attend de la science des lumières sur le monde. L'imagerie ne sert plus alors à inventer, à progresser, mais à diffuser, à faire comprendre ; d'heuristique elle devient didactique.

C'est là aussi une utilisation courante de la métaphore dans l'enseignement, et cette utilisation est souvent débattue en pédagogie³⁵. Son rôle consiste à faire comprendre à un profane, à un apprenant, une réalité qui peut paraître par trop hermétique si l'on n'a pas recours au chemin de traverse que constitue la métaphore. On se fonde sur certaines analogies, sur certaines ressemblances, afin de faire comprendre un domaine X inconnu recourant à un domaine Y connu. Cette utilisation est donc associée à la transmission d'un savoir, et a bien souvent comme corollaire un but de mémorisation. Cette utilisation didactique conduit A. Assal [1995 : 22] à établir une distinction entre « métaphore terminologique » et « métaphore rhétorique » :

La métaphorisation terminologique est une nécessité inhérente à la pensée scientifique, elle est sa dynamique interne.

Le rôle de la « métaphore terminologique » est alors cognitif, car elle permet vraiment d'appréhender le nouveau, alors que la « métaphore rhétorique » joue un rôle de vulgarisation scientifique. Elle peut donc remplir deux fonctions, qui se complètent : la première consistant à appréhender le nouveau, et la seconde à le communiquer à des profanes, à des non-spécialistes. Ceci ne fait que souligner le fait que les diverses fonctions que peut jouer la métaphore sont souvent combinées, même s'il est exact qu'une fonction va généralement primer sur les autres.

Même dans cette utilisation didactique de la métaphore, nous pouvons postuler que celle-ci peut être vue comme une transfiguration du réel, ou mieux, comme une *transfiguration de notre vision du réel*, car ce n'est pas le réel que la métaphore décrit mais une certaine vision figurée du monde, grâce à une analogie que l'on a perçue entre deux éléments. Si c'était le seul réel que l'on décrivait par le langage, nous n'utiliserions que des énoncés littéraux, et quand bien même, les énoncés littéraux ne décrivent pas le monde mais une certaine vision du monde. C'est

35 On pourra consulter T. Sticht [1993], T. Green [1993], R. Mayer [1993] et H. Petrie et R. Oshlag [1993].

d'ailleurs la vision du monde acceptée par le coénonciateur que l'on va vouloir changer dans la prochaine fonction étudiée, à savoir la fonction argumentative.

3.1.5 FONCTION DIALECTIQUE, ARGUMENTATIVE, CONATIVE

Le propre des figures de mots n'est pas seulement d'accrocher l'attention et de marquer la mémoire. Elles persuadent par le sentiment d'une vraisemblance. En effet, elles semblent toutes déjouer le grand principe linguistique de l'arbitraire du signe.

[Reboul 1984 (1996) : 39-40]

Comme l'a noté J. Schlanger [1971 : 7], il est intéressant de noter que la fonction conative du langage se trouve souvent à l'œuvre dès lors que l'on utilise une métaphore, tout particulièrement dans le discours scientifique, mais également dans tous les cas où l'énonciateur désire gagner l'adhésion du ou des coénonciateurs à son propos, à l'image des discours politiques, publicitaires, polémiques, etc. Le rôle des métaphores à fonction conative consiste souvent à gagner l'adhésion, ou tout du moins à la faciliter, afin de convaincre l'auditeur du bien-fondé de notre propre dire. Son rôle pourrait donc être ici qualifié de rôle secondaire, dans le sens où la métaphore sert essentiellement à étayer une cause, à établir un point, et fonctionne donc comme un vecteur d'argumentation par analogie, ainsi que l'ont montré les travaux de C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca [1958 (1992)]. C'est pour cette raison qu'il est rare de trouver un énoncé métaphorique à la forme interrogative³⁶, comme le note R. Martin [1983 (1992) : 210] :

On observera que les formes métaphoriques n'apparaissent pratiquement pas sous l'interrogation. C'est que l'extension métaphorique est le fait du locuteur dont on imagine mal qu'il pourrait ne pas l'assumer. Le locuteur vise à obtenir l'adhésion dans un rapprochement où la contestation n'est pas exclue.

On retrouve la création de l'intimité (voir T. Cohen) propre à la métaphore, dont nous allons traiter § 3.1.6. Ce rôle dialectique, de persuasion avait bien été perçu par les rhéteurs, pour qui la rhétorique n'était rien d'autre que l'art de savoir convaincre pour emporter l'assentiment de l'interlocuteur (*ornatus*). C'est d'ailleurs essentiellement le pouvoir des figures à entraîner l'adhésion qui a intéressé C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca [1958 (1992)]. Une métaphore vient soit en conclusion d'un argument, soit, plus généralement, au début d'une argumentation, argumentation qui lui sert de développement logique, plus « raisonnable ». Une remarque s'impose cependant : l'utilisation dialectique – que l'on peut également nommer utilisation « rhétorique » – n'est pas restreinte à la seule persuasion, mais inclut de nombreux effets, tels que plaire, séduire, plaider, délibérer, raisonner, etc. Des auteurs tels G. Lakoff et M. Johnson, ou N. Charbonnel insistent également sur le rôle « pédagogique » et le pouvoir « décisionnel » de la métaphore, qui permet de fixer un but à suivre, de proposer un modèle du réel auquel le coénonciateur doit se plier, comme l'écrivent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 158] :

In most cases, what is at issue is not the truth or falsity of a metaphor but the perceptions and inferences that follow from it and the actions that are sanctioned by it. In all aspects of life [...] we define our reality in terms of metaphors and then

36 A. Goatly [1997 : 37-38] note cependant que les métaphores lexicalisées pourront plus facilement être mises à la forme interrogative, se rapprochant du langage littéral, et servant moins un rôle argumentatif.

proceed to act on the basis of the metaphors. We draw inferences, set goals, make commitments, and execute plans, all on the basis of how we in part structure our experience, consciously and unconsciously, by means of metaphor.

Ou N. Charbonnel [1999 : 54, nous soulignons] :

Le cœur de la dimension rhétorique serait un faire-comme-si volontaire de la part du locuteur (et non dû à la langue), faire-comme-si consistant, pour la métaphore, à comparer ou identifier ce qui n'est pas comparable, et cela dans le but (dans un très grand nombre de cas) de *proposer un modèle à suivre*.³⁷

Il est alors patent que la métaphore se développe souvent dans et par le rapport intersubjectif. Concluons cette section en laissant la parole au romancier A. Robbe-Grillet³⁸ :

La métaphore, qui est censée n'exprimer qu'une comparaison sans arrière-pensée, introduit en fait une communication souterraine, un mouvement de sympathie (ou d'antipathie) qui est sa véritable raison d'être.

Cette vision « sociale » de la métaphore va être particulièrement mise en évidence par T. Cohen, et c'est par cette fonction que nous conclurons notre courte typologie des rôles qui peuvent être dévolues à la métaphore.

3.1.6 FONCTION SOCIALE

Les figures de style reflètent la distance plus ou moins grande que l'on veut traduire.

[Meyer 1991 : 53]

Le philosophe T. Cohen avance une idée intéressante sur la raison d'être de la métaphore : les métaphores seraient utilisées pour créer, ou plutôt pour augmenter l'intimité entre un énonciateur et un coénonciateur, ce que C. Cacciari [1998 : 141] nomme *a sense of in-groupness*, et ce à quoi A. Goatly [1997 : 160] réfère en parlant de *cultivating intimacy*. En utilisant une métaphore, l'énonciateur s'appuie sur des connaissances partagées entre lui et le coénonciateur, et une sorte de connivence³⁹ se crée alors entre les deux participants à l'acte communicatif, connivence obligatoire si l'on souhaite que le message soit décodé de façon adéquate :

There is a unique way in which the maker and the appreciator of a metaphor are drawn closer to one another. Three aspects are involved: (1) the speaker issues a kind of concealed invitation; (2) the hearer expends a special effort to accept the invitation; and (3) this transaction constitutes the acknowledgment of a community. All three are involved in any communication, but in ordinary literal discourse their involvement is so pervasive and routine that they go unremarked. The use of metaphor throws them into relief, and there is a point in that.

An appreciator of a metaphor must do two things: he must realize that the expression is a metaphor, and he must figure out the point of the expression. [...]

In doing this he again moves through a network of assumptions, hypotheses, and inferences, at the core of which is the literal sense of the expression and some part of which overlaps the complex gone through earlier in achieving his realization that the utterance was a metaphor. [Cohen 1979 : 6-7]

37 N. Charbonnel [1991] parle de « régime sémantique praxéologique ou praxéoprescriptif » pour les utilisations de la métaphore qui enjoignent le coénonciateur à faire quelque chose à propos d'une praxis, où elle fournit des critères pour agir.

38 Cité dans B. Dupriez [1969 : 80].

39 C'est ce qu'A. Goatly [1997 : 5] nomme *the interpersonal function* de la métaphore, et qui est selon lui en jeu, par exemple, dans les publicités faisant appel à des métaphores [Goatly 1997 : 303].

Le décodage de la métaphore – au moins celui de la métaphore vive – requiert un travail supplémentaire de la part du coénonciateur, d'où l'idée de « casse-tête » qu'il doit résoudre, comme le note R. Fogelin [1988 : 92] :

Through figurativeness, the respondent is made to arrive at the result himself. I think that this is what Aristotle had in mind when he compared metaphors to puzzles; and a puzzle, of course, loses a great deal when presented together with its solution.

Il est intéressant de noter que le processus métaphorique a de nombreux points communs avec les jeux de mots, l'ironie, l'humour, pour lesquels une connivence entre les participants à l'acte énonciatif est nécessaire, au risque de tomber à plat (cas de l'humour, des jeux de mots), ou bien de créer un malentendu (cas de l'ironie). Il s'agit donc de connaissances partagées, de présuppositions sur lesquelles on se fonde pour construire sa métaphore, comme le souligne T. Cohen [1979 : 7] :

It must be true that all literal use of language is accessible to all whose language it is. But a figurative use can be inaccessible to all but those who share information about one another's knowledge, beliefs, intentions, and attitudes.

Cette connivence obligatoire entre participants à l'acte énonciatif peut se vérifier linguistiquement ; si nous prenons l'exemple suivant :

INT33 *'But marriage is a battle, a terrible journey, a season in hell and a reason for living. You need to be equipped in all areas, not just the sexual.'*
'Yes,' I said, dully. 'I know.'

Il est intéressant de remarquer que la réponse du coénonciateur n'est pas un question-tag du genre *Yes, it is*, ou *No, it isn't*⁴⁰, mais *Yes, [...] I know*, comme il aurait pu utiliser *I see what you mean*. Le *I know* signifie aussi bien « je sais » que « je suis d'accord », d'où l'idée de connivence. L'intimité, la connivence ne sont donc pas créées *ex-nihilo*, puisqu'elles s'appuient sur des connaissances partagées ; elles sont alors augmentées ou rendues plus actuelles. Il y a alors passage d'une virtualité de connivence à une actualité de connivence. Celui qui comprend la métaphore – tout comme celui qui comprend la blague, le jeu de mots, l'ironie – peut appartenir au groupe, car il en possède toutes les propriétés nécessaires⁴¹. La métaphore jouerait alors un rôle dans la cohésion sociale, et l'on pourrait parler d'une sorte de « trait d'union » effectué par la métaphore, ou plutôt par le système de métaphores par lesquelles nous vivons, entre le monde extralinguistique et le groupe social auquel nous appartenons. Les métaphores que l'on utilise seraient alors révélatrices de notre appartenance à tel ou tel groupe, comme certains auteurs vont jusqu'à l'avancer. L'énonciateur et le coénonciateur doivent donc chacun faire un pas, l'un vers l'autre, et se mettre en quelque sorte un peu à nu. Comme le note M. Meyer [1991 : 64], « tout acte de discours n'est rien d'autre qu'une façon de voir le réel comme soi-même, ce soi qui fait lui aussi partie du réel ». Chacun – mais essentiellement l'énonciateur – présente une image de lui-même (*ethos*), comme le note R. Amossy [1999 : 17] :

40 Alors que cela aurait pu être plus facilement le cas avec une métaphore plus lexicalisée, du type *Marriage is a burden* ; le degré de métaphorisation étant moindre à cause de la lexicalisation, il en sera de même du degré de connivence entre les participants à l'acte énonciatif.

41 C'est d'ailleurs en cela que la métaphore peut être dangereuse, comme nous allons le voir avec les travaux de S. Sontag, abordés § 3.2.3. La métaphore commence à être dangereuse lorsqu'elle crée un groupe, et stigmatise ceux qui n'en font pas partie, ou bien alors qui en font (trop) partie.

En effet, l'énonciateur doit se conférer, et conférer à son destinataire, un certain *statut* pour légitimer son dire : il s'octroie dans le discours une position institutionnelle et marque son rapport à un savoir. En même temps, il manifeste une certaine manière de dire, un *mode d'énonciation*.

La métaphore – par nature fondée sur le dire – est donc une figure de l'humain, par laquelle ce dernier projette sa propre personne, parle de lui-même. C'est la vision de W. Booth [1979 : 55] selon qui l'utilisation d'une métaphore est avant tout une question d'*ethos* ; en utilisant une métaphore, un énonciateur transmet un message, mais parle également de lui, se met en avant, bien plus qu'il ne le ferait avec un énoncé littéral :

A metaphor should build a proper ethos for the speaker, building or sustaining his character as someone to be trusted. [...] Every speaker who uses any figure with the intent that it be recognized as a figure, instead of using it as an art that disguises art, calls attention to himself in ways that the user of "ordinary, usual," untwisted language does not.

Et c'est pour cette raison qu'il est difficile de contester linguistiquement une métaphore, c'est-à-dire de remettre en cause la « vérité » que celle-ci est censée véhiculer, car du même coup, c'est l'énonciateur de cette « vérité » qui est remis en cause, comme l'écrit M. Meyer [1991 : 33] :

Le fait est que le locuteur s'implique dans le dire, auquel il « colle » en quelque sorte. Cette adhésion fait en sorte que contester la vérité de ses énoncés revient à le mettre en question plus ou moins directement.

Ainsi, est-il important de considérer non seulement la force illocutoire d'un énoncé métaphorique, mais également sa force perlocutoire. Comme il est important de voir un énoncé métaphorique comme un acte de langage, mais un acte de langage qui doit avoir des conséquences sur le coénonciateur, tout en restant approprié à la situation énonciative, c'est-à-dire au thème du discours et aux participants présents ; on n'utilisera pas la même métaphore selon la personne en face de laquelle on se trouve. Le rôle de la métaphore – et par là même son efficacité – ne peut être jugé indépendamment de son contexte d'énonciation au sens large. Comprendre une métaphore se résume alors à accepter ou rejeter le point de vue, la vision proposés par celui qui métaphorise le réel. Comme le note W. Booth [1979 : 63] :

To understand a metaphor is by its very nature to decide whether to join the metaphorist or reject him, and that is simultaneously to decide either to be shaped in the shape his metaphor requires or to resist.

Les participants à l'acte d'énonciation métaphorique ne peuvent donc pas rester neutres, et doivent s'impliquer complètement dans cet acte – ce qui lui confère une dimension politique, au sens large. C'est d'ailleurs ce qu'Aristote [*Rhétorique* : 181, 1377b] note, lorsqu'il traite de rhétorique et qu'il écrit que l'on doit « encore [...] se montrer soi-même sous un certain jour et mettre le juge lui-même dans une certaine disposition ». La métaphore devient donc emblématique du moi, de notre culture, de nos croyances, ainsi que le note W. Booth [1979 : 67] :

Metaphor in this view is not a means to other ends but one of the main ends of life; sharing metaphors becomes one of the experiences we live for.

Cet auteur [1979 : 62] va encore plus loin que G. Lakoff et M. Johnson en prônant que la valeur d'une culture donnée dépend de la valeur de ses métaphores :

The quality of any culture will in part be measured both by the quality of the metaphors it induces or allows and the quality of the judges of metaphor that it educates or rewards.

E. L. Doctorow [1977 : 231-232] pousse ce raisonnement jusqu'à ses dernières limites en écrivant :

And I am led to an even more pugnacious view – that the development of civilizations is essentially a progression of metaphors.

Ceci est le genre de point de vue que nous avons quelque peu critiqué auparavant, car il laisse entendre que tout est métaphore, et surtout que la métaphore ne peut avoir d'effets négatifs, voire dangereux, ce qui peut être le cas, comme nous allons le voir maintenant, en abordant ce que nous avons décidé de nommer les « dérives métaphoriques ».

3.2 DÉRIVES POTENTIELLES DE LA MÉTAPHORE

Il y a des métaphores déplacées : les unes parce qu'elles sont ridicules, attendu que les poètes comiques ont aussi recours aux métaphores, les autres par ce qu'elles ont de trop majestueux et de tragique. De plus, elles sont obscures, si l'on va les chercher trop loin.

[Aristote, *Rhétorique* : 311, 1406b]

Si la métaphore a été vilipendée pendant des siècles, considérée comme un leurre de l'esprit, elle fait face, depuis les années quatre-vingt, à une véritable réhabilitation. La métaphore permettant non seulement d'appréhender le réel, mais d'en créer de nouvelles perceptions, l'accent est désormais mis sur sa valeur cognitive. Son omniprésence, et plus précisément celle du processus métaphorique, aussi bien dans les sciences, l'art, la littérature, que dans la vie de tous les jours a été établie par les travaux des cognitivistes américains (George Lakoff, Mark Johnson, Mark Turner, etc.), et le fait que rien ne puisse se faire sans une part de métaphore ou, plus généralement, de raisonnement analogique, est une idée couramment acceptée de nos jours.

Il serait cependant naïf et illusoire de croire que la métaphore relève toujours du génie, et qu'elle n'est qu'originale, brillante, parvenant immanquablement à faciliter la compréhension, voire la découverte ⁴². Et à bien y réfléchir, la métaphore se révèle, par sa nature même, potentiellement dangereuse : en effet, en quoi la métaphore consiste-t-elle, sinon en le *déplacement* d'une notion n appartenant à un champ de référence X vers un champ de référence Y ? L'on voit bien que dans un autre champ de référence, dans un autre contexte, l'utilisation faite du n peut être totalement différente, et peut facilement dériver. Sans forcément nier et remettre en question les diverses fonctions jouées par la métaphore, nous souhaitons mettre au jour les cas où la métaphore n'est plus opératoire, et se révèle même potentiellement dangereuse, en nous penchant sur ses fonctions « déviantes ». Pour tenter de voir s'il y a un fil rouge à toutes ces dérives de la métaphore, ou bien si chaque fonctionnement potentiellement dangereux est à replacer dans son propre cadre, nous aborderons trois grands axes qui nous semblent être les dérives les plus courantes –

⁴² Une autre question qui nous paraît encore plus cruciale – mais que nous n'aborderons pas – est de savoir si le raisonnement n'est *que* métaphorique, ou s'il y aurait d'autres procédés cognitifs que le raisonnement purement analogique.

et les plus néfastes – de la métaphore, qui peut facilement achopper sur plusieurs écueils. Ce sont ces écueils que nous nous proposons de passer en revue ici : les dérives *esthétiques* ou *stylistiques*, les dérives *scientifiques*, et finalement, les plus dommageables, les dérives que nous nommerons *politiques*. Si nous utilisons le pluriel à chaque fois, c'est qu'il nous semble impossible de dégager une seule dérive ; si la métaphore est par nature polymorphe, polymorphes le sont tout autant ses dérives.

3.2.1 LES DÉRIVES ESTHÉTIQUES OU STYLISTIQUES

Ce qu'il faut donc, c'est en quelque sorte un mélange des [noms courants et des noms rares], puisque le nom rare, la métaphore, l'ornement et les autres espèces de noms dont on a parlé, permettront d'éviter la banalité et la platitude, tandis que le nom courant assurera la clarté.

[Aristote, *Poétique* 120, 1458a]

Si l'on en croit ce propos d'Aristote, la métaphore permettrait d'éviter « la banalité et la platitude », et trouverait alors une place de choix lors de la création artistique. Néanmoins, le premier écueil sur lequel la métaphore peut le plus facilement achopper se trouve être dans le domaine esthétique, et nous souhaitons plus particulièrement nous attarder sur le domaine de la création littéraire, d'où l'appellation de dérive « stylistique ». Il arrive assez souvent que la métaphore ne soit utilisée que pour elle-même, sans autre raison. D'un point de vue esthétique-poétique, la tentation est de penser que toute métaphore est originale, et de céder alors aux sirènes métaphoriques, surtout lorsque l'on n'a pas grand-chose à dire ; la forme prend le dessus sur le fond, mais un fond qui en devient presque inexistant. Dans ces cas, la métaphore se trouve être un simple cliché – une « calcification de la pensée » – car usée par l'usage intensif qui en a été fait. L'on pourrait alors penser que la métaphore dérive dès lors qu'elle est peu ou pas originale, et qu'elle se révèle brillante dès lors qu'elle est métaphore « vive » au sens que donne Paul Ricœur à ce terme. Cette vision semble assez cohérente avec celle de la création artistique, selon laquelle une belle œuvre est une œuvre originale, et un artiste intéressant un artiste faisant preuve d'originalité. Cependant, ceci n'est pas si simple, et nous ne rejoignons pas entièrement P. Fontanier [1830 (1977) : 104] lorsqu'il affirme que les trois conditions nécessaires de la métaphore – le fait qu'elle soit juste ou vraie, lumineuse, noble ou naturelle, et enfin cohérente – ne concernent que les métaphores vives, d'invention, « car pour celles qui tiennent au fond de la langue, soit qu'elles se présentent comme figures ou comme catachrèses, elles ont, s'il faut le dire, un cours forcé, et il n'est plus permis d'y voir des défauts ». En effet, si les métaphores lexicalisées peuvent être employées à mauvais escient, surtout si elles flirtent avec le cliché, il faut également noter que même les métaphores vives ne sont pas toujours heureuses, tout comme l'originalité à tout prix d'un artiste n'est pas forcément un gage de qualité. La pertinence de la métaphore dépend certes de son degré d'innovation – quoique ce ne soit pas toujours le cas – mais également de bien d'autres facteurs. Comme l'écrit A. Henry [1971 : 41] :

Mais il ne faut pas toujours céder à la séduction de l'originalité à tout prix. [...] Le problème stylistique, dans ce cas, surgit, non pas tellement au niveau des figures en elles-mêmes, mais au niveau de tout l'arsenal : ce qui importe, c'est l'utilisation qui

en a été faite, essentiellement la distribution et la fonction des figures communes dans le développement thématique et la constitution du système expressif.

En effet, à l'autre extrême, une utilisation trop abondante de métaphores peut nuire à la clarté du propos, dans lequel la forme, et le sens par conséquent, devient par trop obscure ⁴³ : à vouloir tout dire métaphoriquement, on ne parvient plus à dire grand-chose. Nous trouvons un écho de nos propos dans R. Fogelin [1988 : 98-99] :

Metaphors can be evasions – including poetic evasions. There are occasions when the poet must reject them [...]. It is important, then, to calm down on metaphors. Some are good; some are bad. Some are illuminating; some are obfuscating.

Qu'est-ce à dire ? Tout simplement que le poète, l'écrivain, l'artiste doit faire un choix dans l'utilisation de ses métaphores, et qu'il est parfois préférable d'utiliser le langage littéral plutôt que le langage métaphorique qui soit confinerait au cliché, soit nuirait à la clarté du propos. La métaphore semble dériver dès lors qu'elle ne joue plus qu'un rôle ornemental, c'est-à-dire qu'elle ne facilite pas la compréhension, qu'elle ne jette pas un regard nouveau sur le monde. La métaphore utilisée uniquement dans un but esthétique nous semble souvent plus brouiller la lecture, de par son caractère flou inhérent, qu'orner le discours. Une bonne métaphore nous semble donc être une métaphore qui s'impose à l'énonciateur, à l'écrivain, à l'artiste, car elle permet d'exprimer une idée autrement et souvent de façon plus concise, en ce qu'elle facilite la connaissance et la compréhension. Cette dérive consistant à vouloir à tout prix rechercher la métaphore va généralement de pair avec celle qui consiste à abuser quantitativement de cette figure, et à courir le risque de ce que l'on nomme en anglais *mixed metaphors*, c'est-à-dire des métaphores qui sont utilisées conjointement de manière illogique et qui produisent un effet ridicule.

Si une dérive de la métaphore dans le domaine artistique consiste à tout *dire* métaphoriquement, celle qui consiste à tout *lire* métaphoriquement nous semble tout aussi dangereuse. Nous retrouvons une critique de cette dérive chez l'écrivain fictionnel Tach, dans le roman d'Amélie Nothomb, *L'Hygiène de l'assassin*. Se sachant atteint d'un cancer qui ne lui laisse que deux mois de vie, l'écrivain misanthrope Prétextat Tach, quatre-vingt-trois ans, Prix Nobel de littérature, accepte pour la première fois de sa vie, de recevoir quelques journalistes. Le premier journaliste à l'interviewer fait les frais de sa cruauté, lorsqu'il avance une lecture métaphorique de son œuvre :

— Vraiment ? Je vais vous faire un aveu : il y a un de vos personnages qui me paraît votre sosie.

— Ah.

— Oui, le mystérieux vendeur de cire, dans *La Crucifixion sans peine*.

— Lui ? Quelle idée absurde.

— Je vais vous dire pourquoi : quand c'est lui qui parle, vous écrivez toujours « crucifixion ».

— Et alors ?

— Il n'est pas dupe. Il sait que c'est une fiction.

— Le lecteur le sait. Il ne me ressemble pas pour autant.

— Et cette manie qu'il a de faire des moulages de cire des visages des crucifiés – c'est vous n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais fait de moulages de crucifiés, je vous assure.

43 Voir les travers de certains écrits surréalistes.

— Naturellement, mais c'est la métaphore de ce que vous faites.

— Que savez-vous des métaphores, jeune homme ?

— Mais... ce que tout le monde en sait.

— Excellente réponse. Les gens ne savent rien des métaphores. C'est un mot qui se vend bien, parce qu'il a fière allure. « Métaphore » : le dernier des illettrés sent que ça vient du grec. Un chic fou, ces étymologies bidon – bidon, vraiment : quand on connaît l'effroyable polysémie de la préposition *meta* et les neutralités *factotum* du verbe *phero*, on devrait, pour être de bonne foi, conclure que le mot « métaphore » signifie absolument n'importe quoi. D'ailleurs, à entendre l'usage qui en est fait, on arrive à des conclusions identiques.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que j'ai dit, très exactement. Je ne m'exprime pas par métaphores, moi.

— Mais ces moulages de cire, alors ?

— Ces moulages de cire sont des moulages de cire, monsieur.

— À mon tour d'être déçu, monsieur Tach, car si vous excluez toute interprétation métaphorique, il ne reste de vos œuvres que leur mauvais goût.

— Il y a mauvais goût et mauvais goût : il y a le mauvais goût sain et régénérant qui consiste à créer des horreurs à des fins salubres, purgatives, gaies et mâles comme un vomissement bien géré ; et puis il y a l'autre mauvais goût, apostolique, qui, of-fusqué par ce joli dégueulis, a besoin d'une combinaison étanche pour s'y frayer un passage. Ce scaphandrier, c'est la métaphore, qui permet au métaphorien soulagé de s'exclamer : « J'ai traversé Tach de part en part et je ne me suis pas sali ! »

— Mais, cela aussi, c'est une métaphore.

— Forcément : j'essaie de défoncer la métaphore avec ses propres armes. Si j'avais voulu jouer au messie, si j'avais voulu galvaniser des foules, j'aurais crié : « Conscrits, ralliez-vous à mon office rédempteur ; métaphorisons les métaphores, amalgamons les métaphores, montons-les en neige, faisons-en un soufflé et que ce soufflé gonfle, qu'il gonfle à merveille, qu'il culmine – et qu'enfin il explose, conscrits, qu'il retombe et s'affaisse et déçoive les convives, pour notre plus grande joie ! »

— Un écrivain qui hait les métaphores, c'est aussi absurde qu'un banquier qui haïrait l'argent.

— Je suis sûr que les grands banquiers haïssent l'argent. Rien d'absurde là-dedans, au contraire.

— Et les mots, pourtant, vous les aimez ?

— Ah, j'adore les mots, mais ça n'a rien à voir. Les mots, ce sont les belles matières, les ingrédients sacrés.

— Alors la métaphore, c'est la cuisine – et vous aimez la cuisine.

— Non, monsieur, la métaphore n'est pas la cuisine – la cuisine, c'est la syntaxe. La métaphore, c'est la mauvaise foi ; c'est mordre dans une tomate et affirmer que cette tomate a le goût du miel, ensuite manger du miel et affirmer que ce miel a le goût du gingembre, puis croquer du gingembre et affirmer que ce gingembre a le goût de la salsepareille, après quoi...

— Oui, j'ai compris, inutile de continuer.

— Non, vous n'avez pas compris : pour vous faire comprendre ce qu'est réellement une métaphore, je devrais continuer ce petit jeu pendant des heures, parce que les métaphoriens, eux, n'arrêtent jamais, ils continuent aussi longtemps qu'un bienfaiteur ne leur a pas cassé la gueule. [Nothomb 1992 (1995) : 19-21]

Sans forcément souscrire complètement à la vision excessive de Prétextat Tach, il faut reconnaître que son argumentation comporte quelque vérité. Ce n'est alors pas tant la métaphore en tant que métaphore qui constitue une dérive potentielle que l'utilisation *abusive* de cette figure, aussi bien en production qu'en réception. On l'aura compris, si la métaphore peut ouvrir de nouveaux horizons conceptuels, utili-

sée de façon abusive, uniquement dans un but ornemental, elle arrive presque à produire l'effet inverse : abondance de métaphores peut rimer avec mauvais goût, mais attention, ce n'est pas tant la métaphore qui est « mauvaise », que l'utilisation qui en est faite, comme nous allons le voir pour les dérives scientifiques, lorsque la métaphore est prise pour le concept.

3.2.2 LES DÉRIVES SCIENTIFIQUES

The more persuasive the archetype, the greater the danger of its becoming a self-certifying myth. [...] The imagination must not be confused with a strait jacket.

[Black 1962 : 242]

Comme nous l'avons indiqué pour les dérives stylistiques, il semblerait que c'est alors plus une question de *contexte d'utilisation* que de *nature* qui fait que la métaphore dérive. Cependant, n'est-il pas légitime de se demander si le recours à la métaphore ne constitue pas, de par sa nature, un danger potentiel ? J. Schlanger [1971 : 17] a bien perçu que « la pensée scientifique ne s'est jamais enrichie d'un nouveau concept dont la formulation [...] n'ait été métaphoriquement empruntée », mais note également le danger que peut représenter un tel chemin de traverse [1971 : 17] :

L'inconnu nous a été expliqué par un autre inconnu plus familier, par le détour de références et de repères acceptés. Que vaut une telle explication ? Ne nous plonge-t-elle pas, en nous donnant l'illusion de comprendre, dans la plus dangereuse des confusions, dans l'univers mental de la doxa ?

Car il ne faut jamais oublier que la métaphore n'est pas le *réel*, mais seulement une *vision du réel*⁴⁴. Il convient de ne pas confondre le « concept », qui représente la conclusion, le résultat, et la « métaphore », qui n'est que le moyen, le chemin de traverse qui permet – parfois – d'accéder au concept. Pourtant, le recours à la métaphore s'avère souvent nécessaire, car un concept ne peut exister que lorsqu'il a été nommé par la métaphore, ceci permettant d'organiser tout un réseau d'analogies autour de ce terme organisateur ; certes, ceci représente un paradoxe constitutif de l'utilisation de la métaphore en sciences qui, comme le note J. Schlanger [1971 : 19], se rapproche ainsi de la métaphore poétique :

Il y a entre elles une zone commune exiguë mais profonde dans laquelle elles sont toutes deux des créations verbales. Toutes deux appelleraient le même ordre d'élucidation critique du moment (ou du mystère) de l'apparition de la formule juste.

Que ce soient pour les dérives stylistiques, scientifiques ou politiques, on peut avancer que la métaphore se révèle dangereuse dès lors qu'on la confond avec le réel, c'est-à-dire dès lors que son statut de métaphore n'est pas ou plus perçu, comme le rappelle justement P. Ricœur [1975 : 317] :

On a comparé la métaphore à un filtre, à un écran, à une lentille, pour dire qu'elle place les choses sous une perspective et enseigne à « voir comme... » ; mais c'est aussi un masque qui déguise. On dit qu'elle intègre les diversités ; mais elle porte aussi à la confusion catégoriale. On a dit qu'elle est « mise pour... » ; il faut aussi dire qu'elle est « prise pour ».

Et elle peut l'être encore plus si le concept généré par métaphore devient une « idole », pour reprendre le terme de J.-J. Wunenburger [1997 : 190], voire une

⁴⁴ Cette remarque s'applique également au concept.

nouvelle *doxa*, comme l'illustre la phrase de M. Black [1962 : 242] mise en épigraphe.

Cependant, comme l'écrit J. Schlanger [1971 : 31], si les métaphores en sciences sont vues comme des « réservoirs d'arguments », « une constellation de dicibles virtuels », il n'y a alors à proprement parler plus de problème, car le chercheur est conscient de leur réelle nature. La métaphore est ainsi nécessaire, bien que problématique, car elle permet d'ouvrir de nouveaux horizons, de voir des choses existantes de façons différentes, mais il convient d'insister sur un point particulier : la métaphore n'invente rien de nouveau ; tout est là, présent en puissance, et il suffit que la vision soit différenciée pour qu'une nouvelle perception puisse apparaître, comme le note J. Schlanger [1971 : 261] en utilisant d'ailleurs une formulation métaphorique : « Le tain derrière le miroir devient pouvoir pour la production ». La métaphore consiste alors, pour citer J. Schlanger [1971 : 261], en une « adéquate inadéquation », et il ne faudrait pas croire que la métaphore, bien qu'elle permette de jeter un regard neuf sur des états de fait, constitue une fin en soi. Il n'en est rien, et ce serait confondre science et imagination ; la métaphore n'est qu'une phase nécessaire, mais non suffisante, car la science a ensuite besoin d'une phase rationnelle, que ne peut lui procurer la métaphore, puisqu'elle est justement tout le contraire. C'est à la pensée critique, ou rationnelle, de prendre la suite de la métaphore pour « purifier, [...] contrôler, [...] maîtriser l'impureté de la spontanéité » métaphorique [Schlanger 1971 : 30]. Le rôle de la métaphore en sciences est donc ambigu, bien que nécessaire, comme le résume J. Schlanger [1971 : 258] :

L'ambiguïté fondamentale tient à ce que ces schèmes sont à la fois inévitables, positifs et féconds pour l'invention et l'instauration de l'espace intellectuel, et extrêmement dangereux pour la connaissance elle-même. Ils en sont la condition et ils en sont le piège, le lieu de fécondité et le lieu de l'impureté. Sur le plan de la conceptualisation, l'usage des schèmes organiques joue un rôle fécond lorsqu'il s'agit de formuler, de gagner au discours des champs intellectuels neufs. Alors les catégories transposées permettent une extension, un gain, non pas directement de la connaissance, mais de l'horizon des possibles intellectuels. En ce sens il y aurait un usage régulateur des schèmes métaphoriques au niveau de l'invention exploratrice et organisatrice. Mais ils n'auraient pas pour autant d'usage cognitif direct, en ce sens qu'ils ne livrent aucun savoir. Ils permettent d'ouvrir de nouveaux problèmes ou de nouvelles élaborations de problèmes, mais ils ne nous en donnent pas les réponses.

Ce danger est somme toute assez rare, car les scientifiques font rapidement la part entre la phase de désorganisation logique due à la métaphore, et la phase de réorganisation purement scientifique subséquente. Il importe de noter que cette réorganisation est nécessaire, la métaphore n'étant qu'un *stade transitoire* dans l'élaboration du savoir scientifique. Le danger réside donc plutôt dans l'instauration définitive d'une soi-disant vérité scientifique, qui serait par conséquent immuable, car nous savons pertinemment que la validité de la science, c'est avant tout son pouvoir de falsifiabilité⁴⁵, même si l'on voudrait se persuader du contraire pour se rassurer. N'importe quel système doit inclure dans son organisation intrinsèque cette possibilité d'évolution, au risque de s'étioler et de ne plus exister en tant que système. Cette notion de « système » nous conduit à finalement aborder les dérives qui nous semblent les plus préjudiciables, ce que nous nommerons le « détournement métaphorique » dans un but politique.

45 Voir les travaux de Karl Popper et de Thomas Kuhn à ce propos.

3.2.3 LES DÉRIVES POLITIQUES

Mais le durcissement et le raidissement d'une métaphore ne garantit absolument rien en ce qui concerne la nécessité et l'autorisation exclusive de cette métaphore.

[Nietzsche 1873 (1991) : 127]

D'un point de vue politique – à entendre au sens large – une utilisation beaucoup plus dangereuse, est celle faite de certaines métaphores à mauvais escient, généralement pour la stigmatisation d'un groupe, ainsi que nous allons le voir pour les métaphores liées aux maladies et les métaphores sectaires. Comme le rappelle C. Cacciari [1998 : 141] :

[...] creativity has a "dark side": the intimacy it creates can serve as an agent of exclusion.

Il n'est pas étonnant que l'on retrouve avec certaines métaphores cette « intimité » qui sert paradoxalement à exclure l'autre, puisque « toute rhétorique opère avec et sur des passions », comme l'écrit M. Meyer [1991 : 63], mais ce qu'il importe, selon le même auteur, c'est « le savoir, c'est les démasquer pour ce qu'elles sont ; et quand elles sont manipulées ou manipulateurs, se donner la possibilité de ne pas en être dupes ». C'est cette duperie et ces dérives que dénonce Susan Sontag dans ses deux ouvrages, *La Maladie comme métaphore* et *Le Sida et ses métaphores*. Dans le premier, S. Sontag [1977 (1993) : 11-12] montre que ce n'est pas la maladie en tant que telle qui est une métaphore – contrairement à ce que pourrait laisser penser le titre de l'ouvrage – mais que la maladie va plutôt créer tout un réseau de métaphores, fondées sur l'inconscient collectif, et plus particulièrement sur les peurs qui lui sont liées :

Or la maladie n'est pas une métaphore, et l'attitude la plus honnête que l'on puisse avoir à son égard – la façon la plus saine aussi d'être malade – consiste à l'épurer de la métaphore, à résister à la contamination qui l'accompagne.

Un autre point fondamental à relever, c'est que toutes les maladies ne génèrent pas de tels réseaux de métaphores ; les deux maladies qui ont été le plus métaphorisées sont la tuberculose et le cancer (aujourd'hui le sida), parce que ce sont des maladies potentiellement mortelles, et qu'« [elles] réveille[nt] toutes sortes de peur totalement dépassées », comme l'écrit S. Sontag [1977 (1993) : 14]. On voit bien que la métaphore est liée à l'affectif, au subjectif car, ainsi que le notent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 154], *"the only similarities relevant to metaphor are similarities as experienced by people"*, et non pas des similarités qui seraient effectivement « objectivement » discernables dans le monde existant. Non seulement les noms de maladies peuvent donner lieu à des métaphores (« le chômage, *sida* du travail », etc.), mais les noms de ces maladies proviennent eux-mêmes de métaphores ; ainsi, le terme *cancer* provient-il du grec *karkinos* et du latin *cancer*, deux mots qui signifiaient « crabe ». Le terme *tuberculose* provient quant à lui du latin *tuberculum* signifiant « petite bosse ». Il est intéressant de noter qu'une maladie comme la peste est elle-même devenue la désignation métaphorique d'un état des plus désagréable, c'est-à-dire le plus haut degré de la calamité, du fléau collectif, de la malédiction, ce qui confirme le fait que la métaphore influence notre système conceptuel, nos systèmes de valeurs, de perception de la réalité. Une autre caractéristique de ces métaphores mise au jour par S. Sontag, c'est que les métaphores liées aux maladies sont

souvent de nature militaire : on part en *guerre*, en *croisade* contre la maladie qui est vue comme une *invasion*, une *attaque*, d'où l'utilisation de termes comme *attaque virale*. Le vocabulaire utilisé est celui de la guerre ⁴⁶ : les cellules *envahissent* les tissus, elles *colonisent* les cellules saines, qui répondent par des *défenses* virales ; il y a *invasion* de la tumeur, etc. Même les traitements sont perçus comme une attaque : le corps est *bombardé* de rayons et la chimiothérapie est perçue comme une *guerre chimique*. Ceci a d'ailleurs été vérifié en janvier 2000, date à laquelle une « grande guerre » fut déclarée au cancer, nommée « maladie du millénaire ». Ces métaphores militaires sont dues au « lien entre imaginaire de la maladie et imaginaire de l'étrangeté » [Sontag 1989 : 63], ce qui nous amène à une autre caractéristique de ces métaphores : les maladies étant souvent vues comme venant de l'étranger, elles sont alors perçues comme une « invasion étrangère » au corps ; la syphilis était nommée « vérole française » par les Anglais, « *morbus germanicus* » par les Parisiens, « mal de Naples » par les Florentins, « mal chinois » par les Japonais, etc. On perçoit bien les dangers que ces métaphores peuvent véhiculer pour les malades... et les visions – plus ou moins conscientes – des peuples étrangers qu'elles véhiculent. L'équation métaphorique est ainsi vite faite : être malade, c'est être coupable.

En politique, S. Sontag note qu'une utilisation plus que pernicieuse – et d'autant plus dangereuse – est faite des images liées aux maladies. Pour les nazis, les Juifs étaient considérés comme un « cancer », ou une « syphilis » ; pour Trotski, le stalinisme était le « choléra », la « syphilis », le « cancer » du marxisme, et S. Sontag [1977 (1993) : 111] de conclure :

Aujourd'hui, comparer un événement ou une situation politique à une maladie, c'est rendre un verdict de culpabilité, c'est réclamer une punition.

Les métaphores peuvent donc jouer un rôle, une fois encore, paradoxal : soit elles permettent d'accéder à une nouvelle connaissance, ouvrent les portes à la compréhension, soit elles sont des leurres, si elles sont employées à mauvais escient, et dans ces cas précis, elles endorment l'esprit, travestissent la réalité, ou plutôt la perception que l'on en a, et ce, dans un but des plus déplorable. Les métaphores liées aux maladies sont donc foncièrement pernicieuses, car « la métaphore du cancer est particulièrement grossière. Elle consiste invariablement à simplifier ce qui est complexe, elle est un appel à la complaisance morale, quand ce n'est pas au fanatisme » [Sontag 1977 (1993) : 114]. Cependant, S. Sontag [1977 (1993) : 116] prévoit un changement – et peut-être une disparition – de ces métaphores lorsque ces maladies pourront être soignées, et par conséquent, que le halo de mystère qui les entoure aura disparu, « car l'intérêt de la métaphore réside précisément dans le fait qu'elle se réfère à une maladie envahie par la mystification, remplie des phantasmes de la fatalité à laquelle on n'échappe pas ». Ceci explique que de nos jours, les métaphores du cancer et du sida soient encore largement utilisées, et qu'elles demeurent très productives, aucun traitement vraiment efficace n'ayant été découvert pour éradiquer ces deux maladies.

Le problème principal, on l'aura compris, c'est que ces maladies hautement métaphorisées permettent de circonscrire des groupes divers et différents – ceux qui en sont atteints et les autres, c'est-à-dire bien souvent nous. La plupart des métaphores

46 C'est le même cas aujourd'hui en ce qui concerne la prévention de l'obésité et celle du tabagisme, aussi bien en France que dans d'autres pays.

liées aux maladies sont souvent « louches et douteuses », surtout les métaphores militaires, car elles stigmatisent celui qui souffre en le présentant comme un ennemi, et « elles contribuent puissamment à l'excommunication et à la stigmatisation des malades » [Sontag 1989 : 123]. Nous avons longuement évoqué les métaphores des maladies, mais nous pourrions mentionner les métaphores racistes, utilisées pour circonscrire un groupe, le mettre à l'écart, et lui faire jouer le rôle de bouc émissaire, et il est presque impossible de ne pas penser aux métaphores utilisées par les nazis pour référer aux Juifs, ces derniers étant vus comme des parasites, des bactéries attaquant le corps sain qu'était l'Allemagne hitlérienne. Ces métaphores sont toujours utilisées pour stigmatiser un groupe particulier tout en leurrant le groupe que l'on souhaite convaincre, et en ce sens, la fonction jouée par ce type de métaphores se veut résolument rhétorique, au sens premier du terme. C'est par exemple le cas des métaphores sectaires pour lesquelles la fonction principale semble être la fonction pédagogique, afin de rendre simple un discours à l'origine compliqué. Simple ? Non, plutôt simplissime, dans le sens où la secte fait son maximum pour simplifier son discours – et infantiliser les adeptes par la même occasion. Mais cela ne signifie pas pour autant que la fonction argumentative ou conative n'en reste pas moins présente car, comme le note Jean Vernet dans L. Schlessier-Gamelin [1999 : 7] :

La langue constitue pour celui qui l'utilise une prise de pouvoir, même bienveillante, sur le destinataire du message.

C'est ainsi que comme l'écrit L. Schlessier-Gamelin [1999 : 7, nous soulignons], « [l]a force du discours sectaire réside dans le fait qu'il s'appuie sur des *critères transversaux* » et, en phrase de conclusion de son ouvrage sur le langage des sectes, que « [t]oute la force de la communication est d'établir un territoire commun qui permette de construire, mais de construire ensemble. La langue en est sans doute le moyen privilégié » [Schlessier-Gamelin 1999 : 162] ; nous ajouterons que les métaphores peuvent être le moyen privilégié pour détourner cette construction. Mais par quels moyens ? Tout d'abord, L. Schlessier-Gamelin [1999 : 15] note aussi que « recruter, c'est en somme exploiter ce qui séduit et masquer ce qui fait peur », et cela ne peut que rappeler le processus de *highlighting / hiding* à l'œuvre lors de toute énonciation métaphorique. En effet, la métaphore implique forcément une « déformation » de nos catégories existantes, puisqu'elle passe sous silence certains atomes de sens – les sèmes – et en met un ou d'autres en relief, ce que Z. Kövecses [2002 : 79] nomme *metaphorical highlighting*, concept qui va de pair avec le *metaphorical hiding*. C'est alors au coénonciateur de filtrer le ou les traits pertinents pour restructurer la nouvelle perception, la métaphore n'étant rien d'autre qu'une reconstruction du monde environnant. Le but même d'une secte étant de briser le système de pensée de l'adepte pour en recréer un nouveau, ceci ne peut, si l'on en croit les découvertes de G. Lakoff et M. Johnson, que passer par un changement de métaphores conceptuelles qui structurent notre appréhension du réel. Comme le remarque L. Schlessier-Gamelin [1999 : 115] :

Etablir une analogie suppose le choix d'un point de vue : pour comparer deux domaines, il faut sélectionner certaines propriétés qui justifient leur ressemblance et en négliger d'autres, qui marqueraient leurs différences.

Et lorsque les propriétés mises en avant pour les ressemblances ne sont justement pas justifiées, il risque alors d'y avoir dérive, comme dans l'extrait suivant, où

le gourou est métaphoriquement identifié au médecin de famille ou au pompier, deux professions hautement respectées et respectables en ce qu'elles sauvent des vies humaines :

Aujourd'hui, sur tout le continent américain, Satan a étendu son emprise. Nous vivons un état d'urgence. Quelqu'un doit faire quelque chose !

Mesdames, Messieurs, si la *maladie* touche votre foyer, n'avez-vous pas besoin d'un *médecin* ? Si la *maison* prend feu, n'avez-vous pas besoin d'un *pompier* venant de l'extérieur ? Dieu m'a envoyé en Amérique avec le rôle de *médecin*, avec le rôle de *pompier*. [...] (Discours au yankee Stadium, Sun Myung Moon, Moon, 1976, cité dans Schlessers-Gamelin [1999 : 115, nous soulignons])

Et si s'agit bien ici d'*identification*, alors qu'il ne devrait y avoir que *comparaison*. Nous tenons à cette différence – que L. Schlessers-Gamelin ne fait pas d'ailleurs – entre « comparaison » et « métaphore », car la comparaison garde les deux domaines comparés distincts, alors que la métaphore fond les deux domaines en un seul (v. le terme *blending*, « intégration conceptuelle »), et c'est ce qui peut être source de dérives. C'est ainsi que les termes se retrouvent très souvent redéfinis par la secte, et cela dans un but bien précis, comme le note Lafayette Ron Hubbard, fondateur de l'Église de Scientologie, dans une lettre de règlement à usage interne intitulée *La Propagande par redéfinition des mots* :

L'astuce est que les mots sont redéfinis pour dire quelque chose d'autre au profit du propagandiste. [...] En conséquence, deux choses se produisent : les scientologues sont en train de redéfinir *médecin*, *psychiatre* et *psychologue* dans le sens d'« éléments antisociaux indésirables » et ils sont en train d'essayer de stabiliser le sens de « Scientologie ». (cité dans Schlessers-Gamelin [1999 : 7])

Il s'agit là d'un détournement terminologique qui n'a même plus de lien évident avec la métaphore... et qui en est encore plus pernicieux, car la métaphore se fonde au moins sur une similarité perçue, ce qui n'est même plus le cas ici, d'autant plus que la Scientologie essaie de « stabiliser » le sens de chaque terme afin de faire en sorte qu'un mot ait une seule signification dans n'importe quel contexte d'énonciation.

Le sens des métaphores utilisées par le discours sectaires est soit trop évident, soit cryptique, afin qu'il ne puisse être saisi que des seuls initiés. Ce sens est d'ailleurs parfois tellement cryptique qu'il en devient obscur, et on ne sait plus si les termes sont utilisés littéralement ou métaphoriquement, comme dans l'exemple suivant :

Le vrai Yoga est l'*immersion* de l'individu dans l'*énergie universelle* [...] (Shri Matiji, Sahaja Yoga, cité dans Schlessers-Gamelin [1999 : 47])

Le langage devient un véritable jargon, au sens premier du terme, et il crée ainsi une confusion linguistique propice à leurrer les adeptes de la secte. Une autre dérive est le flou métaphorique qui peut régner, à l'image de ce discours de Claude Vorilhon, alias Raël, qui explique « métaphoriquement » le sens de son nom ; le flou est partout, et « Raël » peut alors tout vouloir dire, et ne plus rien vouloir dire du tout :

Vous C. Vorilhon, vous qui répandez la vérité sous votre nom actuel que vous remplacerez progressivement par « Raël ». Ce qui veut dire littéralement « Lumière de Dieu » et si on fait une traduction plus précise « Lumière des Elohim » ou « Ambassadeur des Elohim » car vous serez bel et bien notre ambassadeur sur la terre et nous ne débarquerons officiellement que dans votre ambassade. RAËL peut être traduit plus simplement « messenger ». (Claude Vorilhon dit Raël, *Le Livre qui dit la vérité* vol. 2, cité dans Schlessers-Gamelin [1999 : 64])

En ce qui concerne les métaphores trop évidentes, voir naïves, il nous semble que ce souci de simplification passe souvent par le recours au processus analogique, métaphorique, qui, rappelons-le « cache » (*hide*) certains traits qui pourraient être problématiques, et c'est ici que réside le problème des dérives métaphoriques : c'est lorsque certains traits sont « gommés », soit volontairement, dans le but de manipuler, soit involontairement, avec une incrustation toute aussi pernicieuse dans l'inconscient collectif. Citons un exemple proposé par L. Schlessier-Gamelin [1999 : 46, nous soulignons] :

Es-tu prêt à devenir un *appât* ? À sacrifier ta vie sur mon *hameçon* et à être *dévorée* par d'autres pour que ceux-ci puissent vivre et se faire *attraper* par moi... car, sans arrêt, l'*appât* est remplacé sur l'*hameçon*. (Moïse David, *La Famille*)

Cette mauvaise métaphore de la pêche pourrait sembler anecdotique, mais elle se révèle vite très dangereuse, car à quoi appelle ce texte, si ce n'est à ce que les adeptes féminines (voire les enfants) acceptent de se prostituer, en devenant des *appâts* sur l'*hameçon* que représente le gourou pour prendre d'autres *poissons*, les adeptes potentiels ? La logique du réseau métaphorique est implacable... tout comme les dérives... La secte devient la nouvelle famille, la vraie, et que ne ferait-on pas pour sa famille, celle qui vous veut du bien ? Mais il faut bien noter que l'adepte joue un rôle bien précis dans cette famille, et c'est toujours celui de l'enfant qui doit obéir, pas du père ou de la mère, ce rôle étant dévolu au gourou, qui devient, comme le note L. Schlessier-Gamelin [1999 : 74] « le porte-parole du plus faible ». Tout ceci conduit à une infantilisation de l'adepte, avec la kyrielle de métaphores qui vont avec :

Savez-vous ce que fait une poule quand un danger menace ses petits poussins ? Elle les blottit contre ses ailes pour les protéger ! Eh bien, la Bible nous dit que le Seigneur fait la même chose avec Ses enfants. « Il te couvrira de Ses plumes, et sous ses ailes tu trouveras refuge. Tu n'auras plus peur de la terreur de la nuit ni de la destruction qui frappe en plein jour. Car l'Eternel est ton refuge et ta forteresse. » (*Psaume 91*) (Tract, la Famille, 1989) (Claude Vorilhon dit Raël, *Le Livre qui dit la vérité* vol. 2) (cité dans Schlessier-Gamelin [1999 : 74])

Les dangers de la métaphore apparaissent donc lorsque celle-ci n'est pas reconnue en tant que telle, c'est-à-dire pour ce qu'elle est, à savoir une vision subjective d'une réalité souvent plus complexe ; elle est alors assimilée à la réalité, et dans ces cas-là, bien souvent à une certaine stase, et à une absence totale de questionnement et de prolongement. Si la métaphore est foncièrement dynamique, en ce qu'elle permet de percevoir de nouveaux liens, de nouvelles analogies, il ne faut pas cependant qu'elle se cantonne à créer des dichotomies par trop réductrices, et par là même à se réfugier dans un univers bien codifié – ce qui représente une sorte de fuite. C'est ainsi qu'elle court le risque de devenir potentiellement dangereuse, surtout lorsqu'elle empêche d'autres métaphores de se développer pour proposer une nouvelle vision, comme l'ont justement noté G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 221] :

It can also allow us to see what can be wrong with imposing a requirement of consistency – to see that any consistent set of metaphors will most likely hide indefinitely many aspects of reality – aspects that can be highlighted only by other metaphors that are inconsistent with it.

Ce qui est remarquable pour les dérives politiques, c'est qu'elles se révèlent d'autant plus dangereuses dès lors qu'elles ne sont plus seulement en discours, mais en langue, c'est-à-dire dès lors qu'elles appartiennent au système linguistique, et que

les locuteurs n'en ont – par conséquent – plus conscience. Si c'est la fonction esthétique qui est mise à mal dans les dérives stylistiques, c'est la fonction conative (persuader, argumenter, convaincre) qui est dévoyée dans les dérives politiques. La métaphore n'aurait donc pire ennemi qu'elle-même... Ainsi, foisonnement de métaphores n'équivaut-il pas forcément à amélioration de la société, de la culture, comme le rappelle justement J.-J. Wunenburger [1991 (1995) : 94-95] :

Ainsi donc l'imagination se présente bien comme un *pharmakon*, à la fois poison et remède. [...] La prolifération des images dans une société ne va donc pas nécessairement de pair avec le développement d'une culture et d'une sagesse de son imagination.

Concluons en insistant cependant sur le fait que la métaphore n'est ni bonne, ni mauvaise en elle-même ; c'est le rôle qu'on va lui assigner qui va se révéler être bon ou mauvais ⁴⁷, et c'est cela qui constituerait le fil rouge des dérives métaphoriques, ainsi que l'écrit J.-J. Wunenburger [2000 : 46] :

Il convient donc d'abandonner l'évaluation selon le tout ou le rien, car la métaphore n'est ni toujours stérile et trompeuse, ni toujours féconde et illuminante. Elle est à vrai dire ambivalente, plus qu'ambiguë, positivité et négativité s'y dispersant ou s'y mêlant à l'origine. [...] Comme une arme sert à couper pour manger et survivre ou à tuer, la métaphore est vitalisante ou mortifère.

Chaque utilisation métaphorique est donc à remettre dans son contexte, et les dérives ne sont donc pas les mêmes selon l'utilisation faite de la métaphore. Rappelons que pour Thomas Hobbes ⁴⁸, un des quatre abus liés à l'usage de la parole est justement l'utilisation métaphorique des mots, c'est-à-dire l'utilisation des mots dans une autre acception que l'acception dit première, et le fait que ceci puisse induire les autres en erreur à cause de ce caractère flottant de la signification des mots. Et si le flou peut être la plus grande richesse de la métaphore, ce peut également être la plus grande dérive dès lors qu'il est utilisé à mauvais escient. Et utiliser les métaphores à bon escient, c'est avant tout y avoir recours lorsque un réel besoin se fait sentir, c'est-à-dire lorsque le langage littéral se trouve incapable de remplir le rôle qu'il doit jouer, ce qui ne doit pas être entendu comme une critique du langage littéral, mais comme une de ses propriétés constitutives. Si, pour reprendre une idée de Wittgenstein, "*all seeing is seeing-as*", il ne faudrait pas pour autant confondre le *vrai-semblable* et le *raisonnable*, et il nous semble que c'est justement lorsque cette confusion se produit que la métaphore peut s'avérer déviante et dangereuse...

Comme on l'a vu dans ces trois premiers chapitres, la métaphore est multiple et polymorphe, tout d'abord de par sa nature conceptuelle qui peut être traduite en langue sous forme de métaphores linguistiques, mais aussi par la multiplicité de métaphores que l'on peut rencontrer, et par la diversité des rôles qu'elles peuvent jouer. Une série de questions se pose alors : peut-on réellement regrouper sous l'appellation *métaphores* toutes les réalisations linguistiques du processus de métaphorisation, à cause du degré de lexicalisation des diverses réalisations linguistiques ? L'approche sémantique traditionnellement appliquée à la métaphore, à savoir l'approche componentielle ou sémique reste-t-elle utile et valable dans notre cadre d'étude, à cause du flou, du foisonnement, de l'indiscernable liés à l'énonciation méta-

⁴⁷ Citons l'article en deux volets de Douglas Berggren, "The use and abuse of metaphor" [1962 et 1963], qui traite de ce sujet, sans vilipender ni glorifier la métaphore.

⁴⁸ Idée développée dans *Leviathan*.

phorique ? Comment s'effectue alors le décodage d'un énoncé métaphorique pour un coénonciateur ? Finalement, quels sont les avantages que peut présenter une étude énonciative à l'étude des métaphores, qui ne se plient pas toutes à la même description grammaticale ? Les réalisations discursives peuvent-elles éclairer les réalisations langagières, ou bien doivent-elles être considérées sur un autre niveau d'analyse ?

Pour tenter d'apporter des pistes de réponse à ces questions, il importe de cerner les répercussions de la théorie conceptuelle sur l'analyse linguistique de la métaphore ; comment décrire les réalisations linguistiques du processus de métaphorisation ? Comment rendre compte de cette réalité évanescence qu'est l'énonciation métaphorique ? Le caractère foncièrement dynamique de la métaphore n'est-il pas après tout ce qui la rapproche le plus du langage littéral ?

C'est donc dans une perspective énonciative que nous allons axer les prochains chapitres, en commençant par ce que nous avons nommé le « trajet métaphorique », c'est-à-dire l'évolution linguistique qu'une métaphore peut suivre ⁴⁹, trajet qui est paradoxal à plusieurs égards, comme nous allons le voir dans le chapitre 4.

49 J.-J. Wunenburger [1997 : 75] propose une métaphore d'inspiration fluviale pour rendre compte de l'évolution des mythes ; cette métaphore peut très bien s'appliquer à l'évolution métaphorique. Il est intéressant de noter que c'est une métaphore dynamique – et non statique – qui est utilisée, ce qui illustre le caractère foncièrement évolutif de la métaphore.

LE TRAJET MÉTAPHORIQUE OU LE PARADOXE DE LA LEXICALISATION DES MÉTAPHORES

La langue française ne s'est pas fixée et ne se fixera point. C'est en vain que nos Josués littéraires crient à la langue de s'arrêter. Les langues ni le soleil ne s'arrêtent. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent.

[Hugo 1827 (2001) : Préface]

Penchons-nous maintenant sur le trajet métaphorique, ou ce que l'on pourrait nommer le paradoxe de la lexicalisation des métaphores, à savoir le processus de *stéréotypisation*¹, de lexicalisation, de figement du sens métaphorique. À la suite de M.-F. Mortureux [1997 : 122], nous nommerons « lexicalisation » « l'intégration d'une nouveauté au lexique de la communauté », c'est-à-dire « aussi bien le processus d'intégration que son résultat ». Nous adopterons une perspective énonciative pour nous intéresser au paradoxe que constitue la lexicalisation des métaphores, ou plutôt de ce que nous nommons énoncés métaphoriques², afin de souligner l'importance de la situation d'énonciation sans laquelle le décodage d'un énoncé métaphorique est difficilement possible, voire impossible. Nous nous poserons la question de la lexicalisation de ces énoncés fortement dépendants des contextes dans lesquels ils sont produits. En effet, comment de tels énoncés peuvent-ils être lexicalisés ? N'y aurait-il pas un paradoxe à parler de « lexicalisation des métaphores » ? Et, lorsque le figement a bel et bien lieu, les métaphores gardent-elles leur statut figuré ? Quelles motivations, quelles raisons sous-tendent le processus de figement en langue, et plus particulièrement celui du figement des énoncés métaphoriques ? Les motivations du figement de ces derniers n'auraient-elles pas un rapport – ne serait-ce inversé – avec celles qui ont présidé à leur émergence ?

Afin de répondre à ces questions, débutons par la dichotomie traditionnelle entre « métaphores lexicalisées » et « métaphores non lexicalisées », afin de vérifier si cette dernière est linguistiquement valable, ou bien si elle n'est pas trop réductrice.

1 Nous empruntons le terme à R. Amossy et A. Herschberg Pierrot [1997 : 49].

2 Comme nous allons le voir par la suite, c'est l'ensemble de l'énoncé qui rend le processus de métaphorisation possible, et pas un seul terme, et c'est pour cette raison que nous parlons d'« énoncé métaphorique », même si nous utilisons le terme « métaphore » pour plus de simplicité ; cependant, dans cet ouvrage, « métaphore » doit être compris comme « énoncé métaphorique ».

4.1 MÉTAPHORES LEXICALISÉES VS MÉTAPHORES NON LEXICALISÉES : UNE DICHOTOMIE VALABLE ?

Mais il faut reconnaître que dans le domaine du syntagme il n'y a pas de limite tranchée entre le fait de langue, marque de l'usage collectif, et le fait de parole, qui dépend de la liberté individuelle. Dans une foule de cas, il est difficile de classer une combinaison d'unités, parce que l'un et l'autre facteurs ont concouru à la produire, et dans des proportions qu'il est impossible de déterminer.

[Saussure 1916 (1972) : 173]

Quiconque travaille sur la métaphore ne peut manquer de rencontrer la dichotomie traditionnelle entre « métaphores non lexicalisées » et « métaphores lexicalisées ». Il en existerait ainsi deux sortes : celles qui seraient non lexicalisées, et qui par conséquent ne seraient pas encore consignées dans les dictionnaires de langue. Différentes appellations sont alors utilisées pour ces figures : d'un côté, il y aurait les métaphores originales, « vives »³, les métaphores d'auteur, d'invention, etc., que P. Ricœur [1974 : 107] définit ainsi :

A semantic innovation which has no status in language, as already established, neither as designation nor as connotation.

De l'autre se trouveraient les métaphores dites lexicalisées, celles qui seraient trouvées dans les dictionnaires, et dont l'interprétation ne poserait aucun problème pour les locuteurs natifs, leur sens étant stable. La vision classique est naturellement réductrice, comme s'il existait une barrière étanche qui séparait les lexèmes non lexicalisés et les lexèmes lexicalisés, dichotomie que M. Black [1977 (1993) : 25] qualifie de « *trite opposition* ». Nous préférons adopter une autre attitude plus relativiste et étudier le figement des métaphores sur un continuum linguistique, continuum sur lequel une métaphore se trouverait plus ou moins figée, en voie de figement, ou alors morte... Nous devons cette notion de « degré de figement » à G. Gross [1996 : 8, nous soulignons] :

Il faut signaler que contrainte syntaxique et opacité sémantique sont de nature scalaire. Faute d'avoir mis l'accent sur le degré de figement des unités polylexicales, la tradition grammaticale a eu trop tendance dans le passé à ne voir que les valeurs extrêmes et à généraliser à partir de quelques exemples [...]. Il existe donc des *degrés de figement* dans les langues, un *continuum* entre les séquences libres et celles qui sont entièrement contraintes.

L'idée n'est certes pas nouvelle : F. de Saussure, comme l'illustre la citation placée en épigraphe, avait déjà perçu le flou qui régnait dès lors que l'on s'aventure dans le domaine de la lexicalisation, même si cette notion n'était pas au centre de ses préoccupations, son but étant d'établir la notion de langue. Le lexicographe A. Rey [1977 : 189] partage cette opinion en ce qui concerne les lexies complexes :

La frontière entre « lexie » et « énoncé libre » n'est pas nettement tracée ; la phraséologie occupe un domaine intermédiaire, selon un continuum allant de la suite lexicalisée au syntagme et à l'énoncé simplement fréquent – en discours – et prévisible – en langue.

³ Le terme est dû au philosophe P. Ricœur, et a été banalisé par l'usage depuis sa création.

Dans le cadre d'un traitement linguistique du processus de figement de la métaphore, notre étude devrait être circonscrite à la métaphore dite lexicalisée, c'est-à-dire celle qui se trouve consignée dans les dictionnaires de langue ⁴. Cependant, avant d'être lexicalisées, ces métaphores étaient vives, et vouloir nier le rôle de l'évolution langagière pour la métaphore revient à nier la réalité linguistique, comme le note M. Le Guern [1973 : 82] :

Ce processus [d'évolution historique de la métaphore] joue un rôle considérable dans la création et l'évolution du vocabulaire, puisqu'une part importante des mots dont nous nous servons est constituée des apports successifs fournis par la lexicalisation des métaphores.

Avant de voir comment la métaphore se situe dans le système linguistique, débutions par les oppositions et la terminologie traditionnelles.

4.1.1 DIFFÉRENTES APPELLATIONS ET OPPOSITIONS

Dictionaries are certainly the cemeteries and the mortuaries, definitely the dormitories, and generally the resting place for the populations of metaphors.

[Goatly 1997 : 31]

Nous pouvons sommairement parler de « figures de discours » pour les métaphores non lexicalisées, et de « figures de langue » pour les métaphores lexicalisées, en gardant toujours à l'esprit le fait que ces deux types de métaphores obéissent aux mêmes règles de formation morphosyntaxique, et que l'une et l'autre ne diffèrent ni morphosyntaxiquement ⁵, ni sémantiquement, mais par leur degré de figement. Nous avons décidé de conserver cet ordre « figure de discours » – « figure de langue », en restant conscient que les « figures de langue » voient peu de changement par rapport aux « figures de discours », car la créativité discursive n'est permise que par le système de la langue. Dans cette optique, l'ordre des opérations est inversé, car on passe de la langue, à l'actualisation en discours. Si les « briques » de l'énoncé sont en langue, le « ciment » ne se prépare qu'en discours. Nous pouvons proposer un premier schéma, sujet à des remaniements ultérieurs :

⁴ Le dictionnaire est donc l'outil qui signale – mais qui ne définit pas – ce qui est lexicalisé (ce qui fait partie du lexique réel, ce qui se trouve dans la zone sûre du lexique, i.e. ce qui est répertorié par les dictionnaires) et ce qui n'est pas lexicalisé (ce qui ne fait pas ou pas encore partie du lexique réel, ce qui se trouve dans la zone floue du lexique, ce que l'on peut appeler le lexique potentiel, ce qui n'est pas répertorié par les dictionnaires), comme le note R. Eluird [2000 : 23] : « [...] les lexicographes sont les premiers à le postuler : si le dictionnaire postule l'existence du lexique, il n'est évidemment pas une preuve de cette existence ». On peut plus ou moins dater la lexicalisation d'une métaphore par son enregistrement dans le dictionnaire, mais on ne sait pas toujours si la métaphore est issue de la langue ou de la langue de spécialité (il a été montré que les métaphores militaires et médicales augmentent en temps de crise économique, comme il a été montré que de nombreuses métaphores sont créées lors d'une « révolution scientifique », au sens que lui donne T. Kuhn).

⁵ De nombreux linguistes spécialistes de la métaphore, comme H. Albert, M. Le Guern, I. Tamba-Mecz, etc., pour n'en citer que quelques-uns, ont montré que la structure morphosyntaxique des métaphores est identique à la structure morphosyntaxique des énoncés dits ordinaires ou pire, « normaux ». On a longtemps considéré la métaphore comme un écart par rapport à la norme, ce qui équivalait à voir sa structure morphosyntaxique comme déviante, ce qui n'est nullement le cas.

MÉTAPHORE NON LEXICALISÉE	MÉTAPHORE LEXICALISÉE
figure de discours	figure de langue
métaphore d'auteur, d'innovation, d'invention, vive	métaphore d'usage, de convention, conventionnelle

Ces différentes figures de langue se retrouvent indexées différemment dans les dictionnaires : *collocation*, *expression figée*, *expression figurée*, *expression idiomatique*, *figement*, *idiome*, *idiotisme*, *locution*, *tour*... Cette pléthore de désignations indique que l'on avance en eaux troubles, et que la plus grande précaution, ainsi que la plus grande relativité, sont nécessaires dans ce domaine. Précisons quelques points concernant la métalangue, afin d'éviter tout flou terminologique. Il importe de noter tout d'abord que toutes les collocations, les expressions figées, les figements, les locutions, les tours ne sont pas nécessairement métaphoriques. Inversement, toutes les métaphores figées ne peuvent être classées dans les expressions idiomatiques. Cela signifie que ces termes, que l'on tient pour synonymes, ne le sont pas, et renvoient à des réalités linguistiques différentes.

Si l'on désire schématiser le processus suivi par les métaphores, nous pouvons dire qu'il y a émergence de métaphores en discours, qu'un nombre restreint de ces métaphores connaissent une certaine popularité – et il faudra d'ailleurs s'interroger sur les causes de cette popularité – que certaines de ces métaphores qui commencent à entrer dans la langue suivent un processus de lexicalisation qui peut – bien que ce ne soit pas une condition *sine qua non* – aboutir à une lexicalisation complète, comme pourrait l'illustrer le schéma ci-dessous :

Métaphores non lexicalisées	Métaphores en voie de lexicalisation	Métaphores lexicalisées

Dans notre perspective englobante, il est certain que ce figement syntaxique a des répercussions sur la sémantique, et ce sont ces répercussions que nous nous proposons d'examiner.

4.1.2 FIGEMENT SYNTAXIQUE ET OPACITÉ SÉMANTIQUE

Le fait que l'on trouve dans toutes les langues des mots « opaques » et des mots « transparents », c'est-à-dire des mots pour lesquels le rapport son - sens est purement arbitraire (le terme hongrois *unoka*) ou sensiblement figuratif (ses équivalents français : *petit-fils* ou *petite-fille*) peut être également perçu comme un universel sémantique.

[Szende 1996 : 112]

Il ressort qu'il est essentiel de remettre en question cette vue quelque peu simpliste et manichéenne de la métaphore, qui consisterait à classer un fait de langue en deux catégories bien étanches. La Langue ne fonctionne pas ainsi, et une fois encore, l'intérêt d'introduire la notion de « continuum » se fait sentir. Si la notion de

« système » revient en force dans les études linguistiques depuis quelques années, il n'est pas du tout contradictoire de voir, à l'intérieur de ce système, une gradation qui permet de rendre compte des faits linguistiques de façon plus fine ⁶. Il est exact que certaines métaphores sont entièrement lexicalisées mais, même à l'intérieur de cette catégorie, il y a une subdivision sur laquelle nous souhaitons revenir. Tenant d'une pragmatique englobante, nous considérons qu'aucune branche d'étude linguistique ne fonctionne séparément, et que la morphologie, la syntaxe, la sémantique, la phonologie « travaillent » ensemble dans un énoncé donné, et c'est justement ce travail commun, dans une même direction, qui permet de réintroduire la notion de système dans les études linguistiques. En ce qui concerne la lexicalisation, cette inséparabilité des divers domaines de l'étude linguistique est encore à l'œuvre, car on observe un rapport entre « figement syntaxique » et « opacité sémantique », comme le note G. Gross [1996 : 8] :

Ce qu'il faut observer et avoir constamment à l'esprit, c'est que le figement sémantique et le figement syntaxique sont deux aspects d'un même phénomène qu'il convient de ne pas séparer de façon artificielle.

Il ressort de ceci que plus le figement est important syntaxiquement, plus il l'est sémantiquement, c'est-à-dire que plus la construction est opaque sémantiquement, plus elle est figée syntaxiquement. Ceci se vérifie par le blocage de certaines transformations syntaxiques ⁷. Cette opacité sémantique est scalaire, car elle peut être totale ou partielle. Si nous prenons l'expression française *avoir maille à partir avec quelqu'un* signifiant en français contemporain « avoir un différend, des difficultés avec quelqu'un » (proprement, « avoir un demi-denier à partager avec quelqu'un », définition du *Petit Robert*), tout locuteur francophone jugera irrecevables les énoncés suivants :

**elle a très maille à partir avec lui*

**elle n'a pas maille à partir avec lui*

?elle aura maille à partir avec lui

L'impossibilité d'ajouter un adverbe de degré comme *très*, de négativiser l'énoncé, d'utiliser le futur, etc., révèle un fort figement syntaxique, qui se traduit d'ailleurs par une forte opacité sémantique, la majorité des locuteurs francophones ne sachant pas ce que « maille » signifie ici, alors qu'ils comprennent parfaitement l'expression dans son ensemble ⁸. On perçoit l'importance du processus de lexicalisation lors de n'importe quelle étude linguistique, processus sur lequel nous allons nous attarder dans la section suivante.

6 C'est pour cette raison qu'E. Coseriu [1967 : 11] propose un niveau intermédiaire entre la « langue » et la « parole », niveau qu'il nomme « *norm* », niveau qui permet de rendre compte des cas de catachrèses par exemple.

7 Nous ne reviendrons pas sur tous les tests pratiqués – notamment par les linguistes générativistes – afin d'identifier les propriétés différentielles des locutions figées.

8 *Maille* n'a en fait rien à voir avec la maille d'un tissu, ou la maille de fer, mais désigne au ^{xiv}e siècle une monnaie de très faible valeur ; son nom vient du latin populaire *medialia*, de *medius*, « demi ».

4.2 LE PROCESSUS DE LEXICALISATION

L'étude synchronique n'explique rien sans le secours d'une perspective diachronique. Le choix de cette perspective historique permet de constater que les relations entre langue et langage ne sont pas à sens unique, et d'envisager comment le langage contribue à son tour à l'évolution et à l'enrichissement de la langue, en particulier par le processus de lexicalisation de la métaphore.

[Le Guern 1973 : 82]

Il convient d'étudier plus précisément le phénomène de figement linguistique, et de mettre celui-ci en relation avec le processus métaphorique, en se demandant si les spécificités de l'énonciation métaphorique – par rapport à l'énonciation littérale – vont jouer un rôle sur le processus de lexicalisation.

4.2.1 VISION ÉNONCIATIVE DE LA MÉTAPHORE : PREMIER PARADOXE

La prise en vue de ce que sont les énoncés, comme événements discursifs insérés dans un contexte, ajoute à la signification des phrases une détermination sémantique supplémentaire, sans laquelle les énoncés ne présentent qu'un sens incomplet ; le sens d'un énoncé n'est donc pas indépendant du fait de son énonciation. [...] L'énoncé parle à la fois de lui-même et du monde, et, réfléchi comme fait, il ne cesse pas pour autant de représenter.

[Récanati 1979 : 27]

Lorsqu'il s'agit de parler de figement ou de lexicalisation des métaphores, un problème se pose immédiatement : la métaphore est par nature de dimension métadiscursive⁹, car elle consiste en un renvoi à la langue par la langue ; par le processus d'énonciation, la langue reflète sa propre énonciation. Si l'on se place sur le plan de la théorie des opérations énonciatives élaborée par A. Culioli, on pourrait également parler d'« épilinguistique ». Ce linguiste opère une différenciation entre les deux termes : *épilinguistique* est un terme désignant l'activité métalinguistique mentale inconsciente qu'un énonciateur est constamment en train d'effectuer, alors que le *métalinguistique* est un processus conscient. Selon A. Culioli¹⁰, il n'y a pas du métaphorique d'un côté et du métalinguistique de l'autre, mais de l'épilinguistique. Il y a donc un lien très étroit entre l'étude des métaphores et l'étude de l'utilisation métalinguistique – que nous nommons « métadiscursive » – du langage, ce que l'étymologie des deux termes révèle¹¹. La métaphore, surtout lorsqu'elle est non lexicalisée – bien que ceci reste vrai pour la métaphore lexicalisée ayant conservé le

9 Aristote [*Rhétorique* : 335, 1411b] dit que la locution métaphorique « met l'image devant les yeux », ce qui nous semble intéressant, car pouvant signifier que la métaphore attire l'attention de l'interlocuteur plus sur le dire que sur le dit.

10 Journée d'études sur la métaphore organisée à l'université Paris Diderot - Paris 7 par M.-L. Grousier le 12 juin 1998.

11 Les deux termes comportent le préfixe grec *meta-*, « au-delà ».

souvenir de son origine métaphorique – est de nature contextuelle¹² ; son interprétation par le coénonciateur est difficile, voire souvent impossible, hors d'un contexte d'énonciation, et l'énonciateur lui-même est tenu de le respecter lorsqu'il décide d'avoir recours à un énoncé métaphorique là où un énoncé à sens littéral aurait été possible. Comme le note W. Booth [1979 : 51] :

What is being communicated is context-dependent: the full meaning of the metaphor cannot be determined without reference to the rhetorical situation. That it is a metaphor everyone will see without a context. What it says or does depends on a rhetorical situation.

Nous suivons W. Booth jusqu'à un certain point, car le fait qu'il prétende que l'on puisse décider sans problème que cet énoncé est une métaphore sans avoir recours au contexte nous semble erroné. En effet, comment décider si *John kicked the bucket* signifie *John a passé l'arme à gauche* ou bien *John a donné un coup de pied dans le seau* ? Théoriquement, sans recours au contexte d'énonciation, on ne peut décider vraiment, même si la forte lexicalisation de cette expression – qui en devient idiomatique – tend vers une interprétation métaphorique plus que littérale. C'est comme si le succès de la lexicalisation de la métaphore tendait à éliminer ses concurrents, c'est-à-dire que la lexicalisation de la métaphore fait qu'elle se boucle sur elle-même et qu'elle ne dit plus ni le littéral ni le métaphorique, mais un nouveau littéral. Le sens métaphorique est donc le résultat d'une construction selon des règles définies par des énonciateurs dans une situation d'énonciation définie. L'énigme contenue dans la métaphore est donc en partie résolue par le contexte, et l'on peut dire comme M. Meyer [1991 : 66] que « l'énigmatique est auto-contextualisé ». Le problème est alors le suivant : comment un énoncé par nature contextuel peut-il être lexicalisé ? Si le sens métaphorique est par définition un sens relationnel – donc dépendant d'un contexte d'énonciation – comment ce sens relationnel peut-il être cristallisé ? Ceci constitue le premier paradoxe de la lexicalisation des métaphores. En effet, la lexicalisation consiste bien à rendre stable le sens de tel ou tel lexème, et il nous semble que même dans le cas de certaines métaphores dites lexicalisées, essentiellement les métaphores simples portant sur un seul mot, il est impossible de parler de sens stable, celui-ci ne pouvant être décodé que par l'insertion de l'énoncé métaphorique dans une situation d'énonciation adéquate. Ainsi, l'interprétation de la métaphore résulte-t-elle de l'imbrication des relations lexicales, syntaxiques et référentielles, et ces dernières relations sont indispensables au décodage de la métaphore. En outre, plus l'énoncé sera potentiellement énigmatique, plurivoque, implicite, plus le recours aux opérateurs grammaticaux et au contexte sera nécessaire, ce dernier jouant – non seulement dans le cas des énoncés métaphoriques, mais dans la plupart des énoncés en général – le rôle d'opérateur de résolution¹³. Afin de vérifier nos intuitions, nous avons proposé l'énoncé français *c'est un ours* à des francophones, sans le couler dans une situation d'énonciation précise ; nous leur avons demandé le sens qu'ils attribueraient à cet énoncé, et les réponses ont été multiples et parfois même sémantiquement opposées, alors que nous n'avions que dix informateurs :

12 « Contextuel » doit être pris ici au sens large, c'est-à-dire contextuel (renvoyant à l'extralinguistique) et cotextuel (c'est-à-dire renvoyant aux signes linguistiques dans le même texte).

13 Les chapitres 7, 8 et 9 seront justement dédiés aux stratégies linguistiques qui permettent que l'énoncé métaphorique puisse être reconnu comme tel par le coénonciateur.

- OURS
- *gros,
 - *gros lourd, patapouf, brute épaisse, maladroit, bête,
 - *sauvage, bourru, mal léché, ronchon, grognon,
 - *solitaire, hirsute, peu social ¹⁴,
 - *grossier, manquant de finesse, brutal,
 - *doux, tendre, chéri ¹⁵.

Cependant, cette polysémie des emplois métaphoriques n'est pas trouvée dans les dictionnaires ; voici les entrées pour *ours* données par le dictionnaire *Robert* :

- OURS
- (1) Mammifère carnivore de grande taille, au pelage épais, aux membres armés de griffes, au museau allongé...
 - (2) Jouet d'enfant ayant l'apparence d'un ourson.
 - (3) Homme insociable, hargneux, qui fuit la société → misanthrope, sauvage. « *C'est un vieil ours* ».

La même enquête a été menée pour l'énoncé métaphorique *c'est un singe*, hors situation d'énonciation précise. Nous avons pu tirer les mêmes conclusions que pour *ours* :

- SINGE
- *malin, espiègle,
 - *agile, adroit,
 - *poilu,
 - *rigolo, marrant,
 - *copieur,
 - *laid,
 - *idiot ¹⁶.

Les entrées dans le dictionnaire *Robert* :

- SINGE
- (1) Mammifère caractérisé par sa face nue, un cerveau développé, des membres inférieurs plus petits que les membres supérieurs, et des mains.
 - (2) Personne laide : « *C'est un vieux singe* ».

Même ces métaphores qualifiées de lexicalisées, ce que prouve leur indexation dans les ouvrages de référence comme les dictionnaires de langue, ne peuvent avoir un sens unique et stable en dehors d'une situation d'énonciation bien précise. Une métaphore, sauf si elle est réellement lexicalisée et à condition que son statut métaphorique ne soit plus perçu et qu'elle ne soit pas polysémique, ne saurait se voir attribuer un sens hors d'une situation d'énonciation. Se pose alors le problème du contexte et du cotexte linguistique, sur lequel nous aimerions revenir.

Que ce soit face à un énoncé littéral ou face à un énoncé métaphorique, la situation d'énonciation restreint les potentialités sémantiques, et engage le coénonciateur vers la bonne interprétation de l'énoncé. Le contexte et le cotexte jouent donc un rôle essentiel dans l'actualisation ou la non-actualisation d'une signification particulière. C'est pour cette raison que nous pouvons dire qu'une lexie donnée n'a pas de sens indépendamment de son insertion dans une situation d'énonciation, et par voie

¹⁴ Ce qui nous semble moins péjoratif que l'acception précédente.

¹⁵ On notera que ce sens est à l'opposé de la deuxième et troisième acceptions, ceci étant certainement dû au fait que l'ours de cette acception n'est pas l'animal sauvage, mais plutôt l'ours en peluche, le *teddy bear* anglo-saxon.

¹⁶ On notera que ce sens est à l'opposé du premier sens (« malin », « espiègle ») ; une même lexie utilisée métaphoriquement peut l'être dans des acceptions antonymiques, ce qui a fait l'objet d'une discussion (début 2002) sur la liste électronique *Cognitive Linguistics* : « Metaphors with opposite meanings » (cogling@ucsd.edu).

de conséquence, nous pouvons affirmer que le sens d'une lexie métaphorique est par nature *contextuel*, ce qui conduit P. Ricœur [1975 : 239] à affirmer que « le sens métaphorique est donc non lexical : c'est une valeur créée par le contexte ». Pour cette même raison, aucune lexie n'est métaphorique en soi, car elle est dépourvue de sens propre, de valeur fixe, et ne saurait se charger d'un sens métaphorique si elle n'est pas considérée à l'intérieur d'un énoncé spécifique, lui-même inscrit dans une situation d'énonciation déterminée¹⁷. À ce sujet, P. Ricœur [1975 : 87] écrit :

[Il faut] tenir l'*énoncé* pour le milieu contextuel dans lequel seulement la transposition de sens a lieu. [...] C'est pourquoi nous parlerons désormais d'*énoncé métaphorique*¹⁸.

Nous insistons sur le mot *énoncé*, car la métaphore relève non seulement de l'étude de la phrase, mais également de celle de l'énoncé. D'où l'utilisation de l'expression « fonction constituante du contexte » par F. Rastier [1994 : 99]. Cette perspective porte un coup à la vision lexicaliste de la métaphore sur laquelle nous allons revenir. H. Gardner et E. Winner [1979 : 129] citant M. Black déclarent :

As Max Black has suggested, "dictionary definitions" may be unnecessary for the comprehension of metaphor. Indeed, individuals may ferret out the meanings of metaphor not primarily by drawing upon lexical knowledge but rather by virtue of their sensitivity to the surrounding linguistic, visual, or situational context.

Les exemples suivants illustrent ce point, car les métaphores ne prennent réellement leur sens qu'en situation d'énonciation :

INT25a *I could strike her. She would know then. But at home we are necessarily POLITICIANS. Yet I am about to say, "Susan, don't you understand, can't you see, that of all the nights we have spent together, this is the last one – the last one of all?"*

INT29a *At university he was the brightest of our year, and was considered something of a MARTYR for becoming a teacher.*

Il semble y avoir trois sortes de repères obligatoires dans toute énonciation métaphorique :

- Un repère *contextuel*, c'est-à-dire l'insertion de cet énoncé dans une situation d'énonciation déterminée, ce que l'on nomme également repère *situationnel*, aussi bien étroit que large, c'est-à-dire des connaissances sur le contexte extralinguistique dans lequel cet énoncé est prononcé.
- Des *connaissances encyclopédiques communes* (ce que les linguistes anglophones de tendance énonciativiste appellent *shared knowledge*).
- Finalement, un repère *co-textuel*, c'est-à-dire l'ensemble discursif dans lequel cet énoncé est inséré, c'est-à-dire est actualisé.

I. Tamba-Mecz [1981 : 22-23] déclare que le contexte est « un facteur indispensable à la construction et à la reconnaissance du sens figuré attaché à cet énoncé », et propose de réécrire la formule tropologique de la métaphore comme suit :

¹⁷ Certains linguistes énonciativistes vont encore plus loin en affirmant qu'aucune lexie – métaphorique ou littérale – n'a de « sens » en elle-même, tant qu'elle n'est pas insérée dans une situation d'énonciation. Ceci pose le problème de la définition du « sens », problème dépassant celui du sens métaphorique.

¹⁸ Ce que M. Black [1977 (1993) : 24] reprend sous le nom de *metaphorical statement*, en précisant : "*'metaphor' is usually short for 'metaphorical statement'*".

$$S^{\text{ant}} \rightarrow S^{\text{é}}1 \\ \rightarrow S^{\text{é}}C^02 \text{ (« signifié contextuel »)}$$

en précisant que [1981 : 31] :

Les mots que répertorie un dictionnaire possèdent un ou plusieurs sens virtuels stables. Mais considérés isolément, en dehors de tout énoncé, ils ne sauraient se charger d'un sens figuré original.

Les termes utilisés métaphoriquement ne reçoivent de signification que par leur interdépendance avec les autres lexèmes. Certes, le contexte est extrêmement important pour interpréter la métaphore, mais le sens lexical compte cependant, contrairement à ce que M. Black laisserait penser ¹⁹. R. Amossy [1997 : 73] relève le même phénomène pour le stéréotype :

En d'autres termes, le stéréotype n'existe pas en soi ; il ne constitue ni un objet palpable, ni une entité concrète : il est une CONSTRUCTION DE LECTURE.

Selon la vision traditionnelle, la lecture métaphorique est seulement rendue possible car le coénonciateur se trouve bloqué face à une interprétation littérale ; le sens métaphorique serait alors perçu par la découverte du métasème (c'est-à-dire le ou les sèmes sur lesquels est fondée l'analogie), grâce au cotexte linguistique et au contexte extralinguistique. M. Le Guern [1977 : 16] développe cette idée :

L'interprétation de la métaphore n'est possible que grâce au rejet du sens propre, dont l'incompatibilité sémantique avec le contexte oriente le lecteur ou l'auditeur vers le processus particulier de l'abstraction métaphorique : l'incompatibilité sémantique joue le rôle d'un signal qui invite le destinataire à sélectionner parmi les éléments de signification du lexème ceux qui ne sont pas incompatibles avec le contexte.

Le processus métaphorique crée, comme nous l'avons vu précédemment, plusieurs signifiés à partir d'un seul et même signifiant, et l'on est en droit de parler de *polysémisation* car la métaphore n'est qu'un cas particulier de la polysémie. Linguistiquement, il nous semble que J. Tournier a raison de parler de la « fonction lexicogénique de la métaphore » car, en créant un sens polysémique, elle permet au lexique de s'accroître. Mais la métaphore n'est pas restreinte à ce seul rôle de création lexicale ; elle est, comme nous l'avons vu, une réelle stratégie discursive, un moyen langagier pour inclure le coénonciateur dans l'acte d'énonciation, lui permettre d'avoir une participation plus importante dans l'échange communicatif ; mais qui dit participation plus importante, dit également plus grande attention de la part de ce dernier, car la dépendance contextuelle est plus forte. L'utilisation d'une métaphore nécessite en effet un certain degré de présupposition, de préconstruction dont M. Pêcheux [1975 : 88-89] donne la définition suivante :

[Le préconstruit] renvoie à une construction antérieure, extérieure, en tout cas indépendante par opposition à ce qui est « construit » par l'énoncé.

Tous les exemples de métaphores vives tirés de notre corpus exhibent peu ou prou cette tendance ; nous ne citerons donc que quelques cas, en soulignant où réside la présupposition sur laquelle s'appuie la métaphore :

INT7c *Usually, before seeing her I prepare two or three likely subjects, as if our conversations are examinations. [...] Today, I have been too feverish to REHEARSE.*

¹⁹ C'est d'ailleurs sur ce point que D. Davidson s'oppose à M. Black.

INT75 *How I wished I were nodding – with my face between Nina's legs, my hand holding her arse up like A DISH I AM HUNGRY FOR, my tongue in all her holes at once – tears, dribble, cunt juice, strawberries! I SUCK THE SOUP OF YOUR LOVE.*

DIA69 Marthe m'avait donné un coupe-papier, exigeant que je ne m'en servisse que pour ouvrir ses lettres. Pouvais-je m'en servir ? J'avais trop de hâte. Je déchirais les enveloppes. Chaque fois, honteux, je me promettais de garder la lettre un quart d'heure, intacte. J'espérais, par cette méthode, pouvoir à la longue reprendre de l'empire sur moi-même, garder les lettres fermées dans ma poche. Je remettais toujours ce RÉGIME au lendemain.

Le processus métaphorique n'est pas viable sans cette reprise, sans cette présupposition, même s'il est important de noter que ce déjà (existant) sur lequel se fonde la métaphore n'est qu'un premier stade. La métaphore va en effet dépasser ce stade de simple reprise pour proposer une *nouvelle* perception du réel, ce qui peut encore une fois sembler assez paradoxal, mais qui est dans la nature même de la métaphore. Comme le note J. Schlanger [1971 : 258, nous soulignons] :

C'est bien pourquoi le problème que manifeste la métaphore n'est pas un problème de forme : il est de la nature même de la parole rationnelle de s'élaborer par une *perpétuelle reprise* d'elle-même. *Cette reprise est métaphorisation.*

En utilisant une métaphore, l'énonciateur présuppose que le coénonciateur partage avec lui certaines connaissances extralinguistiques, et linguistiques. Ces connaissances partagées comprennent l'ensemble de traits qui ne posent pas problème au sein d'une communauté donnée. Comme l'écrivent R. Amossy et A. Herschberg Pierrot [1997 : 107] à propos des stéréotypes :

Le stéréotype relève ainsi à double titre du préconstruit : au sens où celui-ci désigne un type de construction syntaxique mettant en œuvre du préasserté, et, au sens, plus large, où le préconstruit se comprend comme la trace, dans l'énoncé individuel, de discours et de jugements préalables dont l'origine est effacée.

Notons que les stéréotypes jouent un rôle primordial dans la production des énoncés métaphoriques²⁰, comme dans le cas des métaphores animales, végétales ou minérales, où les animaux, les végétaux et les minéraux se trouvent investis de propriétés stéréotypées, sur lesquelles le processus de métaphorisation peut jouer. Il faut cependant noter que ces propriétés stéréotypées ne sont pas des propriétés objectivement perçues, car ce sont les locuteurs qui attribuent ces propriétés qu'ils *croient* percevoir, mais qui n'ont pas forcément un quelconque fondement objectif. Ainsi, peut-on dire que les métaphores sont de réelles constructions de locuteurs.

Le sens naît donc d'une conjonction de plusieurs facteurs : le sens des lexèmes contenus dans la relation prédicative, le sens des opérateurs structurant les différents lexèmes entre eux, et la situation d'énonciation dans laquelle cet énoncé se voit produit. Ce n'est que dans l'échange énonciatif qu'émerge le sens d'un énoncé. Peut-on alors encore se contenter de la seule analyse sémantique généralement appliquée à la métaphore, à savoir l'analyse sémique ou componentielle si le sens d'un énoncé métaphorique est par nature dépendant du contexte d'énonciation dans lequel il a été produit ?

20 D'ailleurs, la stéréotypie et le processus de métaphorisation ont un but quasi identique : « Le stéréotype schématise et catégorise » [Amossy et Herschberg Pierrot 1997 : 28].

4.2.2 L'ANALYSE SÉMIQUE COMPONENTIELLE ET SES LIMITES : LE SENS RELATIONNEL

Lorsqu'on étudie la polysémie [...], on constate qu'apparaissent dans leur signifié d'autres éléments de représentation que ceux liés au référent animal, de raison métaphorique ou métonymique, qui relèvent d'autres expériences [...] : de notre point de vue, tous ces éléments participent du signifié au même degré, sans qu'on ait à les hiérarchiser en sens premier et figuré, ou en sèmes inhérents et afférents.

[Honeste 1996 : 121]

Il a semblé pendant longtemps que l'analyse la plus valable pour étudier la métaphore sémantiquement, était celle de la sémantique structurale, fondée sur les méthodes d'opposition par traits distinctifs de la phonologie : l'analyse sémique, ou selon la terminologie anglo-saxonne, l'analyse componentielle ²¹. Nous avons vu que J. Tournier définissait la métaphore comme un processus métasémique, car ce dernier implique une métasémie prenant appui sur une analogie, et entraînant une polysémie. La métasémie n'est autre qu'un changement de sens, c'est-à-dire que la métaphore consiste en un changement de signifié, sans modification du signifiant, selon la définition donnée par J. Tournier [1991a : 119] :

Métaphore veut dire « transfert » et ce transfert (de signifiant) est possible dès que les deux signifiés ont un sème commun.

Dans le processus de métaphorisation, on assiste à une perte de sèmes, avec pour conséquence logique, une « réduction » du signifié. Prenons un exemple simple : *Pierre devrait être plus aimable avec les autres* ; c'est un ours.

OURS

- SENS LITTÉRAL (S^é1), « animal sauvage plantigrade se nourrissant d'herbe » ;
- SENS MÉTAPHORIQUE EN CONTEXTE (S^éC^o2) ²², « homme sauvage, bourru ».

Pour qu'il y ait métaphorisation, il faut qu'il y ait perception par l'énonciateur d'une analogie, c'est-à-dire d'une certaine similarité – si minime soit-elle – entre S^é1 et S^éC^o2, sinon le processus métaphorique ne peut avoir lieu. Le signifié d'une lexie est donc constitué de sèmes (atomes de sens), et se nomme le « sémème ».

Sémème = {sème 1 + sème 2 + sème 3 + ... + sème x}

Nous appellerons « métasème(s) » le(s) sème(s) que le S^é1 (littéral) aura en commun avec le S^éC^o2 (métaphorique), et c'est grâce à la présence de ce(s) métasème(s) que pourra avoir lieu le processus métaphorique. Il suffit d'un seul métasème, et pas nécessairement d'un sème majeur, pour que le processus de métaphorisation ait lieu, même si d'autres sèmes sont communs, sans qu'ils soient utilisés, comme le montre notre tableau :

²¹ Une des premières a été proposée par B. Pottier [1964] avec l'analyse des noms de sièges comme *chaise, fauteuil, tabouret, canapé, pouf*, etc.

²² Sur cette notation, v. *supra*, p. 128.

Sémème /ours/ 1	Sèmes	Sémème /ours/ 2
+	Animal	–
+	Plantigrade	+
+	Mammifère	+
+	Sauvage	+

Dans /ours/2, certains sèmes ont été gommés, effacés, « narcotisés », pour reprendre l'expression d'U. Eco ; selon M. Le Guern [1973 : 15] il y a « mise entre parenthèses d'une partie des sèmes constitutifs du lexème employé ». Par cette « mise entre parenthèses », certains aspects – sémantiques et conceptuels – sont mis de côté, mais en même temps, le ou les sèmes sur lesquels s'appuie le processus de métaphorisation sont mis en relief. Nous sommes donc face à une sorte de mouvement inversé, constitutif du processus métaphorique, et représentant un autre de ses paradoxes²³. Comme nous l'avons vu précédemment, si S^é1 et S^éC^o2 ont des sèmes en commun, il y a métasémie, mais parfois, comme c'est le cas dans notre exemple, c'est seulement sur un sème particulier qu'est fondée la métaphorisation : ici c'est le sème /sauvage/, et pas le sème /animal/, qui semble pourtant être le sème hiérarchiquement supérieur. Il faut dès lors préciser que c'est seulement en fonction de la situation d'énonciation, c'est-à-dire du contexte et du cotexte que tel ou tel sème est actualisé²⁴. Et pour un même lexème, il peut y avoir plusieurs utilisations métaphoriques, dues à l'utilisation de métasèmes différents, phénomène que J. Tournier [1990 : 51] nomme « polymétaphore » :

On remarque aussi des polymétaphores comme *dynamite* qui peut désigner aussi bien une personne « explosive » qu'une drogue très puissante ou une idée révolutionnaire ou dangereusement subversive.

Il y a donc insistance sur un ou plusieurs sèmes différents selon la situation d'énonciation, et le fonctionnement langagier serait d'ailleurs rendu impossible si le processus métaphorique s'appliquait sur l'ensemble des sèmes, comme le note A. Henry [1971 : 73] :

Dans l'actualisation métaphorique, ce qui est présent, c'est la « compréhension » respective de chacun des termes, le champ sémique, en présence floue, et non tout le champ métaphorique potentiel. C'est que ce champ sémantique est une résultante virtuelle, ou, plus exactement, potentielle, greffée sur les champs sémantiques.

La métaphore agit alors comme une sorte de loupe, de gros plan sur un élément commun des deux domaines conceptuels en présence, avec une sorte de flou résultant de cette mise en commun, comme le confirme la quasi-impossibilité de para-

23 A bien y regarder, ceci n'est pas tellement paradoxal, car c'est un peu le même schéma qui se produit avec un adjectif (ou une proposition subordonnée relative) modifiant un substantif ; en utilisant des termes guillaumiens, l'adjectif (et la proposition subordonnée relative) augmente l'intension, alors que l'extension diminue. Il y a donc une loi proportionnelle : plus importante est l'extension, moins importante est l'intension, et vice-versa. Et ceci semble être valable pour la métaphore.

24 C'est pour cette raison qu'A. Greimas [1966 : 45] définit le sémème comme « la combinaison du noyau sémique et du sème contextuel » et que M. Le Guern [1973 : 14] le définit comme « la manifestation du lexème dans un contexte donné ».

phraser une métaphore ²⁵. Comme nous le verrons plus en détail § 5.1, le sens d'une métaphore est donc un sens flou, non clairement défini, et c'est d'ailleurs sa raison d'être et son plus grand atout, comme le résume M. Meyer [1991 : 39-40] :

[...] la rhétorique se nourrit de l'interrogativité que le propositionnalisme refoule, y compris dans ses propres conceptualisations du champ rhétorique. Il n'en reste pas moins qu'elle est bien là, en filigrane, sous la surface des analyses, comme leur condition implicite.

J. Picoche [1986] et [1993] a appliqué les principes guillaumiens du cinétisme au lexique ²⁶ afin de rendre compte des différentes significations d'un même lexème, et en particulier les cas de métaphores (et de métonymies) qu'elle considère comme des polysémies, soit par subduction (métaphore) ²⁷, soit par transduction (métonymie), comme l'explique M.-L. Honeste [1996 : 119-12] :

Le cinétisme guillaumien procède d'un mouvement de pensée qui va de l'universel au particulier, par subdivisions et enrichissements successifs : plus la saisie le long de cette trajectoire est précoce (au début du mouvement de pensée), plus l'effet de sens produit est vague, abstrait et pauvre en sèmes activés ; plus elle est tardive, plus l'effet de sens est précis, concret et riche en sèmes activés. La dernière saisie est dite « plénière ».

Notons que si la métaphore représente un cas de subduction, elle n'est pas la seule structure à le générer. La subduction obéit donc à un processus d'abstraction, c'est-à-dire « d'appauvrissement sémique » [Honeste 1996 : 121], ce qui n'est pas sans rappeler M. Le Guern.

Si cette étude componentielle comporte un certain intérêt, elle présente rapidement une certaine limite, mise au jour entre autres par les linguistes cognitivistes ; elle pourrait peut-être être améliorée, ou plutôt affinée, afin de rendre compte plus finement du processus de métaphorisation, au moins jusqu'à un certain point. La première amélioration consisterait à différencier les sèmes purement descriptifs des sèmes connotatifs, plus subjectifs, comme le propose M.-L. Honeste [1996 : 123] :

Il est éclairant de dissocier l'ensemble des sèmes en deux constellations distinctes, l'une constituée à partir de sèmes concrets purement descriptifs renvoyant à la simple observation du comportement et l'autre à partir de traits abstraits connotatifs relatifs à la représentation subjective que l'homme se fait [...].

Trois remarques s'imposent dès lors : tout d'abord, est-il possible, contrairement à la phonologie, qui possède un nombre de traits phonologiques distinctifs pour chaque langue, de dégager un nombre de sèmes limité, et surtout exhaustif ? Il est fort probable que cela ne peut être possible, tout d'abord car n'importe quel lexème ne revêt une signification qu'en discours, et l'analyse sémique est censée être une analyse en langue ; de plus, dès que l'on touche à la sémantique, les frontières deviennent beaucoup plus floues, et il est de plus en plus difficile de systématiser l'analyse. Ensuite, cette division en sèmes descriptifs (objectifs ?) et sèmes connotatifs (subjectifs ?) est certes intéressante, mais a-t-elle une réelle validité linguistique,

²⁵ Comme l'a noté M. Black [1962 : 46] : *"The loss in such cases is a loss in cognitive content; the relevant weakness of the literal paraphrase is not that it may be tiresomely prolix or boringly explicit (or deficient in qualities of style); it fails to be a translation because it fails to give the insight that the metaphor did"*.

²⁶ On pourra également consulter B. Pottier [1987].

²⁷ Il apparaît que l'utilisation du terme *subduction* par J. Picoche peut poser problème si on garde le sens originel de G. Guillaume, c'est-à-dire « aboutissant à la création d'un opérateur grammatical ».

c'est-à-dire peut-on postuler avec certitude que tel sème est descriptif, alors que tel autre est connotatif, comme le remarquent A. Lehmann et F. Martin-Berthet [1998 : 13] :

Comme le signifié est instable, les critères de démarcation entre traits dénotatifs et traits connotatifs ne sont pas aisés.

Dans certains cas, ceci est faisable, mais il y aura toujours des cas limites qui résisteront à l'analyse, et qui seront par conséquent beaucoup moins facilement classables, d'autant plus lorsque l'analogie sera fondée sur un sème connotatif, subjectif. Finalement, les tenants de l'approche componentielle estiment que c'est sur le mot que porte la métaphore, puisque c'est lui qui change de signifié par transfert²⁸. Nous ne pouvons que souligner les limites de cette conception, car ce n'est pas tant le mot qui est métaphorique que l'énoncé dans son intégralité, même si, comme nous le verrons dans le chapitre 6, il y a bel et bien un foyer ou pivot métaphorique. Cette conception « lexicaliste » du sens métaphorique comme étant porté par un seul mot explique sans doute la non-prise en compte du contexte, par exemple chez J. Tournier qui isole des lexèmes, et donne leur sens métaphorique, métonymique, etc., sans aucune contextualisation discursive.

Ainsi, comment appliquer une analyse sémantique componentielle à une série de métaphores qui dépasse le cadre stricte du mot, pour recouvrir celui du groupe, du syntagme, de la phrase, voire du texte ? La nature même de la métaphore met clairement en échec l'approche lexicaliste. Cependant, ce sont les limites mêmes de cette analyse sémique qui révèlent toute la richesse, ainsi que les propriétés définitoires de la métaphore, à savoir que l'infinitude des sèmes à l'intérieur d'un champ sémique rend justement viable la métaphore, comme le note A. Henry [1971 : 24-25] :

Mais ce champ sémique [...] reste extensible, dans une certaine mesure, en ce sens qu'à certains moments l'esprit peut considérer comme important ce qui est trait secondaire (que l'on pourrait à la rigueur, dans l'absolu, exclure du champ sémique en question).

G. Kleiber [1999 : 84-85] note également l'échec de l'étude purement sémantique de la métaphore et la cause de cet échec :

Toute solution sémantique intégrée fait chou blanc dans sa tentative de décrire la signification d'un énoncé métaphorique en des termes purement sémantiques [...] [car l'interprétation de la métaphore] n'est pas acquise par les règles du *code*, mais par *inférence* ; elle n'est pas donnée, mais calculée, construite.

La métaphore représente donc une réelle liberté laissée à l'énonciateur – une liberté bien plus grande qu'avec la métonymie ou la synecdoque – rendue possible par le foisonnement, le flou langagier qui lui est constitutif²⁹. Cette infinitude dans le nombre de sèmes, et le fait que le processus de métaphorisation puisse se fonder sur un sème secondaire rendent compte du fait que les métaphores sont innombrables, infinies. L'analyse sémique / componentielle demeurant lexicaliste se révèle trop souvent limitative en termes de données sémiques. Également à cause du fort an-

28 C'est la position de J. Tournier et de la plupart des lexicologues depuis B. Pottier.

29 Mais comme l'observe justement J. Cohen [1966 : 105-106], cette liberté a cependant des limites, aussi bien pour le langage métaphorique que pour le langage littéral : « À ce principe de liberté, il faut toutefois apporter un amendement. Chacun est libre de dire ce qu'il veut, mais à condition d'être compris de celui à qui il s'adresse. Le langage est communication, et rien n'est communiqué si le discours n'est pas compris. »

crage contextuel de l'énonciation métaphorique, au moins pour la métaphore vive, cette analyse ne nous paraît pas d'un grand secours, d'autant plus qu'elle ne s'effectue que rarement en contexte, c'est-à-dire sur une métaphore prise à l'intérieur de l'énoncé dans laquelle elle a été produite. Et pourtant, ce qui permet le déploiement de la figure, qu'elle soit métaphore, métonymie, syllepse, etc., c'est l'énoncé dans lequel elle va recevoir un sens. Selon C. Kerbrat-Orecchioni [1994 : 59] :

La notion de trope présuppose encore qu'en discours s'actualise un sens différent de celui que possède la séquence signifiant – sens que l'on dira dérivé, mais dénoté, dans la mesure où c'est lui qui constitue la cohérence interne et l'adéquation externe de l'énoncé, puisque c'est précisément le désir de restaurer une adéquation et une cohérence perturbées par le sens littéral qui vont déclencher la quête d'un sens plus acceptable.

I. Tamba-Mecz prouve son propos en montrant que la métaphore n'est pas seulement le lexème utilisé, mais plutôt la relation qui lie les deux (ou plusieurs) termes de la relation métaphorique ; il ne saurait être question de métaphore, mais plutôt de relation métaphorique, ou d'énoncé métaphorique (c'est-à-dire de la mise en relation d'un sujet et d'un prédicat). C'est ce qu'elle nomme le « sens relationnel » [1981 : 31, nous soulignons] :

C'est la conjonction, dans un emploi effectif de discours, de composantes *lexicale*, *grammaticale*³⁰ et *référentielle* qui permet la création d'une signification figurée. [...] Le sens figuré s'avère être un sens *relationnel* synthétique, résultat de la combinaison d'au moins deux unités lexicales engagées dans un cadre syntaxique défini et se rattachant à une situation énonciative *déterminée*.

En effet, un sens métaphorique ne saurait émerger tant qu'un groupe verbal, c'est-à-dire un prédicat entier, un groupe nominal entier, ou qu'une relation sujet – prédicat n'auront été constitués. Par exemple, dans l'énoncé métaphorique *prendre la poudre d'escampette*, c'est bien tout l'énoncé qui est métaphorique, et pas le seul verbe, ou le simple groupe nominal ; dans *une vie de chien*, c'est bien la relation entre les deux noms *vie* et *chien* qui crée la métaphore, ce que l'opérateur relateur DE code d'ailleurs³¹. De même, dans *Pierre est un ours*, la métaphore n'est rendue possible que par la mise en relation d'un sujet animé avec un attribut du sujet généralement inanimé. Prenons quelques exemples de notre corpus pour illustrer cette notion fondamentale :

INT38 *But to be able to bear one's own mind, to wait while THE INNER STORM OF INTOLERABLE THOUGHTS BLOWS ITSELF OUT, leaving one to contemplate the DEBRIS with some understanding – that is an enviable state of mind.*

Il y a une mise en relation analogique entre l'état d'esprit du narrateur et une forte tempête, et si cette mise en relation des deux domaines conceptuels ne s'effectue pas, la métaphorisation ne peut avoir lieu. Dans l'exemple suivant, la mise en relation se situe entre la notion de misère et celle d'agriculture :

INT73c *Susan and I sat side by side and six feet apart opposite a middle-aged and somewhat patronizing woman who had a "concerned", if not pained, look. What a job, the HARVESTING OF MISERY. She will never want for work.*

L'exemple suivant met en relation l'état d'esprit du narrateur avec une situation météorologique, créant une sorte d'attente et de violence incontrôlable, alors que le

30 C'est-à-dire syntaxique ou anaphorique.

31 Cette notion de « sens relationnel » prendra toute son ampleur dans les chapitres 7, 8 et 9, où seront abordés les marqueurs de métaphore.

dernier relie métaphoriquement la vie du narrateur et la mise à mort attendue, en soulignant le moment de répit avant la mort réelle et métaphorique :

DIA83b L'ORAGE approchait. Mon père menaçait d'envoyer certaines lettres à Mme Grangier. Je souhaitais qu'il exécutât ses menaces. Puis, je réfléchissais. Mme Grangier cacherait les lettres à son mari. Du reste, l'un et l'autre avaient intérêt à ce qu'un ORAGE n'ÉCLATÂT point. Et j'ÉTOUFFAIS. J'APPELAIS CET ORAGE. Ces lettres, c'est à Jacques, directement qu'il fallait que mon père les communiquât.

DIA94b De même, le calme nouveau de mon existence était MA TOILETTE DU CONDAMNÉ. Je me croyais meilleur fils parce que j'en avais un. Or, ma tendresse me rapprochait de mon père, de ma mère parce que quelque chose en moi savait que j'aurais, sous peu, besoin de la leur.

Le sens métaphorique est donc par nature *relationnel* et, si ceci n'est pas pris en compte, l'on peut arriver à des conclusions du type de celle de G. Dickie [1971 : 138] :

How do we know to read "ploughed" metaphorically and not some other word or words? There is no general answer to this question.

Une fois de plus, ce n'est pas tant le terme qui doit être lu métaphoriquement, mais la relation entre les différents éléments qui crée le sens métaphorique ; le sens métaphorique n'est pas contenu dans le mot, mais dans la *relation*, le lien entre les mots, ce qui rappelle la vision interactive mise en avant par I. A. Richards. C'est pour cette raison que pour I. Tamba-Mecz [1981], le processus de métaphorisation est tripartite :

- Composante lexicale des structures métaphoriques (et plus généralement figurées) : coexistence d'au moins deux termes.
- Composante relationnelle des structures métaphoriques (et plus généralement figurées) : union de ces deux termes par une relation logico-sémantique.
- Composante référentielle des structures métaphoriques (et plus généralement figurées) : renvoi à un référent extralinguistique clairement identifié, c'est-à-dire repéré par le ou les coénonciateurs éventuels.

Dans l'exemple suivant,

INT82-83 *Susan can be A VIRULENT COMBATANT, with a sharp tongue I've enjoyed. Unfortunately, her bitterness is too urgent to be witty; she lacks detachment. But her crude blows can hit the target.*

la portée de la métaphore est indubitablement le lexème *combatant*, mais celle-ci n'est possible que grâce à la relation que l'analogie crée entre *Susan* et *combatant*, c'est-à-dire entre le domaine source /SUSAN/ et le domaine cible /COMBATANT/. Dans ce cas-là, comme dans la totalité des cas, le besoin d'une étude énonciative est nécessaire pour saisir le sens figuré, c'est-à-dire pour décoder la genèse du sens métaphorique. Il convient de souligner le fait que ce type d'approche peut rendre compte d'une étude plus complète, et pas seulement sémantique de la métaphore, car seule cette approche linguistique reconnaît le rôle des opérations et du contexte à sa juste valeur. Des études comme celles d'I. Tamba-Mecz [1981] soulignent que l'étude sémantique prime sur l'étude morphosyntaxique lorsqu'on désire faire une description des métaphores, car les énoncés métaphoriques, et figurés en général, ne sont pas « syntaxiquement anormaux », car ils obéissent aux mêmes règles morphosyn-

taxiques que les énoncés ordinaires. Il nous semble en effet infondé de parler de la métaphore comme d'un écart par rapport à une soi-disant norme³², car la métaphore appartient au langage ordinaire, puisqu'elle joue un rôle dans l'évolution lexicale d'une langue, et ce, à n'importe quel stade de son histoire ; comme le rappelle O. Reboul [1984 (1996) : 102] :

Mais cette marge de liberté se situe à l'intérieur d'un code que les figures doivent respecter sous peine d'être incomprises ou ridicules. [...] C'est parce que la figure est codée qu'elle peut être comprise.

La métaphore morte n'est alors qu'un simple cas de polysémie langagière. En effet, une métaphore morte ou catachrétique ne peut plus être considérée comme un écart par rapport à une soi-disant norme, n'est nullement en rupture avec l'isotopie du contexte, car elle est justement devenue norme, voire concept, puisque l'origine métaphorique n'est plus perçue³³. C'est exact pour la métaphore morte, lexicalisée, mais la métaphore vive ne peut-elle bénéficier d'une étude plus grammaticale – c'est-à-dire syntaxique – sans s'arrêter à la seule analyse sémantique, comme nous le verrons dans les chapitres 7, 8 et 9 ? S'il est alors exact de parler d'« incongruité », de « déviance » pour la métaphore comme le fait G. Kleiber [1994] ou D. A. Cruse [1986]³⁴, il ne faut cependant pas confondre ces notions avec celle d'« écart » par rapport à une norme. R. Martin [1983 (1992) : 205-206] note justement que les divers qualificatifs attribués traditionnellement à la métaphore recouvrent cette notion d'incongruité, de caractère illogique :

- « prédication contradictoire » [Weinreich 1976 : 308],
- « identification illogique » [Hallyn 1975 : 15],
- « incongruence » [Lüdi 1973],
- « rapport secret, étranger à la logique » [Paul Claudel *in* Caminade 1970 : 137],
- « lieu de l'irrationnel, du déraisonnable » [Normand 1976 : 8],
- « coup de force » [Murat 1981 : 214],
- « mensonge » [Henry 1971 : 65],
- « phénomène de déviance » [Ricoeur 1975 : 251].

Si la métaphore est un écart, il faut alors définir le terme, et voir par rapport à quoi elle représente un écart ; à l'instar de J.-M. Klinkenberg [1999 : 153], il faut postuler que « l'écart est à la fois dans le système et hors du système », et qu'« un système, pour rester dynamique, doit en effet toujours comporter un composant évolutif. Comme on l'a dit, le lieu du rhétorique est à la fois dedans et dehors » [Klinkenberg 1999 : 161]. La métaphore permet de sortir du système, quitte à rentrer dans un autre, ou à en créer un autre, et c'est peut-être là que réside un de ses dangers (voir § 3.2). Cette hésitation sur la nature même de la métaphore transparait d'ailleurs chez les linguistes et les philosophes : est-elle un *signe* (au sens saussurien du terme) ou un *symbole* (la désignation de toute réalité qui en évoque une

32 Comme le fait par exemple M. Le Guern [1973 : 9] : « Métaphore et métonymie constituent des écarts assez sensibles par rapport à la dénomination normale pour que se pose le problème de leurs motivations ».

33 On comprend que l'expression *métaphore morte* est presque un oxymore, puisqu'une métaphore morte n'est plus une métaphore.

34 "The metaphorical strategy of interpretation is most likely to be triggered off by a perception of incongruity or inappropriateness in the sentence when interpreted literally." [Cruse 1986 : 42]

autre)³⁵ ? Si l'on postule que la métaphore contient un indicible, alors la métaphore doit être considérée comme un symbole, car dans le versant symbolique, il y a un infini qui est de droit. Si la métaphore est vive, le coénonciateur doit faire appel au lien relationnel entre le domaine source et le domaine cible pour comprendre le sens métaphorique, ce qui implique que les deux domaines sont sollicités à égalité. Face à une métaphore lexicalisée, voire morte, il y a une sorte de « court-circuit »³⁶ cognitif : il y aura un recours moindre au lien relationnel et au domaine source, car le domaine cible aura acquis une sorte d'indépendance linguistique, puisque la métaphore sera presque perçue comme un lexème à valeur littérale. Il nous semble que cela dépend encore une fois du processus de lexicalisation, de figement, et du problème de la conscience ou de l'oubli de l'origine métaphorique, comme le souligne le schéma ci-dessous :

Métaphore vive	→	symbole	→	motivation	→	iconicité	→	discours
Métaphore morte	→	signe	→	arbitraire relatif	→	convention	→	langue

Là aussi, il faut bien se rendre compte qu'il n'y a pas de frontière nette et précise, tranchée, et que l'on est une fois de plus face à la notion de continuum, et que cette notion est non seulement présente, mais indispensable si l'on désire comprendre la multiplicité face à laquelle nous sommes confronté. La mort de la métaphore ne signifie pas forcément la perte de son iconicité, tout au moins dans les premiers temps de sa lexicalisation. Comme le remarque justement R. Martin [1983 (1992) : 14] :

[...] l'idée du continuum de la signification [est] indispensable dès lors qu'on veut prendre en compte (au moins pour partie...) l'extrême diversité des faits.

Ainsi avons-nous opté pour une conception relationnelle de la métaphore comme le fait I. Tamba-Mecz, mais nous nous démarquons de son analyse lorsqu'elle estime que la raison d'être des énoncés métaphoriques est sémantique. Dans notre optique, la raison d'être serait plutôt conceptuelle. Par contre, ce qui importe sémantiquement, c'est la nature de la relation sur laquelle repose la métaphore. Cependant, il ne faudrait pas oublier la composante référentielle – ou justement non référentielle dans le sens où il s'agit d'une inadéquation référentielle – des métaphores qui joue un rôle primordial pour la production et le décodage de toute métaphore. Comme cette même linguiste le dit explicitement [1981 : 31] :

On peut mettre côte à côte tous les termes que l'on veut, aucune figure n'apparaîtra, tant qu'une relation logico-sémantique ne viendra associer deux de ces termes au moins dans un énoncé déterminé.

Il nous faut alors proposer une vision linguistique plus graduée du processus de métaphorisation et de son éventuelle lexicalisation, si l'on ne veut pas se « couper immédiatement l'herbe sous les pieds ».

35 Rappelons que l'origine même du terme *symbole* est métaphorique, car il provient d'un mot grec qui désignait un tesson de poterie cassé en deux morceaux partagés entre deux contractants. Pour liquider le contrat, il fallait faire la preuve de sa qualité de contractant en rapprochant les deux morceaux qui devaient s'emboîter parfaitement.

36 Nous empruntons l'expression à S. Ferrari [1997 : 16].

4.3 LES MÉTAPHORES DITES LEXICALISÉES : PROPOSITION DE RÉVISION

Les métaphores les plus habituelles, celles qui sont usuelles, ont maintenant valeur de vérités et de mesure pour les plus rares. [...] Le fait de connaître est seulement le fait de travailler sur les métaphores les plus agréées, c'est donc une façon d'imiter qui n'est plus sentie comme imitation.

[Nietzsche 1872 § 149 (1991) : 95]

Dans tout ce qui vient d'être énoncé plus haut, il convient de remettre en cause la dichotomie simpliste habituelle entre « métaphores lexicalisées » et « métaphores non lexicalisées », afin de permettre une vision plus fine et graduée des réalités linguistiques. C'est ce à quoi nous allons désormais nous attacher en nous penchant sur la « vie », la « croissance » et la « mort » des métaphores.

4.3.1 NOUVELLE SUBDIVISION

Metaphors are born, age in direct proportion to their popularity, and finally reach the dictionary – the graveyard of forgotten metaphors.

[Dickie 1971 : 139]

Nous avons déjà perçu le premier paradoxe qui consistait à parler de lexicalisation pour des énoncés à dimension épilinguistique, fortement dépendants des contextes d'énonciation ; cependant, certaines métaphores sont bel et bien lexicalisées, alors comment rendre compte de ce deuxième paradoxe ? Il nous semble que la notion de continuum est une fois encore primordiale et, en ce sens, il serait intéressant de subdiviser les métaphores dites lexicalisées en deux catégories : les métaphores lexicalisées ayant souvenir de leur statut métaphorique³⁷, et celles qui n'ont plus aucun souvenir de ce statut et pour lesquelles le sens métaphorique lexicalisé est devenu le sens littéral, ou plutôt un autre sens littéral³⁸ ; notons que nous ne nous attachons ici qu'à la métaphore simple, et non pas à la métaphore étendue (cas des expressions idiomatiques³⁹). M. Le Guern donne l'exemple du lexème *tête* qui était originellement en latin (*testa*) une désignation métaphorique argotique⁴⁰ de la tête, *testa* signifiant « pot de terre » et le terme propre pour désigner la tête étant *caput*. *Testa*, au fur et à mesure de sa lexicalisation, est devenu le terme littéral pour référer à l'élément supérieur de notre anatomie⁴¹, reléguant par là même *caput* à d'autres

37 P. Ricœur [1975 : 141] parle d'« emplois métaphoriques en état de *lexicalisation avancée* », concept qui nous semble recouvrir le nôtre.

38 D'autres auteurs proposent une classification plus poussée, comme A. Goatly [1997 : 32] qui découpe l'axe de la lexicalisation des métaphores en *active*, *tired*, *sleeping*, *dead* et *buried*.

39 L'ouvrage qui se rapproche le plus de notre cadre de travail pour le traitement des expressions idiomatiques est celui de C. Cacciari et P. Tabossi [1993]. On pourra également consulter une étude qui a fait date, celle d'A. Makkai [1972].

40 La métaphore joue un rôle important dans la création argotique, comme l'a montré L.-J. Calvet [1994], qui cite V. Hugo : « Le propre d'une langue qui veut tout dire et tout cacher, c'est d'abonder en figures. La métaphore est une énigme où se réfugie le voleur qui complot un coup, le prisonnier qui combine une évasion. Aucun idiome n'est plus métaphorique que l'argot » [Calvet 1994 : 33].

41 Ce qui n'empêche pas ce terme propre, anciennement métaphorique, d'être utilisé une nouvelle fois métaphoriquement : S¹ litt. → S² métaphorique, puis lexicalisation complète, S² devenant littéral, puis

acceptions (*chef* comme dans *couvre-chef*). Il est intéressant de noter que dans ces cas, les deux acceptions (littérales et figurées) du terme coexistent, jusqu'au moment où l'une des acceptions disparaît, ou bien que le lien entre les deux acceptions paraît si faible, voire inexistant, que celles-ci ne sont plus vues comme des cas de polysémies, mais d'homonymies ⁴². Un autre exemple révélateur est l'expression *bâcler un travail* ; si cette expression est aujourd'hui perçue non pas comme une métaphore, mais comme un énoncé à sens littéral, elle provient cependant d'une métaphore, car il existait une expression *bâcler une porte* qui signifiait « fermer une porte avec un bâton », c'est-à-dire sommairement. Puis il y a eu création, émergence d'un signifié ayant même signifiant par glissement sémantique ; par transfert sémique du sème /activité réalisée sommairement/, l'expression *bâcler un travail* – métaphorique à l'époque – est née. Cette forme originellement métaphorique a été lexicalisée, et avec la disparition de *bâcler une porte*, c'est-à-dire du sens littéral, le sens métaphorique de *bâcler un travail* ne fut plus perçu comme tel, mais comme sens littéral. Ce sont là des cas de métaphores opaques, car plus aucune association d'idées entre les deux domaines conceptuels n'est suscitée chez le coénonciateur, qui n'a plus souvenir – ou alors très lointainement – du sens métaphorique originel. Comme le note A. Henry [1971 : 144] :

Le mot anciennement métaphorique est alors un mot nouveau qui prend place dans le vocabulaire de la langue ou dans son matériel phraséologique.

Schématisons le processus décrit pour *bâcler un travail* :

- (1) *Bâcler une porte* → sens littéral (S^é litt.)
- (2) Émergence de *Bâcler un travail* → sens figuré (S^éC^o fig.) avec coexistence de (1)
- (3) Disparition de (1), et transformation de (2) en sens littéral (S^é litt.2)

Le besoin d'une étude diachronique ⁴³, qu'elle soit micro ou macro-diachronique, se fait sentir pour mettre au jour l'origine et le chemin suivi par les unités lexicales d'une langue. Comme le souligne D. Gaatone [1984 : 71] :

Dans une perspective historique, *arbitraire* est au fond synonyme de *démotivé* plutôt que de *immotivé*. Un phénomène qui peut nous apparaître à un moment donné comme une *bizarrie* syntaxique ou sémantique n'est jamais, en fin de compte, que le résidu d'un ancien état de langue, une trace de la diachronie dans la synchronie.

Le même problème se pose d'ailleurs avec les expressions anglaises *blackmail*, *brainwashing*, *blind alley* ⁴⁴ ou *dead-end street* et leurs équivalents français *faire chanter*, *lavage de cerveau* et *cul-de-sac* ; ces expressions sont-elles à prendre au sens littéral ou au sens figuré ? On peut encore envisager une interprétation littérale pour *blackmail* et *faire chanter*, mais cela devient plus que difficile pour *brainwas-*

pouvant redevenir métaphorique dans certaines combinaisons : *tenir tête*, *perdre la tête*, *être à la tête d'une armée*...

⁴² « Homonymie », car plus aucun lien – tout du moins synchronique – n'apparaît entre les deux signifiés. Cependant, cette position est parfois critiquée (v. J. Picoche ou G. Lakoff et M. Johnson).

⁴³ Parler de lexicalisation entraîne de toute façon un point de vue diachronique, comme le rappellent J. Picoche et M.-L. Honeste [1994 : 116] : « le suffixe verbal *-iser*, présent dans "lexicalisé" implique une vue diachronique des choses ». En fait, c'est plutôt d'une étude panchronique dont il faudrait parler, car on combine et on tente de concilier le point de vue synchronique et le point de vue diachronique [Tournier 1991b : 137-138].

⁴⁴ Il est intéressant de noter que *blind alley* a deux sens : un sens dit littéral (selon le *Hachette-Oxford*), « voie sans issue », « cul-de-sac » même si l'adjectif *blind* est ici utilisé métaphoriquement, et un sens dit métaphorique, « cul-de-sac » dans le sens de « situation qui ne mène nulle part ».

hing et *lavage de cerveau*. En effet, aucune autre expression littérale n'existe pour renvoyer à ces réalités ; nous sommes donc face à des cas de métaphores complètement lexicalisées, avec oubli total de leur caractère métaphorique, voire parfois face à des cas de catachrèses. C'est dans cet esprit que G. Leech [1974 : 227-228], s'exprimant sur le processus de lexicalisation, écrit :

The first stage of "petrification", almost inevitable in an institutionalized metaphor, is that the reference and ground of the comparison becomes limited by convention; in that, for example, a fox is "a person who is like a fox in that he is cunning" [...] A further stage is reached when the transferred definition loses its analogical feeling, so that fox is felt to be virtually synonymous with a cunning man. But even at this stage, a feeling of the link between the literal and transferred meanings may persist. The stage of absolute "deadness" is reached only when the literal meaning has died out entirely [...]; or else, when the literal and transferred meanings have diverged psychologically to the extent that no connection is felt between them any more.

Dans la même veine, R. Temmerman [1995 : 107-108] parle de *demetaphoring* lorsque la métaphore se lexicalise et que les locuteurs comprennent le terme de façon littérale, sans recours à une quelconque interprétation métaphorique ; la métaphore perd alors son statut de métaphore, et devient alors terme littéral, voire concept, et se résume alors à un banal cas de polysémie. Mais n'est-ce d'ailleurs pas le cas pour n'importe quelle métaphore ? C'est ce que nous allons tenter de cerner.

Aristote avait noté que la réussite d'une métaphore est marquée par l'assentiment de la *doxa*, qui seule va faire qu'une métaphore se trouvera utilisée, consacrée par l'usage, puis lexicalisée. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les *métaphores* (plan lexico-sémantique) ont leur équivalent sur le plan morphosyntaxique avec les *dérivations* et les *compositions* : en effet, pour les trois grandes catégories de création lexicale, il arrive souvent que le locuteur natif ne perçoive plus l'origine figurée (*métaphore*), dérivée (*dérivation*) ou composée (*composition*). J. Tournier [1991a : 69] propose plusieurs exemples intéressants : en ce qui concerne la composition, le degré de figement joue également un rôle ; certains composés sont complètement lexicalisés, d'autres sont en voie de l'être, et d'autres enfin sont de réelles créations discursives, d'auteur. Certains composés diachroniques ne sont aujourd'hui plus perçus comme tels en anglais contemporain ; c'est ce qu'on appelle « l'opacification sémantique » : *gospel* (*good spell*, « bonne nouvelle »), *nostril* (*nose thirl*, « trou de nez »), *window* (*wind-eye*, « l'œil du vent »). On voit bien ici que la langue se recycle, et que la composition, comme la dérivation, et comme le processus métaphorique jouent réellement leur rôle de matrices lexicogéniques. Et, comme le fait remarquer A. Henry [1971 : 145] :

En ce qui concerne les métaphores, la motivation étymologique zéro est l'équivalent de l'opacité.

Si la motivation des métaphores vives est généralement facilement perceptible par le locuteur, c'est-à-dire que le lien entre signifiant et signifié n'est pas arbitraire, mais motivé, c'est évidemment de moins en moins le cas pour la métaphore lexicalisée. Plus la métaphore se lexicalise, plus le lien entre signifiant et signifié perd de sa motivation, et devient immotivé, arbitraire, ce qui est caractéristique du langage littéral (et que F. de Saussure avait bien perçu, mais en écartant la métaphore du langage, comme si elle n'en faisait pas partie). Dans le roman *Mr Vertigo* de P. Auster, on trouve l'expression idiomatique *kick the bucket*, « mourir » :

VER210 *I was hoping to get you started on something new before I KICKED THE BUCKET, but that wasn't meant to be. Too bad.*

La motivation métaphorique est perdue, et le locuteur natif ne la perçoit plus comme motivée, mais comme arbitraire : « l'image s'atténue progressivement au point de n'être plus perçue » [Le Guern 1973 : 45]. En effet, qui sait aujourd'hui que *kick the bucket* a acquis ce sens car on donnait un coup de pied dans le seau sur lequel un condamné à la pendaison se tenait debout, afin qu'il chute et reste suspendu à la corde qu'il avait autour du cou ? Il y a donc un phénomène de démotivation, phénomène dont A. Rey [1977 : 193] note la généralité, car « l'histoire du lexique est faite de ce mouvement démotivant ». Si l'utilisation fréquente en discours assure la pérennité de la métaphore en lui permettant un fonctionnement autonome, détaché de ses motivations originelles, nombre de métaphores lexicalisées conservent encore un vague souvenir de leur origine, et il est alors difficile de parler d'arbitraire du signe. Cette critique est formulée par E. Sweetser [1990 (1998) : 5] qui, bien qu'elle note l'intérêt du principe d'arbitraire du signe linguistique, le dénonce aussi comme un diktat qui n'est pas toujours vrai, comme c'est le cas pour les métaphores, qui ont toujours – au moins étymologiquement – une certaine motivation :

Saussure (1959 [1916]) was right, of course, that there is an essential arbitrary component in the association of words with what they mean. For example, in I see the tree, it is an arbitrary fact that the sequence of sounds which we spell see (as opposed to the sound sequence spelled voir in French) is used in English to refer to vision. But, given this arbitrary fact, it is by no means arbitrary that see can also mean "know" or "understand," as in I see what you're getting at. There is a very good reason why see rather than, say, kick or sit, or some other sensory verb such as smell, is used to express knowledge and understanding.

Il n'est guère étonnant de trouver cette idée chez P. Ricœur [1975 : 156], qui met en garde contre une vision linguistique trop dichotomique, typique du structuralisme de la première heure :

Ce circuit ⁴⁵ peut se décrire ainsi : polysémie initiale égale langue ; métaphore vive égale parole ; métaphore d'usage égale retour de la parole à la langue ; polysémie ultérieure égale langue. Ce circuit illustre parfaitement l'impossibilité de s'en tenir à la dichotomie saussurienne.

Il y a donc un « recyclage » constant des structures langagières, et plus particulièrement du lexique dans ce cas précis, recyclage qui ne peut être perçu que par une étude diachronique, c'est-à-dire étymologique. D. Bault [1990] montre l'intérêt d'une telle recherche qui permet de rétro-expliciter la genèse de telle ou telle expression métaphorique qui peut sembler obscure – c'est-à-dire immotivée – au premier abord, mais qui peut être expliquée – car motivée – dès lors que l'on a recours à l'étymologie ⁴⁶. Cette préoccupation diachronique se retrouve sous la plume de L. Lipka [1990 : 97] lorsqu'il définit le concept de "*lexicalisation*" :

[...] Lexicalization is a gradual, historical process, involving phonological and semantic changes and the loss of motivation.

Comme le rappelle M. Prandi [1992 : 23, nous soulignons], « le trope vivant est l'issue de l'utilisation d'un lexème en dehors des frontières d'emploi reconnues

45 Le terme n'est pas anodin ; il implique que le système linguistique évolue sur un principe cyclique que l'on pourrait rapprocher du mot de Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée ».

46 C'est, selon P. Ricœur [1975 : 157] – reprenant le terme de S. Ullmann – un point de vue *panchronique* qui est nécessaire.

dans un *état de langue donné* ». Un intérêt supplémentaire de cette démarche étymologique est pour la traduction, car la mise au jour du ou des sèmes sur lesquels l'analogie se fonde permet au traducteur de trouver la meilleure traduction en langue cible.

Ces cas de « métaphores » devenues termes littéraires ne posent guère de problème ; mais d'autres métaphores ne sont pas lexicalisées à ce point, et entre les deux extrêmes clairement identifiables, reste un bon nombre de métaphores dont le statut lexicalisé ou non lexicalisé est difficilement discernable. D. Castillo-Durante⁴⁷ les nomme *métaphores dévitalisées*, car ce sont des métaphores mortes mais qui ont encore une force illocutoire – même minime – et dont le sens n'est pas forcément littéral. P. Ricœur [1975 : 85] en dit :

Les tropes usuels sont à mi-chemin des tropes d'invention et des catachrèses. La frontière entre trope-forcé et catachrèse tend d'ailleurs plus à s'effacer que le phénomène d'usure paraît remonter.

Ces expressions entrent dans ce que G. Lakoff et M. Johnson appellent des *speech formulas*, des *fixed-form expressions* ou des *phrasal lexical items* dont ils disent [1980 : 51, nous soulignons] :

[...] *we include them in what we have called literal expressions structured by metaphorical concepts. If you say "The odds are against us" or "We'll have to take our chances," you would not be viewed as speaking metaphorically but as using the normal everyday language appropriate to the situation.*

C'est-à-dire que la frontière entre le langage métaphorique et le langage littéral s'estompe peu à peu, au fur et à mesure du processus de lexicalisation et de l'appropriation linguistique de ces métaphores par les locuteurs. Certaines métaphores seront encore perçues comme *metaphorical expressions*, d'autres pourront être lexicalisées, en conservant tout de même le souvenir diachronique de leur origine métaphorique (*literal metaphorically-structured expressions*), d'autres pourront peut-être devenir termes « littéraires » si elles perdent totalement le souvenir de leur origine métaphorique (*dead metaphors*⁴⁸), alors que d'autres sombreront dans l'oubli. Peut-on alors dire que les métaphores mortes portant sur un seul terme, comme dans les exemples suivants, sont réellement lexicalisées, c'est-à-dire qu'elles ont perdu le souvenir de leur genèse métaphorique ?

INT16b *I can remember how tall and slim she was; and then there was THE JOLT, THE VIOLENT JOLT, when we met and met.*

DIA67b J'espérais me guérir de Marthe. Si je n'y parvenais pas, si mon amour était trop VERT pour se détacher de lui-même, je savais bien que je retrouverais Marthe aussi fidèle.

Nous pensons personnellement qu'elles ne le sont pas entièrement, et ceci pour plusieurs raisons ; tout d'abord, de par leur statut polysémique, le recours au contexte d'énonciation est indispensable afin que l'on puisse décoder le sens. Lorsque le narrateur mentionne le terme *jolt* dans le premier exemple, ou qualifie l'amour de *vert* dans le deuxième, le coénonciateur doit faire un choix dans les acceptions des termes : *jolt* signifie-t-il « a sudden rough shaking movement » ou bien « a sudden shock », selon les définitions que donne le dictionnaire *Longman* ?

47 Colloque international « Le cliché en traduction », organisé par P. Bensimon, Université Sorbonne Nouvelle - Paris III, 9 et 10 octobre 1998.

48 L'expression – d'origine métaphorique – est de J. Searle [1993].

Vert signifie-t-il « de couleur verte », « pas encore mûr », « vigoureux », selon les définitions du dictionnaire *Le Robert* ? Seul le contexte pourra le déterminer. La véritable lexicalisation de la métaphore a donc lieu lorsque le sens métaphorique n'est plus ressenti ; la lexicalisation correspond à une usure, c'est-à-dire à la disparition de la métaphore en tant que telle (d'où l'appellation de P. Ricœur de « métaphore vive », ou « d'auteur », c'est-à-dire « originale »). La lexicalisation de la métaphore correspond alors « au premier clou dans son cercueil » ; comment désigner un pied-noir (en fait un cas de métaphore fondé sur une synecdoque) autrement que par l'appellation « pied-noir » ? À l'instar de J. Searle [1982 : 129], nous pouvons paradoxalement affirmer que « les métaphores mortes sont celles qui ont survécu ». On peut donc affirmer qu'il est impossible qu'une « métaphore » soit entièrement lexicalisée car, si tel est le cas, elle perd son statut de métaphore pour devenir un terme littéral, comme si le processus de figement en langue faisait rentrer dans l'ordre les structures dites « a-systémiques »⁴⁹, en les lexicalisant et en les transformant en structures littérales, c'est-à-dire en structures « systémiques »... On ne peut alors parler de métaphores lexicalisées sans opérer une subdivision : il y aurait les métaphores lexicalisées avec souvenir de leur origine métaphorique, celles où il y a encore coexistence de l'emploi littéral et de l'emploi figuré du terme (*jolt*, *vert*) – ces métaphores n'étant pas « entièrement » lexicalisées, puisque le terme littéral coexiste encore avec le terme d'origine métaphorique⁵⁰. Ensuite, sur l'axe de la lexicalisation, il y aurait les métaphores lexicalisées ayant perdu le souvenir de leur origine métaphorique, et n'étant plus perçues comme « métaphores », ni appelées ainsi (type *tête*). C'est ce que notent G. Denhière et J.-C. Verstigel [1997 : 119] dans leur article sur les expressions idiomatiques (« expressions lexicalisées et entrées dans les dictionnaires ») :

Pour être considérée comme idiomatique, une locution doit être reconnaissable, identifiable comme telle, c'est-à-dire qu'elle doit posséder un certain degré de figement, ce qui la différencie de la métaphore proprement dite. S'opposent en effet la productivité ou la créativité métaphorique au gel ou au figement idiomatique : alors qu'on peut toujours créer de nouvelles métaphores, les expressions idiomatiques constituent un corpus que l'on peut consigner dans les dictionnaires.

On retrouve cette idée chez D. Gaatone [1984 : 73] à propos de la locution :

À vrai dire, ce qu'on appelle communément « locution figée » n'est jamais que partiellement figé [...] Le terme de « locution » doit donc être réservé de préférence à toute séquence lexicale située à un point quelconque entre le syntagme libre, où la combinatoire des mots est gouvernée par les règles de la syntaxe et les compatibilités sémantiques, et la suite entièrement figée qui, elle, équivaut véritablement au mot unique. Le lexique abonde, on le sait, en fossiles qui sont d'anciennes locutions, de nos jours souvent méconnaissables.

Nous voyons donc qu'une vision scalaire du processus de lexicalisation est nécessaire, d'autant plus que la nature paradoxale de celui-ci ne s'arrête pas là.

49 Nous utilisons le terme dans son sens originel, « qui ne fait pas partie du système ».

50 On peut alors parler de « métaphores endormies », ou « expressions à sens métaphorique » à l'instar de C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca [1958 (1992) : 543].

4.3.2 LE DEUXIÈME PARADOXE DE LA LEXICALISATION DES MÉTAPHORES

Les sens dits « figurés » enregistrés par le dictionnaire, sont, par définition, lexicalisés et, par conséquent, quand leur usage en discours ne revêt aucune originalité particulière (par exemple, certaines acceptions de *dent* ou *feuille*), ils actualisent simplement la signification des mots concernés.

[Mortureux 1997 : 88]

L'utilisation des termes *métaphore* – synonyme de créativité – et *lexicalisation* – synonyme de figement – constitue une *contradictio in terminis* : deuxième paradoxe de la « lexicalisation des métaphores », lorsque la métaphore est réellement lexicalisée, sans souvenir de son origine métaphorique, elle perd par là même son statut de métaphore. N. Burbules, G. Schraw et W. Trathen posent une évolution de la métaphore⁵¹ sur l'axe de la lexicalisation, selon un processus en trois étapes : d'abord les métaphores vives (*fresh metaphors*), puis les métaphores figées (*frozen metaphors*) et enfin les métaphores mortes (*dead metaphors*) qui perdent leur statut de métaphores car il n'y a plus de coexistence sens littéral et sens figuré, et ces ex-métaphores deviennent des expressions idiomatiques⁵² [1989 : 106] :

There are three stages in the evolution of metaphorical interpretation. Fresh metaphors [...] are novel and require an interpretive process, involving a lexical analysis and comparison, and a process of generated meaning, sometimes leading to figuration. Frozen metaphors [...] are more familiar and routine and have become idiomatic with repetition; the original generated meaning has become institutionalized (via semic promotion), so that we recall it without a process of figuration – although the original generative process can still be replicated. Dead metaphors [...] are necessarily quite routine and idiomatic, and we can recall the original lexical analysis and comparison only by special effort: the institutionalized meaning comes to mind first, sometimes exclusively, and sometimes it is not possible to recapture the original associations at all.

C'est à cette même division que parvient A. Katz [1998 : 3], avec certes quelques différences, lorsqu'il tente de dégager les diverses formes linguistiques du langage figuré, telle la métaphore ou les expressions idiomatiques, dont il donne la définition suivante : “*conventionalized expression in which the intended meaning often is difficult or impossible to recover from the words making up the expression : HE KICKED THE BUCKET*”. Si ces métaphores sont qualifiées de « mortes », c'est bien justement car le lien métaphorique, l'analogie implicite qui l'a créée n'est plus perçue, voire plus perceptible par les locuteurs natifs de la langue⁵³. Citons encore les trois auteurs susmentionnés, qui se rapprochent d'une étude énonciative adoptant la notion de continuum :

51 Dans ce cas, il s'agit de métaphores étendues, et non de métaphores simples.

52 Il est intéressant de noter que le terme *idiome* provient du grec *idios*, signifiant « propre, particulier à sa propre personne », donc propre à une langue donnée. Les métaphores mortes deviennent cependant des expressions idiomatiques seulement s'il y a un groupe de plusieurs mots figés ; une métaphore composée d'un seul mot, aura beau être morte, elle ne deviendra jamais une expression idiomatique, mais un terme littéral (v. exemple de *tête*).

53 Il ne faudrait cependant pas croire que toutes les expressions idiomatiques viennent de métaphores ; certaines étaient des métonymies, et d'autres cas, comme les *phrasal verbs* – qui ne sont pas forcément métaphoriques – ont pu le devenir par une dématérialisation du verbe ou de la préposition (v. § 8.3).

Previous studies of metaphor have largely failed to consider this pragmatic continuum, and so have confused metaphors and idioms as similarly “figurative”.

La définition que donne J. Searle [1993 : 110] de la « métaphore morte » (c’est-à-dire entièrement lexicalisée et sans souvenir de son origine métaphorique) vient corroborer cette vision :

Dead metaphor: the original sentence meaning is bypassed and the sentence acquires a new literal meaning identical with the former metaphorical utterance meaning. This is a shift from the metaphorical utterance [...] to the literal utterance.

C’est d’ailleurs une idée somme toute très proche de celle des rhéteurs, comme le note W. Booth [1979 : 49] :

Dead [metaphors] are not just dead, they are no longer metaphors. Metaphors for [classical rhetoricians] are generally not contrasted with literal speech but with normal or ordinary or usual, untwisted, speech.

Il y a donc une zone floue, un continuum permettant justement la création et la lexicalisation des métaphores, comme le note M. Dagut [1973 : 168] :

There is thus a continuous gradation, or “cline”, stretching from fully “alive” metaphor to completely “dead” (or “lexical”) idiom, with various intermediate degrees of demetaphorization – cum – idiomaticization. Hence no hard and fast line can be drawn between metaphor and idiom: the one grades off into the other; and moreover, even a highly “lexicalised” idiom can be metaphorically “revivified” by context.

Nous pouvons désormais proposer un schéma amélioré :

Métaphores non lexicalisées	Métaphores lexicalisées	
Perception de leur origine métaphorique Coexistence synchronique du sens littéral et du sens métaphorique	Souvenir de leur origine métaphorique Coexistence synchronique du sens littéral et du sens métaphorique	Oubli de leur origine métaphorique pour la plupart des locuteurs Disparition du sens littéral diachronique Transformation du sens métaphorique antérieur en un autre sens littéral
Métaphores de discours	Métaphores de langue consommées, homologuées	Métaphores mortes, expressions idiomatiques ⁵⁴
Sens figuré perçu	Sens figuré perçu	Sens figuré non perçu
<i>Active</i>	<i>Dormant</i>	<i>Extinct</i> ⁵⁵

⁵⁴ Cette conception des expressions idiomatiques n’est pas forcément la vision traditionnelle, car tous les idiomes ne sont pas générés par le processus de métaphorisation. Cette approche ne fait pas l’unanimité, comme le prouve le titre de R. Gibbs [1993b], “Why idioms are not dead metaphors” ; cependant, R. Gibbs se situe dans une perspective conceptuelle, et le but de son article est de montrer que les expressions idiomatiques font tout de même appel aux métaphores conceptuelles lors de leur interprétation (v. position de Z. Kövecses [2002 : 200-206]). Nous ne partageons pas complètement son avis pour toutes les expressions idiomatiques, car certaines sont tellement lexicalisées, qu’elles en sont devenues opaques, et que le lien de motivation a disparu pour devenir arbitraire.

⁵⁵ Ces trois termes sont empruntés à M. Black [1977 (1993) : 25].

Ou un autre schéma mettant encore plus en avant la notion de continuum et le dynamisme du processus de lexicalisation :

Métaphore vive	$\left\{ \begin{array}{l} \text{disparition, non-entrée en Langue} \\ \text{expression démotivée, régulière} \\ \text{= « idiomes »} \end{array} \right.$	sens métaphorique encore perçu
		sens métaphorique plus perçu
+ surprenant		– surprenant
+ incongru		– incongru

Les métaphores ne font ainsi pas figure d'exception dans le système linguistique, car elles suivent ce que Sapir nomme *the shift of language*, à savoir le processus d'évolution linguistique⁵⁶. La métaphore vive dont le caractère est incongru et l'effet par conséquent important, peut soit rapidement sombrer dans l'oubli, soit rentrer dans l'usage linguistique « courant » avec une perte de son expressivité ; nous nous trouvons face au phénomène courant en langue selon lequel « rien ne se perd, et rien ne se crée », c'est-à-dire que si la langue gagne un nouveau terme, ce même terme perd en expressivité. Dans ce cas deux phénomènes peuvent se produire : soit l'expression a encore quelque souvenir de son origine métaphorique (expression idiomatique avec souvenir de l'origine métaphorique), soit plus aucun souvenir de l'origine métaphorique n'est perçue par les locuteurs natifs, car l'expression est tellement immotivée que son origine en est devenue obscure (cas des réelles expressions idiomatiques sans souvenir de l'origine métaphorique, et qui ne peuvent pas, par conséquent, être expliquées par un locuteur moyen⁵⁷). Notons cependant que ces idiomes complètement lexicalisés peuvent toujours être défigés, c'est-à-dire ravivés, ramenés au discours métaphoriquement, comme nous allons le voir dans la suite de ce chapitre. Notre vision se rapproche ainsi de celle de C. Bally [1909] qui, dans son *Traité de stylistique française* (§ 202 et suivants), classe les expressions figurées en trois catégories :

- Les images entièrement concrètes, évocatrices, imaginatrices à forte charge expressive, suscitant de nombreuses liaisons imaginaires ;
- Les images affectives ou affaiblies, qui ne suggèrent plus, selon A. Henry [1971 : 144], que des « embryons d'image venant s'interposer devant l'abstraction » ;
- Les images mortes, ne suscitant plus aucune liaison imaginaire, et qui par conséquent, ne sont plus ressenties comme telles.

Le caractère métaphorique de certains termes subit donc une constante évolution, jusqu'au stade ultime – que tous les termes métaphoriques n'atteignent pas – qui consiste en une re-littéralisation du terme, dont l'origine métaphorique n'est plus du tout perçue par les locuteurs natifs. Mais entre ces deux pôles, il y a un continuum qu'il ne faudrait pas occulter. En effet, certaines métaphores disparaissent avant même d'avoir subi un quelconque processus de lexicalisation, et d'autres se lexicali-

56 Ce qui correspond à la vie humaine : naissance, développement, mort.

57 Cependant, il ne faudrait pas croire que diachroniquement, ces expressions n'étaient pas motivées, car, comme le note Z. Kövecses [2002 : 201] : “Many, or perhaps most, idioms are products of our conceptual system [...]. Hence, the meaning of idioms can be seen as motivated and not arbitrary”.

sent, mais deviennent de purs clichés – généralement perçus comme peu originaux de par leur utilisation répétitive et abusive – gardant rarement quelque souvenir de leur origine métaphorique. C'est ce que note B. Dupriez [1991 : 287] :

À l'usage, les métaphores perdent leur pouvoir, évoquant de plus en plus immédiatement leur thème, jusqu'à perdre leur sens propre et devenir des clichés.

Comme l'illustrent les exemples suivants, les métaphores utilisées sont tellement figées et répétées qu'elles deviennent des clichés sans aucune originalité, ce dont le narrateur dans le dernier exemple prend conscience lors de l'énonciation du cliché, lorsqu'il prononce *why do we keep using this phrase?*, « phrase » renvoyant en lexicologie anglaise à une expression figée, « toute faite ».

INT44 *What did Father's life show me? That LIFE IS A STRUGGLE, and that struggle gets you nowhere and is neither recognized nor rewarded.*

DIA14b Sans cela, je serais privé de fête. Je partis LA MORT DANS L'ÂME, et priant Dieu que la bonne fût encore sur le toit, lorsque j'irai chercher mon père à la gare.

SHU194 *That might have been THE LAST STRAW, that might have brought him – WHY DO WE KEEP USING THIS PHRASE? – to the breaking point.*

M. Dagut [1973 : 169] note justement que cette complète lexicalisation entraîne également un changement de sens, car l'unité complexe morphologiquement devient simple sémantiquement ⁵⁸ :

What happens is that "an arrangement of semiological units coalesces into a single unit", i.e. the separate designate of the individual terms composing the metaphorical expression are replaced by one single designatum for the whole expression. This replacement can be either total or partial.

Les expressions idiomatiques n'ayant aucun souvenir de leur origine métaphorique n'ont alors qu'un seul sens, ni littéral, ni métaphorique, mais le produit de la lexicalisation, c'est-à-dire un sens qui échappe à l'opposition traditionnelle littérale vs métaphorique ; le remplacement quasi synonymique est alors total : *put the wind up sb, set one's heart on sthg, lose face, be up to one's eyes in*, etc. Aucune lecture littérale n'est alors logiquement possible, car de telles lectures sont impossibles dans le monde extralinguistique. Par contre, les expressions idiomatiques conservant encore un quelconque souvenir de leur origine métaphorique conservent également leur ambivalence, car les deux lectures – littérales et métaphoriques – peuvent coexister dans le monde extralinguistique ; le remplacement est alors partiel : *kick the bucket, pull sb's leg, take sb for a ride, let sb down, go a long way*, etc., et c'est ce que note S. Brock [1988 : 9] lorsqu'elle écrit :

Idioms defy classifications, unless you'll settle for this: some make sense, some don't.

Finalement, si le contexte est primordial pour le décodage des métaphores vives, il devient moins important lors de la lexicalisation des métaphores, comme nous l'avons montré § 3.1.3 avec les métaphores d'internet. L'étude des métaphores relève alors soit de la langue, soit du discours, de la parole, selon leur degré de lexicalisation, comme l'écrit A. Henry [1971 : 30] :

Mais le sens de l'expression figurée ne se révélera nettement que grâce au contexte approprié ou à la situation, qui, justement, éclairent cette conscience ; par là, les figu-

⁵⁸ Notons le parallèle avec le processus de composition qui, comme nous le verrons, va jouer un rôle non négligeable pour véhiculer le sens métaphorique.

res relèvent, toujours et surtout, de la parole et n'appartiennent pas, en tant que telles, à la langue. Si elles pénètrent dans la langue, elles cessent peu à peu d'être vivantes et les associations internes risquent de s'effacer complètement.

Après avoir étudié le trajet métaphorique, il convient de nous pencher sur les causes et les motivations de la lexicalisation.

4.4 CAUSES DE LA LEXICALISATION

Le figement linguistique [...] est constitutif de la langue elle-même. Il est caractérisé par deux niveaux. Il s'agit, d'abord, avec des mots existant par ailleurs dans la langue, de créer des unités nouvelles, des désignations nouvelles. [...] Le second niveau est caractérisé par le fait que les mots polylexicaux peuvent être opaques, c'est-à-dire forgés de façon non reproductible. Ce qui est en jeu alors, ce sont des procédés comme la métaphore (*homme-grenouille*, *casser sa pipe*, *au débotté*) ou la métonymie (*rouge-gorge*, *avoir un toit*, *travailler du chapeau*).

[Gross 1996 : 144-145]

Il nous faut maintenant nous interroger sur les raisons qui sous-tendent le processus de lexicalisation ; nous avançons l'hypothèse que les causes du figement des métaphores en langue ont un rapport – même s'il s'agit d'un rapport inversé – avec les causes qui ont présidé à leur émergence en discours.

4.4.1 CAUSES DE L'EMPLOI MÉTAPHORIQUE

On distinguera plutôt deux fonctions du langage : une fonction *cognitive*, qui caractérise les énoncés utilisés pour exprimer des propositions vraies ou fausses, c'est-à-dire pour représenter des faits, et une fonction *instrumentale* ou *non cognitive*, qui caractérise l'utilisation des énoncés comme vecteurs des relations intersubjectives du locuteur et de l'auditeur.

[Récanati 1979 : 92]

Si l'on se place à un niveau purement linguistique, on peut résumer à deux raisons principales la création métaphorique : premièrement, la création de la métaphore correspond à un besoin, car il n'existe pas de signifiant linguistique pour désigner la réalité extralinguistique. Ceci correspond à un cas particulier, somme toute assez peu productif statistiquement, nommé « catachrèse », du type *pied (de table)*, *feuille (de papier)*, *ails (d'avion)*, etc. Dans ce cas précis, la métaphore n'est pas ressentie par la très grande majorité des locuteurs. Deuxièmement, dans une perspective énonciative, on peut également rechercher l'émergence d'une métaphore dans l'échange communicatif, énonciatif. La métaphore, les psycholinguistes l'ont montré à plusieurs reprises, implique une plus grande participation cognitive du coénonciateur qui doit rejeter le sens littéral, celui-ci étant bloqué par certains traits contextuels, au profit d'un sens dit figuré, qui lui, ne sera pas bloqué par les traits contextuels. En utilisant consciemment un énoncé métaphorique (connotatif, implicite), là où il aurait pu utiliser un énoncé non métaphorique (dénotatif, explicite), l'énonciateur

requiert une plus grande participation cognitive du coénonciateur en ce qui concerne le décodage de l'énoncé ; selon C. Kerbrat-Orecchioni [1994 : 64] :

[Le trope] détourne du droit chemin l'énoncé qu'il investit, imposant à l'émetteur comme au récepteur un surplus de travail cognitif.

Un énoncé métaphorique – sauf s'il est réellement lexicalisé, comme dans le cas d'une catachrèse – est généralement connotatif car, comme l'écrit R. Martin [1983 (1992) : 210] :

Du côté du comparé, la propriété n'est assumée que par le locuteur, de telle sorte que, n'étant pas socialisée, elle est de la nature du virtuème.

Cette plus grande participation de la part du coénonciateur a pour corollaire une plus grande intervention de l'énonciateur dans son énoncé, comme le souligne I. Tamba-Mecz [1981 : 142] :

C'est pourquoi enfin on reconnaît aux figures *une dimension rhétorique*, c'est-à-dire la manifestation (plus marquée que dans d'autres types d'énonciation) de l'énonciateur dans son énoncé.⁵⁹

Pour P. Ricœur, l'énonciation métaphorique est un acte énonciatif, pragmatique. Il s'agit réellement d'un acte illocutoire, doublé d'un effet perlocutoire important. Si l'on traite des causes de la stéréotypisation des métaphores, il faut se pencher sur les effets illocutoires et perlocutoires particuliers qui doivent jouer – ou ne plus jouer – un rôle dans le processus de figement. Il y a toujours singularité à l'utilisation d'une métaphore, sauf si celle-ci est une métaphore morte, une métaphore complètement lexicalisée, voire un cliché. Elle n'est alors plus perçue comme métaphore, et par conséquent, elle perd son effet perlocutoire. P. Djian dans sa nouvelle « Une raison d'aimer la vie » [1989 : 14] raconte son désespoir face à la mort de Richard Brautigan :

Je lui expliquai que Brautigan était une des bonnes raisons d'aimer la vie, j'étais à deux doigts *d'envoyer un torrent de larmes* à travers la pièce mais il me souriait de toutes ses dents [...]

Si P. Djian avait utilisé une métaphore plus courante pour désigner sa tristesse (*fondre en larmes* par exemple), l'effet perlocutoire sur le coénonciateur – ici le lecteur – en aurait été amoindri. Terminons en citant P. Delerm qui, dans sa nouvelle « L'envol » [1996 : 49], narre l'histoire d'un homme solitaire :

ENV49 Ce matin-là, il se leva très tôt. Devant sa fenêtre, LE MOUTONNEMENT DES TOITS ANCIENS AUX TUILES COURBES ET ROSES lui parut comme un appel.

L'utilisation du terme *moutonnement* frappe le lecteur par son originalité, renforçant encore, à notre avis, la complicité entre énonciateur et coénonciateur. La métaphore vive correspond alors à la trace figurale de l'énonciateur, et il est intéressant de noter que lors des traductions de métaphores, le traducteur semble conserver autant que faire se peut la métaphore, c'est-à-dire la marque de l'instance énonciatrice. Cependant, il est des cas où le traducteur est dans l'impossibilité de traduire une métaphore en langue source par une métaphore équivalente en langue cible ; l'intraduisibilité peut être de deux types selon J. C. Catford [1965] :

- soit *linguistique* : lorsqu'il n'y a pas de correspondance syntaxique ou lexicale en LC ;

⁵⁹ Cette « dimension rhétorique » recouvre partiellement ce que nous nommons « dimension épilinguistique ».

- soit *culturelle* : lorsqu'il n'y a pas de correspondance culturelle ou situationnelle en LC ⁶⁰.

La solution consiste alors à rendre le sens, procédé que P. Newmark [1988] nomme « *sense* » ; cependant on perd une partie de l'impact métaphorique, et l'on est face à ce que les théoriciens de la traduction à la suite de E. Nida et de G. Mounin nomment « entropie ». La traduction de la métaphore par un segment littéral est un type particulier d'entropie que C. et J. Demanueilli [1995 : 105] nomment « entropie de type rhétorique », ou « aplatissement ». Ce que nous avons remarqué, c'est que ce phénomène d'entropie est très souvent contrebalancé par un phénomène de « compensation », ce qui n'est en soi pas une nouveauté en traductologie, mais qui l'est pour la métaphore ; si le traducteur ne peut rendre une métaphore par une métaphore, il se passe souvent la chose suivante : une métaphore, le plus généralement lexicalisée, va être introduite pour traduire un segment littéral, ce qui confirme l'hypothèse que nous avons avancée plus haut, à savoir qu'une fois lexicalisée, la métaphore s'achemine vers le langage littéral. Cette tendance est notée par J. Delisle [1993 : 414] :

Enfin, il n'est pas contraire au principe de la traduction d'introduire ponctuellement dans le TA une métaphore usée ou vive, même si cette figure de rhétorique est absente du TD. ⁶¹

La métaphore joue donc un rôle précis, puisque le traducteur, lorsqu'il se trouve dans l'impossibilité de la traduire par une autre métaphore, va compenser la perte de celle-ci par un ajout métaphorique à un autre endroit du texte. Les observations effectuées sur notre corpus confirment cette tendance.

Le Diable au corps compte 236 métaphores, et 155 de ces métaphores sont traduites par des métaphores en anglais dans *Devil in the Flesh*. Le traducteur a également ajouté 78 métaphores, ce qui fait 233 métaphores dans la traduction anglaise, c'est-à-dire une quasi-identité quantitative par rapport au roman français. Plus intéressant encore est le cas d'*Intimacy* qui compte 255 métaphores, dont 189 sont traduites par des métaphores. Le traducteur a ajouté 93 métaphores dans la traduction française, ce qui donne un total de 282 métaphores pour *Intimité*, c'est-à-dire 27 de plus que dans la version originale ; il faut cependant noter que la plupart des métaphores ajoutées par le traducteur sont des métaphores lexicalisées, voire complètement mortes, et qu'on pourrait les considérer comme des lexèmes littéraires. Ce que nous pouvons conclure de ces courtes statistiques, c'est que la métaphore joue bel et bien un rôle, et que le traducteur, lorsqu'il ne peut la rendre, va compenser par d'autres métaphores ⁶² à un autre endroit dans le texte.

60 Cette intraduisibilité d'ordre culturel est due au fait que des images (ce qui sous-tend la métaphore) peuvent exister dans la langue source et dans sa culture, mais être inexistantes dans la langue cible et dans sa culture. E. Nida, traducteur de la Bible, a été confronté à ces difficultés à de multiples reprises lors de la traduction des paraboles (reposant donc sur une ou des images) ; comment traduire la parabole du bon grain et de l'ivraie dans une civilisation de nomades qui ne connaît pas les semences ?

61 TA signifie « texte d'arrivée » et TD signifie « texte de départ ». Nous partageons l'opinion de J. Delisle dans une certaine mesure mais ne le suivons pas lorsqu'il écrit que l'on peut remplacer un énoncé littéral par une métaphore vive, c'est là le travail de l'écrivain, du poète, mais nullement du traducteur, qui imposerait un autre style, son propre style, au texte qu'il doit traduire, comme s'il corrigait le texte source.

62 La réalité est en fait plus complexe ; en effet, il n'y a pas que l'ajout d'une métaphore qui peut compenser le phénomène d'entropie, car le traducteur peut également compter sur les phénomènes euphoniques (assonance, allitération) par exemple. C'est le phénomène que H. Chuquet et M. Paillard [1989 : 29] nomment « parallélisme prosodique » : « Métaphores et parallélisme prosodique, ces deux procédés sont à rapprocher pour la double raison que le parallélisme prosodique joue souvent un rôle

Processus traductologiques	<i>Intimacy</i> → <i>Intimité</i>	<i>Le Diable au corps</i> → <i>Devil in the Flesh</i>
Nombre de métaphores	255 → 282	236 → 233
Métaphore → Métaphore	189	155
Métaphore → Non-métaphore (littéral)	56	81
Métaphore lexicalisée → Non-métaphore	55	75
Métaphore vive → Non-métaphore	1	6
Métaphore → Ø	10	0
Métaphore lexicalisée → Ø	9	0
Métaphore vive → Ø	1	0
Non-métaphore → Métaphore	93	78
Non-métaphore → Métaphore lexicalisée	88	74
Non-métaphore → Métaphore vive	5	4

Il nous faut désormais nous interroger sur l'effet produit par la lexicalisation des métaphores ; celle-ci annule-t-elle la métaphore et l'effet qui avait présidé à son émergence, ou bien n'y a-t-il pas conservation d'une partie des effets associés à l'énonciation métaphorique ?

4.4.2 CONSÉQUENCES DE LA LEXICALISATION SUR L'EFFET PRODUIT PAR LES MÉTAPHORES

Dans d'autres cas, la métaphore fournit le moyen économique de remplacer une périphrase trop encombrante : dans la langue parlée, « queue » tend à se généraliser au détriment de « file d'attente » sans que l'on puisse attribuer à cet emploi une autre raison qu'une économie d'effort et de temps. Ces métaphores ont tendance à se lexicaliser assez rapidement : elles sont alors senties comme le terme propre, du moins comme le terme habituel.

[Le Guern 1973 : 68]

Il a été démontré par les spécialistes de l'acquisition du langage qu'aussi bien pour l'acquisition d'une langue maternelle que pour l'acquisition d'une langue seconde,

de renforcement ou de substitut de la métaphore dans la traduction et qu'ils fonctionnent l'un et l'autre, sur deux plans différents, selon le principe d'évocation par similarité. La correspondance est particulièrement manifeste dans la traduction des proverbes et expressions. [...] Au-delà des expressions les plus solidement fixées par l'usage, le parallélisme prosodique est exploité de façon plus systématique en anglais, venant ou non à l'appui d'une métaphore ». Ces auteurs ont raison de souligner que ce parallélisme prosodique joue un rôle de renforcement ou de substitut de la métaphore, le rôle de renforcement s'apparentant souvent à un moyen mnémotechnique, ce qui est encore plus probant pour les proverbes, mais aussi un substitut à la métaphore qui a (peut-être) fait choisir un mot plutôt qu'un autre par simple souci d'allitération ou d'assonance.

les métaphores lexicalisées s'acquièrent plus tardivement dans l'apprentissage que d'autres unités de langue (dont les métaphores lexicalisées font partie), car elles nécessitent une connaissance culturelle développée. Ce n'est peut-être pas le fait qu'il y ait plusieurs sèmes en commun qui va faciliter l'interprétation, mais plutôt le degré de lexicalisation de la métaphore. Plus celle-ci est lexicalisée – c'est-à-dire plus elle fera partie du lexique réel⁶³ – plus le décodage pour le coénonciateur est facilité. On a moins recours au contexte et au cotexte, car si la métaphore est vraiment lexicalisée, le coénonciateur ne la voit plus comme une image, comme une métaphore, mais comme un simple terme, une simple expression faisant partie du vocabulaire de tout un chacun⁶⁴. Si le coénonciateur ne possède pas les connaissances extralinguistiques nécessaires au décodage de la métaphore, il y a blocage au niveau de la compréhension entre énonciateur et coénonciateur.

A. Rey [1977 : 195] propose une explication du figement de ce qu'il nomme « locutions » ; les expressions les plus démotivées seraient plus facilement stéréotypées que celles dont le sens est trop évident :

Ce n'est évidemment pas par hasard que des locutions démotivées ont vécu pendant des siècles et sont employées aujourd'hui quotidiennement (*faire des châteaux en Espagne, reprendre du poil de la bête...*) alors que d'autres, claires et expressives et peut-être trop claires, trop motivées, n'ont pas vécu (*juger du bois par l'écorce...*).

Cette vision est partagée par D. Gaatone [1984 : 70] qui écrit :

La locution en effet [...] est généralement reconnue comme le lieu où règne l'arbitraire [...] Dans une perspective historique, *arbitraire* est au fond synonyme de *démotivé* plutôt que d'*immotivé*.

Si l'on en croit ces deux linguistes, les formules stéréotypées qui perdureraient seraient celles dont le sens en synchronie ne permettrait plus de repérer le sens dont il a été issu en diachronie. Plus les métaphores seraient démotivées, plus elles seraient théoriquement lexicalisables. Ceci corroborerait la thèse selon laquelle les métaphores qui sont vraiment lexicalisées sont celles qui n'ont plus aucun souvenir de leur origine métaphorique. Seraient plus facilement lexicalisables celles dont le décodage est plus difficile, et par conséquent dont l'effet perlocutoire est plus important. Il y aurait donc un rapport entre l'effet perlocutoire produit par la métaphore, et son éventuelle lexicalisation, lexicalisation qui annulerait tout le bénéfice perlocutoire produit par cette métaphore. En d'autres termes, une métaphore qui « frappe » le coénonciateur par sa nouveauté et son originalité – une véritable métaphore vive – serait plus facilement lexicalisable qu'une métaphore à laquelle il manquerait ce degré d'innovation. En tout cas, ce que l'on peut noter de façon générale, c'est que plus la métaphore se cristallise, plus l'effort cognitif nécessaire à son interprétation diminue, ainsi que son expressivité et sa fraîcheur : paradoxe ultime de la métaphore qui, de par sa reconnaissance linguistique (le fait qu'elle devienne un fait langagier, et plus seulement discursif), meurt en tant que métaphore. Il ne faudrait pas croire que l'on est, une fois encore, face à un lien de mono-causalité : en effet, les métaphores qui opèrent une « économie d'effort et de temps » [Le Guern 1973 : 68] par

63 Un autre emprunt à J. Tournier qui divise le lexique en *lexique réel* (lexique que l'on utilise), *lexique potentiel* (lexique qui pourrait être créé, qui est réalisable car obéissant aux règles de formation lexicale), *non-lexique* (lexique qui n'est pas réalisable) et enfin le *xénolexique* (emprunts lexicaux à d'autres langues).

64 Ce que les linguistes anglais appellent *idioms* et qui ne nous semble par recouvrir tout à fait le mot français *idiome* (v. discussion *infra*).

la concision qu'elles représentent seront aussi plus facilement lexicalisables que les autres. Si l'on désire généraliser les causes de la lexicalisation, on remarque que les stéréotypes – qu'ils soient langagiers, socioculturels, etc. – jouent toujours un rôle de médiateur entre l'individu et la société. On recherche leur origine tantôt dans les motivations individuelles propres à chaque individu, tantôt dans des facteurs socio-culturels. C'est par leur rôle de cohésion sociale qu'ils apparaissent, et qu'ils acquièrent une certaine pérennité dans l'usage. C'est de là que naît leur fonction, comme le soulignent R. Amossy et A. Herschberg Pierrot [1997 : 28] :

Le stéréotype schématise et catégorise ; mais ces démarches sont indispensables à la cognition, même si elles entraînent une simplification et une généralisation parfois excessives. Nous avons besoin de rapporter ce que nous voyons à des modèles pré-existants pour pouvoir comprendre le monde, faire des prévisions et régler nos conduites.

Cependant, des métaphores cristallisées ne peuvent-elles pas retrouver une liberté combinatoire qui ferait fi de l'opacité sémantique et du figement syntaxique ?

4.4.3 LA DÉLEXICALISATION OU LE DÉFIGEMENT

En réalité, « le flambeau de la Vérité » n'est pas une comparaison neuve ; elle est au contraire une expression toute faite, fort usuelle, devenue lieu commun, suivant le sort habituel des comparaisons heureuses : elles tombent dans le domaine public. Mais cette comparaison « le flambeau de la Vérité » qui, dans les circonstances ordinaires, passerait inaperçue, retrouve sa vigueur ordinaire du fait que Lichtenberg en fait jaillir une conclusion nouvelle. Cette réédition d'expressions pâlies avec *restauration de leur plein sens* nous est déjà connue comme étant une des techniques de l'esprit ; elle se range dans le groupe de l'emploi multiple du même matériel.

[Freud 1930 : 120-121]

Des figures complètement lexicalisées peuvent très bien être « ressuscitées », « retrouver une nouvelle vie » – pour filer la métaphore – et rentrer de nouveau dans des combinaisons métaphoriques. C'est ce phénomène que P. Ricœur nomme le « ravinement », plus connu en linguistique sous le nom de « défigement », comme l'explique G. Gross [1996 : 20] :

Le défigement [...] consiste à briser le carcan qui caractérise les suites figées. Le défigement consiste à ouvrir des paradigmes là où, par définition, il n'y en a pas.

La motivation métaphorique apparaît de nouveau, ainsi que l'expressivité de la figure qui ressurgit, grâce à ce rajeunissement ⁶⁵, cette reviviscence qui, selon A. Henry [1971 : 146], « semble toujours avoir pour but, ou, du moins, pour conséquence, un retour vers le concret ». En effet, rien n'empêche une forme originellement métaphorique, mais aujourd'hui littérale d'entrer de nouveau dans des combinaisons métaphoriques, comme si le système ne pouvait pas continuellement juguler les faits de langue. Nous sommes donc face à un mouvement perpétuel où tout lexème peut théoriquement recevoir une acception métaphorique si le contexte s'y

65 A. Henry [1971 : 149] parle métaphoriquement de « cures de rajeunissement métaphorique ».

prête, et si l'énonciateur décide d'adopter une telle stratégie discursive. Le sens n'est donc pas à jamais figé⁶⁶, et la transmission jamais à l'identique : nous ne sommes pas face à un cercle langagier qui emprisonnerait les métaphores, mais face à une spirale, car le figement reste ouvert et peut toujours voir ses effets annihilés par le défigement. M. Angenot [1989 : 894], dans sa tentative de construire « l'idéologème » – c'est-à-dire la manifestation d'un stéréotype langagier – précise :

Et dans un état du discours social, l'idéologème n'est pas monosémique ou monovalent ; il est malléable, *dialogique* et *polyphonique*. Son sens et son acceptabilité résultent de ses migrations à travers les formations discursives et idéologiques qui se différencient et qui s'affrontent, il se réalise dans les innombrables décontextualisations et recontextualisations auxquelles il est soumis.

Assez paradoxalement, le phénomène de défigement a la même visée, les mêmes effets que la métaphore vive, car tous deux sont des stratégies énonciatives à visée perlocutoire, et c'est pour cette raison que les titres des journaux utilisent en abondance, côte à côte, les phénomènes de métaphorisation et de défigement, ce dernier consistant à redonner vie à une construction qui avait été « gelée » par le processus de lexicalisation. Les effets perlocutoires de la métaphore qui s'étaient vus annulés par le figement se voient réanimés par le défigement qui permet à la métaphore d'acquérir une deuxième vie⁶⁷. Le lien avec le référent qui s'était vu court-circuité lors de la lexicalisation se réveille, et c'est pour cette raison que J. Picoche et M.-L. Honeste [1994 : 123] parlent du « réveil⁶⁸ des figures endormies » :

Il y a, bien sûr, un continuum, avec des seuils mobiles, non seulement entre mouvements de pensée sans figure et mouvements de pensée porteurs de figures, mais encore entre figures vivantes, figures éteintes et non-figures. Une métaphore encore vivante pour un locuteur peut-être totalement morte pour un autre, mais peut être ramenée à la vie si elle est « filée », c'est-à-dire utilisée dans une succession de métaphores cohérentes entre elles.

Citons quatre exemples tirés de notre corpus :

INT4a *I AM IN AT LEAST THREE MINDS about all questions.*

La métaphore *be in two minds* est délexicalisée, c'est-à-dire retravaillée par l'auteur, qui remplace *two* par *three* dans un but humoristique, illustrant par là ce que J. Tournier appelle la « pulsion ludique » du langage, toujours prêt à briser le carcan du système langagier pour reconstruire du nouveau. Les mêmes procédés sont à l'œuvre avec INT11b (*set the record straight*), où c'est l'adjectif qui est modifié, INT103 et SHU49, par l'ajout d'un adjectif (*straight* et *dim*) au sein d'un segment figé. Ce phénomène illustre le fait que la langue n'est jamais clôturée, et que l'énonciateur peut toujours jouer avec elle.

INT11b *I am trying to be resolute. Tonight, don't worry, I will SET THE RECORD CROOKED.*

INT103 *Her pubic hair is not as luxuriant and soft as Nina's. But if she lets me fuck her here, now, on the floor, I won't leave. I will PUT MY STRAIGHT SHOULDER TO THE WHEEL and accept my responsibilities for another year.*

66 On retrouve cette idée dans la narratologie de G. Genette qui met en avant l'idée d'une « lecture plurielle » pour les textes, et dans les écrits d'U. Eco [1979 (1998)] sur la « coopération interprétative dans les textes narratifs ».

67 On pourrait presque parler de « lifting métaphorique ».

68 Ce terme *réveil* est déjà mentionné chez C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca [1958 (1992) : 543].

SHU49 *He isn't so well-known now – his book's long been out of print – but if you mention his name to people of a certain age, it still RINGS A DIM BELL, they know who you mean.*

Comme l'a justement fait remarquer M. Le Guern [1973 : 89], « loin de le briser, la lexicalisation des métaphores favorise bien souvent l'essor de l'imagination ». Ce phénomène constitue le troisième paradoxe du figement – et du défigement – des métaphores, dont Raymond Devos⁶⁹ s'est fait le chantre, et que nous citerons en guise de conclusion : le sketch se nomme « L'ombre de soi-même », et R. Devos y raconte l'histoire de son chien qui dévore chaque ombre qui passe ; afin de pouvoir garder la sienne, il doit vivre dans l'obscurité :

Parfois, à la faveur d'un rayon de lune, je projette sur le mur quelques ombres familières : un ange qui passe, un doute qui plane – sans son ombre, parce que l'ombre d'un doute ça fait belle lurette que mon chien l'a bouffée. Jusqu'à présent j'ai tenu le coup, mais qu'advient-il le jour où je ne serai plus que l'ombre de moi-même ?

R. Devos utilise ici – comme c'est souvent le cas dans ses sketches – le jeu sens figuré vs sens littéral⁷⁰ ; on serait bien en mal d'en choisir un au détriment de l'autre, et c'est bien ce qui fait toute la richesse de la délexicalisation ; aucune des deux lectures n'est à privilégier, car ce qui importe, c'est l'éclairage réciproque que ces deux lectures entretiennent dans ce contexte précis, tout comme ce titre de *Newsweek*⁷¹ après les attentats du 11 septembre 2001 : *Can the Airline Industry Take off Again?* La métaphore *take off* renvoie non seulement à la reprise économique dans les transports aériens (lecture métaphorique), mais le lecteur ne peut manquer d'esquisser un sourire avec le sens littéral de *take off*, c'est-à-dire « décoller » pour un avion. Tout comme la combinaison entre métaphore et comparaison, il nous semble que l'utilisation conjointe d'une lecture métaphorique et d'une lecture littérale rend la métaphore plus concrète en la fixant dans un réel plus facilement imaginable du coénonciateur, en la rendant plus crédible en lui fournissant « une sorte d'alibi existentiel » [Tamba-Mecz 1981 : 183]. Mais même si le sens figuré se fait plus nettement jour ici, le sens propre reste présent en filigrane, et ne peut être évacué totalement. Mais d'ailleurs, n'est-ce pas le cas pour toute métaphore ?

Tout au long de ce chapitre, nous avons tenté de montrer que le simple fait de parler de « lexicalisation des métaphores » relevait d'une démarche paradoxale par plusieurs aspects. Cependant la métaphore peut être lexicalisée, mais perd par là même tous ses attributs de métaphore, et même son statut de métaphore lorsqu'elle est entièrement lexicalisée. Il est également intéressant de noter que le processus de figement constitue en lui-même un paradoxe : comme nous l'avons vu précédemment, le phénomène de lexicalisation est scalaire ; il s'agit d'un axe de lexicalisation, fait de plus ou de moins. C'est donc une zone floue, un entre-deux linguistique entre le discours et la langue, un lieu de passage. Le figement qui consiste à fixer des unités en langue est paradoxalement un processus dynamique car toujours

69 Raymond Devos à *L'Olympia*, PolyGram Vidéo, 1994.

70 Cette figure consistant à utiliser un terme dans une acception littérale et une acception métaphorique est connue sous le nom de *syllapse*, et plus particulièrement de *syllapse oratoire* (que l'on oppose à la *syllapse grammaticale*) dont le *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* [1961 (1998) : 1157] donne la définition suivante : « Figure du style précieux, elle établit un rapport d'identité ou de comparaison entre un principe physique (*le feu d'un incendie*) et un principe moral dont les effets paraissent analogues (*le feu d'un sentiment violent*), l'un et l'autre étant représentés par le même mot (*feu*) ».

71 *Newsweek*, 26 novembre 2001.

en activité, et faisant passer des unités d'un état X à un état Y. Il en est de même pour le processus de défigement qui lui aussi est dynamique, et permet à la langue de continuer de jouer avec sa propre énonciation, relançant la dimension épilinguistique propre à la métaphore, créatrice de flou, d'indicible, de foisonnement, mais aussi génératrice d'innovations, qu'elles soient conceptuelles ou lexicales.

MILIEU SIGNIFIANT DES MÉTAPHORES ET INTERPRÉTATION

Figures of speech arise in an ecology: the preceding discourse, environmental events, and the like. Almost all the relevant research has examined discourse context, and almost all comments relevant to the recognition problem argue that contextual information aids in facilitating a nonliteral interpretation.

[Katz 1998 : 22]

De par son rôle de matrice lexicogénétique ¹, la métaphore crée de la nouveauté dans le langage, et permet ainsi l'innovation lexicale. Comme F. de Saussure l'avait déjà perçu, le langage humain est pris entre deux pôles, celui de l'habitude et celui de la nouveauté. S'il n'y avait que de l'habitude dans la communication, il y aurait vite désintérêt dans l'acte énonciatif. On peut dire que le langage est constamment tiraillé entre une tendance à l'économie, qui fait qu'un énoncé doit être reconnu rapidement comme tel par le coénonciateur grâce à ses propriétés morphologiques, syntaxiques, phonologiques, sémantiques, etc., et une tendance au foisonnement ², à la plurivocité, les jeux de mots, la quasi-synonymie, la polysémie et... la métaphore ³. O. Jespersen [1924] avait déjà noté l'existence de ces deux principes opposés dans les langues : le *figement*, et la *liberté combinatoire*, idée reprise par A. Culioli ⁴ :

Il y a toujours déformabilité et glissement, toujours foisonnement, et en aucun cas de représentation biunivoque. Ce foisonnement est partie intégrante du langage. Il y a toujours un trop ⁵ qui est là, qui est nécessaire, et qui sert car la métaphore s'y love.

1 Nous empruntons l'expression au lexicologue J. Tournier, qui considère que la métaphore est un processus métasémique, et par là même un simple processus d'évolution sémantique. J. Tournier traite de ce phénomène d'évolution du lexique et réfère au processus d'évolution par l'appellation « matrices lexicogénétiques » afin de montrer que la création métaphorique obéit à des règles et peut être dupliquée, tout comme la dérivation, la composition...

2 Ceci rappelle ce que S. Ullmann nomme *vagueness*, et qu'il rattache en partie au phénomène de la polysémie.

3 Aristote [*Rhétorique* 339-340, 1412a] avait également noté la similarité d'effets produits par le jeu de mots et la métaphore : « Le même effet [que la métaphore] est produit dans les jeux de mots, car il y a surprise, et cela même en poésie : le mot qui vient n'est pas celui que l'auditeur avait dans l'esprit ».

4 Journée d'étude sur la métaphore organisée à l'Université Denis Diderot - Paris 7 par M.-L. Grousier le 12 juin 1998.

5 Cette notion de « trop », de « reste » n'est pas sans rappeler la théorie de J.-J. Lecercle sur « le reste » (ce qu'il nomme en anglais *the remainder*).

Ce sont ces notions qui vont nous intéresser dans ce chapitre ; elles constituent ce que nous avons choisi de nommer le « milieu signifiant des métaphores ».

5.1 L'INNOVATION, LE FOISONNEMENT, LE FLOU, L'INDICIBLE

It is a given that our ability to comprehend speech is closely tied to cultural and real-world knowledge [...]. In fact, because so much is left "unsaid", full communication has to go from what is actually expressed linguistically to what is unsaid.

[Katz 1998 : 16]

Dans la langue tout est mouvance, tout est flou.

[Martin 1983 (1992) : 99]

Il y a toujours un indicible, un oblique dans la métaphore, un flou que M. Black [1977 (1993) : 29] considère d'ailleurs normal compte tenu de la nature de la métaphore :

Since we must necessarily read "behind the words", we cannot set firm bounds to the admissible interpretations: Ambiguity is a necessary by-product of the metaphor's suggestiveness.

C'est ce que notent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 140, nous soulignons], lorsqu'ils discutent des métaphores conventionnelles de l'amour :

What we experience with such a metaphor is a kind of reverberation down through the network of entailments that awakens and connects our memories of our past love experiences and serves as a possible guide for future ones.

La dimension polysémique allant de pair avec le processus métaphorique s'explique par ce foisonnement métaphorique omniprésent : lorsqu'un énonciateur décide d'utiliser une métaphore, il y a très souvent renvoi à plusieurs idées, car ce que l'on veut dire se trouve être au-delà des mots qu'on peut employer, comme le rappelle M. Turner [1998 : 53] lorsqu'il utilise l'adjectif *open-ended* pour définir la métaphore. Il y a une sorte d'énergie, de puissance du dire métaphorique, dans l'aveu même de son incapacité à dire directement, c'est-à-dire littéralement et logiquement, selon les règles lexicales logiquement établies. Et l'on pourrait d'ailleurs résumer toutes les fonctions de la métaphore à cette fonction, la nomination, la représentation de nos expériences que le langage littéral est incapable de prendre en charge. C'est comme si le langage s'« étirait »⁶ pour remplir ce rôle. Le langage métaphorique n'est donc pas une simple variante stylistique – quoiqu'il puisse remplir ce rôle parfois – du langage littéral, comme nous l'avons déjà noté, et comme le rappelle C. Cacciari [1998 : 120] : "*Metaphor [...] is not a fancy way to say something that could have been equally well said literally*", bien au contraire, la métaphore servant souvent à exprimer ce que le langage littéral est de toute façon incapable d'exprimer, car elle comporte un indicible qui fait toute sa valeur, toute sa raison d'être. K. Harries [1979 : 72] a perçu cet indicible lorsqu'elle écrit :

What metaphor names may transcend human understanding so that our language cannot capture it.

6 S'étirait sans que le lien ne « casse ». Nous y reviendrons dans le chapitre 9.

Et la métaphore permet justement de rendre dicible, ce qui ne le serait de toute façon pas autrement, comme le note M. Le Guern [1973 : 72] :

Elle permet de briser les frontières du langage, de dire l'indicible.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'utilisation d'une métaphore est généralement due à cette incapacité à dire « littéralement », le terme *incapacité* devant ici être pris dans deux acceptions :

- Aucun terme littéral n'existe, et il faut une « roue de secours langagière » ; la métaphore joue alors le rôle de catachrèse (rôle aussi bien dans le processus de néologie linguistique que dans la création de concepts, qu'ils soient scientifiques ou philosophiques). L'impossibilité est ici d'ordre linguistique.
- Un ou plusieurs termes linguistiques existent, cependant, le sujet parlant ne peut pas (ne veut pas ?) nommer la réalité de façon littérale, c'est-à-dire franchement, sans avoir recours à un chemin de traverse. L'impossibilité serait ici plus de l'ordre du métaphysique, voire du psychanalytique, et implique souvent des processus euphémiques fondé sur des tabous⁷ : il est alors symptomatique que des réalités telle la mort soit très fréquemment nommées de façon métaphorique : *s'éteindre, disparaître, s'en aller, passer l'arme à gauche, casser sa pipe*, etc., en français, *go west, kick the bucket, climb the golden stair, be called to the eternal sleep, cross over the great divide, answer the last muster, depart*, etc., en anglais ; il en est de même pour le domaine sexuel. Un exemple de notre corpus traitant de la dépression⁸ nous semble révélateur par l'utilisation faite des métaphores, car le narrateur ne peut ou ne veut pas nommer ce mal-être indescriptible :

INT11a *This confusion is not going to LEAVE ME ALONE. But by the morning my mind had better be MADE UP about certain things. I must not DESCEND INTO self-pity, at least not for longer than necessary. I have found that it is not my moods that frustrate me but the depth and indeterminacy of their duration. If I feel a bit LOW, I fear a year-long depression.*

On est alors du côté de l'indicible, du non-dicible. Apparaît alors selon les termes de G. Kleiber [1999 : 86] « le caractère ouvert, variable, non limitatif [de la métaphore] que tout le monde se plaît à lui reconnaître ». Selon A. Culioli, c'est grâce à cette propriété de déformabilité et de foisonnement que l'on peut utiliser la langue pour rendre compte de la langue ; par conséquent, toute activité métaphorique suppose une perte et, paradoxalement, un gain expressif et/ou cognitif. En discours, c'est donc dans une zone floue que la métaphore opère, et vouloir à tout prix « éclairer » cette zone floue nous semble en totale contradiction avec l'esprit et la raison d'être de la métaphore, même si le sens est généralement véhiculé de façon adéquate. Cependant, notre tâche va bel et bien consister à tenter de mettre au jour les opérations langagières qui président à l'énonciation métaphorique, et nous allons justement voir dans les chapitres 7, 8 et 9 que les structures choisies lors de l'énonciation métaphorique vont avoir pour but de réduire linguistiquement le flou conceptuel, flou résultant de la mise en relation de deux domaines différents, afin que l'énoncé métaphorique puisse être décodé par le coénonciateur.

⁷ Voir J. Tournier [1975a].

⁸ On pourra à ce sujet consulter le roman autobiographique de William Styron, *Darkness Visible: A Memoir of Madness*, dans lequel l'auteur fait part – souvent métaphoriquement – de sa lutte contre la dépression, qu'il nomme “*a veritable howling tempest in the brain*” [1990 : 38].

Pendant longtemps entourée d'un halo de méfiance et par conséquent rejetée, la métaphore se transforme dans notre monde contemporain en un véritable outil cognitif, nous permettant de comprendre, c'est-à-dire de percevoir et faire sens du monde dans lequel nous vivons. Pendant de nombreuses années, les linguistes, les philosophes, les scientifiques (biologie, physique, chimie, etc.) ont désespérément cherché la trajectoire la plus droite possible ; il nous semble qu'à un certain point, ils se sont laissés attirer par le chant des sirènes de la formalisation excessive, en oubliant quelque peu la dimension humaine, jamais, ou très rarement prise en compte. L'homme est *méta-* (métaphore, métaphysique, etc.) et une partie de la connaissance lui échappe, la première raison étant qu'il ne peut ontologiquement se connaître lui-même. Le sens ne peut donc pas être transmis intégralement, et c'est seulement le recours à la métaphore – avec sa charge d'indicible – qui permet parfois de communiquer une partie de ce qui ne pourrait pas l'être autrement. Comme le souligne A. Stambuk [1998 : 377] :

It is a known fact that even when both participants of the communication process share the same knowledge, meaning can rarely, if ever, be transferred in its entirety. Metaphorical imagination is, therefore, essential for communicating experience which is not shared.

Le flou nous semble donc être une des raisons d'être de la métaphore, et ce, à plusieurs égards ; premièrement, car il est parfois difficile de décider si l'on se trouve face à un énoncé « métaphorique » ou « à sens littéral ». I. A. Richards [1936 (1964) : 118-119] avait perçu le flou inhérent au langage, même lors d'une utilisation non métaphorique ; il avait remarqué qu'il était parfois difficile de tracer une frontière précise entre les utilisations littérales et figurées :

We notice that even the boundary between literal and metaphoric uses is not quite fixed or constant. [...] A word may be simultaneously both literal and metaphoric, just as it may simultaneously support many different metaphors, may serve to focus into one meaning many different meanings. This point is of some importance, since so much misinterpretation comes from supposing that if a word works one way it cannot simultaneously work in another and have simultaneously another meaning.

Whether, therefore, a word is being used literally or metaphorically is not always, or indeed as a rule, an easy matter to settle. [...] If we cannot distinguish tenor from vehicle then we may provisionally take the word to be literal; if we can distinguish at least two co-operating uses, then we have metaphor.

Que l'on pense à la syllepse, cette figure par laquelle on prend dans un même énoncé aussi bien l'acception littérale que l'acception figurée d'un terme. Flou métaphorique donc, mais également flou langagier, comme pour R. Martin qui fonde son approche de la logique sémantique sur cette notion de « relativité de la vérité », tout comme l'avait fait F. Nietzsche [1872 : § 41 (1991) : 49-50] un siècle auparavant :

À présent la philosophie ne peut plus que mettre l'accent sur la *relativité* de toute connaissance et sur son *anthropomorphisme*, comme sur la force dominante de l'*illusion*.

En effet, rien dans le langage ne saurait vraiment être qualifié de « vrai » ou de « faux », mais plutôt de « plus ou moins vrai », ou de « plus ou moins faux » dans l'univers de croyance dans lequel le locuteur se trouve au moment où il va produire son énoncé [Martin 1983 (1992) : 26] :

Dans le langage naturel, la vérité a tous les caractères de la relativité. En effet :

1. La vérité langagière est modulée : une phrase peut être plus ou moins vraie ($\pm V$).

2. La vérité langagière est modalisable : elle est relative à des mondes possibles.
3. La vérité langagière est une vérité prise en charge par un sujet : le locuteur affirme ce qu'il croit être vrai ; ce qui est vrai pour lui ne l'est pas nécessairement pour autrui ; la vérité si l'on préfère, vaut à l'intérieur d'un univers de croyance.

Ceci se rapproche de ce que J.-J. Wunenburger [2000 : 35] considère être la question fondamentale quant à la rationalité :

L'enjeu de la question est non seulement de savoir si la rationalité ne doit pas être reconnue comme composite, plurielle, étagée, croisée, mais aussi de se demander si, en fin de compte, l'idéal de rationalité classique, celui des idées claires et distinctes, du sens propre, du concept défini, n'est pas une fiction, une utopie, en tout cas une Idée régulatrice plus qu'une réalité cognitive de fait.

Aussi rejetons-nous ce que G. Lakoff et M. Johnson [1980] appellent le « mythe de l'objectivisme », à savoir le fait que le monde est fait d'objets indépendants de notre propre perception, que la réalité est une notion objective, qu'un mot a un sens fixe et défini, et que la poésie et toutes les figures de rhétorique sont des artefacts illogiques (raison selon laquelle les sciences ne recourraient pas à ces procédés, qui ne seraient que des leurres par rapport à la réalité « objective » nous entourant⁹). R. Martin dégage cinq raisons principales à l'émergence de ce flou qui, selon lui, envahit la langue entière [Martin 1983 (1992) : 28-30] :

- Le flou peut être dû aux prédicats gradables, faits de plus et de moins.
- Le flou peut être dû à des phénomènes d'« expansion sémantique », dont la métaphore est un cas.
- Le flou tient aussi à la pertinence variable des traits sémantiques et à la « stéréotypie ».
- Le flou peut être dû à une quantification imprécise (à l'image de *some*, *almost* en anglais par exemple, qui vont pouvoir véhiculer le sens métaphorique, comme nous le verrons dans le chapitre 8).
- Le flou peut recevoir une formulation explicite par ce que l'on nomme des « quantificateurs flous » (*hedges* en anglais, terme repris par G. Lakoff, également connu sous le nom de « enclosure » [Kleiber 1994 : 51]) ; nous verrons plus tard que ces *hedges* peuvent également servir de marqueurs de métaphores. Il est intéressant de noter que R. Martin donne l'exemple de « vrai » ou « véritable », qui, comme nous le verrons plus en détail dans le chapitre 8 peuvent filtrer l'interprétation métaphorique.

Ce rapport entre vérité relative et métaphore n'est pas sans rappeler le célèbre passage de F. Nietzsche [1873 (1991) : 123] :

Qu'est-ce donc que la vérité ? Une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement haussées, transposées, ornées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple fermes, canoniques et contraignantes : les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu leur force sensible, des pièces de monnaie qui ont perdu leur empreinte et qui entrent dès lors en considération, non plus comme pièces de monnaie, mais comme métal.

⁹ Voyez les positions très critiques de Hobbes et Locke sur la métaphore ; ces philosophes la récuse car elle fait appel à l'imagination et aux émotions, ce qui était vu – tout du moins à l'époque – comme contradictoire avec l'émergence de la pensée rationnelle et des prémices de la science empirique.

Ce flou constitutif des métaphores ne se retrouve pas seulement dans les métaphores du langage ordinaire, mais également dans celles du discours scientifique, comme le note J. Schlanger [1971 : 7] :

Le discours des analogies de l'organisme est un discours mêlé, disparate, impur. Sa confusion lui est essentielle : il trouve son unité dans la tension de ses dénivellations.

Il est d'ailleurs patent que les chercheurs qui travaillent sur la métaphore ne peuvent s'empêcher de s'exprimer métaphoriquement – ce que nous avons d'ailleurs fait nous-même. Coquetterie stylistique ? Nous ne le pensons pas : l'utilisation plus ou moins consciente de métatermes métaphoriques pour parler de « métaphore »¹⁰ ne fait que refléter la difficulté qu'il y a à appréhender le métaphorique littéralement ; le seul chemin pour s'en approcher – peut-être même sans vraiment l'atteindre – reste le figuratif. On pourrait nous rétorquer que l'on se cache derrière la métaphore pour en parler, et là encore, nous ne le pensons pas, rejoignant ainsi P. Ricœur [1975 : 25] qui estime qu'il n'y a pas d'autres façons de parler de la métaphore :

Il n'est pas possible de parler non métaphoriquement (au sens impliqué par la notion d'emprunt) de la métaphore ; bref que la définition de la métaphore est récurrente.

C'est donc bien grâce à l'existence de ce flou, de cet indicible aussi bien constitutif que terminologique, que la métaphore est rendue possible, car ce flou permet l'indicible, l'entre-deux, le clair-obscur qui permet la créativité, « l'art » pour F. Nietzsche qui considère que les processus symboliques sont comparables aux procédés artistiques. La métaphore est donc au centre de la pensée philosophique, linguistique, et scientifique ; il faut la voir comme une force et non pas comme une faiblesse. Depuis quelques années, et particulièrement depuis les découvertes de la physique quantique, la part d'indicible et d'imperceptible est de plus en plus acceptée, voire revendiquée. Il faut composer avec elle, car elle est là. C'est un peu la même chose avec la métaphore ; elle représente une forme d'indicible, voire de « non-dicible », et il faut comprendre qu'on ne peut rien faire pour évacuer cet indicible. Nous ne pouvons que composer avec, et peut-être comprendre que la métaphore n'est pas une faiblesse, mais une force sur laquelle on peut compter. Comme le note W. Booth [1979 : 52] :

Yet implicit in all this is a mark that this kind of metaphor shares with all other deliberate rhetorical deviations: more is communicated than the words literally say. What the more is cannot be easily described. Aristotle and others called it energy [...] When [...] metaphors succeed, more passes from speaker to hearer than would have passed otherwise.

Et plus le rapprochement entre les deux domaines sera osé, plus la métaphore aura de chance d'être cognitivement percutante. La métaphore représente alors une sorte de « clair-obscur de la pensée »¹¹, un moment d'obscurité¹², de pénombre, qui peuvent *a priori* dérouter le scientifique, le philosophe, le linguiste, etc., mais qui est cependant un stade obligatoire ; par sa dimension de « clair-obscur », la méta-

10 Le fait que le terme *métaphore* tout comme les termes *figure* ou *trope* soient générés étymologiquement par *métaphore* n'est pas une simple anecdote, mais est bien symptomatique de la nature même du transfert métaphorique.

11 L'expression nous a été suggérée par J.-J. Wunenburger [1997 : 78] : « Le représenté loin d'être clair et distinct, à la manière d'une évidence, se tient dans un clair-obscur opaque, en une réserve de manifestation ».

12 A. Henry [1971 : 101] parle d'« obscurité métaphorique ».

phore permet de voir le réel d'une façon que le droit chemin littéral n'aurait pas permis. Elle permet donc de tisser des liens, qu'ils soient de ressemblance ou de dissemblance entre différents domaines, c'est-à-dire entre des domaines que l'on n'aurait jamais logiquement rapprochés dans un premier temps. Si nous revenons sur le terme même de *clair-obscur* mentionné par J.-J. Wunenburger, l'on remarque qu'il est composé de deux antonymes, mais de deux antonymes scalaires (il peut faire plus ou moins clair, plus ou moins obscur). Ceci nous semble révélateur à deux égards : premièrement, l'utilisation d'antonymes pour parler du rôle de la métaphore est symptomatique des rapprochements incongrus qu'elle peut opérer, entre deux domaines parfois totalement opposés ; deuxièmement, la nature scalaire de ces antonymes montre que l'on se trouve dans une zone de plus et de moins, un continuum, une zone floue non clairement définie, mais dans laquelle la métaphore peut se développer. On peut alors difficilement prétendre que la philosophie peut se passer de métaphores, car c'est une illusion¹³. Au contraire, comme le note I. A. Richards [1936 (1964) : 92], plus la réflexion philosophique devient abstraite, plus les métaphores sont nombreuses :

As [philosophy] grows more abstract we think increasingly by means of metaphors that we profess not to be relying on.

Ce que nous souhaitons montrer est que le flou qui entoure la métaphore, sa part d'irréductible restent après tout son plus grand atout ; si le jeu – à prendre dans sa pluralité d'acceptions – avec la Langue n'était pas possible, alors comment la littérature, la poésie, et même la Parole pourraient-elles l'être ? La création et la re/récréation linguistiques ne sont rendues possibles que par cette part d'indicible et de liberté présente dans les langues humaines. C'est bien par cette possibilité que le langage peut évoluer, et se recréer, par exemple par métaphorisation : termes métaphoriques qui peuvent se lexicaliser et devenir littéraires, pour ensuite être utilisés de nouveau dans une acception métaphorique, ainsi que nous l'avons mentionné dans le chapitre 4. Comme A. Culioli [1990 : 69] le souligne :

One of the fundamental properties of linguistic categorization is that it is deformable, and it is of paramount importance not only to take this plasticity into account, but also to account for it.

Ceci n'est pas sans rappeler le terme de *domaine notionnel* élaboré par ce même linguiste ; un domaine notionnel est fait d'un « attracteur » (le centre du domaine notionnel), et d'un « gradient » (le reste, la frontière, et l'extérieur). Il ne saurait exister de catégories complètement étanches, et c'est ce qui permet justement la créativité linguistique. Ceci se rapproche grandement de la théorie du prototype, dont G. Kleiber est un illustre représentant en France ; il n'est pas étonnant qu'il se

13 A. Henry [1971 : 114] parle de « substitution illusionniste ». Le rôle de la métaphore – plus particulièrement des images – en philosophie a été étudié par J.-J. Wunenburger (on pourra consulter entre autres J.-J. Wunenburger [1995] et [1997]). Ce philosophe dégage trois types de philosophie selon leur appréhension de la métaphore, et le rapport qu'elles entretiennent avec celle-ci (communication personnelle) : (1) LA PHILOSOPHIE SÈCHE qui élimine la métaphore (v. E. Kant, qui rejette la métaphore, alors que ses textes en fourmillent, tout comme J. Locke, comme le note P. de Man [1979 : 14]) : “*When Locke then develops his own theory of words and language, what he constructs turns out to be in fact a theory of tropes*” ; (2) LA PHILOSOPHIE DÉBORDÉE PAR LA MÉTAPHORE, pour laquelle tout est métaphore, (v. la gnose, l'alchimie, ce qui conduit à une critique d'U. Eco, car cela conduit à une surinterprétation) ; (3) LA PHILOSOPHIE POÉTIQUE OU LA POÉTIQUE PHILOSOPHIQUE qui se situe entre les deux premières positions ; une grande place est faite à la métaphore (v. les présocratiques, la philosophie de la Renaissance, G. Bachelard). C'est plutôt cette troisième position que nous allons adopter.

soit également intéressé à la métaphore, car elle fonctionne en partie en se fondant sur un prototype, ne serait-ce que pour mieux s'en écarter et de se réserver une « marge de manœuvre » rendant possible toute création. Qu'entendons-nous par ces termes ? De par sa nature originale, la création peut paraître – de prime abord – difficilement discernable et compréhensible. La métaphore, par l'élasticité cognitive et linguistique qu'elle comporte, permet la création qui doit, pour être possible, comporter cette marge de manœuvre. Contrairement à la logique positiviste, le vague, le flou, l'indicible ne doivent pas être considérés négativement ; ils représentent un espace fécond pour la création en général :

La métaphore est souvent qualifiée de « hors norme », « déformation » ou « dérivation ». C'est dans son activité de déformation et par là création de sens, que la métaphore apparaît en qualité de sujet digne d'intérêt au départ pour les linguistes mais également pour les philosophes, cognitivistes et même pour tout chercheur qui souhaite faire comprendre une idée véritablement nouvelle. [English 1997 : 45]

La métaphore est justement l'illustration parfaite de cette capacité créatrice ; elle plus que tout autre peut non seulement décrire, mais (re)créer le réel. K. English [1997 : 130-131] a perçu cette tension créatrice à l'œuvre dans la métaphore en sciences, mais son analyse nous semble généralisable à tout domaine :

La métaphore déforme les catégories admises. C'est ainsi qu'elle crée une tension dans l'acceptation admise, et, par son assimilation, fournit un nouveau système de compréhension. [...] En ce qui concerne les modèles d'un niveau d'abstraction élevé, l'absence de correspondance exacte ne nuit pas à l'accès du nouveau car nous sommes dans une logique de la découverte et non pas dans celle de la preuve. C'est la déformation des catégories jusqu'ici admises sans conteste qui fournit la tension créatrice de la puissante métaphore.

Plutôt que *déformation*, le terme qui nous semble plus adéquat est celui qu'emploie A. Culioli : *déformabilité* ; en effet, ce terme montre que ceci est une propriété du langage, plus qu'une exception, une déformation a-systémique. Il y a donc un va-et-vient constant entre la Langue et la parole. En effet, la parole innove, mais en respectant cependant ce qui est rendu possible par la Langue (l'erreur serait de penser – comme ce fut longtemps le cas – que la métaphore avait une structure syntaxique déviante, simplement car elle ne respectait pas les critères édictés par la logique formelle, ou un accident de performance comme la grammaire générative et transformationnelle¹⁴ l'a proposé, au moins à ses débuts), et la Langue intègre parfois ce que la parole a créé. Il y a donc une constante interaction entre Langue et parole, ce qui peut mener à une sorte d'instabilité, dont la métaphore semble la figure emblématique. Elle permet d'appréhender le nouveau par le connu, grâce à cette zone floue et instable qui permet la création ; on est donc face à une sorte de recatégorisation notionnelle, mais dans les limites permises par la langue. Grâce au processus de métaphorisation, la Langue peut être déformée, pour créer du nouveau, ou percevoir de l'ancien sous un nouveau jour. Le processus de métaphorisation ferait alors partie intégrante de la Langue et de son évolution.

14 La métaphore, et plus particulièrement les expressions idiomatiques, exhibant un blocage des propriétés distributionnelles, ont souvent été traitées d'« anomalies » en grammaire générative et transformationnelle, comme le prouve l'inclusion des phrases métaphoriques dans le chapitre 4 de N. Chomsky [1965 (1994) : 148-192] intitulé "Some residual problems". Les phrases métaphoriques sont définies comme "Sentences that break selectional rules can often be interpreted metaphorically [...] [Metaphorical sentences are] sentences which are not directly generated by the system of grammatical rules." [Chomsky 1965 (1994) : 149-150].

Mais alors, se pose la question du sens : la métaphore n'opérant qu'à l'intérieur d'un entre-deux, et représentant souvent un mensonge référentiel, ne faudrait-il pas postuler un autre ordre, un autre univers ? Si tel n'est pas le cas, il nous semble que ceci revient à purement esquiver cette question qui nous semble pourtant primordiale.

5.2 LA QUESTION DU SENS : L'UNIVERS DE CROYANCE

On appellera « univers de croyance » ou « univers » l'ensemble indéfini des propositions que le locuteur au moment où il s'exprime, tient pour vraies ou qu'il veut accréditer comme telles.

[Martin 1983 (1992) : 38]

Se pose alors une question cruciale : La métaphore a-t-elle un sens ? En d'autres termes, peut-on postuler qu'un énoncé métaphorique a un sens littéral *et* un sens métaphorique, figuré (auquel cas nous sommes face à de la polysémie, du ressort de la sémantique) ? Ou bien doit-on plutôt postuler que la métaphore n'a pas de sens indépendamment de son contexte d'énonciation, c'est-à-dire qu'elle ne relève pas de l'étude de la sémantique, mais plutôt de celle de la pragmatique, comme le note C. Jamet [2002 : 47-48] ?

Plus encore, on admet désormais que le sens n'est pas seulement dans le signe, de quelque nature qu'il soit mais dans les relations qu'il entretient avec un environnement extrêmement complexe, externe au signe lui-même, sans lequel d'ailleurs il resterait muet. Les notions de dispositif, de contrat de communication, d'encyclopédie personnelle... ont ainsi renouvelé de façon considérable la sémiologie.

Nous verrons que les chercheurs qui se sont penchés sur cette question ne sont pas toujours d'accord. P. Ricœur, par exemple, pense que la métaphore acquiert un sens par changement sémantique, alors que D. Davidson [1979 : 32] rejette cette conception et postule qu'une métaphore n'en dit pas plus que ce qu'elle dit littéralement, et que par conséquent, les locuteurs parlent métaphoriquement, mais que les mots n'ont pas en eux-mêmes un sens métaphorique :

An adequate account of metaphor must allow that the primary or original meanings of words remain active in their metaphorical setting.

Cette position est également partagée par J. Searle, ou par I. Tamba-Mecz [1981] qui estime que le terme utilisé de façon métaphorique ne change pas de sens, car le sens métaphorique est un sens relationnel, portant sur tous les membres de l'énoncé, sur la prédication dans son intégralité, rejetant ainsi la vision traditionnelle du changement de sens sur laquelle s'est bâtie toute la théorie tropologique de la rhétorique. Devons-nous alors postuler en désespoir de cause comme le fait de façon quelque peu provocante J.-M. Klinkenberg [1999 : 136] que « le sens nous échappe et [qu']on ne peut rien dire sur ses origines » ?

Nous ne le pensons pas, et nous souhaitons aborder de front le problème de l'étude du sens métaphorique : Comment va-t-il pouvoir être appréhendé ? Par une étude sémantique, sémantico-pragmatique, pragmatique, etc. ? Cette notion de flou se retrouve dans les tentatives historiques d'étude de la métaphore, comme le remarque G. Kleiber [1999 : 7-11] qui dégage une histoire en quatre mouvements : le premier étant une phase purement *sémantique*, avec une analyse componentielle

(Aristote, Groupe Mu, M. Le Guern, etc.) ; le second, une phase *syntactique* consistant à dégager les structures syntaxiques spécifiques à la métaphore (C. Brooke-Rose, I. Tamba-Mecz, J. Tamine, etc.) ; le troisième mouvement correspondrait à une phase *pragma-sémantique*, où la métaphore va être rapprochée des actes de langage indirects, de par son caractère « défectueux », « dérangent », et où la pragmatique va intégrer la notion de « contexte d'énonciation » pour l'interprétation du sens métaphorique (I. A. Richards, M. Black, A. Ortony, J. Searle, S. Levin, R. Martin, G. Kleiber, C. Kerbrat-Orecchioni, E. Kittay, M. A. K. Halliday, etc.) ; la quatrième phase, *pragmatique intégrée*, est issue des cognitivistes (G. Lakoff, M. Johnson, E. Sweetser, M. Turner, G. Fauconnier, etc.) et de la théorie de la pertinence (D. Sperber et D. Wilson, J. Moeschler, O. Reboul, etc.), et postule que le langage métaphorique n'est pas déviant, mais qu'il constitue une caractéristique fondamentale de la pensée, et du langage en général. Nous nous proposons d'étudier ces diverses positions, afin de conclure sur celle ou celles qui nous semblent les plus adéquates par rapport à notre optique. Nous avons déjà étudié et montré les limites d'une approche purement sémantique dans le chapitre 4 ; en ce qui concerne l'approche syntaxique, celle-ci fera l'objet d'une étude détaillée dans le chapitre 9, dans lequel nous allons tenter de « réconcilier » le deuxième et le quatrième mouvement, en montrant qu'ils ne sont nullement exclusifs l'un de l'autre, mais qu'ils doivent plutôt être utilisés conjointement si l'on souhaite mettre au jour certains processus de l'énonciation métaphorique. Penchons-nous sur le troisième mouvement, *pragma-sémantique* : selon cette approche, la métaphore comporte un élément illogique que l'on retrouve linguistiquement, puisque la métaphore n'est rien d'autre qu'une sorte de mensonge, pour mieux s'approcher de la vérité : nouveau paradoxe, comme le rappelle F. Nietzsche [1872 § 142 (1991) : 92] :

Toutes les *figures de rhétorique* (c'est-à-dire l'essence du langage) sont de *faux syllogismes*. Et c'est avec eux que commence la raison.

Cette notion de vérité relative amène logiquement à postuler un autre ordre du monde, ce que R. Martin [1983 (1992) : 37-38] nomme « univers de croyance »¹⁵, noté U :

Le propre de la vérité langagière – constatation banale mais qui n'en est pas moins décisive – est une vérité prise en charge par un sujet. Un énoncé est vrai pour quelqu'un. Tout l'effort du locuteur consiste à faire admettre ce qu'il croit être vrai. [...] Une assertion véhicule en tant que telle sa propre vérité ; celle-ci vaut à tout le moins à l'intérieur d'un univers dont le locuteur – à tort ou à raison, de bonne foi ou non – se porte garant.

De même,

On appellera *image* la représentation d'un univers dans le discours. Il y a image d'univers dès lors que, épistémiquement, le locuteur renvoie, dans son discours, à un univers de croyance. [Martin 1983 (1992) : 47]

L'univers de croyance est donc l'ensemble des propositions qu'un énonciateur tient pour vraies à l'intérieur d'un espace d'énonciation précis, ces propositions pouvant donc varier selon la situation d'énonciation. Une assertion est donc plus ou moins vraie à l'intérieur d'un certain « espace énonciatif », pour lequel on peut

15 J. Cohen [1966 : 108] avait mentionné cette idée lorsqu'il parlait d'« univers de discours », et I. Loewenberg [1973] avait abordé le problème en traitant de la vérité ou de la fausseté des métaphores, et concluant que cette vision devait être rejetée, car s'appuyant sur une conception logico-positiviste de la vérité, conception non opératoire dans le cas de la métaphore.

postuler un « opérateur d'énonciation "EN", dont la fonction est de spécifier cet espace. » [Martin 1983 (1992) : 104]. On voit clairement le recours au contexte d'énonciation ¹⁶ pour dégager le sens d'un énoncé métaphorique. La vérité ¹⁷ est donc relative par rapport au contexte d'énonciation et par rapport au système de croyances propre à chaque individu. Le sens, c'est avant tout le sens pour une personne particulière, à un moment et à un endroit particuliers, et il ne saurait alors exister de vérité en soi. R. Martin estime que les notions d'« univers de croyance » et de « mondes possibles » sont plus opératoires et plus puissantes que les catégories classiques de la linguistique (syntaxe, morphologie, sémantique, phonologie, etc.). Cette notion d'univers de croyance nous semble pouvoir jouer un rôle intéressant lorsque l'on traite de la métaphore, car que fait un énonciateur lorsqu'il utilise une métaphore, si ce n'est tenter de faire admettre à un coénonciateur une autre vision du réel, vision qu'il tient pour vraie ? Je parle alors par rapport à mon propre univers de croyance, U_j. La vérité est alors perçue comme personnelle, tout comme la construction discursive. D'ailleurs, R. Martin [1983 (1992) : 162] estime que « l'*approximation*, le *non-dit* et le *flou* tiennent un rôle important dans les mécanismes de la métaphore » d'autant plus que « le flou est lié au contenu sémantique des vocables eux-mêmes, au continuum dont ils sont le lieu ». Comme l'a noté A. Henry [1971 : 67] :

La densité métaphorique, elle, provient justement du fait que le terme métaphorique surcharge de toute sa *compréhension* propre – une partie en net, une partie en flou – le terme métaphorisé.

Comme il a été noté, cette approche pragma-sémantique est utilisée par D. Sperber et D. Wilson [1986 (1989)] qui constatent que l'*approximation* est une caractéristique de toutes les figures de rhétorique ; par exemple lorsqu'un élève dit : *Ma prof d'anglais est une vache*, il y a *approximation*, mais l'élève en question ne confond tout de même pas son enseignante de langue et un ruminant. R. Martin [1983 (1992) : 165] insiste cependant sur la différence importante entre « flou » et « *approximation* », même si ces deux notions ont des points de jonction :

Si le flou appartient à la langue elle-même (ce sont les conditions de vérité elles-mêmes qui sont imprécises), l'*approximation* quant à elle est due plutôt au continuum de la réalité auquel, de gré ou de force, la langue impose le découpage de ses unités discrètes.

Dans le même ordre d'idées, il convient de ne pas confondre « ambiguïté » et « non-dit », même si là encore ces deux notions ont des points communs. R. Martin [1983 (1992) : 168] note :

Une phrase est ambiguë si elle présente deux ou plusieurs lectures auxquelles correspondent des conditions de vérité au moins partiellement disjointes (mais qui peuvent être en intersection).

Le non-dit induit de son côté des ré-interprétations qui se trouvent en intersection. Mais dans le non-dit l'assertion porte sur cette intersection même, alors que dans l'ambiguïté l'assertion porte sur l'une ou l'autre des interprétations possibles.

16 Et pas seulement pour la métaphore, puisque R. Jakobson fait de cette « sensibilité au contexte » un des traits discriminants des langues humaines, par rapport aux langues artificielles.

17 M. Black [1977 (1993) : 39] a des mots très durs par rapport à cette notion de vérité en soi appliquée à la métaphore : "*It is a violation of philosophical grammar to assign either truth or falsity to strong metaphors*". Par *strong metaphors*, M. Black entend les métaphores osées, c'est-à-dire les métaphores vives, le problème ne se posant plus pour les métaphores lexicalisées, qui sont par conséquent perçues comme revêtant une acception littérale, ou des concepts admis par la communauté linguistique.

L'énoncé métaphorique sera donc tantôt classé comme « énoncé ambigu », tantôt comme « non-dit », selon la vision que l'on se fait du processus métaphorique, et plus particulièrement du rapport entre sens littéral et sens figuré. Nous pencherons personnellement plutôt vers le « non-dit », car qu'est-ce que la métaphore, sinon un cas de réinterprétation, et plus particulièrement de « réinterprétation véridictionnelle, celle de la fonction référentielle et de celle de vérité » [Martin 1983 (1992) : 268] ? Comme le note le philosophe K. Harries [1979 : 82, nous soulignons] :

Metaphors speak of what remain absent. All metaphor that is more than an abbreviation for more proper speech gestures towards what transcends language. Thus metaphor implies lack.

Les lignes de M. Meyer [1991 : 65] sont particulièrement révélatrices à ce sujet :

Au fond, la littéralité, c'est la métaphoricité (voir *x* comme *y*) avant le débat, lequel la fait éclater pour ce qu'elle est, une façon de parler, de voir, opposable à une autre en fonction d'autres problèmes.

Finalement, il importe de noter que l'ambiguïté inhérente à la métaphore n'est pas propre à elle ; nous voulons dire par là que l'ambiguïté métaphorique vient de l'ambiguïté de l'imagination, sur laquelle elle se fonde. Car c'est bien l'imaginaire – c'est-à-dire la vision subjective que l'on se fait d'un phénomène – qui permet les expressions métaphoriques¹⁸. Ces figures comportent par leur nature liée à l'imaginaire un caractère irrationnel. Cependant, l'imagination est également façonnée par la culture dans laquelle les locuteurs évoluent, et les traits saillants mis en évidence dans les expressions métaphoriques ne sont pas éternels, comme le remarque M.-L. Honeste [1996 : 137] :

La langue véhicule longtemps des acceptions, des expressions qui sont le reflet d'expériences et de représentations d'un autre temps et qui sont appelées à être remplacées par d'autres.

Dans tous les cas, c'est la notion d'inférence qui apparaît : cette notion a été largement utilisée par D. Sperber et D. Wilson [1986 (1989)] qui ont montré qu'elle constituait un processus cognitif auquel les locuteurs avaient constamment recours afin de décoder un énoncé, même littéral¹⁹. Ceci avait déjà été perçu par I. A. Richards lorsqu'il critiquait le guide du prétendu bon usage qui prétendait que :

The meanings of words are settled by usage. If we use a word incorrectly – that is in a sense which does not customarily belong to it – our readers will miss our thought, or, at best, they must arrive at it by inference and guesswork.

Et I. A. Richards [1936 (1964) : 53] de justement remarquer :

Inference and guesswork! What else is interpretation? How, apart from inference and skilled guesswork, can we be supposed ever to understand a writer or speaker's thought?

Les mêmes processus cognitifs seraient ainsi à l'œuvre lors du décodage aussi bien du langage littéral que du langage figuré²⁰. Cependant, le degré d'inférence est-il le même face à un énoncé littéral explicite et un énoncé figuratif, par définition

18 Voir M.-L. Honeste [1996].

19 C'est également la position de J. Searle, pour qui l'interprétation de la métaphore dépend en partie des processus inférentiels utilisés par le coénonciateur. C'est d'ailleurs pour cette raison que J. Searle, comme J. Cohen, va classer la métaphore comme un acte de langage, un acte de discours indirect.

20 Voir § 5.3.

toujours implicite ? Évidemment non ! Et c'est pour cette raison que M. Meyer [1991 : 47] rapproche l'inférence du sens figuré de la rhétorique :

On infère le sens figuré : il s'agit d'une solution à la problématisation, que suscite le littéral. Interpréter, c'est inférer. Argumenter, c'est soulever une question sur laquelle on demande à l'interlocuteur de se prononcer, et la rhétorique met en œuvre les moyens destinés à cette suggestion ou à cette évocation.

Il est alors intéressant de voir la métaphore comme un « débat » sur le réel entre énonciateur et coénonciateur, ou plutôt sur le discours « traditionnellement admis » (c'est-à-dire littéral) que l'on tient sur le réel. Le discours métaphorique ne saurait alors se laisser définir comme un discours univoque, et ne se laisse jamais appréhender dans son intégralité. Comme l'a noté M. Meyer [1991 : 9] :

[...] on se trouve en présence d'un discours plurivoque, voire équivoque. On est loin ici de la claire et impersonnelle littéralité du langage et du raisonnement scientifiques. Les ambiguïtés, la pluralité des implicites qui traversent le discours font de celui-ci une forme à déchiffrer à chaque fois et par chacun. Le mode du dire prend le pas sur le dit, qui compte encore, mais qui se trouve subordonné aux formes du langage et aux intentions.

Il s'agit donc d'un énoncé de niveau métalinguistique, où le dire prend le pas sur le dit, ou, pour reprendre les mots de L. Wittgenstein, où le dire se montre dans le dit, ce qui le rend par conséquent moins facilement décodable par le coénonciateur si ce dernier n'a pas suffisamment d'indices à sa disposition. L'altérité, l'entre-deux créés par la métaphore sont la raison même de son existence ; de par sa nature, l'altérité est créée, comme le note J. Schlanger [1971 : 261] :

La métaphore ne déplace pas simplement le sens, en même temps elle le détruit et le recrée. Le même sens n'est pas transféré d'un contexte dans un autre comme un caillou d'un tas de pierres à un autre.

La métaphore (vive) apparaît donc comme une sorte d'énigme que le coénonciateur doit résoudre à chaque fois, en s'appuyant sur des indices cotextuels, contextuels ou culturels dont il dispose ²¹ ; comme le fait observer M. Meyer [1991 : 36] :

La métaphore traduit assertoriquement ce qui est de l'ordre de l'alternative, de l'énigme. [...] Une bonne métaphore est une bonne énigme, et ce sont les énigmes qui alimentent le métaphorique, donc le poétique.

La métaphore exprime ainsi l'énigmatique : ce qu'elle dit ne peut être pris au pied de la lettre. Elle est une façon de dire le problématique au sein du champ propositionnel.

Aristote [*Rhétorique* : 304, 1405a] traitant de la métaphore semble pourtant se contredire, la créditant tantôt d'un principe de clarté grâce à son caractère étranger :

La clarté, l'agrément du style et sa physionomie étrangère sont particulièrement du ressort de la métaphore, et [...] l'on ne peut trouver cet avantage ailleurs.

tantôt [*Rhétorique* : 332, 1410b] critiquant ce même caractère étranger comme une possible source de non-compréhension pour l'interlocuteur :

Il ne faut pas que [la métaphore] soit étrangère, car on aurait peine à la comprendre ; ni banale, car elle ne ferait aucune impression.

²¹ Notons que ceci est également valable pour les énoncés non métaphoriques, et c'est en ce sens que l'on pourra affirmer que les processus cognitifs à l'œuvre lors du décodage d'un énoncé métaphorique et lors de celui d'un énoncé métaphorique ne diffèrent guère.

En d'autres termes, il ne faut pas que la métaphore vive soit par trop énigmatique – ne reposant pas assez sur des connaissances partagées du locuteur et de l'interlocuteur – ni trop usitée, devenant par là même un simple cliché, et c'est ce qu'Aristote [*Rhétorique* : 306, 1405b] laisse entendre quelques lignes plus loin :

Il faut, absolument parlant, emprunter des métaphores modérées à des allusions convenablement énigmatiques ; car les métaphores sont des allusions, et c'est à quoi l'on reconnaît que la métaphore a été bien choisie.

De tout ceci, il ressort que l'utilisation d'une métaphore conduit à une sorte de polyphonie²² bakhtinienne, de « dire deux »²³, car, « à la voix du locuteur, se mêlent d'autres voix liées à des “images d'univers” » [Martin 1983 (1992) : 48]. C'est d'ailleurs l'une des raisons invoquée pour expliquer la forte dépendance co(n)textuelle des énoncés métaphoriques ; en effet, nous avons vu dans le chapitre 4 que la polysémie est souvent à l'œuvre dans les énoncés métaphoriques. Si nous empruntons l'exemple de R. Martin [1983 (1992) : 74] : *Adélaïde est un oiseau*, cela signifie-t-elle qu'elle est instable / frugale / fragile / sensible / petite, etc., comme l'oiseau, ou plutôt une image de l'oiseau parmi d'autres que l'on pourrait s'en faire ? Impossible de le décider sans un co(n)texte suffisant, ceci étant dû aux diverses images d'univers de croyance que tel ou tel locuteur peut avoir par rapport aux oiseaux. Ceci rappelle la thèse mise en avant par A. Ortony, lorsqu'il parle de *compactness thesis* et d'*inexpressibility thesis* ; la métaphore permet de condenser plusieurs aspects de sens, voire plusieurs sens en un seul, ce que prouve la fréquente impossibilité de paraphraser de façon claire et concise une métaphore, comme nous l'avons déjà noté, la paraphrase étant généralement multiple²⁴, et se terminant souvent par « etc. », comme le rappelle C. Cacciari [1998 : 138 et 143] :

Good metaphors do something more than simply calling our attention toward some already existing similarities: they force us to see things in a different perspective and to reconceptualize them accordingly. [...] This is also true for conventional metaphors that activate much more than a single extended meaning definition in the reader. They provide access to an “encyclopaedic schema” made up of different levels of implications. This is the reason why even these metaphors cannot be concisely paraphrased without losing aspects of their sense. [...] Generally speaking, metaphors serve to predicate a complex bundle of properties as a whole that often cannot be synthetically specified.

La conclusion à laquelle nous sommes contraint d'aboutir est que « l'interprétation métaphorique ou le sens figuré ou sens métaphorique ou tropique n'a pas un statut sémantique » [Kleiber 1999 : 99], mais un statut pragmatique, ce qui va conduire des linguistes comme I. Tamba-Mecz, J. Searle et D. Davidson à récuser la thèse selon laquelle il n'y a aucun changement de sens pour le terme métaphorique, le sens de l'énoncé métaphorique étant pour D. Davidson le sens littéral, non comparatif²⁵. Soit, mais que faire des cas de catachrèses²⁶, qui correspondent bel et

22 Et comme le note J.-M. Klinkenberg [1999 : 148] : « Aujourd'hui, tout le monde semble d'accord pour définir la figure rhétorique comme un dispositif consistant à produire des énoncés polyphoniques ». C'est d'ailleurs le terme privilégié qu'emploie le psychanalyste J. Lacan pour définir la métaphore.

23 L'expression est empruntée à P. Ricœur [1975 : 67].

24 A propos des « vraies » métaphores, P. Ricœur [1975 : 239] dit de la paraphrase qu'elle est « interminable, précisément parce qu'elle peut toujours s'amorcer ».

25 Voir à ce sujet D. Davidson [1973] et [1978 ; 1979].

26 On connaît la réponse de N. Charbonnel, qui refuse le statut de métaphore à la catachrèse.

bien à un changement de sens, ou les cas de métaphores figées, « congelées », où la polysémie d'un terme est créée par le processus de métaphorisation ? Il est exact que le sens de ces « métaphores » ne requiert pas de calcul inférentiel, puisqu'elles ont acquis une stabilité linguistique en raison de leur figement, et qu'elles ne sont généralement plus réellement ressenties comme métaphores. Les traits qui vont donc permettre la métaphorisation, l'utilisation métaphorique de tel ou tel lexème, ne vont donc pas être des traits vrais à 100 % (ceci n'est d'ailleurs qu'une vaine illusion de croire qu'il existe des choses qui puissent être vraies dans tous les univers de croyance), mais des traits qui seront perçus comme vrais – ou plutôt comme plus ou moins vrais – dans tel ou tel univers de croyance, telle ou telle situation d'énonciation. L'intérêt de cette approche de pragmatique intégrée réside dans le fait que la pragmatique ne joue plus le rôle de roue de secours lorsque la sémantique se voit incapable de proposer une analyse viable ; elle prend en compte le réel, et notre perception de celui-ci dans notre appréhension des concepts. Le signe linguistique n'est alors pas si arbitraire et si autonome du monde extralinguistique que l'aurait souhaité F. de Saussure²⁷, et tout comme l'a initié la théorie sémiotique de Peirce, la pragmatique intégrée consacre la place de l'expérience dans la genèse linguistique. La conception de la pragmatique intégrée – ou « sémiotique cognitive » comme l'appelle J.-M. Klinkenberg [1999 : 138] – postule que « le sens provient d'une interaction entre les stimuli et les modèles » [Klinkenberg 1999 : 139]. Il ne saurait alors exister de sens indépendamment de notre perception, et indépendamment du monde extralinguistique dans lequel il prend naissance. Se pose alors une question cruciale : comment se fait le décodage de la métaphore en situation d'énonciation ?

5.3 COMPRÉHENSION ET INTERPRÉTATION DES ÉNONCÉS MÉTAPHORIQUES

Understanding a metaphor is like deciphering a code or unravelling a riddle.

[Black 1962 : 32]

MÉTAPHORE : du gr. *metapherein* « porter au-delà » ; *metapherein* (grec moderne), « déménager ».

« Étymologie, quand tu nous tiens ! » Pour dé-stéréotyper un stéréotype langagier qui tient quelque peu du cliché, car éculé par l'usage abusif que l'on en fait, on peut dire une fois de plus que l'étymologie est révélatrice du sens profond, originel du terme *métaphore*. Le grec *metapherein* signifiait originellement « porter au-delà », et il est intéressant de noter que le verbe *metapherein* subsiste en grec moderne où il signifie « déménager » ; on peut dire que l'utilisation d'une métaphore par un énonciateur oblige le coénonciateur à « déménager » son système de décodage habituel pour adopter un système de décodage métaphorique afin que l'interprétation soit possible et cohérente²⁸. La théorie cognitive de la métaphore nous pousse à nous

27 F. de Saussure qui avait établi une distinction entre « diachronie » et « synchronie » se coupait par là même l'herbe sous les pieds, car les signes ne pouvaient alors être motivés, puisque leur histoire n'était pas prise en compte, et ne restait que le principe d'arbitraire du signe, de plus en plus remis en cause dans les études linguistiques contemporaines, au profit d'une certaine iconicité. Pour une étude étymologique du vocabulaire français, on pourra se reporter à P. Guiraud [1967].

28 C'est d'ailleurs un des traits fondamentaux de l'énonciation métaphorique selon M. Black [1977 (1993) : 28] : *"I think of a metaphorical statement (even a weak one) as a verbal action essentially demanding UPTAKE, a creative response from a competent reader."*

intéresser aux processus cognitifs mis en œuvre lors de l'énonciation et de la réception d'un énoncé métaphorique, et plus particulièrement lors de la compréhension et de l'interprétation des énoncés métaphoriques. Les processus cognitifs d'interprétation sont-ils différents lorsqu'un coénonciateur est face à un énoncé littéral et lorsqu'il est face à un énoncé métaphorique ? Comment comprend-il qu'un énoncé métaphorique n'est pas à prendre au pied de la lettre, mais métaphoriquement ? La compétence métaphorique est-elle innée ou bien est-elle acquise par l'apprentissage ? Y a-t-il des zones dans le cerveau où l'on pourrait localiser cette propension métaphorique ?

5.3.1 NATURE PHYSIOLOGIQUE DE LA COMPÉTENCE MÉTAPHORIQUE

In metaphor studies, neurological research is likely to have much to contribute to the development of congruent frameworks, but work is still in its very early stages.

[Cameron 1999 : 6]

Les travaux des psychologues ont démontré que la capacité métaphorique apparaît chez les enfants vers l'âge de trois ans et demi, et c'est vers dix ans qu'ils arrivent généralement à décoder un énoncé métaphorique sans se tromper, à condition que le contexte soit suffisant. Il a également été constaté [Gardner & Winner 1979] que les enfants sont plus aptes à décoder correctement un énoncé métaphorique en se fondant sur le contexte qu'en se fondant sur leurs connaissances lexicales, bien qu'il nous semble qu'il y a un mélange des deux facteurs lors de l'interprétation. La question qui se pose alors est de savoir si la capacité métaphorique est de nature physiologique, à savoir dans notre cas, cérébrale. En ce qui concerne la compétence langagière, la réponse semble être positive : en effet, si nous résumons les découvertes en neurologie – en étant conscient de la simplification de nos propos – nous pouvons dire qu'il existe deux zones principales du cerveau humain responsables de la production et du traitement du langage. La première est l'aire de Broca (découverte en 1861 par le médecin français Paul Broca), et représente la zone de production langagière ; la seconde est l'aire de Wernicke (découverte en 1874 par le neurologue polonais Carl Wernicke), et est responsable de la compréhension langagière. Chez une très forte majorité d'êtres humains, ces deux aires sont situées dans l'hémisphère cérébral gauche, ce qui signifie qu'il existe une latéralisation du cerveau, et que l'hémisphère gauche est essentiellement celui où les activités cérébrales relatives au langage ont lieu ²⁹. Si la localisation cérébrale dans un hémisphère du cerveau semble fonctionner pour la propension langagière, il semble qu'il faille nuancer cette assertion pour la compétence métaphorique, la métaphore ne se laissant pas, une fois encore, appréhender aussi facilement que cela. H. Gardner et E. Winner [1979 : 136-137] ont montré que la compétence métaphorique ne se localise pas sur un seul hémisphère, mais se répartit plutôt entre les deux hémisphères cérébraux, et que si l'un des deux se trouve endommagé, les compétences métaphoriques préservées ne sont pas les mêmes. Il n'y aurait donc pas *une* compétence métaphorique, mais plusieurs sous-

²⁹ Tout ceci reste très hypothétique, les neurobiologistes reconnaissant à l'heure actuelle qu'ils ne possèdent que très peu d'informations fiables sur le fonctionnement cérébral. Des recherches récentes semblent démontrer que les deux hémisphères du cerveau pourraient être stimulés – ne serait-ce différemment – lors des opérations langagières.

compétences, localisées dans différentes zones du cerveau. Si l'hémisphère droit est endommagé, le patient pourra encore comprendre une métaphore et en donner une paraphrase linguistique si celle-ci est lexicalisée, alors que si l'hémisphère gauche est endommagé, le patient pourra comprendre une métaphore, qu'elle soit lexicalisée ou non, s'il a suffisamment de contexte à sa disposition, mais aura des difficultés à en donner une paraphrase, l'hémisphère gauche étant celui du langage. Comme le résument ces deux chercheurs :

The findings of the breakdown of metaphoric competence offer critical evidence on the existence of a set of metaphoric competences which may be mediated by different psychological processes and have different practical significance. [Gardner & Winner 1979 : 138]

Des recherches récentes menées par le professeur Vilayanur S. Ramachandran au *Center for Brain and Cognition* de l'Université de Californie, San Diego, font ressortir qu'il existerait une zone dans le cerveau responsable de la capacité humaine pour comprendre une métaphore : le gyrus angulaire (*angular gyrus*). Selon V. S. Ramachandran :

While it would be premature to conclude that the angular gyrus is the "metaphor center" of the human brain, we suggest that the evolution of the dominant angular gyrus contributed enormously to the evolution of many quintessentially human abilities, including metaphorical – and other abstract – thinking.

V. S. Ramachandran reste cependant prudent, et dit explicitement que ce gyrus angulaire peut jouer un rôle dans la compétence métaphorique, mais qu'il n'est pas sûr que ce soit la seule zone cérébrale liée à cette compétence. S'il semble exister une nature et une localisation physiologiques de la compétence métaphorique, elle ne saurait pour autant expliquer comment s'effectue l'interprétation d'un énoncé métaphorique en situation ; c'est pour cette raison que nous laisserons le problème ouvert, les résultats dans le domaine des neurosciences étant encore assez spéculatifs, de l'avis même des chercheurs, en ce qui concerne la localisation cérébrale exacte de la compétence métaphorique, mais nous focaliserons plutôt sur le processus de décodage d'un énoncé métaphorique dans une situation d'énonciation donnée.

5.3.2 DÉCODAGE LINGUISTIQUE DES ÉNONCÉS MÉTAPHORIQUES

All language requires the translation of man into language, and language (or painting, or music) is the metaphor by which man expresses himself. Therefore all language is metaphorical in its origin, and it is, in part, by original metaphors that language develops: given that a person grows up in a language, and that he does not typically invent new words, he will create a metaphor out of the given when faced with an impossibility of expressing what he wishes to express by means of terms in common use.

[Mason 1982 : 141]

La question fondamentale lorsque l'on traite de la compréhension des énoncés métaphoriques est celle des processus cognitifs mis en œuvre pour décoder ces énoncés comme métaphoriques, et non comme énoncés littéraux. Les processus cognitifs sont-ils identiques lors du traitement d'un énoncé littéral et lors de celui d'un énon-

cé métaphorique ; sont-ils radicalement différents ; ou bien le décodage de ces deux types d'énoncés partage-t-il certains traits communs ? Si tel n'est pas le cas, comment alors expliquer le décodage de la syllepse ? Le temps d'interprétation (sémantique) est-il plus long lors du décodage d'un énoncé métaphorique ou lors du décodage d'un énoncé littéral ? Enfin, comme le notent V. Scart-Lhomme et M.-D. Gineste [2001 : 60] :

Le fondement de la métaphore est ce qui peut apparaître de commun entre la topique et le véhicule [...]. On suppose que le lecteur, au moment où il traite la métaphore, active en même temps les traits sémantiques associés à la topique et ceux associés au véhicule. Mais peut-on réduire cependant la compréhension d'une métaphore à un processus d'appariement de traits ?

Selon deux des trois principales théories étudiées dans les deux premiers chapitres – la vision comparativiste et la vision interactive – les processus cognitifs mis en œuvre au moment de l'interprétation d'un énoncé métaphorique vont différer :

- Selon la théorie de la *similitude*, la métaphore n'est rien de plus qu'une comparaison abrégée, et il suffirait alors de rétablir le lien comparatif pour interpréter l'énoncé métaphorique. L'énoncé INT82-83 *Susan can be A VIRULENT COMBATANT, with a sharp tongue I've enjoyed* pourrait alors se gloser par *Susan can be like a virulent combatant*, ou mieux, *Susan can be as bitter as a virulent combatant*, avec l'adjectif *bitter* qui exprimerait explicitement le lien analogique, ou plutôt, selon cette théorie, comparatif. Mais l'interprétation d'un énoncé métaphorique requiert-il seulement un passage par un énoncé comparatif qui lui serait équivalent ? Que faire des expressions métaphoriques complexes du type *kick the bucket / passer l'arme à gauche*, qui ne peuvent se gloser par une structure comparative ? « Mourir », soit, mais comme quoi ? G. Kleiber [1999 : 94] note d'ailleurs qu'« il est vrai que les métaphores verbales et adjectivales se prêtent beaucoup plus difficilement que les métaphores d'appartenance et d'inclusion à une telle mise en correspondance, parce que l'adjonction d'un simple *comme* n'y est pas permise ». Cela ne signifie-t-il pas que les processus cognitifs à l'œuvre lors du décodage d'un énoncé métaphorique ne sont pas exactement les mêmes que ceux à l'œuvre lors du décodage d'un énoncé comparatif ?
- Selon la théorie de l'*interaction*, dont nous nous réclamons en partie, la métaphore n'est nullement une comparaison abrégée, et procède d'un travail cognitif différent par plusieurs aspects ; nous en prenons pour preuve le transfert des idées d'un domaine source vers un domaine cible, et surtout, l'émergence d'une nouvelle représentation, d'une nouvelle perception – ce qui n'est nullement le cas avec un énoncé comparatif – par la création de nouveaux traits. Ces traits « communs » sur lesquels se fonde le processus métaphorique sont-ils réellement créés par la métaphore, ou bien ne pourrait-on pas postuler que c'est la métaphore qui rend des traits virtuels en langue, actuels et saillants en discours ³⁰ ? Comme le notent V. Scart-Lhomme et M.-L. Gineste [2001 : 61] :

Si nos résultats s'accordent en partie avec les hypothèses de la théorie de l'interaction, ils ne permettent cependant pas de décider si les traits émergents sont des traits créés lors du traitement de la métaphore, ou des traits de faible saillance dont le niveau d'activation est fortement augmenté lors de l'interprétation de la métaphore.

30 La distinction entre « référence actuelle » et « référence virtuelle » est de J.-C. Milner [1989 : 336].

Nous pencherons personnellement pour la deuxième solution, pensant que toutes les réalisations discursives ne sont possibles que parce qu'elles sont permises en langue, à l'instar de la théorie du signifié de puissance que l'on peut appliquer au lexique (v. les travaux de J. Picoche [1986] et [1993]). Si le lien analogique – le ou les traits de faible saillance – est parfois difficilement perceptible dans les métaphores très figées, c'est parce que la motivation métaphorique a disparu³¹, et il nous semble que V. Scart-Lhomme et M.-L. Gineste [2001 : 60] ont raison d'écrire :

Nous nous intéresserons aux métaphores poétiques³² car ces métaphores ne sont pas communes ni même encore lexicalisées. Elles se présentent alors comme candidat idéal pour voir à l'œuvre les processus d'émergence de nouvelles représentations.

Il est indéniable que les métaphores « vives », non lexicalisées présentent plus d'intérêt pour mener une étude sur l'interprétation de ces figures car ce sont de réelles métaphores (elles n'ont pas perdu leur motivation métaphorique) et elles reposent moins sur des connaissances langagières communes.

D'où la question : Comment un locuteur peut-il comprendre une métaphore vive ? Pourquoi cette interprétation ne pose-elle généralement pas de problème lorsque le contexte est suffisant ? À l'instar des théoriciens de la *Conceptual Metaphor Approach*, nous pensons que toute métaphore linguistique – qu'elle soit plus ou moins lexicalisée – se fonde sur des métaphores conceptuelles (du type LOVE IS A JOURNEY, UP IS GOOD, DOWN IS BAD, etc.), des schèmes conceptuels (ce que G. Lakoff et M. Johnson nomment des *image-schematic structures*) qui permettent au coénonciateur d'interpréter ces métaphores, qu'elles soient originales ou non, comme le note R. Gibbs [1998 : 105] lorsqu'il traite du décodage des expressions idiomatiques :

Our idiom results should be interpreted only to suggest that conceptual metaphors seem to be activated either during or soon after idioms are understood.

En effet, une métaphore linguistique se fonde sur du déjà, c'est-à-dire sur ces métaphores conceptuelles, pour créer du nouveau, une nouvelle perception par une nouvelle dénomination linguistique. Comme l'écrit A. Katz [1998 : 4] :

Novel metaphors are often only novel as a linguistic expression but not as a deeper conceptual relation. [...] Metaphor should be understood as a property of our conceptual systems, not as a property of language per se.

L'existence de métaphores conceptuelles permet aux métaphores linguistiques, ou plutôt aux énoncés métaphoriques de pouvoir être générés en discours, et de passer en langue. En effet, une métaphore ne peut être créée *out of the blue*, au risque de ne pas être comprise par le coénonciateur, d'où l'incompréhensibilité de certaines métaphores par trop surréalistes. Ceci signifie qu'il y a toujours une fonde conceptuelle sur laquelle la métaphore linguistique s'appuie, et que si le frayage pour la métaphore est insuffisant, elle court le risque de ne pouvoir être décodée correctement par le coénonciateur, comme l'illustre l'exemple suivant tiré de *À la recherche du temps perdu*, *La Prisonnière*, de M. Proust, dans lequel le narrateur

31 Cette assertion doit être modulée car, comme le font remarquer J. Chuquet et M. Paillard [1989 : 214], dans le cas des lexies complexes lexicalisées, le sens figuré reste le plus nettement perçu comme tel, alors que dans le cas des lexies primaires ou composées lexicalisées les plus courantes, il y a souvent diversification sémantique par transfert métaphorique mais la motivation est souvent oubliée, ce qui nous semble assez normal, car s'il y a un seul foyer métaphorique, le « mot » aura plus de chances d'être perçu littéralement avec l'évolution sémantique.

32 Les auteurs entendent par ce terme les métaphores « vives », non lexicalisées.

n'arrive pas à décoder la métaphore de sa bonne, car celle-ci apparaît comme totalement gratuite, et le lien analogique ayant présidé à sa naissance n'est pas perceptible :

Car on verra plus tard que, malgré les habitudes de parler stupides qui lui étaient restées, Albertine s'était étonnamment développée, ce qui m'était entièrement égal, les supériorités d'esprit d'une femme m'ayant toujours si peu intéressé que si je les ai fait remarquer à l'une ou à l'autre, cela a été par pure politesse. Seul le curieux génie de Céleste m'eût peut-être plu. Malgré moi, je souriais pendant quelques instants, quand, par exemple, ayant profité de ce qu'elle avait appris qu'Albertine n'était pas là, elle m'abordait par ces mots : « DIVINITÉ DU CIEL DÉPOSÉE SUR UN LIT ! »

Je disais : « Mais, voyons, Céleste, *pourquoi* "divinité du ciel" ? »

— Oh, si vous croyez que vous avez quelque chose de ceux qui voyagent sur notre vile terre, vous vous trompez bien !

— Mais *pourquoi* "déposée" sur un lit ? Vous voyez bien que je suis couché.

— Vous n'êtes jamais couché. A-t-on jamais vu personne couché ainsi ? Vous êtes venu vous poser là. Votre pyjama en ce moment tout blanc, avec vos mouvements de cou, vous donne l'air d'une colombe. ³³

Bien que la métaphore de la bonne apparaisse recherchée esthétiquement parlant, elle est indécodable, même en contexte, car aucune analogie entre un domaine source et un domaine cible ne peut être perçue. On se rappelle que plus la métaphore sera fondée sur un nombre de métasèmes important, plus elle aura de chances d'être rapidement décodée par le coénonciateur ; dans cet extrait, c'est justement la recherche contextuelle du ou des métasèmes qui semble poser problème au narrateur.

Quels processus cognitifs sont mis en œuvre lors du décodage d'un énoncé métaphorique ? Pendant longtemps – et il faut reconnaître que cette réponse reste valable pour une grande partie des courants linguistiques contemporains – l'interprétation métaphorique a été expliquée par la théorie suivante : face à un énoncé métaphorique, le coénonciateur tente une lecture littérale, et si celle-ci est bloquée par une incompatibilité sémantique quelconque, il a recours à une lecture métaphorique ; ce recours au métaphorique serait alors expliqué par le fait que la lecture littérale aurait violé une des maximes de H. P. Grice selon laquelle il faut rendre la conversation la plus adéquate possible au contexte. Le sens métaphorique découlerait donc de relations sémantico-pragmatiques, et pourrait être qualifiée de lecture « seconde ». Cette opinion rejoint celle de C. Kerbrat-Orecchioni [1977 : 163] :

Le décodage du sens littéral étant bloqué par certains facteurs contextuels ou situationnels, il nous renvoie directement à une interprétation seconde plus vraisemblable.

ou de S. Glucksberg [1991] qui parle à ce sujet de *Standard Pragmatic Theory*.

Le modèle élaboré par le philosophe J. Searle partage des traits communs avec cette approche de l'interprétation métaphorique ; selon lui, un énoncé est théoriquement pourvu de deux sens : le *Speaker Utterance Meaning* et le *Literal Sentence Meaning* (c'est-à-dire l'opposition traditionnelle entre « énoncé » – *utterance* – et « phrase » – *sentence*). L'interprétation serait littérale lorsque le *Speaker Utterance Meaning* correspondrait au *Literal Sentence Meaning*, alors que l'interprétation serait métaphorique lorsque le *Speaker Utterance Meaning* différerait du *Literal Sentence Meaning*, ou, en d'autres termes, lorsque l'inadéquation entre ce que nomme le linguistique et ce qui apparaît réellement dans l'extralinguistique est perçue. Dans le

33 Nous soulignons.

cas de la métaphore, une des maximes de H. P. Grice serait violée³⁴ – celle de pertinence, de qualité – et grâce à une *conversational implicature*, le coénonciateur comprendrait qu'il doit inférer le sens autrement. Selon J. Searle, il y a donc toujours initialement une tentative d'interprétation littérale, puis si celle-ci n'est pas possible, une tentative d'interprétation métaphorique, ou plus généralement figurée car, comme le note C. Kerbrat-Orecchioni [1994 : 58], « sans croyance à la littéralité, il ne peut exister de trope ». Ceci rejoint l'opinion du philosophe D. Davidson [1979 : 40], pour qui la métaphore n'est rien d'autre qu'un mensonge :

Generally, it is only when a sentence is taken to be false that we accept it as a metaphor and start to hunt out the hidden implication. It is probably for this reason that most metaphorical statements are patently false, just as all similes are trivially true. Absurdity or contradiction in a metaphorical sentence guarantees we won't believe it and invites us, under proper circumstances, to take the sentence metaphorically.

En effet, la métaphore comporte en elle-même une contradiction logique, dans le sens où cet énoncé logiquement faux arrive cependant – s'il est correctement décodé – à véhiculer le sens désiré par l'énonciateur, même si, comme le note A. Henry [1971 : 75], la métaphore paraît faire violence à la logique extralinguistique :

On recourt à la métaphore pour créer ou, du moins, pour exploiter une impertinence, expressive, mais résolue par le contexte. La métaphore viole la langue, mais la parole éclaire cette violation en lui donnant un sens, ou, du moins, une fonction.

Contrairement à ce qu'écrit A. Henry, s'il nous semble que la métaphore « viole la logique établie », elle ne « viole pas la langue », car les énoncés métaphoriques sont des énoncés morpho-syntaxiquement normaux, c'est-à-dire qu'ils ne dévient aucunement des règles de construction des énoncés du langage littéral ; la seule violence faite, c'est celle qui heurte notre représentation, notre perception du réel, et se trouve réinterprété par la métaphore.

Cependant, dans l'optique cognitive que nous avons adoptée, nous ne pouvons que formuler quelques doutes sur une telle théorie, qui fait de l'interprétation métaphorique – et par là même du processus métaphorique dans son intégralité – une lecture « par défaut », selon laquelle le décodage métaphorique se ferait par étapes successives, comme si le langage littéral était supérieur au langage métaphorique, et plus généralement figuré. Par conséquent, il faudrait également plus de temps pour un coénonciateur pour comprendre un énoncé métaphorique, ce qui n'est pas du tout en accord avec les résultats des psycholinguistes qui ont travaillé sur cette question. R. Gibbs [1998 : 92-108] démontre que le décodage des énoncés métaphoriques est aussi rapide que celui des énoncés littéraux, à condition d'avoir un contexte suffisant. R. J. Gerrig [1989] arrive à la même conclusion, et nomme cette contrainte psycholinguistique *total time constraint*. De même, si l'on considère les « métaphores dans la vie quotidienne », c'est-à-dire les métaphores qui selon G. Lakoff et M. Johnson structurent notre appréhension du réel, elles ne demandent pas plus de travail cognitif que n'importe quel énoncé littéral³⁵. Les limites de cette approche

34 Pas seulement dans le cas de la métaphore, mais aussi pour la métonymie, l'ironie, les actes de langage indirects, etc. V. G. Persson [1990 : 169-171], qui applique l'analyse gricéenne à la métaphore.

35 Voyez la distinction opérée par G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 6] entre *metaphorical concept* et *metaphorical linguistic expression* ; si l'expression métaphorique se fonde sur un concept métaphorique constitutif de la langue, comme c'est généralement le cas, alors, il n'y a pas réellement de travail cognitif supplémentaire

purement pragmatique de la métaphore ont été mises au jour par J. Morgan [1993], qui explique que la théorie de J. Searle peut très bien s'appliquer également à l'ironie, voire à tous les actes de langage indirects, ce qui fait douter de la validité d'une telle théorie pragmatique qui vient, telle une roue de secours, à l'aide de la sémantique lorsque cette dernière ne propose aucune explication satisfaisante. La conception de J. Searle et des auteurs partageant son point de vue ne nous semble donc pas valable, car elle établit une nette distinction entre le langage littéral et le langage métaphorique, distinction que nous tenons pour problématique et sans réel fondement. Alors y a-t-il des critères permettant de différencier sens littéral et sens métaphorique, si l'on désire prouver qu'une telle dichotomie est valide ? A. Katz [1998 : 24] note que la procédure la plus couramment utilisée a été *"identifying a set of criteria by which the two can be distinguished. Such attempts have for the most part been unsuccessful"*. G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 171] affirment que la compréhension d'un énoncé métaphorique ne diffère pas réellement de celle d'un énoncé non métaphorique, et qu'il n'est pas nécessaire de postuler que la métaphore est un acte de langage indirect, par lequel le locuteur se trouvant bloqué par une incompatibilité référentielle choisirait une lecture indirecte, secondaire, c'est-à-dire métaphorique :

An understanding of truth in terms of metaphorical projection is not essentially different from an understanding of truth in terms of nonmetaphorical projection. The only difference is that metaphorical projection involves understanding one kind of thing in terms of another kind of thing. That is, metaphorical projection involves two different kinds of things, while nonmetaphorical projection involves only one kind.

Il n'y aurait alors aucune différence fondamentale dans les processus cognitifs mis en œuvre lors de l'interprétation d'un énoncé métaphorique, car aussi bien les catégories métaphoriques que les catégories non métaphoriques sont structurées en termes de prototypes, ce qui semble cohérent avec notre position qui postule que les énoncés métaphoriques ne sont pas déviants, anormaux, mais font partie intégrante du langage humain. C'est pour cette raison que L. Lipka [1988] propose le terme de *dual categorization* et de *multiple categorization* [Lipka 1990] pour « opposer » le littéral et le métaphorique, car les deux types de langage ne se distinguent que par leur conceptualisation du réel ; pour cette même raison, I. Tamba-Mecz [1981 : 29] postule « l'existence d'au moins deux systèmes d'organisation sémantique réguliers d'où procèdent deux modes d'expression : le propre et le figuré », même si nous émettons des réserves quant au terme *propre*. C'est également à cette conclusion qu'arrive A. Goatly [1997 : 3] :

All linguistic classification constructs a representation of experience on the basis of selective perception and selective ignoring of aspects of the world. The only difference between literal language and metaphorical language is that, in literal use, we adhere to conventional criteria for classification, whereas in metaphorical use, the similarities, the criteria for interpretation are relatively unconventional.

À bien y regarder, la métaphore exhiberait donc le même fonctionnement que le langage « ordinaire », comme le note A. Goatly [1997 : 155] :

[...] just as with metaphor, ordinary language is not a mere reflection of a pre-existing objective reality but a construction of reality, through a categorization entailing the selection of some features as critical and others as non-critical.

R. Gibbs [1993a et 1993b], D. Rumelhart [1993], J. Sadock [1993], ainsi que D. Sperber et D. Wilson [1986 (1989)] parviennent à une conclusion similaire : il n'y a pas de réelle différence dans les processus cognitifs mis en œuvre lors de l'interprétation d'un énoncé littéral et lors de celle d'un énoncé métaphorique. D'ailleurs, le langage « littéral » n'est-il pas aussi une sorte de transfert ? Le langage après tout n'est qu'un mode de représentation du réel, et ce mode passe bien par un transfert de l'extralinguistique vers le linguistique qui, on le sait, n'est pas une reproduction trait pour trait du réel. Le langage métaphorique n'est alors qu'un transfert un peu plus poussé, un peu plus osé, un peu plus métalinguistique, comme le note F. Nietzsche [1872 : § 147 (1991) : 94] :

Nos sens imitent la nature en contrefaisant celle-ci toujours davantage.

L'imitation suppose une réception, puis une transposition continue de l'image perçue en mille métaphores, toutes efficaces. *L'analogue*.

Et comme il le reformulera dans *Introduction théorétique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral* [Nietzsche 1873 (1991) : 121] :

Nous croyons savoir quelque chose des choses elles-mêmes quand nous parlons d'arbres, de couleurs, de neige et de fleurs et nous ne possédons cependant rien que des métaphores des choses qui ne correspondent pas du tout aux entités originelles.

Il n'y aurait alors qu'une différence de degré entre le langage littéral et le langage métaphorique. Cependant, comme le note G. Kleiber [1999 : 102] lorsqu'il pose la question suivante, « Y a-t-il quelque chose qui « cloche » à la base d'une métaphore ? », « c'est un *oui* ferme et massif que donnent la plupart des commentateurs ». Ainsi, est-ce ce critère qui est utilisé par la plupart des théoriciens pour définir le processus métaphorique ³⁶ : « la métaphore, quelque conception que l'on en ait par ailleurs, engage définitoirement une histoire de "déviance" » [Kleiber 1994 : 36]. Cette conception illustrée plus en détail dans G. Kleiber [1994] est rejetée par les linguistes cognitivistes ³⁷, et par les théoriciens de la pertinence, comme J. Moeschler [1991], qui banalise les énoncés métaphoriques en affirmant que :

Les énoncés métaphoriques, comme tous les tropes, ne constituent pas des cas marqués ou déviants d'usage du langage : ils sont au contraire les cas normaux, les usages ordinaires du langage.

Les linguistes cognitivistes, à l'instar de R. Gibbs, M. Turner, ou A. Goatly, vont encore plus loin en prétendant qu'il n'existe aucune distinction entre sens littéral et sens métaphorique – ou plus largement, figuré – comme le note M. Turner [1998 : 60-61] :

The commonsense dichotomy between "literal" and "figurative" is a psychological illusion. [...] They do not refer to fundamentally different cognitive operations.

The commonsense dichotomy between "literal" and "figurative" arises from a folk theory.

Les opérations cognitives nécessaires au décodage d'un énoncé métaphorique et à celui d'un énoncé littéral sont par conséquent similaires, car les deux types de lan-

³⁶ C'est également la position de P. Ricœur [1975] qui estime que le langage métaphorique ne peut être défini que par rapport à un autre langage, qu'il nomme « primitif ».

³⁷ Pas par tous les linguistes cognitivistes cependant : E. Kittay [1987], et M. Turner [1998] revendiquent le phénomène de « degré de déviance » dans le processus de métaphorisation.

gage dépendent des mêmes processus mentaux ³⁸. La dichotomie ferme et tranchée entre « sens littéral » et « sens métaphorique » provient, selon les linguistes cognitivistes, d'une confusion entre monde linguistique et monde extralinguistique ; un énoncé littéral serait alors un énoncé qui décrit quelque chose de vrai dans la réalité référentielle, extralinguistique, alors qu'un énoncé métaphorique serait un énoncé qui décrit quelque chose qui est faux dans la réalité référentielle, extralinguistique. Il nous semble que ceci revient à opérer une identification un peu trop rapide entre « extralinguistique » et « linguistique », comme si le linguistique était la copie conforme de l'extralinguistique. L'extralinguistique n'est pas complètement indépendant et sans aucune interaction sur le linguistique, et là aussi, il faut trouver un juste milieu : l'extralinguistique a certes une influence sur le linguistique (à quoi sert le linguistique, si ce n'est essentiellement à parler de l'extralinguistique ?), mais le linguistique n'est qu'une représentation de notre perception de l'extralinguistique, représentation qui influence à son tour notre perception de l'extralinguistique. C'est alors d'une influence réciproque lâche dont il faudrait parler entre ces deux « réalités ». La Langue – et le monde – sont faits de plus et de moins, et les énoncés sont alors plus ou moins métaphoriques ; c'est une vision relativiste de la vérité et du langage qui se fait jour. Comme dit M. Turner [1998 : 62] :

The feeling that something is literal or figurative depends not on special mechanisms of connection but rather on the relative status of the elements connected.

On pourrait d'ailleurs parler d'énoncés « métaphoriques » et « non métaphoriques » – plutôt que d'énoncés « littéraux », « à sens propre » – à cause de toutes les allusions que ces termes comportent. Pour conclure, nous laisserons la parole à M. Turner [1998 : 64], qui résume la position des cognitivistes de cette manière :

I have proposed that we feel products to be “literal” or “figurative”, that these products arise from the identical cognitive and linguistic mechanisms; but that they evoke different reactions depending on (1) the relative status and degree of entrenchment of the relevant mental arrays in the conceptual structures brought to bear on them, and (2) the degree of entrenchment of the language used for evoking those connections.

L'intégration conceptuelle n'est alors pas du seul ressort de la métaphore, mais un phénomène également à l'œuvre dans le langage en général, et I. Tamba-Mecz [1981 : 189-190] arrive à une conclusion assez proche dans une optique énonciative :

Envisagé dans une perspective relationnelle synthétique, le *sens figuré* apparaît en effet comme un *indice de fiction*, affecté à certaines des représentations que construit le discours. Cessant de passer pour un sens *secondaire, anomal, détourné* d'un *sens premier, propre et naturel*, le sens figuré devient le produit régulier d'une *modalité énonciative imaginaire*, à mettre sur le même plan que le *sens dénotatif*, engendré par la modalité énonciative réaliste.

Finalement, si nous nous penchons sur les recherches menées par les psycholinguistes sur le temps nécessaire à l'interprétation des énoncés non littéraux (c'est-à-dire figurés, ironiques ou des actes de langage indirects), il s'avère qu'il n'est pas plus important que le temps nécessaire au décodage des énoncés non métaphoriques, à condition d'avoir un contexte suffisant ; ce qui laisserait penser que l'accès à l'interprétation métaphorique n'est pas le résultat d'un échec de l'interprétation litté-

38 S'il n'y a pas de différence d'opérations en termes de qualité, nous nous demanderons cependant dans les chapitres 7, 8 et 9 si c'est le cas en termes de quantité d'opérations mises en œuvre lors de l'énonciation métaphorique.

rale (ceci dit avec prudence, car les tests sont assez empiriques). Il nous semble que la nature même de la métaphore joue un rôle dans cette distinction ; si la métaphore est une catachrèse, ou une métaphore lexicalisée, où il y a « acceptation ou stabilisation intersubjective » [Kleiber 1999 : 107], il n'y a évidemment plus lieu de parler de « tension », de différence(s) entre sens littéral et sens figuré, mais dans les autres cas, l'appréhension de la métaphore – et par là le rôle qu'elle joue face à un énoncé littéral qui lui serait plus ou moins synonyme – ne passe-t-elle pas obligatoirement par cette distinction ? Cela semble être le cas, car il faut bien reconnaître que dans les textes où foisonnent les métaphores vives – comme dans la poésie, particulièrement la poésie surréaliste ou contemporaine – l'interprétation des métaphores vives va nécessiter beaucoup plus de temps que l'interprétation des métaphores lexicalisées, comme on va en trouver dans les textes journalistiques par exemple ; ceci est somme toute normal, car le but premier du texte journalistique est d'informer le plus rapidement, donc le plus clairement possible, alors que le but de la poésie est de faire réfléchir, de proposer une nouvelle vision, une nouvelle perception, ce qui nécessite une réflexion et du temps de la part du récipiendaire. C'est cette idée que défend d'ailleurs G. Molinié [1999 : 174] :

Il y a aussi gradualité indéfinie dans l'interprétation de métaphores, depuis une interprétation immédiate, complète et parfaitement univoque dans le cas des clichés, jusqu'à une interprétation lente, partielle et jamais stabilisée dans les passages de discours textuels recevables à haut régime de poéticité.

De plus, les métaphores verbales et adjectivales³⁹ nécessiteront certainement un temps d'interprétation quelque peu plus long, vu qu'elles impliquent une autre prédication nominale, comme nous le verrons dans le chapitre suivant. De la nature et du rôle joué par la métaphore dépendra donc son temps d'interprétation, comme le fait remarquer G. Kleiber [1999 : 101] :

La mise en relief des facteurs déclencheurs d'une métaphore fournira en même temps la clef du processus de l'interprétation métaphorique.

Ceci étant dit, nous pencherons donc plutôt pour une opinion à mi-chemin, comme celle d'E. MacCormac [1985] qui considère qu'une distinction entre sens littéral et sens figuré est tout de même possible ; en effet, comment définir le sens propre s'il n'existe pas de sens « littéral », « non métaphorique », « primitif », etc. Cela relève de la gageure, et dire que le langage métaphorique est défini par rapport au langage littéral ne revient pas à dire que l'un est supérieur à l'autre⁴⁰ ou que les opérations cognitives nécessaires au décodage de l'un ou de l'autre diffèrent grandement. Dans la perception du métaphorique et du littéral, il existe donc bel et bien une distinction⁴¹, mais cette distinction n'est pas clairement définie, car relative, mouvante ; c'est une fois encore la notion de continuum qui se fait jour, comme l'écrit M. Turner [1998 : 69] : « Judgments of literal versus figurative are accordingly graded ». G. Kleiber [1999 : 107] estime cependant que la *déviance* – si l'on

39 Nous utilisons les termes *métaphores verbales*, *métaphores adjectivales*, etc., mais nous verrons dans le chapitre 6 que ce n'est pas tant la métaphore qui est verbale ou adjectivale ; c'est le verbe, ou l'adjectif qui est le foyer métaphorique, ou le *pivot* pour emprunter le terme de I. Tamba-Mecz [1981], et que celui-ci va avoir une incidence sur la prédication entière, comme nous l'avons déjà noté.

40 Ce qui a été, rappelons-le, la position dominante pendant longtemps, car on ne voyait dans la métaphore qu'un sens second, connotatif, imprécis.

41 D'où la phrase de P. Ricœur [1975 : 180] : « L'idée demeure, parce qu'elle est profondément juste, que le langage figuré demande à être opposé à un langage non figuré, purement virtuel ».

entend par ce terme « aspect particulier » – est un facteur constitutif de la métaphore, car sans cette déviance, « il n'y aurait en effet pas cet apport cognitif inventif, nouveau, que l'on cerne de mieux en mieux dans le processus métaphorique ». À ce propos, J.-J. Wunenburger [1997 : 102] rappelle l'ambivalence de toutes les images, car « L'image doit être acceptée à la fois comme duplication ressemblante et comme écart au modèle », et conclut en notant que « l'image oscille de fait entre l'être plein et le néant vide » [Wunenburger 1997 : 147]. Cette vision plus tranchée selon laquelle la métaphore est un usage « particulier » n'empêche pas qu'elle soit utilisée couramment, et qu'elle serve souvent à l'évolution linguistique, à la néologie lexicale, voire grammaticale ⁴² – c'est d'ailleurs un des rôles de la linguistique de dégager quelle(s) fonction(s) le processus métaphorique joue dans l'évolution linguistique, comme le rappelle R. Gibbs [1998 : 115] :

Linguistic analyses seem directly germane to establishing the reality of metaphor in language change, grammatical structure, word meaning, and in capturing important elements of speakers' / listeners' presumed knowledge about systematic and novel patterns of language use.

Se pose alors la question suivante : Si la frontière entre langage littéral (non métaphorique) et langage métaphorique n'est pas clairement tranchée, peut-on clairement distinguer le métaphorique du non-métaphorique ? C'est à cette question que nous allons maintenant tenter d'apporter quelques pistes de réponse en nous fondant sur l'idée selon laquelle il existe une « intuition métaphorique » chez n'importe quel locuteur d'une langue donnée.

5.3.3 L'INTUITION MÉTAPHORIQUE

There seems to be no rational basis for distinguishing literal from metaphorical language at all.

[Ortony 1993 : 7]

Malgré toutes ces considérations théoriques, il est parfois difficile de décider si l'on se trouve face à un énoncé métaphorique ou non, d'autant plus que, comme le rappelle M. Turner [1998 : 78], «*We often feel that new and deviant language is 'figurative'*» ; mais toute néologie polysémique est-elle alors du ressort de la métaphore ? Cette vision n'est-elle pas trop réductrice ?

5.3.3.1 L'EXISTENCE DE CAS LIMITES

Conceptual connections between two mental arrays strike us differently depending on how those arrays are already related in our category structures. A connection seems literal or figurative (or somewhere in between) not absolutely but in relation to the category structures used to understand it.

[Turner 1998 : 62]

Quiconque travaille sur la métaphore fait – à un moment ou à un autre – l'expérience douloureuse d'un grand doute : si certains énoncés s'imposent naturellement comme de réels cas de métaphores, d'autres laissent quelque peu perplexe, voir même très indécis : l'écart est-il tel que l'on puisse affirmer être face à un cas de métaphorisa-

⁴² D'un point de vue cognitif, non seulement les métaphores linguistiques, mais ce qui les sous-tend, c'est-à-dire la pensée métaphorique (les schèmes métaphoriques, ou métaphores conceptuelles) permettent cette évolution linguistique, en la motivant.

tion, ou bien est-ce simplement un cas de polysémie⁴³ ? Ce problème ne se pose que pour certaines métaphores. En effet, les métaphores vives posent rarement problème, car leur incongruité sémantique fait qu'un locuteur les reconnaît immédiatement comme telles ; mais que dire de ces métaphores lexicalisées, ou en voie de lexicalisation ? Ne peut-on pas justement affirmer que les cas de métaphores lexicalisées ne sont plus que de simples cas de polysémie ? C'est le cas, si l'on en croit P. Ricœur [1975 : 206] :

Nous l'avons répété, il n'y a pas de métaphore dans le dictionnaire ; alors que la polysémie est lexicalisée, la métaphore, du moins la métaphore d'invention, ne l'est pas ; et quand elle le devient, c'est que la métaphore d'usage a rejoint la polysémie.

Ce problème de repérage a été soulevé par M. Turner [1998 : 63] qui note l'incertitude à décider si l'on est réellement face à une métaphore dans le passage cité en épigraphe de ce paragraphe, et plus particulièrement "*somewhere in between*" :

It was judged to be highly figurative when first used, but the effect seems to be wearing off with frequent exposure.

En effet, à la lecture des exemples suivants, le locuteur moyen pourra avoir des doutes quant à la classification comme « métaphores », car il percevra certainement ces structures plutôt comme des polysèmes, ce que leur indexation dans le dictionnaire semble prouver. Il s'agit alors plus de lexies générées métaphoriquement que de métaphores à proprement parler :

INT4c *This morning, before I set out for the day, knowing I had to SETTLE a few things in my mind, the elder boy, insisting on another kiss before I closed the door, said, "Daddy, I love everyone".*

Cette métaphore est tellement lexicalisée qu'elle est la seule possible pour renvoyer à cette réalité, et c'est pour cette raison que la plupart des locuteurs anglophones ne la perçoivent plus comme métaphorique.

INT7b *Does she see anything different in my face today? Have I given MYSELF AWAY yet? I must look BEATEN.*

INT7e *She talks of how her colleagues have LET her DOWN.*

INT7f *It has been difficult for her since the publishing house was TAKEN OVER.*

Il est intéressant de noter que ces trois exemples sont des verbes à particule, connus en anglais sous le nom de *phrasal verbs*. Comme nous le verrons plus en détail dans le chapitre 8, ces verbes sont généralement issus par métaphorisation, et en anglais contemporain, leur origine métaphorique n'est plus réellement perçue, ce qui est bien le cas des trois verbes à particule utilisés ici. La consultation du dictionnaire confirme cette idée : dans le dictionnaire *Hachette-Oxford*, les trois verbes sont indexés sous *give*, *let*, et *take*. Il s'agit donc plus de polysèmes d'origine métaphorique que de métaphores à proprement parler.

INT41-42 *Father took me to see war films and cricket. Whenever I appeared in his room, his face would BRIGHTEN.*

INT62b *Perhaps that is why I have had long periods, years in fact, of imposed indifference, as if nothing mattered. The dismissive shrug in a café was my most eloquent gesture. I was detached, having learned to be COLD; intact, no one could touch me, particularly the women I let fall in love with me.*

43 P. Ricœur [1975 : 205] reconnaît que c'est un problème important.

INT89a *"It's you who has gone mad", she said. "Your theories are insane."
Cheerio, BITCH.*

Ces trois exemples sont également très lexicalisés, et présentent un cas de métaphores verbale, adjectivale et nominale répertoriées dans les dictionnaires de langue, sous forme de polysèmes, comme l'illustrent également les exemples français suivants :

- DIA12a Je me promettais des joies SANS BORNE, car, réussissant à faire en quatre heures le travail que ne fournissaient pas en deux jours mes anciens condisciples, j'étais libre plus de la moitié du jour.
- DIA18b Pour la première fois, nul jour des vacances de cette année ne me fut PESANT.
- DIA29c L'année scolaire TOUCHAIT à sa fin, et je voyais avec terreur que ma paresse allait rester impunie, alors que je souhaitais le renvoi du collège, un drame, enfin, qui clôturât cette période.
- DIA33b Son visage calme et sérieux ne m'avait jamais paru plus beau que dans cette lumière SAUVAGE. À ne pas se répandre dans la pièce, cette lumière gardait toute sa FORCE.
- DIA34b Après la grossièreté de mes premiers désirs, c'était la douceur d'un sentiment plus PROFOND qui me trompait.
- DIA50c Un matin, je croisai dans l'escalier le garçon laitier. Il tenait ses boîtes de lait à la main ; je tenais, moi, mes souliers. Il me souhaita le bonjour avec un sourire terrible. Marthe était PERDUE. Il allait le raconter dans tout J...

Le linguiste se doit de postuler une gradation, et reconnaître qu'il est parfois difficile de trancher entre « métaphore » et « lexie générée métaphoriquement ». Le seul critère qu'il a alors à disposition pour décider qu'un exemple est « métaphorique » au sens strict du terme est le suivant : le foyer métaphorique de l'énoncé ne revêt pas son sens primitif (habituel), et une « tension »⁴⁴ se fait jour entre l'usage habituel et cet usage particulier, car il s'applique à un autre domaine conceptuel avec lequel il n'est pas généralement associé, comme dans l'exemple suivant :

INT34b *People don't want you to have too much pleasure; they think it's bad for you. You might start wanting it all the time. How UNSETTLING is desire! That DEVIL never sleeps or keeps still. Desire is naughty and doesn't conform to our ideals, which is why we have such a need of them. Desire mocks all human endeavour and makes it worthwhile. Desire is THE ORIGINAL ANARCHIST AND UNDERCOVER AGENT – no wonder people want it ARRESTED and KEPT IN A SAFE PLACE. And just when we think we've got desire under control it LETS US DOWN or FILLS US WITH HOPE. Desire makes me laugh because it makes fools of us all. Still, rather a fool than a fascist.*

Nous sommes face à un exemple typique de métaphores filées sur le thème du désir, où ce concept des plus abstraits est identifié métaphoriquement à un diable, un anarchiste, un agent secret, que l'on voudrait mettre en prison. Le statut de métaphores est également accordé de plein droit aux exemples suivants, car le rapprochement de domaines conceptuels éloignés est perçu comme assez incongru :

INT45b *Separation wouldn't have occurred to a lower-middle-class couple in the fifties. My parents remained in the same house all their lives. Mother was*

44 Nous utilisons ici *tension*, terme renvoyant à l'approche interactive que nous avons critiquée lors de l'étude de la théorie cognitive ; seulement, ce mot est utile, et nous nous situons ici au niveau linguistique, et plus seulement au niveau conceptuel où là, il n'y a pas de réelle tension.

only partially there. Most of the day she sat, inert and obese, on her chair. She hardly spoke – except to dispute; she never touched anyone, and often wept, hating herself and all of us: A LUMP OF LIVING DEATH.

INT61a *It is my yearning for more life that has done this, and we are yearning creatures, a BAG OF INCONSISTENT WANTS.*

DIA25b Nous restions immobiles. Ainsi doit être le bonheur. Un chien sauta du bassin et se secoua. Marthe se leva, comme quelqu'un qui, après la sieste, et le visage encore ENDUIT de sommeil, SECOUE SES RÊVES.

Si la perception d'une métaphore ne pose aucun problème lors de ces rapprochements « osés », est-ce toujours le cas ? Certaines métaphores ne sont-elles pas ressenties comme « plus métaphoriques » que d'autres ? Ne pourrait-on pas postuler l'existence d'un degré de métaphorisation ?

5.3.3.2 LE DEGRÉ DE MÉTAPHORISATION

La conscience du processus de transfert de sens ne se fait pas toujours au même degré.

[Honeste 1996 : 122]

De l'étude de notre corpus, il apparaît clairement que la métaphore est plus ou moins métaphorique... Nous pouvons alors parler d'un certain « degré de métaphorisation », selon la conscience qu'un locuteur natif va avoir du processus de métaphorisation, et selon la reconnaissance intuitive qu'il va en avoir ; le locuteur natif perçoit-il l'énoncé face auquel il se trouve comme métaphorique ou comme littéral, c'est-à-dire a-t-il (encore) conscience du lien analogique reliant les deux référents (le littéral et le métaphorique), lorsqu'il prononce ou entend la métaphore ? Rappelons que cela va tout d'abord dépendre du degré de lexicalisation de la métaphore. Plus la métaphore est figée, moins elle est ressentie comme telle par un locuteur natif⁴⁵. Cependant, le seul degré de lexicalisation va-t-il être suffisant pour déterminer le degré de métaphorisation ? Il ne semble pas, car le nombre de sèmes sur lesquels se fonde l'analogie peut également servir de mesure au degré de métaphorisation. Nous savons par les travaux des lexicologues que le processus de métaphorisation peut s'appuyer sur un ou sur plusieurs sèmes, mais surtout, que ce n'est pas forcément sur le sème, ou sur un des sèmes fondamentaux, que l'analogie peut être établie. Si nous reprenons l'exemple simple déjà utilisé, *John is a bear* / *Jean est un ours*, ce n'est pas sur un des sèmes fondamentaux que l'analogie se fonde :

Sémème /ours/1	Sèmes	Sémème /ours/2
+	Animal	–
+	Plantigrade	+
+	Mammifère	+
+	Sauvage	+

Il est clair qu'ici le processus de métaphorisation se fonde sur un sème assez accessoire, c'est-à-dire pas forcément définitoire du sémantisme de BEAR / OURS. Le

45 Voir à ce sujet le chapitre 4.

locuteur a donc toute liberté pour percevoir une analogie, si ténue soit-elle, entre deux champs conceptuels, comme le note A. Henry [1971 : 24] :

Ces figures institutionnalisent, sur le plan linguistique, la liberté de mouvement de l'esprit et l'extrême variété selon laquelle il peut exploiter les rapports, aussi ténus soient-ils, qui existent entre les concepts.

Il semble que cette hypothèse est viable, car comme le remarque M.-L. Honeste [1996 : 122], même si plusieurs figures sont aussi fortement lexicalisées,

la conscience du processus de transfert de sens ne se fait pas toujours au même degré : plus le mécanisme qui préside à la formation de la figure est conscient, ou si l'on veut, plus le degré de subduction est faible, moins il y a de sèmes mis en arrière-plan.

C'est-à-dire que la conscience de la métaphore, et par là même du référent extra-linguistique, est d'autant plus forte que le nombre de sèmes sur lequel le processus de métaphorisation se fonde est important. Par contre, comme le note M.-L. Honeste [1996 : 122] :

C'est surtout lorsque la métaphore est fondée sur une anecdote qui peut être inconnue des locuteurs, comme [...] dans les acceptions métonymiques spécialisées, que le référent ⁴⁶ est le plus éloigné de la conscience : on peut dire que la figure est éteinte, que la motivation est perdue.

Notons au passage que le degré de métaphorisation est moindre non seulement pour les métonymies spécialisées, mais aussi pour les métaphores spécialisées, c'est-à-dire les métaphores dont le but principal est terminologique. Les métaphores d'internet, qui ont très rapidement perdu le souvenir de leur origine métaphorique en sont la preuve, comme nous l'avons vu dans le chapitre 4. Un autre critère pour déterminer le degré de métaphorisation pourrait être la nature du ou des sèmes sur lesquels l'analogie est fondée. Comme l'a montré M.-L. Honeste [1996], on peut opérer une division entre sèmes descriptifs et sèmes connotatifs ; ne pourrait-on pas postuler que le degré de métaphorisation est plus important lorsque les sèmes sur lesquels l'analogie est fondée sont des sèmes connotatifs, subjectifs, puisque ceux-ci sont plus éloignés de la définition prototypique que tout un chacun se fait ? Il nous semble que c'est effectivement le cas, car dans les exemples suivants, la métaphorisation est fondée sur un sème général, dénotatif, et le degré de métaphorisation se trouve alors diminué :

INT5a *Over the months, and particularly the last few days, wherever I am – working, talking, waiting for the bus – I have contemplated this rupture FROM several ANGLES.*

INT18c *A nerve in my eyes is throbbing. My hands seem to be shaking. I feel HOLLOW and my nerves RAW, as if I have been pierced by something fatal.*

INT23b *Unlike me she doesn't constantly lucubrate on the SPLENDOURS and DEPTHS of her mind. She finds even interesting self-awareness self-indulgent.*

DIA11c Ce mensonge du directeur l'excusait ; il contribuait encore à mon IVRESSE d'homme.

DIA12a Je me promettais des joies SANS BORNE, car, réussissant à faire en quatre heures le travail que ne fournissaient pas en deux jours mes anciens condisciples, j'étais libre plus de la moitié du jour.

46 Et par là même le degré de métaphorisation.

DIA30-31 Car je sentais que quoi que je lui dise, je mentirais. « Au moins que ce mensonge le réconforte, pensai-je, en attendant de lui être une SOURCE de nouvelles peines. »

Tous ces cas de lexèmes métaphoriques ne sont pas perçus comme de réels cas de métaphores vives, tout d'abord en raison de leur degré de lexicalisation avancé, mais également par leurs métasèmes : en effet, tous ces transferts métaphoriques se fondent sur un transfert très courant du domaine physique, concret, vers un domaine psychique, abstrait, ce qui a pour conséquence de diminuer leur degré de métaphorisation.

Ainsi pouvons-nous dégager trois critères qui définissent le degré de métaphorisation d'une expression :

- le degré de lexicalisation de l'expression,
- le nombre de sèmes sur lesquels l'analogie est fondée,
- la nature des sèmes sur lesquels l'analogie est fondée.

Ces trois critères ne sont pas exclusifs les uns des autres et peuvent se combiner. Il est important de noter que plus la métaphore sera ressentie comme telle, plus grandes seront les chances qu'elle ait également un haut degré d'expressivité.

5.3.3.3 LE DEGRÉ D'EXPRESSIVITÉ ET LE FOISONNEMENT SYNONYMIQUE

L'image est une création pure de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités éloignées. Plus les rapports entre les deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte – plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique.

[Reverdy 1968 : 32]

Il est évident que toutes les métaphores ne vont pas avoir le même degré d'expressivité, le même impact sur le coénonciateur, c'est-à-dire la même force perlocutoire. Là aussi, plusieurs critères entrent en ligne de compte pour déterminer le degré d'expressivité de la métaphore :

- les domaines conceptuels mis en relation et par conséquent leur plus ou moins grand éloignement ⁴⁷,
- le degré de figement de la métaphore (de la métaphore vive, généralement expressive, au cliché éculé par l'usage, sans grande expressivité),
- la formulation linguistique que revêt la métaphore,
- le contexte dans lequel cette métaphore apparaît.

André Breton note qu'« [e]n certaines images, il y a l'amorce d'un tremblement de terre » ⁴⁸, alors que d'autres ne seront perçues que comme des clichés peu originaux. À l'image du degré de métaphorisation, il serait illusoire de penser qu'un seul critère permette de définir le degré d'expressivité de la métaphore.

Si nous avons vu que la métaphore vive va créer une tension, car elle met en relation des domaines différents, cette tension disparaît lors de la lexicalisation de la métaphore ; comme le note K. English [1997 : 144] :

47 Ce qu'A. Goatly [1997 : 15] appelle *the gap* entre les deux domaines conceptuels.

48 Cité dans A. Henry [1971 : 64].

C'est une expression neuve, portée par un contraste frappant, qui est à l'origine de cette tension affective. Dès que l'énoncé nous est familier la tension disparaît et la métaphore devient une habitude. [...] La dictionnairisation d'une métaphore est une première mise en bière (en tant que métaphore).

Et plus les deux domaines conceptuels mis en relation seront éloignés, donc différents, plus la métaphore sera frappante, c'est-à-dire expressive, car incongrue au moins au premier abord ⁴⁹. Aristote [*Rhétorique* : 304, 1405a] avait déjà perçu que plus les domaines conceptuels mis en relation étaient éloignés, plus l'image avait une chance d'être expressive :

Si [l'analogie] n'existe pas, la métaphore paraîtra manquer de convenance, vu que ce sont les contraires qui paraissent se prêter le mieux au parallèle.

Il y a fort à parier que le rapprochement de deux domaines conceptuels éloignés va également créer un schématisme visuel, « verbo-iconique », de type sensoriel (optique, auditif, tactile, etc.), ce qui dénotera un fort degré d'expressivité de la métaphore. Cette constatation conduit M. Le Guern [1973 : 20] à édicter la règle suivante :

La force de l'image associée introduite par la métaphore est proportionnelle à l'ampleur de l'abstraction produite sur le plan de l'information logique. On peut exprimer cette corrélation en disant que la puissance de connotation de la métaphore croît à mesure que la précision de la dénotation diminue.

Mais le degré d'expressivité ne dépend pas seulement de l'éloignement des deux domaines car, comme poursuit Aristote :

Seulement il faut examiner, si l'on donne une robe de pourpre au jeune homme, quelle robe de pourpre on donnera au vieillard ; car le même vêtement ne convient pas aux deux âges.

Métaphore aristotélicienne pour montrer que la forme linguistique de l'expression métaphorique joue également un rôle dans son degré d'expressivité. En effet, n'importe quelle métaphore ne convient pas à n'importe quel type de texte, et le degré d'expressivité d'une métaphore ne pourra se dégager qu'à l'intérieur de la situation discursive dans laquelle elle a été produite. Une métaphore qui pourrait paraître peu originale, ou vulgaire hors contexte ou dans un contexte autre, peut se révéler percutante dans le contexte d'énonciation particulier qui a vu son émergence ; il y a alors fort à parier que les métaphores utilisées dans des textes littéraires diffèrent des métaphores utilisées dans la presse. Ces dernières semblent utiliser beaucoup plus les métaphores assez lexicalisées, voire les expressions idiomatiques flirtant avec le cliché, et jouent souvent sur leur délexicalisation, ou sur le double sens littéral – figuré, figure connue sous le nom de syllepse, dont la fonction est selon I. Tamba-Mecz [1981 : 183] un « décollage incongru du réel ». Voici un exemple tiré de *Newsweek* :

Newsweek (Glitters 135-139) *All this is good news for Russia's oil industry, but it also casts a spotlight on the scarcity of investments in other realms, such as high-tech industries or telecoms. It's not quite Saudi Arabia with snow, but the danger is clear. If the world oil industry CATCHES A COLD, Russia might GET THE FLU.*

49 A. Goatly [1997 : 18] parle d'*approximative metaphors* lorsque la distance entre les deux domaines est peu importante et de *transfer metaphors* lorsqu'elle l'est. Nous pensons qu'il est difficile de décider dans tous les cas, et que la distance entre deux domaines conceptuels peut varier selon le contexte, ce qui fait que cette distinction n'est valable qu'en contexte.

Cette métaphore se veut humoristique, et l'effet est assez réussi ; mais si elle avait été produite dans un texte littéraire, la réception aurait-elle été identique ? Là encore, la réussite – ou l'échec – d'une métaphore dépend fondamentalement de l'espace énonciatif dans lequel elle voit sa naissance.

Finalement, il est intéressant de noter que nombre de métaphores semblent être synonymes, c'est-à-dire que pour une seule expression littérale, plusieurs métaphores lui sont reliées. Si nous prenons l'exemple de *mourir* (français) / *die* (anglais), plusieurs métaphores correspondent à cette même réalité extralinguistique : *passer l'arme à gauche*, *casser sa pipe*, *manger les pissenlits / mauves par la racine*, *partir / sortir les pieds devant*, *claquer*, etc., et *kick the bucket*, *pass away / on*, *go west*, *peg out*, *snuff it / out*, *climb the golden stairs*, etc. Comment rendre compte de ce foisonnement d'expressions métaphoriques qui semble aller à l'encontre du principe bien connu d'économie des langues, selon lequel la langue n'utilisera pas deux termes pour désigner une même réalité si un seul suffit ⁵⁰ ? Ces expressions métaphoriques ne sont tout d'abord pas de réels synonymes, mais plutôt des « quasi-synonymes », ou « parasynonymes », et si ceux-ci peuvent partager la même dénotation, ils n'ont pas tous la même connotation ; c'est alors une question de registre qu'il faut invoquer pour expliquer l'emploi de l'une plutôt que d'une autre. Cette question de niveau de langue, de stylistique, a un rapport étroit avec ce que R. Jakobson a nommé « la fonction expressive » du langage. Si les expressions sont quasi synonymiques, la charge affective qui leur est attachée est différente. En d'autres termes, si la force illocutoire principale est identique pour ces expressions – l'énonciateur parle au coénonciateur de la mort – il semblerait que des forces illocutoires secondaires (indirectes) viennent se greffer sur cette force illocutoire primaire. Certaines expressions métaphoriques se voient revêtues d'une connotation positive, alors que d'autres auront une connotation négative ; certaines auront un caractère euphémique (*pass away / on*) alors que d'autres seront très crues (*snuff it/out*). Si l'on désirait schématiser ces relations à la manière d'une sémantique componentielle, on pourrait les noter de la façon suivante :

- *Pass away / out* / +départ / +mort / +euphémique / +soutenu /
- *Snuff it / out* / +départ / +mort / –euphémique / +familier /
- etc.

Les sèmes retenus ne sont pas exhaustifs, et selon le contexte, certains seront plus saillants que d'autres.

Ce foisonnement métaphorique ne doit cependant pas surprendre lorsque l'on sait que la métaphore ne peut se développer à l'intérieur d'un domaine clos, fermé, mais qu'elle nécessite un domaine ouvert, foisonnant, infini, et que leur nombre est potentiellement illimité, puisque le fait même de produire une métaphore (vive) est un acte de liberté, de création, voire de « rébellion » face au système linguistique, et en même temps une possibilité naturelle du système linguistique.

50 À titre d'exemples, J. Tournier [1990 : 55] compte vingt-trois métaphores pour référer à la poitrine féminine, ainsi que onze métonymies en anglais.

FONDEMENTS DE L'APPROCHE ÉNONCIATIVE DE LA MÉTAPHORE

Aborder la *métaphore* selon une perspective énonciative, c'est tourner résolument le dos à une rhétorique des tropes – ou figures en un seul mot – et à une sémantique lexicale – ou sémantique du mot isolé, pour se placer au niveau de l'énoncé, lieu d'émergence du sens figuré.

[Tamba-Mecz 1983 : 175]

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les figures quelles qu'elles soient – et *a fortiori* la métaphore – sont des instruments de l'indirection et de l'obliquité. Ce sont des structures langagières dont le but est de cacher le sens afin de mieux le révéler, en passant par des chemins de traverse. Ce jeu entre le « sens littéral » et le « sens figuré » n'est qu'à l'image de l'ambiguïté généralisée du discours – mais pas de la Langue – qui permet au sujet de l'énonciation de se ménager un espace de liberté pour intervenir dans son acte d'énonciation. Les tendances linguistiques contemporaines, dont la linguistique énonciative est le chantre en France, nous semblent pertinentes en ce qu'elles peuvent apporter un nouveau regard sur les études métaphoriques. I. Tamba-Mecz [1983 : 175] propose une définition intéressante de l'énonciation :

Par *énonciation*, on entend tout modèle d'explication des faits linguistiques qui tient compte des coordonnées énonciatives (énonciateurs, situation d'énonciation, temporalité, etc.), en s'efforçant d'articuler en un système cohérent les rapports qui s'instaurent dans tout acte de langage entre une langue et des sujets parlants.

La linguistique, après avoir été pendant de nombreuses années une linguistique descriptive se donne comme but non seulement de décrire, mais de tenter d'expliquer la genèse d'un énoncé linguistique, en le replaçant systématiquement dans son contexte d'énonciation. Pour I. Tamba-Mecz [1983], la métaphore ne peut qu'être étudiée dans une perspective énonciative, et ce, pour plusieurs raisons :

- La métaphore sert essentiellement à convaincre, et qui d'autre qu'un énonciateur peut convaincre un coénonciateur dans une situation d'énonciation particulière. Il y aura donc toujours une certaine modalité attachée à un énoncé métaphorique, modalité dont l'énonciateur est le ressort.
- Le sens de la métaphore étant un sens relationnel, il ne peut être compris qu'à

l'intérieur d'un énoncé ; le cas de la métaphore filée – série d'énoncés reliés entre eux – dépasse même le cadre de l'énoncé pour déborder sur celui du texte.

- Une seule étude grammaticale ou lexicale des métaphores se révèle insuffisante si le contexte d'énonciation n'est pas pris en considération.

Ainsi, proposons-nous dans ce chapitre de combiner les apports de la linguistique cognitive et ceux de la linguistique énonciative par le biais de la pragmatique intégrante, ou pragmatique intégrée, notion que l'on doit à J.-C. Anscombre et O. Ducrot [1976] et [1983]¹ et reprise par J. Moeschler [1985], avant de procéder à une typologie morphosyntaxique de la métaphore, typologie qui nous sera utile pour aborder les chapitres 7, 8 et 9 dédiés aux traces linguistiques de l'énonciation métaphorique.

6.1 LA PRAGMATIQUE INTÉGRANTE OU INTÉGRÉE

It cannot be maintained that semantics is autonomous relative to syntax and pragmatics [...] There seem to be not only lexical items (e.g., discourse particles) but syntactic structures whose purpose is to signal pragmatic goals.

[Sweetser 1990 (1998) : 17]

La linguistique s'étudie généralement en sous-domaines : morphologie, syntaxe, phonologie, sémantique, auxquelles on ajoute parfois la pragmatique. Nous souhaitons montrer que cette subdivision nous paraît quelque peu problématique. À la suite de J.-C. Anscombre, d'O. Ducrot, ou de J. Moeschler, nous constatons qu'il ne saurait exister une pragmatique qui viendrait, telle une roue de secours, sortir la morphosyntaxe ou la sémantique des questions auxquelles elles ne proposent pas de réponses, ou des réponses qui nous semblent insatisfaisantes². Il s'agit selon nous d'une « pragmatique intégrante ou intégrée » qui se retrouve dans chaque domaine d'étude. Il ne faut pas oublier, et ceci nous semble primordial, que la morphologie, la syntaxe, la phonologie et la sémantique restent des catégories créées *a posteriori* pour tenter d'étudier une réalité évanescence : la Langue. Chaque domaine d'étude ne peut alors fonctionner de façon autonome et se suffire à lui-même ; il nous semble alors illusoire de présenter une théorie purement sémantique³, ou purement morphosyntaxique de la métaphore, ce qui nous semble d'ailleurs être le cas pour n'importe quel fait langagier. Ceci n'est rien d'autre que l'approche contemporaine, comme le note A. Katz [1998 : 13] :

1 O. Ducrot reconnaît devoir le terme à A. Culioli.

2 Cette position s'oppose donc à celle de D. Sperber et D. Wilson [1986 (1989)] qui considèrent que la pragmatique ne doit pas être incluse dans la linguistique, car elle n'est en charge que de ce qui relève de l'interprétation des énoncés.

3 Comme nous l'avons déjà noté, la sémantique et la lexicologie traditionnelles ne peuvent rendre compte de façon totalement satisfaisante de la métaphore, car elles ne considèrent que le mot en lui-même, et la conception qui est la nôtre estime que si la métaphore se focalise sur un mot de l'énoncé, elle a des répercussions sur tout l'énoncé. Cette conception du primat du mot – ce que P. Ricœur [1975 : 131] appelle le « monisme sémiotique » – a largement été influencée par le structuralisme et son souci des dichotomies, trop réductrices selon notre point de vue. Cette conception sous-tend l'ouvrage de H. Konrad [1939 (1959)], *Étude sur la métaphore*, qui considère la métaphore comme un outil de dénomination fondé sur le mot. Nous verrons § 6.2.2. que l'étude des métaphores adjectivales et verbales infirme cette conception, car l'adjectif et le verbe « métaphoriques » ont des répercussions sémantiques importantes sur les termes auxquels ils sont incidents.

Most recently the emphasis has been on a strong interactional approach in which even the most basic of syntactic resolution involves using multiple constraints (syntactic, semantic, pragmatic) in a continuous manner.

On connaît les limites de l'approche purement syntaxique de N. Chomsky, qui a dû intégrer une composante sémantique à sa version syntaxique en 1965. Le problème principal de la grammaire de N. Chomsky ⁴ demeure cette séparation entre syntaxe et sémantique, et surtout leur absence d'interférence ; c'est pour cette raison que les prolongements de la grammaire générative et transformationnelle, que ce soient la théorie du gouvernement et du liage (*government and binding theory*) ou l'approche minimaliste mise au point par le même N. Chomsky (*minimalist approach*) prennent en compte l'interdépendance entre sémantique et syntaxe. Mais l'excès inverse existe, et il nous semble qu'il est erroné de prétendre, comme certains linguistes cognitivistes, que c'est la seule sémantique qui détermine la syntaxe. Un juste milieu nous semble à trouver, en reconnaissant le lien réciproque qui existe non seulement entre (morpho-)syntaxe et sémantique (mais également avec la phonologie), comme le font observer A. Niklas-Salminen [1997 : 155] :

Il faut savoir que l'étude de la *syntaxe* [...] peut aussi se révéler indispensable pour la compréhension du lexique. [...] On cherchera à savoir dans quelle mesure le *lexique* et la *syntaxe* sont des secteurs interdépendants.

ou A. Lehmann et F. Martin-Berthet [1998 : xiv] :

Le sens des énoncés n'est pas seulement fait du sens des mots qui les composent : il dépend aussi de la syntaxe de la phrase et de la situation d'énonciation.

C'est pour cette raison qu'il nous semble qu'il est nécessaire de prendre en compte les trois paramètres suivants afin de mettre au jour la genèse d'un quelconque fait de langue :

- les lexèmes présents (morphologie, sémantique + phonologie),
- les opérateurs - marqueurs utilisés avec les lexèmes (morphologie, syntaxe + phonologie),
- le cotexte et le contexte (pragmatique).

Il nous semble qu'une étude qui ne prend pas en compte la totalité de ces domaines est irrémédiablement vouée à l'échec. C'est à ces conclusions que parvient J. H. Martin [1991 : 61], pour qui :

Neither narrow theories of lexical semantics, nor theories relying solely on world knowledge are sufficient to account for our ability to generate and interpret non-literal language.

Cependant, selon le principe qui a perduré – et qui continue de perdurer pour certains – la métaphore et tous ses avatars, à savoir tous ces faits de langue – que l'on nomme alors faits de discours – ne sont que des exceptions à l'intérieur du système linguistique, système imparfait, car humain. On relègue alors ces figures à une analyse pragmatique, que certains linguistes considèrent, soit comme une sous-branche de la linguistique, soit comme une branche indépendante de la linguistique. Notre approche – on l'aura compris – ne correspond ni à l'une ni à l'autre de ces positions, mais postule que la pragmatique est intégrante ou intégrée, utilisée aussi bien pour rendre compte des énoncés littéraux que des énoncés figurés. Citons à ce propos J. H. Martin [1991 : 62] :

4 Nous parlons de la version de 1957, *Syntactic Structures*.

In traditional approaches to Lexical Semantics a whole host of phenomena have been largely banished from consideration. Among the unwelcome phenomena have been irony, sarcasm, metaphor, metonymy, indirect requests, and productive idioms. These phenomena have been relegated to various areas of pragmatics, context, and world knowledge. Implicit in this banishment is the assertion that the mechanisms and knowledge necessary to account for these uses are fundamentally different from those used in ordinary semantic interpretation. [...] Neither a narrowly construed version of lexical semantics, nor large amounts of world knowledge, nor a combination of the two, can account for the linguistic competence required to deal with non-literal language.

Et nous pourrions ajouter “*and with literal language either*”. Nous nous éloignons donc d’une théorie purement sémantique, pour tenter de (ré)concilier les divers niveaux d’analyse linguistique, trop souvent séparés.

La division entre lexicologie sémantique et morphosyntaxe nous semble difficilement tenable. Si la métaphore consiste en un déplacement de sens – en une réduction sémique selon J. Tournier – et relève par là même de la lexicologie, il nous semble vain de vouloir l’étudier d’un simple point de vue sémantique, ou lexicologique. Tout d’abord, rappelons que la métaphore n’est pas tant un phénomène sémantique qu’un phénomène conceptuel, et que le changement sémique qui s’effectue au niveau du mot est second par rapport au changement conceptuel effectué par la mise en relation de deux domaines, comme le note P. Cotte [1985 : 100-101, nous soulignons] :

Si la métaphore nous présente de nouvelles facettes des choses, enrichit nos conceptions, c’est parce qu’elle est un travail sémantique *sur des représentations*.

Comme nous allons tenter de le montrer dans les chapitres suivants, une étude interdépendante entre lexicologie-sémantique, morphosyntaxe, et dans certains cas phonologie est obligatoire pour tenter d’appréhender, ne serait-ce que furtivement, la nébuleuse métaphore. Seule une pragmatique dite englobante nous semble à même de pouvoir percer le secret du processus métaphorique, ceci pour deux raisons principales. Tout d’abord, si la métaphore est un déplacement de sens, celui-ci ne peut être perçu que si la métaphore est incluse dans son environnement textuel et/ou situationnel (rôle du cotexte et du contexte). Ensuite, la métaphore a, selon I. Tamba-Mecz [1981], un sens relationnel et, en poursuivant la réflexion de cette linguiste, on pourrait dire que la relation se situe justement au niveau de l’interdépendance entre lexicologie-sémantique et morphosyntaxe.

Contrairement à ce qui a été longtemps affirmé, la métaphore n’est pas seulement marquée sémantiquement et pragmatiquement ; elle a recours à des structures morphosyntaxiques précises. Ainsi, désirons-nous effectuer une typologie morphosyntaxique de la métaphore avant de nous acheminer vers la mise au jour du codage opérationnel de l’énonciation métaphorique car, comme le notent A. Reboul et J. Moeschler [1998 : 43], un des fondements de la pragmatique intégrée est que « la signification de [certains] mots (lexicaux ou grammaticaux) contient des *instructions* sur la façon d’utiliser les phrases dans le discours ».

6.2 TYPOLOGIE MORPHOSYNTAXIQUE DE LA MÉTAPHORE

We have seen that metaphors play an important role in characterizing regularities of linguistic form.

[Lakoff & Johnson 1980 : 136]

Nous préférons nommer cette typologie « morphosyntaxique », plutôt que « morphologique », car l'étendue de la métaphore – ce que nous nommerons le « foyer métaphorique » (§ 6.2.2) – ne se restreint pas au seul mot, voire au seul syntagme ; certaines métaphores sont des syntagmes complexes, pouvant aller jusqu'à la prédication, atteignant le statut de la phrase, voire celui de texte. Dans ces cas, il y a non seulement une certaine morphologie à respecter, mais également un enchaînement syntaxique précis. Nous étayerons notre propos d'exemples pour chaque catégorie morphosyntaxique étudiée.

6.2.1 CLASSES SYNTAXIQUES ET TERMES EXPRIMÉS LINGUISTIQUEMENT

Le mécanisme du trope n'affecte pas de la même façon la polysémie du substantif et la polysémie des verbes et des adjectifs. Dans ces cas, les tropes portent à la fois sur le verbe (ou l'adjectif) et/ou sur la nature des environnements, autrement dit *sur le sémème et/ou les actants*.

[Lehmann & Martin-Berthet 1998 : 87]

C. Brooke-Rose [1958], et la majorité des chercheurs travaillant sur les études métaphoriques, distinguent syntaxiquement trois types de métaphore : la métaphore *nominale* (la plus fréquente statistiquement parlant), la métaphore *verbale* et la métaphore *adjective* , ou *adjectivale* . Il nous semble important de rajouter la métaphore *adverbiale* qui, bien que statistiquement peu fréquente, existe cependant ; il nous semble que la raison de son quasi-oubli dans les classifications typologiques des métaphores⁵ est certainement due au fait qu'elle dérive d'un adjectif dont l'utilisation est déjà métaphorique, et que ce n'est pas la dérivation adverbiale qui donne l'acception métaphorique. De plus, une autre raison possible est le fait que les « métaphores » dont le foyer est un adverbe sont généralement plus des catachrèses que de réelles métaphores vives. Il n'empêche que le foyer métaphorique peut très bien être un adverbe, et qu'il importe alors de classer cette classe syntaxique à l'intérieur de cette typologie, comme l'a fait P. Fontanier [1830 (1977) : 99] qui a dégagé cinq « espèces de mot » susceptibles de s'employer métaphoriquement : « le nom, l'adjectif, le participe⁶, le verbe, et peut-être aussi l'adverbe, quoique assez rarement ». G. Kleiber [1983 : 94-95], quant à lui, adopte une classification tripartite et réduit « tous les types de métaphore à trois structures sémantico-logiques basiques » :

- La première concerne les métaphores nominales, et correspond à une structure prédicative du type N₁ ÊTRE N₂, N₁ ÊTRE N₂ DE N₃, N₁, CE N₂, N + prédicat, etc. ;

⁵ Notons cependant que M. Prandi [1999 : 194] mentionne l'existence de la métaphore adverbiale, en notant néanmoins sa rareté.

⁶ Nous reviendrons sur l'ajout du participe dans cette classification à propos de l'adjectif § 8.3 et § 9.2.

- la deuxième concerne les métaphores adjectivales, et se résume à la structure : N ÊTRE Adj ou N + Adj / Adj + N en fonction sujet ou complément (où l'adjectif est le foyer métaphorique) ;
- la troisième concerne les métaphores verbales, et se ramène à la structure : N + V (où le verbe est le foyer métaphorique).

Les remarques qui s'imposent concernent tout d'abord la validité de cette typologie : elle ne saurait être exhaustive – il manque les métaphores adverbiales – et nombre de structures métaphoriques ne sont pas représentées⁷. De plus, cette typologie se veut selon les termes de G. Kleiber « sémantico-logique », et nullement « morphosyntaxique ». Nous verrons sur quels points nous pouvons l'améliorer. Finalement, rappelons que nous ne traiterons pas dans ce chapitre des phénomènes de métaphorisation de prépositions⁸, de conjonctions, ou d'opérateurs verbaux⁹ car notre analyse se centrera uniquement sur les *lexies* métaphoriques.

Par rapport aux diverses classes syntaxiques, notons tout d'abord que la métaphore est la seule figure qui puisse toutes les utiliser, contrairement à la métonymie et la synecdoque, par exemple, qui sont essentiellement de nature nominale¹⁰. Comme le notent F. Soublin et J. Tamine [1977 : 181] :

[Seule la métaphore] peut appartenir à toutes les classes syntaxiques, les autres tropes étant exclusivement nominaux.

La métaphore fait donc fi des catégories syntaxiques¹¹, des parties du discours, preuve de son importance et de son étendue conceptuelle et de sa productivité langagière. Replacé dans le cadre d'une théorie interactive, c'est-à-dire prédicative, de l'énoncé métaphorique – ceci est n'a rien d'étonnant, puisque le foyer métaphorique va avoir une incidence sur toute la prédication, contrairement à la métonymie et la synecdoque qui ne vont pas modifier les termes de l'énoncé dans lequel elles se trouvent. Comme le remarque P. Ricœur [1975 : 79] :

Ce caractère quasi prédicatif de la métaphore est confirmé par un autre trait ; non seulement la définition de la métaphore ne fait pas directement référence au nom, mais elle ne fait pas non plus référence aux objets.

Cependant, selon A. Henry [1980 : 97-98], il faut noter que les métaphores nominales sont statistiquement plus nombreuses et plus expressives que les métaphores verbales et adjectivales, et ce, pour une raison simple : selon la théorie guillaumienne, les noms ont une incidence interne, alors que les verbes, les adjectifs et les adverbes ont une incidence externe :

Métaphore verbale et métaphore adjectivale sont moins fréquentes et moins expressives que les nominales : la violation opérée est, en effet, moins brutale, puisque l'incidence externe est beaucoup plus libre et extensible que l'incidence interne.

7 C'est d'ailleurs ce que note I. Tamba-Mecz [1999 : 235] en conclusion de son article.

8 Voir les travaux de M.-L. Groussier et de N. Quayle à ce sujet. Les métaphorisations de prépositions ne seront traitées que si elles se combinent avec d'autres lexèmes pour former un lexème métaphorique, comme c'est le cas fréquemment avec les verbes à particule, les *phrasal verbs* anglais.

9 Pour une étude des phénomènes de métaphorisation des conjonctions et des modaux, on pourra consulter E. Sweetser [1990].

10 Ceci est d'ailleurs mentionné dans P. Fontanier [1830 (1977) : 99] et par M. Black [1962 : 28] : "Any part of speech can be used metaphorically (though the results are meagre and uninteresting in the case of conjunctions); any form of verbal expression may contain a metaphorical focus".

11 A. Goatly [1997 : 82-106] propose une typologie morpho-syntaxique de la métaphore quelque peu différente de la nôtre.

En effet, le nom a une incidence interne dans le sens où « la notion qu'elle véhicule n'a d'autre support qu'elle-même » [Quayle 1994 : 88], alors que l'adjectif et le verbe sont forcément incidents à un ou plusieurs noms en discours pour recevoir une signification. Pour C. Brooke-Rose [1958], précurseur de l'analyse dite grammaticale des métaphores¹², les deux types se distinguent clairement, car ils tissent des relations et des liens différents avec les autres éléments du discours ; la relation métaphorique nominale (le métaphorisé, selon A. Henry) créerait un lien avec un élément nominal (mentionné ou pas), qui serait remplacé par le métaphorisant, sans forcément l'effacer¹³. La métaphore verbale, quant à elle, changerait *by implication* [Brooke-Rose 1958 : 206] un de ses actants, c'est-à-dire un nom, que ce soit son sujet ou un de ses compléments, voire les deux¹⁴ (cas de la « métaphore verbale bivectorielle », terme emprunté à A. Henry [1971 : 95]), tout comme le ferait la métaphore adjectivale par rapport au nom qu'elle modifie ou par rapport à son complément, ou encore la métaphore adverbiale par rapport au(x) terme(s) sur le(s)quel(s) elle porte. A. Lehmann et F. Martin-Berthet [1998 : 87] mentionnent également ce phénomène, comme l'indique la citation en épigraphe. Nous y reviendrons § 6.2.2.2 et 6.2.2.3 lorsque nous aborderons la question du foyer métaphorique.

Avant de traiter de cette question, il convient de se pencher sur le nombre de termes exprimés linguistiquement lors de l'énonciation métaphorique, qui peuvent être théoriquement de quatre, trois, deux ou un. Nous pensons que la question du nombre de termes exprimés relève plus de la stylistique que de la linguistique, car celui-ci va jouer sur l'effet produit par la métaphore sur le coénonciateur selon le principe de clarté ; plus le nombre de termes exprimés sera important, plus la métaphore sera évidente. Les auteurs dégagent généralement une structure maximale à quatre termes : $a \ a' \ b \ b'$, selon la théorie de la quatrième proportionnelle sur laquelle se fonde l'équivalence analogique : a est à b ce que a' est à b' . Ainsi, pour reprendre l'exemple d'Aristote, l'on dira que la vieillesse est au soir ce que la vie est au jour, d'où la possibilité de dire du soir que c'est la vieillesse du jour, et de la vieillesse que c'est le soir (ou le couchant) de la vie. Le problème majeur de cette structure, c'est qu'il est parfois difficile de retrouver les quatre termes, et c'est en ce sens que la métaphore produit un certain flou ; l'exemple typique – *la lune rêve* – tiré du poème de C. Baudelaire, « Tristesses de la lune », pose en effet problème : la théorie de la substitution montre une fois encore ses limites, car aucun terme littéral ne peut remplacer le terme métaphorique « rêve », et il est quasiment impossible de trouver une quatrième proportionnelle pour cet énoncé métaphorique, car le métaphorisé est absent, ou difficilement récupérable. Ceci nous amène à rappeler la distinction traditionnelle entre « métaphore *in praesentia* », où le métaphorisant et le mé-

12 C. Brooke-Rose est réellement précurseur dans le sens où elle a tenté une étude syntaxique des métaphores, s'élevant par là contre des siècles de tradition qui avaient tranché pour une nature (et par conséquent une étude) purement sémantique de la métaphore.

13 A. Henry [1980 : 90] note justement qu'« un métaphorisant ne remplace pas proprement son métaphorisé, mais que dans la métaphore [...] il y a une fusion très particulière de deux représentations », c'est-à-dire qu'un sémème métaphorique n'en remplace pas vraiment un, mais se superpose plutôt à ce dernier, ce qui constitue encore un paradoxe de l'énonciation métaphorique, et qui explique certainement l'indicible, le flou propre à toute métaphore.

14 C. Brooke-Rose [1958 : 225-226] observe que le verbe peut rentrer en relation métaphorique avec plusieurs compléments, le complément d'objet direct, et le complément d'objet indirect, ce qui la conduit à dégager sept cas pour les verbes transitifs : verbe-sujet / verbe-objet indirect / verbe-sujet-objet indirect / verbe-objet direct / verbe-sujet-objet direct / verbe-objet direct-objet indirect / verbe-sujet-objet direct-objet indirect.

taphorisé¹⁵ sont présents linguistiquement dans l'énoncé, alors que dans la « métaphore *in absentia* », seul le métaphorisant est présent¹⁶. Cette distinction peut être intéressante, mais elle présente vite des limites, essentiellement dans le cas de la métaphore verbale et adjectivale. Le premier exemple illustre un cas de métaphore *in praesentia*, avec le métaphorisant en petites capitales, le deuxième, un cas de métaphore *in absentia* :

INT3 *I will not tell her my intentions this evening or tonight. I will put it off. Why? Because WORDS are ACTIONS and they make things happen.*

INT102a *"Teaching is difficult, you know. And it is made even more difficult if the children are distressed. In the classroom I see the DEBRIS. The FALL-OUT. The BROKEN SIDE of things."
He offered me tea.*

Examinons les quatre cas possibles à partir d'exemples :

– Relation métaphorique à quatre termes exprimés

Ce cas de figure est somme toute assez rare, car les quatre membres de l'analogie sont présents, et il nous semble que la rareté de cette structure tient certainement à la nature même de la métaphore, qui dit, mais pas trop, afin de laisser une certaine liberté au coénonciateur lors du décodage. D'ailleurs, nous n'avons trouvé qu'un seul exemple de métaphore à quatre termes exprimés dans notre corpus en anglais. A. Henry [1971 : 86] note que dans les métaphores à quatre termes exprimés, c'est le signe d'équivalence qui est souvent implicite, d'où le recours fréquent à l'apposition (le terme métaphorique en petites capitales, les termes exprimés en souligné) :

INT17c *Television, too, remained a novelty throughout my youth – all those FLICKERING worlds admitted to one room, Father making me hold the aerial up at the window on tiptoe.*

<i>a</i>	<i>flicker</i>	<i>world</i>	<i>a'</i>
<i>b</i>	<i>novelty</i>	<i>television</i>	<i>b'</i>

– Relation métaphorique à trois termes exprimés

Le cas le plus fréquent est selon A. Henry [1971 : 90], *a a' b'*, *b* n'étant généralement pas exprimé, car « diminu[ant] de beaucoup l'expressivité de l'illusion identificatrice ». Citons un exemple tiré de notre corpus (le terme métaphorique en petites capitales, les termes exprimés en souligné) :

INT73c *Susan and I sat side by side and six feet apart opposite a middle-aged and somewhat patronizing woman who had a "concerned", if not pained, look. What a job, the HARVESTING of misery. She will never want for work.*

15 Nous empruntons les termes de « métaphorisant » et de « métaphorisé » à I. Tamba-Mecz [1983] – qui les tient elle-même d'A. Henry [1971] – termes qui évitent de parler de terme métaphorique et de terme propre, ces notions renvoyant directement à la théorie de la substitution. Dans un exemple du type *Peter is a real pig*, *Peter* est le métaphorisé, et *pig* le métaphorisant.

16 Il est dommage que J.-J. Robrieux [1993 : 46] dont le titre est *Éléments de rhétorique et d'argumentation* parle du « comparant » et du « comparé », ce qui n'est guère surprenant lorsqu'on s'aperçoit que cet auteur classe la comparaison dans « le pôle métaphorique ».

<i>a</i>	<i>misery</i>	<i>harvesting</i>	<i>a'</i>
<i>b</i>	<i>(life)</i>	<i>job</i>	<i>b'</i>

Comme l'a noté A. Henry, c'est bien le terme *b* qui n'est pas exprimé linguistiquement dans cet exemple.

– Relation métaphorique à deux termes exprimés

Toujours pour A. Henry [1971 : 90], les expressions privilégiées pour les métaphores à deux termes sont *a a'* et *a b'*. On y trouve des expressions de type N₁ OF/DE N₂, bien connues pour permettre une interprétation métaphorique, comme dans les exemples suivants (les termes métaphoriques en petites capitales, les termes exprimés en souligné) :

INT16c *My young gay friend Ian liked to stand with me outside tube stations where I would watch the FLOCKS of girls in the summer, after I had finished work for the day, around lunch time.*

INT38 *But to be able to bear one's own mind, to wait while the inner STORM of intolerable thoughts blows itself out, leaving one to contemplate the debris with some understanding – that is an enviable state of mind.*

DIA26b Au bout d'une demi-heure, ayant usé de tout pour la convaincre, et n'insistant même plus, je l'accompagnai chez ses beaux-parents, dans l'état d'esprit d'un condamné à mort espérant jusqu'au dernier moment qu'un coup de main se fera sur la ROUTE du *supplice*.

DIA29d À force de vivre dans les mêmes idées, de ne voir qu'une chose, si on la veut avec ardeur, on ne remarque plus le CRIME de ses *désirs*. Certes, je ne cherchais pas à faire de la peine à mon père, pourtant, je souhaitais la chose qui pourrait lui en faire le plus. Les classes m'avaient toujours été un *supplice*.

Ou les métaphores en N₁ BE/ÊTRE N₂, formule prototypique de l'énonciation métaphorique ; nous nous contenterons d'un seul exemple :

INT7d *This afternoon was particularly difficult. And silence, like darkness, can be kind; it, too, is a LANGUAGE. Couples have good reason for not speaking.*

Ces métaphores à deux termes recouvrent les métaphores verbales et adjectivales, où il y a toujours deux termes, le verbe ou l'adjectif à sens métaphorique, et un autre terme à sens littéral, mais sur lequel le terme verbal ou adjectival va projeter sa charge métaphorique, sans pour autant totalement le recouvrir. Nous renvoyons aux exemples cités précédemment. Notons cependant que si la charge métaphorique du verbe porte sur le sujet et sur le COD, le nombre de termes exprimés peut être de trois. A. Henry [1971 : 93] note que « l'expression d'un troisième terme est d'autant moins nécessaire qu'il est suffisamment suggéré par le lien sémantique exprimé par le couple même substantif (propre) – verbe (métaphorique) ». Il est normal que les métaphores adjectivales et les métaphores de type N₁ OF/DE N₂ soient toutes deux des métaphores à deux termes exprimés, car les groupes nominaux N + Adj peuvent être paraphrasés par des groupes nominaux du type N + GP ; mais les métaphores adjectivales sont-elles toutes paraphrasables par des expressions de type N₁ OF/DE N₂ ?

– Relation métaphorique à un terme exprimé

A. Henry [1971 : 98] écrit les lignes suivantes à propos de la métaphore à un terme :

De par le mécanisme même de la création métaphorique, il est inconcevable que puisse exister une telle métaphore, métaphore nouvelle, il va de soi : elle serait une énigme totale, absolument insoluble.

même s'il reconnaît justement que ceci est vrai uniquement pour les métaphores verbales et adjectivales ; les métaphores nominales sont possibles avec un seul terme, le deuxième terme étant récupérable en contexte – sinon la métaphore ne pourrait être décodée – comme dans l'énoncé suivant :

INT116 *Perhaps I should turn and wave at the house.*

I can't say I haven't learned more in this CRUCIBLE than I've learned anywhere: the education of a heart, slightly cracked [...]

Notons que bien souvent dans ce cas de métaphores nominales à un seul terme exprimé, des marqueurs favorisant l'interprétation métaphorique viennent à l'aide du seul contexte, ici le marqueur *this* – dont l'équivalent français est *ce*, et qui selon A. Henry [1971 : 99] « est la flèche indicatrice anaphorique et le signal de la fusion métaphorique », c'est-à-dire que la fusion métaphorique a déjà été pensée, posée, conceptualisée, si ce n'est verbalisée. De plus, *this* renvoie au référent de *crucible* dans le cotexte gauche, à savoir *house*.

DIA83b L'ORAGE approchait. Mon père menaçait d'envoyer certaines lettres à Mme Grangier. Je souhaitais qu'il exécutât ses menaces.

Le même phénomène est illustré dans cet énoncé en français, où le marqueur anaphorique *le* renvoie vers le contexte gauche, la nature de cet *orage* métaphorique étant explicitée auparavant.

Finalement, outre le nombre de termes exprimés, il est un autre point qui nous semble plus important à prendre en considération lors d'une étude linguistique de la métaphore : c'est ce que nous avons choisi d'appeler le « foyer ou pivot métaphorique »¹⁷, qui va déterminer la « portée de la métaphorisation ».

6.2.2 PORTÉE DE LA MÉTAPHORISATION ET FOYER MÉTAPHORIQUE : DU NOMINAL AU PHRASTIQUE

Il importe de montrer comment la métaphore, produite au niveau de l'énoncé pris comme un tout, se « focalise » sur le mot.

[Ricœur 1975 : 9]

Le foyer métaphorique renvoie au(x) terme(s) qui subi(ssen)t le processus métaphorique, c'est-à-dire le(s) terme(s) affecté(s) par la métagénèse ; le mot « foyer »¹⁸ montre que si c'est un terme X qui porte la métaphore, il éclaire cependant les autres termes présents dans l'énoncé¹⁹ et, comme nous allons le voir, parfois plus forte-

17 On trouve également le terme de *focus*, mais essentiellement dans la littérature anglo-saxonne consacrée à la métaphore.

18 On notera encore le recours à un terme métaphorique pour parler de la métaphore : le foyer de la cheminée qui illumine la pièce dans laquelle il se trouve.

19 Ce que M. Black [1962] nomme la *frame*, et que nous pourrions traduire par « cadre (de l'énoncé) ». C'est pour cette raison que P. Ricœur [1975 : 171] note que « la métaphore est l'issue d'un débat entre *prédication* et *dénomination* ; son lieu dans le langage est entre les mots et les phrases ».

ment que d'autres. Un seul mot métaphorique justifie alors le fait de dire que l'énoncé est métaphorique, mais comme nous allons également le noter, l'énoncé peut l'être plus ou moins, selon le degré de métaphorisation du foyer, mais également selon le nombre de foyers présents dans l'énoncé. Comme l'écrit I. Tamba-Mecz [1983 : 177] :

Une telle conception du sens métaphorique rejette, on le voit, la notion lexicaliste de sens figuré tropologique, localisé dans le mot.

Cette idée du foyer métaphorique se retrouve chez M. Black [1962 : 27-28], ainsi que chez P. Ricœur [1975 : 9] qui ne cesse d'en rappeler toute l'importance, à l'image de la citation mise en épigraphe, et qui définit, en reprenant en français l'explication de M. Black [1962 : 27], la métaphore de la façon suivante :

Nous dirons donc que la métaphore est une phrase, ou une expression du même genre, dans laquelle certains mots sont employés métaphoriquement tandis que d'autres sont employés non métaphoriquement.

Cette définition a l'avantage de différencier la métaphore *simple* ou *ponctuelle*, c'est-à-dire celle où le foyer métaphorique porte sur un seul mot, et la métaphore *étendue* ou *diffuse*, c'est-à-dire celle où le foyer métaphorique porte sur une collocation²⁰, une expression idiomatique, une phrase, un proverbe, une allégorie, un adage, un texte entier, telle une fable, où la plupart ou l'ensemble des mots revêtent une acception métaphorique.

Le foyer d'une métaphore nominale est généralement assez simple à déterminer si la structure syntaxique de la métaphore n'est pas complexifiée, mais dès que le GN métaphorique se trouve modifié par un adjectif, une proposition subordonnée relative, un complément du nom, etc., il importe de déterminer où se trouve réellement le foyer, et si celui-ci n'a pas une portée plus vaste que le seul nom noyau. En effet, ce peut être l'adjectif qui porte le foyer métaphorique, ou bien un terme dans la subordonnée relative, ou, dans le cas d'un complément du nom, le nom qui est la tête syntaxique du GP ; ce peut également être le nom et l'adjectif, le nom et un terme de la relative, le nom et le nom tête syntaxique du GP, etc. La plus grande prudence est alors de mise, afin de déterminer quel est le terme porteur du foyer même si, comme nous l'avons déjà mentionné, certains foyers – essentiellement verbaux et adjectivaux, mais certains nominaux également – ont une portée plus vaste, et vont modifier le sens des éléments avec lesquels ils entrent en relation. Nous avons effectué quelques statistiques sur les deux romans dont nous nous sommes essentiellement servi, *Intimacy* et *Le Diable au corps*, et présentons les résultats sous forme de tableaux²¹ :

Dans *Intimacy*, nous avons relevé 255 foyers métaphoriques :

20 C'est-à-dire dès que deux termes sont foyers métaphoriques, ou qu'ils co-occurrent de façon récurrente.

21 Nous avons conscience que ces statistiques ne sont nullement révélatrices de l'ensemble de la production métaphorique, car s'appuyant sur un corpus somme toute assez restreint. Le nombre de métaphores et leur forme peuvent en effet varier d'un auteur à un autre, d'un style à l'autre (littéraire, journalistique, scientifique, etc.).

Foyers métaphoriques	Nominal	Verbal	Adjectival	Adverbial	Syntag- matique	Phrastique
Nombre	108	82	43	0	20	2
Pourcentage	42,35	32,16	16,86	0	7,84	0,79

Dans *Le Diable au corps*, nous avons relevé 236 foyers métaphoriques :

Foyers métaphoriques	Nominal	Verbal	Adjectival	Adverbial	Syntag- matique	Phrastique
Nombre	84	75	30	3	35	9
Pourcentage	35,6	31,78	12,71	1,27	14,83	3,81

Si l'on se concentre sur la métaphore simple, il apparaît de l'étude de ces statistiques que la métaphore nominale est de loin la plus productive, suivie de la métaphore verbale, puis de la métaphore adjectivale, avec une très faible productivité pour la métaphore adverbiale, ce qui a déjà été noté, et relevé par l'ensemble des auteurs qui se sont penchés sur ce point. Quant à la métaphore étendue, nous l'avons classée en « métaphore syntagmatique » et « métaphore phrastique » ; la métaphore syntagmatique comprend les collocations, c'est-à-dire les métaphores à au moins deux foyers métaphoriques (type Adj + N, tous deux porteurs du foyer métaphorique), ainsi que les « expressions idiomatiques » du type V + Cplt, mais dont la structure est figée syntaxiquement, et dont l'origine sémantique est généralement opaque. La métaphore phrastique a une étendue plus importante, car non seulement le prédicat, mais aussi le sujet ont une portée métaphorique, comme dans le cas des adages, des aphorismes, des allégories, des allégorismes, des dictons, des proverbes, etc. Commençons par aborder le cas le plus fréquent, le foyer métaphorique nominal.

6.2.2.1 FOYER MÉTAPHORIQUE NOMINAL

Most metaphors, at least those most easily noticed, are usually nouns, not only as epithets but as kennings (the metaphoric compound-noun).

[Brooke-Rose 1958 (1965) : 1]

Le foyer métaphorique nominal peut être de plusieurs ordres : tout d'abord, selon la nature, le foyer nominal, qui fait donc partie d'un GN, peut rentrer dans une configuration de type GP. Il peut également varier selon la fonction que va jouer le nom dans l'énoncé : sujet, complément d'objet, direct ou indirect, compléments circonstanciels (de temps, de lieu, de manière, etc.), attribut du sujet. M. Prandi [1999 : 194] effectue une distinction qui nous paraît intéressante entre les noms saturés (c'est-à-dire lorsque le nom est la tête syntaxique d'un GN non inclus dans un autre groupe : INT25a *I could strike her. She would know then. But at home we are necessarily POLITICIANS*) et les noms non saturés²² (lorsque le nom est la tête syntaxique d'un GN qui nécessite un autre groupe, comme un GP : INT14 *For months*

²² Cette distinction est en fait empruntée à L. Tesnière [1959 (1965)].

the HIGHLIGHT of my day has been the anticipation of unconsciousness). Nous allons tout d'abord nous intéresser aux expressions nominales de type GN + GP, afin de montrer que le foyer métaphorique ne porte pas toujours sur le même élément. Prenons un exemple tiré d'un roman d'Anne Bragance, *Le Lit*, page 54 :

J'avais beau m'enfouir sous des épaisseurs de lainages, c'était en vain, je ne parvenais pas à me réchauffer. Des pulls à col roulé au mois de juin et je frissonnais toujours. Mes amis qui suffoquaient dans LA TORPEUR DORÉE DES APRÈS-MIDIS s'étonnaient. Mais comment leur expliquer ? Il me semblait que plus jamais je n'aurais chaud. Comme CETTE FEMME DE GLACE qui tout à l'heure s'en allait sur le trottoir et trébuchait à chaque pas.

Nous sommes face à deux métaphores nominales (en gras dans le texte), de même structure morphosyntaxique (N₁ DE N₂) mais le foyer métaphorique n'est pas le même : dans *la torpeur dorée des après-midis*, c'est « torpeur (dorée) » qui est le foyer métaphorique, c'est-à-dire le N₁, alors que dans *cette femme de glace*, c'est « glace », c'est-à-dire le N₂ qui est le foyer métaphorique. Ces deux exemples peuvent donc être classés comme des foyers métaphoriques nominaux, avec cependant une petite réserve pour le premier, car l'adjectif est également métaphorique ; on se situe donc avec un foyer métaphorique nominal et un foyer métaphorique adjectival, cas que nous avons décidé de classer dans les collocations. On l'aura compris, la détection des métaphores nominales ne pose pas de problèmes majeurs, ce qui ne va pas être le cas avec les métaphores verbales.

6.2.2.2 FOYER MÉTAPHORIQUE VERBAL

Verbs are a more flexible element of language as far as meaning is concerned: that is, since they change their meaning slightly according to the noun with which they are used, they can also quickly extend their meaning and seem natural with each noun, so that an originally metaphoric use may cease to be metaphoric if the verb can be used in too many different senses with different nouns.

[Brooke-Rose 1958 (1965) : 209]

Comme nous l'avons déjà mentionné, C. Brooke-Rose [1958 (1965) : 206] remarque que la métaphore verbale est différente de la métaphore nominale dans le sens où le verbe utilisé métaphoriquement ne remplace pas explicitement un autre verbe, mais modifie le sémantisme des substantifs régis par le verbe (sujet ou compléments, c'est-à-dire ses actants) *by implication*. Dans le cas particulier des énoncés métaphoriques (du type V + Cplt), il est parfois difficile de savoir si la métaphorisation porte sur le seul verbe ou sur les éléments constitutifs du complément. Dans certains cas, c'est seulement sur le verbe que la métaphorisation va porter, parfois, sur le verbe et le complément, sur le verbe et son sujet, voire finalement sur le verbe, son sujet et son complément ; un dernier cas sera lorsque la métaphorisation portera sur le lien entre le verbe et ses compléments, et c'est alors le lien entre ces deux éléments qui sera nommé métaphorique (mais nous serons alors face à des cas de métaphores à foyer complexe, comme des collocations et des expressions idiomatiques, cas qui ne rentrent pas dans la présente catégorie). Comme le note R. Martin [1983 (1992) : 86-87] :

S'agissant du verbe, la complexité du problème s'accroît notablement. Cela tient en grande partie à la double nature de la polysémie verbale : le verbe, en effet, [...] peut être touché par la polysémie dans le *sémème* ; mais il peut l'être aussi dans les *actants*. L'une des polysémies sera dite *interne*, l'autre *externe*.

Si nous citons quelques exemples, nous nous apercevons que tel est le cas :

INT8/9 *The boys extend their greedy fingers but don't look away from the TV. As the film RUNS they not only murmur the dialogue but echo the sound effect too.*

La métaphore est ici verbale, et bien que ce soit le verbe *run* (+ animé) qui soit le foyer métaphorique de l'énoncé, son utilisation avec le sujet *film* (– animé) change la perception du sujet, que l'on voit comme /+ animé/ qu'il ne l'est réellement, même si la métaphore est extrêmement figée, voire un cas de catachrèse.

INT27 *Fear is something I recognize. My childhood still TASTES of fear, of hours, days and months of fear.*

Là aussi, le sujet est modifié par la métaphore verbale, la jeunesse étant conceptualisée sous la forme d'un mets culinaire.

DIA19 Trois ans passèrent ainsi, sans autre amitié et sans autre espoir que les polissonneries du jeudi – avec les petites filles que les parents de mon ami nous fournissaient innocemment, invitant ensemble à goûter les amis de leur fils et les amies de leur fille –, menues faveurs que nous DÉROBIONS, et qu'elles nous DÉROBAIENT, sous prétexte de jeux à gages.

Dans la première métaphore verbale, le sujet *nous* est assimilé à des voleurs, alors que ce sont *elles* qui sont vues comme des voleurs dans la deuxième.

INT25b *My anger, usually contained, can be cruel and vengeful. I would willingly SPILL my intentions at a time like this, to achieve an easy satisfaction.*

Dans cet exemple, c'est le COD qui est modifié par la métaphore verbale, les intentions étant assimilées à des objets concrets que l'on peut répandre.

DIA25b Nous restions immobiles. Ainsi doit être le bonheur. Un chien sauta du bassin et se secoua. Marthe se leva, comme quelqu'un qui, après la sieste, et le visage encore enduit de sommeil, SECOUE ses rêves.

Les rêves sont, comme dans l'exemple précédent, assimilés à des objets concrets, ce qui montre que la métaphore n'effectue pas toujours une personnalisation, loin s'en faut.

INT46 *My existence was a disturbance. Being a burden, or interruption, I couldn't ask her for anything. But she didn't like me, I did cause her to worry. And I worried about her worrying. Anxiety HAND-CUFFED us to one another.*

Cet exemple illustre le cas où le sujet et le COD sont modifiés par la métaphore verbale ; l'anxiété est assimilée à la police, alors que le COD *us* est assimilé à des voleurs ou des êtres nuisibles, qui une fois « menottés », ne peuvent plus bouger.

DIA82b L'acharnement de son épouse et de sa fille forçait parfois à sortir de table M. Lacombe, brave homme, qui aimait Marthe. Alors, mère et fille échangeaient un regard significatif. Celui de Mme Lacombe exprimait : « Tu vois, ma petite, comment ces sortes de femmes savent ENSORCELER nos hommes. »

La métaphore verbale modifie le sujet et le COD ; les femmes sont vues comme des sorcières, et les hommes comme les victimes crédules de ces sorcières.

Il apparaît de ce rapide examen que les métaphores verbales mais également les métaphores adjectivales modifient leurs actants, comme si la portée de la métaphorisation se répercutait sur les actants nominaux. Ceci est somme toute très normal, car même dans un énoncé littéral, les verbes et les adjectifs se définissent forcément par rapport à un nom ; en effet, la notion verbale n'est conceptualisable que si elle considérée en relation avec au moins un argument si le verbe est un verbe à un argument, avec au moins deux arguments si le verbe est un verbe à deux arguments, etc., tout comme l'adjectif est toujours incident au nom qu'il modifie. A. Goatly [1997 : 86] considère que :

Metaphorically used verbs can indirectly evoke imagery but only by being hooked up to their conventional colligates – we cannot imagine kicking without imagining a foot.

et que le même processus est à l'œuvre pour la métaphore adjectivale. C'est ce qu'avait déjà fait observer C. Brooke-Rose [1958 : 209] :

[The] full meaning of [the verb] depends on the noun with which it is used, and it can only be decomposed into species of itself, according to the noun with which it is associated.

Est-ce à dire que le nom est à la base de toute métaphore ? La réponse doit être nuancée, car cette approche est, comme nous le rappellerons dans les chapitres suivants, plus stylistique que linguistique par certains points. La nature de la métaphore étant avant tout relationnelle, c'est la relation actancielle ou argumentale qui devra être prise en considération.

6.2.2.3 FOYER MÉTAPHORIQUE ADJECTIVAL

The adjective, in fact, hovers between noun and verb. The simplicity of its concept brings it close to the verb, and some adjectives can easily be turned into verbs, when attributed for functional reasons.

[Brooke-Rose 1958 (1965) : 239]

Comme son nom l'indique, une expression adjectivale est une expression dont la tête syntaxique est un adjectif, ou un participe passé à fonction d'adjectif. Nous pouvons noter que le « défaut », si défaut il y a, de la typologie en linguistique est la possibilité de chevauchements. C'est ce que fait très justement remarquer J. Tournier [1985 : 235] lorsqu'il écrit :

Cette classification appelle quelques remarques. Elle appelle d'abord une remarque générale sur le fait que la classification classémique n'échappe pas au défaut courant de la plupart des taxinomies en matière de lexique : celui de la double appartenance possible.

Pour citer A. Henry [1980 : 94], notons que :

Du point de vue du mécanisme constructeur, la métaphore verbale (ou la métaphore adjectivale) n'a rien de particulier : elle se comporte comme une métaphore nominale de type *a b'*.

Ce qui signifie que le métaphorisé d'une métaphore verbale ou adjectivale n'est pas explicité dans la formulation linguistique, ce qui peut cependant être le cas avec les métaphores nominales du type *a a'* :

INT17b *I was young when the rock-'n'-roll world – THE APOTHEOSIS OF THE DEFIANTLY shallow – represented the new.*

où ici le métaphorisé *rock-'n'-roll world* apparaît.

Toujours selon C. Brooke-Rose [1958], la métaphore adjectivale fonctionne comme la métaphore verbale en ce qu'elle modifie sémantiquement le substantif qu'elle qualifie, ce qui nous semble être également le cas pour les séries non métaphoriques. Si nous prenons un exemple de métaphore adjectivale trouvée dans notre corpus,

INT7d *This afternoon was particularly difficult. And silence, like darkness, can be KIND.*

on s'aperçoit que l'adjectif *kind* en position attributive change le nom *silence*, (et *darkness*), en les personnifiant par un procédé d'abstraction. Un autre exemple français confirme cette tendance :

DIA9a La sensualité, qui naît avec nous et se manifeste encore AVEUGLE, y gagna au lieu d'y perdre.

La métaphore adjectivale *aveugle* permet de personnaliser la sensualité ; là aussi, il y a portée de la métaphorisation au-delà du simple adjectif.

Dans le cas des métaphores contenant un adjectif, aussi bien en fonction épithète qu'en fonction attribut du sujet, il faut se pencher plus qu'attentivement sur la portée de la métaphorisation ; l'adjectif seul peut être le foyer métaphorique, mais un autre cas se présente aussi : celui où l'adjectif + le nom qu'il qualifie sémantiquement, c'est-à-dire qu'il pré- ou post-modifie syntaxiquement peuvent tous deux être les foyers métaphoriques. Dans ce cas, comme dans le cas où le verbe et un nom sont métaphoriques, P. Ricœur [1975 : 233] postule que « lorsque le verbe et l'adjectif constituent avec le substantif une seule et même métaphore [...] la métaphore-verbe et la métaphore-adjectif ont pour effet d'atténuer le caractère brusque de la rupture logique produite par la métaphore-substantif ». Si nous reprenons les exemples proposés par M. Yaguello [1996 : 5], exemplifiant la possession inaliénable utilisant une partie du corps humain, nous pouvons noter certaines propriétés remarquables des énoncés métaphoriques :

J'ai le cœur gros → je suis triste,

Achille a le pied léger → il court vite,

Marie a la main verte → elle est bonne jardinière,

Marie a la cuisse légère → elle a de nombreux partenaires sexuels,

Elle a l'oreille fine → elle a une bonne ouïe,

Elle a le cœur bien accroché → elle est courageuse.

M. Yaguello [1996 : 5] note tout d'abord qu'en français, pour avoir une lecture figurée,

l'adjectif doit figurer à droite de N, même si par ailleurs il exige ou admet d'être préposé, ce qui constitue le test de son caractère prédicatif. On a *Il a les yeux petits* et non **il a les petits yeux*.

La première conclusion qui s'impose est que la métaphore – ou tout du moins la lecture métaphorique – est rendue possible par le changement de place « prototypique » de l'adjectif dans ce type d'énoncés avec une partie du corps. Soit, mais notons également que ces GN sont tous saisis thématiquement avec un article défini (LE / LA / LES), si l'on adopte une terminologie métaopérationnelle²³. Mais si

23 Voir à ce sujet, § 9.8, les marqueurs thématiques permettant de véhiculer la lecture métaphorique, car ces énoncés pourraient recevoir une lecture littérale avec un marqueur rhématique, comme « elle a

nous prenons l'expression métaphorique *Tu as (bien) des petits yeux aujourd'hui*, signifiant quelque chose comme « tu as peu dormi hier soir, tu es fatigué », la position de l'adjectif est pourtant anténominale, alors que M. Yaguello dit que l'adjectif doit figurer à droite du nom. Si l'on voulait que cet énoncé revête une interprétation littérale, on aurait *Tu as les yeux petits*, donc la métaphorisation change l'ordre prototypique de l'adjectif (de postnominal à anténominal). Une autre réflexion s'impose : il nous semble que le degré de métaphorisation est moindre dans cette expression que dans celles que cite M. Yaguello ; en effet, c'est en voyant les yeux mi-clos de son interlocuteur que l'on peut prononcer cet énoncé, et par conséquent, la métaphore semble beaucoup plus référentielle que les métaphores citées ci-dessus. Les termes « oreilles », « doigts », « cœur », etc., n'ont aucune référentialité, alors que le terme « yeux » dans *Tu as (bien) des petits yeux aujourd'hui* a une certaine référentialité, même si ce que l'on veut dire, s'avère être *Tu as peu dormi hier*. Si nous voulons être plus précis, ces cas que M. Yaguello considère comme des métaphores, sont en fait des cas de métonymies :

J'ai le cœur gros : organe → sentiment,

Achille a le pied léger : cause → conséquence, effet,

Marie a la main verte : cause → conséquence, effet, avec certainement ici une vision métaphorique cependant,

Marie a la cuisse légère : cause → conséquence, effet,

Elle a l'oreille fine : tout (oreille) → partie (tympan),

Elle a le cœur bien accroché : organe → sentiment.

Si nous revenons à notre exemple – qui est en fait plus métonymique que métaphorique – *Tu as (bien) des petits yeux aujourd'hui*, il nous faut noter la présence de l'adverbe de dire *bien*, qui signifie ici : « je me porte garant de la véracité de mon énonciation », ainsi que l'adverbe de temps *aujourd'hui* qui indique que la propriété attribuée à *tu* est aliénable, temporaire – comme c'est généralement le cas avec les énoncés impliquant des parties du corps ; ceci rappelle que les énoncés métaphoriques sont généralement spécifiques, à l'exclusion des métaphores phrastiques comme les proverbes, les allégories, etc. Une autre manipulation peut déterminer si les énoncés face auxquels nous nous trouvons sont littéraux ou métaphoriques ; M. Yaguello [1996 : 5] note que :

On trouve là des emplois figés ou au contraire créatifs. Ils ne se distinguent pas en apparence des expressions de même forme à interprétation littérale ²⁴. Cependant, une paraphrase de type

PRONOM POSSESSIF + PARTIE DU CORPS + EST + ADJECTIF

par exemple : *ses yeux sont bleus, son nez est petit*, etc., n'est possible que pour les expressions littérales. On ne peut avoir : **Le pied d'Achille est léger, *Les doigts de Marie sont verts*, etc., qu'au prix d'une perte du sens figuré.

Ceci montre encore que le déplacement de l'un des composants obligatoires d'une expression métaphorique figée est difficilement envisageable sans perte du

une oreille fine », qui décrirait une caractéristique physique, et non abstraite comme c'est le cas dans « elle a l'oreille fine ».

24 C'est ce que nous montrerons dans le chapitre 9, en disant que les énoncés métaphoriques ne sont pas syntaxiquement anormaux, mais qu'ils obéissent cependant à des schémas syntaxiques particuliers, qui rendent la lecture métaphorique plus aisée, voire possible pour le coénonciateur.

sens figuré. En effet, contrairement à ce que dit J. Cohen [1966 : 119] qui estime qu'une structure du type N + Adj peut se paraphraser par N ÊTRE Adj, il ne nous semble pas que cela soit toujours le cas, et là encore, l'importance du degré de lexicalisation se fait sentir. En effet, comment soutenir que *blackmail* peut se gloser par "*the mail is black*" ? La glose ne nous semble possible que si l'adjectif seul est métaphorique ; si l'ensemble est saisi métaphoriquement (cas de *blackmail*), il est impossible de passer par une structure attributive²⁵. De plus, la glose semble plus spontanée avec les métaphores vives qu'elle ne l'est avec les métaphores en voie de lexicalisation²⁶.

Il convient alors d'être prudent face à un foyer métaphorique adjectival, et vérifier si seul l'adjectif est porteur de métaphore, ou bien si le substantif qu'il qualifie ne l'est pas aussi. Prenons quelques exemples d'expressions métaphoriques contenant un nom ou adjectif de couleur pour tenter de répondre à cette question :

- *Be on the black list* : *black* modifie *list*, mais *list* n'a aucune référentialité dans ce cas, car il n'y a aucune « liste » dans l'extralinguistique. C'est alors l'ensemble qui est métaphorique.
- *Give the green light to somebody / something* dont l'équivalent français est *Donner le feu vert à quelqu'un / pour quelque chose* : comme dans le cas de *black list*, c'est l'ensemble *green light* qui est ici métaphorique.
- *Have a green thumb* (US) / *green fingers* (Brit.) avec l'équivalent français *Avoir le pouce vert / la main verte* : là aussi, il n'y a aucune référentialité pour *thumb / fingers* ou pour *pouce / main*. C'est l'ensemble *green thumb / fingers* et *pouce vert / main verte* qui est métaphorique²⁷. Notons l'impossibilité de paraphraser ces expressions par des expressions du type *?his / her thumb is green / his / her fingers are green* et *?son pouce est vert / ses mains sont vertes*, ce qui montre bien la non-référentialité de ces groupes nominaux. L'utilisation d'un adjectif possessif serait seulement possible avec une lecture littérale, ce qui impliquerait alors que les groupes nominaux auraient une référentialité, une existence dans l'extralinguistique.

Que pouvons-nous déduire de ces manipulations ? Que c'est le groupe [déterminant + adjectif + nom] qui est métaphorique, et qu'il est par conséquent impossible de le séparer, en changeant par exemple la fonction épithète de l'adjectif en fonction attributive, car la copule BE/ÊTRE se trouve entre les deux termes métaphoriques. Le sens métaphorique est donc bel et bien relationnel, dans la mesure où l'adjectif modifie le sens du substantif, mais que le substantif modifie également le sens de l'adjectif. Il y a donc une sorte de « recatégorisation sémantique », comme le note M. Yaguello [1996 : 6] :

Il est impossible de prendre les expressions au pied de la lettre dans la mesure où elles présentent des violations de restrictions de sélection entre les noms et les adjectifs²⁸. Ce sont ces violations [...] qui indiquent qu'une recatégorisation doit inter-

25 C'est pour cette raison que nous avons décidé de classer les expressions à plusieurs foyers métaphoriques dans une autre catégorie, celle des foyers métaphoriques syntagmatiques (voir § 6.2.2.5).

26 Ce qui semble en accord avec l'idée que nous avons déjà avancée, selon laquelle opacité sémantique fonctionne parallèlement avec figement syntaxique.

27 Bien que J. Tournier [1985] considère ses expressions comme des cas de métonymies.

28 C'est-à-dire qu'une « main » n'est généralement pas « verte », qu'une « histoire » n'est généralement pas « bleue », etc. Il s'agit ici de violation sémantique (et non syntaxique).

venir pour rendre possible une interprétation figurée renvoyant à une propriété du sujet.

Puisque les gloses du type *?his / her thumb is green / his / her fingers are green* et *?son pouce est vert / ses mains sont vertes* sont impossibles, il apparaît clairement que l'adjectif ne qualifie pas seulement le substantif qu'il modifie, mais agit au-delà (dimension méta-), et c'est certainement pour cette raison que M. Yaguello [1996 : 6] écrit que « Dans tout ce groupe l'adjectif qualifie à la manière d'un adverbe un prédicat sous-jacent ».

- *Tell blue stories* : dans ce cas, le substantif *stories* a une certaine référentialité, et c'est alors *blue* seulement qui est métaphorique, même s'il change quelque peu le sens de *stories*, comme n'importe quel adjectif utilisé métaphoriquement. Comment traduirait-on cette expression ? *En raconter des vertes (et des pas mûres)* serait une traduction possible, et on voit dans la traduction française que le substantif *histoire* a disparu, car il s'agit en fait non pas de *stories* au sens premier, une histoire que l'on raconterait à des enfants ou des amis. Le dictionnaire *Larousse* donne la définition suivante : (fam.) « tenir des propos très libres ». Il ne s'agit donc pas d'« histoires » au sens propre, mais de « propos ». L'adjectif change donc bien le sens du substantif qu'il qualifie, même si cela est moins probant que dans les autres exemples. Théoriquement, trois cas se présentent, et il faut se pencher sur la portée de la métaphorisation, en se demandant à chaque cas, si l'adjectif est le seul foyer métaphorique dans l'énoncé :

(1) *adj. sens littéral + nom sens figuré* : l'adjectif n'est alors qu'un simple ajout sémantique, mais ne joue pas de rôle primordial dans le processus de métaphorisation ; dans ce cas, l'adjectif pourrait être enlevé sans qu'il y ait perte métaphorique, et ce cas relève du foyer métaphorique nominal, comme dans les exemples suivants (foyer métaphorique en petites caps, adjectif – non métaphorique – souligné) :

INT10a *I have to be aware of everything. I want to develop a mental PICTURE I can carry around and refer to when I am at Victor's place.*

DIA35a Je profitais de son faux sommeil pour respirer ses cheveux, son cou, ses joues brûlantes, et en les effleurant à peine pour qu'elle ne se réveillât point ; toutes caresses qui ne sont pas, comme on croit, la *menue* MONNAIE de l'amour, mais, au contraire, la plus rare, et auxquelles seule la passion puisse recourir.

(2) *adj. sens figuré + nom sens littéral* : cela nous semble être le cas de *tell blue stories*, où seul l'adjectif semble réellement métaphorique, mais rappelons que l'adjectif métaphorique change toujours – de façon plus ou moins probante – le sens du substantif auquel il s'applique, comme dans les exemples ci-dessous :

INT8/9 *The boys extend their GREEDY fingers but don't look away from the TV.*

DIA14c Elle était à son poste, mais les rares passants revenaient de Paris, se dépêchaient pour rentrer dîner, et ne pas manquer le bal. Ils ne lui accordaient qu'une *minute* DISTRAITE.

(3) *adj. sens figuré + nom sens figuré* : c'est l'ensemble qui est métaphorique, et on s'achemine vers une sorte de composition, et par conséquent, vers une possible lexicalisation, sauf s'il y a une création discursive doublement métaphorique en discours. Nous sommes face à deux foyers métaphoriques, un nominal et un adjectival, et si ce groupe Adj + N commence à présenter un phénomène de

figement (collocation récursive), nous pourrions le classer dans les foyers métaphoriques syntagmatiques (collocations). Citons deux exemples où l'adjectif et le nom sont métaphoriques, sans pour autant former une séquence figée :

INT17c *Television, too, remained a novelty throughout my youth – all those FLICKERING WORLDS admitted to one room, Father making me hold the aerial up at the window on tiptoe.*

DIA70 À certaines minutes de tendresse, comme un ivrogne qui embrasse tout le monde, je rêvassais d'écrire à Jacques, de lui avouer que j'étais l'amant de Marthe, et, m'autorisant de ce titre, de la lui recommander. Parfois, j'enviais Marthe, adorée par Jacques et par moi. Ne devons-nous pas chercher ensemble à faire son bonheur ? Dans ces crises, je me sentais amant complaisant. J'eusse voulu connaître Jacques, lui expliquer les choses, et pourquoi nous ne devons pas être jaloux l'un de l'autre. Puis, tout à coup, la haine redressait cette PENTE DOUCE.

Terminons par deux autres exemples où l'adjectif et le nom sont métaphoriques, et représentent une séquence figée, ce que prouve l'opacité sémantique et le figement syntaxique : **a VERY red-herring*, **a GREEN-herring*, **une montagne TRÈS russe*, **une montagne ALLEMANDE...*

SHU179 *RED-HERRINGS – to cloud the issue. You see, I thought that if you or one of the others got wind of something, then the more generally confusing I made things, the better.*

DIA16b J'aurai voulu rester avec mon père, tandis que ma mère, pour assouvir ce besoin de mal au cœur qu'ont les enfants, conduisait les siens de manège en MONTAGNES RUSSES.

Concluons sur ce point en rappelant que les uniques cas que nous considérons comme des foyers métaphoriques adjectivaux sont ceux où seul l'adjectif est métaphorique, et ceux où l'adjectif et le nom sont métaphoriques, sans pour autant former une séquence figée. Passons maintenant au foyer métaphorique adverbial qui est assez proche de l'adjectif, l'adverbe étant souvent dérivé de l'adjectif par dérivation adverbiale dé-adjectivale.

6.2.2.4 FOYER MÉTAPHORIQUE ADVERBIAL

Certains adverbes en *-ment* sont liés au verbe dont ils dépendent directement (« Il se mit à écrire convulsivement » (Céline, *Mort*, p. 195). Cependant, comme dans le cas de la liaison d'un adverbe en *-ment* à un adjectif, la relation figurée peut mettre aussi en cause le sujet du verbe auquel se rattache l'adverbe. Par exemple, l'énoncé suivant : « les freins s'étirèrent amèrement » (M. Brion, *Escapes*, p. 9) suppose que l'adverbe porte sur la relation de *freins à étirer*, plutôt que sur l'un ou l'autre de ces termes exclusivement.

[Tamba-Mecz 1981 : 88]

Il est intéressant de noter que l'adverbe n'est pas métaphorique en soi ; c'est en fait l'adjectif qui est métaphorique, et c'est la dérivation adverbiale dé-adjectivale qui le transforme en adverbe. Ce fait est révélé par le fait que tous ces adverbes métaphoriques peuvent être glosés par la structure *d'une façon* + adjectif. Il est également intéressant de noter que ces adverbes ne sont généralement pas reconnus comme très

métaphoriques, car ils sont déjà des dérivations d'adjectifs qui peuvent être utilisés métaphoriquement, et ils correspondent souvent à des cas de catachrèses, d'où leur faible reconnaissance en tant que métaphores. Ces deux raisons expliquent en partie que ce cas est somme toute assez rare, comme le confirme l'étude de notre corpus ; sur les deux romans, nous n'avons trouvé aucune métaphore à foyer adverbial en anglais, et seulement trois en français :

- DIA25a Vexé qu'elle me parlât d'études, comme si aucune autre conversation n'eût été assez de mon âge, je lui répondis AIGREMENT que ce serait assez drôle.
- DIA62b Marthe me regardait avec de grands yeux naïfs lorsque je lui disais AMÈREMENT : « J'espère que, quand nous vivrons ensemble, nous ne garderons pas ces meubles. »
- DIA95 Parce que mon père pleurait, je sanglotais. Alors, ma mère me prit en mains. Les yeux secs, elle me soigna FROIDEMENT, tendrement, comme s'il se fût agi d'une scarlatine.

Proposons deux exemples en anglais avec des métaphores à foyer adverbial :

- SHU8c *When I arrive, Marian comes out of the kitchen, wiping her hands on a tea-towel and brushing the hair from her eyes, and says, "Hello, darling," SHEEPISHLY, as if she has just woken up from some day-dream.*
- SHU75a *Systematically and COLD-BLOODEDLY, like a torturer bent on breaking his victim, I am turning my wife into a whore.*

Dans les cinq exemples, l'adverbe est un adverbe de constituant, c'est-à-dire que sa portée est généralement sur le verbe, et non pas sur l'énoncé dans son intégralité ou sur le nœud prédicationnel. Cependant, comme l'indique la citation d'I. Tamba-Mecz mise en épigraphe, la portée sémantique de l'adverbe peut se faire non seulement sur le verbe, mais aussi sur un nom, ce qui peut sembler paradoxal ; en effet, dans les énoncés littéraires, l'adverbe va modifier soit le verbe, soit l'énoncé entier, soit l'énonciation, et dans le cas d'un énoncé métaphorique, il peut également modifier un autre élément. Nous verrons dans le dernier chapitre que ce paradoxe apparent est en fait fréquent lors de l'énonciation métaphorique, où les rôles normalement joués par des constituants lors de l'énonciation littérale vont se révéler différents lors de l'énonciation métaphorique.

6.2.2.5 FOYER MÉTAPHORIQUE SYNTAGMATIQUE : COLLOCATIONS ET EXPRESSIONS IDIOMATIQUES

J'entends, par « unités idiomatiques », des groupes de mots qui sont non seulement reliés par des règles grammaticales, mais par d'autres restrictions, surtout sémantiques, et aussi, dans certains cas, syntaxiques. Ces unités se divisent en deux grandes catégories : celle des expressions idiomatiques et celle des collocations.

[Roberts 1996 : 182]

Comme nous l'avons déjà mentionné, le besoin d'ajouter une catégorie pour les doubles (ou triples) foyers métaphoriques s'est fait ressentir, catégorie dans laquelle nous regroupons « expressions idiomatiques » et « collocations »²⁹. Cette subdivi-

²⁹ Il y a également un continuum dans les collocations, comme le signale J. Tournier [1991b : 34] qui

sion correspond plus ou moins à celle qu'opère F. J. Newmeyer [1974] entre ce qu'il nomme les *full idioms* et les *partial idioms*, les premiers étant des expressions figées dans lesquelles tous les mots ont un sens métaphorique : cet auteur donne l'exemple de *kick the bucket*, où il n'y a ni coup de pied, ni seau dans la situation d'énonciation, ou *red-herring*³⁰, où il n'y a aucun hareng, rouge de surcroît ; les deuxièmes sont les expressions du type *swallow your pride*, *take the pressure off*, *sleeping partner*, où, bien que l'expression soit plus ou moins figée, tous les termes ne sont pas métaphoriques : en effet, dans le premier exemple, *pride* n'est pas métaphorique, tout comme *partner* dans le deuxième. Cette distinction recoupe peu ou prou celle que propose A. Rey [1977 : 192-193] pour ce qu'il nomme les *locutions verbales* :

Pour ces locutions verbales, deux cas peuvent se présenter : ou bien le verbe est sémantiquement univoque et son emploi en locution exige une métaphorisation (*lécher*, dans *lécher les bottes à*), ou bien la nature sémantique du verbe est ambiguë et il peut fonctionner aussi selon l'isotopie métaphorique (ceci est vérifiable par la possibilité de gloser la locution par le même verbe : *changer son fusil d'épaule* « changer brusquement d'opinion »). Ce dernier caractère est particulièrement exploité avec les très nombreuses locutions qui utilisent *être*, *avoir*, *faire*, *mettre*, *donner*, *changer*, etc., c'est-à-dire les verbes les plus fréquents, les plus polysémiques et les plus simples dans leur structure sémantique de base.

Nous pourrions alors nous objecter que *swallow your pride* est un cas de métaphore à foyer verbal, que *take the pressure off* est un cas de métaphore à foyer nominal, et que *sleeping partner* est un cas de métaphore à foyer adjectival, et l'objection a en effet une quelconque validité ; cependant, il y a une récurrence dans l'emploi conjoint de ces termes, ce qui nous a poussé à créer une catégorie autre, celle des collocations, que nous allons maintenant étudier, le terme « expressions idiomatiques » étant dès lors réservé aux expressions figées dont tous les mots reçoivent une acception métaphorique.

Débutons par les collocations dont nous rappellerons la définition par C. et J. Demanueli [1995 : 32] :

Unité associative lexicalisée présentant une certaine résistance à la commutabilité dans la mesure où ses constituants ne sont pas aisément interchangeables.

Les collocations que nous avons répertoriées peuvent être aussi bien nominales (Adj + N) que verbales (V + GN). Outre le fait que tous les mots ne sont pas métaphoriques, la différence principale avec les expressions idiomatiques que nous traiterons dans la section suivante est le degré de figement ; si une expression idiomatique est complètement figée, ce n'est pas le cas d'une collocation. Les collocations sont des séquences récursives dans la langue, mais le degré de figement est moindre, comme le montrent les quelques exemples qui suivent ; c'est pour cette raison que certains auteurs comme A. Polguère [2000 : 83] proposent le terme d'« expressions semi-idiomatiques » :

INT62c *Aching at what I was excluded from, hating myself for my inability to live as I wanted, I have got up, dressed and left the house, WALKING A STARLIT MISERY until exhausted.*

les divise en « collocation fortuite », « collocation fréquente », et « collocation obligatoire », la dernière rejoignant les expressions idiomatiques.

30 Personnellement, nous ne considérons pas *red-herring* comme une expression idiomatique, car nous réservons ce terme aux suites V + Cplt dont l'ensemble est métaphorique (étymologiquement) et figé.

INT82-83 *Susan can be a virulent combatant, with a sharp tongue I've enjoyed. Unfortunately, her bitterness is too urgent to be witty; she lacks detachment. But her crude blows can HIT THE TARGET.*

INT90b *The girlfriend replied that he had let the children WRECK THEIR ROMANCE.*

DIA18a Sous prétexte de quêtes, ce printemps, plusieurs fois, je me promenai, endimanché, une jeune personne à ma droite. Je tenais le tronc ; elle, la corbeille d'insignes. Dès la seconde quête, des confrères m'apprirent à profiter de ces journées libres où l'on me JETAIT DANS LES BRAS d'une petite fille.

Les quatre énoncés cités contiennent une suite V + Cplt, mais cette suite n'est pas complètement lexicalisée, et souvent, un des termes de l'expression conserve son sens littéral, comme *misery* (INT62c), *target* (INT82-83), *romance* (INT90b), et *bras* (DIA18a), car à un moment, le personnage a dû se retrouver dans les bras de la petite fille. Ce sont donc des collocations car le sens peut encore être inféré des éléments de la structure, ce qui n'est pas le cas d'une expression idiomatique. Terminons par deux collocations de type Adj + nom :

INT45a *He has a lovely helplessness, and has caught my enthusiasm. I took him to see my friend who has a shop. He bought a sky-blue suit which certainly shocks but does not outrage, except in some LOW DIVES.*

DIA16b J'aurai voulu rester avec mon père, tandis que ma mère, pour assouvir ce besoin de mal au cœur qu'ont les enfants, conduisait les siens de manège en MONTAGNES RUSSES.

Même si ces collocations semblent plus figées que celles que nous venons de traiter, le fait qu'elles ne soient pas des structures prédicatives (V + Cplt) ne nous autorise pas à les classer dans les expressions idiomatiques, mais dans les collocations. Lorsque le figement apparaît, il y a blocage des propriétés syntaxiques, et opacité sémantique, comme nous allons le vérifier pour les expressions idiomatiques.

Nous classerons comme expressions idiomatiques celles dont le verbe et le nom sont foyers métaphoriques comme dans l'expression *kick the bucket*, ou dont le verbe, le nom et l'adjectif sont métaphoriques comme dans l'expression *paint the town red*. Si nous les nommons « idiomatiques », nous restons néanmoins conscients des limites du terme, comme le rappelle J. Tournier [1991 : 94-95] :

En lexicologie, le terme d'*expression idiomatique* est utilisé pour désigner une « locution propre à une langue ». On observera d'abord le caractère imprécis du mot « expression », qui recouvre aussi bien la notion de lexie prépositionnelle que celle de lexie complexe. Par ailleurs, dire qu'une locution est « propre à une langue » est émettre une lapalissade : toutes les locutions sont propres à une langue, sauf, évidemment, les emprunts. [...] Même si on réserve strictement ce terme au cas où une lexie prépositionnelle ou complexe n'a pas d'équivalent littéral dans une autre langue, il faudrait être sûr qu'elle n'en a aucune des quelque trois mille autres langues du monde pour pouvoir affirmer qu'elle est propre à telle langue. Il est donc souhaitable d'éviter le terme d'« expression idiomatique », qui est à la fois imprécis, inutile et naïf.

Il est évident que, si le terme d'« idiome » est utilisé au sens premier, tout est idiome dans une langue donnée, et il n'a alors plus aucun intérêt. Précisons donc ce que nous entendons par « idiome » ou « expressions idiomatique » : « toute expression symbolique, toute locution figée et lexicalisée, de nature figurée (c'est-à-dire à

valeur métaphorique dans notre cas) ». Nous pouvons ainsi dégager trois schémas syntaxiques :

- V + GN *kick the bucket*,
- V + GN + GP ou GAdj *throw the baby with the bath water*, *paint the town red*,
- V + GP *be caught with one's pants down*.

Nous avons décidé de regrouper ces expressions, car c'est l'ensemble – par exemple V + Cplt – qui est métaphorique, et même si certaines peuvent commuter avec des verbes simples, ce n'est pas le cas pour toutes. Si *kick the bucket* peut commuter sans grand changement de sens dénotatif avec *die*, il n'en va pas de même pour *paint the town red*, dont le dictionnaire *Longman* donne la définition suivante : *go out to bars, enjoy oneself*. Dans ce type d'expressions, c'est le prédicat qui est figé, et qui ne peut recevoir d'expansions, au moins argumentales, comme le prouve l'irrecevabilité de **John kicked SUSAN'S bucket*, **John kicked the RED bucket*, **John kicked TWO buckets*, etc.

Cependant, ces expressions peuvent recevoir une expansion sous la forme d'un circonstant / adjoint : *John kicked the bucket yesterday / three years ago / in his bath / by falling down the stairs*, etc.

De plus, il est important de noter que si ces expressions idiomatiques ont une liberté en ce qui concerne le temps, l'aspect, la personne, elles ne peuvent pas changer de voix, ce que montre l'impossibilité de passiver un énoncé contenant une expression idiomatique : **the bucket was kicked*, car *the bucket* n'est pas le réel COD de *kick*, mais forme avec lui une expression complexe dont le sens n'est pas déductible de la structure des constituants. Notons cependant que dans ce type de locutions métaphoriques V + GN, ou plus largement V + Cplt, le sujet est le seul qui soit libre, c'est-à-dire qui puisse commuter avec un autre sur l'axe paradigmatique. Si le sujet est lié au prédicat, on se trouve alors face à un énoncé complet (sujet + prédicat), et on passe au niveau phrastique, comme dans les cas de proverbes, d'adages, d'aphorismes, etc., cas que nous allons étudier dans la section suivante, après avoir illustré notre propos de quelques exemples, dans lesquels les expressions idiomatiques métaphoriques apparaissent en petites caps :

INT92b *I creep down the stairs. I put my jacket on. I find my keys. I get to the door and open it. I step out of the house. [...]*

Go. You must go.

I am KICKING OVER THE TRACES.

INT103 *Her pubic hair is not as luxuriant and soft as Nina's. But if she lets me fuck her here, now, on the floor, I won't leave. I will PUT MY STRAIGHT SHOULDER TO THE WHEEL and accept my responsibilities for another year.*

Ce qui est intéressant dans ce dernier énoncé, c'est que le narrateur se permet de rompre le figement de l'expression idiomatique par l'ajout d'un adjectif (*straight*), ce qui n'est généralement pas possible, car on court le risque que l'expression ne soit plus décodée métaphoriquement mais littéralement. Ici le but est essentiellement humoristique, phénomène qui se répète plusieurs fois dans le roman de H. Kureishi. Des exemples similaires sont trouvés en français :

DIA27 Ce qui, selon moi, devait JETER LE TROUBLE dans l'âme de Marthe, et, de plus, m'attirer sa reconnaissance.

DIA56b Ce retour, l'aigreur aidant, avait du reste éveillé chez madame Grangier quelques soupçons. Autre chose lui paraissait suspect : Marthe refusait d'avoir des domestiques, au grand scandale de sa famille et, encore plus, de sa belle-famille. Mais que pouvaient parents et grands-parents contre Jacques devenu notre allié grâce aux raisons que je lui donnais par l'intermédiaire de Marthe.

C'est alors que J... OUVRIT LE FEU sur elle.

DIA77b On sentait qu'il encourageait notre amour, en tant que divertissement, mais qu'il HURLERAIT AVEC LES LOUPS le jour d'un scandale.

Abordons maintenant la catégorie dans laquelle A. Lehmann et F. Martin-Berthet [1998 : 180-181] classent « les *proverbes*, phrases à valeur générale, non situées dans une énonciation, tout à fait invariables, que les dictionnaires répertorient », après avoir étudié « les *phrases figées*, constituées par l'ensemble formé par le verbe et ses actants, qui varient au moins par les marques énonciatives (temps, personnes) et les modalités (interrogation, négation, injonction), et peuvent admettre d'autres variations : sujet libre [...], sujet et modalité assertive figés, temps verbal et personne variable [...], temps verbal et négation figés, personne variable [...], négation figées, sujet animé, temps verbal variable ». Comme nous allons le voir, ceci n'est le cas ni des proverbes, ni des expressions métaphoriques phrastiques en général.

6.2.2.6 FOYER MÉTAPHORIQUE PHRASTIQUE

Les expressions toutes faites sont des intermédiaires entre la langue et la parole ; elles sont moitié langue, car leur sens n'est pas en devenir mais pré-assigné, moitié parole, car elles énoncent une idée et non une hypothèse de sens ; forme hybride entre la phrase grammaticale et l'aspect formel et l'unité de sens, elles sont caractérisées par l'association indéfectible d'un assemblage de signes linguistiques à une idée donnée. Par leur fixation de langue, elles écartent tout soupçon d'inspiration individuelle ; par leur énonciation d'une idée, elles rejoignent le discours.

[Lederer 1984 : 59]

Nous terminerons cette typologie morphosyntaxique en abordant les métaphores se situant au niveau de la phrase dans son intégralité, étant donné qu'une phrase, une série de phrases, voire un texte entier peut être métaphorique. La Bible en est un exemple, et certaines des divergences dans les interprétations proviennent justement de ce caractère : Quels sont les passages qui doivent être lus de façon métaphorique, et quels sont ceux qui doivent être lus de façon littérale, c'est-à-dire au pied de la « lettre » ? Ces expressions que l'on nomme en anglais *phrasal expressions*, et en français *expressions phrastiques* sont des expressions que l'on pourrait qualifier de « complètes », car elles obéissent à la règle sujet - prédicat, c'est-à-dire que, contrairement aux formes que nous avons étudiées auparavant, telles les expressions idiomatiques, elles possèdent un sujet et un prédicat, ou plus simplement un verbe et un sujet, et elles sont conjuguées. A. Rey [1977 : 198] parle de *locutions-phrases*. Il est possible de sérier les cas selon le degré de lexicalisation, critère qui nous semble jouer un rôle important dans l'étude de la métaphore. Les expressions phrastiques

figées, comme les proverbes et les dictons, ne peuvent subir aucun changement de temps, de personne, d'aspect et de voix, ce qui n'est le cas ni pour les expressions idiomatiques, qui ne remplissent la place que du prédicat et dont le sujet est libre, ni pour les adages, les allégories, les aphorismes, les fables, les paraboles, etc., que nous nous proposons d'aborder sans plus tarder.

Selon le *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* d'H. Morier [1998 : 65], l'allégorie est définie comme un « récit de caractère symbolique ou allusif », généré par une ou plusieurs métaphores filées³¹. Le sujet du discours est entièrement métaphorique, et l'allotopie n'est alors plus perçue³². En voici quelques exemples :

INT34b *People don't want you to have too much pleasure; they think it's bad for you. You might start wanting it all the time. How UNSETTLING is desire! That DEVIL never sleeps or keeps still. Desire is naughty and doesn't conform to our ideals, which is why we have such a need of them. Desire MOCKS all human endeavour and makes it worthwhile. Desire is the original ANARCHIST and UNDERCOVER AGENT – no wonder people want it ARRESTED and KEPT IN A SAFE PLACE. And just when we think we've got desire under control it lets us DOWN or FILLS US with hope. Desire makes me laugh because it makes fools of us all. Still, rather a fool than a fascist.*

INT52b *Susan, who is four years younger than me, thinks we live in a selfish age. She talks of a THATCHERISM of the soul that imagines that people are not dependent on one another. In love, these days, it is A FREE MARKET; BROWSE and BUY, pick and choose, RENT and reject, as you like.*

DIA9b Je n'ai jamais été un rêveur. Ce qui semble rêve aux autres, plus crédules, me paraissait à moi aussi réel que le fromage au chat, malgré la cloche de verre. Pourtant LA CLOCHE existe.

LA CLOCHE SE CASSANT, LE CHAT EN PROFITE, MÊME SI CE SONT SES MAÎTRES QUI LA CASSENT ET S'Y COUPENT LES MAINS.

DIA89a Ma mère remarqua que j'avais les yeux rouges. Mes sœurs rirent parce que je laissais deux fois de suite retomber ma cuillère à soupe. Le plancher CHAVIRAIT. Je N'AVAIS PAS LE PIED MARIN pour la souffrance. Du reste, je ne crois pouvoir comparer mieux qu'au mal de mer ces VERTIGES du cœur et de l'âme. La vie sans Marthe, c'était UNE LONGUE TRAVERSÉE. Arriverais-je ?

Tous ces exemples illustrent le phénomène de la métaphore filée, la métaphore qui se file tellement qu'elle arrive à recréer un univers discursif propre, qui n'obéit plus aux règles « logiques » établies, mais à ses propres règles ; ces règles sont créées par l'énonciation même de ces métaphores, qui se fondent chacune l'une sur l'autre. Il y a une sorte de « cascade métaphorique » qui fait que le cadre discursif est entièrement métaphorique. Dans INT34b, le désir est mis en relation avec un être malfaisant qu'il faut enfermer, alors que dans INT52b, l'amour est identifié à la situation économique. Les exemples français obéissent au même principe : dans DIA9b, le rêve est mis en relation avec une cloche à fromage, et dans DIA89a, la douleur psychique avec une traversée maritime. Terminons par un exemple anglais accompagné de sa traduction française :

INT46-47 *My parents sat in separate armchairs, watching me carry out my records. What was left for them to do? Hadn't I rendered them irrelevant? [...]*

31 C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca [1958 (1992) : 540] notent la parenté entre métaphore et allégorie.

32 Contrairement à l'allégorisme où des éléments littéraires s'intègrent dans le cadre métaphorique.

Victor says that once THE LIGHTS ON A LOVE have DIMMED, you can never ILLUMINATE them again, any more than you can reheat a soufflé. But my parents WENT THROUGH THE DARKNESS and discovered a new intimacy.

INT67 Mes parents, chacun assis dans un fauteuil, m'ont regardé transporter mes disques. Qu'auraient-ils pu faire ? Ne les avais-je pas condamnés à l'inutilité ? [...]

Selon Victor, dès que LA FLAMME AMOUREUSE DIMINUE, on ne peut pas davantage la RAVIVER que l'on ne réchauffe un soufflé. Pourtant, mes parents ONT TRAVERSÉ LES TÉNÉBRES et découvert une intimité nouvelle.

La métaphore est ici filée sur le thème de LOVE IS LIGHT, car toutes les métaphores se fondent sur ce schème métaphorique, c'est-à-dire sur cette métaphore conceptuelle. La traduction devra donc également filer la métaphore, et le traducteur y est assez bien parvenu. Il a cependant opté pour certaines transpositions, comme dans le cas de *the lights on a love* qui ne peut se traduire par *les lumières sur un amour*, car ici, l'amour est également conceptualisé en termes de nourriture : l'amour est mis en relation métaphorique implicite avec un soufflé, et c'est certainement pour cette raison que le traducteur a adopté la traduction par *flamme amoureuse*, gardant la comparaison avec le soufflé.

On l'aura donc compris, en nombre suffisant, les métaphores filées peuvent donner lieu à une allégorie. Dans un cadre plus religieux, on peut parler de « parabole », dont le dictionnaire *Le Robert* donne la définition suivante : « récit allégorique des livres saints sous lequel se cache un enseignement ». Le terme « se cacher » est révélateur du niveau « méta » de la parabole, et la dimension métaphorique est renforcée par la nature didactique de la parabole, un des rôles dévolus à la métaphore (voir le chapitre 3). La « fable », quant à elle, est le pendant non religieux de la parabole. Si toutes les allégories et les paraboles doivent être interprétées de façon métaphorique, ce n'est pas toujours le cas des aphorismes³³, dont le même dictionnaire donne pour définition : « aphorisme : énoncé très court résumant un point de science, de moral ». Nous sommes là réellement dans le discours, et la frontière est alors tenue avec les proverbes, les dictons et les adages qui peuvent également être classés dans les expressions syntagmatiques métaphoriques figées. Nous ne rentrons pas dans les détails qui différencient ces trois types³⁴, mais rappelons seulement les définitions que propose *Le Robert* : « adage : maxime pratique ou juridique ancienne et populaire », et « dicton : phrase exprimant une idée générale sous une forme proverbiale ». Ces expressions forment ce que la grammaire traditionnelle et la linguistique nomment des « phrases ». On peut considérer, comme c'est souvent le cas, que « proverbe » est le terme hyperonymique pour renvoyer à toutes les variétés, et c'est la position que nous adopterons ici. On trouve les proverbes dans toutes les langues du monde car, comme l'écrit J.-Y. Dournon [1992 : 4^e de couverture] :

Expressions du bon sens populaire, les proverbes demeurent un des seuls testaments de notre mémoire nationale. Fruit de l'expérience de ceux qui nous ont précédés, ces trésors de sagesse représentent un précieux héritage.

Les proverbes, en anglais comme en français, sont très nombreux, plus ou moins connus, car plus ou moins utilisés. La question fondamentale qui se pose est alors la suivante : Quel est le rapport entre métaphores et proverbes ? Les proverbes sont

33 Même si c'est généralement le cas.

34 C. Shapira [1999] propose une étude intéressante du proverbe (chapitre IV) et des formes qui lui sont reliées (chapitre V).

généralement – pour ne pas dire toujours – métaphoriques, et il convient de voir pourquoi et comment. Contrairement aux métaphores, ils sont généralement toujours figés par l'usage, sauf certains proverbes qu'un locuteur peut forger dans une situation d'énonciation bien précise, généralement pour créer un effet humoristique ; dans ce cas, il s'agit bien souvent de délexicalisation de proverbes existants. L'origine des proverbes est bien souvent obscure, car le lien étymologique a disparu, comme dans le cas des métaphores mortes, et seule une recherche étymologique permet de mettre au jour le lien perdu en synchronie. Il y a donc un lien étroit – tout du moins étymologiquement – entre proverbes et métaphores, comme le relève M. H. Kalter [1980 : 55] :

More than other oral genres, proverbs depend on a specific allegorical technique – metaphor – and correspondingly demand a specific response from the listener – decoding or translation of the metaphor. We may define the proverb as an indirectly referential social message of didactic import and traditional thrust.

Nous suivons M. H. Kalter sur certains points, mais pensons que les proverbes ne nécessitent pas le même processus d'interprétation que les métaphores ; si les processus de décodage pour les proverbes et les métaphores figées avec oubli de leur origine métaphorique sont identiques, ce n'est pas le cas pour les proverbes et les métaphores vives, car les proverbes, de par leur nature figée, ne font pas appel aux mêmes inférences. Un autre point commun entre métaphores et proverbes réside dans le rôle joué par ces deux figures : par exemple, le rôle didactique noté par M. H. Kalter [1980 : 57], trait commun aux proverbes et aux métaphores :

The reason that proverbs must be taught, and are regarded as indices of social and linguistic fluency, has, however, to do with more than their importance as vehicles of traditional wisdom. It derives from the fact that proverbs, although they do not demand answers, are similar to riddles³⁵ in that they require the listener to undergo a process of understanding, or moving from detachment to subjectivity. Since a proverb is a social metaphor, it demands of the listener that he make a metaphorical translation of that trope; that is, that he apprehend the allusion and its applicability and relation to the current situation.

Ceci porte donc un dur coup à la vision traditionnelle selon laquelle un proverbe ne peut être que générique ; soit, le proverbe renvoie à une généralité, mais s'applique toujours à une situation d'énonciation particulière.

Ce tour d'horizon morphosyntaxique terminé, une conclusion s'impose : cette typologie – à l'image de celle qu'a établie C. Brooke-Rose [1958] – demeure intéressante, mais se révèle assez vite limitée, car elle est sujette à de nombreux chevauchements dès lors que l'on traite de parties du discours. L'étendue de la métaphore est donc extrêmement variée : du simple mot, au texte entier. Cependant, la métaphore ne peut s'étendre que dans une situation d'énonciation précise, et étudier le processus de métaphorisation ne peut se faire que dans le cadre d'une linguistique énonciative. Comme nous l'avons évoqué à maintes reprises, le courant contemporain que représente la linguistique énonciative en France a de nombreux points communs avec l'approche cognitive dont nous nous réclamons ; plus encore, la linguistique énonciative telle qu'elle est pratiquée en France se rapproche de ce que l'on nomme *cognitive grammar* ou *construction grammar* de l'autre côté de l'Atlantique, élaborée entre autres par R. Langacker, W. Croft, C. Fillmore, P. Kay,

35 Et qu'est-ce qu'une métaphore, si ce n'est une énigme que le coénonciateur doit résoudre ?

etc. Si on lit la présentation de cette théorie telle qu'elle est annoncée sur le *Construction Grammar website* (www.constructiongrammar.org), on ne pourra qu'être frappé par la forte ressemblance qui existe avec la linguistique énonciative :

The appeal of Construction Grammar as a holistic and usage-based framework lies in its commitment to treat all types of expressions as equally central to capturing grammatical patterning (i.e. without assuming that certain forms are more "basic" than others) and in viewing all dimensions of language (syntax, semantics, pragmatics, discourse, morphology, phonology, prosody) as equal contributors to shaping linguistic expressions.

Ce que confirme M. Turner [1998 : 58-60] :

Construction grammarians assume responsibility (in principle) for explaining all the constructions in a language, including those that seem peripheral. They also assume responsibility for explaining the network of relations in which these constructions stand. [...] Construction grammars are "unification-based" grammars: they aspire to model the structural properties, mechanisms, and constraints involved in unification.

C'est donc ces deux écoles linguistiques contemporaines, la linguistique énonciative et la linguistique cognitive, que nous allons tenter d'utiliser conjointement afin de repérer linguistiquement – au sens où ce terme est défini par la *Construction Grammar* – les lexies métaphoriques que nous avons relevées dans notre corpus, afin d'essayer de redonner un souffle nouveau à l'étude linguistique de la métaphore, sans pour autant l'enfermer dans un carcan rigide, comme l'ont trop souvent fait les linguistiques formelles telles le structuralisme et la grammaire générative de la première heure. Ces théories étaient en effet incapables de cerner le processus métaphorique, ne prenant pas en compte le sujet parlant dans son environnement discursif, c'est-à-dire physique, social et psychique. Nos tenterons donc d'appliquer les principes de la linguistique à la métaphore qui, comme le rappelle M. Turner [1998 : 59] n'a pas réellement été étudiée linguistiquement jusque-là :

The model for any particular construction in the language will include grammatical distinctions of various kinds (e.g., verb argument structure, phonological structure) that are examined only incidentally in the study of figure.

Nous nous proposons donc de tenter de cerner le pourquoi de l'énonciation métaphorique, comme le propose M. Le Guern [1973 : 65] lors de son analyse sémantique de la métaphore et de la métonymie :

Cette recherche des mécanismes sémantiques fournira ainsi le moyen de passer de l'examen des structures superficielles – nécessaire mais insuffisant – à la détermination des structures profondes organisatrices de la signification. Il ne s'agit pas de construire des systèmes logiques à valeur uniquement référentielle, mais d'atteindre dans leur complexité les processus de la formation du discours et les relations qui lient les formes aux motivations.

Tentons donc d'apporter notre pierre à l'édifice des études métaphoriques en étudiant les traces linguistiques de l'énonciation métaphorique, sans tomber dans les travers que nous dénonçons car, comme le note C. Marque-Pucheu [2001 : 4] :

Si les linguistes sont à même d'inventer des modèles sophistiqués pour représenter de nombreux phénomènes de la langue, ils restent démunis devant les figures, qui se laissent difficilement enfermer dans un système clos.

TRACES LINGUISTIQUES DE L'ÉNONCIATION MÉTAPHORIQUE CADRE THÉORIQUE, PROCÉDÉS PHONOLOGIQUES ET TYPOGRAPHIQUES

La tâche du linguiste est de retrouver les faits de langue (les opérations) derrière les faits de discours (les observables).

[Adamczewski 1999 : 51]

Après avoir étudié les fondements et les développements de l'analyse linguistique cognitive de la métaphore, nous souhaitons combiner les découvertes qu'elle a mises au jour avec celles de la linguistique énonciative. En effet, ces deux théories linguistiques qui partagent de nombreux points de convergence ont tout intérêt à être rapprochées, ce rapprochement ne pouvant qu'être fécond à notre avis. Si les conclusions des recherches menées par les linguistes cognitivistes restent fondamentales, et même si certains comme A. Goatly étudient les structures de l'énonciation métaphorique, la recherche de l'invariant de ces structures n'apparaît nulle part, les conclusions d'A. Goatly restant assez descriptives. Il en est de même dans le cadre énonciatif qui, bien qu'il ait bénéficié de travaux comme ceux d'I. Tamba-Mecz [1981]¹ ou de J. Tamine [1976] et [1979], n'utilise jamais – ou que très rarement – les découvertes de la linguistique cognitive pour dégager la spécificité de l'énonciation métaphorique. Preuve en est cette phrase d'I. Tamba-Mecz [1983 : 179] :

Des travaux minutieux sur la syntaxe des métaphores et leur lexique ont montré qu'il n'existait, à ces deux niveaux, aucune caractéristique permettant d'identifier les énoncés métaphoriques. Tout au plus découvre-t-on que certains cadres syntaxiques sont le lieu privilégié de métaphores, alors que d'autres sont systématiquement écartés.

S'il est exact que J. Tamine et I. Tamba-Mecz relèvent certaines structures privilégiées de l'énonciation métaphorique, il nous semble que les seules structures qu'elles étudient sont des structures syntaxiques ; de surcroît, elles ne tentent pas de voir pourquoi ces structures-là permettent l'énonciation métaphorique, alors que d'autres ne la permettent pas, bien qu'I. Tamba-Mecz [1981 : 188] mentionne à plusieurs reprises « les opérations énonciatives régulières dont on trouve la trace au niveau morphosyntaxique et référentiel de l'énoncé ». Elle conclut cependant que « le principal enseignement de cette description est sans doute l'absence d'une syn-

¹ Dont le sous-titre est « Vers une théorie de l'énonciation figurative ».

taxe spécifique aux tours figurés ». Avant d'aborder les traces phonologiques et typographiques de l'énonciation métaphorique, nous souhaitons revenir sur le cadre théorique qui sera le nôtre tout au long de ces trois derniers chapitres.

7.1 LE CADRE THÉORIQUE

On a tendance trop souvent à aborder les figures de style sous un angle étroitement lexical. Pourtant il apparaît qu'en déplaçant le sens des mots les locuteurs se donnent des balises qui sont d'ordre essentiellement syntaxique. Grâce à quoi ils / elles marquent clairement les frontières entre sens propre et sens figuré. Ce qui montre à quel point la créativité du discours se trouve inscrite au cœur même de la langue.

[Yaguello 1998 : 106]

Ainsi, est-ce un regard croisé que nous proposerons dans ces trois derniers chapitres, nous appuyant sur les deux théories linguistiques qui nous semblent les plus aptes à rendre compte de la métaphore et de son énonciation. Notre but est de tenter de dégager un invariant opérationnel pour cette structure si courante, mais si diverse linguistiquement, comme l'a proposé I. Tamba-Mecz [1983 : 176] sans vraiment, nous semble-t-il, remplir son contrat :

Dès l'instant que l'on admet que la métaphore est une construction discursive, on pose que celle-ci résulte de *règles* déterminées, d'*opérations* régulières, c'est-à-dire invariantes, qu'il s'agira de mettre au jour.

Tenant d'une pragmatique intégrante, il nous est apparu fondamental que la métaphore – phénomène que l'on considère traditionnellement comme sémantique², mais que nous considérons personnellement comme essentiellement conceptuel – laisse également des traces sur le plan morphosyntaxique et lexical lors de l'énonciation car, comme le notent G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 138] :

Regularities of linguistic form cannot be explained in formal terms alone. Many such regularities make sense only when they are seen in terms of the application of conceptual metaphors to our spatial conceptualisation of linguistic form. In other words, syntax is not independent of meaning, especially metaphorical aspects of meaning. The "logic" of a language is based on the coherences between the spatialized form of the language and the conceptual system, especially the metaphorical aspects of the conceptual system.

M. Yaguello [1998 : 97] remarque cette interdépendance entre sémantique et syntaxe :

Transferts sémantiques et alternances syntaxiques vont de pair et il est rare que la variation de forme ne soit pas investie par les locuteurs comme lieu de différence.

Et nous pourrions aller encore plus loin en notant l'interdépendance qui peut exister entre structure conceptuelle et structure linguistique, à l'instar de M. Prandi [1992 : 64-65] :

² Argumentation que nous avons démentie dans le chapitre 2, la métaphore n'étant pas un simple changement sémantique, de mot à mot, mais la compréhension, la connaissance d'un domaine d'expérience par un autre domaine d'expérience, si l'on accepte les fondements de la théorie cognitive linguistique de la métaphore.

Les manipulations conceptuelles mises en œuvre par les tropes, loin de se réduire à une issue marginale ou occasionnelle de l'usage de la langue, ou, à plus forte raison, à une instance transgressive à l'égard des structures linguistiques, peuvent être considérées comme la réalisation la plus avancée d'un potentiel de construction conceptuelle inscrit dans le dispositif même de la langue et dans les conditions de son fonctionnement.

Il nous semble donc raisonnable de faire l'hypothèse suivante : il existe un lien de réciprocité entre les structures conceptuelles et les structures linguistiques dans le cadre de l'énonciation métaphorique ; en d'autres termes, nous postulons que l'opération conceptuelle métaphorique laisse des traces discursives lors de la verbalisation, de l'énonciation. Nous rejoignons U. Eco [1976 (1996) : 7] lorsqu'il écrit que « nos processus sémiotiques sont des opérations complexes et non de simples "lectures" de signes préconstitués », ou C. Delmas [1987 : 29] :

En fait, parler de liberté ou de captivité ne suffit pas, il faut avoir recours aux opérations de structuration, c'est-à-dire évaluer dans quelle mesure la langue explicite la structure ; autrement dit, se demander dans quelle mesure elle est métalinguistique.

C'est pourquoi nous ne pouvons qu'être en désaccord avec P. Newmark [1993 : 104] :

Whilst metalanguage is normally signalled by the use of a pun or a linguistic term peculiar to the source language [...] metaphor can occur or start without warning, and the translator's only clue is that a non-metaphorical interpretation will not make sense.

Ou avec R. Landheer [1994 : 5] :

Il semble légitime d'avancer que la figure est *avant tout* un fait de (pragma-)sémantique, quoique rarement – il est crucial d'insister là-dessus – sans incidence sur la (morpho-)syntaxe.

En effet, il nous semble que la métaphore exhibe un codage linguistique qui, s'il n'est pas différent de celui du langage littéral, possède néanmoins certaines caractéristiques. C'est pour cette raison qu'à la question de M. Black [1962 : 25], "*Are there any criteria for the detection of metaphors?*", nous répondrons par l'affirmative, en gardant néanmoins à l'esprit que ces critères ne sont pas réservés aux seuls énoncés métaphoriques, mais apparaissent également dans les énoncés littéraires, même s'il nous semble indéniable que l'énonciation métaphorique privilégie certaines structures lexicales, morphologiques, syntaxiques, phonologiques (sous forme typographique), etc. La formulation employée par le lexicologue L. Lipka [1990 : ix] dans son introduction est d'ailleurs révélatrice :

We categorize extralinguistic reality by means of the concept-forming power of the word, and such categorization is always culture-dependent, since different cultures and languages have different needs and values which are reflected in the words they coin, as frozen pieces of reality. The word as a coin is a frequently used metaphor in many languages³. However, the "lexicon" does not consist of a closed set of items; it contains various productive processes (like word-formation, metaphor, and metonymy), which are tendencies rather than hard-and-fast rules.

M. Black [1977 (1993) : 34-35] rappelle également que ces critères pour repérer les métaphores ne sont pas d'une fiabilité absolue, car ils peuvent aussi s'appliquer aux énoncés littéraires :

3 Métaphore nietzschéenne.

And just as there is no infallible test for resolving ambiguity, so there is none to be expected in discriminating the metaphorical from the literal. [...] Every criterion for a metaphor's presence, however plausible, is defeasible in special circumstances.

On voit que M. Black ne croit guère à l'intérêt du repérage des lexies métaphoriques, tout comme A. Henry [1971 : 107] qui note que la lecture métaphorique émerge de « la [seule] connexion verbe-substantif, substantif-adjectif, verbe-adverbe [qui] exprime, par nature, le rapport entre les deux sémantèmes mis en présence ». Soit, mais alors tout énoncé peut théoriquement revêtir une lecture métaphorique, ce qui n'est évidemment pas le cas. Alors ce qui est en cause, c'est la nature de la connexion, c'est-à-dire la nature du lien créé entre le verbe et le substantif, entre le substantif et l'adjectif, le verbe et l'adverbe. Est-ce une simple connexion de type juxtaposition ou plus précisément une sorte de composition qui, comme nous allons le voir, permet l'interprétation métaphorique ? Même C. Brooke-Rose dont l'ouvrage se nomme *A Grammar of Metaphor* note que pour la métaphore verbale et la métaphore adjectivale, il n'y a pas de structure morphosyntaxique particulière. C'est d'ailleurs à cette conclusion que parvient également A. Henry [1971 : 82] :

La formulation métaphorique exploite des moyens grammaticaux courants [...] En ce qui concerne l'aspect proprement grammatical de l'expression, il n'y a rien de personnel à la métaphore, alors que la comparaison dispose de moyens propres [...]. Une analyse exclusivement grammaticale ne peut donc atteindre ce qu'il y a d'original dans la morphologie de la métaphore ; on ne peut séparer ici procédés grammaticaux et sémantiques.

Ce flou sur les structures lexico-morpho-syntaxiques propres à la métaphore se retrouve à maintes reprises dans l'ouvrage d'A. Henry [1971]. Une phrase nous a semblé particulièrement révélatrice du trouble d'A. Henry [1971 : 108] :

On le voit, et nous ne nous en étonnerons plus, on découvre partout un recours naturel à des ressources courantes de la grammaire et du lexique.

Plus étonnante encore est certainement la conclusion de F. Soublin et J. Tamine ⁴ [1975 : 336] qui, bien qu'elles aient travaillé sur la syntaxe des énoncés métaphoriques, concluent de la sorte :

Ainsi l'étude des métaphores *in absentia* et celle des métaphores *in praesentia* s'accordent-elles à démontrer que ce n'est pas par des caractéristiques formelles que la métaphore se distingue d'un emploi non figuré du langage. Les cadres syntaxiques où elle s'insère ne sont en effet, ni généralisables d'un groupe de métaphores à un autre, ni même spécifiques de l'emploi figuré.

Cette réflexion appelle deux remarques : soit, la métaphore n'utilise pas des structures morpho-syntaxico-lexicales déviantes, mais des structures langagières également à l'œuvre dans le langage littéral. Cependant, même si les structures linguistiques utilisées par la métaphore ne lui sont pas spécifiques, il nous semble qu'un énoncé métaphorique exhibe des structures lexico-morpho-syntaxiques privilégiées, et qu'il y a donc, selon le terme de J. Tamine [1979 : 78] une « localisation des métaphores » dans des cadres privilégiés. Tous les auteurs ayant travaillé dans ce domaine-là ont soit pris conscience que les énoncés métaphoriques n'exhibaient pas de structures différentes de celles du langage littéral et ont par conséquent conclu à l'absence d'une syntaxe spécifique, soit ont dégagé certaines structures récurrentes

⁴ J. Tamine [1979 : 80] va jusqu'à conclure qu'il y a une « absence même de caractérisation de la métaphore ».

(comme C. Brooke-Rose, A. Goatly, I. Tamba-Mecz, etc.), mais sans chercher pourquoi ces structures-là étaient privilégiées aux dépens d'autres, et sans dégager le point commun à ces structures.

Et ce qu'il importe, c'est justement de voir pourquoi ce sont ces structures au détriment d'autres qui peuvent véhiculer le sens métaphorique, comme le note justement M. Prandi [1999 : 197, nous soulignons] :

Si l'articulation linguistique des contenus incohérents présente des caractères exclusifs, ces caractères résident non pas dans un défaut de structure, mais dans la présence d'un *supplément de structure* : [...] la description est appelée à expliciter le surplus d'articulation qui caractérise la mise en forme d'un conflit conceptuel.

Cette notion de « supplément de structure » nous paraît fondamentale, et elle va jouer un rôle primordial dans notre étude, lorsque nous mettrons au jour toutes les structures qui nous semblent aptes à véhiculer le sens métaphorique. Cette idée de structure et de structuration est primordiale chez C. Delmas [1987 : 3] qui ne cesse d'en rappeler l'importance :

Disons clairement que, si l'énonciateur communique, c'est de la *structuration*. La linéarité constitue l'une des formes nécessaires à la réception de cette même structuration.

C'est pour cette raison que la structure linguistique doit être étudiée minutieusement lors de l'énonciation métaphorique, si l'on postule qu'elle conserve les traces des opérations énonciatives métaphoriques. Malheureusement, malgré le titre de M. Prandi [1992], *Grammaire philosophique des tropes*, et la quatrième de couverture annonçant que « la présence d'un conflit conceptuel confère aux tropes une structure sémantique plus complexe, qui demande un supplément de description », il n'est fait nulle part mention des structures linguistiques exhibant ce supplément de structure. Les termes de « structure sémantique » dans la quatrième de couverture et de « description sémantique » [Prandi 1992 : 11] sont d'ailleurs révélateurs, car M. Prandi reste au niveau qu'il nomme sémantique, c'est-à-dire conceptuel, dans cet ouvrage. Une remarque s'impose immédiatement : Qu'entendons-nous par repérage linguistique, ou grammatical, des énoncés métaphoriques ? Il ne saurait s'agir uniquement de syntaxe, car nous allons voir que la métaphore utilise toutes les ressources langagières, et c'est pour cette raison que, même si nous reconnaissons que la syntaxe va jouer un rôle prépondérant lors de l'énonciation métaphorique, il ne faudrait pas sous-estimer le rôle des autres branches de l'étude linguistique. Notons également que ce supplément de structure, cette complexification linguistique⁵ apparaît comme obligatoire dans certains cas si l'on veut que l'énoncé revête une interprétation métaphorique, alors qu'elle ne sera que facultative dans d'autres, servant seulement à orienter le coénonciateur vers l'interprétation métaphorique. Cependant, même ce dernier point apparaît fondamental, car, comme le rappelle A. Goatly [1997 : 169], *“the metaphor needs to be recognized”*, et il importe alors de voir *“how the indeterminacy or open-endedness of metaphorical meaning can be diminished by specifying the Topic”* [Goatly 1997 : 198]. Aucun auteur à notre connaissance n'a répertorié les structures privilégiées de l'énonciation métaphorique

⁵ Nous verrons que ce terme de « complexification » est à prendre au sens large, car il recouvre des phénomènes aussi variés que l'ajout d'un marqueur lexical, d'un adjectif, d'une proposition subordonnée relative, la composition, la dérivation, la conversion, l'apposition, etc.

in extenso, et nous en avons dégagé certaines qui n'étaient mentionnées dans aucun ouvrage, mais qui nous semblent toutefois participer à l'énonciation métaphorique.

Plusieurs remarques s'imposent à ce stade : il importe de rappeler que les énoncés métaphoriques exploitent des moyens lexicaux et grammaticaux existants, et qu'ils ne sont nullement déviants morpho-syntaxiquement. Si la comparaison utilise des moyens morphosyntaxiques qui lui sont propres, la métaphore utilise des structures morphosyntaxiques déjà existantes ; il y a une sorte de « recyclage métaphorique ». Cependant, la métaphore n'utilise pas n'importe quelles structures morphosyntaxiques, et il est alors intéressant de dégager celles qui sont privilégiées et qui permettent le filtrage métaphorique, et les raisons de ceci. Si, finalement, il est exact que l'on ne peut séparer procédés grammaticaux (c'est-à-dire morphosyntaxiques) et sémantiques pour l'énonciation métaphorique, n'est-ce pas le cas pour n'importe quel fait de langue dès lors que l'on désire mettre au jour les raisons d'utilisation de tel ou tel marqueur ? Il nous semble qu'arrêter la réflexion à ce stade, en prétendant – justement d'ailleurs – que la métaphore utilise des structures morphosyntaxiques non déviantes et déjà existantes, c'est s'arrêter à une simple constatation, en se coupant quelque peu l'herbe sous les pieds de la réflexion, même s'il est exact, comme le note M. Prandi [1999 : 187], que :

Dans la construction de la métaphore, il n'y a pas de transgression grammaticale. Loin d'être enfreinte, la structure grammaticale est au contraire valorisée dans son pouvoir de mise en forme. [...] La réalité formelle de la métaphore renvoie à des facteurs essentiellement systématiques, grammaticaux et conceptuels.

Ce sont donc les traces, les marqueurs, les structures véhiculant le sens métaphorique que nous allons tenter de dégager ici, cette « logique » du langage que nous allons tenter de découvrir en matière d'énonciation métaphorique, après avoir rappelé qu'il y a eu des précurseurs à l'analyse dite « grammaticale » des métaphores. Nous allons rappeler brièvement l'intérêt de leurs travaux respectifs avant de tenter d'expliquer pourquoi tel ou tel processus linguistique (lexical, morphologique, syntaxique, etc.) filtre l'interprétation métaphorique, c'est-à-dire la rend possible. D'où quatre questions :

- Quelles sont les structures linguistiques – à entendre au sens large – propices à l'émergence de la métaphoricité ?
- Quelles sont les configurations formelles qui vont pouvoir véhiculer la métaphoricité, c'est-à-dire la mise en relation d'un domaine source avec un domaine cible ?
- Qu'est-ce qui va rendre ces structures aptes à véhiculer un sens métaphorique ?
- Les structures linguistiques privilégiées de l'énonciation métaphorique vont-elles pouvoir rendre compte aussi bien des métaphores vives que des métaphores lexicalisées ?

Si nous choisissons ici de nous pencher sur le codage linguistique de la métaphore, alors que la plupart des études se sont soldées par des demi-échecs, c'est simplement parce que, comme l'écrit A. Goatly [1997 : 7], *“the syntactic contribution to metaphorical meaning [is] an area which has been badly neglected”*.

Parmi les précurseurs de l'analyse « grammaticale » des métaphores, A. Henry [1971 : 79] répertorie plusieurs auteurs qui ont abordé ce problème : G. de Vinsauf (*Poetria nova*, écrit entre 1208 et 1213), F. Brinkmann (*Die Metaphern*, 1878), G. Esnault (*L'Imagination populaire, métaphores occidentales*, 1925), G. Stern

(*Meaning and Change of Meaning*, 1932), E. Fenellosa (*The Chinese Character as a Medium for Poetry*, 1936), H. Konrad (*Étude sur la métaphore*, 1939), D. Davie (*Articulate Energy – An Inquiry into the Syntax of English Poetry*, 1955), C. Brooke-Rose (*A Grammar of Metaphor*, 1958), C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca (*Traité de l'argumentation*, 1958) ⁶, auxquels nous pourrions ajouter des auteurs en activité comme I. Tamba-Mecz, F. Soublin, J. Tamine, A. Goatly. Le réel précurseur de l'étude grammaticale des métaphores nous semble être C. Brooke-Rose qui, rappelons-le, appelle « métaphore » tout changement de mot par un autre (acception large du terme, que nous rejetons), et qui se fonde sur des textes littéraires, essentiellement pour en faire une stylistique. En effet, C. Brooke-Rose est tenante d'une théorie de la substitution, théorie selon laquelle un terme métaphorique se substitue à un terme propre ⁷, terme propre toujours retrouvable selon elle [Brooke-Rose 1958 : 93] :

Metaphor is not merely the perception of similarity in dissimilarity, it is the changing of words by one another.

Nous avons déjà vu les limites de cette théorie lexicaliste, et n'y revenons donc pas ⁸. Cette prise de position se retrouve tout au long de l'ouvrage, où le souci fondamental de C. Brooke-Rose semble être la recherche du terme propre auquel la métaphore se substitue, recherche qui selon elle, fait la richesse de la métaphore ⁹. Il s'en suit que cette approche apparaît comme plus stylistique que grammaticale, contrairement à ce qu'annonçait le titre, car C. Brooke-Rose ne travaille que sur des textes poétiques, et n'explique à aucun moment pourquoi les structures « grammaticales » qu'elle a mises au jour rendent la lecture métaphorique possible, voire en quoi elles sont indispensables pour que le sens métaphorique puisse être véhiculé. Le travail grammatical de C. Brooke-Rose porte essentiellement sur les parties du discours et sur les notions d'animé et d'inanimé, et reste par là même limité, même s'il a su ouvrir la voie à cet axe de recherche linguistique sur la métaphore.

Contrairement à la vision déviante, exceptionnelle, dont on a pendant trop longtemps affublé la métaphore, nous nous proposons de présenter tous les types de régularités que cette « figure » exhibe. Celles-ci sont de plusieurs ordres :

- *Sémantique* : il y a toujours un lien analogique, relationnel entre un domaine source et un domaine cible, lien qui se dissipe peu à peu au fur de la lexicalisation de la métaphore qui perd alors petit à petit son statut de métaphore.
- *Pragmatique* : il y a toujours une forte dépendance co(n)textuelle, dépendance qui se dissipe peu à peu au fur et à mesure de la lexicalisation de la métaphore.

Ce sont essentiellement sur ces régularités que les chercheurs se sont penchés, et sur lesquelles ils sont plus ou moins d'accord. Cependant, il apparaît que la méta-

6 Même si ce n'est que de façon allusive (p. 538-539). Ces auteurs notent que la métaphore peut être marquée par une simple détermination, au moyen d'un adjectif, d'un verbe, ou d'un possessif. Pour la simple détermination, ils donnent comme exemples : *le soir de la vie* et *un océan de fausse science* ; est-ce réellement une « simple » détermination ? Nous reviendrons sur ce point.

7 On ne sera donc pas étonné de trouver les termes de « simple *replacement* » comme titre des chapitres 2 et 3 dans C. Brooke-Rose [1958], c'est-à-dire les cas dans lesquels seul le terme métaphorique apparaît, sans que le terme propre soit mentionné. Ce « terme propre » ne nous satisfait évidemment pas, mais c'est le mot qu'emploie constamment C. Brooke-Rose (*proper term*).

8 Il semble que C. Brooke-Rose [1958 : 91] flirte même parfois avec la théorie de la similitude.

9 Le terme récurrent dans son ouvrage est *link*, c'est-à-dire le lien entre le terme métaphorique et le terme propre.

phore, souvent classée comme un simple processus sémantique – ce qu'elle est par ailleurs – ne peut uniquement s'expliquer en termes sémantiques. En nous penchant plus précisément sur l'énoncé de surface, nous pouvons repérer quelques régularités, quelques patrons morphosyntaxiques qui permettent une lecture métaphorique, sans pour autant la conditionner. Il importe de voir comment il est possible de repérer un énoncé métaphorique dans un texte, par rapport à un énoncé littéral, non métaphorique ? Comment et pourquoi un sujet parlant va-t-il interpréter un énoncé selon une modalité métaphorique ? C'est sur ce point que notre attention se portera tout particulièrement, et nous allons montrer qu'il existe des « marqueurs linguistiques », des indices permettant justement non seulement d'introduire des métaphores, mais également de permettre la lecture métaphorique. Comme le dit H. Adamczewski [1996 : 97], « au fond l'énoncé contient toutes les clés de son propre déchiffrement ». Ces marqueurs, comme nous allons le voir, sont de plusieurs types :

- phonologiques (oral) et graphiques (écrit),
- lexicaux,
- morphologiques,
- syntaxiques.

En d'autres termes, les critères à prendre en compte lors de l'étude d'un énoncé métaphorique ne peuvent se restreindre à des critères sémantiques et pragmatiques¹⁰. En effet, s'il y a des tendances pour l'énonciation métaphorique, alors ces tendances peuvent aider à un premier repérage des énoncés métaphoriques. Rappelons, comme nous l'avons fait dans le chapitre 6, que cette typologie que nous tentons d'établir pour les structures linguistiques privilégiées de l'énonciation métaphorique n'échappe pas au « défaut » des classifications classémiques, à savoir les chevauchements possibles, la double appartenance. Nous proposons donc un repérage linguistique des énoncés métaphoriques, repérage dont les deux grands axes seront le repérage lexical et le repérage grammatical, structural ou métadiscursif¹¹.

En effet, comme le note S. Ferrari [1996b : 302] :

Une première étude des régularités liées à l'énonciation des métaphores a permis de mettre en évidence l'existence de marqueurs textuels récurrents. [...] Les régularités trouvées sont plus particulièrement caractérisées par des structures syntaxiques ainsi que par la présence d'un marqueur lexical.

Nous irons cependant un peu plus loin que S. Ferrari, en constatant qu'il existe aussi des marqueurs morphologiques, phonologiques et graphiques particuliers. Contrairement à une vue encore malheureusement partagée, la métaphore n'est pas une anomalie, une déviance de la langue. Une approche purement sémantique – même si nous reconnaissons totalement sa nécessaire utilité – n'est pas suffisante à nos yeux pour expliquer la genèse du sens métaphorique, véhiculé après tout par des structures et des marqueurs linguistiques privilégiés. Certains opérateurs, certaines structures semblent en effet exclus de l'énonciation métaphorique, et c'est pour cette raison qu'une approche énonciative, s'intéressant aux invariants formels des mar-

10 La recherche de régularités (surtout de régularités morphosyntaxiques) rend alors plus ou moins possible le traitement automatique des langues par ordinateur, comme l'a montré S. Ferrari [1997].

11 Nous remercions C. Delmas qui nous a suggéré les termes, en nous faisant remarquer que « méta-discursif » est un terme proposé par P. Larreya pour éviter « métalinguistique » ou « métaopérational » (suite à l'article de C. Boisson, « Le concept de 'métalinguistique' dans la linguistique anglaise », *Anglophonia-Sigma* 6, 1999 : 151-198).

queurs doit permettre de pallier les insuffisances d'une approche exclusivement sémantique. Il apparaît par exemple que *have* lexical, dans le sens de possession, ne puisse à lui seul permettre une interprétation métaphorique¹² car, de par son invariant sémantique généralement admis (différenciation, *have* étant un opérateur asymétrique), il ne peut coder l'identification nécessaire au rapprochement des deux domaines mis en relation. *I have a pig* ne peut se comprendre que de façon littérale (la glose *I possess / own a pig* est révélatrice à ce propos). Cependant, on pourrait nous objecter des énoncés comme *I have a pig at home*, qui pourrait recevoir une interprétation métaphorique. Comme nous le verrons, c'est la postmodification *at home* qui permet l'interprétation métaphorique. Notons également que la glose **I possess / own a pig at home* n'est pas possible dans un sens métaphorique, et demeure difficilement recevable sur le plan sémantique dans un sens littéral. Notre intuition se trouve confirmée par les énoncés métaphoriques faisant appel à *have* en anglais. Le dictionnaire *Oxford-Hachette* donne une liste d'expressions métaphoriques, que nous reproduisons ci-dessous :

1. *have a HOLLOW ring*, « sonner creux »,
2. *have the ring OF TRUTH*, « sonner vrai »,
3. *have a NICE ring to it*, « sonner bien »,
4. *that story has a FAMILIAR ring to it*, « j'ai déjà entendu cette histoire quelque part ».

Dans tous les cas, *have* n'a pas le sens de possession, mais se situe entre le verbe lexical et l'opérateur, comme s'il reflétait l'entre-deux de la métaphore. Le GN qui fonctionne comme COD de *have* n'est pas « simple », mais exhibe un certain degré de complexification, grâce à l'adjectif dans les exemples 1, 3 et 4, comme nous le verrons dans le chapitre 8, et grâce à la postmodification en OF dans l'exemple 2, comme nous le verrons dans le chapitre 9.

On peut ainsi affirmer qu'il existe un marquage textuel – disons linguistique – non pas propre aux métaphores, mais permettant leur réalisation discursive, et lorsque P. Ricœur [1975 : 317] écrit les lignes suivantes, nous ne le suivons pas jusqu'au bout :

Il est remarquable que l'absence de marque grammaticale serve ici de caution à ce glissement dans la croyance ; rien, dans la grammaire, ne distingue l'attribution métaphorique de l'attribution littérale. [...] C'est précisément le piège que tend la grammaire de ne pas marquer la différence, et, en ce sens, de la masquer.¹³

En effet, même si le langage métaphorique recourt aux mêmes structures linguistiques que le langage littéral, il le fait néanmoins par certaines structures privilégiées. Ainsi, y a-t-il une réelle nécessité d'avoir recours à une analyse morphosyntaxique en plus d'une analyse lexicale afin de retracer la genèse métaphorique, même si, comme le note M. Yaguello [1996 : 1], « très peu d'attention a été portée aux

12 C'est d'ailleurs pour cette raison que nous ne reprenons pas les marqueurs que C. Brooke-Rose [1958 : 191-205] nomme *the verbs of owning or producing*, car il ne nous semble pas que des verbes tels que *have*, *possess*, *own*, *sprout*, *revive*, etc., permettent à eux seuls une lecture métaphorique. À la lecture des exemples fournis par C. Brooke-Rose [1958], nous nous sommes aperçu que si la lecture métaphorique était rendue possible, ce n'était nullement à cause de ces verbes, mais à cause d'autres marqueurs exhibant ce que nous nommons un « supplément de structure ».

13 Le fait que la grammaire ne marque pas la différence entre « énoncés métaphoriques » et « énoncés littéraux » est somme toute assez normal, puisque les énoncés métaphoriques sont appelés – à moins qu'ils ne disparaissent avant – à devenir des énoncés littéraux.

contraires purement syntaxiques qui s'exercent sur les syntagmes ou expressions à interprétation figurée », mais que « la notion de sens figurée apparaît ainsi au cœur de la relation complexe entre les propriétés *sémantiques*, qui se manifestent à travers les restrictions de sélection et les propriétés *syntactiques*, qui se manifestent à travers les contraintes de bonne formation » [1996 : 2]. Si la créativité langagière est inscrite et permise par la syntaxe, elle l'est jusqu'à un certain point, ce qui laisse entendre que les énoncés métaphoriques possèdent des propriétés syntaxiques et énonciatives divergentes de celles des énoncés littéraux. Les propriétés syntaxiques ont été en partie mises au jour par les syntacticiens américains travaillant sur les idiomes, essentiellement par A. Makkai [1969], [1972] et [1987]. S. Ferrari [1996b : 303] met cependant en garde sur le fait que « les marqueurs textuels ne constituent pas une certitude quant à la présence d'une métaphore » ; en d'autres termes, ce n'est pas parce que nous aurons ces marqueurs textuels que l'énoncé sera forcément métaphorique. La certitude du caractère métaphorique ne se dégagera que par recours au co(n)texte d'énonciation, c'est-à-dire en ayant recours à des critères pragmatico-sémantiques. La détection des métaphores ne sera donc jamais une certitude absolue, du fait que le sens n'est métaphorique qu'en contexte, et que parfois, l'énonciateur joue justement sur l'ambiguïté sens littéral – sens métaphorique, à l'image de la syllepse. On aura beau rentrer tous ces marqueurs textuels, toutes ces structures privilégiées de l'énonciation métaphorique dans un ordinateur, ce dernier ne pourra jamais – tout du moins pour le moment – décider avec certitude si nous sommes ou non face à une métaphore ; seule l'expertise humaine le pourra¹⁴. Par conséquent, le traitement automatique des langues ne pourra décider de façon certaine si l'on est ou non face à une métaphore, comme le note S. Ferrari [1997 : 72] :

Étant donné leur caractère très général (comparaison, identification, opposition), on peut d'ores et déjà s'attendre à ce qu[e ces marqueurs] soient régulièrement employés sans faire intervenir de métaphore.

Ceci nous semble tout à fait cohérent avec la nature même de la métaphore, fondée sur l'indicible, et générant un certain flou. C'est bien à cause de ce flou, de cet indicible, de cet entre-deux que la métaphore ne peut pas être repérée si facilement. Nous verrons que les marqueurs qui donnent une plus grande satisfaction pour le repérage sont les marqueurs qui expriment l'emphase par un marqueur lexical adverbial (*littéralement, métaphoriquement, vraiment, réellement*, etc.) ou adjectival (*littéral, métaphorique, vrai, réel*, etc.). S. Ferrari [1997 : 13] va plus loin en notant que les énoncés littéraux ne sont, en fin de compte, pas plus calculables que les énoncés métaphoriques :

Notre méthode laisse en effet supposer que le sens littéral n'est pas plus calculable que les sens métaphoriques. Au contraire, il se justifie de la même manière, par la prise en considération des premiers niveaux d'analyse. Le choix de l'interprétation « littérale » est motivé par les mêmes indices que le choix d'une interprétation « non littérale ».

Avant d'étudier en détail les divers marqueurs et structures permettant l'énonciation métaphorique, il convient de se demander si toutes les métaphores, même celles qui sont lexicalisées obéissent aux règles structurales que nous allons présenter. Nous allons voir que la réponse est négative, car les métaphores lexicalisées à

14 Ceci étant dû au bagage cognitif et extralinguistique que l'homme possède, et dont il est difficile de doter une machine comme un ordinateur.

simple foyer métaphorique (c'est-à-dire les métaphores autres que les expressions idiomatiques), rentrent peu à peu dans le système langagier, et perdent par là même les caractéristiques linguistiques qu'exhibent les énoncés métaphoriques. Redevenant des termes plus ou moins littéraux, ce que montre leur indexation dans les dictionnaires de langue, même si l'origine métaphorique est parfois quelque peu ressentie par les locuteurs natifs, ces termes peuvent de nouveau se trouver sous la forme de n'importe quelle structure linguistique permise par le système, et plus seulement sous celles que privilégie l'énonciation métaphorique. C'est pourquoi nous proposons également des exemples de métaphores lexicalisées qui n'exhibent aucune structure linguistique propre à ce type d'énonciation car, comme le rappelle M. Yaguello [1998 : 9-10] :

Les expressions que la langue de tous les jours qualifie de « toutes faites », autrement dit les syntagmes figés, les expressions idiomatiques ou imagées, les énoncés stéréotypés, que les locuteurs manient en bloc sans mettre en œuvre la « créativité du discours », tendent à être déformés lorsque la motivation qui a présidé à leur émergence n'est plus perçue. Les distinctions grammaticales peu fonctionnelles tendent de leur côté à disparaître parce que le coût de leur maintien est devenu trop élevé.

Ce travail de repérage va donc concerner les métaphores vives à simple foyer métaphorique ¹⁵, mais également les expressions idiomatiques d'origine métaphorique, car leur structure a été figée lors du processus de lexicalisation, c'est-à-dire qu'elles conservent les traces de l'opération énonciative métaphorique. Il est fondamental de rappeler que ce qui fait la particularité de l'énonciation métaphorique, c'est le fait que l'interprétation n'est réellement possible qu'en situation d'énonciation. Aussi, le supplément de structure qu'exhibent les énoncés métaphoriques ne va se révéler qu'en discours, et va souvent servir d'indice pour le décodage par le coénonciateur, comme s'il indiquait à ce dernier qu'il doit adopter un nouvel univers de croyance. Ce supplément de structure va agir comme une façon de diminuer linguistiquement le flou conceptuel propre à la métaphore, essentiellement à la métaphore vive. On voit donc que le repérage ne pourra s'effectuer que sur ce type de métaphores. C'est pour cette raison qu'il nous a semblé étonnant de lire la phrase suivante dans un manuel de lexicologie récent :

On écartera ici ce qui relève du discours. Seuls les *tropes lexicalisés*, c'est-à-dire les acceptions figurées incluses dans la polysémie du mot, concernent la sémantique lexicale, les *tropes d'invention* relèvent, quant à eux, de la stylistique. [Lehmann et Martin-Berthet, 1998 : 79]

Nous avons noté que la théorie cognitive contemporaine rejetait quelque peu la théorie « tensive » d'I. A. Richards. Cependant, s'il ne saurait exister de « tension » pour les métaphores lexicalisées, il nous semble qu'il y a cependant « tension » lors de l'énonciation de métaphores vives, car les domaines conceptuels mis en relation n'avaient pas lieu d'être rapprochés initialement, mais la pensée et le discours ont néanmoins permis ce rapprochement, aussi surprenant qu'il puisse paraître. C'est l'approche opérée par G. Kleiber [1994] qui parle de « déviance » pour les métaphores vives, mais non pour les métaphores lexicalisées, ainsi que celle de M. Prandi

¹⁵ Mais non les métaphores lexicalisées à simple foyer métaphorique, car leur origine métaphorique n'est plus perçue, ce que prouve l'indexation lexicographique : l'origine métaphorique n'est généralement pas notée, et le terme est indexé comme une entrée à part, et non plus comme une sous-entrée, ce qui indique que le terme n'est alors plus perçu comme une métaphore, mais comme un simple cas de polysémie ou de glissement d'emploi.

[1992] qui utilise à ce propos le terme de « conflit conceptuel ». Il est exact que ce conflit conceptuel doit être résolu par le coénonciateur lors de l'échange discursif, et c'est justement ce supplément de structure, cette complexification qui va non seulement jouer le rôle d'indice pour le coénonciateur, mais également l'aider à décoder l'énoncé métaphorique, comme le rappelle A. Goatly [1997 : 252] :

Syntactic structures can add more or less explicitness to the metaphor, so that the risk of misinterpretations is kept to a minimum.

Le même ajoute [Goatly 1997 : 297] :

In fact, marking of metaphors typically takes place where the Field provides no clues for disambiguation.

c'est-à-dire dans le cas des métaphores vives. Cette idée de complexification est abordée de façon allusive par M. A. K. Halliday [1985 : 329, nous soulignons] :

It might be assumed that metaphor, even if not inherently good or bad, is at least inherently complex, and that the least metaphorical wording will always be the one that is maximally simple.

Interrogeons-nous alors sur la nature des opérations mises en œuvre lors de l'énonciation linguistique : Quelles sont ces opérations, et peut-on trouver une sorte d'invariant opérationnel à l'image du signifié de puissance, de fil rouge pour toutes les structures linguistiques que privilégie l'énonciation métaphorique ? Nous pensons que la réponse est affirmative, et que les travaux de la linguistique cognitive peuvent être particulièrement utiles pour une étude énonciative de la métaphore. C'est ce que nous tenterons de faire dans les trois derniers chapitres, en partant des résultats présentés dans les deux précédents, pour proposer une approche énonciative de la métaphore, avec l'identification des opérations sous-jacentes à l'énonciation métaphorique. Nous suivons en cela U. Eco [1976 (1996) : 5] lorsqu'il écrit :

Ce que nous appelons signe doit être vu comme le résultat d'opérations complexes, au cours desquelles entrent en jeu diverses modalités de production et de reconnaissance.

Il nous faut alors définir en quoi réside ce supplément de structure, cette complexification : les marqueurs que nous avons mis au jour sont de nature *relationnelle*¹⁶ (rappelons que la métaphore est avant tout une mise en relation d'un domaine source avec un domaine cible). Ils opèrent une identification entre certains éléments des deux domaines¹⁷, ce qui n'a rien d'étonnant lorsque l'on sait que le sens métaphorique est un sens relationnel, comme l'a justement expliqué I. Tamba-Mecz [1981]. C'est ce qu'entend R. Martin [1983 (1992) : 213], lorsqu'il écrit que :

De la forme N₁ ÊTRE N₂ découle syntaxiquement tout l'ensemble des tournures métaphoriques : l'apposition métaphorique, l'apostrophe, la tournure génitive, le syntagme « nom + adjectif de relation », les noms composés.

Ou A. Henry [1971 : 110] :

Dans tous les cas, l'équivalence est un effet de sens greffé sur la fonction fondamentale des procédés grammaticaux et lexicaux aptes à intervenir.

Il semble ici qu'A. Henry reconnaît qu'il existe des structures lexico-grammaticales plus aptes que d'autres à générer l'interprétation métaphorique ; cependant, il n'est pas sûr que l'équivalence ne soit qu'un « effet de sens greffé sur la fonction

¹⁶ I. Tamba-Mecz [1981 : 81] utilise *liaison*.

¹⁷ Ce phénomène d'identification renvoie à la notion de *mapping*.

fondamentale », mais bien quelque chose rendu possible par l'invariant sémantique des opérateurs utilisés. Seulement, l'identification linguistique entre le domaine source et le domaine cible n'est pas toujours possible comme le rappelle M. Prandi [1999 : 200] ¹⁸, même s'il y a bel et bien identification conceptuelle au niveau cognitif :

L'obstacle insurmontable qui barre le chemin à une généralisation de la formule d'identification est la présence de connexions métaphoriques non substitutives. [...] Si nous essayons de réduire une métaphore verbale non substitutive comme *La lune rêve* à la formule « A est B », nous constatons que la place du sujet est condamné à rester vide : *Le Ø de la lune est un rêve*. Comme la métaphore contient un double cohérent du sujet, on peut certainement focaliser cet aspect partiel de l'interaction à l'aide d'une formule d'identification : *La lune est un être humain*.

Comme nous allons le voir dans le chapitre 9, la structure souvent qualifiée de structure prototypique de la métaphore, à savoir GN₁ + BE/ÊTRE + GN₂, n'est pourtant pas la structure la plus courante statistiquement. De surcroît, nous nous sommes rendu compte qu'il existait des contraintes linguistiques à la constitution du GN₂ ; en effet, dans les cas de métaphore vive, car ce sont ces cas dont nous allons nous occuper puisqu'ils représentent les « réels » cas de métaphore, le GN₂ non complexifié ne peut suffire à une interprétation métaphorique ¹⁹. C'est ici que rentre en scène le flou métaphorique, qui empêche parfois de cerner clairement quels sont les domaines mis en relation, et surtout, comment ils le sont linguistiquement. Terminons par ce conseil à la prudence formulé par M. Prandi [1999 : 198] :

La forme interne du conflit conceptuel est une donnée essentielle pour l'étude de l'interaction conceptuelle mise en place par la métaphore, car la portée et la qualité de l'interaction sont spécifiques pour chaque forme.

Il nous faudra donc être prudent et dégager le plus clairement possible les éléments mis en relation au niveau linguistique.

Quels sont alors les points communs entre des structures aussi variées que la composition, la dérivation, la conversion, les marqueurs lexicaux de métaphore, les guillemets, l'apposition, *the*, *this* ou *that*, etc. ? Comme nous allons le voir, il s'agit bien de *mise en relation* et d'*identification* au niveau conceptuel, ainsi qu'au niveau linguistique dans la plupart des cas. Cependant, cet invariant opérationnel ne semble pas réellement pertinent pour certains cas rencontrés, surtout en ce qui concerne l'identification au niveau linguistique. Le « corpus négatif » nous a fait prendre conscience que ce qui définissait et rassemblait également les énoncés métaphoriques que nous avons relevés, ainsi que ceux que nous rencontrons chaque jour – à moins que ce ne soient des métaphores lexicalisées – était aussi la notion de *repérage supplémentaire*, de *complexification*, et pas seulement d'un point de vue syntaxique. Il semblerait que l'invariant opérationnel des énoncés métaphoriques *in praesentia* et *in absentia* soit l'identification relationnelle au niveau conceptuel, et la mise en relation au niveau linguistique, ceci étant seulement rendu possible par un supplément de structure. On pourrait alors nous reprocher de ne pas être systéma-

18 Alors que, dans le même ouvrage collectif, I. Tamba-Mecz [1999 : 207-208] soutient que toutes les métaphores sont réductrices à la formule N₁ ÊTRE N₂, c'est-à-dire à la même formule linguistique que les phrases classificatoires, ce qui n'est guère surprenant puisque la métaphore est un des moyens privilégiés de catégoriser le réel. I. Tamba-Mecz note cependant les différences linguistiques entre ces deux types de structures ; nous ne rentrerons pas dans les détails ici.

19 Nous aborderons ce point en détail § 9.7.

tique, voire contradictoire dans notre approche, car comment pourrait-on avoir un invariant opérationnel qui ne soit pas toujours exactement identique à l'invariant cognitif ? Nous ne pensons pas que nous fassions preuve de contradiction et, à l'instar de G. Girard [1996], nous poserons l'existence d'un « invariant différentiel », selon que l'on parlera d'invariant cognitif ou d'invariant opérationnel, car de multiples marqueurs peuvent générer l'énonciation métaphorique²⁰. Au cours de la présentation des diverses structures liées à l'énonciation métaphorique, nous expliquerons grâce à divers exemples ce que nous entendons par « repérage supplémentaire », « complexification ». Il est révélateur que même dans un dictionnaire de métaphores, tel celui d'A. Deignan [1995 (1997)], le *Collins Cobuild English Guides* – 7: *Metaphor*, tous les exemples de métaphores simples, c'est-à-dire à un seul foyer métaphorique, n'étaient jamais utilisés de façon non complexe. Tous les exemples proposés par A. Deignan, exemples attestés et authentiques, puisqu'elle les puise tous dans le corpus *The Bank of English* [Deignan 1995 (1997) : vii], sont complexifiés d'une façon ou d'une autre, par l'un des procédés linguistiques privilégiés de l'énonciation métaphorique. Ceci semble tout à fait cohérent lorsque l'on se souvient que la métaphore met en échec le principe de l'arbitraire du signe, pour laisser place à une certaine motivation. Ce sont alors les structures complexifiées qui vont pouvoir plus facilement véhiculer ce sens métaphorique car elles exhibent, tout comme la métaphore, une certaine motivation, ainsi que le rappelle M.-F. Mortureux [1997 : 31] :

L'arbitraire est plus ou moins limité par la motivation relative des mots complexes construits, dont la signification est en rapport avec celle des éléments qui les composent ; les mots construits se laissent ainsi décomposer en morphèmes.

C'est également ce que notent A. Lehmann et F. Martin-Berthet [1998 : 113] :

Certains sens particuliers sont des sens figurés, et à ce titre rentrent dans des types généraux. Par exemple, *lunettes* dérive de *lune* au sens métaphorique de « forme ronde » [...] Dans cet exemple, la figure porte sur la base ; par ailleurs, les mots construits, comme tous les mots, sont susceptibles d'ajouter des sens figurés à leur sens propre (par exemple, *pigeonnier* « petit appartement aux étages supérieurs ») ou d'être des catachrèses.

C'est donc cette notion de « supplément de structure » permettant linguistiquement une mise en relation – parfois identificatoire, comme c'est le cas avec les structures N_1 BE/ÊTRE N_2 , ou l'apposition – que nous allons aborder plus en détail dans les pages qui suivent.

Finalement, ce que nous pensons être l'originalité de ce marquage est qu'il est lié à l'énonciation métaphorique, car il concerne essentiellement les énoncés métaphoriques vifs, et que seul le contexte d'énonciation peut rendre compte du marquage de la métaphore. C'est en ce sens que la linguistique de l'énonciation a un rôle à jouer dans le repérage des métaphores, et dans l'explication qu'elle peut apporter sur leur genèse ; c'est donc bien d'un niveau « méta » qu'il s'agit, et c'est cette découverte derrière le miroir, derrière l'énoncé de surface, que nous souhaitons effec-

20 Nous empruntons cette notion à G. Girard en notant qu'elle parle d'invariant « sémantique », et non d'invariant « opérationnel », car elle se situe au niveau des marqueurs, alors que nous nous situons au niveau de l'opération énonciative. Ceci rappelle l'existence de deux modèles : celui du noyau dur, nécessaire et suffisant, qui donne lieu à un *invariant sémantique* (Guillaume, Adamczewski, etc.), et celui de l'air de famille, qui donne lieu à un *prototype* (Wittgenstein, Kleiber, etc.). Nous nous situons plutôt dans le deuxième, car nous traitons de familles d'opérations.

tuer. S'il existe plusieurs « marqueurs » qui permettent de véhiculer le sens métaphorique, ils doivent coder peu ou prou les mêmes, voir le même, type(s) d'opérations. C'est ce que nous nous proposons de voir à présent, en commençant par les procédés phonologiques, réalisés typographiquement à l'écrit, procédés privilégiés de l'énonciation métaphorique. Puis nous nous pencherons dans le chapitre 8 sur les procédés lexicologiques, cette sous-branche de l'étude linguistique ayant permis d'aller un peu plus loin dans l'étude de l'énonciation métaphorique, en prenant en compte, essentiellement à travers les travaux de J. Tournier, la morphologie et la sémantique ; nous poursuivrons avec les procédés lexico-sémantiques par ajout de marqueurs, puisque la métaphore a été pendant longtemps étudiée seulement à l'aune de la sémantique. Nous terminerons notre étude par les procédés structuraux, morphosyntaxiques, c'est-à-dire grammaticaux qui permettent l'interprétation métaphorique, et montrerons que, contrairement à la vision encore trop souvent répandue, l'organisation sémantico-syntaxique est primordiale, car elle représente une des structures les plus souvent utilisées dans l'énonciation métaphorique. On l'aura compris, la métaphore fait fi des sous-catégorisations linguistiques, et fait feu de tout bois.

7.2 LES PROCÉDÉS PHONOLOGIQUES ET TYPOGRAPHIQUES

C'est principalement à G. Guillaume que l'on doit la prise de conscience du fait que derrière les énoncés linéaires il y a un système linguistique caché, responsable des phénomènes de surface. [...] Le coénonciateur doit pouvoir trouver dans la chaîne linéaire tous les signaux qui lui permettront de déchiffrer le message [...] Ces signaux (marqueurs) comprennent non seulement les opérateurs grammaticaux (mots ou morphèmes) mais aussi l'ordre des éléments de la chaîne sans oublier les phénomènes sonores tels l'accentuation et l'intonation.

[Adamczewski 1996 : 96-97]

La phonologie, sous la forme d'une intonation spécifique, peut marquer la métaphore. Ce marquage intonatif a des répercussions sur la graphie, où divers signes typographiques vont coder cette intonation particulière. Parmi ces signes, citons les guillemets, l'italique et le gras, les parenthèses, les tirets, et finalement les virgules, les deux derniers cas marquant généralement une apposition, comme nous le verrons au § 9.4.

Si G. Kleiber [1994 : 51] parle allusivement de « marqueur spécial comme l'intonation », il ne développe pas cette façon de véhiculer et coder l'énonciation métaphorique. Il convient de remarquer que ces marqueurs typographiques à l'écrit – et leurs pendants phonologiques à l'oral – ne sont pas très productifs comparés aux procédés que nous mettrons au jour dans les chapitres suivants : ils interviennent plutôt en combinaison avec d'autres structures :

Parmi les indices observés, les signes typographiques n'apparaissent pas, ou peu significatifs en soi. L'étude d'exemples hors du corpus nous a permis de constater que leur emploi seul ne permet guère de statuer sur la présence d'une éventuelle métaphore ou analogie. [Ferrari 1997 : 53-54]

On trouve dans le manuel de lexicologie d'A. Niklas-Salminen [1997] des informations intéressantes concernant ces marques à propos de l'autonymie :

Un signe est dit « autonyme » quand il se désigne lui-même. Il n'est donc pas utilisé pour renvoyer aux référents. [Niklas-Salminen 1997 : 127]

Cette définition correspond à celle de la métaphore, mais encore plus frappante est cette notation :

L'autonymie est en outre signalée par des indices supplémentaires, surtout apparents au niveau du code écrit : les caractères italiques (ou, parfois, gras), les guillemets.

À l'oral, une pause ou une intonation spécifique signalent l'expression utilisée de façon autonymique. [Niklas-Salminen 1997 : 128]

Des structures phonologiques particulières à l'oral et des signes typographiques à l'écrit peuvent constituer le supplément de structure qui permet à l'énonciation métaphorique d'avoir lieu. Commençons par les guillemets, les italiques et les gras.

7.2.1 GUILLEMETS, ITALIQUES OU GRAS

Inverted commas: See QUOTATION MARKS: *A punctuation mark which typically signals a piece of direct speech.* [Crystal 1992 (1994) : 324]

Italic : [...] *The italic typeface is used in print for a wide range of functions, such as titles of works, emphasis, cited forms, and foreign words.* [Crystal 1992 (1994) : 199]

Bold : [...] *Headings and sub-headings are typically printed in bold, which may also be used for technical terms and other special features within a text.* [Crystal 1992 (1994) : 46]

Les guillemets représentent le marqueur typographique le plus fréquent – lorsque marqueur il y a – de l'interprétation métaphorique. Ils sont généralement utilisés pour signaler que la métaphore n'est pas lexicalisée, n'est pas entrée dans l'usage courant, et que le locuteur a donc conscience de la distance, de l'incongruité conceptuelle possible de l'énoncé. De façon intéressante, le procédé est employé dans le discours scientifique, comme le note J. Schlanger [1971 : 16] :

On parle avec guillemets d'« interrupteur » chimique, parce que ce modèle n'est pas encore banalisé, et que cette expression électrico-chimique est encore éprouvée comme risquée. Là où le recours à un rapprochement analogique garde encore conscience de la distance mentale qui sépare les zones de réalité évoquées, la formulation garde trace de cette conscience de la distance. [...] L'emploi d'un adjectif de justification analogique, comme *vérietable*, ou l'emploi abondant des guillemets, traduisent le fait que ce tissu métaphorique est encore perçu comme tel, et n'est pas encore intégré dans l'évidence de l'outillage banal du discours scientifique.

Mais à un niveau supérieur, il y a passage à la limite hors de la métaphore. [...] La régulation cellulaire se dit sans guillemets. Ce n'est plus une métaphore, c'est un concept ; ce n'est plus une façon de parler, c'est une façon de penser.

Ainsi les guillemets servent-ils parfois à coder l'interprétation métaphorique, ce qui ne surprendra guère, vu leur nature et leur utilisation métadiscursives. Ils peuvent jouer la marque d'opérateurs de distanciation du dit par rapport à un univers de croyance : en utilisant des guillemets autour de la métaphore, l'énonciateur veut faire porter l'intérêt du coénonciateur sur ce terme précis, pour lui signifier que celui-ci

peut paraître incongru dans son univers de croyance, dans cette situation discursive, et qu'il requiert alors un autre univers de croyance, c'est-à-dire une autre interprétation que l'interprétation littérale. Il est évident que les guillemets ne jouent pas toujours ce rôle ; cependant, leur fonction prototypique explique assez bien comment ils arrivent à mettre en relief le sens métaphorique. En effet, les guillemets – et les caractères italiques que nous aborderons par la suite – sont généralement utilisés à l'écrit pour le discours rapporté, comme le note A. Goatly [1997 : 189] :

Inverted commas / italics are ambiguous. On the one hand the primary speaker uses them to mark off someone else's speech which she is mentioning and embedding in her utterance [...] On the other hand they mark off a metaphor from the literal language around it. [...] In some cases they may be doing both.

Ils sont également utilisés lorsque l'on désire insister sur l'utilisation métadiscursive d'un terme. Il nous semble que l'on retrouve ces deux facettes dans l'utilisation faite des guillemets pour véhiculer la lecture métaphorique : ces marqueurs typographiques mettent en effet en valeur la nature métaphorique, et par là même métadiscursive du terme, en permettant d'insister dessus. Il s'agit d'une mise en *relation* entre le dit et le dire, l'accent étant mis sur le dire. Commençons par un exemple déjà cité, et justement tiré de G. Lakoff et M. Johnson [1980 : 55] :

Expressions like wasting time, attacking positions, going our separate ways, etc., are reflections of systematic metaphorical concepts that structure our actions and thoughts. They are "alive" in the most fundamental sense: they are metaphors we live by.

On se rend compte que les guillemets jouent bien le rôle de mise à distance et agissent comme modulateurs de l'assertion, voire du programme sémique du lexème. Notons également la présence du marqueur lexical *in the most fundamental sense* (voir § 8.4.1). Nous pouvons noter deux utilisations principales des guillemets lorsqu'ils servent à véhiculer l'interprétation métaphorique :

- La première consiste à noter la nature vive, incongrue, car non figée, de la métaphore, comme dans les exemples suivants :

INT36 *If only writers in the past had seen that in the future all written stories would be translated to the screen, it would have saved a lot of time for people like me. "TURNING GOLD INTO DROSS," Asif calls it.*

La fonction prototypique des guillemets, qui est d'introduire une citation, se double ici de la mise en relief de la métaphore. Le segment qui suit la métaphore entre guillemets, *Asif calls it*, montre bien qu'il s'agit d'une vision personnelle, d'une réinterprétation de *all written stories would be translated to the screens*, d'une métaphore faite dans l'instant du discours, d'où l'utilisation des guillemets.

INT64b *I met her – or picked her up; I was in that kind of mood one Sunday afternoon, feeling MAGNETIC or "ON" – in a theatre café in London.*

Dans cet exemple, les guillemets qui entourent l'utilisation métaphorique de la préposition montrent également qu'il s'agit d'une réinterprétation de *magnetic*, lui-même métaphorique, mais à un moindre degré.

INT20 *They smoked pot or "SHIT" as it was called, and took LSD, even during classes.*

Là aussi, l'énonciateur insiste sur la nouvelle appellation métaphorique de la

marijuana, appellation qu'il ne partage pas, comme le souligne le segment suivant : *as it was called*.

- La seconde utilisation des guillemets consistent à insister sur la métaphore, sur son caractère métadiscursif et sa signification dans la situation énonciative particulière qui a vu sa naissance, à l'image des exemples cités ci-dessous :

SHU123-124 *Then there is Des. Des, who of all the occupants of Dad's ward I talk to most and who most takes the role of the one who "KEEPS AN EYE" on Dad for me when I am not there.*

L'expression métaphorique est figée ; cependant l'énonciateur utilise des guillemets comme s'il voulait attirer l'attention du coénonciateur sur la nature métaphorique et le caractère incongru d'un patient qui surveille un autre patient.

INT53c *Like the hippies we disdained materialism. Yet we were less frivolous than the original "HEADS".*

Notons déjà la base métonymique de cette utilisation de *head*, à laquelle vient se greffer une métaphore, car on ne parle pas de « tête », ni de « personne » mais de *freaks*, ce qu'indique la présence des guillemets, codant l'idée que le terme n'est pas à prendre dans son sens propre, même s'il s'agit presque d'un cas de catachrèse et que l'origine métaphorique n'est plus guère perçue. C'est comme si l'énonciateur désirait raviver la métaphore, certainement dans un but humoristique, voire sarcastique, comme dans l'exemple français suivant :

DIA55a Il disait combien, s'il n'avait plus l'amour de Marthe, il lui serait facile de se faire tuer.

Je ne démêlai pas le « CHANTAGE ». Je me vis responsable d'une mort, oubliant que je l'avais souhaitée.

Les guillemets permettent à l'énonciateur d'insister sur le terme, tout en rappelant son origine métaphorique (*faire chanter*), comme si la lexicalisation avait diminué la force illocutoire du terme. Il en est de même dans l'exemple qui suit :

DIA94a Chez les Grangier, aucun doute ne subsistait plus. Ils maudissaient Marthe, mais s'en faisaient les complices, afin que le scandale ne « REJAILLÎT » pas sur la famille. Le médecin, autre complice de l'ordre, cachant que cette naissance était prématurée, se chargerait d'expliquer au mari, par quelque fable, la nécessité d'une couveuse.

Dans cette occurrence, il semble que les guillemets marquent non seulement la métaphore, mais la rendent d'autant plus actuelle, en agissant tels des marqueurs de discours rapporté – ce qui est leur utilisation initiale – l'expression « le scandale rejaillit » étant certainement utilisée par la famille Grangier.

Concluons sur une occurrence où les guillemets permettent non seulement d'insister sur le caractère métadiscursif de l'expression plus ou moins figée, mais aussi de la raviver en mettant en relief son origine métaphorique :

Newsweek (Breaking 34-37) *All this explains why diplomats have never been more optimistic. But there's more: the mood among Cypriots has changed as well. U.N. Special Envoy Alvaro de Soto calls it "A NEW WIND THAT IS BLOWING" – a growing realization by ordinary people on both sides that it's time to put old grievances behind them.*

Il ne faudrait cependant pas oublier que les marques typographiques n'ont pas de réalité linguistique, car elles ne représentent que la trace de l'oral ou de la phonolo-

gie des énoncés. Si les guillemets portent sur une métaphore simple, comme c'est très souvent le cas, le terme sera un peu plus accentué qu'à la normale, donnant lieu à ce qu'H. Adamczewski et D. Keen [1973 (1993) : 234] nomment une « intonation emphatique », qu'« on utilise quand on veut insister sur tel ou tel mot de la phrase ». Le noyau intonatif, le *nucleus*, sera *on* dans INT64b, et *shit* dans INT20, et l'on peut postuler que ce noyau sera marqué, c'est-à-dire comportera « une modulation intonative particulièrement saillante perceptuellement »²¹, ce qui représente un certain supplément de structure phonologique, alors que les guillemets représentent un supplément de structure typographique. Si les guillemets portent sur un membre de l'énoncé supérieur au syntagme, comme dans les exemples INT36, SHU123-124 et *Newsweek* (Breaking 34-37), il y aura ce que l'on appelle en phonologie un ton nucléaire *fall-rise*, connu en français sous le nom de « ton creusé » ; en d'autres termes, il y aura changement intonatif. Selon C. Boisson, ces guillemets signalent un phénomène intonatif intéressant, mais il faut également se poser la question suivante : Le phénomène n'est-il pas aussi de l'ordre du paralinguistique ici ? Si tel est le cas, cela entraîne un *tone of voice* particulier, comme nous le signale C. Boisson²² :

Un des procédés les plus courants consiste à encadrer le fragment concerné par une pause anormalement longue, à réduire le tempo sur le fragment, à l'énoncer avec une élocution lente [...] et à accompagner ceci de marques kinésiques appelant l'attention (fixation du regard, ouverture des yeux, que sais-je encore ?). L'ensemble de ces procédés « proxigènes » (*attention-getting devices*) est peut-être malheureusement ambigu, car polyfonctionnel, visant soit à une mise en valeur d'une information présentée comme majeure, soit à une citation.

Nous noterons là aussi le recyclage des structures linguistiques, et ici tout particulièrement des structures phonologiques, pouvant aussi bien servir lors de l'énonciation littérale que lors de l'énonciation métaphorique.

Les caractères italiques et gras peuvent remplacer les guillemets lorsqu'ils sont utilisés pour véhiculer la lecture métaphorique, mais ils sont beaucoup plus rares et nous n'en avons trouvé aucun exemple dans notre corpus. Les caractères italiques et gras ne marquent pas tant une mise à distance qu'une insistance, ce qui les rapproche des guillemets, donc le but est quasi identique. On se rappelle qu'aussi bien en anglais qu'en français, les caractères italiques – et gras dans une moindre mesure – servent à insister sur un terme, et plus particulièrement sur sa signification, ce qui leur confère une fonction métadiscursive. On pourra également rapprocher cette utilisation de la forme dite d'insistance – *emphasis* en anglais – qui entraîne une accentuation, tout comme l'utilisation des caractères gras ou italiques code une accentuation sur le(s) terme(s). Si ces deux caractères typographiques ont une productivité somme toute assez faible lors de l'énonciation métaphorique, il en est d'autres qui sont plus fréquents, tels les tirets, virgules, deux points et parenthèses.

21 C. Boisson, communication personnelle.

22 Communication personnelle.

7.2.2 TIRETS, VIRGULES, DEUX POINTS, PARENTHÈSES

Dash: *A punctuation mark which typically signals an included unit – such as this one – especially in informal writing.* [Crystal 1992 (1994) : 93]

Comma: *A punctuation mark with a wide range of grammatical and prosodic functions, and displaying considerable flexibility in its use.* [Crystal 1992 (1994) : 71]

Colon: *A punctuation mark whose typical function is to express that what follows in the sentence is an expansion of what has preceded.* [Crystal 1992 (1994) : 71]

Brackets: *A pair of correlative punctuation marks which typically signals an included, parenthetic unit.* [Crystal 1992 (1994) : 48]

Ces quatre marqueurs – comme le signalent les définitions ci-dessus – jouent peu ou prou le même rôle de mise en *relation* de deux domaines que l'on *identifie* par leur juxtaposition : ils sont souvent – pour ne pas dire toujours – la marque d'une *apposition*, structure que nous étudierons dans le chapitre 9, qui permet la réinterprétation d'une notion par une expansion. Mais ces marqueurs ne peuvent intervenir seuls pour véhiculer l'énonciation métaphorique ; ils doivent obligatoirement être précédés d'autres structures ; en d'autres termes, le supplément de structure qu'ils représentent n'est pas suffisant pour générer linguistiquement la métaphore. Ils sont donc surtout utilisés pour seconder l'apposition. Pour cette raison, nous nous contenterons d'en donner ici quelques illustrations. Nous n'avons pas trouvé d'énoncés métaphoriques entre parenthèses, mais nous en avons avec tiret, avec virgule et avec deux points :

- INT17c *Television, too, remained a novelty throughout my youth = ALL THOSE FLICKERING WORLDS ADMITTED TO ONE ROOM, Father making me hold the aerial up at the window on tiptoe.*
- INT73c *Susan and I sat side by side and six feet apart opposite a middle-aged and somewhat patronizing woman who had a "concerned", if not pained, look. What a job, THE HARVESTING of misery. She will never want for work.*
- INT45b *Separation wouldn't have occurred to a lower-middle-class couple in the fifties. My parents remained in the same house all their lives. Mother was only partially there. Most of the day she sat, inert and obese, on her chair. She hardly spoke – except to dispute; she never touched anyone, and often wept, hating herself and all of us; A LUMP of living death.*

La marque phonologique correspondante est un ton nucléaire creusé et un *tone of voice* particulier, comme si l'on assistait à un dédoublement de la prédication avec une sorte de duplication de l'intonation de phrase.

TRACES LINGUISTIQUES DE L'ÉNONCIATION MÉTAPHORIQUE LES PROCÉDÉS LEXICOGÉNIQUES ET LEXICO-SÉMANTIQUES

MATRICE LEXICOGÉNIQUE : On appelle matrices lexicogéniques les douze processus fondamentaux de formation et de développement du lexique : préfixation, suffixation, dérivation inverse, composition (par juxtaposition), amalgame, onomatopée, conversion, métaphore, métonymie, troncation, siglaison, emprunt.

[Tournier 1991b : 115-116]

Comme nous l'avons déjà indiqué, les matrices lexicogéniques sont, selon J. Tournier [1991a : 18-22], les possibilités récurrentes de création lexicale en anglais et en français. Ces matrices lexicogéniques sont au nombre de douze¹ en anglais, et nous allons voir qu'elles ont un rôle à jouer dans l'énonciation métaphorique, et nous nous proposons de débiter par trois d'entre elles, à savoir l'affixation, la conversion, ainsi que la composition, en commençant par ce que l'on nomme traditionnellement la dérivation lexicale, à savoir l'affixation.

8.1 AFFIXATION : SUFFIXATION ET/OU PRÉFIXATION

AFFIXATION : L'affixation est le processus de formation des mots à l'aide d'affixes. Il est préférable au mot dérivation, moins précis, que l'on utilise aussi dans ce sens. L'affixation comporte la préfixation et la suffixation. On rattache également à ce processus la dérivation inverse.

[Tournier 1991b : 13]

Nous regroupons dans cette première partie de chapitre les trois premières matrices mises au jour par J. Tournier, à savoir la préfixation, la suffixation et la dérivation inverse, également connue sous le nom de dérivation régressive ou rétroformation. Mais si l'on trouve également dans la liste des matrices lexicogéniques la métaphore

¹ Voir § 1.1.3.

(et la métonymie), serait-ce à dire que ces procédés sont exclusifs les uns des autres ? Aucunement, et J. Tournier a d'ailleurs noté qu'il y avait une compatibilité naturelle entre les matrices, et plus particulièrement entre certaines d'entre elles. Nous partageons totalement l'idée de J. Tournier selon laquelle ces douze procédés vont permettre au lexique de s'accroître, mais la métaphore (et la métonymie), étant des cas de néologie sémantique par changement de sens, vont avoir recours à d'autres matrices (ainsi qu'à d'autres procédés lexicaux, grammaticaux et phonologiques / typographiques) pour véhiculer ce sens métaphorique. Revenons aux trois matrices qui retiennent ici notre attention après les avoir rapidement définies.

La *préfixation* et la *suffixation* – et à moindre degré la *dérivation inverse*² – impliquent une base autonome, base à laquelle est ajouté un préfixe (un morphème lexical lié à la gauche de la base) et/ou un suffixe (un morphème lexical lié à la droite de la base). Ce critère permet de les distinguer de la composition, qui consiste en la juxtaposition ou l'amalgame de deux bases lexicales *autonomes*. La suffixation modifie généralement la classe syntaxique de la base à laquelle le suffixe est accolé, alors que ce n'est que rarement le cas pour la préfixation. Quant à la dérivation inverse, elle modifie toujours la classe syntaxique, mais non pas par l'ajout d'un affixe, mais par une sorte de soustraction d'affixe³, affixe qui n'en est pas forcément un, mais qui est perçu comme tel. Seule une étude diachronique peut confirmer l'ordre dans lequel s'est effectué le changement. Nous allons voir que la suffixation est, de ces trois matrices, la plus productive et la plus fréquente pour véhiculer le sens métaphorique, la dérivation inverse étant selon J. Tournier [1985 : 106] « un processus lexicogénique très mineur de l'anglais ». Ce sont dans la plupart des cas des dérivations suffixales de noms à adjectifs, ou de nom à verbe. A. Goatly [1997 : 96] note que *“the suffixed forms always gave a higher proportion of metaphorical meanings than the noun from which they were derived”*, et même si la préfixation est moins importante statistiquement, *“most prefixed forms are more likely to incorporate metaphorical resemblance in their semantics than their unprefixated equivalents”*. Cette tendance avait été notée par P. Guiraud [1967 : 99-100] pour le français à la fin des années soixante :

La forme zéro (absence de suffixe) exige une relation sémantique pleine ; la pseudo-suffixation, en revanche, tolère un relâchement du lien sémantique et actualise des relations de sens plus vagues.

Il importe de voir pourquoi la suffixation permet d'« actualiser des relations de sens plus vagues », c'est-à-dire de permettre la lecture métaphorique. A. Niklas-Salminen [1997 : 54-55] note qu'un « certain nombre de suffixes sont aptes à *modifier la valeur d'emploi de la base* sans changer totalement son sens », et que d'autres peuvent « également *restreindre l'aire d'emploi de la base* ». L'affixe dérivationnel, contrairement à l'affixe flexionnel (ou désinence / flexion), change également généralement la classe grammaticale⁴, et une *relation* (implicite) est alors créée – aussi bien sémantiquement que grammaticalement – entre ces deux termes, la

2 J. Tournier [1985 : 351] note que la « combinaison » dérivation inverse + métaphore est assez rare.

3 J. Tournier [1985 : 102] donne l'exemple du verbe *burgle*, qui vient du substantif *burglar*, du verbe *narrate*, qui vient du substantif *narrator*, et non pas le contraire, comme on pourrait le croire synchroniquement.

4 Bien que cela ne soit pas toujours le cas : si nous prenons l'adjectif *haut* en français, la suffixation permet de créer l'adjectif *hautain*, adjectif métaphorique par rapport à l'adjectif *haut*, mais certainement plus ressenti comme tel par les locuteurs français.

base, et le terme affixé, tout comme une relation est créée entre le domaine source et le domaine cible. Il y a donc déplacement grâce à ces processus, ce qui va leur permettre de revêtir un sens métaphorique. Le terme affixé exhibe donc un supplément de structure par rapport au terme simple, non affixé, non construit. A. Goatly [1997 : 92] note le parallèle entre métaphorisation et dérivation :

One of the functions of metaphor is to plug lexical gaps, to give a label and a name to new concepts, new experiences, new objects [...]. Presumably the same lexical gap-filling function is the motivation for word-formation by derivation. So, not surprisingly, metaphoric processes and derivational processes overlap, and by combining, they produce metaphors which are Lexicalized and relatively inactive simply because they are successful.

Nous suivons A. Goatly dans son raisonnement, mais le fait que la dérivation permette la métaphorisation pour la raison que les deux procédés suppléent à l'« indigence » du langage constitue-t-il la seule et réelle raison de ce lien ? A. Goatly ne fait aucune mention des processus cognitifs, des opérations énonciatives à l'œuvre lors de l'énonciation métaphorique, alors comment trouver l'invariant et la raison de l'utilisation de cette structure lexicogénique pour véhiculer le sens métaphorique, surtout lorsque le même A. Goatly [1997 : 94] conclut en disant que *"the very act of derivation prepares the way for metaphorical transfer of meaning"* ? Penchons-nous sur quelques exemples trouvés dans notre corpus :

INT8/9 *The boys extend their GREEDY fingers but don't look away from the TV.*

La suffixation adjectivale dénominale en -Y permet de transformer un nom (*greed*) en adjectif (*greedy*). Par l'affixation et par son utilisation avec un substantif non animé – bien que les doigts soient une partie de l'homme – l'utilisation métaphorique peut émerger, grâce au supplément de structure qu'exhibe la suffixation qui met en relation une partie du corps humain (les doigts) avec une propriété non pas physique, mais mentale (la gourmandise).

INT9a *She puts out napkins, light candles and opens the wine, insisting we have a proper family dinner, including NERVY silences and severe arguments.*

Tout comme dans l'exemple précédent, nous nous trouvons face à un cas de suffixation adjectivale dénominale en -Y. Son utilisation avec un terme abstrait non humain, non animé, permet là aussi une lecture métaphorique, le même processus étant à l'œuvre.

INT15 *Skirts, like theatre curtains later, QUICKENED my curiosity. I wanted to know what was under them.*

Il s'agit dans cet exemple du suffixe verbal dé-adjectival -EN, qui permet de dériver un verbe *quicken* de l'adjectif *quick*. Dans notre exemple, c'est la nature du complément – renvoyant à un sentiment humain – qui va permettre, avec la dérivation, la lecture métaphorique, *quicken* pouvant très bien revêtir un sens littéral, même si c'est un verbe suffixé, ce que le dictionnaire *Hachette-Oxford* confirme :

quicken : I - transitive verb

1. literal *accélérer* [pace, rhythm];
2. figurative, literary *stimuler* [interest, excitement].

INT63 *When did the realization really happen? When did it occur to me to leave? I can remember passing the critical point during one of my MEANDERING conversations with Victor in the bar we go to.*

Le suffixe adjectival déverbal -ING permet de dériver l'adjectif *meandering* du verbe *meander*. Il est intéressant de noter que le dictionnaire *Hachette-Oxford* donne d'ailleurs une traduction métaphorique de *meandering* (II.2), lorsque cet adjectif qualifie une conversation, sans toutefois préciser que c'est une métaphore :

meandering : I - noun (gén pl)

1. (wandering) *méandre* m;
2. pejorative (conversational) *radotage* m pejorative.

II - adjective

1. (winding) [river, road] *sinueux/-euse*;
2. (aimless) pejorative [conversation, tale, etc.] *décousu*.

Le même phénomène se produit en français, comme dans les exemples suivants :

DIA18b Pour la première fois, nul jour des vacances de cette année ne me fut
PESANT.

Nous sommes face à un cas de dérivation adjectivale déverbale qui permet à la lecture métaphorique d'être possible, même si le supplément de structure n'est pas nécessaire ici, de par la nature très lexicalisée de la métaphore qui est devenue un quasi-polysème.

DIA21b Désagréablement surpris d'apprendre qu'elle était fiancée, je me réjouis de savoir qu'elle désobéissait à un soldat assez nigaud pour craindre Baude-
laire. Je fus heureux de sentir qu'il devait souvent choquer Marthe. Après la première surprise désagréable, je me félicitai de son ÉTROITESSE, d'autant mieux que j'eusse craint, s'il avait goûté *Les Fleurs du mal*, que leur futur appartement ressemblât à celui de *La Mort des amants*.

La dérivation nominale dé-adjectivale de par le supplément de structure permet également la métaphore, même si un autre procédé est ici à l'œuvre, à savoir une complémentation en DE (v. chapitre 9), car on comprend ici « son étroitesse (d'esprit) », ce que confirme d'ailleurs le choix de la traduction anglaise par *narrow-mindedness*.

DIA52b Il m'étonnait que ma jalousie ne fût pas plus MORDANTE. Je commençais à considérer Jacques comme « le mari ».

La dérivation adjectivale déverbale permet également la lecture métaphorique, la jalousie étant identifiée à un animal féroce, prêt à montrer les crocs.

Pour conclure sur la suffixation, nous voudrions mentionner la dérivation flexionnelle qui ne change généralement pas la classe grammaticale du terme fléchi. Nous avons en effet mentionné § 6.1 la remarque de P. Fontanier sur l'inclusion du participe dans les mots susceptibles de s'employer métaphoriquement. P. Fontanier [1830 (1977) : 100] donne les exemples suivants : « *Glacé* de crainte ; *pétrifié* d'étonnement ; *brûlé* de désirs ; *enflammé* de colère ; *fondant* en larmes ; *affamé* d'honneurs ; *rassasié* de gloire, etc. », et il nous faut tenter de dégager ce qui rend l'interprétation métaphorique possible. Plusieurs explications viennent à l'esprit, mais rappelons que même si le foyer métaphorique est le participe, ce n'est qu'en conjonction avec le complément en DE que la lecture métaphorique est possible ⁵, ce qui rappelle que le sens métaphorique est un sens relationnel, prédicatif, et non pas sémiotique, c'est-à-dire lexical. La première explication consisterait à voir ces participes comme des dérivations de verbes : la crainte me *glace* ; l'étonnement me

⁵ En effet, en l'absence d'une post-qualification, les participes conserveraient certainement leur sens littéral.

pétrifie ; les désirs me *brûlent* ; la colère me *enflamme* ; les larmes me font *fondre* ; les honneurs m'*affament* ; la gloire me *rassasie*, etc. Comme ces énoncés sont encore métaphoriques, la dérivation flexionnelle de verbe à participe passé n'est pas suffisante pour expliquer l'interprétation métaphorique. Il s'agit là aussi d'un supplément de structure permettant l'interprétation métaphorique, phénomène que nous allons étudier § 9.2.1. Rappelons cependant que si le participe passé est utilisé comme un adjectif de plein droit, du fait de sa lexicalisation, il n'y a plus besoin de structure supplémentaire, et c'est alors bel et bien la dérivation déverbale qui a permis l'interprétation métaphorique, comme dans l'exemple suivant, qui n'affiche aucun supplément de structure particulier :

DIA15a Au fantastique de cette maison du crime, sur le toit de laquelle se promenait, comme sur un pont de navire PAVOISÉ, une femme aux cheveux flottants, contribuait beaucoup la voix de cette femme : inhumaine, gutturale, d'une douceur qui donnait la chair de poule.

La suffixation est de loin la matrice dérivationnelle la plus importante pour générer une lecture métaphorique, contrairement à la préfixation, qui est moins productive, peut-être car elle change rarement la classe syntaxique du terme auquel elle s'applique. Cependant, certains cas de préfixation permettent également la lecture métaphorique, essentiellement dans le domaine verbal. N. Quayle [1994 : 127] note que quelques verbes en anglais contemporain conservent une trace de leur préfixation avec *up*, du type *upheave*, *uplift*, *uproot*, etc., et que, « dans ces verbes, le préfixe a gardé un sens figuratif, et, ce qui est plus significatif, c'est la partie verbale qui est accentuée ». Nous citerons quelques exemples préfixés trouvés dans notre corpus :

Newsweek (Breaking "Chapeau") *The thorny issue of divided Cyprus has BEDEVILED Europe for decades. Every effort to resolve the dispute has failed – until now.*

SHU51 *And even when I got married, got a house of my own, had children – his grandchildren – he did not UNFREEZE.*

DIA47c Elle riait, puis sa figure s'ASSOMBRISSAIT ; alors elle me remerciait, en me serrant les doigts de toutes ses forces, d'avoir couru tant de risques.

DIA61 Un parfum de provisoire excitait mes sens. D'avoir goûté à des joies plus brutales, plus ressemblantes à celles qu'on éprouve sans amour avec la première venue, AFFADISSAIT les autres.

Notons que les préfixés en français sont également suffixés (-IR) ; il s'agit donc plus de dérivés parasyntétiques⁶ que de réels préfixés. Il en est de même en anglais où le premier exemple exhibe également un cas de conversion (du substantif *devil* au verbe *devil*, même si ce dernier est peu usité : *devil for somebody*, avec un sens métaphorique). C'est cette matrice, également connue sous le nom de « dérivation zéro » qui va maintenant nous intéresser.

6 Lorsqu'une base se voit affixer obligatoirement un préfixe et un suffixe en même temps (J. Tournier [1991a : 42] donne l'exemple de *decaffeinate*), on parle de « dérivés parasyntétiques ».

8.2 CONVERSION OU DÉRIVATION Ø

La conversion est traditionnellement définie comme un changement de catégorie grammaticale sans changement de forme. L'appartenance d'un même mot à plusieurs catégories est un fait assez banal.

[Paillard 2000 : 63]

La conversion ou « dérivation zéro »⁷ permet aussi la métaphorisation. J. Tournier [1991a : 94] la définit comme « le transfert d'un mot d'une classe de mots dans une autre sans modification de son signifiant ». Notons l'utilisation du terme « transfert », qui s'utilise également pour désigner le processus métaphorique, auquel on réfère souvent par « transfert métaphorique », ce que rappelle le sens originel du grec *metapherein*. Il n'y a alors rien de surprenant à ce que la conversion permette aussi à une lexie d'acquérir une signification métaphorique, comme le rappelle A. Niklas-Salminen [1997 : 68] :

La modification de la catégorie grammaticale provoque évidemment un changement de sens.

Il est d'ailleurs symptomatique que G. Lakoff et M. Johnson aient utilisé le phénomène de conversion pour montrer que le processus métaphorique jouait aussi un rôle dans la grammaire⁸. A. Goatly [1997 : 94] note également que

further evidence of the tendency to metaphorize derivatives comes from [...] denominational verb conversions (i.e. nouns turned into verbs without suffixation) – cocoon, cloister, axe, catapult, hammer, plague, coin, pipe, flower, fish.

Cependant, il ne donne pas la raison de cette possibilité. Mais là encore, tous les cas de conversion ne sont pas métaphoriques, et seulement certains peuvent revêtir une lecture métaphorique⁹. Il importe de noter que la conversion est une matrice plus productive en anglais qu'en français, tout simplement car le type le plus fréquent est la conversion de nom à verbe, et que le français ne permet pas ce type de conversion, mais utilise obligatoirement la suffixation pour la dérivation verbale dénominale. La conversion sera donc plus importante statistiquement parlant en anglais, et il convient de se demander si les autres types de conversion (V → N, Adj → N, N → Adj, Adj → Adv, Adv → Adj) jouent vraiment un rôle dans le processus métaphorique, ou bien si le type N → V n'est pas le seul productif pour la métaphore. De notre corpus, il apparaît que si la conversion N → V est effectivement la plus productive pour véhiculer le sens métaphorique, les autres types de conversion ne sont pas exclus. Finalement, si la conversion N → V est la plus productive « métaphoriquement parlant », c'est peut-être tout simplement dû au fait que c'est ce type de dérivation qui est statistiquement le plus important, que ce soit dans le langage littéral ou dans le langage métaphorique. C'est ce type que nous

⁷ Le terme anglais pour référer à la conversion – *functional shift* – est intéressant pour comprendre le rôle joué par cette matrice. Par contre, le terme français de « dérivation impropre » ne nous satisfait guère car il laisse à penser qu'il s'agit d'une erreur de performance de la part des locuteurs.

⁸ Pour un traitement assez complet du rôle de la métaphore en grammaire, on pourra se reporter aux travaux de R. Langacker, particulièrement les deux volumes de *Foundations of Cognitive Grammar*.

⁹ À ce sujet, on pourra se référer à E. Clark & H. Clark [1979], article dans lequel les auteurs introduisent la notion de *contextuals* pour désigner les innovations verbales par conversion N → V du type *porch a newspaper*, *Houdini out a closet*, etc.

désirons aborder plus précisément, afin de mettre au jour les raisons qui font que la conversion puisse permettre l'émergence du sens métaphorique.

J. Tournier [1991a : 101-103] dégage quatre grands types de relations pour la conversion de nom à verbe en anglais :

1. Type TUNNEL. Relation de CRÉATION,
2. Type PLASTER, POCKET, SCALP. Relation de MOUVEMENT,
3. Type HAMMER. Relation d'INSTRUMENT,
4. Type APE et TREASURE. Relation de COMPORTEMENT.

Nous allons voir que c'est le quatrième type qui va essentiellement permettre à la lexie convertie d'acquérir un sens métaphorique. Citons J. Tournier [1991a : 103] :

Dans ce type, qui représente environ un huitième des cas de conversion $N \rightarrow V$, le verbe exprime soit *l'idée de se comporter comme si l'on était ce que dénote N* (ex. : APE), soit, beaucoup plus rarement, *l'idée de se comporter vis-à-vis de l'objet que dénote N* (ex. : TREASURE). Le verbe général exprimant cette relation est BEHAVE, le premier cas correspondant à « *behave like...* », comme dans les verbes *beaver*, *gossip*, *marshal*, *shuttle*, et le second à « *behave as if towards...* », comme dans les verbes *baby*, *blackguard*, *pet*.

Les gloses proposées par J. Tournier sont révélatrices ; en effet, les termes *like* et *as if* désignent des contrefactualités, des hypothèses, et qu'est-ce d'autre que la métaphore ? J. Tournier note encore que cette matrice lexicogénique s'accompagne généralement d'un phénomène de polysémie, et ce pour deux raisons : soit le nom converti en verbe est déjà polysémique, et a toutes les chances de donner deux verbes polysémiques par conversion, soit la conversion crée une *relation* polysémique lors du transfert nom à verbe, et c'est dans cet interstice ménagé par la langue, dans cette zone floue, que la métaphore peut se développer tout naturellement. Dans ce cas précis, il est difficile de voir un supplément de structure, car aucune marque phonique ou graphique n'apparaît, sauf à postuler, comme le font certains linguistes qui parlent de « dérivation $\emptyset$ », que la conversion est en fait un cas de suffixation $\emptyset$, auquel cas le $\emptyset$ représenterait le supplément de structure. Si nous prenons des exemples comme *il est vache*, *il est rat*, *une robe citron*, etc., deux analyses peuvent théoriquement être proposées, au moins pour les deux premiers énoncés. Les lexèmes *vache* et *rat* peuvent continuer de fonctionner comme des substantifs, mais seraient alors précédés de l'article $\emptyset$, ce qui impliquerait un changement de fonctionnement, une recatégorisation syntaxique de ces substantifs dénombrables qui fonctionneraient dans ces énoncés métaphoriques de façon indénombrable. L'accent serait alors mis sur les qualités, sur le concept. Cette analyse nous semble tout à fait possible, d'autant plus que la recatégorisation est un des procédés qui permet l'opération métaphorisante, en ce qu'elle s'accompagne toujours d'un glissement sémantique plus ou moins important, comme nous le verrons ultérieurement. Une autre analyse peut cependant être proposée, et elle a le mérite de pouvoir également rendre compte du troisième exemple, car *citron* ne peut pas être considéré comme un substantif, puisqu'il se trouve juste derrière un autre nom, qu'il qualifie ; il s'agirait plutôt alors d'un adjectif qualificatif. Dans ce cas, les substantifs *vache*, *rat* et *citron* subissent un phénomène de conversion nom $\rightarrow$ adjectif, matrice lexicogénique permettant également le processus de métaphorisation. Nous sommes alors face à ce

que l'on peut appeler une « prédication substantive »¹⁰, le nom utilisé métaphoriquement attribuant une caractéristique à l'autre nom, comme le note A. Henry [1971 : 80] :

Le mot métaphorique devient le possesseur idéal d'un attribut, le symbole d'un attribut général, presque un nom d'attribution, donc, par là, tout à fait proche d'un adjectif.

Passons, en guise de conclusion, à quelques exemples :

INT16d *"I've never understood all the fuss you STRAIGHTS make about infidelity," he'd say. "It's only fucking."*

Le sens métaphorique est ici véhiculé par conversion, c'est-à-dire changement de catégorie syntaxique : de l'adjectif *straight* au nom *straight* utilisé au pluriel. La consultation d'un dictionnaire se révèle une fois de plus instructive¹¹, car on peut noter que les trois conversions répertoriées par le *Hachette-Oxford* appartiennent à des domaines variés, le sens de notre énoncé correspondant à la troisième sous-entrée :

straight : I - noun

1. Sport *ligne droite* ; back *straight* : *côté opposé de la piste* ; home *straight* : *dernière ligne droite* ; into the *straight* : *dans la ligne droite* ;

2. Games *suite* ;

3.[!] (heterosexual) *hétéro* [!].

Les quatre exemples suivants tirés du même roman illustrent également le phénomène lexicologique de conversion, et ses propensions métaphoriques. Il est intéressant de remarquer que nous sommes face à des cas de conversion de nom à verbe et que les substantifs étant des noms d'animaux, les conversions donnent lieu à des métaphores zoomorphiques :

SHU21 *So, if that picture – of Quinn contentedly BEAVERING AWAY in his leather chair while outside the cherry tree waves at his window – does not capture his true malice, what does?*

SHU57a *I FISH in my pocket.*

SHU94 *But I've been induced to APE them in a quite fraudulent manner myself.*

SHU120 *No, I'm not trying to DUCK questions.*

Terminons par un exemple dans lequel nous nous trouvons face à un cas de conversion de nom à verbe, mais également face à un phénomène de composition (qui arrive chronologiquement avant), les deux matrices se combinant pour véhiculer la lecture métaphorique :

INT81 *Lately, though, she has become concerned about the deterioration of her body. [...] She always seems to be smoothing grease into the cracks in her face, and at the weekends she WINDMILLS in front of exercise videos, the boys and I sitting on the stairs.*

C'est cette dernière matrice – la composition – que nous souhaitons maintenant aborder.

10 Nous avons développé cette analyse prédicative de la métaphore dans Jamet [2004].

11 Même si le *Hachette-Oxford* considère que la première utilisation de *straight* est une utilisation nominale, alors qu'il nous semble que c'est une utilisation adjectivale, comme le confirment le dictionnaire *Longman* et le *Oxford Advanced Learners' Dictionary*.

8.3 COMPOSITION PAR JUXTAPOSITION,
DE TYPE GERMANIQUE :
COMPOSITION NOMINALE : N₂-N₁ / ADJ-N, ETC.
COMPOSITION ADJECTIVALE : N-ADJ / ADJ-N-ED, ETC.
COMPOSITION VERBALE : VERBE À PARTICULE / V + CPLT

Le degré de fusion (formelle et sémantique) des
éléments du composé est variable et on a affaire à
un continuum.

[Watbled 1998 : 58]

Nous regroupons dans cette section les compositions nominales et adjectivales lexicalisées, ainsi que les compositions verbales lexicalisées du type verbe + particule, connues en anglais sous le nom de *phrasal verbs*, mais aussi les constructions du type *kick the bucket*, *passer l'arme à gauche*..., dans lesquelles les suites V + CplT sont figées et dont le sens n'est pas compositionnel : nous sommes face à une seule unité sémantique, ici *die*, « mourir », comme dans le cas des composés nominaux et verbaux. Cette position n'est pas la plus répandue, mais nous en trouvons des échos dans A. Niklas-Salminen [1997 : 72] qui classe dans la composition aussi bien ce qu'il appelle les « mots composés » que les « locutions » – traditionnellement les « expressions idiomatiques » :

Un certain nombre de linguistes font la différence entre *mots composés* et *locutions*. Il est indispensable de souligner que, malgré les nombreux critères utilisés pour identifier ces deux concepts, la frontière qui les sépare reste extrêmement indécise.

Avant d'expliquer pourquoi la composition permet de véhiculer la lecture métaphorique, opérons quelques rappels : la composition est définie comme la conjonction, la juxtaposition de deux bases lexicales autonomes, ce critère la différenciant de l'affixation. Elle peut être réalisée soit par (simple) juxtaposition sans changement de signifiants des deux termes mis en relation, soit par amalgame (on parle alors de composés par amalgame, ou de mots-valises¹²), avec réduction morphologique et phonétique d'une partie des signifiants mis en relation¹³. Les composés les plus fréquents statistiquement sont les composés nominaux¹⁴, dont J. Tournier [1991a] note qu'il existe plus de cinquante types différents, dont le plus courant est N-N, c'est-à-dire une mise en relation de deux noms. Selon M. Turner [1998 : 77], les mots composés servent d'ailleurs à l'intégration conceptuelle, et il est alors normal qu'ils aient des propensions à la métaphore :

Languages already possess constructions that can be used to evoke any sort of integration network. "Boat house", "jail house", and "door knob" use compound nouns and existing lexical items to evoke conceptual integrations.

12 A. Goatly [1997 : 223] note que les amalgames (appelés en anglais *blends* ou *portmanteau words*) permettent également de véhiculer la lecture métaphorique. Ce cas reste somme toute assez rare, et nous n'en avons pas trouvé dans notre corpus, ce qui est confirmé par J. Tournier [1985 : 352] qui note que si la « combinaison » métaphore + composition par juxtaposition est très fréquente, celle entre métaphore + composition par amalgame est très rare.

13 Du type *motel* ← mot(or) + (hot)el, *brunch* ← br(eakfast) + (l)unch, *smog* ← sm(oke) + (f)og, etc.

14 C'est d'ailleurs pour cette raison que l'on parle beaucoup plus souvent de « noms composés », alors que la dénomination exacte devrait être « mots composés », afin d'inclure les cas de compositions verbale et adjectivale.

L'étude des composés rencontre une différence fondamentale : celle entre « séquence fortuite » – collocation non répertoriée dans les dictionnaires – et « séquence lexicalisée » – répertoriée dans les dictionnaires. Seules les séquences lexicalisées seront considérées dans ce paragraphe, les séquences fortuites étant traitées § 9.1. Plusieurs types de critères sont utilisés pour reconnaître la composition, qu'elle soit nominale, verbale ou adjectivale. Notons qu'ils sont complémentaires, et qu'un seul ne suffit généralement pas à décider si nous sommes face à un composé ou face à une séquence fortuite, c'est-à-dire une simple collocation. C'est donc un faisceau de critères qui va nous permettre d'affirmer que nous sommes face à un cas de composition, critères que nous allons rapidement passer en revue :

- *Critère (ortho)graphique* : les composés peuvent l'être par simple juxtaposition, reliés par un trait d'union, ou bien être accolés ; dans ce dernier cas, ils ne forment alors plus qu'un seul mot « physique », sans espace, ou signe typographique. Ce critère n'est pas suffisant pour décider si l'on est face ou non à un composé, surtout pour la simple juxtaposition, qui peut également être le signe d'une collocation, ou d'une création discursive, du type adjectif + nom. En effet, ce critère n'est pas linguistique, mais plutôt conventionnel, car il dépend des lexicographes qui vont indexer un composé de telle ou telle façon. Notons que l'on assiste à de nombreuses variations entre les dictionnaires, ce qui prouve la non-fiabilité de ce critère. Cependant, le fait que les lexicographes vont indexer un composé avec ou sans trait d'union va avoir une conséquence sur la structure des entrées : si le composé est écrit avec un trait d'union, il aura généralement une entrée indépendante (alphabétique), alors que s'il est écrit sans trait d'union, il n'aura généralement pas d'entrée distincte, et sera regroupé sous une sous-entrée ¹⁵.
- *Critère distributionnel* : ce critère distributionnel concerne essentiellement le critère d'insécabilité. Le composé ne formant plus qu'une seule unité sémantique – comme nous le verrons avec le critère référentiel – il est impossible d'insérer un quelconque élément entre les deux termes : si on prend l'exemple *easy chair*, on peut tout à fait dire *a comfortable easy chair*, mais pas **an easy comfortable chair*. De plus, il est impossible de remplacer un élément du composé – même s'il s'agit d'un quasi-synonyme – sans en changer le sens : **an easy sofa*, **an easy stool*, etc. S'il y a un adjectif devant le composé, son incidence syntaxique est sur le groupe entier, et pas seulement sur le premier ou le deuxième terme, et son incidence sémantique est sur l'ensemble, et pas seulement sur l'un des deux termes. D'un point de vue syntaxique, la prédication se trouve généralement bloquée lorsque le composé est réellement lexicalisé, d'où l'impossibilité de **the chair is easy*.
- *Critère sémantique* : ce critère est plus fiable, car le sens d'un composé est très souvent soit différent de la somme des termes constitutifs, soit supérieur à cette somme, comme le note A. Niklas-Salminen [1997 : 75] :
Les éléments assemblés dans un mot composé forment une unité de sens nouvelle, dont la signification dépasse celle de ses éléments pris isolément.
Le composé en dit toujours plus que la somme de ses constituants, et n'est-ce pas le cas de la métaphore ? Comme dit I. Tamba-Mecz [1981 : 92] :

15 Et c'est bien là que réside le problème principal : le composé sera-t-il indexé dans l'entrée du premier terme, du deuxième, ou bien des deux termes ?

Une unité de sens composée [...] comme une molécule chimique n'équivaut pas à la simple somme des éléments constitutifs.

Ceci explique que la composition est une matrice privilégiée pour véhiculer le sens métaphorique, car la mise en relation de deux termes va tout naturellement tendre à multiplier les potentialités sémantiques, et plus particulièrement les potentialités métaphoriques.

- *Critère fréquentiel* : ce critère concerne le degré de figement des composés ¹⁶. Certains composés sont tellement figés qu'ils en ont perdu leur origine composée, ce qui n'est pas sans rappeler le processus à l'œuvre lors de la lexicalisation de la métaphore. J. Tournier propose des exemples de certains termes qu'aucun locuteur natif anglophone ne qualifierait de composés : *window* vient de *wind-eye* (par métaphore), *gospel* de *good spell*, et *nostril* de *nose thirl*... ¹⁷ Si certains composés sont en voie de lexicalisation, d'autres sont tellement lexicalisés qu'ils ne sont plus perçus comme tels, car ils forment une seule unité référentielle et sémantique, comme nous allons le voir.
- *Critère référentiel* : ce critère est souvent absent de ceux que retiennent les lexicologues pour décider si l'on est face à un phénomène de composition ; cependant, il nous semble jouer un rôle important car, pour les cas de composition NN, on assiste à une mise en relation de deux termes, qui ont chacun une référence. Seulement, le phénomène de composition va entraîner une « réduction référentielle », car le composé ne renvoie plus qu'à une seule unité, qu'il soit métaphorique ou non d'ailleurs. La commutation avec un lexème simple – c'est-à-dire non composé – montre que l'on est face à une seule unité référentielle ; l'exemple très connu en français est le terme *pomme de terre*, qui peut commuter avec le terme *patate*.
- *Critère accentuel* : le dernier critère est d'ordre phonologique : dans près de 90 % des cas, le schéma accentuel des composés anglais est différent de celui des suites non lexicalisées de même type ¹⁸, qui prennent deux accents primaires sur chacun des deux termes, alors que les composés prennent généralement ¹⁹ un accent primaire sur le premier terme (N₂), et un accent secondaire sur le deuxième (N₁). Si la suite *black + mail* signifie « courrier noir », il sera accentué ainsi : *'black'mail*, mais s'il signifie « chantage », il sera accentué de cette façon : *'black,mail*. Ainsi, la composition entraîne-t-elle souvent une réduction accentuelle, qui n'est que la trace phonique de la réduction sémantique, distributionnelle et référentielle.

On s'aperçoit donc qu'un faisceau de critères concourt à dégager la nature composée d'un terme, et qu'un seul ne suffit généralement pas. Si nous considérons tout d'abord la composition nominale, nous pouvons alors parler plus de « juxtaposition », ou plutôt de « subordination » au niveau nominal que de « composition », car l'un des deux termes est forcément subordonné – que ce soit sémantiquement ou syntaxiquement – à l'autre. G. Esnault [1925] avait noté que dans ce type d'expressions, il n'y avait que deux termes, jamais plus, et que l'un des termes

¹⁶ Voyez les travaux de G. Gross mentionnés dans le chapitre 4.

¹⁷ V. § 4.3.1.

¹⁸ Voyez L. Lipka [1990 : 93], J.-L. Duchet [1994 : 52-54].

¹⁹ Nous disons bien « généralement », car certains composés (en *-self* par exemple) conservent deux accents primaires.

conservait son sens littéral, alors que l'autre revêtait un sens métaphorique (ex : *talon aiguille*). Nous pouvons cependant nous demander si cela est toujours le cas (*blackmail*, *green-fingers* ²⁰... où les deux termes – ou plutôt la combinaison des deux termes – rend l'ensemble métaphorique). De toute façon, qu'un seul des deux termes ou que les deux termes soient métaphoriques ne change pas grand-chose, car si les deux termes sont métaphoriques, le sens métaphorique va résulter de l'interaction des deux, mais si un seul terme est métaphorique, il va néanmoins quelque peu modifier le sémantisme de l'autre terme, à la manière d'un adjectif. Ainsi peut-on parler de « contamination métaphorique ». C'est pour cette raison que le simple fait d'avoir un adjectif ajouté à un nom ²¹ (ou un substantif antéposé au nom, mais jouant le rôle, remplissant la fonction d'un adjectif, comme le rappelle C. Brooke-Rose [1958 : 243] : “*a noun can even be used grammatically as an adjective*”) suffit pour rendre la lecture métaphorique possible ²². Ceci n'est guère surprenant lorsque l'on sait que le rôle de l'adjectif est d'apporter une recharge sémique – une « cartouche de sens » selon J.-R. Lapaire et W. Rotgé [1992 : 81] – ce qui est bien en accord avec le statut qualitatif de la métaphore. Il a été démontré, comme nous l'avons déjà signalé, que le sens des composés est toujours supérieur à l'ensemble des termes constituant ce composé, ou différente de cette somme. Par exemple *blackbird* signifie plus que *black* + *bird*, comme *blackboard* signifie plus que *black* + *board*. On peut donc postuler l'existence de parenthèses invisibles derrière le composé, dans lesquelles on en dit plus que ce que les termes en eux-mêmes comportent. Contrairement à l'affixation et à la conversion qui jouaient sur un lexème et un affixe, on peut noter que la composition associe deux lexèmes, et que dès que deux notions sont subordonnées l'une à l'autre, les potentialités métaphoriques ont plus de chances d'être générées. En d'autres termes, nous allons voir que plus le schéma de mise en relation va se complexifier syntaxiquement, plus les virtualités métaphoriques vont en être augmentées. La notion de flou se retrouve également avec les composés, et ceci peut expliquer qu'ils sont souvent aptes à devenir métaphoriques, tout comme les *phrasal verbs*, par exemple, souvent métaphoriques grâce à leur nature composée, fortement polysémique. La composition (*blackmail*, *green-fingers*, *brown-nose*, etc.) permet donc de véhiculer l'interprétation métaphorique, et par là même, de la rendre possible ²³, comme le remarquent A. Lehmann et F. Martin-Berthet [1998 : 79] :

Mots composés et locutions offrent un grand nombre d'emplois métaphoriques, quel que soit le registre de langue : *jeter des perles aux pourceaux* ou *aux cochons* est une locution littéraire (d'origine biblique), *donner de la confiture aux cochons* est une locution familière.

La métaphore et la composition étant deux matrices lexicogéniques fondées sur la polysémie, il y a alors fort à parier qu'elles vont avoir des points de jonction. Comme l'écrit J. Tournier [1991a : 75] :

20 Bien que *greenfingers* soit considéré comme un cas de métonymie par J. Tournier [1985] (l'attribut représentatif pour la fonction), comme doit l'être *blackmail* (le moyen pour le but).

21 C'est-à-dire une « séquence fortuite », et non pas une « séquence lexicalisée ».

22 Voir § 9.2.

23 C'est pour cette raison qu'il nous a semblé étrange de lire dans C. Brooke-Rose [1958 : 167] : “*But the compound in metaphoric use is much rarer than one would expect*”.

La richesse des possibilités de la composition nominale se manifeste aussi par la *polysémie* de bon nombre de noms composés, qui peut être due aussi bien à la polysémie des éléments qu'à la pluralité des relations sémantiques possibles entre eux.

Mais une fois encore, il ne faudrait pas généraliser et croire que tous les composés sont par essence métaphoriques ; il n'en est rien, car certains ne le sont pas et ont peu de chances de le devenir. Il faut qu'une certaine ressemblance, une certaine analogie soit perçue pour que les composés deviennent métaphoriques. La linguistique joue certes un rôle important en privilégiant des schémas syntaxiques plus aptes que d'autres à générer un sens métaphorique, mais il ne faudrait pas oublier l'extralinguistique, l'homme qui parle et qui fait parler le langage. J. Tournier [1991a : 97-98] note justement que :

L'évolution de la « réalité extralinguistique » – c'est-à-dire du monde où nous vivons – peut rendre utile ce qui ne l'était pas, lorsqu'apparaît une nouvelle notion (ou simplement une nouvelle nuance). [...] Les besoins de la communication, qui évoluent avec le monde où nous vivons et l'analyse que l'on fait de ce monde, peuvent rendre nécessaire ce qui était inutile. La saturation lexicale, vis-à-vis des besoins de communication, est toujours une situation instable et momentanée.

J. Tournier [1991a : 156] conclut d'ailleurs en soulignant que :

La composition, matrice de néologie morphologique, s'accommode fort bien de la composition avec une matrice de néologie sémantique, et plus particulièrement la métaphore : bien des composés ont un sens métaphorique : *fashion-plate*, *iron curtain*, *lame duck*, *paper tiger*...

Comme le notent J. Tournier et R. Eluerd [2000 : 41], les composés ont donc une propension virtuelle à véhiculer une lecture métaphorique, et cela ne nous semble pas un hasard si les exemples donnés par E. Sweetser [1990 (1998) : 33-34] lorsqu'elle traite des cas de métaphorisation des verbes de perception (passage d'une vision physique à une vision mentale) sont tous des cas de composition verbale, dont voici quelques exemples : *look down on*, *look up to*, *look forward to*, *look back on*, *overlook*, *look after*²⁴ (qui conservent les deux sens) et *oversee*, *hindsight*, *see to*, *foresee* (qui n'ont conservé que le sens dit « métaphorique », dont les locuteurs natifs n'ont d'ailleurs certainement plus conscience, puisque le sens « littéral » a disparu). Ce glissement sémantique (métasémie) est ici rendu possible, car comme le rappelle E. Sweetser [1990 (1998) : 39] :

Vision is connected with intellection because it is our primary source of objective data about the world.

A. Goatly [1997 : 96] avance une autre raison pour expliquer le fait que la composition ainsi que la dérivation permettent l'interprétation métaphorique :

One explanation for this phenomenon is that forms derived by suffixation and compounding are intermediate between one-word lexical items and multiple-word idioms. And, of course, they become even more like idioms in cases where they tend to form semi-fixed phrases or clichés.

Cette explication ne nous paraît guère satisfaisante, parce qu'aucune place n'est faite aux opérations qui président à l'énonciation métaphorique, et que l'on se place une fois de plus dans une approche lexicaliste, et non pas relationnelle de la méta-

²⁴ Les prépositions et leur propension à revêtir une lecture métaphorique (spatiale → temporelle) ont certainement aussi joué un rôle dans le processus de métaphorisation, comme le note C. Brooke-Rose [1958 : 256, 258] : "There is, in fact, a metaphoric element in the preposition itself" ceci étant dû au fait que "it also expresses motion, which is always the essence of metaphor".

phore. Si la composition permet l'interprétation métaphorique, c'est bien car elle permet un rapprochement entre deux domaines mis en relation par juxtaposition – voire par amalgame. Le nom composé n'est plus un lexème simple, non construit, mais exhibe un supplément de structure morphologique, et généralement phonologique, comme le montre la présence d'un accent primaire et d'un accent secondaire. Nous allons vérifier cette hypothèse avec quelques exemples tirés de notre corpus, en prenant une fois de plus le degré de lexicalisation et de métaphorisation en considération. Commençons par deux métaphores lexicalisées issues par composition :

DIA22 — Marthe ne m'intimide pas, me répétais-je. Donc seuls ses parents et mon père m'empêchent de me pencher sur son cou et de l'embrasser.

Profondément en moi, un autre garçon se félicitait de ces TROUBLE-FÊTE.

INT89b *Nevertheless, the most grotesque people get laid, and even married. As Joe Orton says, "Marriage excludes no one the freaks ROLL-CALL."*

Ces deux exemples assez lexicalisés illustrent un cas de composition nominale de type N-N, ce qui correspond au type le plus productif statistiquement parlant. La mise en *relation* des deux notions permet alors à la lecture métaphorique d'émerger. La lexicalisation est patente, ce que prouve la présence du trait d'union entre les deux substantifs. La composition suffit à générer la métaphorisation, alors que la situation est un peu différente avec des exemples de métaphores vives :

INT67b *Not yet having acquired the glassy indifference of busy women in the city, she talked to people on the street and felt responsible for them. Her friends were DOPE HEADS in old clothes with woolly hats pulled down to their eyes.*

DIA16a Croyant que c'était elle qu'on applaudissait, la folle saluait, un paquet de tuiles sous chaque bras, car elle en jetait une chaque fois que miroitait un casque. De sa voix inhumaine, elle remerciait qu'on l'eût enfin comprise. Je pensai à quelque fille, CAPITAINE CORSAIRE, restant seule sur son bateau qui sombre.

Nous sommes face à deux cas de composition nominale N-N, moins lexicalisés que les deux premiers exemples. Ceci explique que ces deux exemples exhibent un supplément de structure autre que la composition, deux postmodifications sous forme de GP pour le premier (*in old clothes with woolly hats pulled down to their eyes*), et une apposition pour le second, structures de complexification que nous aborderons dans le chapitre suivant. Nous pouvons cependant déjà en conclure que plus la métaphore sera vive, plus elle nécessitera linguistiquement un autre supplément de structure. À l'inverse, des lexèmes composés d'origine métaphorique comme *blackmail* ne nécessitent plus aucune complexification obligatoire, leur origine métaphorique n'étant généralement même plus perçue par les locuteurs natifs ; de plus, ces structures en N-N ont plus de chances d'être lexicalisées que des structures en N₁ OF/DE N₂, comme nous le verrons plus tard. Si l'approche lexicale peut avoir une certaine validité pour les métaphores lexicalisées – et dans notre cas pour les composés générés métaphoriquement – elle se révèle une fois encore insuffisante et inadéquate pour les métaphores vives.

En ce qui concerne la composition nominale, nous nous sommes essentiellement attardé sur la structure N-N, que l'on trouve aussi bien en anglais qu'en français ²⁵,

25 Comme nous l'avons rappelé, il existe plus de cinquante types différents de noms composés ; nous

mais il ne faudrait pas sous-estimer le type Adj-N trouvé dans les deux langues ²⁶, et le type N-Adj trouvé seulement en français ²⁷, comme l'illustre l'exemple suivant. L'adjectif *buissonnier* (issu par dérivation) est juxtaposé au substantif *école*, mettant en relation les deux, puisque *faire l'école buissonnière* c'est justement ne pas aller à l'école, sans forcément aller se cacher dans les buissons, bien que ceci ait dû constituer la motivation analogique historiquement :

DIA26a Après ces premières victoires, il fallait obtenir de Marthe qu'elle ne déjeunât pas chez ses beaux-parents. Ne pensant pas qu'elle pourrait leur mentir pour le simple plaisir de rester en ma compagnie, je cherchai ce qui la déterminerait à me suivre dans l'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

Terminons par deux exemples en anglais, où il y a combinaison de deux procédés pour véhiculer le sens métaphorique : la composition nominale N-N, ainsi que la conversion de nom à verbe. Notons que là encore, il y a des degrés de métaphorisation, le verbe *handcuff* étant lexicalisé, alors que le verbe *windmill* demeure une création discursive.

INT46 *My existence was a disturbance. Being a burden, or interruption, I couldn't ask her for anything. But she didn't like me, I did cause her to worry. And I worried about her worrying. Anxiety HAND-CUFFED us to one another.*

INT81 *Lately, though, she has become concerned about the deterioration of her body. [...] She always seems to be smoothing grease into the cracks in her face, and at the weekends she WINDMILLS in front of exercise videos, the boys and I sitting on the stairs.*

Abordons maintenant les cas de composition adjectivale : aussi bien en anglais qu'en français, la composition adjectivale peut revêtir plusieurs structures : N-Adj (*lovesick*, *amour-propre*), Adj-Adj (*sour-sweet*, *clairvoyant*), etc. ²⁸ L'anglais offre une possibilité absente en français : la composition en Adj-N-*ed* ou N₁-N₂-*ed*, comme le note J. Tournier [1991a : 79] :

Le type N₁ + N₂ + *-ed* correspond souvent à une relation métaphorique, où N₁ désigne un animal et N₂ une partie du corps (éventuellement au sens « figuré ») : *chicken-hearted*, *lynx-eyed*, *pigeon-toed*.

La composition est ici obligatoirement utilisée conjointement avec la suffixation adjectivale dénominale en -ED. Il faut noter que cette structure présente des restrictions d'emplois, car le nom auquel le suffixe -ED est accolé doit faire partie de la sphère physique ou psychique de l'humain, et l'adjectif est généralement obligatoire, car il apporte une propriété différentielle. Ceci explique l'impossibilité de dire **I'm an eyed man*, car prototypiquement, un homme a des yeux, mais la possibilité de dire *I'm a one-eyed man*, *I'm a blue-eyed man*, etc. Dans les trois exemples donnés

ne pouvons entrer dans les détails dans le cadre de cet ouvrage, mais pour une liste complète des structures possibles, nous renvoyons à J. Tournier [1985 : 113-116] pour l'anglais, et A. Niklas-Salminen [1997 : 75-77] pour le français.

²⁶ Ces types Adj-N, extrêmement lexicalisés (ce que l'absence de blanc typographique et de trait d'union entre les deux termes confirme), ne sont généralement pas ou plus perçus comme des cas de métaphores par les locuteurs natifs ; seule l'origine peut être considérée comme métaphorique, contrairement aux suites Adj + N non lexicalisées (v. § 9.2.3).

²⁷ En anglais, ce type de composition relève de la composition adjectivale, dont nous allons traiter dans les lignes suivantes.

²⁸ Pour une liste complète des structures possibles, nous renvoyons à J. Tournier [1985 : 122-123] pour l'anglais, et A. Niklas-Salminen [1997 : 77-78] pour le français.

par J. Tournier, il est évident que la composition et ici également la dérivation en -ED permettent la métaphorisation, et c'est ensuite la suppression du N_1 + -ED – une fois que la suite a été lexicalisée – qui permet au N_2 de revêtir à son tour une acception métaphorique. Ce n'est que parce que l'expression dérivée et composée *chicken-hearted* existe, que *a chicken* peut désigner une personne couarde. Dans le *Collins*, on trouve une sous-entrée pour *chicken* : “*Sl. a cowardly person*”. Il importe donc de distinguer le sens précis dans lequel la métaphorisation a eu lieu : ici un phénomène de composition, puis l'effacement d'un lexème. Notons au passage que l'expression française *poule mouillée* n'a pas subi d'effacement, contrairement à l'anglais. Le génie de la langue reste parfois imperceptible si l'on n'y prend garde... *Lynx* quant à lui n'a pas de sous-entrée figurée dans le *Collins*, mais on y trouve l'expression *lynx-eyed* : “*having keen sight*”, pas plus que *pigeon* – tout du moins dans ce sens – même si l'on trouve l'expression *pigeon-toed* : “*having the toes turned inwards*”. Nous trouvons un exemple de cette structure dans notre corpus :

INT57a *Perhaps she would rather have a busted, BROKEN-BACKED relationship than nothing at all. At least there is someone to empty the dustbin.*

Cet exemple illustre une fois de plus la combinatoire des procédés lors de l'énonciation métaphorique car la lecture métaphorique est rendue possible par plusieurs procédés : la dérivation adjectivale dénominale (-ED) couplée avec le phénomène de composition.

Finalement, la composition peut également être verbale, et aussi bien en français²⁹ qu'en anglais, c'est la mise en *relation* entre le verbe et son complément, lorsque celui-ci lui sert de recharge sémantique qui permet de véhiculer le sens métaphorique, comme dans les expressions du type V + Cplt. Dans certains de ces cas, le verbe est presque un opérateur, un « méta-verbe » au sens d'H. Adamczewski, car il est désémantisé (*go west, do a runner, etc., avoir lieu, faire partie, etc.*). Le sens est ici non compositionnel, car le sens ne peut être déduit de la somme des parties constituantes ; nous sommes face à de réelles expressions idiomatiques dont l'opacité sémantique va de pair avec le figement syntaxique. Un paradoxe de ce genre d'expressions est que, si « l'affinité notionnelle entre le verbe et son objet est moins grande » que dans des énoncés littéraux, l'expression « semble [cependant] former une locution verbale plus “soudée” » [Quayle 1994 : 108]. Nous sommes de nouveau face à une sorte de composition qui, comme nous l'avons dit, permet l'interprétation métaphorique par le supplément de structure. Citons certains exemples de notre corpus :

DIA58c Enfin, vers sept heures, les couples se retirèrent bredouilles, traitant tout bas les Marin d'imposteurs et le pauvre M. Marin, âgé de soixante-dix ans, d'arriviste. Ce futur conseiller vous PROMETTAIT MONTS ET MERVEILLES, et n'attendait même pas d'être élu pour manquer à ses promesses.

SHU175 *I'm not trying to defend myself. If you liked, you could PUT ME THROUGH THE MILL.*

DIA82c Ces espoirs de mariage duraient ce que dure une saison balnéaire. Les jeunes gens promettaient de venir, sitôt à Paris, demander la main de mademoiselle Lacombe. Ils ne donnaient plus signe de vie. Le principal grief de

29 A. Niklas-Salminen [1997 : 78] note que dans les verbes composés, « on peut rencontrer quelques composés très anciens devenus immotivés : *saupoudrer* (de *sau*, forme de *sel* et *poudrer*), *maintenir* (lat. pop. *manutenere*, « tenir avec la main »), *bouleverser* (de *bouler* et *verser*) ». Nous ne tenons pas compte de ces composés diachroniques dans notre étude.

mademoiselle Lacombe, qui allait COIFFER SAINTE-CATHERINE, était peut-être que Marthe eût trouvé si facilement un mari.

SHU103 *Or does something particular STRIKE A CHORD?*

Il est intéressant de noter que le lien entre le verbe et le complément est différent dans ces énoncés, selon le verbe, et plus particulièrement selon son degré de désémantisation. Dans le premier exemple DIA58c, *promettre* conserve son sens propre, mais *monts et merveilles* ne peut s'utiliser qu'avec ce verbe, comme c'est le cas avec SHU175 où le foyer métaphorique est *mill* mais où la métaphore n'existe que par composition avec *put through* ; on peut de nouveau mentionner le phénomène de « contamination métaphorique ». Ce n'est pas le cas des deux derniers exemples dans lesquels l'action littérale décrite par le verbe ne renvoie à rien de précis dans l'extralinguistique. Nous verrons au § 9.8 que le complément dans ce genre d'expressions est très souvent saisi de façon thématique, si l'on adopte une terminologie métaopérationnelle (*put through THE mill*).

Pour conclure sur ce point, il nous faut noter en anglais l'existence d'un autre cas de composition verbale : il s'agit des *phrasal verbs*, dont nous avons noté la forte propension à revêtir une interprétation métaphorique, et il convient de se demander pourquoi tant de verbes à particule anglais permettent cette lecture métaphorique. A. Goatly [1997 : 103] propose la réponse suivante :

Phrasal verbs resemble compounds and suffixed forms, and perhaps idioms, because they all have the potential to obscure the morphemic structure of their constituent parts.

Si nous acceptons sans problème la parenté relevée entre *phrasal verbs* et composition – d'autant plus que les *phrasal verbs* sont également nommés *compound verbs* [Quayle 1994 : 15] – nous ne pouvons qu'être quelque peu dubitatif sur la suffixation. Rappelons que ces verbes à particule ne sont trouvés qu'en anglais ; T. McArthur et B. Atkins les définissent comme suit [1990 : 5, nous soulignons] :

*Phrasal verbs look simple enough. They are, usually, combinations of simple, monosyllabic verbs (put, take, get, etc.) and members of a set of particles (on, up, out, etc.). The combination is nowadays called phrasal because, on paper, it presents the appearance of a two-word, although under certain conditions other items (direct objects, adverbs) can come between verb and particle.*³⁰

et mettent l'accent sur leur importance dans la langue quotidienne courante [*ibid.*, nous soulignons] :

Phrasal verbs are mainly colloquial. They are used casually, in everyday speech, or in order to express vivid, emotional and frequently slangy points, to conjure up special metaphoric relationships and jokes and to label actions in such everyday areas as cooking, gardening, maintaining the car, repairing things and shopping. Similarly, they occur widely in the technical languages of artisans and technicians, and are beginning to make inroads into sciences which have until recently depended upon Latin and Greek for their terminologies.

Et les convergences entre composition nominale et *phrasal verbs* ne s'arrêtent pas là, car ces deux types de composition partagent d'autres propriétés constitutives, tel le fait que les deux termes forment une seule unité sémantique, et que cette unité

³⁰ Les *phrasal verbs* sont particulièrement productifs en anglais contemporain, et c'est pour cette raison que N. Quayle [1994 : 18] refuse de les classer comme de « simples » expressions idiomatiques.

sémantique n'est pas déductible de la somme des deux termes³¹, ceci étant exact au moins dans le cas des verbes à particule métaphoriques :

Cette structure [...] est formée d'au moins deux éléments mais [...] elle constitue [...] une unité sémantique. [...] Les deux éléments possèdent ensemble une signification qui dépasse les définitions lexicales des deux mots. [Quayle 1994 : 35-36]

De plus, dans une perspective sémantique, le processus que les linguistes guillaumiens appellent « dématérialisation » apparaît aussi bien dans le verbe à particule que dans la métaphore. La dématérialisation, ou désémantisation, consiste en une perte de matière notionnelle, une « mise entre parenthèses d'une partie des sèmes constitutif du lexème employé » selon M. Le Guern [1973 : 15]. J. Picoche et M.-L. Honeste [1994 : 114] définissent la métaphore comme un « phénomène de dématérialisation et de désémantisation », phénomène aussi connu sous le nom de « subduction », et l'on se rappelle que J. Picoche [1986] l'emploie également pour le processus métaphorique. Il y a donc de nombreux traits communs entre le processus de formation des métaphores et celui des verbes à particule. C'est bien le fait que le verbe soit dématérialisé³² qui permet à la particule de « prendre le relais », du fait de l'incomplétude créée par la dématérialisation. Mais qu'est-ce qui fait qu'un verbe à particule peut revêtir une lecture métaphorique ? Est-ce dû au verbe ou à la particule ? En fait, la métaphorisation est rendue possible par la combinaison, la mise en relation des deux éléments, qui donne lieu à un nouvel élément, comme pour la plupart des composés nominaux, ce qui est en totale harmonie avec la conception guillaumienne de la Langue, comme le rappelle N. Quayle [1994 : 145] :

À cette conception de la langue trop statique et passive, le système guillaumien oppose un modèle dynamique et « actif », en ce sens que celui-ci se renouvelle constamment. On a déjà remarqué que Guillaume parle d'une « conversion de l'expérience » lorsqu'il décrit la genèse de la représentation dans l'esprit humain.

N. Quayle [1984 : 177] remarque que lorsque le verbe à particule est métaphorique (*suck up*, *cozy up*, *charge up*, *give up*, etc.), si l'on enlève la particule, le verbe seul change de sens, ou n'existe tout simplement pas, alors que ce n'est pas forcément le cas si le verbe à particule est plus ou moins littéral. Certains de ces verbes peuvent être utilisés avec ou sans particule, sans que le sens ne change vraiment, mais la particule est alors la marque de l'énonciateur qui estime que son assertion a des raisons d'être validée. Tout ceci explique l'impossibilité d'utiliser un verbe sans sa particule lors de l'énonciation métaphorique. N. Quayle [1994 : 203] donne l'exemple du verbe *lock up*, qui peut commuter sans grand changement de sens avec *lock*, mais c'est *lock up* qu'il est obligatoire d'utiliser pour véhiculer une interprétation métaphorique : « l'absence de la particule enlève au même verbe toute possibilité de se dire d'un être animé (et donc, par définition, incapable d'être doté d'une serrure), car il y a inadéquation entre le résultatif interne *locked* et la catégorie "être animé" », d'où la possibilité de dire : *I don't want to be locked UP in a lunatic asylum*, mais l'impossibilité de dire : **I don't want to be locked Ø in a lunatic asylum*. Nous retrouvons un cas identique dans les exemples de notre corpus :

31 Particularité qu'ils partagent avec les expressions idiomatiques ; il n'y a alors rien d'étonnant à trouver les deux termes dans le titre de T. McArthur et B. Atkins [1990] : *Dictionary of Phrasal Verbs and Their Idioms*.

32 N. Quayle [1994 : 216] rappelle à juste titre que le verbe n'est pas toujours dématérialisé au même degré.

- INT67a *I had just started to write a new film about an ageing and fragile couple whose children have grown up and done well. The parents go to visit them, only to find that their marriages ARE BREAKING UP (*are breaking).*
- SHU210 *But I don't attempt to enlighten him, or to IRON OUT (*iron) the differences which exist between us, which seem to me less and less a matter of attitude than of simple physiology.*

Le supplément de structure permettant la lecture métaphorique réside ici dans la particule et dans sa mise en *relation* avec le verbe, les deux éléments ne créant plus qu'une seule unité verbale. En outre, certains tests permettent de reconnaître un verbe à particule utilisé de façon métaphorique :

- N. Quayle [1994 : 41] note que la passivation est possible pour les verbes à particule à sens métaphorique, alors qu'elle semble difficile dans les cas « où la particule garde son sens *littéral* (c'est-à-dire spatial, dans la plupart des cas) ». Nous empruntons les exemples à N. Quayle [1994 : 41] :

He *ran up* the stairs vs *The stairs were *run up*.

He *climbed through* the window vs *The window was *climbed through*.

The study *opened up* new horizons vs New horizons were *opened up*.

The directors *fixed up* a meeting vs A meeting was *fixed up*.

- La position du complément d'objet direct dans un énoncé métaphorique doit être après la particule ; le verbe et la particule formant un constituant entier, rien ne peut se mettre entre les deux. N. Quayle [1994 : 231] donne l'exemple de *Brush up your English* qui ne peut pas être **Brush your English up*, et conclut en notant que « l'emploi de la particule dans un sens figuré [a] une incidence sur la rigidité du lien entre celle-ci et le verbe » [Quayle 1994 : 232]. De même, la particule ne peut être antéposée si son sens est métaphorique (**Up John gave*), même si N. Quayle [1994 : 238] reconnaît que dans certains cas, la particule peut tout de même être antéposée dans une acception métaphorique, mais il faudra alors qu'elle soit accentuée. Terminons par quelques exemples tirés de notre corpus pour illustrer notre propos :

INT10b *Once, when the older boy was a baby, he THREW UP in one of my shoes, and I didn't notice until I was in the taxi on my way to the airport.*

Cette métaphore est fortement figée, car elle est devenue la manière naturelle de parler pour renvoyer à ce type d'« activité ». Dans la très grande majorité des cas, la nature métaphorique n'est plus réellement perçue, comme le note A. Goatly [1997 : 104] :

At the further extreme of metaphorical debilitation some phrasal verbs have become so entirely divorced from the meaning of the separate words that it is well-nigh impossible to perceive any metaphorical connection.

et comme l'illustrent les exemples suivants :

INT7e *She talks of how her colleagues have LET her DOWN.*

INT7f *It has been difficult for her since the publishing house was TAKEN OVER.*

INT14b *The boys know the story so well they can tell when I skip a bit or attempt to MAKE something UP.*

INT50b *I am convinced I will be served first in shops and that I can TALK DOWN to people.*

- INT60 *There's little to steal. There's more in my fridge than there is in most of the shops. You wonder why people PUT UP with it. But they've got used to it; they can't see that things could be different.* ³³

De ce tour d'horizon des procédés lexicologiques, il apparaît que les matrices lexicogéniques semblent plus productives en anglais qu'en français, et qu'elles n'ont pas toutes le même rendement métaphorique : la composition arrive en tête, suivie de l'affixation, talonnée par la conversion. Finalement, de l'étude de notre corpus, il apparaît que certaines métaphores sont également marquées par une variation lexicale, c'est-à-dire que la métaphore va être définie dans ce cas précis – si nous adoptons la terminologie classique, avec les limites qu'on lui connaît – non seulement par un changement de signifié, mais par un changement de signifiant, changement de signifiant qui va s'effectuer diachroniquement, comme s'il y avait une répartition des rôles entre utilisation littérale et utilisation métaphorique. Notons que ce cas est assez rare, et qu'il concerne souvent des cas de catachrèses, ce qui a souvent pour corollaire la non-perception de l'origine métaphorique du dit lexème. Nous pouvons dégager trois cas principaux, essentiellement pour l'anglais :

1. Utilisation de formes classiques (latines et grecques) et d'origine française :

INT62c *How Nina tantalizes. She is aloof, FELINE, graceful.*

2. Variation phonétique dans le signifiant, avec ajout ou réduction phonétique : *bare* → *barren*, *sunk* → *sunken*, *suppliant* → *suppliant*, *brassy* → *brazen* (utilisation dans ce cas d'un archaïsme), etc.

INT6a *I must say that when Victor isn't sitting in the dark, his eyes SUNKEN and pupils dilated with incomprehension and anger, he can be easy-going, even amusing.*

INT49b *He said, "When I think of how my wife and I stayed together all those BARREN and arduous nights and years, I cannot understand it at all. [...]"*

Dans ces deux exemples, la lecture métaphorique n'aurait pas été possible avec l'adjectif *sunk* en INT6a et *bare* en INT49b. Le même phénomène nous semble à l'œuvre dans l'exemple français suivant, où *glacial* nous semble plus spécialisé dans les utilisations métaphoriques que *glacé*, même si l'on ne peut exclure cette dernière possibilité :

DIA90c Depuis quelques jours, aucune lettre ne me parvenait. Un des rares après-midi où il tomba de la neige, mes frères me remirent un message du petit Grangier. C'était une lettre GLACIALE de Mme Grangier. Elle me pria de venir au plus vite.

3. Différents signifiants pour le pluriel : P. Miller [2000 : 125-127] constate l'utilisation de pluriels différents pour *mouse* et *louse* selon que l'acception est métaphorique ou non. Les pluriels dits irréguliers sont utilisés pour le sens littéral, à savoir *mice* et *lice*, alors que les pluriels pour ces substantifs lorsqu'ils revêtent une acception métaphorique (« souris d'ordinateur » pour *mouse*, et « individu méprisable » pour *louse*) vont être réguliers, c'est-à-dire *mouses* et *louses*. Ce qu'il est intéressant de noter ici, c'est que la métaphore que l'on considère souvent comme une déviance, une anomalie linguistique va justement ici re-systématiser la langue en lui donnant un pluriel régulier ³⁴ : encore un pa-

³³ Le verbe du dernier exemple est un cas de *prepositional phrasal verb* : *put up with sth.*

³⁴ Comme en français des *œils de bœuf* ou des *ciels de lit*.

radoxe de l'énonciation métaphorique qui recycle le matériel lexical à première vue de façon a-systématique, mais en re-systématisant les soi-disant déviations linguistiques par la suite, lors de la lexicalisation des dites métaphores. Il faut cependant remarquer que ces variations lexicales sont rares, comme nous l'avons mentionné, et qu'elles ne concernent que les cas de métaphores lexicalisées, et non les métaphores vives, qui ne peuvent être re-systématisées immédiatement, car elles perdraient par là même leur dimension métaphorique.

En conclusion, l'affixation, la conversion et la composition permettent l'énonciation métaphorique. L'acception métaphorique des termes impliqués, dans une large mesure récurrente, donne à l'approche lexicaliste une certaine validité, ce qui ne sera pas le cas des formes que l'on va examiner maintenant, plus fréquemment des métaphores vives. Nous allons donc nous éloigner de l'étude lexicologique à proprement parler – et par conséquent du figement linguistique – pour aborder les structures et les marqueurs lexicaux qui, insérés dans l'énoncé, permettent à l'énonciation métaphorique d'émerger.

8.4 MARQUEUR LEXICAL DE MÉTAPHORE

Lexique : Le terme de lexique recouvre diverses notions qui dépendent de la variété des points de vue et des critères adoptés dans la description linguistique.

[Arrivé, Gadet & Galmiche 1986 : 376]

Le sens métaphorique peut être véhiculé par des marqueurs lexicaux de métaphore, c'est-à-dire des lexèmes – que ce soit un substantif, un verbe, un adjectif, un adverbe, une prédication – voire certains opérateurs grammaticaux comme les quantificateurs, termes qui jouent un rôle métadiscursif en ce qu'ils permettent de mettre l'accent sur le dire, sur la langue en elle et pour elle-même, sur son fonctionnement intrinsèque. I. Tamba-Mecz [1994 : 27] propose d'utiliser « épilinguistique », à la suite d'A. Culioli, afin d'éviter les chevauchements avec « métalinguistique », tel qu'il a été défini par A. Tarski en 1930 et utilisé par R. Jakobson. Lorsqu'elle réfère à ce que nous nommons les « marqueurs lexicaux de métaphore », cette linguiste parle de « marqueurs énonciatifs associés aux énoncés figurés », qui jouent une fonction de « *modalisateurs graduels* de l'énonciation métaphorique » [Tamba-Mecz 1994 : 28], et qui « révèlent la "coloration subjective" qui teinte plus fortement les énoncés figurés que les autres » [Tamba-Mecz 1981 : 193]. Ces marqueurs ne sont pas métaphoriques, mais donnent au terme ou aux termes sur le(s)quel(s) ils portent une potentialité métaphorique. Comme nous l'avons noté, il y a fort à parier que les énoncés linguistiques à sens métaphorique conservent la trace de cette mise en relation d'un domaine cible avec un domaine source, et le sens métaphorique résulte de cette interaction des deux domaines. Lors de l'emploi d'un marqueur lexical de métaphore, la *relation* est alors à trouver entre le sens littéral du lexème ou de l'expression et son sens métaphorique en contexte. Cet ajout lexical correspond à un supplément de structure linguistique, bien qu'il ne soit souvent utilisé que pour renforcer la métaphore, ou pour s'assurer d'une interprétation métaphorique là où une interprétation littérale aurait également été possible. Ces marqueurs lexicaux sont variés, et nous avons tenté d'en dresser une liste aussi exhaustive que possible en complétant celle qu'a fournie A. Goatly [1997 : 174-175] pour l'anglais :

– Exemples de marqueurs lexicaux de métaphores en anglais :

a bit of, absolutely, acme, actually, a little, almost, another (+ nom propre), appear, artificial, as it were, as if, as though, a touch, become, believe, bizarre, call, be called, caricature, chimera, completely, consider, be considered, curious, delusion, different, dub, effigy, epitome, example, fairly, fancy, fantasy, feel, figurative, figuratively, figure, find, fully, half-..., hallucination, if not, illusion, image, imaginary, imagination, imagine, imagined, imitation, import, impression, in a / one sense, in all senses, in both senses, incredible, in every sense, in more than one sense, in fact, in the most literal sense, instance, invisible, just, (a) kind of, likeness, literal, literally, look, make (into), mean, meaning, metaphor, metaphorical, metaphorically (speaking), mirage, mock, model, more or less, name, new (+ nom propre), not exactly / precisely / nearly / quite, not so much as... as..., odd, only, other, parody, pass for, peculiar, perfect, phantom, phrase, picture, plan, play, practically, pretend, pretty much, pretty nearly, proper, prototype, quite, rather, real, really, refer to, regard, regular, say, seem³⁵, serve for, sign, signify, simply, some, something of, somewhat, (a) sort of, so to speak, sound, spectre, strange, swear, symbol, symbolic, symbolically (speaking), taste (of), take for, think, thoroughly, token, transform (into), trope, turn (into), true, truly, type, unbelievable, unreal, unusual, utterly, veritable, virtual, virtually, word, worth, etc.

– Exemples de marqueurs lexicaux de métaphores en français :

absolument, à la manière / façon de dire, appeler, assez, au fond, au sens figuré / métaphorique / imagé, aussi, autre (+ nom propre), avoir l'air de, avoir l'impression de, avoir... pour, bizarre, caricature, (se) changer en, citer, contraire, (la) crème (de), croire, croire voir, curieux, de la même manière / façon / sorte que, de manière / façon similaire à, devenir, différent, dire, donner l'impression que / de, donner pour, égal, également, en d'autres termes, en fait, en quelque sorte, entier, en vérité, espèce, étrange, exemple, expression, faire³⁶, fameux, figure, figuré, finalement, former, (un) genre (de), identique, illusion, image, imagé, imaginaire, imagination, imaginé, imaginer, impression, incarné, incarner, incroyable, inverse, joliment, jouer (à), littéral, littéralement, magnifiquement, manière, même, (se) métamorphoser (en), métaphore, métaphorique, métaphoriquement, mot, ne... que, ne plus... que, nommer, nouveau (+ nom propre), on dirait, opposé, paraître, pareil, pareillement à, parfait, passer pour, penser, peu ou prou, plus ou moins, plutôt, pour ainsi dire, pratiquement, prendre pour, presque, (à) proprement (parler), prototype, pur, quelque, réel, réellement, ressemblance, ressembler, sacré, s'agir, sembler, semblable, sens, seulement, similaire, similitude, sorte de, (le) summum (de), superbe, superbement, surnommer, symbole, symbolique, symboliquement, tel, tellement, tout, (se) transformer en, trope, trouver, un peu, véritable, véritablement, virtuel, virtuellement, vrai, vraiment, etc.

Il semblerait que les adjectifs de couleur, par le symbolisme qui leur est attaché, aient une propension à générer une acception métaphorique, comme le note C. Brooke-Rose [1958 : 245] :

35 *Seem*, tout comme *worth*, frise la comparaison et s'éloigne de la métaphore, et il nous semble que nous sommes dans la zone de passage de l'une à l'autre.

36 Nous considérons ici *faire* dans son rôle de copule, c'est-à-dire que le GN qui le suit, et qui semble fonctionner comme son COD, n'en est pas réellement un, mais forme avec la copule une sorte d'expression complexe : *faire chou blanc* ou *faire ses choux gras de quelque chose*. *Chou blanc* et *ses choux gras* ne sont pas des COD, ce que prouve l'impossibilité de dire : *?'Qu'a-t-il fait ?* si on attend une réponse comme *chou blanc* ou *ses choux gras* ; on s'attend plutôt à une question du type : *Que lui est-il arrivé ?*

Some adjectives bring their own symbolic meaning, so that they hardly change the noun into something else, but add the meaning, as in an equation of nouns. [...] This is especially true of adjectives of colour, which “replace” another adjectival idea.

Notons deux exemples de notre corpus, où le pivot métaphorique est seulement l'adjectif dans le premier, et l'ensemble dans adjectif + nom dans le second :

DIA44d Elle ne put comprendre la force avec laquelle je la serrai contre moi, car sa surprise me donnait la preuve qu'elle n'avait pas encore passé une nuit BLANCHE avec Jacques.

HOU28 *The only kinsman whom we have been able to trace was Rodger Baskerville, the youngest of three brothers of whom poor Sir Charles was the elder. The second brother, who died young, is the father of this lad Henry. The third, Rodger, was the BLACK SHEEP of the family.*

Il en va de même pour les noms propres à forte charge culturelle, bien que ces cas soient considérés par J. Tournier [1985 : 253-257] comme des cas de métonymies anthroponymiques.

Le rôle joué par ces marqueurs lexicaux va varier selon leur classe syntaxique : certains comme les adjectifs *vrai, réel, véritable*, etc. / *true, real, veritable*, etc. portent sur le substantif métaphorique et opèrent au niveau de la *notion-type*, alors que d'autres, comme les adverbes *littéralement, métaphoriquement, au sens figuré*, etc. / *literally, metaphorically, figuratively*, etc. opèrent au niveau *propositionnel* (adverbes de dit) ou bien au niveau *prédicatif* (adverbes de dire, marques de la forte présence de l'énonciateur qui indique le point de vue à adopter par rapport à son énoncé). Dans ce cas, ils modulent – tels les auxiliaires modaux – le nœud prédicatif, et par là même la vision de l'énonciation. Nous allons tenter de classer ces divers marqueurs lexicaux, dont le but est avant tout un renforcement de l'interprétation métaphorique, en partant de la typologie d'A. Goatly [1997 : 174-175] mais en la remaniant sur plusieurs points, car elle ne comporte pas moins de vingt catégories. Ce nombre nous semble trop important, d'autant plus que certaines peuvent être regroupées sans problème tandis que d'autres comme *Copular Similes* (*like, as*), *Clausal Similes* (*as if, as though*) et *Precision Similes and other comparisons* (*equivalent of, same as...*) ne sont pas des marqueurs de métaphore, même si nous avons vu que la comparaison peut venir renforcer une métaphore, sans pour autant la permettre car elle est toujours facultative ; nous reviendrons sur ce point § 8.5.1.

8.4.1 MARQUEURS LEXICAUX EXPLICITES

The words metaphor, metaphorical and metaphorically are obviously used as markers.

[Goatly 1997 : 172]

Nous nommons ces marqueurs « explicites » à l'instar d'A. Goatly [1997], car ils contiennent dans leur sémantisme la notion de « figure », de « métaphore », de « trope » ou de « symbole ». Ils peuvent par conséquent être qualifiés de marqueurs lexicaux métadiscursifs, car ils attirent l'attention du coénonciateur sur la langue et sa signification, et ici sur la polysémie et l'ambiguïté potentielle des termes employés métaphoriquement. Comme le note P. Ricœur [1979 : 151] pour l'ensemble du langage métaphorique :

This redirects language toward itself to the point that language may be said, in Roland Barthes' words, to "celebrate itself" rather than to celebrate the world.

En anglais, nous pouvons citer *acme, epitome, example, figurative, figuratively, figure, image, import, in a / one sense, in all senses, in both senses, in every sense, in more than one sense, instance, mean, meaning, metaphor, metaphorical, metaphorically (speaking), name, phrase, prototype, sign, signify, so to speak, symbol, symbolic, symbolically (speaking), token, trope, type, word, etc.*, et les marqueurs lexicaux suivants en français : *au sens figuré / métaphorique / imagé, (la) crème (de), en d'autres termes, exemple, expression, figure, figuré, image, imagé, métaphore, métaphorique, métaphoriquement, mot, pour ainsi dire, prototype, sens, (le) summum (de), symbole, symbolique, symboliquement, trope, etc.*

Leur apport sémantique porte directement sur le foyer métaphorique qu'ils modifient de façon métadiscursive et dont ils permettent de souligner le caractère métaphorique. Nous n'en citerons que deux exemples. En effet, ces cas sont d'autant plus rares que leur forme est explicite : leur abondance irait à l'encontre de la raison d'être de la métaphore dont ils permettent un décodage pour ainsi dire trop facile :

SPE134 "I've been with George," Lars went on, "and I can tell you – quite uncategorically – how he treated me, well... he treated me, like shit."
 "He DUMPED you!" Robin said, with a broad new sense of metaphor.

Dans ce passage, le commentaire du narrateur ne peut pas être qualifié de marqueur de métaphore, quoiqu'il insiste sur la nature métaphorique du terme figuré, *dumped*, qui joue sur le sens de « jeter », « plaquer » quelqu'un. La métaphore est vive, comme le suggère l'adjectif *new* ; on se trouve face à ce que J. Tournier [1990 : 51] appelle une polymétaphore.

SPE193 *How anyone could prefer the country, with its COWS AND SHEEP, both literal and figurative, was beyond him.*

Le narrateur utilise ici une métaphore zoomorphique, mais désire également renvoyer aux animaux réels, d'où son choix de jouer sur le sens propre et le sens figuré, procédé connu sous le nom de syllepse, ce que le marqueur explicite complexe *both literal and figurative* permet de véhiculer.

8.4.2 INTENSIFIEURS

Intensifier: A word (adverbial or adjectival in function) which has a typically heightening effect on the meaning of another element in a sentence.

[Crystal 1992 (1994) : 189]

Ces marqueurs lexicaux sont nommés *intensifieurs* car ils servent à intensifier le sémantisme du lexème sur lequel ils vont porter, à l'image de la définition proposée par D. Crystal [1992 (1994) : 189]. Ils peuvent se décomposer en adjectifs épithètes et adverbes selon leur portée. En anglais, on peut citer *absolutely, actually, another* (+ nom propre), *completely, fairly, fully, in fact, in the most literal sense, just, literal, literally, only, other, perfect, proper, quite, real, really, regular, simply, thoroughly, true, truly, utterly, veritable, etc.*

En français : *absolument, assez, au fond, aussi, autre* (+ nom propre), *en fait, en quelque sorte, entier, en vérité, fameux, finalement, inverse, joliment, littéral, littéralement, magnifiquement, même, opposé, parfait, propre, (à) proprement (parler), pur, réel, réellement, sacré, seulement, superbe, superbement, tel, tellement, tout, véritable, véritablement, vrai, vraiment, etc.*

Certains marqueurs lexicaux intensifieurs vont renforcer l'interprétation métaphorique, soit en soulignant le caractère paradoxal (*literal, literally, in the most literal sense, real, really, true, truly, veritable, etc.*), soit en insistant justement sur le caractère métaphorique des énoncés (*absolutely, actually, completely, fairly, fully, perfect, etc.*). À propos des marqueurs lexicaux de métaphores renforçant le caractère paradoxal de l'énonciation métaphorique, on trouve *vrai*³⁷ et *véritable* en français car, comme le souligne R. Martin [1983 (1992) : 30] :

[Les] adjectifs comme *vrai* ou *véritable*, [...] en tournure attributive, ont pour effet d'atténuer le propos : *Pierre a la scarlatine, c'est un vrai peau-rouge* (ce n'est évidemment pas un peau-rouge ; mais il est si rouge que l'on peut dire de lui, d'une certaine manière, qu'il est un peau-rouge).

Nous remarquons par ailleurs – et cela constitue un autre paradoxe constitutif de la métaphore – que sans *vrai* ou *véritable*, la phrase serait à interpréter au sens littéral, alors que le supplément de structure que constitue un de ces deux adjectifs pousse le coénonciateur à opter pour une interprétation métaphorique. Nous trouvons deux exemples dans notre corpus :

DIA14d Du reste, jusqu'ici, pour la bonne, il ne s'agissait encore que de répétition plus ou moins publique. Elle devait débiter le soir, selon l'usage, les girandoles lumineuses lui formant une *véritable* RAMPE.

DIA71 Rien de plus délicieux que cette soudaine intimité entre personnes qui se comprennent mal. Elle portait au cou une petite croix d'or, émaillée de bleu, qui pendait sur une robe assez laide que je réinventai à mon goût. Une *véritable* POUPÉE vivante.

Dans ces deux exemples, il est évident qu'il n'y a aucune « rampe » dans la situation extralinguistique, aucune « poupée » qui, de surcroît, serait vivante. L'adjectif *véritable* insiste ici sur la croyance de l'énonciateur au moment où il fait sa métaphore, et sur l'acceptation du jeu linguistique par le coénonciateur ; c'est comme si par l'utilisation de ces termes, l'énonciateur demandait au coénonciateur d'accepter son propre univers de croyance, univers dont il souligne la validité par ces marqueurs. On peut parler de marqueurs métadiscursifs dans le sens où ils ne portent pas sur le signifié, mais sur le choix du terme pour décrire la situation. Notons que dans DIA14d, un autre marqueur lexical vient annoncer la métaphore, le verbe *former*, qui sera classé en 8.4. Les deux marqueurs insistent ici sur la vérité du dit, et sur la raison du dire, et c'est pour cette raison qu'I. Tamba-Mecz [1981 : 142] met en relation ces marqueurs lexicaux avec la nature métadiscursive de l'énonciation métaphorique, énonciation dans laquelle la présence de l'énonciateur est plus marquée :

Des marqueurs énonciatifs tels que : *vrai, littéralement* [...] signifient : « je dis vraiment ce que je dis ». L'énonciateur prévient par là toute question remettant en cause son *dire* (plutôt que ce qui est dit).

Ce qu'elle confirme [Tamba-Mecz 1981 : 155] en notant que ces termes sont des « modalisateur[s] du dire [...] qui insiste[nt] sur la nécessité d'accepter à la lettre ce que l'on affirme ». Les adverbes comme *véritablement, vraiment, réellement et littéralement* « amènent à considérer la valeur de vérité d'un concept, et, par là, sa

37 C'est pourquoi il nous semble étonnant que P. Ricœur [1975 : 353] écrive que « seuls [...] les transcendantaux tels que être, bon, vrai, permettent une définition sans « défaut », c'est-à-dire indépendante de la matière quant à leur être », ce qui signifie que *vrai* ne peut pas être trouvé dans un énoncé métaphorique, ce qui n'est évidemment pas le cas.

littéralité » [Ferrari 1997 : 64]. J. Schlanger [1971 : 16] utilise le terme « adjectif de justification analogique » pour désigner les adjectifs comme *véritable*, *réel*, *vrai*, etc. qui peuvent filtrer l'interprétation métaphorique. Nous allons voir que le même paradoxe se retrouve en anglais avec l'adverbe *literally*, grâce à quelques exemples contenant cet adverbe et donnant lieu à une interprétation métaphorique³⁸, recueillis dans le *British National Corpus* (le marqueur lexical permettant la lecture métaphorique est en romain) :

- AAF296 *Where are these men when, as you say, there are men literally GETTING AWAY WITH MURDER?*
- ACL909 *The year she died Sir Walter Raleigh was in South America, on his last ill-fated search for Eldorado: he had, like many of his contemporaries, quite literally PUT HIS LIFE ON THE LINE to find this worldly paradise.*
- ARG 1806 *As we praise God for all our circumstances, seeing them in the light of his presence and love, then we become literally "THANKFUL PERSONS", transfused by a new radiance of joy and thanksgiving.*
- CBF 6595 *"People were literally RUNNING FOR THEIR LIVES but I was rooted to the spot."*
- CEA 106 *On the scaffold the Löwe ran considerable risks, literally TAKING HIS LIFE INTO HIS HANDS, for should he be required to support the victim, an ill-considered positioning of his own body or limbs, or an ill-judged swing of the sword, could result in instant amputation or worse.*
- CJV 931 *So gripped did I become with my inability to proceed at one point, that I almost became benighted through ignoring what was literally A KEYHOLE THROUGH THE ROCK.*
- EBT 2419 *They are literally "RUNNING" into the twentieth century.*
- EDT 521 *Other winners CASHED IN ON THEIR SUCCESS, quite literally.*
- FBN 1943 *The fish was revived by being placed back in the water, and literally GIVEN AN UNDERWATER LIP-TO-LIP KISS OF LIFE AND HELL.*
- K78 201 *And in the nineteen thirties America went into the worst economic depression it's ever seen and the state governments were literally OVERWHELMED BY THE ECONOMIC HARDSHIP AND THE ECONOMIC PROBLEMS and the federal government came galloping to the rescue.*

Tous les segments qui suivent l'adverbe *literally* sont métaphoriques, mais avec *literally*, l'énonciateur indique que les segments métaphoriques sont *presque* à prendre au sens littéral. Pourquoi ?

Rappelons que la métaphore est fondée sur une série de paradoxes référentiels – voire linguistiques. On est ici loin d'un *almost*³⁹ avec lequel, comme C. Delmas [1987 : 35-36] le rappelle,

Il ne s'agit que de *dire* métaphorique. [...] Le réel se trouve comme mis entre parenthèses (transparentes) par la métaopération. Avec ALMOST, c'est la *relation* qui importe, et non le réel.

Almost dit explicitement que c'est « presque » comme cela, mais que ça ne l'est pas réellement. Mais comment rendre compte de cette utilisation de *literally*, qui dit

38 Ce qui est remarquable dans le cas de l'adverbe *littéralement* / *literally*, c'est qu'il est plus souvent utilisé pour annoncer un énoncé métaphorique que pour annoncer un énoncé littéral. Dans le corpus de S. Ferrari [1997 : 78-81] sur les 36 emplois de *littéralement*, 32 sont métaphoriques.

39 V. § 8.4.3.

justement le contraire ? Les énoncés n'ont pas besoin de lui pour être compris comme métaphoriques. Il apparaît donc qu'il *renforce* la contradiction contenue dans l'énonciation métaphorique, et lui donne une dimension hyperbolique, comme le note A. Goatly [1997 : 173] :

Literally implies the need for intensification of the truth claim. Alternatively literally can be viewed as a means of strengthening the metaphorical contradiction.

Nous pouvons aussi noter que cet adverbe ne s'utilise généralement qu'avec des métaphores plus ou moins lexicalisées, c'est-à-dire qui s'acheminent vers le langage littéral ; l'utilisation de *literally* est alors un peu moins paradoxale... Dans l'exemple 1, *literally* permet de raviver le sens littéral de *get away* (déplacement spatial) en l'opposant au *be* statique contenu dans le segment précédent, tout en conservant le sens métaphorique de *get away with...*, « se tirer de... » – une syllepse. Quoi qu'il en soit, *literally* et les adverbes jouant le même rôle sont des « adverbes de dire » selon O. Ducrot, c'est-à-dire qu'ils portent non pas tant sur le *dictum* que sur le *modus*. Avec les énoncés en *I can literally SAY that...*, on est avant tout dans la modalisation.

Concluons par un exemple dans lequel *literally* permet aussi de jouer sur le sens métaphorique (« effacer ») et sur le sens littéral (« laver », comme le montre le terme *water*) :

SHU219a *And all this suddenly and literally WASHED AWAY by Dad's visible recoil and audible gasp of cowardice at the icy temperature of the water which has just licked over his foot.*

La relation se situe ici entre l'acception littérale et l'acception métaphorique, sans que l'une ne prime réellement sur l'autre, ce qui rappelle le flou constitutif de toute énonciation métaphorique.

8.4.3 HEDGES / HEDGING FORMS

Même quand il est considéré comme fonction sémiotique complexe, le produit de l'invention est toujours un signe « imprécis ». Les inventions ne s'organisent pas selon un système d'oppositions nettes, mais le long d'un continuum gradué qui dépend plus d'un hypocodage que d'un véritable codage.

[Eco 1976 (1996) : 111-112]

Bon nombre de marqueurs lexicaux sont ce que l'on nomme en anglais des *hedging forms* ou *hedges*, ces formes que R. Martin [1983 (1992) : 30] appelle des « quantificateurs flous » en français, et G. Kleiber [1994 : 51] des « enclosures ». Ce sont des formes lexicales qui mettent en relief le flou constitutif du langage, et dont G. Lakoff [1972 : 195] donne la définition suivante : “(the words, phrases or larger syntactic structures) whose meaning implicitly involves fuzziness”. Parmi ces *hedges*, on peut noter des termes anglais comme *a bit of*, *a little*, *almost*, *another* (+ nom propre), *as it were*, *a touch*, *bizarre*, *curious*, *different*, *half*, *if not*, *in a / one way*, *(a) kind of*, *more or less*, *new* (+ nom propre), *not exactly / precisely / quite*, *not so much... as...*, *odd*, *peculiar*, *practically*, *pretty much*, *pretty nearly*, *rather*, *some*, *something of*, *somewhat*, *(a) sort of*, *strange*, *unusual*, *virtual*, *virtually*, etc. En français, on trouve des termes comme : *autre* (+ nom propre), *bizarre*, *contraire*, *curieux*, *différent*, *espèce*, *étrange*, *(un) genre (de)*, *ne... que*, *ne plus...*

que, nouveau (+ nom propre), on dirait, plus ou moins, plutôt, pratiquement, presque, quelque, sorte de, virtuel, virtuellement, etc.

Ces marqueurs permettent d'atténuer l'invraisemblance en indiquant que la relation prédicative a de bonnes chances d'être valable – et par conséquent valide – car on se situe dans un autre univers de croyance, un autre espace énonciatif qui n'obéit pas aux règles conventionnelles du monde extralinguistique tel que l'on en a une perception littérale, mais que « l'énonciateur a conscience d'un décalage entre ce qu'il sait et ce qu'il ressent, mais qu'il tient à communiquer son impression, même si elle est illusoire » [Tamba-Mecz 1981 : 163]. Il est intéressant de voir que ces termes dont le rôle initial est de signaler les approximations linguistiques⁴⁰ permettent également de coder le sens métaphorique. I. Tamba-Mecz [1981 : 156] note qu'avec ces termes, l'énonciateur sort de la logique du vrai et du faux, pour s'engager dans une logique du possible :

Le locuteur présente une assertion sur la « modalité » du possible et non du vrai. Il efface de la sorte « l'irréalité » qu'implique l'exagération, et atténue cette dernière ou la dissimule en la réduisant à une virtualité, présentée sous la forme d'un *comme si*, d'un *presque* ou d'un *pour ainsi dire*.

Ces termes regroupent ce qu'A. Goatly [1997 : 176] nomme les *minimizers, diminishers, compromisers, approximators*. Parmi ces termes se trouvent des adjectifs qui indiquent que la validation de l'énoncé, voire l'énoncé même peut paraître bizarre, mais que l'énonciateur a pourtant toutes les raisons de le formuler ainsi, à l'image des adjectifs *bizarre, curious, odd, peculiar, strange, unusual* en anglais, et *bizarre, curieux, étrange* en français. Si nous prenons des exemples tirés de notre corpus en anglais, nous trouvons les énoncés suivants :

INT9b *This evening, when I am both here and not here – almost A GHOST, already – I will not drink, get stoned, or argue.*

L'utilisation de l'adverbe *almost* (notons au passage que *nearly* aurait été impossible) code cette lecture métaphorique au niveau linguistique, plus précisément au niveau lexical, et permet de véhiculer le sens métaphorique créé entre *I* et *ghost*. L'adverbe *almost* montre bien que le personnage partage des sèmes communs avec ceux du lexème *fantôme*, mais pas tous les sèmes de ce lexème, d'où une lecture métaphorique. Le rôle joué par l'adverbe *almost* ici est bien celui d'« une mise entre parenthèses d'une partie des sèmes constitutifs du lexème employé » [Le Guern 1973 : 15]. C. Delmas [1987 : 34] étudie la différence entre *nearly* et *almost*, deux opérateurs qu'il oppose, car *almost*, contrairement à *nearly*, n'est pas « un calque du réel, mais une réalité liée à la vision (structuration) de l'énonciateur » :

ALMOST impose une validité qui *NE s'appuie PAS* sur les idées que l'on se fait des choses. Cette négation, que nous venons de souligner au moyen de capitales, ne naît que des mises en relation limitées à l'énonciateur.

Il n'est alors pas étonnant que l'exemple suivant donné par C. Delmas [1987 : 34] soit un cas d'énoncé métaphorique, introduit par *almost*, là où *nearly* aurait été impossible :

Sometimes when I'm waking up, I have a feeling — I can *almost put my finger on it* — it's sort of a half memory about loving somebody who was very, very good. But maybe I made that up.

40 Rappelons que le concept de *hedge* s'est développé avec la théorie des *fuzzy sets* de L. A. Zadeh.

[...] Le contexte vient préciser que l'extralinguistique ne permet pas à l'énonciateur de valider la structuration sur le mode de la conformité. [...] On ne pourrait « mettre le doigt » sur un « sentiment » que dans l'ordre de la métaphore. Nous sommes ici dans le domaine d'une relation très abstraite.

Mais pourquoi *nearly* aurait-il été impossible dans ce contexte ? Tout simplement, parce qu'il ne permet pas de véhiculer ce que C. Delmas [1987] nomme la « négation métalinguistique »⁴¹ nécessaire à la métaphore, c'est-à-dire le fait que le réel ne soit pas définitoire de l'énonciation linguistique ; *nearly* ne peut rapprocher que deux plans, deux domaines notionnels ayant tout de même des similarités « objectives » dans l'extralinguistique, et c'est la raison pour laquelle C. Delmas [1987 : 39] conclut sur *almost* en disant que :

[Avec ALMOST] la structuration n'est plus garante de la réalité concrète, ou, en tous cas, l'est moins, mais est garante de celle qui n'existe que par les opérations de l'énonciateur.

De façon assez intéressante, on pourrait utiliser cette définition, mot pour mot, pour définir la métaphore. Notons finalement que *presque* joue le même rôle en français :

COE73 Loulou, dans son isolement, était *presque* un FILS, un AMOUREUX.

Terminons par quelques exemples :

INT22 *Every day there are deliveries of newspapers, books, alcohol, food and, often, of furniture. Our front path is a kind of THOROUGHFARE FOR THE SERVICE INDUSTRIES.*

A kind of, qui peut ici jouer le rôle de prédéterminant, va modifier le sémantisme du substantif qu'il précède : l'allée devant la maison se trouve être mise en relation avec une voie à grande circulation, mais ce n'en est pas littéralement une. Là aussi, le sens de la métaphore se situe à mi-chemin, ce que *a kind of* nous semble bien exemplifier, tout comme *une sorte de* dans l'exemple suivant en français :

DIA15b Les pompiers d'une petite commune étant des « volontaires », ils s'occupent tout le jour d'autre chose que de pompes. C'est le laitier, le pâtissier, le serrurier, qui, leur travail fini, viendront éteindre l'incendie, s'il ne s'est pas éteint de lui-même. Dès la mobilisation, nos pompiers formèrent en outre *une sorte de* MILICE mystérieuse faisant des patrouilles, des manœuvres et des rondes de nuit.

Les exemples suivants obéissent au même principe :

SHU187b *He starts to see the publication of his memoirs in a quite different LIGHT.*

De par l'adjectif *different*, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une nouvelle perception, d'une vision différente, c'est-à-dire inhabituelle de la notion, comme dans l'exemple suivant :

INT54 *If Marx had been our begetter, the ideologue of the century's first half, Freud was our new FATHER, as we turned inwards.*

New marque ici la nouvelle perception, et on pourrait aller jusqu'à dire qu'il indique au coénonciateur qu'il se situe dans un « nouvel » univers de croyance, d'où l'utilisation linguistique et métalinguistique de cet adjectif. Dans SHU187b, la nouvelle perception est également indiquée par *see*, qui appartient aux verbes de perception sur lesquels nous allons maintenant nous pencher.

8.4.4 TERMES DE PERCEPTION, DE PROCESSUS COGNITIFS OU DE DIRE

With [mental processes of perception] the author signals to the reader that he should have doubts about the truth of the statement.

[Goatly 1997 : 186]

L'utilisation de verbes de perception ou de substantifs dont le sémantisme est lié à la perception n'est pas étonnante, la métaphore représentant une perception subjective d'un énonciateur à un moment d'énonciation ⁴². En effet, la métaphore est toujours une métaphore pour quelqu'un, dans un cadre énonciatif particulier. Comme verbes, on peut citer : *appear, feel, look, seem, sound, taste, etc.*, en anglais, *avoir l'air de, avoir l'impression de, donner l'impression que / de, paraître, sembler, etc.*, en français ; on trouve également des verbes de dire comme *call, be called, dub, refer to, say, swear*, en anglais, auxquels on pourrait ajouter l'expression *so to speak*, ainsi que *appeler, dire, nommer, surnommer* et l'expression *pour ainsi dire*, en français. On trouve également de réels verbes de cognition, que l'on pourrait classer comme des verbes de perception intellectuelle, à l'exemple de *believe, consider, be considered, find, imagine, regard, take for, think*, en anglais, et *croire, croire voir, donner pour, imaginer, penser, prendre pour, trouver* en français. Nous pourrions aussi classer dans cette catégorie les adjectifs du type *bizarre, curious, imaginary, imagined, incredible, invisible, odd, peculiar, strange, unbelievable, unreal, unusual, worth, etc.*, pour l'anglais, et *bizarre, curieux, imaginaire, imaginé, incroyable, etc.* pour le français. Nous avons déjà inclus ces adjectifs dans la catégorie *hedges*, mais nous pouvons également les classer dans celle-ci, car tous ces adjectifs renvoient de manière appréciative à des processus cognitifs dont la validité « objective » n'est pas établie de façon certaine, ce qui est totalement en accord avec la raison d'être de la métaphore. On retrouve cette même appréciation subjective dans les substantifs qui marquent une perception ⁴³ : *chimera, delusion, fancy, fantasy, hallucination, illusion, imagination, impression, mirage, phantom, spectre, etc.* Ces substantifs contiennent dans leur sémantisme l'idée que la vision que l'on se fait du réel n'est pas entièrement fiable, car elle est sujette à d'autres perceptions, essentiellement d'ordre métaphorique. Avec le supplément de structure que constituent ces types de marqueurs lexicaux, l'énonciateur dit implicitement qu'il est personnellement à la source de la métaphore, et que celle-ci n'est que sa vision subjective de la réalité.

C'est cette vision subjective qu'illustrent les exemples suivants :

INT56 *A lone middle-aged woman with kids doesn't have much cachet, and Susan is always aware of her status. Successful and well-off, I was considered A CATCH, once.*

Au lieu de dire *I was a catch*, l'énonciateur utilise une forme passive, que l'on pourrait remplacer par une forme active *grosso modo* correspondante : *the people I knew / my friends... considered me a catch*. L'utilisation du verbe *consider* montre clairement qu'il s'agit d'une vision particulière – irons-nous jusqu'à dire subjective – de lui-même, comme un « beau parti ».

42 V. Jamet [2008a].

43 Nous rejetons *misperception terms* [Goatly 1997 : 174] qui laisse entendre que la métaphore est une vision erronée, conception qui semble d'ailleurs bizarre venant d'un cognitiviste.

- INT29a *At university he was the brightest of our year, and was considered something of A MARTYR for becoming a teacher.*

Cet exemple combine de façon intéressante deux marqueurs lexicaux de métaphore : *consider*, dont nous venons de parler, et *something of*, un « *hedge* », qui montre que *he* ne répond pas à la définition prototypique que l'on pourrait se faire de *martyr* : en effet, il n'est un martyr que par certains côtés, de façon imagée, par son intention de devenir enseignant.

- INT73b *All the same, as we entered the room I stumbled, fancying I could hear the HOWLS of pitiable couples TRAPPED together for ever within the walls.*

Dans cet énoncé, la métaphore est explicitement annoncée par *fancying*, afin que le coénonciateur soit réellement conscient que c'est la vision personnelle de l'énonciateur que ce dernier lui présente, son univers de croyance, et non pas la réalité extralinguistique. L'utilisation du terme est du ressort du métadiscursif, car c'est une indication de la langue pour décoder le discours, comme le rappelle F. Récanati [1979 : 7] lorsqu'il écrit que « dans le sens d'un énoncé se réfléchit le fait de son énonciation ».

Ces marqueurs sont assez productifs par rapport aux autres marqueurs lexicaux, comme le montre le nombre assez important d'exemples relevés dans notre corpus, aussi bien en anglais qu'en français (mêmes conventions que précédemment) :

- INT18c *A nerve in my eyes is throbbing. My hands seem to be shaking. I feel HOLLOW and my nerves RAW, as if I have been pierced by something fatal.*

- INT64b *I met her – or picked her up; I was in that kind of mood one Sunday afternoon, feeling MAGNETIC or “ON” – in a theatre café in London.*

- INT20 *They smoked pot or “SHIT” as it was called, and took LSD, even during classes.*

- INT62a *Nina, I remember, said I am inflexible. She called me A TYRANT.*

- INT40a *I am still standing upright, but something is moving and I would rather it didn't. Yes, it is me. I seem to be SWAYING.*

Newsweek (Breaking 34-37) *All this explains why diplomats have never been more optimistic. But there's more: the mood among Cypriots has changed as well. U.N. Special Envoy Alvaro de Soto calls it “A NEW WIND THAT IS BLOWING” — a growing realization by ordinary people on both sides that it's time to put old grievances behind them. And the economic divide is vast. Turkish Cyprus is poor and seems STUCK in a time warp, with shoe-shine boys, dilapidated cars and cafés with (Turkish) newspapers on sticks.*

- DIA53a René, pour qui l'amour, dans l'amour, *semblait* UN BAGAGE ENCOMBRANT, me plaisait sur ma passion pour Marthe. Ne pouvant supporter ses pointes, je lui dis lâchement que je n'avais pas de véritable amour.

- DIA90a Il voulait que j'y retournasse avec lui : « On ne manque pas une fête pareille. » Je n'osais refuser. Je craignais de *paraître* UN MONSTRE.

Une remarque s'impose : ces marqueurs lexicaux de métaphore semblent avoir un trait commun, à savoir l'incomplétude, l'indétermination sémantique. Ceci va bien dans le sens du processus de métaphorisation, qui retranche une partie des sèmes du lexème pour n'en garder que quelques-uns nécessaires sur lesquels il peut justement se fonder et avoir lieu. Également, la difficulté à définir clairement et de façon univoque ce que *martyr* signifie réellement dans l'exemple INT29a, ce qui

exhibe le rôle du flou constitutif de toute métaphore. On voit bien que la langue code et garde des traces des opérations cognitives sous-jacentes aussi bien par le lexique que par son organisation interne – disons par la grammaire – point que nous aborderons dans le chapitre 9.

8.4.5 TERMES MIMÉTIQUES

Presumably the point of mimesis is to produce the willing suspension of disbelief associated with Phenomenalistic metaphor, if not outright illusion.

[Goatly 1997 : 178]

Cette catégorie est l'avant-dernière des marqueurs lexicaux de métaphore. Tous les vocables classés ici comportent l'idée d'imitation, mais pas forcément une imitation secondaire par rapport au langage littéral ; il s'agirait plutôt d'une autre perception de la réalité, et ces termes sont justement utilisés pour attirer l'attention du coénonciateur sur cet aspect : *artificial, caricature, effigy, image, imitation, likeness, mock, model, parody, picture, pass for, plan, play, pretend, serve for*, etc., sont les plus courants en anglais. En français, on peut citer à la manière / façon de, avoir pour, caricature, de la même manière / façon / sorte que, de manière / façon similaire à, égal, également, identique, incarné, incarner, jouer (à), manière, pareil, pareillement à, passer pour, ressemblance, ressembler, sembler, semblable, similaire, similitude, etc. Il est intéressant de noter que le verbe *jouer* en français – tout comme *play* en anglais – permet de véhiculer une interprétation métaphorique, comme dans *il joue (à) l'apprenti-sorcier*. Notons tout d'abord que le complément « apprenti-sorcier » est objet d'un point de vue syntaxique, mais attribut d'un point de vue sémantique⁴⁴, car *jouer (à) l'apprenti-sorcier* est une expression complète, constituée d'un nom composé *apprenti-sorcier*, qui comme nous l'avons vu, est propice à une interprétation métaphorique, même si ce n'est qu'avec le verbe *jouer* que l'interprétation métaphorique a le plus de chances d'émerger. Il est intéressant de noter que par une sorte d'effet de réverbération⁴⁵ le verbe lui-même se charge d'un sens métaphorique, car il n'est nullement question de *jouer* au sens premier du terme, mais dans le sens d'*act out*. Finalement, notons une fois de plus que *il joue (à) l'apprenti-sorcier* peut très bien – dans un contexte particulier – être pris au sens littéral, par exemple d'un enfant qui joue réellement au sorcier en cours d'apprentissage ; cependant, vue la lexicalisation de l'expression, la lecture métaphorique – de moins en moins perçue comme telle d'ailleurs – émerge plus facilement. La traduction anglaise donnée par le dictionnaire *Hachette-Oxford* est révélatrice à se sujet : “*open a Pandora's box*”, traduction recourant à une métaphore.

Citons deux exemples en français, aucun n'apparaissant en anglais dans notre corpus :

DIA9b Je n'ai jamais été un rêveur. Ce qui *semble* rêve aux autres, plus crédules, me paraissait à moi aussi réel que le fromage au chat, malgré la cloche de verre. Pourtant la CLOCHE existe.

LA CLOCHE SE CASSANT, LE CHAT EN PROFITE, MÊME SI CE SONT SES MAÎTRES
QUI LA CASSENT ET S'Y COUPENT LES MAINS.

44 Nous verrons ultérieurement que l'énonciation métaphorique va bouleverser les catégories grammaticales traditionnelles, en opérant une redistribution des rôles thématiques.

45 Ce terme est à relier à la théorie de l'interaction.

- DIA53a René, pour qui l'amour, dans l'amour, *semblait* UN BAGAGE ENCOMBRANT, me plaisait sur ma passion pour Marthe. Ne pouvant supporter ses pointes, je lui dis lâchement que je n'avais pas de véritable amour.

Les deux occurrences de *sembler* insistent sur la nouvelle perception subjective de la réalité. Il est intéressant de remarquer que d'autres marqueurs apparaissent en combinaison avec celui qui nous préoccupe ici : *paraissait* et *réel* dans DIA9b. Là encore, il faut noter ce phénomène courant qui consiste à combiner les marqueurs de métaphore afin que celle-ci soit correctement décodée.

8.4.6 TERMES DE CHANGEMENT D'ÉTAT

What I shall argue is that the use of metaphor is one of many devices available to the scientific community to accomplish the task of accommodation of language to the clausal structure of the world. By this I mean the task of introducing terminology, and modifying usage of existing terminology, so that linguistic categories are available which describe the causally and explanatory significant features of the world.

[Boyd 1993 : 483]

Bien qu'ils ne soient pas répertoriés par A. Goatly, il nous semble que certains termes lexicaux marquant le changement d'état permettent d'introduire une métaphore, voire de la rendre possible, car métaphoriquement, le changement d'état devient changement de vision ; on se souvient des métaphorisations de prépositions du domaine spatial vers le domaine temporel, ou vers d'autres domaines plus abstraits, et c'est le même processus qui est à l'œuvre ici. On citera *become*, *make (into)*, *transform (into)*, *turn (into)* en anglais, et *se changer en*, *devenir*, *faire*, *former*, *(se) métamorphoser (en)*, *(se) transformer en* en français. Il est intéressant de noter que les prépositions utilisées avec ces verbes en anglais sont *for* et *into*, prépositions qui marquent toutes deux le changement d'état, la visée d'un point, et *en* en français. Le supplément de structure marqué par ces verbes de changement d'état permet l'identification relationnelle de deux domaines, le domaine source étant vu par le prisme du domaine cible.

Certains exemples métaphoriques de notre corpus comportent ces verbes de changement d'état :

- INT11c *I should, too, consider what it is I love about life and other people. Otherwise, I will turn the future into A WASTELAND, eliminating possibility before anything can develop.*

Le sémantisme même du verbe *turn into* code bien cette idée d'un passage d'un domaine source à un domaine cible, caractéristique de la métaphore. La vision (réelle) du futur est transformée en vision (métaphorique, imagée) de terrain vague. Cette idée de changement d'état se retrouve dans l'exemple suivant, faisant appel à l'opérateur lexical *make* :

- INT29b *He doesn't often come into the city; the rush and uproar make his head WHIRL.*

Le même phénomène se trouve en français :

- DIA29b Manquer la classe voulait dire, selon moi, que j'étais amoureux de Marthe. Je me trompais. Marthe ne m'était que le prétexte de cette école buisson-

nière. Et la preuve, c'est qu'après avoir goûté en compagnie de Marthe aux charmes de la liberté, je voulus y goûter seul, puis faire des adeptes. La liberté me *devint* vite une DROGUE.

Le verbe *devenir* marque clairement le changement d'état, le passage d'un état A à un état B, tout comme *become* en anglais, les deux verbes étant composés d'un verbe de mouvement, *venir* et *come*. Dans cet exemple, il y a identification entre la liberté et la drogue ; par cette identification, la liberté est vue différemment, comme quelque chose dont on ne peut plus se passer, et la perception de la drogue change également, de par son identification métaphorique avec la liberté.

Nous avons déjà signalé le caractère combinatoire de ces procédés, et il est également présent ici. Pour conclure cette section, citons un exemple particulièrement intéressant, où trois marqueurs lexicaux se trouvent combinés pour signaler le sens métaphorique :

SHU25-26 *Everyone is trying to STRIP EVERYONE ELSE BARE, and everyone, at the same time, is trying not to BE STRIPPED BARE himself. Oh yes, I know, in one sense, this is almost literally true.*

Il ne s'agit nullement dans cet énoncé de mettre quelqu'un à nu physiquement, mais de découvrir le plus profond de son être, ce que les trois lexèmes *in one sense*, *almost* et *literally true* semblent indiquer, comme si l'énonciateur désirait réduire le flou inhérent à la métaphore grâce à cette surcharge d'opérateurs lexicaux, permettant ainsi une interprétation métaphorique qui ne « laisse pas de doute » pour le coénonciateur, comme dans l'exemple suivant en français, déjà cité, où il y a également combinaison de trois marqueurs lexicaux : *sembler*, *paraître* et *réel* :

DIA9b Je n'ai jamais été un rêveur. Ce qui *semble* rêve aux autres, plus crédules, me *paraissait* à moi aussi *réel* que le fromage au chat, malgré la cloche de verre. Pourtant LA CLOCHE existe.

Parfois, le marquage métaphorique est moins évident qu'avec les marqueurs lexicaux que nous venons de passer en revue, car c'est la sémantique qui va se charger de « préparer » l'interprétation métaphorique, comme nous allons le voir dans la section suivante.

8.5 RÉSEAU LEXICO-SÉMANTIQUE DE LEXÈMES LITTÉRAUX, COMPARAISONS OU MÉTAPHORES

Les figures de rhétorique ne se révèlent en effet comme des figures que dans le discours : si elles ont une actualité en *linguistique*, c'est en premier lieu dans une *linguistique du discours*, dans une linguistique « performancielle ».

[Landheer 1994 : 6]

Nous avons noté à plusieurs reprises que la métaphore ne pouvait arriver « comme un cheveu sur la soupe », et qu'elle nécessitait par conséquent un certain frayage contextuel. En d'autres termes, on peut dire que le phénomène de métaphorisation implique celui de « présupposition ». Nous nous sommes aperçu qu'il y avait des indices cotextuels qui expliquaient et justifiaient l'emploi d'une métaphore dans un énoncé donné. Un énoncé métaphorique n'arrive jamais sans que l'énonciateur n'ait préparé son arrivée pour son coénonciateur, au risque de ne pas se faire comprendre

ou, pire encore, de mal se faire comprendre⁴⁶. De plus, le présupposé peut également se comprendre culturellement, car une métaphore est toujours située dans un environnement culturel donné, et repose toujours sur des connaissances culturelles communes, donc déjà existantes. Par conséquent, on pourrait aller jusqu'à dire qu'une métaphore n'est que très rarement une métaphore vive, car elle repose toujours sur un préconstruit culturel, comme le note A. Henry [1971 : 72] :

Un champ métaphorique serait un produit objectif et potentiel qui fait partie de la langue en tant qu'institution sociale. [...] Le plus souvent, le locuteur ne crée pas véritablement une métaphore vraiment originale, il exploite les champs existants, il actualise des métaphores déjà potentielles.

Ceci est très proche de ce que disent G. Lakoff et M. Johnson lorsqu'ils constatent que les métaphores linguistiques sont fondées sur des métaphores conceptuelles qui elles, sont du registre des connaissances communes, partagées par un groupe, une société, etc. Les énoncés métaphoriques montrent donc une forte dépendance par rapport au contexte d'énonciation – tout du moins ceux dont la lexicalisation n'a pas encore effacé l'origine métaphorique – et leur interprétation ne saurait avoir lieu sans ce contexte d'énonciation, comme nous l'avons déjà souligné. Nous avons dégagé deux types de cas où la métaphore était annoncée par un phénomène cotextuel, car s'inscrivant dans un champ lexico-sémantique déjà présent dans le cotexte gauche :

- La métaphore est explicitée par une comparaison, qui peut intervenir aussi bien dans le cotexte gauche que dans le cotexte droit.
- La métaphore est explicitée par une autre métaphore qui lui sert de support sémantique, pouvant aller jusqu'à la métaphore filée, voire l'allégorie.

La *relation* se trouve alors dans le ou les liens sémantiques créés par cet ensemble que constitue le supplément de structure cotextuelle. La métaphore, sauf si elle est lexicalisée, obéit à une dépendance cotextuelle ou contextuelle, comme nous allons tenter de le montrer par les exemples qui suivent, et comme l'avait déjà perçu C. Brooke-Rose [1958 : 38] : *"Sometimes the meaning of Simple Replacement metaphors can depend on a previous comparison"*, ou *"Simple Replacement can often be helped out by, and indeed depend on, other metaphors in the sentence"* [Brooke-Rose 1958 : 41]. Il apparaît donc qu'une métaphore à foyer nominal simple – c'est-à-dire à substantif non construit, non complexifié – ne peut réellement apparaître et être reconnue comme métaphore si elle n'est pas « frayée » cotextuellement ou contextuellement. Cette remarque n'est valable que pour ce type de métaphore car, comme le rappelle C. Brooke-Rose [1958 : 66], *"most Simple Replacement metaphors are in fact used in prolonged metaphor or conceit, rather than entirely alone"*, la dernière partie de la phrase devant être comprise comme « sans supplément de structure ». Cette hypothèse nous semble également valable pour la métaphore verbale ; en effet, on cite souvent le fameux exemple de C. Baudelaire, « la lune rêve » dans le poème « Tristesse de la lune », et l'on pourrait en déduire que cette métaphore verbale qui joue sur un de ses actants, ici le sujet, ne présente aucun degré de complexification. Cependant, on oublie que cette métaphore n'a pas été produite dans un vide, et il faut alors se pencher sur le cotexte discursif du poème : « Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ». Il apparaît que malgré le fragment souvent cité, il y a bel et bien une complexification : « avec plus de paresse ». Une

46 Ce qui n'est nullement le cas des énoncés comparatifs qui eux, peuvent très bien arriver « comme un cheveu sur la soupe ».

autre façon de rendre compte du travail de complexification, du supplément de structure pour les métaphores à foyer verbal, est le frayage, qu'il soit anaphorique ou cataphorique pour annoncer la métaphore. Il s'agit alors d'un supplément de structure lexical, voire textuel :

*Ce soir, la lune RÊVE avec plus de paresse ;
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui d'une main distraite et légère caresse
Avant de s'endormir le contour de ses seins [...]*

Quelle que soit l'explication choisie, celle-ci ne peut trouver sa justification que dans la situation d'énonciation particulière qui a vu la naissance de l'énoncé métaphorique. Que dire alors de l'expression métaphorique verbale : *la lune boit* ? Ici, il nous semble que c'est un cas de catachrèse, de métaphore lexicalisée, que tout un chacun doit connaître comme un lexème littéral ⁴⁷ : lorsque l'on regarde la lune le soir, et qu'elle apparaît floue, on dit qu'elle boit car cela annonce la pluie pour le lendemain. Une autre explication est le changement de valence : le verbe *boire*, généralement transitif, est ici utilisé de façon intransitive. C'est pourquoi lorsque F. Soublin et J. Tamine [1975 : 330] écrivent que « la plupart des emplois figurés des verbes ne se laissent repérer par aucune propriété remarquable : *il a dévoré son gâteau, il a dévoré son roman* », nous ne pouvons qu'être en désaccord sur le fond, car comme le note le dictionnaire *Hachette-Oxford* pour « dévorer » :

verbe transitif : 1. (consommer) *to devour* [nourriture, proie, livre]

Il s'agit clairement d'une métaphore verbale complètement lexicalisée, et qui ne nécessite par conséquent plus de supplément de structure, supplément de structure qui devait cependant être présent, que ce soit lexicalement, morphologiquement ou syntaxiquement lorsque la métaphore était encore vive. De tout ceci, nous pouvons conclure que le frayage textuel, qu'il soit cataphorique ou anaphorique, permet de véhiculer la lecture métaphorique, comme nous allons le vérifier avec quelques exemples tirés de notre corpus dans lesquels nous avons souligné les segments constituant le frayage :

Gottman says one quick way to test whether a couple still has a chance is to ask what initially attracted them to each other. If they can recall those magic first moments (and smile when they talk about them), all is not lost. "We can still FAN THE EMBERS," says Gottman. For all the rest of us, there's hope. (Newsweek, April 26, 1999 : 69)

Il y a encore quelques années, Newman, Redford et autres Costner *coiffaient* tous les concurrents *au poteau*. Cette fois, c'est au tour de Brad Pitt [...] de CARACOLER EN TÊTE des sondages qui élisent l'acteur le plus sexy. (*Télé Z*, 21-27 août 1999 : 4)

Dans cet exemple, il est intéressant de voir que les deux métaphores s'auto-justifient et permettent ainsi la lecture métaphorique, même si elles ont également un supplément de structure : *coiffer au poteau* est un cas de composition V + Cpl_t, tout comme *caracoler en tête*.

COVID-13 For some reason, Catherine found it disturbing [...] She half-staggered out into the spring twilight [...] *In that moment* she knew again one of those devastating moments of panic [...] They were moments when everything seemed unreal and she could almost physically feel the sand shifting beneath her hopes. [...]

⁴⁷ C'est une réalité linguistique dans la région rurale où nous habitons mais des collègues « citadins » nous ont assuré ne pas connaître cette expression.

By the time they had returned to Martingale she had pulled herself together and THE BLACK PALL HAD LIFTED.

Cet exemple illustre le caractère de concision de la métaphore, qui reprend en quelques mots l'intégralité des énoncés précédents, tout en y ajoutant quelque chose.

DIM18 *Ce n'est pas le flacon de rouge Garriguet qui l'enflamme. Plutôt une juste colère, qui vient à l'amorce de la digestion titiller son pouvoir d'indignation. C'est plus fort que lui.*

Dès qu'il commence À MONTER SUR SES GRANDS CHEVAUX, monsieur Spitzweg sent tout son auditoire s'éloigner. *On le regarde s'empêtrer, tempêter.* Plus il se fait volubile, plus on devient autour de lui circonspect, poliment réservé, et bientôt vaguement critique. Cela se lit sur ses lèvres un rien boudeuses, les regards un brin absents. *La véhémence de monsieur Spitzweg s'accroît.* À défaut de susciter l'adhésion, il voudrait bien croiser le fer.

Finalement, ce dernier exemple présente un supplément de structure sémantique aussi bien anaphorique que cataphorique, comme si l'énonciateur estimait que la métaphore n'était pas assez limpide pour le lecteur.

8.5.1 COMPARAISONS APPARTENANT AU MÊME CHAMP SÉMANTICO-LEXICAL

Comparison theories tend to view metaphor as elliptical simile. The reason for doing so is that similes simply make metaphors more explicit by signalling the need for comparison.

[Goatly 1997 : 183]

Nous avons vu § 1.2.3 les points de jonction entre métaphore et comparaison. Ainsi, n'est-il pas étrange de voir la comparaison (littérale) annoncer ou expliciter la métaphore, lui servant de marqueur phrastique. Il y aura généralement dans les termes de la comparaison des termes quasi synonymiques, hyperonymiques ou hyponymiques de la métaphore, c'est-à-dire des termes reliés au même champ lexico-sémantique. Plusieurs exemples dans notre corpus illustrent ce phénomène, aussi bien en anglais qu'en français :

INT7c *Usually, before seeing her I prepare two or three likely subjects, as if our conversations are examinations. [...] Today, I have been too feverish to REHEARSE.*

La métaphore *rehearse* qui appartient au domaine théâtral est d'abord introduite lexicalement par une comparaison, *as if our conversations are examinations*, ainsi que par un verbe littéral qui lui est hyperonymique, le lexème *prepare*. Aussi bien le lexème verbal que la comparaison servent à frayer la métaphore, et nous pouvons noter que sans ce frayage, la métaphore n'aurait pas réellement été recevable.

DIA35c *Ses deux mains s'accrochaient à mon cou ; elles ne se seraient pas accrochées plus furieusement dans un naufrage.* Et je ne comprenais pas si elle voulait que je la SAUVE, ou bien que je me NOIE avec elle.

C'est ici la quasi-comparaison *plus furieusement*, ainsi que le terme *naufrage*, qui permettent la métaphore filée *sauve* et *noie*.

INT52a *How little directness there is, when you look around! We have to make things distinct by indirection. What a redundant and FEARFUL DANCE it all*

is, as if our feelings are WEAPONS that could kill, and words are their BULLETS.

Si l'on fait abstraction du supplément de structure que constituent les autres marqueurs de métaphore qui se trouvent dans cet énoncé, et que nous étudierons dans les paragraphes suivants (exclamation, *be*, adjectif), on s'aperçoit que la métaphore *fearful dance* est explicitée et justifiée cataphoriquement par une comparaison, qui est également métaphorique, une partie de ses constituants contenant deux foyers métaphoriques.

Les conclusions auxquelles nous étions arrivé § 1.2.3 se trouvent confirmées : si comparaison et métaphore s'opposent par certains points, elles se rapprochent par d'autres, comme nous venons de le montrer, en ce que la comparaison peut permettre l'énonciation métaphorique. La comparaison, mais également la métaphore qui peut servir de justification à une autre métaphore, comme nous allons le voir maintenant.

8.5.2 MÉTAPHORES APPARTENANT AU MÊME CHAMP SÉMANTICO-LEXICAL

Extension is generally achieved when neither Vehicles nor Topics are repeated but when several Vehicles belong to the same semantic field, the same domain, and when the Topics share a semantic field too, the same realm. [...] Usually the Vehicles in an extended metaphor will all be connected to some consistent image or schema.

[Goatly 1997 : 264]

Rappelons qu'une métaphore peut servir d'éclairage à une autre métaphore, véhiculant par là même la lecture métaphorique pour ce qui va suivre. Rappelons aussi que ce phénomène n'est pas obligatoire, dans le sens où la présence d'une métaphore ne va pas pour autant entraîner une autre métaphore. La métaphore est alors introduite par une autre métaphore appartenant au même champ sémantique, ou bien elle peut être incluse dans une série comme l'illustre le cas de la métaphore filée.

Ce phénomène est très fréquent dans notre corpus, comme si la métaphore entraînait tout naturellement un foisonnement d'autres métaphores :

INT33 'But marriage is a battle, a terrible journey, a season in hell and a reason for living. *You need to BE EQUIPPED IN ALL AREAS, not just the sexual.*'
'Yes', I said, dully. 'I know.'
Oh to be EQUIPPED IN ALL AREAS.

La métaphore *equipped in all areas* renvoie à la métaphore précédente, *marriage is a terrible journey* qui se fonde plus particulièrement sur la métaphore conceptuelle LOVE IS A JOURNEY. Ici, le mariage est assimilé dans un premier temps à un voyage douloureux, et c'est pour cette raison que l'on peut lire *You need to be equipped in all areas*.

INT46-47 *My parents sat in separate armchairs, watching me carry out my records. What was left for them to do? Hadn't I rendered them irrelevant? [...] Victor says that once the lights on a love have dimmed, you can never ILLUMINATE them again, any more than you can reheat a soufflé. But my parents went through THE DARKNESS and discovered a new intimacy.*

La métaphore est ici filée sur le thème de la métaphore conceptuelle LOVE IS LIGHT. Les deux métaphores qui suivent (*illuminate* et *darkness*) se fondent également sur ce schéma métaphorique. Il s'agit donc ici d'une motivation lexicale, ce qui crée ce que l'on nomme traditionnellement une métaphore filée.

INT52b *Susan, who is four years younger than me, thinks we live in a selfish age. She talks of a Thatcherism of the soul that imagines that people are not dependent on one another. In love, these days, it is a FREE MARKET; BROWSE and BUY, pick and choose, RENT and reject, as you like.*

La première métaphore, *a Thatcherism of the soul*, est rendue possible, comme nous allons le voir chapitre 9, grâce à une structure en OF (avec un nom propre à l'origine de N₁). Les métaphores filées *browse and buy*, *rent* sont rendues possibles par la métaphore *love is a free market* qui identifie la situation contemporaine en matière amoureuse à un *free market*, c'est-à-dire en conceptualisant les relations amoureuses sous forme de relations économiques. Il y a donc enchaînement de cinq métaphores à caractère économique, où le domaine de l'amour et celui de l'économie libérale sont mis en *relation*.

INT71b *I know love is dark work; you have to GET YOUR HANDS DIRTY.*

La métaphore est ici également filée : le fait que l'amour soit un sale boulot entraîne que l'on doit se salir les mains lors d'une relation amoureuse.

INT82-83 *Susan can be a virulent combatant, with a sharp tongue I've enjoyed. Unfortunately, her bitterness is too urgent to be witty; she lacks detachment. But her crude BLOWS can hit the target.*

La métaphore filée est ici celle du combattant, du guerrier. La troisième métaphore *hit the target* est figée, mais se fonde néanmoins sur les deux premières, la deuxième, *blows*, renvoyant implicitement à *insults*, *nasty words*... On peut également postuler que *a sharp tongue* a certainement été générée par métaphorisation.

DIA36a *Mes larmes de rage se mêlaient à mes larmes de peine. Ainsi LA FUREUR DU LOUP PRIS LUI FAIT AUTANT DE MAL QUE LE PIÈGE.*

Cet exemple en français est intéressant car la métaphore qui porte sur la phrase entière (on est presque au niveau de l'allégorie) est rendue possible par les lexèmes *rage* et *peine*, qui ne sont pourtant pas employés métaphoriquement ici, mais métonymiquement.

Terminons par un exemple de métaphores filées sur le même thème. Il s'agit du titre principal de l'hebdomadaire *Newsweek* du 12 août 2002, dont le sujet principal est la construction frénétique de musées dans les vingt dernières années : *The Museum BUBBLE. After a Decadelong Building BINGE, Now Comes the HANGOVER*. Ce titre nous a semblé intéressant car en très peu de mots, le journaliste parvient à filer la métaphore de l'ivresse et de ses déboires, chaque métaphore étant solidaire de la précédente. Il en est de même dans l'article de *Newsweek* "Fighting Big Fat", où la métaphore est constamment filée sur les thèmes de la nourriture et de la lutte armée, comme l'illustre l'extrait suivant, dans lequel les thèmes de la mort et de la médecine sont filés :

Newsweek (Fighting 108-111) *Last spring the bill DIED before it reached a final vote. "I've AMPUTATED the LEGS of diabetics, and I can clearly see the ROAD that leads from the school cafeteria to the operating room," says Henry. He's preparing to reintroduce the bill next year.*

De processus purement sémantiques (§ 8.1, 8.2 et 8.3) donnant au terme construit la possibilité de revêtir une interprétation métaphorique, nous nous sommes acheminé vers des marqueurs plus ou moins lexicaux (§ 8.4 et 8.5) qui sans être métaphoriques, donnent au(x) terme(s) au(x)quel(s) ils s'appliquent des virtualités métaphoriques par le supplément de structure qu'ils représentent. Cette notion de « structure » nous conduit à nous intéresser aux procédés que l'on appelle traditionnellement « grammaticaux », c'est-à-dire morphosyntaxiques ou structuraux, procédés de loin les plus productifs pour générer l'interprétation métaphorique.

TRACES LINGUISTIQUES DE L'ÉNONCIATION MÉTAPHORIQUE LES PROCÉDÉS GRAMMATICaux, MORPHOSYNTAXIQUES ET STRUCTURAUX

Syntax: the core of metaphor is indeed syntax, and the role of semantics is only negative – we temporarily forget that there might be semantic constraints, and let syntax speak.

[Lecerle 1990 : 153]

Contrairement à ce que l'on a trop souvent avancé dans les études sur la métaphore, le processus de métaphorisation n'est pas qu'un simple processus sémantique, car les structures privilégiées de l'énonciation métaphorique se révèlent être avant tout des structures syntaxiques – entendons par là grammaticales – structures que nous nous proposons d'aborder dans ce chapitre. Nous allons voir que l'hypothèse selon laquelle le supplément de structuration, de complexification démultiplie les virtualités métaphoriques semble se vérifier ici encore plus qu'ailleurs.

9.1 COMPOSITION LEXICALISÉE OU NON DE TYPE ROMAN : GN₁ OF/DE GN₂

Of, en accord avec son programme de sens, signale que l'on se détache d'une notion pour en viser une autre ; il y a *transit* entre les deux notions.

[Adamczewski & Delmas 1982a (1995) : 230]

Nous avons abordé les compositions de type germanique dans le chapitre 8 (§ 8.3), compositions qui étaient le plus souvent lexicalisées, ce qui n'est pas forcément le cas ici, surtout pour l'anglais. En français, la composition de type roman est plus importante statistiquement que la composition de type germanique, ceci étant dû à l'origine romane de cette langue. En français ¹, les compositions de type roman peuvent être lexicalisées, comme dans :

DIA28b Je représentai à Marthe combien ces murs roses gâcheraient les meubles simples que « nous avions choisis » et, reculant encore devant le scandale, lui conseillai de faire peindre les murs de sa chambre à la chaux !

¹ C'est également le cas en anglais, mais à un degré moindre.

C'était le COUP DE GRÂCE. Toute la journée, Marthe avait été tellement harcelée qu'elle le reçut sans révolte. Elle se contenta de me dire : « En effet, vous avez raison. »

ENV85a On allait me payer pour mon titre, bien sûr. Oh, je ne devais pas m'attendre à des merveilles, et surtout pas à ces PONTS D'OR offerts par la publicité !

Dans ces deux cas, l'utilisation métaphorique est rendue possible grâce à une structure en DE complètement figée, les deux notions nominales mises en relation ne formant plus qu'une seule unité référentielle, ce qui montre que ces cas sont plus à classer dans les cas de composition que de véritables créations discursives.

Dans ce chapitre, nous allons nous pencher sur les structures non lexicalisées, car elles représentent de réels cas de métaphores vives. Nous avons remarqué qu'une expansion nominale, comme une postmodification en OF/DE, peut suffire à donner une lecture métaphorique à un syntagme, car elle constitue un ajout informatif, de nature qualitative, qui permet de changer la perception du noyau nominal. M. Prandi [1992 : 86] nomme ces métaphores des « métaphores proportionnelles », qu'il oppose aux « métaphores ponctuelles », composées d'un simple GN sans postmodification par un groupe prépositionnel. Le sens naît alors de la mise en *relation* des deux notions nominales, comme c'est le cas avec les composés métaphoriques. Là encore, une expansion nominale du type OF/DE GN₂ ne permet pas nécessairement une lecture métaphorique, mais donne une potentialité, une virtualité métaphorique au groupe complexe, car « la préposition signale l'abandon du listing pur et simple, et l'inchoation d'une mise en relation » [Delmas 1987 : 311]. Il semble que la postmodification par le groupe prépositionnel en OF soit généralement nécessaire dans le cas d'une métaphore vive afin qu'elle revête une acception métaphorique, sauf si elle a fait l'objet d'un frayage textuel auparavant. La préposition la plus productive semble être DE en français, et OF en anglais ², deux opérateurs que l'on qualifie souvent de « rupteurs », de par leur origine étymologique. OF ³ provient de la même racine que OFF, c'est-à-dire du vieil anglais *æf* qui signifiait *away from* ; en effet, DE et OF permettent de s'éloigner, de se dégager d'une notion (N₁) pour en viser une autre (N₂). Syntaxiquement, les prépositions signifient que les deux termes ne sont pas à mettre sur le même plan syntaxique, l'un étant subordonné à l'autre, et c'est justement le sens de cette subordination ⁴ qui va permettre ou non la valeur métaphorique. P. Cotte [1985 : 74] note la propension de cette structure à revêtir un sens métaphorique :

Dans les deux langues, la construction se prête à l'expression de divers jugements de valeur, de description plus ou moins modalisées, voire, en anglais, et de façon à notre avis plus fréquente qu'en français, dans la langue parlée quotidienne, comme dans la langue littéraire, de métaphores.

C. Brooke-Rose [1958 : 28] note également l'importance de cette structure en écrivant que dans les cas de « remplacement nominal simple », la complémentation est OF est généralement récupérable :

2 Ceci est confirmé par l'analyse statistique de notre corpus, qui laisse apparaître un nombre important de ces structures. Une autre confirmation est apportée par le fait que, statistiquement parlant, OF est l'un des mots les plus utilisés en anglais.

3 OF et DE sont généralement nommés « OF/DE d'identification » dans ces cas.

4 Rappelons que nous avons également parlé de « subordination » dans le cas de la composition nominale.

*Automatic association is in fact the keynote in Simple Replacement. Even when the metaphor is not quite so self-evident or banal, we depend on an implied of-link with the unstated proper term*⁵, or with an unstated third term which would help us to guess the proper term.

Nous ne pensons pas que ceci soit toujours le cas parce que ces « simple replacements » sont forcément « frayés », soit contextuellement, soit cotextuellement.

P. Cotte [1985] a proposé une analyse dans un cadre énonciatif – qui se veut également cognitif – du rôle de la préposition OF/DE. Nous lui emprunterons une partie de son analyse, mais tenterons surtout de dégager la raison pour laquelle cette structure syntaxique, que ce soit en anglais ou en français, a une si forte propension à générer des interprétations métaphoriques⁶, en partant des opérations qui président à son choix. Il apparaît que cette structure, lorsqu'elle revêt une acception métaphorique, donne lieu à des configurations assez différentes qu'il nous faut d'abord classer :

- dans la structure GN₁ OF/DE GN₂, le N₁ peut être métaphorique :

INT16c *My young gay friend Ian liked to stand with me outside tube stations where I would watch the FLOCKS OF GIRLS in the summer, after I had finished work for the day, around lunch time.*

INT59 *It's been weeks since we fucked. I've stopped approaching Susan in that way, to see whether, by any chance, she desires me. I have waited for a FLICKER OF INTEREST, not to mention lust or abandon.*

DIA29d À force de vivre dans les mêmes idées, de ne voir qu'une chose, si on la veut avec ardeur, on ne remarque plus le CRIME DE SES DESIRS. Certes, je ne cherchais pas à faire de la peine à mon père, pourtant, je souhaitais la chose qui pourrait lui en faire le plus.⁷

- le N₂ également :

DIA33a — Vous n'aimez peut-être pas l'odeur de l'olivier ? Ce sont mes beaux-parents qui en ont fait venir pour moi une provision de leur propriété du Midi.

Marthe semblait s'excuser d'un détail DE SON CRU, dans cette chambre qui était mon œuvre. Peut-être cet élément détruisait-il un tout, qu'elle comprenait mal.

- ou l'ensemble :

INT34a *But Asif's favourite opera is Don Giovanni, and Anna Karenina and Madame Bovary his favourite novels. TESTAMENTS OF FIRE AND BETRAYAL, all!*

DIA28b Je représentai à Marthe combien ces murs roses gâcheraient les meubles simples que « nous avions choisis » et, reculant encore devant le scandale, lui conseillai de faire peindre les murs de sa chambre à la chaux !

C'était LE COUP DE GRÂCE. Toute la journée, Marthe avait été tellement harcelée qu'elle le reçut sans révolte. Elle se contenta de me dire : « En effet, vous avez raison. »

⁵ On voit bien que C. Brooke-Rose se situe dans la théorie de la substitution.

⁶ P. Cotte [1985] estime que la structure est plus souvent métaphorique en anglais qu'en français ; il serait nécessaire d'effectuer une étude statistique pour le démontrer.

⁷ Nous sommes conscient que l'anglais et le français ne fonctionnent pas de la même façon, mais ce que nous souhaitons mettre en évidence ici, ce sont les conditions d'émergence du sens métaphorique.

On peut remarquer que dans cette structure, tous les termes peuvent revêtir une acception métaphorique et que les potentialités sont illimitées, ceci étant dû à la polysémie de OF, comme le note C. Delmas [1987 : 312] :

La variété des contextes explique l'apparente polysémie d'un outil tel que OF.

Doit-on en conclure que le repérage linguistique ne fonctionne pas dans cette configuration-là ? Certainement pas. Notons d'une part qu'il en est de même dans le cas d'une lecture littérale, où les rapports sémantiques à l'œuvre dans la construction GN₁ OF/DE GN₂ peuvent être très variés, de l'identification à la non-identification, comme nous allons le voir avec le schéma que P. Cotte propose ; d'autre part, nous ne sommes pas face à des cas identiques, et nous allons montrer que le cas le plus productif – et celui qui nous intéresse ici – est le premier, celui où le N₁ est le foyer métaphorique.

Commençons néanmoins par le dernier cas, celui où les deux noms sont foyers métaphoriques, et qui ne pose pas réellement de problème ; prenons un nouvel exemple :

INT95 *I liked taking Nina to restaurants and parties, to openings and exhibitions. [...] Wherever we were, she was my refuge, my POCKET OF LIGHT.*

Cet exemple est particulièrement intéressant : il ne saurait y avoir ni *poches*, ni *lumière* dans la situation d'énonciation, les deux termes étant non référentiels. Comment rendre compte de ce fait ? Il nous semble que plusieurs choses doivent être prises en considération : tout d'abord, *my pocket of light* est en apposition à *my refuge*, structure qui, comme nous le verrons, permet d'orienter le coénonciateur vers une interprétation métaphorique. Nous avons également vu dans le chapitre précédent qu'une métaphore pouvait servir de repérage à une autre métaphore, et cela semble être le cas ici. De plus, *pocket of light* apparaît comme une seule unité sémantique, même si l'on peut fictivement recréer une glose du type *my pocket made of light*, et lorsque c'est le cas, nous sommes plus face à une composition que face à une structure en GN₁ OF/DE GN₂. C'est ce qu'illustrent les exemples qu'on vient à peine de citer, à la différence près que dans INT34a, on sent plus la création discursive que dans DIA28b :

INT34a *But Asif's favourite opera is Don Giovanni, and Anna Karenina and Madame Bovary his favourite novels. TESTAMENTS OF FIRE AND BETRAYAL, all!*

DIA28b Je représentai à Marthe combien ces murs roses gâcheraient les meubles simples que « nous avions choisis » et, reculant encore devant le scandale, lui conseillai de faire peindre les murs de sa chambre à la chaux !

C'était LE COUP DE GRÂCE. Toute la journée, Marthe avait été tellement harcelée qu'elle le reçut sans révolte. Elle se contenta de me dire : « En effet, vous avez raison. »

Ces quelques exemples semblent montrer que, contrairement à l'idée communément admise, la préposition OF – et dans une certaine mesure DE – est plus « fusionnelle » que « ruptrice ». Ce qu'il faut donc déjà noter, c'est que dans les cas de métaphores, la préposition OF/DE opère une sorte de fusion entre les deux éléments qu'elle met en relation, jusqu'à ne plus former qu'une unité sémantique, comme dans nos exemples. Ceci la rapproche du phénomène de composition étudié § 8.3. Pouvons-nous aller jusqu'à dire que ce sont ces énoncés métaphoriques qui, au fond, révèlent le réel statut linguistique de la structure GN₁ OF/DE GN₂ ?

Le deuxième cas, celui où c'est le N₂ qui est foyer métaphorique, peut également assez facilement s'expliquer. Ce qu'il est intéressant de déterminer dans le cas des expressions prépositionnelles autres que OF qui revêtent un sens métaphorique, c'est justement ce qui permet cette lecture métaphorique. Il nous semble que la métaphorisation peut venir de deux facteurs :

- On peut postuler que c'est la préposition qui a un sens métaphorique, et qui par réverbération, rend toute l'expression prépositionnelle métaphorique. Nous savons que les prépositions ont une grande propension à revêtir un sens métaphorique⁸. Cependant, ces cas de métaphorisation de prépositions – d'une acception spatiale à une acception temporelle – sont lexicalisés, et personne ne considérera *IN ten minutes* comme une utilisation métaphorique par rapport à *IN the car*, qui serait une utilisation littérale.
- Dans le cas de OF/DE, c'est donc le GN introduit par la préposition qui est de nature métaphorique et qui rend l'expression entière métaphorique, même si la préposition n'a pas son sens « plein ». Dans ce cas, il faut déterminer ce qui, dans le GN, rend la lecture métaphorique possible (dérivation, composition, conversion, etc.). Ce cas doit être assez rare car nous n'en avons trouvé aucun exemple, aussi bien en français qu'en anglais. Nous nous contenterons de citer l'exemple suivant, quoiqu'il nous paraisse assez lexicalisé :

DIA33a — Vous n'aimez peut-être pas l'odeur de l'olivier ? Ce sont mes beaux-parents qui en ont fait venir pour moi une provision de leur propriété du Midi.

Marthe semblait s'excuser d'un détail DE SON CRU, dans cette chambre qui était mon œuvre. Peut-être cet élément détruisait-il un tout, qu'elle comprenait mal.

Le supplément de structure apparaît ici sous la forme de ce que l'on nomme traditionnellement un « adjectif possessif » (*son*), qui montre qu'il y a un repérage supplémentaire, comme nous allons le voir à la fin de ce chapitre. Dans les autres cas où le N₂ est le foyer métaphorique, la métaphore est lexicalisée, ce que prouve son indexation dans les dictionnaires de langue ; par conséquent, elle ne nécessite plus de supplément de structure particulier. Citons un exemple :

SHU90a *I thought: this is madness too. Like the inmates in Dad's hospital: one day they smile and babble affectionately, the next day they glare at you with eyes OF STEEL.*

La métaphore est lexicalisée, ce que le dictionnaire *Hachette-Oxford* consigne en indexant la métaphore sous une sous-entrée, en notant le caractère métaphorique par l'indicateur métalinguistique “*figurative*”.

INT101 *He almost laughed. Then he said, “You’ve always liked women. You haven’t grown out of it.”*
“But they are likeable. Haven’t you noticed?”
“What about someone ON THE SIDE?”
“You’re suggesting that?”

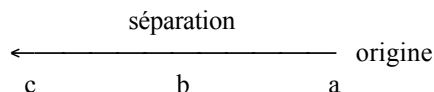
Dans cet exemple avec la préposition ON, la métaphore complexe est lexicalisée (on la trouve dans le dictionnaire *Hachette-Oxford* qui lui consacre une sous-entrée en la classant comme *adverbial phrase*) et ne nécessite par conséquent pas de sup-

⁸ Voir à ce sujet les travaux de M.-L. Groussier ainsi que ceux de N. Quayle sur *up*.

plément de structure, même s'il nous semble qu'il reste des traces de son origine métaphorique avec l'opérateur THE (v. § 9.8).

Finalement, il nous reste le premier cas, celui où le N_1 est foyer métaphorique ; il nous semble que cette structure est la plus fréquente et la plus marquée, et c'est en fait la seule qui nous intéresse ici : c'est le supplément de structure OF/DE GN_2 qui permet l'interprétation métaphorique du N_1 .

Rappelons d'abord ce que nous avons dit sur le rôle de OF/DE, afin de mieux cerner les potentialités métaphoriques de cette structure. P. Cotte [1985 : 78] met au jour trois degrés de distanciation opérée par OF/DE. En schéma :



- Le cas *a* correspond à une distanciation minimale entre N_1 et N_2 ; P. Cotte [1985] donne l'exemple de *the City of Rome*, où il y a quasi-identification entre les notions *city* et *Rome*, car on peut gloser par “*Rome is a city*”, avec l'émergence de BE, considéré comme un opérateur d'identification par les culioliens.
- Le cas *b*, du type *my scamp of a husband*, correspond à un éloignement de l'origine, et par conséquent à un « renforcement de la particularisation » [Cotte 1985 : 78], car même s'il y a encore une identification – on peut encore gloser par “*my husband is a scamp*” – celle-ci n'est plus d'ordre référentiel ; elle n'est qu'imaginaire, car on s'achemine vers une distanciation par rapport au réel. C'est le cas où OF/DE permet une lecture métaphorique, comme dans l'exemple de P. Cotte : *my scamp of a husband*, où le mari n'est pas un véritable « vaurien ». Preuve en est la glose en BE, “*my husband is a scamp*”, qui pourrait porter à confusion : l'attribut du sujet est-il une propriété définitoire, inaliénable, constitutive du mari, où bien n'est-elle qu'une vision particulière, spécifique du mari dans certains cas ? Nous penchons pour la deuxième solution, car l'on pourrait également gloser l'énoncé métaphorique par “*my husband HAS some of the properties of a scamp in certain cases*”, glose dans laquelle on peut noter l'utilisation de HAVE, marqueur de distanciation pour les culioliens, ce qui montre que l'on s'achemine bel et bien vers la séparation entre N_1 et N_2 . Cette quasi-identification marquée par OF, sans qu'elle en soit réellement une, rappelle ce qu'a écrit C. Brooke-Rose [1958 : 160] :

There is, however, one way of making of express identity unambiguously, but it is rather too idiomatic to be used frequently: The Simon Peter of a soul! [...] Even so, it does not always identify completely.

- Le cas *c* correspond au degré maximal de distanciation, juste avant la rupture ; P. Cotte [1985 : 78] note que ce cas correspond généralement à des cas de « partition, le référent de N_1 étant inclus dans celui de N_2 ; ex. *the trunk of the tree* ». Nous pouvons remarquer que cet énoncé est glosable par “*the tree HAS a trunk*”. P. Cotte poursuit d'ailleurs en notant l'irrecevabilité d'exemples du type “*a small head of a man*” ou “*a grey beard of a man*”, face à la recevabilité d'exemples comme “*a fine slip of a girl*”. Les deux premiers énoncés ne sont pas possibles, car le lien entre N_1 et N_2 est un lien d'inclusion, typique de la métonymie. Lorsque OF/DE permettent une lecture métaphorique, on se trouve alors

dans le deuxième cas, le cas intermédiaire, la zone de passage... Si la structure en GN₁ OF/DE GN₂ – N₁ représentant le foyer métaphorique – permet une interprétation métaphorique, c'est bien par la mise en *relation* des deux domaines, représentés par N₁ et N₂, la complexification prépositionnelle en OF/DE jouant le rôle de supplément de structure, comme c'est d'ailleurs le cas avec toutes les prépositions, comme nous allons le voir ultérieurement.

Il est alors difficile de parler d'un « rupteur » syntaxique ou sémantique, car c'est plutôt l'opération inverse qui est produite par la préposition. Nous pouvons plutôt retenir le terme de « relateur », de plus en plus souvent mis en avant par la linguistique énonciative, car selon C. Delmas [1987 : 311], « la préposition sépare autant qu'elle relie »⁹. Ce terme nous paraît intéressant sémantiquement, car lors de l'énonciation métaphorique, la préposition relie bien plus qu'elle ne détache d'un point de vue sémantique. Ceci rejoint ce que note P. Cotte [1985] lorsqu'il écrit que la préposition doit éviter une rupture absolue ; en effet, si tel était le cas, on ne pourrait plus avoir de lecture métaphorique, car il faut au moins un métasème en commun pour que le processus de métaphorisation puisse avoir lieu¹⁰. OF/DE permet donc de mettre en *relation* deux domaines différents, et par là même au sens métaphorique d'émerger. Penchons-nous un instant sur les théories linguistiques énonciatives contemporaines, selon lesquelles la structure GN₁ OF GN₂ entre en complément avec la structure génitive, la première posant du discursif contemporain, alors que la seconde reprend une structure déjà posée. Comme le note justement P. Cotte [1985 : 81] :

La préposition est aussi opérateur de *thématisation*, servant à poser N₂ comme thème au sujet duquel est affirmé un propos, et qu'elle organise donc le passage du connu au nouveau. On comprend alors que la construction soit souvent utilisée en anglais comme vecteur de métaphores, car le propre de la métaphore est de révéler un aspect inattendu du réel et de renouveler notre vision des choses.

P. Cotte [1985 : 76] note que le but de cette structure, lorsqu'elle revêt un sens métaphorique, est d'inverser l'ordre cognitif des composants linguistiques¹¹. Il explique que la tournure, lorsqu'elle revêt une acception métaphorique, et que le foyer métaphorique est le N₁ (ce que P. Cotte ne mentionne pas explicitement),

[...] crée cette illusion dans et par la matérialité de la chaîne et on voit bien que c'est de la *contradiction* entre l'ordre syntaxique de présentation de l'information et l'ordre suggéré par le sens global du syntagme que surgit la modalité appréciative ainsi que l'effet stylistique. La figure naît donc du conflit entre ce qui est posé et la façon de le poser. L'énonciateur feint donc de parler du référent de N₁, alors qu'il parle « en fait » de N₂, renversement qui lui seul lui permet d'exprimer ses sentiments.

Plusieurs remarques s'imposent dès lors : la syntaxe permet donc bien de véhiculer un sens particulier – si besoin était de le préciser – et ici, la lecture métaphori-

9 C. Delmas [1987 : 313] parle de OF comme d'un « outil relateur-démarcateur ».

10 Ce qui peut expliquer l'impossibilité d'avoir une lecture métaphorique avec HAVE / AVOIR : *I have a pig* ; la lecture ne peut être que littérale, HAVE étant par essence un opérateur asymétrique, de disjonction, de différenciation. Cependant, un énoncé du type *I have a pig at home* pourrait être métaphorique (pour parler d'un enfant qui mange salement par exemple), de par le supplément de structure apporté par le GP *at home*.

11 Ce phénomène est également noté par A. Goatly [1997 : 271] et I. Tamba-Mecz [1981 : 126] qui parle de « repérage régressif ». On retrouve cette notion dans l'« opposition inverse » [Tamba-Mecz 1981 : 172], typique des structures comme : *ton cochon de mari, that scoundrel of a man*, etc.

que, qui implique un cas de réinterprétation, de redéfinition de la notion N_2 , sans qu'il n'y ait pour autant de changement dans le sémantisme de N_2 . L'ordre inverse des éléments nous rappelle le cas de la composition nominale, où le même processus est à l'œuvre en anglais. Mais qu'entend-on par « ordre inverse » des éléments ? L'ordre cognitif ne correspond en effet pas à l'ordre linéaire linguistique, c'est-à-dire syntaxique : cognitivement, c'est N_2 qui est choisi initialement, et qui est qualifié, c'est-à-dire redéfini, réinterprété grâce à N_1 :

INT16c *My young gay friend Ian liked to stand with me outside tube stations where I would watch the FLOCKS of girls in the summer, after I had finished work for the day, around lunch time.*

On parle bien ici de filles, qui sont assimilées à des troupeaux. Si l'on demandait de dessiner cette scène, aucun troupeau d'animaux n'apparaîtrait, mais un nombre important de filles, car ce qui importe cognitivement c'est l'impression de grands groupes de jeunes filles ; c'est donc bien l'association entre *flocks* et *girls* qui crée la métaphore grâce à la mise en relation opérée par OF.

INT59 *It's been weeks since we fucked. I've stopped approaching Susan in that way, to see whether, by any chance, she desires me. I have waited for a FLICKER of interest, not to mention lust or abandon.*

Là aussi, on parle de l'attention que la femme du narrateur pourrait lui porter, mais non de lueur, même si la faible attention qu'elle lui porte – ou qu'elle ne lui porte pas justement – est métaphorisée sous la forme d'une faible lueur, qui pourrait lui redonner une lueur d'espoir, *a glimmer* ou *a ray of hope*. Dans ces deux cas, on pourrait considérer que le $[GN_1 \text{ OF}]$ joue le rôle de pré-déterminant du GN_2 . Ainsi, *flocks of* et *a flicker of* sont des pré-déterminants de $\emptyset$ *girls* (dét. $\emptyset$ -S) et $\emptyset$ *interest* (dét. $\emptyset$). Ceci confirme le rôle secondaire – référentiellement parlant – du GN_1 .

DIA29d À force de vivre dans les mêmes idées, de ne voir qu'une chose, si on la veut avec ardeur, on ne remarque plus le CRIME de ses désirs. Certes, je ne cherchais pas à faire de la peine à mon père, pourtant, je souhaitais la chose qui pourrait lui en faire le plus.

La glose « ses désirs criminels » montre que le topique du discours est avant tout les désirs, désirs assimilés à des crimes.

Dans tous ces cas, P. Cotte [1985 : 82] note qu'il s'agit d'un « parcours de la représentation » et que c'est la qualification introduite par N_1 qui permet « un passage internotionnel, une *modification* de la représentation ». On retrouve cette idée chez I. Tamba-Mecz [1981 : 129] lorsqu'elle traite du rôle de DE :

Ainsi *de* fonctionne dans ces constructions comme l'indice d'une détermination effectuée entre deux domaines notionnels. Le repérage du premier à partir du second délimite de la sorte le premier en le restreignant au sous-domaine constitué par cette relation.

On se trouve donc face à ce que M. Yaguello [1998 : 30-31] et P. Cotte [1985 : 103] nomment un « franchissement de frontière ». La préposition OF/DE permet donc de s'éloigner de N_2 , en modifiant son appréhension grâce à N_1 . C'est ce que note P. Cotte [1985 : 83 et 86] :

[OF/DE permet] une dévalorisation de N_2 , une valorisation de N_1 et une *réorganisation* de la représentation de l'individu référé.

N_1 réfère à la propriété valorisée, mais il fait plus car il renvoie, associé à det_1 , à un individu support de ladite propriété. Cette référence-là est, on l'a vu, fausse, et OF/DE

N₂ la corrige. [...] Le mouvement aboutit donc à une *hiérarchisation nouvelle* des notions, à un retournement ou renversement.

Renversement à l'image du chassé-croisé, car N_1 va prendre le pas sur N_2 , même si N_2 reste le thème du discours, comme vont le montrer les exemples suivants.

Dans *Le Lit*, d'Anne Bragance, on trouve le syntagme (p. 58) :

le DARD d'une jalousie inepte

pour lequel deux analyses peuvent être proposées :

- une analyse purement syntaxique : Dét. + N₁ + CDN [Prép. + Dét. + N₂]

La tête ou noyau syntaxique est le N₁, à savoir *dard*.

- une analyse sémantico-syntaxique : Pré-dét. [Dét. + N₁ + Prép.] + Dét.¹² + N₂

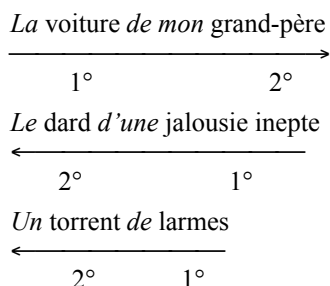
La tête ou noyau sémantique est alors *jalousie*, ce qui semble plus en accord avec le sens de l'énoncé métaphorique ; en effet, on ne fait pas référence à un réel *dard*, mais bien au sentiment de jalousie éprouvé par la protagoniste. On pourrait plus ou moins – car on perdrait la métaphore et une partie des notations qui lui sont attachées – gloser ce syntagme par « une jalousie inepte qui la torturerait ». Le N₁ est alors vu comme un simple qualifiant de N₂, une sorte de prédéterminant.

Si cette qualification est purement qualitative, elle peut également être quantitative, comme dans l'exemple suivant, tiré d'« Une raison d'aimer la vie », nouvelle de P. Djian (p. 14) :

Je lui expliquai que Brautigan était une des bonnes raisons d'aimer la vie, j'étais à deux doigts d'envoyer un TORRENT de larmes à travers la pièce mais il me souriait de toutes ses dents [...]

où la qualification s'accompagne d'un effet de sens quantitatif.

Le même phénomène était à l'œuvre dans INT16C, mais il importe de noter que la métaphore n'est jamais uniquement quantitative. Dans ces exemples, la tête syntaxique est donc différente de la tête sémantique. Par contre, si l'on choisit un syntagme non métaphorique, *la voiture de mon grand-père*, la tête syntaxique correspond à la tête sémantique : on parle bien d'une voiture, qui appartient à mon grand-père, mais qu'elle appartienne ou pas à un membre de ma famille, elle restera toujours une voiture. Il semblerait que pour les syntagmes non métaphoriques¹³, l'orientation cognitive soit de gauche à droite, alors qu'elle serait de droite à gauche pour les syntagmes métaphoriques dans lesquels le N₁ est le pivot métaphorique :



12 P. Cotte [1985] consacre une longue partie à la question des déterminants (ou de son absence devant N_2 en français, et de $a(n)$ devant N_2 en anglais). Nous n'entrerons pas dans l'étude de ce point.

13 Exception faite du premier type de P. Cotte ; en effet, dans *the city of New York*, quelle est l'orientation cognitive du syntagme ?

C'est ce que note P. Cotte [1985 : 76] :

La préposition OF/DE [...] établit un lien génétique entre N_1 et N_2 , orientant la relation du second vers le premier ($N_1 \leftarrow N_2$). Ce morphème opère une distanciation qui, en son point le plus extrême, doit pourtant éviter une rupture absolue entre N_1 et N_2 .

Nous retrouvons cette idée chez A.-M. Santin-Guettier [1994b : 186] lorsqu'elle traite des énoncés métalinguistiques¹⁴, une des caractéristiques des énoncés métaphoriques, rappelons-le :

La chronologie des opérations oriente la lecture de droite à gauche, ordre caractéristique des énoncés métalinguistiques.

Nous pouvons alors postuler que la lecture, l'orientation cognitive des énoncés est donc inversée selon que l'on est face à un syntagme métaphorique ou non métaphorique. Le N_2 se trouve redéfini par N_1 , mais est-ce toujours le cas ? Dans les syntagmes métaphoriques, nous avons avancé l'hypothèse que la tête sémantique était le N_2 , et pas le N_1 . Cependant, ce postulat n'est valable que dans les cas où c'est le N_1 qui est le foyer métaphorique, car si c'est le N_2 , comme dans les énoncés déjà cités ou dans les énoncés métaphoriques suivants également tirés du roman d'A. Bragance, *Le Lit*, nous nous apercevons que l'ordre cognitif et l'ordre linéaire syntaxique correspondent : *cette femme de glace* (p. 54), *le même enfer de glace* (p. 56), etc.

Un amour de GLACE L'amour est de / en glace.

→

vs

Un TORRENT de larmes Les larmes sont / forment un torrent.

←

L'orientation cognitive des énoncés dépend donc de la place du foyer métaphorique. Nombre d'exemples illustrant cette structure se trouvent dans notre corpus, aussi bien en français qu'en anglais. Dans ces exemples de type GN_1 OF/DE GN_2 dans lesquels N_1 est le foyer métaphorique, la complémentation syntaxique en OF/DE qui constitue le supplément de structure apparaît comme obligatoire si l'on désire que l'énoncé ait un sens métaphorique, voire qu'il ait un sens tout court :

INT14 *For months the HIGHLIGHT of my day has been the anticipation of unconsciousness. (?the highlight has been...)*

INT52b *Susan, who is four years younger than me, thinks we live in a selfish age. She talks of a THATCHERISM of the soul that imagines that people are not dependent on one another. (*a Thatcherism that imagines...)*

INT71a *These days I think often of the couples I know or have met, and consider which of them is in love. There are some. It is tangible, you can see it between them, and feel the DEPTH of their pleasure. (?feel the depth.)*

INT73c *Susan and I sat side by side and six feet apart opposite a middle-aged and somewhat patronizing woman who had a "concerned", if not pained, look. What a job, the HARVESTING of misery. She will never want for work. (*what a job, the harvesting.)*

Notons que cette dernière métaphore exhibe d'autres marqueurs, comme l'apposition, l'exclamation, ainsi que la dérivation nominale déverbale.

¹⁴ A.-M. Santin-Guettier prend *métalinguistique* dans le sens que lui donne la grammaire métaopérative, à savoir ce que nous nommons *métadiscursif*.

INT74a *The therapist, like me, appeared to sympathize with Susan, particularly when – in the attempt to get things started – I tried to define love as curiosity. I argued that unrest, disquiet, curiosity and the desire for more was at the ROOT of life – you could see it in children. (*at the root.)*

INT75 *How I wished I were nodding – with my face between Nina's legs, my hand holding her arse up like a dish I am hungry for, my tongue in all her holes at once – tears, dribble, cunt juice, strawberries! I suck the SOUP of your love. (*I suck the soup.)*

Il y a une sorte d'enchâssement de métaphores : la métaphore *suck* n'est rendue possible que par la complémentation métaphorique *the soup of your love*, qui apparaît pourtant après linguistiquement. Remarquons que sans la postmodification en OF, l'énoncé ne pourrait être que littéral, comme dans les exemples suivants en français :

DIA13b Il est rare qu'un cataclysme se produise sans phénomènes avant-coureurs. L'attentat autrichien, l'ORAGE du procès Caillaux répandaient une atmosphère irrespirable, propice à l'extravagance. (*l'orage répandait...)

DIA35a Je profitais de son faux sommeil pour respirer ses cheveux, son cou, ses joues brûlantes, et en les effleurant à peine pour qu'elle ne se réveillât point ; toutes caresses qui ne sont pas, comme on croit, la MENUE MONNAIE de l'amour, mais, au contraire, la plus rare, et auxquelles seule la passion puisse recourir. (*la menue monnaie, mais...)

Il est intéressant de noter que tous ces exemples pourraient être glosés par une structure en GN₁ BE/ÊTRE GN₂ : “*the soul is conservative*”, “*misery can be har-vested*”, etc., mais que ces gloses ont peu de chances d'être réalisées sous forme d'énoncés de ce type, alors que sous la forme GN₁ OF/DE GN₂, ils passent pour la réalité, peut-être grâce au court-circuitage, au tour de force sémantico-syntaxique que permet cette structure, et plus particulièrement le pouvoir fusionnel qu'ont OF/DE, contrairement aux autres prépositions qui ne peuvent réaliser ce tour de force. Seuls OF/DE peuvent avoir cette propension fusionnelle, de par le fait que cette préposition est désémantisée, d'où son appellation (métaphorique) de *colorless preposition* par les linguistes anglo-saxons. Dans les exemples suivants, les compléments en OF permettent également la métaphore, même si les énoncés ne sont ni incorrects, ni irrecevables si le supplément de structure qu'apporte la postmodification en OF/DE N₂ disparaît :

INT18d *It was the late seventies, and relationships were nonchalant and easy, as if it had been agreed that the CONFINEMENT of regularity made people mentally sick.*

INT64 *I have wavered, vacillated and searched myself for a reason to stay. But once the DEVIL VOICE of temptation had spoken it wouldn't retract.*

Cependant, si le GN disparaît, le sens est différent, et la métaphorisation est moins ressentie. Le supplément de structure joue ainsi un rôle *discursif* dans l'interprétation métaphorique.

Il y a donc des degrés de métaphorisation à l'intérieur même de cette structure, et le cas le plus extrême, et en même temps le plus figé structurellement – ce qui peut paraître assez paradoxal – concerne les cas traités par P. Cotte [1985]. Ces cas font appel à des métaphores apprécatives, comme les exemples anglais suivants, qui nous semblent révélateurs du rôle de OF comme marqueur métaphorique :

- (1) *A WHALE of a time*
- (2) *A PEACH of a girl*
- (3) *A DEVIL of a problem*

L'énoncé (1) parle bien de *time*, et on pourrait le gloser par *a very good time* ; le (2) parle de *girl*, et on pourrait le gloser par *a beautiful girl*, et le (3) parle de *problem*, et une glose pourrait être *a tricky problem*. Ces gloses en « énoncés littéraux » sont révélatrices dans le sens où elles montrent que c'est un adjectif qualificatif qui a été choisi pour tenter de recréer le sens de l'énoncé métaphorique ; il s'agit donc d'une sorte de prémodification qualitative, le N_1 jouant un rôle purement qualitatif à l'image de celui que joue un adjectif qualificatif. Ce qu'il importe de noter, c'est la non-référentialité d'une partie de l'expression, et plus particulièrement la non-référentialité du pivot métaphorique. Si nous reprenons nos exemples, il n'y a pas de *whale*, de *baleine* dans la situation d'énonciation en (1), pas plus qu'il n'y a de *peach*, de *pêche* en (2), et encore moins de *devil*, de *diable* en (3). C'est ce que note G. Dickie [1971 : 133] lorsqu'il traite de l'expression métaphorique empruntée à M. Black [1962 : 26] *a smokescreen of witnesses* :

The word "smokescreen" in the metaphorical expression does not refer; it functions like, say, "large number" in "a large number of witnesses," namely to modify the word "witnesses". In short, the complete function of "smokescreen" in the metaphorical expression is carried out simply in terms of the sense of "smokescreen" without referring.

Si le mot *witness* a une référence actuelle, il n'en est pas de même pour *smokescreen*, qui est utilisé non pas pour ses virtualités référentielles, mais pour le mot en lui-même, c'est-à-dire de façon métalinguistique. C'est à cette conclusion qu'arrive C. Delmas [1987 : 326] :

Les structures en OF sont multiples en apparence :

- (59) *HER JOKE OF A NAME aside, she was a stunning girl.*
- (60) *I had A HELL OF A JOB convincing Sandra the party'd be fun!*
- (61) *Go back to your FILTHY HOLE OF A HOTEL!* (énoncé dû à G. Deléchelle).

Ce que (59) et (60) signalent, c'est que le programme de sens placé à droite se ramène, en fait, à celui qui est placé à gauche. On s'éloigne du programme origine, lequel se « limite » à celui qui est situé à gauche. Il ne s'agit pas d'une identité stricte, mais d'une conversion-limitation à une certaine identité. En (61), nous pourrions avoir comme traduction métalinguistique : « un hôtel qui n'était qu'un infâme boui-boui... »

Ce qu'il est intéressant de noter dans tous ces exemples, à l'image de *my scamp of a husband*, c'est que le déterminant qui se trouve devant N_1 ne le détermine pas tant qu'il détermine N_2 ; mieux, on pourrait postuler qu'il détermine l'ensemble du groupe formé par OF : *my [scamp of a husband]*, *your [filthy hole of a hotel]*, et il en est de même en français dans ce genre de structures : *ton [vaurien de mari]*, etc.¹⁵ On pourrait presque dire que la syntaxe est « brouillée » dans le sens où les relations d'incidence, de portée syntaxique sont redistribuées. Il nous semble que ce type de structures est alors iconique du processus de métaphorisation : c'est comme si le bouleversement de la syntaxe codait la nécessité d'un nouvel univers de

¹⁵ La différence qu'il faut noter est l'utilisation du déterminant *A* en anglais, et $\emptyset$ en français devant N_2 . Nous ne rentrons pas dans les détails dans le cadre de cet ouvrage, mais on peut se reporter à P. Cotte [1985].

croyance chez le coénonciateur, comme si l'élasticité linguistique était à l'image de l'élasticité conceptuelle qui permet de mettre en relation deux domaines conceptuels que la logique ne prévoyait pas de mettre en relation ¹⁶. Dans le cas le plus extrême des structures comme *my scamp of a husband*, l'élasticité conceptuelle est reflétée dans l'élasticité linguistique que peut prendre le discours. Ce qui est frappant, c'est que cette métaphore de l'élastique utilisée pour tenter de cerner le processus métaphorique en langue peut être utilisée de façon plus poussée : si l'on tire trop sur un élastique, celui-ci finit par casser ; il nous semble que c'est exactement le même cas avec l'énonciation métaphorique : si la métaphore est trop obscure, le transfert langue → discours s'opère de façon inadéquate, entraînant un décodage erroné de la part du coénonciateur. On retrouve cette notion d'élasticité linguistique dans l'exemple suivant :

INT17a *The man in the off-licence said it is an EASY wine to drink. These days I find anything EASY to drink.*

Dans cet exemple que l'on peut considérer comme métaphorique, ce qu'il y a d'intéressant, c'est que la métaphore est codée entièrement dans la syntaxe, car ce qui est *easy*, c'est *to drink this wine* : on est proche d'une structure à montée du type *this wine is easy to drink*. On retrouve une métaphore codée dans la grammaire dans la traduction française :

INT26b Le marchand de vin m'a dit que c'était un vin qui SE *laissait* boire. Ces temps-ci, je trouve que tout SE *laisse* boire.

La différence, c'est qu'en français on passe par une forme dite pseudo-réfléchie, ou à voie moyenne, et nous allons voir ultérieurement que cette forme permet également l'énonciation métaphorique.

Si nous revenons à la préposition OF/DE après cette parenthèse, on peut dire que lors de l'énonciation métaphorique, elle opère une mise en *relation*, mais une mise en relation fusionnelle, les deux noms étant presque *identifiés* l'un à l'autre. Ceci aboutit à une seule unité sémantico-référentielle, quasi indissociable, tout comme dans la composition, et c'est d'ailleurs cette propension à l'intégration conceptuelle qui va différencier OF/DE des autres prépositions que nous allons aborder § 9.2. Le point commun qu'il nous faut cependant noter est le rôle limitatif de la préposition, concept emprunté à C. Delmas [1987 : 309] qui donne comme sous-titre à une partie sur les prépositions « Limitation d'un projet de sens : structuration et linéaire ». Nous suivrons C. Delmas dans l'idée de limitation, mais éviterons de parler de « limitation de sens » dans le cas de l'énonciation métaphorique, afin d'éviter les travers de l'approche lexicaliste. Il nous semble qu'il y a limitation, mais que la préposition limite tout d'abord la partie du domaine cible qui est projetée sur le domaine source, et qui est donc en intersection avec une partie de celui-ci. La limitation nous semble également concerner le flou conceptuel lors de la mise en relation des deux domaines, car comme nous n'avons cessé de le répéter, celle-ci génère un flou au niveau conceptuel, mais le linguistique tente dans la mesure du possible de remédier à ce flou par le supplément de structure à l'œuvre lors de l'énonciation métaphorique. Il y a donc une continuité entre les structures en GN₁ OF/DE GN₂ et le processus de composition, et il n'est alors pas étonnant que ces deux phénomènes linguistiques se superposent parfois, et qu'ils sont assez productifs lors de l'énonciation métaphorique. Si OF/DE se prêtent plus que les autres prépositions à

16 Nous avons déjà abordé cette notion sous la forme du « langage étiré » § 5.1.

la lecture métaphorique, il n'empêche que OF/DE n'est pas la seule à la générer. Les linguistes anglophones parlent généralement de *genitives* pour les structures en OF, mais également pour les structures en 'S – ce que l'on nomme souvent le génitif anglo-saxon, résidu du cas génitif du vieil anglais. Pour G. Garnier et C. Guimier [1997 : 43], le génitif ou 'S est un opérateur de localisation (abstraite) d'un nom par rapport à un autre nom, c'est-à-dire qu'il permet une *mise en relation* d'une notion nominale avec une autre notion nominale. Il est exact que pour l'interprétation métaphorique, les structures $N_2'S N_1$ permettent également de véhiculer la lecture métaphorique¹⁷, créant elles aussi une relation entre les deux termes. C'est pour cette raison que C. Brooke-Rose [1958 : 47] note que "*the possessive here is in fact used as a link*", que 'S se réalise sous la forme $N_2'S N_1$ ou bien sous la forme des dits « adjectifs » ou « pronoms possessifs », opérateurs qui pourront également permettre la lecture métaphorique en français par le supplément de structure qu'ils exhibent. C. Delmas [1987 : 317] dit la chose suivante de cet opérateur : « L'anglais dispose d'un opérateur capable d'effectuer une distanciation maximale par rapport au réel », opérateur qui permet selon lui la « négation métalinguistique », concept sur lequel nous reviendrons § 9.8, essentiellement de par son opposition avec la structure en OF. Nous pensons que cette opposition bien connue en linguistique énonciative ne s'applique plus réellement dans le cas de l'énonciation métaphorique, qui une fois de plus, brouille les dichotomies et les distinctions établies pour le langage littéral. Nous terminerons par quelques exemples de notre corpus :

INT92a *But he can pat and stroke my face like a lover. His affectionate words are GOD'S BREATH to me.*

Newsweek (Glitters 123-126) "*Our dependence on oil and raw materials limits our possibilities for growth,*" says Andrei Kuznetsov of the Higher School of Economics in Moscow, stating rather cautiously a problem that is the country's de facto ACHILLES' HEEL.

La mise en relation de deux notions constitue un supplément de structure qui permet à la lecture métaphorique d'émerger. Notons que dans le dernier exemple, nous sommes plus près de la composition lexicalisée que de la mise en relation discursive, l'expression *Achilles' heel* étant lexicalisée et faisant partie du patrimoine linguistique – et culturel – des locuteurs anglophones.

Il existe donc plusieurs façons de complexifier linguistiquement, et nous allons poursuivre notre parcours en nous éloignant de plus en plus de la Langue, pour aborder les structures qui ne peuvent apparaître qu'en discours.

17 Nous ne rentrerons pas ici dans les opérations qui différencient ces deux types de structures, car les différences pour l'énonciation métaphorique ne nous semblent pas fondamentales ; il importe cependant de noter que la structure en OF donne statistiquement beaucoup plus lieu à des interprétations métaphoriques que la structure en 'S, ce problème se posant évidemment pour l'anglais, mais non pour le français qui n'a que la structure en DE à sa disposition.

9.2 N + COMPLEXIFICATION (ADJ, PROP. SUB. RELATIVE, GP...)

ADJ + COMPLEXIFICATION (GP)

V + COMPLEXIFICATION (GP OU GN)

Une autre facette de la notion de complexité est ce que l'on pourrait appeler la complexité « structurelle » qui vient nuancer le concept de complexité « discursive » lié à la seule longueur. Il a été démontré [...] que les énoncés considérés comme simples, soit parce qu'ils correspondaient à une notion tout intuitive de la simplicité [...], soit parce qu'ils renvoyaient à une notion théorique comme par exemple celle des « phrases-noyaux » (*kernel-sentences*), étaient en fait « complexes » parce qu'ils étaient sous-tendus par des opérations complexes mises au jour par la théorie linguistique.

[Adamczewski & Delmas 1982b (1995) : 275]

Contrairement au chapitre 8, nous nous situerons ici totalement en discours, et il sera difficile, voire impossible, que les exemples que nous allons aborder se lexicalisent tels quels. La mise en *relation* d'un nom et d'un adjectif, d'un nom et d'une subordonnée relative, d'un nom et d'un GP, etc., permet de véhiculer le sens métaphorique dans le domaine nominal par le supplément de structure que constituent l'adjectif, la proposition relative, ou le GP.

Selon I. Tamba-Mecz [1999 : 233], qui nomme ces structures des *énoncés métaphoriques à expansions justificatrices*, les structures GN₁ ÊTRE GN₂ + expansion sont plus fréquentes (v. § 9.7) que la forme canonique GN₁ ÊTRE GN₂, raison pour laquelle elle écrit :

Les expansions, pour la plupart caractérisantes (adjectifs, relatives, compléments de noms), servent à justifier l'identification des N₁ au N₂ + X.

Dans le domaine verbal, c'est la relation avec les actants qui va être primordiale ; c'est essentiellement le « supplément actanciel » qui, servant de recharge sémantique, de complexification, va permettre de véhiculer le sens métaphorique.

9.2.1 N₁ + GP / ADJ + GP / V + GP

Préposition : La *préposition* est un mot invariable qui a pour rôle de relier un constituant de la phrase à un autre constituant ou à la phrase toute entière, en indiquant éventuellement un rapport spatio-temporel.

[Dubois *et alii* 1973 : 390]

Dans le domaine nominal, si OF est la préposition la plus couramment utilisée en anglais pour véhiculer le sens métaphorique, d'autres prépositions comme AT, FOR, FROM, IN, TO, etc., peuvent également être utilisées avec la même fonction, bien que, comme le note C. Brooke-Rose [1958 : 175] : "*Compared to of, other prepositions are rare as metaphoric link*", peut-être parce que leur sémantisme est plus précis, d'où une moins grande possibilité de jouer avec le flou qui sous-tend l'énonciation métaphorique. Cette remarque est également valable pour le français, où DE reste la préposition la plus productive, même si d'autres prépositions comme

À, DANS, POUR, VERS, etc., sont également utilisées. Avec OF, si l'on étudie le cas de l'anglais, la structure de mise en relation suffit pour générer la lecture métaphorique, sans forcément d'autres marqueurs ou structures. Avec les autres prépositions, il semblerait que d'autres suppléments de structure doivent être présents, car OF est la préposition la plus apte à marquer l'identification entre deux domaines, alors que, comme le montreront nos exemples, ce n'est pas le cas pour les autres. De plus, il faut noter que lorsque ces prépositions sont utilisées pour véhiculer l'énonciation métaphorique, elles conservent une partie de leur sens littéral, c'est-à-dire primitif, et que les substantifs mis en relation par la préposition garderont une autonomie sémantico-référentielle qui nous semble un peu plus importante qu'avec OF/DE. Ceci est certainement dû au fait que cette préposition est très abstraite, ce qui lui confère des propensions fusionnelles que n'ont pas les autres prépositions, avec lesquelles on s'éloigne de la simple composition, composition qui fait perdre l'autonomie sémantico-référentielle des éléments qui la constituent, comme nous l'avons déjà noté.

Ce qu'il importe maintenant de dégager, c'est la raison pour laquelle l'utilisation d'un GP introduit par une préposition permet l'interprétation métaphorique ; nous pensons que l'école énonciative la plus à même à apporter des éléments de réponse à cette question est la psycho-mécanique guillaumienne. Selon cette théorie linguistique, la préposition marque une transprédicativité, car elle permet au discours de continuer l'incidence, comme le note N. Quayle [1994 : 92] :

Pour permettre au discours de se continuer malgré cette suspension, on a recours à la préposition [...].

La remarque de J. Cervoni citée par N. Quayle [1994 : 92] est on ne peut plus claire à ce sujet [Cervoni 1988 : 81, nous soulignons] :

La préposition devient élément de liaison du discours *parce qu'elle matérialise un intervalle où a pris place une relation sémantique*. Les « deux termes prédicatifs » qu'elle va lier sont déjà « mis en relation » quand se déclenche sa genèse.

Ceci n'est pas sans rappeler la définition du processus métaphorique qui, comme nous l'avons montré à maintes reprises dans les chapitres précédents, est un sens relationnel, la nature de la métaphore étant prédicative. N. Quayle [1994 : 94] va encore plus loin en notant que « l'idéogenèse qui livre, dans le cas du nom-substantif, une notion entendue comme un être, livre, dans celui de la préposition, une notion entendue comme une *relation*, ce qui explicite son incapacité à fonctionner seule en discours », ce qui expliquerait pourquoi les métaphores (vives) ne font que très rarement appel à des notions simples, non retravaillées, mais impliquent un supplément structurel, comme la dérivation, la composition, l'ajout d'un marqueur lexical, d'une postmodification, etc. Penchons-nous maintenant sur quelques exemples tirés de notre corpus, afin de mieux cerner le rôle de la préposition dans chaque énoncé à foyer métaphorique nominal, et voir si cette postmodification est obligatoire ou facultative :

INT22 *Every day there are deliveries of newspapers, books, alcohol, food and, often, of furniture. Our front path is a kind of THOROUGHFARE for the service industries.*

Ici, la postmodification en FOR n'est pas nécessaire à l'interprétation métaphorique, car l'on trouve dans le cotexte gauche les termes BE et *a kind of* qui annon-

cent déjà la lecture métaphorique. La complémentation en FOR n'est ici utilisée que comme adjoind à *thoroughfare*.

INT46-47 *My parents sat in separate armchairs, watching me carry out my records. What was left for them to do? Hadn't I rendered them irrelevant? [...] Victor says that once the LIGHTS on a love have dimmed, you can never illuminate them again, any more than you can reheat a soufflé. But my parents went through the darkness and discovered a new intimacy.*

Dans cet énoncé, il n'y a pas d'identification entre *lights* et *love*, et le lien apparaît plus incongru qu'avec OF. La préposition ON est moins abstraite et désémantisée que OF, où il y aurait eu quasi-identification, ou plutôt fusion entre *lights* et *love*. Ici, on est presque dans la métonymie (partie, *lights*, pour le tout, *love*), et il faut noter que, contrairement à l'exemple précédent, le GP est obligatoire pour véhiculer le sens métaphorique. La préposition joue réellement son rôle *relationnel* et, par le supplément de structure qu'elle constitue avec son complément, elle permet au discours de se poursuivre – comme nous allons le voir – et à la lecture métaphorique de pouvoir émerger, ce qui se rapproche de ce que note métaphoriquement Delmas [1987 : 311] :

La préposition, nous l'avons dit, permet de réparer une fermeture : elle tente d'abolir les conséquences d'une ligature.

On pourrait appliquer cette citation au processus métaphorique, qui justement, répare la fermeture du système instaurée par le langage littéral qui reflète un univers de croyance établi, usuel, pour ouvrir sur un nouvel univers de croyance métaphorique, une nouvelle perception, comme dans les exemples qui suivent :

INT93 *Nina used to tease me, saying my attitude towards drugs belonged in another era. It is true that when I was growing up, drugs were FUEL for a journey into the self.*

Cet exemple exhibe plusieurs métaphores enchâssées les unes dans les autres : on a d'abord *a journey into the self*, puis *fuel for a journey into the self* que l'on identifie avec *drugs*, ce qui entraîne une réinterprétation de cette notion. Les GP semblent également obligatoires pour véhiculer l'interprétation métaphorique, et même la structure en GN₁ BE GN₂, que l'on considère comme structure prototypique de l'énonciation métaphorique, n'aurait pas suffi à l'auteur pour faire sa métaphore, comme nous le verrons § 9.7.

Terminons par un exemple tiré de *Newsweek* du 9 septembre 2002 : page 52, on peut lire en titre d'un article consacré à une jeune chanteuse de rap noire américaine : "*A pit bull in a skirt*", illustré d'une photo de la jeune chanteuse en jupe. Le supplément de structure apporté par *in a skirt* apparaît indispensable à la lecture métaphorique de *pit bull*, la jeune fille n'ayant aucunement l'aspect physique d'un de ces chiens... En effet, le groupe nominal non complexifié serait peu recevable si l'on désirait une lecture métaphorique de ?*A Pit Bull*.

Le même phénomène se produit en français, comme dans l'exemple suivant :

DIA14b Sans cela, je serais privé de fête. Je partis LA MORT *dans l'âme*, et priant Dieu que la bonne fût encore sur le toit, lorsque j'irai chercher mon père à la gare.

On s'aperçoit que sans le supplément de structure qu'apporte le GP *dans l'âme*, la métaphore ne serait pas possible, la lexie complexe *la mort dans l'âme* étant obligatoirement réalisée sous cette forme complexe.

Nous pouvons conclure de ces exemples que dans la majorité des cas, si l'énoncé n'exhibe pas d'autres marqueurs de métaphores, comme dans INT22, la complémentation par un GP semble obligatoire pour que l'énonciateur puisse faire sa métaphore, et pour que le coénonciateur puisse la décoder. Ce phénomène que nous venons d'étudier avec les métaphores nominales se trouve également à l'œuvre dans les métaphores adjectivales non construites et non lexicalisées, où un GP est nécessaire pour véhiculer la lecture métaphorique. Rappelons que, comme les propositions subordonnées relatives, les adjectifs peuvent se subdiviser en deux sous-catégories, comme le propose I. Tamba-Mecz [1981 : 85] : les adjectifs qualitatifs et les adjectifs de relation. Selon cette linguiste [1981 : 86] seuls certains adjectifs qualitatifs acceptent une complémentation, alors que les adjectifs de relation refusent toute sorte de complémentation. En ce qui concerne les participes passés à fonction adjectivale, ils semblent nécessiter une complémentation, comme nous allons le voir avec les cinq premiers exemples tirés de notre corpus, le sixième étant un adjectif en français :

- INT6a *I must say that when Victor isn't sitting in the dark, his eyes sunken and pupils DILATED with incomprehension and anger, he can be easy-going, even amusing.*
- INT78b *Soon, therefore, there were others for Victor. Attractive women; good women. Some were a little zealous, particularly the American who, hardly having been into the bedroom, described to me how she intended to rebuild the flat. But none of them was right. Too old, too kind, too WRAPPED UP in their career, too needy, too this, or too that.*
- INT117 *We walked together, LOST in our thoughts. I forget where we were, or even when it was.*¹⁸
- INT18a *Now I resent being BOMBARDED by vulgarity, emptiness and repetition.*
- INT39b *Philosophy was formal, abstract, cool. I chose it because I loved literature, and didn't want stories that had been POISONED by theorizing. For me that was like food that has been chewed by other people.*
- DIA37b *D'autre part, la reconnaissance me gâtait les jouets offerts. Quel prestige aurait pour un enfant un jouet qui se donne à lui-même ! J'étais IVRE de passion.*

Dans ces six cas, l'énoncé ne serait pas agrammatical sans le GP, mais serait apragmatique ou aurait un sens différent, les adjectifs revêtant une acception littérale. Le supplément de structure permet de mettre en *relation* métaphorique avec un autre domaine conceptuel, ce qui ne serait pas possible pour l'adjectif seul¹⁹. Terminons en notant que les termes que nous avons appelés « adjectifs » dans les exemples anglais sont en fait des participes passés à sens passif, surtout les deux derniers exemples (INT18a et INT39b), ce qui les rapproche du verbe. Ceci n'est en rien étonnant, car ce phénomène noté pour les métaphores nominales et adjectivales est également valable pour les métaphores verbales, et serait même plus courant selon C. Brooke-Rose [1958 : 178] qui note – assez maladroitement à notre avis – que “*most of these other prepositions are much successfully used as links when helped*

18 La métaphore *lost in thought* est une métaphore lexicalisée, fortement figée, et elle semble être légèrement délexicalisée dans cet exemple par l'ajout de *our*.

19 Sauf si l'adjectif a un sens métaphorique lexicalisé, comme dans INT59 (*a HARSH, SICKLY colour*) ou INT62b (*I was detached, having learned to be COLD*), ou qu'il est construit par dérivation ou composition.

by a verb". En effet, le verbe peut recevoir une acception métaphorique s'il est postmodifié par un GP, car la préposition permet au discours de se continuer, comme le note N. Quayle [1994 : 110, nous soulignons] :

La préposition, dans l'analyse psychomécanique, joue un rôle de *médiateur* dans une phrase, restituant la relation entre deux éléments, ce qui a pour résultat de permettre la *continuation* du discours *au-delà* du moment où, le mécanisme d'incidence ayant expiré, la phrase n'aurait plus de sens.²⁰

La préposition agit donc comme un support pour la continuation du discours, et en cela, le GP constitue un supplément de structure, comme dans les expressions suivantes²¹ dans lesquelles il semble que les éléments de droite sont indispensables à l'interprétation métaphorique ; sans ces éléments, les expressions ne pourraient recevoir qu'une lecture littérale :

assommer quelqu'un | de questions
caresser quelqu'un | du regard
couvrir quelqu'un | de baisers
croquer la vie | à pleines dents
dévorer quelqu'un | des yeux / de baisers
éclater | de rire / en sanglots
embrasser la ville | du regard...

Les GP, par la préposition, permettent donc au discours de se poursuivre et à la lecture métaphorique d'avoir lieu, comme le note N. Quayle :

Dans ces exemples le verbe est « dématérialisé » et ce manque de « matière » *nécessite* un complément afin que l'énoncé fasse sens (dans le contexte de l'interaction discursive). C'est en ce sens que la préposition permet la continuation – mieux, elle seule la rend possible. (communication personnelle)

N. Quayle [1994 : 113] cite G. Guillaume pour qui la préposition est « la dernière [partie du discours] à intervenir dans le temps opératif porteur de la transition langue / discours (*Leçons* 2, p. 165) ». On se situe, aussi bien avec la métaphore qu'avec la préposition, dans la zone floue mais dynamique entre la langue et le discours. Tout comme pour la composition et certaines structures en GN₁ OF/DE GN₂, il y a de nouveau cette relation fusionnelle, car le verbe, étant désémantisé, a besoin d'un supplément de structure : dans nos exemples, le verbe n'est pas *embrasser*, mais *embrasser du regard*, pas *croquer*, mais *croquer à pleines dents*, etc. Le supplément de structure sous la forme d'un GP agit comme une recharge sémantique, et ces cas pourraient alors être rapprochés du phénomène de composition – et classés comme tels – lorsqu'ils deviennent lexicalisés. On retrouve des exemples de ce phénomène dans notre corpus :

SHU32 *How was I to know that I wasn't JUMPING to conclusions?*

SHU50 *When his book came out and reflected glory shone upon me at school I made a point of not BATHING in it and of acting as if I found the whole business a bore.*

SHU111 *As the light faded the clumps of birches and hawthorns seemed to loom more definitely, and then only the little fluorescent marker-flags stood*

²⁰ Le terme « au-delà » n'est pas sans rappeler le processus de métaphorisation.

²¹ La forte productivité de ces expressions apparaît lorsque l'on sait que nous les avons relevées lors de conversations sur une seule journée.

out, like sentinels, on the greens. It kept RINGING in my mind, as if, were I to turn round, they would all be standing there: "Arthur, Arthur."

DIA29a Quand je rentrai à la maison, je crus LIRE *dans le regard* de mon père, qu'il avait déjà appris mon escapade. Naturellement il ne savait rien ; comment aurait-il pu le savoir ?

DIA29c L'année scolaire TOUCHAIT *à sa fin*, et je voyais avec terreur que ma paresse allait rester impunie, alors que je souhaitais le renvoi du collège, un drame, enfin, qui clôturât cette période.

Notons tout d'abord que les métaphores dans ces énoncés n'exhibent pas le même degré de lexicalisation ; les deux premières sont moins lexicalisées que les trois derniers. Même si le degré de figement varie, dans tous ces énoncés le GP rend la métaphore possible, ce qui signifie que s'il disparaît, la possibilité de lecture métaphorique disparaît également. Mais il faut être prudent, car des énoncés littéraires avec ces verbes peuvent très bien également exhiber un GP de ce genre ; cependant ce GP n'est pas nécessaire à l'interprétation littérale, et ne change par conséquent pas la signification du verbe s'il est retranché. Par contre, s'il disparaît dans les énoncés métaphoriques de même structure, il change non seulement la signification du verbe, mais également celle de l'énoncé dans son intégralité, la métaphore étant de nature relationnelle. Rappelons au passage que les exemples du type :

INT24a *But to keep everything going she can be bullying and strict, with a hard, charmless carapace. You have to take care with her: she will rarely cry, but she could BURST INTO FLAMES.*

seront classés dans la composition, car les deux membres sont métaphoriques, même s'il est exact que le fonctionnement prototypique du verbe *burst* est intransitif, et généralement sans aucun complément. Ce qui semble intéressant dans nos exemples, c'est que les éléments nécessaires pour que l'interprétation métaphorique soit possible sont des adjoints (de l'anglais *adjuncts*) mais qu'ils vont presque jouer le rôle d'arguments (c'est-à-dire d'éléments nécessaires à la formation sémantico-syntaxique du verbe) lors de l'énonciation métaphorique. Ceci semble assez cohérent, car les circonstants ne définissent pas le sémantisme du verbe, alors que c'est le cas pour les arguments, qui doivent être pris en compte avant que l'on puisse se faire une représentation mentale de la notion véhiculée par le verbe dans ce contexte particulier²². C'est comme si le franchissement de frontière entre la classe des adjoints et celle des arguments permettait justement à l'interprétation métaphorique d'avoir lieu. Les différences grammaticales qui fonctionnent généralement de façon satisfaisante pour les énoncés littéraires se révèlent insuffisantes lors de l'étude d'énoncés métaphoriques.

L'énonciation métaphorique transgresse donc les structures conceptuelles, sémantico-cognitives établies et usuelles, mais utilise malgré tout les moules syntaxiques existants, phénomène de « recyclage » auquel nous avons déjà fait allusion. Si l'on revient sur la fonction de la préposition, on se rend compte qu'elle joue un rôle « completif » [Quayle 1994 : 116] par rapport au foyer métaphorique verbal²³, mais

22 Des exemples aussi simples que *I love chocolate, I love my cat* et *I love my children* sont révélateurs : la représentation mentale de *love* – et par là son sémantisme discursif – dépendent du COD, c'est-à-dire d'un de ses arguments.

23 Ceci apparaît également pour les expressions verbe + COD + GP du type *avoir des fourmis | dans les bras / dans les jambes*, etc., où le GP semble obligatoire pour avoir une lecture métaphorique, le

il apparaît que, dans l'énonciation métaphorique, un GN peut également jouer ce rôle complétif, même si ce rôle est généralement dévolu aux GP. Penchons-nous sur les exemples suivants :

étouffer | *un sanglot*

puer | *la misère*

respirer | *le bonheur*

suer | *l'ennui...*

Il apparaît que l'utilisation prototypique de ces verbes est une utilisation intransitive, c'est-à-dire que les verbes qui apparaissent dans nos exemples sont des verbes monovalents, ou verbes à un argument. Pourtant, dans les expressions métaphoriques citées, il faut qu'il y ait un supplément de structure si l'on veut que la lecture métaphorique soit possible. Dans ces cas, il semblerait que, contrairement au passif qui retranche linguistiquement un argument, c'est-à-dire qui diminue d'un la valence du verbe (sauf dans les cas où le complément d'agent est exprimé, mais ce n'est pas le cas le plus fréquent), la métaphorisation du verbe entraîne l'ajout d'un adjoind, voire d'un argument. Ce phénomène est noté par C. Marque-Pucheu [2001 : 12] :

Certains compléments facultatifs dans les emplois propres deviennent obligatoires dans des emplois métaphoriques.

Selon F. Soublin et J. Tamine [1975 : 329], c'est également le cas pour

les verbes de cris d'animaux, qui, au sens propre, n'admettent pas de complément (*le chien aboie, le corbeau croasse*) et qui, employés métaphoriquement, sont susceptibles d'en recevoir un, nom ou complétive : *l'adjudant aboya un ordre sec, elle leur croassa qu'ils n'avaient qu'à partir*.

Nous pouvons donc faire l'hypothèse que les éléments significatifs que l'on ajoute au verbe modifient sa signification, et par là même sa structuration argumentale, et cet ajout particulier, facultatif dans l'emploi littéral, peut permettre la lecture métaphorique en devenant obligatoire. Il en résulterait alors une nouvelle répartition des rôles thématiques ²⁴. Nous pourrions même postuler que la notion même d'argument notionnel cesse d'être pertinente lors de l'énonciation métaphorique : le nouvel univers de croyance auquel on doit adhérer pour que la lecture métaphorique soit possible entraîne un renversement des valeurs logiques généralement admises. C'est comme s'il en était de même au niveau syntaxique, où les catégories thématiques traditionnelles cessent d'être opératoires :

SHU179 *Red-herrings – to CLOUD the issue. You see, I thought that if you or one of the others got wind of something, then the more generally confusing I made things, the better.*

L'utilisation prototypique du verbe *cloud* étant une utilisation comme verbe monovalent (*the sky is clouding*), son utilisation comme verbe transitif lui ajoute un argument et permet à la lecture métaphorique d'émerger. Les deux exemples suivants en français affichent exactement le même phénomène – on notera que DIA11a utilise une subordonnée complétive infinitive comme supplément de structure :

DIA11a À une heure, j'avais supplié le directeur de ne rien dire à mon père ; à quatre, je BRÛLAIS de lui raconter tout.

simple *j'ai des fourmis* ne pouvant pas être métaphorique, sauf si le thème des picotements a déjà été introduit dans le discours-avant.

²⁴ *Thématique* doit ici être pris dans le sens que lui donne par exemple A. Radford [1988 (1992) : 372-373], c'est-à-dire *thematic relations*, ou *theta-roles*, comme rôle agentif, instrumental, locatif, etc.

DIA47c Elle riait, puis sa figure s'assombrissait ; alors elle me remerciait, en me serrant les doigts de toutes ses forces, d'avoir COURU *tant de risques*.

La présence d'un supplément de structure, que ce soit par un GN ou un GP nous amène à établir un parallèle avec des exemples du type :

(1) *He died* (2) *He died a terrible death* (3) *He died of boredom / fright / shame*

– métaphorique

+ métaphorique

Il nous semble que ces exemples exhibent le continuum qui existe entre le langage littéral (noté ici « – métaphorique ») et le langage métaphorique, et le fait que la frontière entre les deux est parfois ténue. Si l'utilisation prototypique du verbe *die* comme dans l'exemple (1) est une utilisation intransitive, ce n'est plus le cas dans l'exemple (2) où *die* semble fonctionner comme verbe transitif ; « semble », car *a terrible death* ne peut réellement être considéré comme le COD de *die* ; il agit plutôt en tant que recharge sémique, comme si le verbe *die* ne suffisait pas à véhiculer la façon dont il est mort, comme si le verbe avait été quelque peu désémanché. Dans ce cas, le GN en position post-verbale fonctionne tel un intensifieur, preuve en est la glose en *he died in a terrible manner / terribly*, etc. Ceci est confirmé par le fait que la tête de ce GN est toujours reliée lexico-sémantiquement au verbe ; il semblerait que l'on s'achemine vers la métaphore sans y parvenir. La désémanché subie par le verbe est encore plus importante dans l'exemple 3 qui présente un réel cas de métaphore. La complexification prépositionnelle est obligatoire pour parer à la désémanché verbale, et pour permettre à l'énonciation métaphorique d'émerger. L'étirement de la syntaxe, lorsqu'il est suffisant, génère donc des potentialités métaphoriques, comme dans l'exemple (3) ; s'il n'est pas suffisant, on reste au niveau littéral, comme dans l'exemple (2). Il serait donc illusoire de croire que la différence entre langage littéral et langage métaphorique est clairement tranchée : comme nous l'avons déjà mentionné, elle est plutôt affaire de degré.

Finalement, nous nous sommes également rendu compte qu'en français, les formes pronominales réfléchies des verbes ont une propension à revêtir une lecture métaphorique. C'est à cette conclusion qu'arrive également M. Yaguello [1996 : 4] lorsqu'elle remarque qu'un certain nombre de verbes transitifs peuvent donner ce qu'elle nomme des *pseudo-réfléchis* – c'est-à-dire des verbes utilisés à la *voix moyenne* – et que seule cette forme est possible pour une lecture métaphorique, la forme intransitive non réfléchie induisant une lecture littérale, comme dans les exemples suivants empruntés à M. Yaguello :

L'univers mental du philosophe s'est rétréci vs **a rétréci*

La maison se fond dans le paysage vs **fond*

La situation s'éclaircit vs **éclaircit*

Une contrainte grammaticale (morphologique) existe donc bien dès lors que l'on désire utiliser un tel verbe métaphoriquement, celle qui consiste à l'utiliser à la *voix moyenne*. Le supplément de structure réside dans la forme pronominale, due au déplacement du GN en position sujet, même s'il n'est pas l'agent. Ceci rejoint ce qu'écrit C. Delmas [1987 : 207] :

Dans le domaine de la désagentivisation, le français propose une utilisation intéressante de SE, qui vient cristalliser en surface l'un des aspects du travail métalinguis-

tique auquel nous avons fait allusion. SE peut être réinvesti pour constituer des outils qui renseignent sur le travail de structuration :

« On voit que les verbes qui supportent cette opération sont justement des verbes qu'on pourrait appeler des méta-verbes, c'est-à-dire qu'ils sont faits pour "parler sur" en même temps qu'ils décrivent » (A. CULIOLI, *Séminaire de DEA* : 17).

Il est finalement intéressant de noter que pour C. Delmas [1987 : 224], « SE est un métaopérateur d'*identification* (opérateur de réduction à l'identité) », un phénomène fréquent dans l'énonciation métaphorique. Ceci rappelle les verbes ergatifs en anglais ; la différence avec le français réside dans le fait que ces verbes n'ont pas besoin d'un ajout de structure car ils ne fonctionnent pas avec un pronom réfléchi. Cependant, même si la plupart de ces structures ergatives ne sont pas ressenties comme métaphoriques par la majorité des locuteurs, elles se rapprochent du discours métaphorique. En effet, des propriétés sont attribuées aux non-animés, non-humains, comme si elles étaient constitutives de leurs définitions, alors que c'est seulement une vision humaine projetée sur le réel : *this book sells well*, *la route monte / grimpe*, etc. C'est bien le cas pour les métaphores où l'énonciateur va projeter sa vision particulière sur le réel. Dans le cas de la métaphore vive, cette vision est purement subjective, mais dans le cas de métaphores lexicalisées, la vision n'est plus tellement perçue comme subjective, puisque acceptée par les locuteurs. En effet, il est courant d'avoir recours à des métaphores anthropomorphiques pour parler des inanimés, et l'on peut alors postuler que ces structures ergatives ont été générées originellement par métaphorisation, et plus important encore, que ceci a permis de créer des structures syntaxiques, des moules, comme si l'énonciation métaphorique avait un effet rétroactif sur la langue.

C'est donc bien cette notion de supplément de structure qui se fait une fois encore jour, spécialement dans le domaine de la syntaxe, et on s'aperçoit que les prépositions – surtout OF/DE – jouent un rôle particulier lors de l'énonciation métaphorique, « en permettant », pour reprendre les termes de N. Quayle, « au discours de se poursuivre » ; on pourrait poursuivre l'analogie et avancer que la préposition sert alors de lien pour le coénonciateur entre son univers de croyance usuel, et le nouvel univers de croyance que nécessite la métaphore. Mais les prépositions seules ne suffisent pas à expliquer tous les cas d'énoncés métaphoriques ; nous avons mentionné la complexification par une subordonnée complétive en DIA1 la, et nous nous proposons maintenant d'aborder la complexification par un autre type de propositions subordonnées : les relatives.

9.2.2 PROPOSITION SUBORDONNÉE RELATIVE

Relative : Une relative est un type de subordonnée qui commence par un pronom, un déterminant ou un adjectif relatifs, et dont le lien à la principale tient à la fois de la subordination et de la représentation.

[Arrivé, Gadet & Galmiche 1986 : 604]

Nous allons maintenant aborder le cas des propositions subordonnées relatives, et voir qu'elles peuvent également permettre l'énonciation métaphorique, par leur simple ajout à un substantif. Rappelons que le foyer métaphorique sera le substantif, et non la relative. Celle-ci va jouer un rôle de complémentation par rapport au substantif qui va être l'antécédent du pronom relatif qui va introduire cette proposition. Le

rôle même du pronom relatif est intéressant, car il agit comme un lien entre l'antécédent et la relative, mettant en *relation* les deux. La proposition subordonnée relative représente donc un réel supplément de structure, en ce qu'elle permet d'attribuer les propriétés contenues dans la relative à l'antécédent. Il faut noter que seules les propositions relatives restrictives ou déterminatives²⁵ peuvent permettre une interprétation métaphorique à elles seules, car elles restreignent la référence et – dans le cas de l'énonciation métaphorique – la portée sémantique du nom auquel elles se rapportent, et qu'est-ce que la métaphore, si ce n'est une restriction dans le programme sémique du terme métaphorisé²⁶ ? Elles servent alors d'éclairage à l'explicitation de la métaphore. Les propositions relatives appositives, quant à elles, ne suffisent pas à générer seules une interprétation métaphorique, car elles ne réduisent pas la portée sémantique du nom auquel elles se rapportent, bien qu'A. Goatly [1997 : 243] soit de l'avis contraire ; ce chercheur pense en effet que les propositions subordonnées relatives permettant la lecture métaphorique sont des appositives car, dans le cas de la métaphore, on ne définit pas un type de nom²⁷. Nous ne sommes personnellement pas d'accord avec A. Goatly, car si la proposition subordonnée relative appositive est certes non définitoire, c'est-à-dire que l'antécédent du pronom relatif ne va pas être défini par la relative, soit car il l'a déjà été, soit car il l'est par d'autres moyens, le foyer métaphorique doit être défini par une subordonnée déterminative. Rappelons rapidement les différences entre les deux types de relatives, grâce à l'opposition entre les exemples classiques du type :

(1) *My sister who / that is a belly dancer lives in New York.*

(2) *My sister, who / *that is a belly dancer, lives in New York.*

Dans l'énoncé (1), la relative est nécessaire à la référenciation de ma sœur, certainement car j'en ai plusieurs, et que je dois préciser celle dont je parle, précision apportée par la relative. Dans l'énoncé (2), la relative apporte simplement une information supplémentaire, qui n'est pas définitoire pour la référenciation de ma sœur ; preuve en est la glose par "*My sister lives in New York; oh, and by the way, she is a belly dancer.*" Le caractère obligatoire de la relative déterminative semblerait donc la privilégier pour véhiculer la lecture métaphorique, aux dépens de la relative appositive. Nous ne rentrons pas ici dans le détail de tous les tests possibles pour déterminer si la relative est déterminative ou appositive (schéma intonatif, virgule, variation du pronom relatif, etc.). Tous les exemples contenant des relatives que nous avons trouvés et répertoriés dans notre corpus sont des cas de relatives déterminatives / restrictives, et fonctionnent comme de réels suppléments de structure nécessaires à l'énonciation métaphorique. Ceci est confirmé par la proximité des propositions subordonnées relatives déterminatives avec les adjectifs qualificatifs qui restreignent également la portée sémantique d'un substantif, comme nous allons le voir dans le paragraphe suivant. Notre corpus comprend un certain nombre d'exemples où la métaphorisation est rendue possible par le supplément de structure que représente la relative ; là aussi, si la relative disparaît, le sens métaphorique disparaît aussi, et l'énoncé ne revêt plus qu'une signification littérale ou apragmatique.

25 Nous simplifions volontairement la dichotomie entre relatives déterminatives / restrictives et relatives appositives, bien que nous soyons conscient qu'il existe une zone floue entre ces deux types de relatives, et que parfois il est difficile de distinguer les deux utilisations.

26 Tout du moins selon l'approche lexicaliste traditionnelle.

27 C. Brooke-Rose [1958 : 36] parle d'ailleurs de *qualifying phrase*.

INT52a *How little directness there is, when you look around! We have to make things distinct by indirection. What a redundant and fearful dance it all is, as if our feelings are WEAPONS that could kill, and words are their bullets.*

On peut remarquer que la relative n'est pas réellement obligatoire ici, parce qu'elle est assez convenue, qu'il y a d'autres marqueurs et qu'elle est incluse dans une suite de métaphores filées, ce qui n'est pas le cas pour les exemples suivants où les relatives sont nécessaires pour véhiculer l'interprétation métaphorique (l'énoncé INT15b *the world is a skirt I want to lift up* est particulièrement révélateur à ce sujet, et nous l'étudierons plus en détail § 9.7) :

INT17c *Television, too, remained a novelty throughout my youth – all those FLICKERING WORLDS admitted to one room, Father making me hold the aerial up at the window on tiptoe.*

Nous sommes face à une relative passive elliptique qui sert à véhiculer la lecture métaphorique, mais il nous faut également remarquer la combinaison de plusieurs autres structures : le tiret qui introduit l'apposition (cas étudié dans le chapitre 7), c'est-à-dire une réinterprétation, une autre perception d'un référent déjà mentionné, ici *television*, et l'ajout de l'adjectif, comme nous allons le voir dans le paragraphe suivant.

INT30 *From the station I take him to clamorous places where there will be fashionable young women in close-fitting items.*

"What a PICTURE-GALLERY you have brought me to!" he says, rubbing his hands.

Dans cet exemple, nous pouvons hésiter quant à la nature de la relative : est-elle appositive ? Il ne nous semble pas, car une pause intonative entre l'antécédent et la relative, pause marquée par une virgule à l'écrit ne nous semble pas possible. Est-elle déterminative, définitoire ? Pas vraiment non plus, car la relative ne définit pas un « type » de *picture-galleries*. Nous nous trouvons donc face à un cas limite, mais ceci peut s'expliquer par la présence d'autres structures qui se combinent : l'exclamation (que nous étudierons § 9.5) et la composition. Il apparaît alors que l'énoncé *what a picture-gallery!* aurait pu être interprété de façon métaphorique, et que la relative n'est donc pas essentielle à l'énonciation métaphorique, car elle n'est justement pas déterminative, c'est-à-dire définitoire de l'antécédent, le pivot métaphorique.

Quant aux exemples français, ils obéissent à la même règle, et le supplément de structure contenu dans la relative semble indispensable à l'émergence du sens métaphorique :

DIA12b Ainsi, mon travail de chaque jour était-il peu de chose, mais, comme, travaillant moins de temps que les autres, je travaillais en plus pendant les vacances, ce peu de chose était LE BOUCHON DE LIÈGE *qu'un chat garde toute sa vie au bout de la queue*, alors qu'il préférerait sans doute un mois de casserole.

DIA18b Pour la première fois, nul jour des vacances de cette année ne me fut pesant. Je connus donc que personne n'échappe à son âge, et que mon dangereux mépris s'était fondu comme glace dès que quelqu'un avait bien voulu prendre garde à moi, de la façon qui me convenait. Nos communes avances raccourcirent de moitié LA ROUTE *que l'orgueil de chacun de nous avait à faire*.

- DIA95 Un jour, à midi, mes frères revinrent de l'école en nous criant que Marthe était morte. LA FOUDRE *qui tombe sur un homme* est si prompt qu'il ne souffre pas. Mais c'est pour celui qui l'accompagne un triste spectacle.

Dans ces trois exemples, la suppression de la relative ne permet pas à l'énonciation métaphorique d'avoir lieu. Il est intéressant de remarquer que le dernier énoncé est plus contextuel que les précédents, en ce que la métaphore n'est peut-être décodée comme métaphore que par rapport à l'énoncé qui la précède ; cependant, la relative est nécessaire pour mettre en relation la notion de « foudre » métaphorique qui s'abat sur l'homme, comme la véritable foudre qui peut s'abattre sur une personne, avec les conséquences que l'on peut imaginer.

Finalement, il importe de noter que ces propositions subordonnées relatives peuvent aussi bien être à la forme finie qu'à la forme non finie, c'est-à-dire que l'on peut rencontrer des propositions relatives infinitives permettant l'interprétation métaphorique, ce qui tendrait à prouver leur nature déterminative, restrictive, et non pas appositive. Ainsi a-t-il été montré par G. Girard et N. Malan [1999 : 35] que :

Moving towards the semantic and pragmatic poles, it was mentioned earlier on that infinitive structures have in common with the relative clause that they determine the antecedent's reference. With detached relative clauses however (i.e. non-defining), the reference is considered to be already known to the hearer. But such knowledge is incompatible with the structuring of an infinitive clause. If the reference is already entirely determined, an infinitive clause is ungrammatical:

24a) *I'm looking for someone with whom to go on holiday.*

24b) **I'm looking for Mary with whom to go on holiday.*

In other words, the infinitive clause has something in common with the attached relative clause (defining) but nothing with the detached relative clause (non-defining) – apart from the fact that it occupies the same slot in the sentence and sometimes contains a relative pronoun.

Nous trouvons un exemple de relative infinitive dans notre corpus, relative infinitive qui joue effectivement un rôle déterminatif dans la référence de l'antécédent – même si dans ce cas l'antécédent n'a pas de réelle référence extralinguistique, car nous sommes face à une expression complexe : *have no axe to grind*.

- SHU56 *What is that Marian's got that I haven't got? Why do the kids have NO AXE to grind with Marian?*

Notons finalement que le nom peut être postmodifié non pas par une proposition relative, mais par une proposition complétive. Dans ce cas, ce sera la proposition subordonnée complétive qui jouera le rôle de supplément de structure, comme dans l'exemple suivant :

- DIA54b À certains moments, je m'épouvantais du mal dont j'étais l'auteur ; à d'autres, je me disais que Marthe ne punirait jamais assez Jacques du CRIME *de me l'avoir prise vierge*.

La complétive permet ici de mettre en *relation* la forme linguistique que revêt le foyer métaphorique (*crime*) avec son contenu notionnel (*de me l'avoir prise vierge*).

Les structures permettant à un énoncé de revêtir une interprétation métaphorique sont ainsi variées, et plus la métaphore sera vive, plus le supplément de structure paraîtra nécessaire. Nous nous proposons d'aborder maintenant l'adjectif, qui par l'ajout qu'il représente, peut également permettre l'énonciation métaphorique.

9.2.3 ADJECTIF

Adjectif : La classe des *adjectifs* groupe des éléments dont le trait commun est d'apparaître de façon *facultative* dans le syntagme nominal. Ils se distinguent par là des *déterminants*, dont la présence dans le syntagme est, malgré certaines exceptions apparentes, *obligatoire*.

[Arrivé, Gadet & Galmiche 1986 : 32]

Le fait qu'il existe un lien sémantique étroit entre les adjectifs et les propositions subordonnées relatives n'est plus à démontrer, mais pourquoi les adjectifs, et surtout l'ajout d'un adjectif non métaphorique, permettent-ils de générer une interprétation métaphorique pour un GN ? Le fait qu'un adjectif ne puisse être métaphorique en soi, mais modifie le sens du nom qu'il qualifie, pousse C. Brooke-Rose [1958 : 20] à parler de *linking adjective*, et à noter que :

the qualifying adjective [...] can act as a link by describing the proper term rather than the metaphoric term. [...] The adjective is an additional help to recognition, and in this sense is akin to the qualifying phrase. [Brooke-Rose 1958 : 55]

Il convient de nuancer ce qu'écrit C. Brooke-Rose, car l'adjectif peut servir d'aide à l'interprétation métaphorique, c'est-à-dire d'ajout facultatif, mais il s'avère obligatoire dans certains cas, comme le montrent les exemples suivants :

INT10a *I have to be aware of everything. I want to develop a mental PICTURE I can carry around and refer to when I am at Victor's place.*

Dans cet exemple, le foyer métaphorique est *picture*, mais la métaphorisation est rendue possible par l'ajout de l'adjectif *mental*, qui lui n'est pas porteur du foyer métaphorique dans cet énoncé. L'adjectif est ici obligatoire pour la métaphorisation, car si on l'omet, l'énoncé ne peut être décodé de façon métaphorique, même si l'on remarque la présence de la relative qui détermine *picture*. Là encore, il faut noter la combinaison des structures permettant l'énonciation métaphorique.

INT13 *The boys have fallen asleep. I carry them upstairs, one by one. They lie side by side under vivid duvets. I am about to kiss them when I notice their eyes are open. I dread a second WIND.*

INT24a *But to keep everything going she can be bullying and strict, with a hard, charmless CARAPACE. You have to take care with her: she will rarely cry, but she could burst into flames.*

INT80c *I push down my trousers and look for a suitable lubricant. The last time I did this, when Susan had some friends round for dinner, I used my children's shampoo, and felt as if a wasp had been pushed into my urethra. I should have complained to the manufacturer and had them conduct an experiment on animals. Even masturbation can be a medical MINEFIELD.*

DIA32 La joie de donner enfin satisfaction à mon père comblait un peu le VIDE *sentimental* dans lequel je me trouvais, car, si je croyais ne plus aimer Marthe, je la considérerais du moins comme le seul amour qui eût été digne de moi.

DIA80b Après avoir conservé à notre maison une FAÇADE *digne*, il perdait toute retenue, et, quand je n'étais pas rentré depuis plusieurs jours, envoyait la femme de chambre chez Marthe, avec un mot à mon adresse, m'ordonnant de rentrer d'urgence ; sinon il déclarerait ma fuite à la préfecture de police et poursuivrait Mme L. pour détournement de mineur.

Ces énoncés sont identiques au précédent dans la mesure où l'omission de l'adjectif ne permet pas la lecture métaphorique²⁸. Ce n'est nullement le cas avec les exemples suivants, où l'adjectif peut très bien être omis sans que la lecture métaphorique soit court-circuitée pour autant, comme c'est le cas pour l'exemple INT80c que l'on pourrait classer au milieu des deux types susnommés ; en effet, l'énoncé *even masturbation can be a Ø minefield* pourrait être métaphorique grâce au phénomène de composition nominale (*minefield*), mais l'ajout de l'adjectif *medical* semble quasi nécessaire vu le cotexte gauche. Si l'adjectif n'est pas nécessaire à l'énonciation métaphorique, il y a alors d'autres marqueurs, d'autres suppléments de structure qui rendent l'interprétation métaphorique possible : la métaphore lexicalisée en INT16b et le marqueur anaphorique *ce* en DIA13a, même si la métaphore *monstre* est lexicalisée en français, ce que prouve son indexation sous une sous-entrée dans les dictionnaires. En conséquent, aucun supplément de structure n'est réellement nécessaire :

INT16b *I can remember how tall and slim she was; and then there was the JOLT, the violent jolt, when we met and met.*

DIA13a Bientôt nous n'allâmes plus à J... Mes frères et mes sœurs commençaient d'en vouloir à la guerre, ils la trouvaient longue. Elle leur supprimait le bord de la mer. Habités à se lever tard, il leur fallait acheter les journaux à six heures. Pauvre distraction ! Mais vers le vingt août, ces jeunes MONSTRES reprennent espoir.

La question à laquelle il convient de répondre est alors la suivante : Pourquoi le supplément de structure que représente l'adjectif permet-il de véhiculer la lecture métaphorique ? Il importe de rappeler que l'adjectif – tout comme le verbe – a une incidence externe, c'est-à-dire qu'un adjectif est forcément incident à un substantif, et qu'il ne prend réellement son sens qu'une fois qu'il est mis en *relation* avec un substantif, puisqu'il le qualifie. C'est pour cette raison que son contenu sémantique revêt une certaine « plasticité » [Prandi 1992 : 98] qui lui permet de générer une valeur métaphorique, et ce encore plus lorsqu'il s'agit d'un adjectif dénominal, c'est-à-dire issu par dérivation adjectivale dénominal. Ce n'est que par l'ajout de l'adjectif que ces expressions peuvent revêtir un sens métaphorique. Il est également intéressant de noter que ce phénomène de prémodification adjectivale en anglais²⁹ permettant de générer une interprétation métaphorique n'est pas restreint à l'adjectif, mais que le nom peut rentrer dans ce genre de structures. Cependant, celles-ci n'atteindront pas le stade de la composition nominale qui, nous l'avons rappelé, est figée, et pour laquelle “*the compounding makes clear that only one entity is involved, one referential locus*” [Goatly 1997 : 223] ; c'est-à-dire qu'un des deux noms n'est pas référentiel, même si cela semble être également le cas pour les structures qui nous intéressent maintenant. A. Goatly [1997 : 221] dit de ces structures :

Premodifiers can, according to the syntactic-semantic rules, only qualify, not equate.

D'où la possibilité de dire *his sausage hands*, mais pas **his hands are sausage*. Mais pourquoi *his chestnut hair* donne-t-il comme glose acceptable “*his hair is*

28 Ce qui fait douter de la validité de la définition de l'adjectif proposée par M. Arrivé, F. Gadet et M. Galmiche [1986 : 32] citée plus haut.

29 Le français permet soit une prémodification, soit une postmodification, mais il ne faudrait pas croire que l'on puisse choisir librement : il y a des contraintes sémantico-syntactiques et énonciatives.

chestnut” ? Une fois de plus, c’est affaire de degré de lexicalisation : la métaphore étant fortement démotivée, le terme redevient libre, alors qu’il ne l’est pas dans *his sausage hands*, qui ne permet, comme les métaphores, qu’une qualification ; c’est pour cette raison qu’A. Goatly [1997 : 222] note que le nom utilisé comme prémodifiant occupe la place d’un classifieur, ou d’un adjectif épithète.

Le supplément de structure permettant à l’énonciation métaphorique d’avoir lieu apparaît clairement ici, mais il est d’autres cas où ce supplément structurel est plus difficile à déterminer, comme nous allons le voir dans les dernières sections.

9.3 CHANGEMENT DE FONCTIONNEMENT PROTOTYPIQUE POUR LE NOM (DÉNOMBRABLE /S INDÉNOMBRABLE), DE PRÉPOSITION POUR LE VERBE

Une telle approche a pour conséquence un remaniement des différentes “*parts of speech*”, telles qu’elles sont conçues dans la grammaire traditionnelle ; puisque des adverbes, des noms, des adjectifs, etc., ne sont plus considérés comme simples membres des catégories grammaticales immuables et statiques, mais capables – *selon les besoins du discours* – de changer de catégorie, ou même, dans certains cas, d’être décatégorisés.

[Quayle 1994 : 118]

Abordons maintenant un phénomène métaphorique somme toute assez marginal, le changement de fonctionnement prototypique pour le nom, et le changement de préposition pour le verbe.

Pourquoi ne pas avoir classé le changement de fonctionnement prototypique du nom, connu sous l’appellation de *recatégorisation*, dans les procédés lexicogéniques, comme on aurait pu le faire avec les changements de préposition pour le verbe que l’on aurait classé avec les variations lexicales ? Nous avons opté pour cette solution car il nous semble que ces deux procédés ont besoin d’un discours, du cadre d’un énoncé, pour avoir lieu et être étudiés : en d’autres termes, la recatégorisation nominale ne sera visible que par un changement de déterminant, ou de nombre, et le sens induit par le changement de préposition ne sera évident qu’en discours. De plus, nous pouvons noter que la notion de recatégorisation est absente des deux ouvrages de référence de J. Tournier [1991a et 1991b]. Cela signifie-t-il que la recatégorisation n’est pas un processus lexicologique, jouant également un rôle sémantique ?

Définissons préalablement ce qu’est la recatégorisation : la recatégorisation est un phénomène linguistique consistant à faire fonctionner un substantif dans une autre catégorie que celle de son fonctionnement prototypique. Par exemple, un nom indénombrable va pouvoir fonctionner en dénombrable, selon le contexte et le choix de l’énonciateur. N. Quayle cité plus haut [1994 : 118] note que ce phénomène est loin d’être une exception dans le système linguistique. La recatégorisation s’accompagne généralement, pour ne pas dire toujours, d’un changement ou glissement sémantique. Par exemple, la différence entre *I love Ø beer* (où le substantif *beer* fonctionne en continu dense) et *I want two beers* (où ce même substantif fonctionne en discontinu) est non seulement d’ordre indénombrable / dénombrable, mais aussi sémantique ; la référence extralinguistique de *beer* dans le premier énoncé n’est pas

entièrement superposable avec celle du second, où l'on fait référence à deux verres ou deux cannettes de bière. Les exemples de substantifs qui peuvent être recatégorisés montrent tous – que ces recatégorisations soient lexicalisées (c'est-à-dire répertoriées dans le dictionnaire avec des marqueurs lexicographiques du type *dén.* ou *indén.*) ou non – que la recatégorisation s'accompagne d'un changement sémantique. Généralement, les substantifs fonctionnent selon deux modalités principales : le fonctionnement dénombrable, et le fonctionnement indénombrable.

J. Bouscaren [1991 : 74-75] et J. Bouscaren et J. Chuquet [1987 : 82-83] mettent en avant une idée intéressante, selon laquelle il y a en fait trois fonctionnements, le fonctionnement indénombrable pouvant se subdiviser en deux types :

- Le fonctionnement en *discontinu / discret / dénombrable* : les occurrences des référents désignés par ces substantifs peuvent se discrétiser en occurrences individuelles, peuvent être dénombrées ; ces substantifs peuvent donc fonctionner aussi bien au singulier qu'au pluriel.
- Le fonctionnement en *continu / indénombrable dense* : les occurrences des référents désignés par ces substantifs ne peuvent se discrétiser en unités, et par conséquent être quantifiés, sauf en ayant recours à un dénombreur. Ces substantifs ne fonctionnent qu'au singulier, car ils sont appréhendés de façon globale.
- Le fonctionnement en *continu / indénombrable compact* : les occurrences des référents désignés par ces substantifs sont des prédicats nominalisés (nominalisations de verbes ou d'adjectifs) ; ces substantifs sont généralement utilisés au singulier, ne se quantifient pas, et n'ont qu'une valeur qualitative.

Si nous prenons l'exemple des substantifs fonctionnant en continu compact, ils ne se mettent que rarement au pluriel à cause de leur composante qualitative. Le substantif *weakness* est un cas de prédicat nominalisé, c'est-à-dire un nom dont le fonctionnement prototypique est continu compact (*adj.* *weak* → *nom* *weakness*) ; cependant, l'on trouve des occurrences de *weaknesses* qui fonctionnent alors en discontinu³⁰. Ce que le dictionnaire *Longman* confirme d'ailleurs :

WEAKNESS

PHYSICAL: [U] the state of being physical weak: *weakness in the muscles*.

LACK OF DETERMINATION: [U] lack of determination shown in someone's behaviour: sign of weakness: *Most people saw her sensitivity as a sign of weakness*.

LACK OF POWER: [U] lack of power and influence: *the weakness of the Trade Union movement in post-Thatcher Britain*.

30 En relisant J. Tournier [1985], nous nous sommes rendu compte qu'il considérait des termes comme *weaknesses* comme un simple cas de glissement d'emploi. Cependant, G. Lakoff nous a confirmé (communication personnelle) que le terme *weaknesses* était bel et bien un emploi métaphorique, mais nous savons que G. Lakoff utilise le terme « métaphorique » de façon plus large, contrairement à J. Tournier qui l'utilise de façon très restrictive ; de plus, l'incongruité sémantique est assez faible, les deux domaines (domaine physique, physiologique et domaine mental, abstrait) étant très souvent mis en relation, le domaine abstrait, mental, interne étant généralement décrit par le domaine concret, physique, externe (v. Sweetser [1990]). Il ne faudrait omettre de signaler que ces recatégorisations se trouvent généralement très rapidement lexicalisées, ce qui a pour conséquence le fait qu'elles soient répertoriées dans les dictionnaires de langue ; c'est alors pour cette raison que nombre de locuteurs ne percevront pas ces recatégorisations comme des cas de métaphores, car il est exact que l'impertinence qu'elles exhibent est assez faible. Cependant, ce sont des cas de métaphores – au moins diachroniquement – même si leur lexicalisation rapide leur fait perdre ce caractère métaphorique qui a pourtant sous-tendu leur émergence.

CHARACTER / DESIGN ETC: [U] a fault in someone's character or in a system, organization, design etc: *We spent two hours analyzing the team's strengths and weaknesses. / a structural weakness in the aircraft.*

IDEA, PLAN ETC: [U] a part of something that can easily be attacked or criticized: [+in]: *We finally found a weakness in their case.*

a weakness for something: if you have a weakness of something, you like it very much even though it may not be good for you: *Ryan's always had a weakness for fast cars.*

Remarquons que l'emploi numéro 4, indexé [U] pour *uncountable* (indénombrable), ne l'est pas, car *weakness* est utilisé dans le premier exemple au pluriel, et dans le second est précédé du déterminant A. Il fonctionne donc en dénombrable, en discontinu ; il en est de même de l'exemple 5. L'exemple 6, quant à lui, est correctement étiqueté « dénombrable », par absence d'étiquetage. Ces deux exemples sont révélateurs, en ce que la postmodification semble presque indispensable à la métaphorisation, ce qui rappelle le phénomène de combinaison des marqueurs de métaphores. Finalement, la traduction française par *points faibles* est également révélatrice d'un processus métaphorique, cette fois par composition, bien que le terme *faiblesses* au pluriel puisse également être employé, là aussi grâce à un phénomène de recatégorisation. Il semble donc que ce procédé, bien qu'existant, demeure assez peu productif, et doive par conséquent être accompagné d'autres structures pour véhiculer l'énonciation métaphorique, à moins qu'il ne donne naissance à un terme rapidement lexicalisé, d'où la non-perception de l'origine métaphorique comme dans le cas de *weaknesses*.

Le changement de classe, de fonctionnement prototypique va donc permettre un changement de perception, une nouvelle vision, et qu'est-ce que propose la métaphore, si ce n'est une nouvelle vision ? C'est ce que R. Martin [1983 (1992) : 168] nomme la « lecture sélective implicite » :

Une des propriétés les plus remarquables du langage est d'autoriser, notamment en tournure attributive, une sorte de focalisation sur l'une seulement des propriétés que le signifié comporte.

L'exemple suivant montre bien ce phénomène :

COV11b *Catherine tried for the last time. "Interesting case, Doctor?" she asked brightly. "Lord no, Miss Bowers." Dr. Epps was looking around vaguely in search of his bag. "Got three already. Pleasant little woman though, and she likes to have me there. God knows why! She could deliver herself WITHOUT TURNING A HAIR.*

Le changement prototypique de *hair*, utilisé prototypiquement comme indénombrable (on parle bien ici de « cheveux », et non de « poils »), mais fonctionnant ici comme dénombrable, permet la lecture métaphorique, même s'il faut noter le phénomène de composition, comme dans le cas de l'expression métaphorique *split hairs*, où le même procédé apparaît. Si l'on se place dans une perspective lexicaliste, on peut dire qu'il y a une sorte de sélection de sèmes, et restriction sémique, caractéristique sémantique définitoire de la métaphore. On pourrait alors parler d'une mise en *relation* entre les divers fonctionnements du substantif, comme dans ce dernier exemple :

INT5c *I have been trying to convince myself that leaving someone isn't the worst thing you can do to them. Sombre it may be, but it doesn't have to be a*

tragedy. If you never left anything or anyone there would BE NO ROOM for the new.

La métaphore est ici rendue possible par la recatégorisation du substantif *room*, qui fonctionne généralement en dénombrable, mais ici le fonctionnement en indénombrable permet la métaphore, très figée ici, même si l'on peut noter le supplément de structure obligatoire *for the new*. Nous trouvons un phénomène similaire dans les exemples français de notre corpus, avec une recatégorisation dénombrable → indénombrable, d'où la présence du déterminant Ø :

- DIA24a Pendant un quart d'heure, je courus comme un fou jusqu'à la maison. Alors, craignant de la déranger pendant son repas, j'attendis, EN Ø NAGE, dix minutes, devant la grille.
- DIA24b Je pensais que pendant ce temps mes palpitations de cœur s'arrêteraient. Elles augmentaient, au contraire. Je manquai TOURNER Ø BRIDE, mais depuis quelques minutes, d'une fenêtre voisine, une femme me regardait curieusement, voulant savoir ce que je faisais, réfugié contre cette porte.
- DIA28a Marthe avait dit : « Au moins laissons-lui l'étoffe rose. »
— « Laissons-lui ! » Rien que pour ce mot, je me sentais près de LÂCHER Ø PRISE.
- DIA95 Ensuite, comme une seconde déroule aux yeux d'un mourant tous les souvenirs d'une existence, la certitude me dévoila mon amour avec tout ce qu'il avait de monstrueux. Parce que mon père pleurait, je sanglotais. Alors, ma mère me PRIT EN Ø MAINS. Les yeux secs, elle me soigna froidement, tendrement, comme s'il se fût agi d'une scarlatine.

L'utilisation en tant qu'indénombrables de ces substantifs est révélatrice, dans le sens où c'est l'article Ø qui apparaît ; c'est alors la qualité, plus que la quantité, qui est mise au premier plan, ce qui n'est pas sans rappeler la nature très souvent qualitative de la métaphore.

La notion de « lecture sélective implicite » proposée par R. Martin est à rapprocher d'un autre procédé permettant le filtrage métaphorique. Dans l'exemple suivant, c'est le changement en nombre qui va permettre la métaphorisation, « yeux » au pluriel étant *a priori* plus fréquent qu'« œil » au singulier.

- DIA67c Je restais à J... La nuit précédente. En y allant, je me promettais DE NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT.

L'expression est par nature composée, ce qui permet une lecture métaphorique ; on peut également remarquer la présence d'un marqueur thématique qui détermine *œil* (cas étudié § 9.8), ainsi que le supplément de structure prépositionnel (*de la nuit*). En effet, *ne pas fermer les yeux de la nuit* n'aurait pas, ou aurait bien moins un sens métaphorique. Si ces phénomènes permettent déjà aux potentialités métaphoriques d'émerger, nous pouvons aussi noter que le passage pluriel → singulier rend également la métaphore possible, car l'œil n'est plus ici considéré comme l'organe de la vision, mais comme l'image prototypique de la conscience, de l'éveil. Par ce changement de fonctionnement, on se rapprocherait alors d'une image prototypique, plus abstraite, l'œil étant utilisé pour autre chose³¹, comme dans l'expression idiomatique *there is more to this than meets the eyes*. Même s'il ne s'agit pas

31 On pourrait considérer cet exemple comme un cas de métonymie – l'organe pour la fonction – mais nous ne pensons pas qu'ici *œil* soit mis en relation avec *vision*, ou si tel est le cas, il s'agit de vision abstraite, donc de métaphore.

de recatégorisation à proprement parler, le changement dans le fonctionnement attendu du lexème *œil* nous semble à même de filtrer l'interprétation métaphorique. Nous retrouvons un autre exemple semblant confirmer cette hypothèse :

DIA50b À la maison, personne ne se doutait de mes absences ; il n'en allait pas de même à J... Depuis quelques temps déjà, les propriétaires et le vieux ménage me VOYAIENT d'un ASSEZ MAUVAIS ŒIL, répondant à peine à mes saluts.

Notons tout d'abord que cet exemple est similaire au précédent à l'exception qu'il exhibe un autre supplément de structure, par la présence de l'adjectif *mauvais*. Le même phénomène est à l'œuvre en anglais :

INT107-108 *She told me she couldn't see me for a while. She needed to distance herself. I had Victor KEEP an EYE on her, ring her every day and keep me alive in her thoughts.*

La métaphore est ici rendue possible par la différence de fonctionnement pluriel → singulier, ainsi que par une postmodification (*on her*), et la seule solution pour expliquer le filtrage métaphorique reste le changement de fonctionnement prototypique pluriel → singulier, sans qu'il y ait recatégorisation dans ce cas-ci.

Notons un dernier cas que nous pourrions éventuellement ranger dans la recatégorisation : il s'agit des structures du type N + ÊTRE + attribut du sujet [UN(E) / A(N) + Nom propre], du type : *Ce poète est un Mallarmé, Les sportifs sont des Apollon(s), Cet athlète est un Hercule, ou Pierre est un réel Harpagon*³². Nous savons que le fonctionnement prototypique d'un nom propre est d'être précédé de l'article Ø, le nom propre étant autoréférentiel et nécessitant donc une détermination minimale, car, comme J.-C. Souesme [1992 : 178] le rappelle :

La *définition* contenue dans le mot lui-même est *maximum*, il n'est alors nullement besoin d'une détermination particulière.

Le fait même d'utiliser un nom propre avec un autre déterminant (UN(E) / A(N)) que celui de son fonctionnement prototypique (Ø) va entraîner un changement de perception. Pour les culioliens, et selon la définition proposée par M.-L. Groussier et C. Rivière [1996 : 77], A / AN est un opérateur de prélèvement, d'extraction « consistant, pour l'énonciateur, à isoler soit un ou plusieurs éléments d'une classe d'occurrences (discontinu) soit une quantité d'une classe de quantités (continu quantifiable) en les repérant par rapport à une Situation ». Cet opérateur a des virtualités quantitatives et qualitatives, un type primant sur l'autre selon le fonctionnement du substantif qu'il détermine, et selon la situation d'énonciation. Ici, ce sont les virtualités qualitatives de A qui sont mises en avant, car le déterminant permet de prélever une qualité que l'énonciateur juge essentielle dans le nom propre qu'il détermine.

Le changement de fonctionnement prototypique se trouve également à l'œuvre dans les métaphores verbales avec une complémentation prépositionnelle, verbes qui ne nécessitent pas d'adjoints supplémentaires afin de revêtir une lecture métaphorique. Cependant, dans ce cas précis, il faut noter le changement de la préposition, comme l'écrit A. Niklas-Salminen [1997 : 156] :

On constate que l'opposition des sens propre et figuré correspond parfois à des constructions spécifiques. Les verbes de mouvement, par exemple, ne se construisent pas avec la même préposition selon que leur complément est un nom de lieu réel ou un terme figuré : [...]

32 Exemples empruntés à I. Tamba-Mecz [1999 : 222-224]. On appelle traditionnellement cette figure une antonomase, c'est-à-dire l'utilisation d'un nom propre comme nom commun, et inversement.

courir *vers* la maison / courir *à* la victoire
 nager *en* piscine / nager *dans* la félicité
 voler *vers* le pigeonnier / voler *au* secours de...

[...]

Je l'ai blessé *d'un* coup de pistolet.

Je l'ai blessé *par* mes remarques.

On notera également des exemples du type *J'ai frappé Victor à coups de pieds* vs. *J'ai frappé Victor par ma gentillesse*. M. Yaguello [1996 : 2] remarque justement :

Il existe un groupe de verbes renvoyant à des processus agentifs impliquant un contact physique entre *agent* et *patient*, tels que *blessar*, *toucher*, *frapper*, *assommer*, *atteindre*, *tuer*, *renverser* et quelques autres : lorsque ces verbes sont employés au sens figuré, le contact physique devient contact moral. Dans l'interprétation littérale, l'instrument est introduit par *de*. Dans l'interprétation figurée, la préposition qui introduit le moyen ou la cause est *par*.

(1a) Il m'a blessé d'un coup de couteau,

(1b) Il m'a blessé par son ironie,

(2a) Il m'a touché du bout du doigt,

(2b) Il m'a touché par ses attentions,

(3a) Il m'a assommé d'un coup de poing,

(3b) Il m'a assommé par ses discours stupides, etc.

C'est ici le changement de préposition qui permet l'interprétation métaphorique, et nous pourrions alors parler de « recatégorisation verbale » par changement de préposition. Il convient de noter que, tout comme pour la recatégorisation nominale, ce phénomène reste marginal dans le cas de l'énonciation métaphorique, et cela nous semble être la raison pour laquelle il est souvent trouvé en combinaison avec d'autres structures permettant à l'interprétation métaphorique d'émerger, autres structures comme l'apposition que nous nous proposons maintenant de traiter.

9.4 APPPOSITION

Apposition : Procédé de détermination par lequel un terme forme avec le substantif déterminé un groupe nominal, sans l'intermédiaire d'un monème fonctionnel.

[Mounin 1974 (1993) : 37]

L'apposition – également connue sous le nom d'« apposition identificatrice » – représente un schéma syntaxique privilégié pour les énoncés métaphoriques ; c'est même selon A. Henry [1971 : 50] « une des formulations naturelles de la métaphore ». En quoi l'apposition est-elle tout particulièrement compatible avec le processus de métaphorisation ? En ce qu'elle permet d'opérer une opération d'*identification relationnelle* entre les deux membres reliés par l'apposition³³. Par le supplément de structure qu'elle représente, aucun marqueur grammatical ou lexical n'a besoin d'intervenir, et c'est la seule apposition qui permet implicitement de mettre en *relation* deux domaines conceptuels, et par conséquent à la lecture métaphorique d'émerger. Nous ne partageons donc pas l'avis d'I. Tamba-Mecz [1981 : 77] qui estime que l'apposition doit obligatoirement intervenir avec une dépendance syn-

33 A. Goatly [1997 : 210] propose une classification sémantique de l'apposition.

taxique anaphorique car, comme nous le verrons dans nos exemples, ce n'est pas forcément le cas. Elle représente également un surplus de structure, une complexification dans le sens où elle correspond à une réinterprétation, une reformulation³⁴, une incise appréciative que l'énonciateur désire effectuer au moment de la mise en discours pour le coénonciateur. C'est soit cette réinterprétation – contenue dans l'apposition – qui est métaphorique, soit le segment mis en relation avec l'apposition. Cela n'est pas étonnant, car le fait d'apposer revient à mettre en relation identificatrice. Si c'est l'apposition qui est métaphorique, elle représente une réinterprétation, une nouvelle formulation, comme dans l'exemple suivant :

DIA14a Nous nous moquions, mes frères et moi, d'un de nos voisins, bonhomme grotesque, NAIN à *barbiche blanche* et à *capuchon*, conseiller municipal, nommé Maréchaud.

Dans cet exemple, c'est l'apposition métaphorique qui permet d'identifier le conseiller municipal à un gnome.

Dans le cas contraire, l'apposition vient expliciter le segment métaphorique antérieur, ce que démontre la possibilité d'ajouter un marqueur du type *that is, that is to say, in other words*, etc.

INT80a *How weak the arc of my urine is, and how I strain to send a respectable semicircle into the pan. Even when my boys were tiny, and those round little WORMS, their penises, were no thicker than a cable, the arc of their urine had a magnificent velocity.*

On remarquera que dans ce cas, le foyer métaphorique *worms* contient des marqueurs de métaphore, comme le marqueur thématique *those*³⁵ et l'ajout des adjectifs *round* et *little*.

Dans tous les cas, il s'agit encore d'une attribution prédicative qualitative ; dans cette structure, selon C. Brooke-Rose [1958 : 94], "*the role of the metaphor is almost adjectival. [...] It is like a compound with the dash left out*". Une fois de plus, il s'agit de mise en relation, mise en relation qui donne à l'interprétation métaphorique la possibilité d'émerger.

Morphologiquement, et sémantiquement, deux types d'appositions peuvent être dégagés :

- La *juxtaposition* : ceci représente la majorité des cas rencontrés. Le lien est alors implicite, et il doit être reconstruit par le coénonciateur, comme dans l'exemple ci-dessous :

INT73c *Susan and I sat side by side and six feet apart opposite a middle-aged and somewhat patronizing woman who had a "concerned", if not pained, look. What a job, the HARVESTING of misery. She will never want for work.*

Le coénonciateur recrée le lien entre *job* et *harvesting of misery* qu'il met en relation en les identifiant. On remarque également le supplément de structure exhibé par GN₁ OF GN₂. Ce terme de « juxtaposition » rappelle la composition pour laquelle il a également été utilisé (voir § 8.3) ; la juxtaposition est généralement marquée graphiquement par une virgule, comme dans l'exemple ci-dessus, ou par deux points :

34 Le terme de « reformulation » est utilisé par A. Goatly [1997 : 212], mais il ne pense pas que ce soit le cas pour toutes les appositions métaphoriques, contrairement à nous.

35 Ces marqueurs thématiques seront traités § 9.8.

INT45b *Separation wouldn't have occurred to a lower-middle-class couple in the fifties. My parents remained in the same house all their lives. Mother was only partially there. Most of the day she sat, inert and obese, on her chair. She hardly spoke – except to dispute; she never touched anyone, and often wept, hating herself and all of us: a LUMP of living death.*

On trouve également un ou des tirets, marqueurs typiques de l'apposition détachée, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre 7. Il convient de noter que les tirets sont trouvés plus fréquemment en anglais qu'en français :

INT17c *Television, too, remained a novelty throughout my youth – all those FLICKERING WORLDS ADMITTED TO ONE ROOM, Father making me hold the aerial up at the window on tiptoe.*

L'apposition est ici rendue explicite par le tiret qui l'introduit, et qui marque une réinterprétation, une autre vision d'un référent déjà mentionné : *television*. Là aussi, il faut noter que l'apposition est généralement « secondée » par d'autres structures permettant l'énonciation métaphorique, à savoir une proposition relative elliptique dans cet énoncé, *admitted to one room*.

Finalement, il est des cas d'appositions qui ne sont reliés ni par une virgule, ni par deux points, ni pas des tirets, mais séparés par un point, comme dans les deux exemples suivants :

INT34a *But Asif's favourite opera is Don Giovanni, and Anna Karenina and Madame Bovary his favourite novels. TESTAMENTS OF FIRE AND BETRAYAL, all!*

DIA73c Mais il me vexait que, dans une lettre de rupture, Marthe ne me parlât pas de suicide. Je l'accusai de froideur. Je trouvai sa lettre indigne d'une explication. Car moi, dans une situation analogue, sans penser au suicide, j'aurais cru, par convenance, en devoir menacer Marthe. TRACE INDÉLÉBILE de l'âge et du collègue : je croyais certains mensonges commandés par le code passionnel.

Le coénonciateur comprend que l'apposition représente un commentaire sur la phrase précédente, de par la nature nominale, synthétique de cette phrase. Remarquons que dans l'exemple INT34a l'apposition réinterprète *novels*, alors que dans DIA73c, c'est le fait que le narrateur aurait voulu que Marthe pense au suicide, etc. qui est réinterprété par la métaphore. Dans les deux exemples, il y a aussi une conjonction de marqueurs de métaphore, postmodification en OF et en DE.

- Le *vocatif*, ou *apostrophe* : le lien se situe entre les termes que l'apostrophe met en relation et identifie, à savoir l'interpellé et l'interpellation. La formule a une force perlocutoire un peu plus importante que l'apposition, car elle crée une réelle *relation* entre énonciateur et coénonciateur. Ce cas est assez rare à comparer du précédent, comme le montre le seul exemple trouvé dans notre corpus :

Newsweek (Breaking 16-18) As Denktash put it, heading into the talks: "This is going to be our last tango." And a complicated DANCE it is.

De par sa nature d'apostrophe, cet énoncé est assez proche d'une exclamation, structure que nous nous proposons d'aborder maintenant.

9.5 EXCLAMATION

Exclamation : On appelle *exclamation* un type de phrase parfois réduit à une interjection, qui exprime une émotion vive ou un jugement affectif.

[Dubois *et alii* 1973 : 200]

L'exclamation, mentionnée par C. Brooke-Rose [1958 : 59] non comme telle mais comme une *pointing formula*, constitue également une structure syntaxique privilégiée pour véhiculer le sens métaphorique. Nous pouvons nous demander pourquoi, et la réponse nous semble résider dans deux éléments communs aussi bien à l'exclamation qu'au processus métaphorique :

- L'exclamation – tout comme la métaphore – se fonde obligatoirement sur un *préconstruit* ; l'exclamation ne peut porter que sur quelque chose de déjà posé, déjà mentionné.
- L'exclamation représente une *intervention* de la part de l'énonciateur dans son énoncé, car celui-ci désire le modaliser, « modaliser » devant être pris au sens « large » où l'entend A. Culioli qui considère que tout énoncé peut être dit modalisé, car l'énonciateur prend en charge son assertion. Cette remarque est également valable pour l'énonciation métaphorique, comme nous l'avons déjà noté à plusieurs reprises.

La *relation* est alors entre le dit, le préconstruit, et l'appréciation portée sur le dit. On peut rapprocher ceci de la modalisation dans laquelle on a un *dictum* – un contenu propositionnel – et un *modus* – une vision, une perception de ce *dictum*. En anglais, on a des marqueurs du type *what*, *how*, *such* + nom, *so* + adjectif ; en français, on trouve des marqueurs comme *quel* (et ses variantes *quelle*, *quels*, *quelles*), *tel* + nom (et ses variantes *telles*, *tels*, *telles*), *si* + adjectif. C. Brooke-Rose [1958 : 59-60] note que *such* + nom, *so* + adjectif se trouvent rarement seuls, mais généralement avec une proposition subordonnée relative, afin de faciliter le décodage métaphorique, ce que les énoncés métaphoriques que nous avons relevés confirment, à l'image de celui-ci :

INT30 *From the station I take him to clamorous places where there will be fashionable young women in close-fitting items.*

"What A PICTURE-GALLERY you have brought me to!" he says, rubbing his hands.

L'exclamation joue ici un rôle dans le processus d'interprétation métaphorique, mais il faut aussi noter le rôle de la composition, de la reprise textuelle que constitue *picture-gallery* des *fashionable young women in close-fitting items*, et de la proposition subordonnée relative qui représente aussi un supplément de structure. Le supplément de structure propre à l'exclamation va résider dans les marqueurs exclamationnels, et ici plus particulièrement dans *what*. La même combinaison de marqueurs propices à l'interprétation métaphorique se trouve dans l'exemple suivant, dans lequel nous les avons soulignés :

INT52a *How little directness there is, when you look around! We have to make things distinct by indirection. What a redundant and fearful DANCE it all is, as if our feelings are weapons that could kill, and words are their bullets.*

Il en va de même en français, pour lequel nous citerons un exemple tiré de notre corpus en conclusion sur ce sujet :

ATT10b Or un beau matin, Françoise avait déclaré au père Merlier qu'elle aimait Dominique et que jamais elle ne consentirait à épouser un autre garçon.
On pense *quel* COUP DE MASSUE le père Merlier reçut ce jour-là !

Il y a une fois de plus une combinaison de procédés, et on peut se demander si l'exclamation à elle seule permet de générer la lecture métaphorique. Il semblerait qu'elle vienne souvent en renfort, mais qu'elle ne peut que rarement intervenir seule dans le cadre de l'énonciation métaphorique, sauf dans le cas de métaphores lexicalisées, telle celle que J. Tournier [1991a : 18] donne comme exemple pour la métaphore : *What a bear! I hate him!* Ainsi, certaines structures privilégiées de l'énonciation métaphoriques apparaissent-elles plus productives que d'autres, d'où leur fréquente utilisation conjointe. Ceci se rapproche des structures coordonnées sur lesquelles nous désirons maintenant nous pencher.

9.6 COORDINATION NOMINALE, VERBALE OU ADJECTIVALE

Coordination : La *coordination* est un lien syntaxique qui s'établit entre deux unités ayant même fonction syntaxique et placées sur le même rang. L'unité totale constituée par la coordination de deux constituants appartient à la même classe formelle que chacun des constituants : aucun des deux n'implique logiquement l'autre. [...] La coordination se définit donc par l'association et l'autonomie.

[Arrivé, Gadet & Galmiche 1986 : 187]

La coordination de deux groupes nominaux, adjectivaux, verbaux, voire adverbiaux – quoique ce soit un cas très rare – permet également de générer une interprétation métaphorique, par la seule mise en *relation* de deux domaines conceptuels, donnant naissance à un troisième nouveau domaine ³⁶. C. Brooke-Rose [1958 : 79] avait également noté cette structure qu'elle classait, tout comme l'apposition, parmi les *pointing formulae*, et qu'elle expliquait de la manière suivante :

In Parallelism, there is in fact no pointing to the proper term at all, but the repetition of the same construction, or the use of and, or other methods, implies that it is equal to the metaphoric term.

Le reproche que l'on peut encore formuler, c'est que l'on se place dans une théorie substitutive, qui fait que l'on a d'un côté un terme « propre », de l'autre un terme « métaphorique ». Il arrive que ceci soit effectivement le cas et, dans la majorité des exemples de coordinations métaphoriques, ce sera le deuxième terme qui sera le foyer métaphorique. Plusieurs exemples se trouvent dans notre corpus, illustrant des cas de coordination d'un terme littéral et d'un terme métaphorique :

INT7a *She looks at me hard, in order to have me notice her. I feel my body contract and SHRINK.*

36 A. Goatly [1997 : 209] a comme sous-titre "*Apposition and other parallelism*", et même s'il ne mentionne pas explicitement le phénomène de coordination, il nous semble que ce parallélisme par la coordination permet d'offrir une potentialité à la lecture métaphorique.

- INT40b *Time was precious and he had me fear its waste. But browsing and RUMINATING at my desk, I figured that nothing was often the best way of doing something.*

Il apparaît dans ces exemples que si la coordination est par nature syntaxique, elle est aussi, dans nos énoncés métaphoriques, de nature sémantique, car les termes reliés par l'apposition, le terme littéral et le terme métaphorique, appartiennent au même champ lexico-sémantique, ou tout au moins à des champs lexico-sémantiques proches. Le terme métaphorique vient donc préciser, reformuler d'une certaine façon le terme littéral, comme si le langage littéral était insuffisant pour véhiculer l'idée désirée par l'énonciateur. Le supplément de structure est donc contenu dans cette nouvelle dénomination qui donne lieu à une nouvelle perception de la réalité. La mise en *relation* se situe ici entre la perception littérale, communément acceptée de la réalité extralinguistique, et la nouvelle perception métaphorique choisie par l'énonciateur.

Mais il ne faudrait pas croire que la coordination d'un terme littéral et d'un terme métaphorique soit la seule configuration syntaxique, car nous avons répertorié des cas d'énoncés métaphoriques où les deux termes coordonnés étaient tous les deux foyers métaphoriques, comme le montrent les exemples suivants :

- INT4d *Tomorrow I will do something that will DAMAGE and SCAR them.*
 INT24c *But I have been PUSHED and SHOVED because I haven't known my own mind, because I have been accustomed to going along with things, and tomorrow morning we will kiss and part.*

C. Brooke-Rose [1958 : 86] parle de ce cas, où deux verbes métaphoriques sont coordonnés :

The repetition of the verb, or a synonym of it, affords a fuller parallelism, but also runs the risk of disconnecting the two sentences, which may seem like two separate literal statements.

Dans ces exemples, c'est AND coordonnant, opérateur marquant la symétrie, qui permet à l'énonciateur de mettre deux éléments sur le même plan, avec en plus une gradation. Nous avons déjà noté que c'est généralement le deuxième terme qui est métaphorique (INT7a et INT40b), et dans le cas où les deux termes sont métaphoriques, il y a une gradation : dans INT4d, *scar* est plus fort et plus métaphorique que *damage*, et dans INT24c, *shoved* est plus fort et plus métaphorique que *pushed*, comme si l'énonciateur, lors de l'énonciation d'une métaphore vive, « prenait des gants » afin d'être sûr que le message soit correctement compris. Il y a bel et bien *relation* entre deux foyers métaphoriques, foyers généralement reliés par un sémantisme proche. Même si la coordination n'est pas une structure très productive en matière de métaphore, elle en fournit certaines, y compris en français :

- DIA45a Je m'affectais de ce que Marthe pût mentir sans scrupules à sa mère, et ma mauvaise foi lui reprochait de pouvoir mentir. Pourtant l'amour qui est l'égoïsme à deux SACRIFIE tout à soi *et* VIT de mensonges.
 DIA44b Hélas ! j'étais trop sensible à la jeunesse pour ne pas envisager que je me détacherais de Marthe, le jour où sa jeunesse SE FANERAIT, *et* que S'ÉPANOUIRAIT la mienne.

Le premier exemple comporte deux métaphores où le deuxième segment découle du premier alors que dans le deuxième exemple, les deux segments sont antonymiques : leurs sémantismes restent liés par opposition.

Nous n'avons jusqu'à présent cité que des exemples de coordination de groupes verbaux, mais deux groupes nominaux peuvent également être coordonnés, comme dans l'exemple suivant, même si les groupes coordonnés font partie d'une expression verbale complexe et lexicalisée :

DIA58c Enfin, vers sept heures, les couples se retirèrent bredouilles, traitant tout bas les Marin d'impoteurs et le pauvre M. Marin, âgé de soixante-dix ans, d'arriviste. Ce futur conseiller vous PROMETTAIT MONTS *et* MERVEILLES, et n'attendait même pas d'être élu pour manquer à ses promesses.

AND et ET ne sont pas les seules conjonctions de coordination qui puissent être utilisées, comme le montre l'exemple suivant :

INT46 *My existence was a disturbance. Being A BURDEN, or INTERRUPTION, I couldn't ask her for anything. But she didn't like me, I did cause her to worry.*

La coordination par OR établit une sorte de réajustement de la part de l'énonciateur, comme si ce dernier avait l'impression de ne pas s'être exprimé de la façon la plus adéquate possible. La métaphore étant un cas de réinterprétation, on pourrait arguer que dans cet exemple, nous sommes face à une double réinterprétation métaphorique de la part de l'énonciateur qui, s'étant déjà exprimé de façon métaphorique, se corrige grâce à une autre métaphore qu'il coordonne de façon quasi appositive. Cette structure permet une sorte d'identification, comme va le permettre la structure en BE/ÊTRE que nous nous proposons d'aborder dans la section suivante.

9.7 BE/ÊTRE

While all these verbs [keep, remain, continue, etc.] have a meaning of their own, even when they are used with a predicative which is more essential to the meaning of the whole than the verbs (e.g. keep quiet), this cannot be said of the completely colourless verb be, which is hardly ever used by itself [...] but is most often used with a predicative. It then serves to connect this with the subject as what is technically termed a copula or link verb, as in I am glad to see you.

[Jespersen 1933 : 173]

Certaines métaphores ne sont ni composées, ni dérivées, et ne comportent pas de marqueur lexical spécifique ; ce sont généralement les métaphores du type GN₁ + BE/ÊTRE + GN₂ (foyer métaphorique), formule typique de la métaphore *in praesentia*. Cette structure est souvent considérée comme la structure de la métaphore par excellence, ce qui conduit certains auteurs à expliquer les métaphores verbales³⁷ par le recours à BE/ÊTRE, la plupart d'entre elles ne semblant pas autrement liées à la morphosyntaxe³⁸. C'est d'ailleurs la conclusion de P. Ricœur [1975 : 69] :

Par verbe, il faut entendre ici le verbe *être*, les verbes concrets étant formés par la combinaison du verbe *être* avec un participe (*je lis, je suis lisant*).³⁹

37 Entendons par là les métaphores dont le foyer métaphorique est un verbe. Nous avons expliqué ces métaphores par leur lien avec le contexte ou le cotexte (voir § 8.5).

38 Plus en français qu'en anglais où de nombreux verbes sont formés par composition.

39 Tout énoncé dont le foyer métaphorique est verbal pourrait donc se gloser par une structure en BE + gérondif / ÊTRE + participe présent – nous ne reviendrons pas sur ce point.

L'ordre le plus fréquent est, selon C. Brooke-Rose [1958 : 105] le terme propre⁴⁰ en premier, en fonction sujet, suivi de la copule BE au présent simple, puis du groupe nominal métaphorique en fonction attribut du sujet. Dans ce type de métaphores, BE/ÊTRE ne peuvent pas vraiment être considérés comme ce que les linguistes anglophones nomment des *equative copulae*, comme dans *John is the teacher* = *The teacher is John*. Notons que dans des structures littérales de ce type, il est difficile de changer la directionnalité lorsque le GN attribut du sujet est saisi rhématiquement, c'est-à-dire que le nom est déterminé par un article « indéfini » : *John is a teacher* = ?*A teacher is John*, ce qui est également le cas pour les métaphores utilisant cette structure : *John is a lion* = ?*a lion is John*. Il y a donc unidirectionnalité de l'énoncé métaphorique, du domaine source vers le domaine cible, et pas le contraire, ce qui prouve que la structure n'est donc pas entièrement équative. Elle serait plutôt qualificative, ce que montrent également les manipulations suivantes : face à l'énoncé *John is a lion*, la question ?*Who is John?* apparaît comme peu recevable, car BE n'est pas dans une structure équative du type *John is Mary's husband*, où la question *Who is John?* aurait été tout à fait recevable. Face à une structure qualificative, la question qui peut être posée est plutôt une interrogative du type *What is John (like)?*, l'interrogative montrant qu'il ne s'agit que d'une qualification, d'une perception provenant d'un énonciateur dans une situation d'énonciation définie. Cette dépendance conceptuelle se retrouve donc sur le plan syntaxique, comme le note I. Tamba-Mecz [1999 : 213] :

Le premier GN₁ y assume en effet un rôle dominant à la fois au niveau syntaxique, où en tant que sujet grammatical il commande l'accord du verbe et de l'attribut ; et au niveau référentiel, où en tant que sujet logique, il est référentiellement autonome et délimite le champ de référence à l'intérieur duquel on doit statuer sur la validité du prédicat. Le second GN₂, par sa fonction d'attribut du sujet est syntaxiquement dépendant du GN₁ et dépourvu de toute autonomie référentielle, il s'incorpore au prédicat à titre de détermination notionnelle (être un N).

Il est intéressant de noter que toutes les métaphores conceptuelles mises au jour par les linguistes cognitivistes sont du type A IS/EST B. Cette formule linguistique appelle plusieurs remarques.

Dans ce cas, BE et ÊTRE ne sont pas des opérateurs d'identification⁴¹ extralinguistique, et encore moins des opérateurs d'accès à l'existence, ce qui transparaît dans les mots de F. Nietzsche [1872 § 152 (1991) : 98] :

Le « est » du jugement synthétique est faux, il comporte une transposition, deux sphères d'ordre différent sont comparées, entre lesquelles une équation ne peut jamais prendre place.⁴²

Si P. Ricœur [1975 : 11] note la valeur fondamentale de la copule ÊTRE, il mentionne également sa contradiction interne :

De cette conjonction entre fiction et redescription nous concluons que le « lieu » de la métaphore, son lieu le plus intime et le plus ultime, n'est ni le nom, ni la phrase, ni

40 Comme nous l'avons déjà noté à plusieurs reprises, l'expression *terme propre* est empruntée à C. Brooke-Rose, mais nous ne la faisons évidemment pas nôtre.

41 Nous pouvons rapprocher cette idée de la distinction opérée par le Groupe Mu [1970 : 114-115] entre l'ÊTRE de détermination et l'ÊTRE d'équivalence (celui du processus métaphorique), tout en gardant présent à l'esprit que l'équivalence n'est jamais une équivalence réelle (c'est-à-dire référentielle) dans le cas de la métaphore.

42 Nous ajouterions : « ne peut jamais prendre place tant que la métaphore conserve un souvenir de son origine métaphorique ».

même le discours, mais la copule du verbe *être*. Le « est » métaphorique signifie à la fois « n'est pas » et « est comme ».

Dans le cas de la métaphore, BE/ÊTRE se contentent de mettre en *relation* un domaine source connu avec un domaine cible inconnu, ou plutôt connu, mais c'est justement la mise en relation, plus que le domaine cible qui est présenté comme une nouveauté. C'est pour cette raison que cette formule est considérée comme la structure privilégiée des énoncés métaphoriques :

L'interaction conceptuelle qui caractérise la métaphore *in praesentia*, en effet, est inséparable de la solidité de la relation prédicative – de la copule. [Prandi 1999 : 198]

Ceci n'est pas sans rappeler le sens relationnel des énoncés métaphoriques mis en avant par I. Tamba-Mecz, qui tente par là de prouver que la métaphore n'opère jamais sur un seul mot, mais sur plusieurs catégories. La métaphore est – quelle que soit la forme linguistique qu'elle puisse revêtir – une *mise en relation* de deux domaines que l'énonciateur décide de relier par un nouveau lien métaphorique, de type analogique. Si le lien est nouveau – au moins dans le cas de la métaphore vive, non lexicalisée – les domaines, eux, ont besoin d'être connus du coénonciateur, qui ne peut – comme c'est d'ailleurs toujours le cas en langue – créer du nouveau sans se fonder sur du connu, c'est-à-dire que le nouveau implique l'existence de présupposés. Ceci représente un nouveau paradoxe de l'énonciation métaphorique. C'est pour cette raison qu'A. Henry [1971 : 69] écrit que « la métaphore [...] exploite totalement le signe d'équivalence ». Cette identification entre le métaphorisant et le métaphorisé est d'ailleurs obligatoire pour que le processus de métaphorisation puisse avoir lieu.

La deuxième remarque concerne la nature de BE/ÊTRE, qui ne peuvent pas être un BE/ÊTRE total, ce qui rappelle la notion de *partial mapping* que nous avons abordée dans le chapitre 2. Ceci explique également l'unidirectionnalité de la métaphore, comme nous venons de le mentionner car, si le *mapping* était complet, nous serions face à deux domaines identiques, et le processus métaphorique ne pourrait alors plus avoir lieu. K. English [1997 : 18] note cependant que ce critère de réversibilité est parfois possible et que « lorsque la métaphore se lit dans les deux sens, c'est que les catégories ont subi suffisamment de déformation pour supprimer la direction initiale » ou, en d'autres termes, que la métaphore a atteint un degré de lexicalisation tel que son origine métaphorique n'est plus perçue, car le lien entre les deux domaines n'est *plus perçu comme nouveau*. R. Martin [1983 (1992) : 173] parle alors d'une « opération attributive » et d'une « opération extractive ».

Si nous cherchons les traces des opérations énonciatives dans cette structure souvent considérée comme la structure prototypique de l'énonciation métaphorique, l'*identification relationnelle* marquée par BE/ÊTRE est patente, même si elle n'est que partielle, et nous ne revenons pas sur ce point. Mais que dire du supplément de structure ? Où se situe-t-il ? Il convient de noter que dans les exemples tirés de notre corpus, le GN₂ qui constitue le foyer métaphorique dans ces métaphores vives, n'apparaît jamais sous la forme d'un GN simple, non construit, du type déterminant⁴³ + nom. Il y a toujours quelque chose en plus :

INT25a *I could strike her. She would know then. But at home we are necessarily POLITICIANS. Yet I am about to say, "Susan, don't you understand, can't*

43 Déterminant autre que les déterminants en TH- en anglais, et LE, LA, LES, CE, CET, CETTE et CES en français (voir § 9.8).

you see, that of all the nights we have spent together, this is the last one – the last one of all?"

We est ici mis en relation métaphorique, et identifié avec le concept de *politician*, afin de véhiculer l'idée des compromis nécessaires à la vie de couple, comme à la vie politique. Les deux domaines conceptuels identifiés ici sont /POLITICAL LIFE/ et /FAMILY LIFE/, avec une métaphore conceptuelle du type FAMILY LIFE IS POLITICAL LIFE. Seulement, on remarque l'ajout de l'adverbe *necessarily*, et l'énoncé *But at home we are politicians* nous apparaît non pas irrecevable, mais pas réellement spontané dans ce contexte. Ainsi, ne sommes-nous pas d'accord avec C. Brooke-Rose [1958 : 113], surtout pour la première partie de la phrase, lorsqu'elle écrit

With the verb to be ⁴⁴, *we never depend on the general context for the identification itself, though we may be so dependent for its full meaning or development.*

Notre hypothèse se confirme dans les exemples suivants :

INT33 *"But marriage is A BATTLE, A TERRIBLE JOURNEY, A SEASON IN HELL and a reason for living."*

Cet énoncé métaphorique, composé de trois métaphores linguistiques ayant trait au domaine du mariage, se fonde sur deux des métaphores conceptuelles de G. Lakoff et M. Johnson : LOVE IS WAR et LOVE IS A JOURNEY. Il est intéressant de remarquer que le narrateur ne s'arrête pas à la première métaphore simple, non complexifiée *Marriage is a battle*, mais la renforce avec deux autres métaphores, l'une constituée d'un déterminant + adjectif + nom (*a terrible journey*), et l'autre d'un déterminant + nom + GP ⁴⁵ (*a season in hell*). La métaphore simple, en position attribut du sujet, du type déterminant + nom, ne semble pas être suffisante, mais demande à être renforcée, ce que montre le caractère bizarre de l'énoncé : ?*Marriage is a battle*. En ce sens, la métaphore ne va pas dans le sens du principe d'économie des langues, mais s'en éloignerait plutôt, nommant de plusieurs façons la même réalité. Nouveau paradoxe métaphorique...

INT46 *My existence was a disturbance. Being A BURDEN, OR INTERRUPTION, I couldn't ask her or anything. But she didn't like me, I did cause her to worry.*

Cet exemple déjà cité exhibe le même renforcement de la métaphore *burden* par celle de *interruption*, que l'énonciateur relie par une conjonction de coordination. L'exemple suivant est assez similaire, avec non pas une coordination, mais une apposition constituée par la deuxième métaphore *my pocket of life*, elle-même construite sous une forme en GN₁ OF GN₂ :

INT95 *I liked taking Nina to restaurants and parties, to openings and exhibitions. [...] Wherever we were, she was MY REFUGE, MY POCKET OF LIGHT.*

Il est également important de noter que la première métaphore (*my refuge*) est composée du déterminant « possessif » *my*, ce qui permet la mise en relation, la localisation ⁴⁶ de *refuge* par rapport à *I*, comme c'est également le cas dans l'énoncé suivant, avec la présence du marqueur 'S :

44 (*sic*).

45 Notons d'ailleurs que sans ce GP à fonction CDN, l'énoncé n'aurait pas été recevable métaphoriquement. Nous allons tenter de voir pourquoi avec l'exemple INT15, traité plus loin.

46 Rappelons que 'S est considéré par G. Garnier et C. Guimier [1997 : 43] comme un opérateur de localisation (abstraite) d'un nom par rapport à un autre nom.

INT92a *But he can pat and stroke my face like a lover. His affectionate words are God's BREATH to me.*

Dans l'exemple qui suit, la métaphore assez négative de l'amour est également construite sur le schéma GN₁ + BE + GN₂ (on peut noter que la métaphore est filée avec *get your hands dirty*) :

INT71b *I know love is dark WORK; you have to get your hands dirty.*

Dans ce cas, comme dans les précédents, il y a ajout de l'adjectif *dark* afin que la métaphore soit possible, comme dans l'exemple suivant, où c'est l'adjectif *virulent* qui semble rendre la lecture métaphorique possible, plus que la seule structure en BE :

INT82-83 *Susan can be a virulent COMBATANT, with a sharp tongue I've enjoyed. Unfortunately, her bitterness is too urgent to be witty; she lacks detachment.*

Un dernier exemple assez probant va permettre d'expliquer la raison pour laquelle le GN₂ attribut du sujet dans la structure en GN₁ + BE + GN₂ est généralement, voire toujours, complexifié d'une certaine façon :

INT15 *Skirts, like theatre curtains later, quickened my curiosity. I wanted to know what was under them. There was waiting, but there was possibility. The skirt was a transitional object; both a thing in itself and a means of getting somewhere else. This became my paradigm of important knowledge. The world is a SKIRT I want to lift up.*

L'énoncé métaphorique suivant, dans ce même contexte, serait-il possible ?

?*The world is a skirt* Ø

Sans la postmodification que permet la relative déterminative, on peut douter de la recevabilité de cet énoncé. Mais quelle en est la raison ? Elle nous semble à trouver du côté des domaines conceptuels mis en relation ; en effet, qu'identifie-t-on ici ? Est-ce le monde, ou plutôt la découverte du monde ? C'est bien la découverte du monde, ce que le lexème *knowledge* précise d'ailleurs. Une jupe ne peut nullement être identifiée à une découverte du monde, alors que le fait de soulever une jupe peut l'être ; on aurait alors une identification métaphorique entre *discovering the world* et *lifting up skirts*. La relative est alors nécessaire à l'interprétation métaphorique, et une structure en GN₁ + BE + GN₂, dans laquelle le GN₂ attribut du sujet n'est pas complexifié apparaît impossible. Si l'énonciation métaphorique privilégie les structures linguistiques de mise en relation, il faut encore que les domaines conceptuels mis en relation aient une propriété commune, exhibent une analogie, sinon la métaphore ne fonctionnera pas.

Une question se pose alors : Pourquoi des énoncés métaphoriques prototypiques du type *John is a pig*, dans lequel le GN₂ attribut du sujet n'est pas complexifié, sont-ils possibles, alors que si l'on prend une métaphore zoomorphique tirée de notre corpus, le GN₂ en fonction attribut du sujet est nécessairement complexifié ?

INT59 *It's been weeks since we fucked. I've stopped approaching Susan in that way, to see whether, by any chance, she desires me. I have waited for a flicker of interest, not to mention lust or abandon. I am A DOG under the table, hoping for a biscuit. Not a crumb.*

La nécessaire complexification du GN₂ est démontrée par l'irrecevabilité de l'énoncé suivant, même si l'on supprime *not a crumb* :

?It's been weeks since we fucked. I've stopped approaching Susan in that way, to see whether, by any chance, she desires me. I have waited for a flicker of interest, not to mention lust or abandon. I am A DOG. Not a crumb.

Dans notre exemple contextualisé, la métaphore est bel et bien *a dog under the table, hoping for a biscuit* et pas seulement *a dog*. Elle est certes rendue possible par l'identification relationnelle créée par BE, mais surtout par la postmodification de *dog* : il ne s'agit pas de n'importe quel chien, mais d'un chien dans une situation bien particulière. Alors, pourquoi *John is a pig* est-il recevable, sans complexification supplémentaire ? Simplement parce que l'acception métaphorique de *pig* dans cet exemple-là est lexicalisée, ce que confirme le *Hachette-Oxford* :

PIG 1. (animal) porc m, cochon m. 2. [!] *figurative pejorative (greedy) goinfre* [!] m; (dirty) *cochon/-onne* [!] m/f; (nasty) *sale type* [!] m, *salaud* [!]

La métaphore n'est plus ressentie comme vive, c'est-à-dire comme une réelle métaphore, mais comme un polysème d'origine métaphorique, ce que l'indexation sous une sous-entrée indique. La lexicalisation en langue a pour corollaire une perte de métaphoricité et, par conséquent, le supplément de structure qu'affiche l'énonciation métaphorique n'a plus lieu d'être, comme dans les deux exemples suivants ⁴⁷ :

INT53b *Then we went on the dole for five years in order to pursue our self-righteous politics, before starting to work in the media and making a lot of money. We weren't much restrained by morality or religion. Music, dancing and conscienceless fucking were OUR TOTEMS.*

DIA54b A certains moments, je m'épouvantais du mal dont *j'étais* L'AUTEUR ; à d'autres, je me disais que Marthe ne punirait jamais assez Jacques du crime de me l'avoir prise vierge.

Ce supplément de structure pour les métaphores vives apparaît également en français :

DIA66c L'instinct *est* notre GUIDE ; un GUIDE *qui nous conduit à notre perte.*

Le locuteur en énonçant *l'instinct est notre guide* aurait certes pu faire sa métaphore (v. le rôle de *notre*, qui peut se décomposer en *de nous*, c'est-à-dire en une structure en GN₁ DE GN₂), mais c'est comme s'il estimait que la formulation linguistique n'était pas suffisante, car peut-être pas assez « limpide », d'où le recours à une complexification syntaxique sous la forme d'une structure appositive et d'une proposition subordonnée relative, relative que l'on retrouve dans l'énoncé suivant :

DIA12b Ainsi, mon travail de chaque jour était-il peu de chose, mais, comme, travaillant moins de temps que les autres, je travaillais en plus pendant les vacances, ce peu de chose *était* LE BOUCHON DE LIÈGE *qu'un chat garde toute sa vie au bout de la queue*, alors qu'il préférerait sans doute un mois de casserole.

L'énonciation métaphorique implique donc forcément une complexification, et dans le cas de cette formule en BE/ÊTRE, une complexification de l'attribut du sujet, sous la forme d'une relative dans le dernier exemple cité. Ceci implique que l'on se penche sur les actants nominaux toujours présents dans un énoncé à foyer métaphorique, même s'ils semblent à première vue dépourvus de supplément de structure.

47 On peut considérer que ces deux segments exhibent un certain supplément de structure sous la forme de *our* ('S) et de *l' - v.* § 9.8.

9.8 TH- : THE, THIS / THAT / THESE / THOSE LE / LA / LES, CE / CET / CETTE / CES

THE signale un dépassement opérationnel, ce dépassement consiste en une identification entre une structuration et son image localisée en un contexte avant. [...] THE signale le travail au niveau des opérations connexionnelles. Exhibant ce travail, il est plus métalinguistique que référentiel ; ce qui se trouve exhibé par itération, c'est le lien.

[Delmas 1987 : 79]

Abordons maintenant la partie la plus abstraite du repérage, et certainement aussi la partie la plus sujette à débats. Certaines métaphores nominales exhibent en effet une détermination particulière, à savoir une détermination thématique, ou détermination de phase 2 si l'on adopte la terminologie de la grammaire métaopérationnelle telle qu'elle a été conçue par H. Adamczewski. Cependant, notre assertion a besoin d'être immédiatement modulée⁴⁸ : à côté de ce que nous nommons les métaphores simples ou ponctuelles se trouvent les expressions métaphoriques étendues, syntagmatiques (du type V + Cplt). Ce sont les métaphores nominales simples (c'est-à-dire un GN dont seul le nom non construit, non complexifié est le foyer métaphorique) et les expressions syntagmatiques du type V + Cplt qui vont retenir ici notre attention. Il nous semble que c'est la théorie métaopérationnelle qui peut rendre compte de ce phénomène de la façon la plus adéquate ; c'est pourquoi nous nous proposons de revenir rapidement sur cette branche de la linguistique énonciative, avant de proposer une explication quant à ce codage particulier, à savoir l'utilisation des marqueurs *the, this, that, these, those* en anglais, et *le, la, les, ce, cet, cette, ces* en français. Ces marqueurs sont considérés par les tenants de la grammaire métaopérationnelle comme des marqueurs thématiques, ou marqueurs de phase 2. La grammaire métaopérationnelle est bâtie sur une dichotomie constitutive et fondamentale entre phase 1 et phase 2, ou saisie rhématique et saisie thématique. H. Adamczewski [1996 : 16] définit les deux sortes d'éléments qui peuvent se trouver dans un énoncé :

- *Elément rhématique* : élément choisi dans un paradigme de possibles au moment de la mise en discours.
- *Elément thématique* : élément dont le choix est antérieur au moment de la mise en discours.

Dans le domaine de la détermination nominale, l'opérateur A(N) est un opérateur rhématique, par rapport aux opérateurs en TH- qui sont thématiques. Nous avons vu § 1.2 que les énoncés métaphoriques se différenciaient cognitivement des énoncés comparatifs par plusieurs traits ; nous avons également souligné le fait que les énoncés comparatifs étaient marqués par des opérateurs du type *comme, as, like, etc.*, opérateurs absents dans les énoncés métaphoriques. Nous pouvons poursuivre la réflexion en postulant que le comparant des énoncés comparatifs est prototypiquement saisi de façon rhématique, c'est-à-dire qu'il est en phase 1. En effet, « comparer deux éléments » signifie bien « mettre deux éléments côte à côte afin de voir

48 Comme le fait d'ailleurs C. Marque-Pucheu [2001 : 12] lorsqu'elle mentionne notre article [Jamet 2000a] : « Quel que soit son intérêt, cette étude n'épuise pas la question des déterminants ». Cet article traite de la différence de détermination nominale dans les comparaisons et les métaphores ayant trait au thème du départ.

leurs ressemblances ou leurs différences ». Il s'agit bien de *poser* une équivalence entre deux termes, un comparant et un comparé, mais non de la reprendre. Il est alors symptomatique que les marqueurs privilégiés pour introduire une expression comparative vont être des marqueurs de phase 1 dont le but est justement de coder l'absence de travail antérieur, mais le discursif contemporain. Le *Larousse du XX^e siècle* dit que « la comparaison jette *un jour nouveau* sur les objets comparés » (nous soulignons), ce qui montre que le complément introduit par « comme » ne fait pas l'objet d'un choix fermé, mais d'un choix ouvert au moment de la mise en discours. Les expressions comparatives trouvées dans notre corpus semblent obéir au principe édicté ci-dessus, selon lequel le complément introduit par « comme » serait saisi rhématiquement. C'est ce que montrent les quelques exemples choisis parmi les nombreux de notre corpus :

– en anglais :

SHU34b *And in producing the hamster before us, like a CONJUROR, he used the words – as if he were revealing to us a fragment of some precious lost treasure – 'a part of nature'.*

SHU54 *[...] I had this sudden urge, as he stooped to pick it up, to raise my bat and bring it down, hard, like a CLUB, on the back of his head.*

SHU80a *Nothing simple and down-to-earth – like a CRICKET BAT.*

– en français :

ATT15 Il voyait son moulin flamber comme une TORCHE.

ATT42 Le meunier l'attira près de lui et la prit sur ses genoux comme un ENFANT.

COE74 Derrière elle, dans un nuage de poussière et emportée par la descente, une malle-poste au grand galop se précipitait comme une TROMBE.

A (anglais) et UN (français) sont des opérateurs rhématiques indiquant que le nom introduit par ces déterminants est saisi rhématiquement, c'est-à-dire qu'il ne fait pas encore l'objet d'un choix au moment de l'énonciation. Le comparant serait donc saisi rhématiquement⁴⁹, aussi bien en anglais qu'en français. Il apparaît donc que la raison d'être de la comparaison, son invariant opérationnel, c'est-à-dire la « mise en relation de deux (ou plus de deux) éléments à des fins de comparaison » trouve un écho dans la structuration linéaire linguistique ; en d'autres termes, l'invariant opérationnel des expressions comparatives se trouve codé, chiffré dans le linguistique. Alors, pourrait-on postuler que les énoncés comparatifs et les énoncés métaphoriques peuvent également s'opposer vectoriellement ? Pourrait-on postuler pour la métaphore que la distanciation en termes vectoriels favorise, voire conditionne la distanciation sur le plan sémantique ? C'est ce que nous allons tenter de voir, en montrant également les limites de cette hypothèse.

Certaines métaphores nominales seraient alors déterminées par un opérateur de phase 2, que C. Delmas [1987 : 18] propose de définir de la façon suivante :

49 Sauf cas exceptionnels où il faut tenir compte du sémantisme de l'adjectif, comme par exemple dans l'expression « connu comme le loup blanc », où il (*connu* → présupposé) entraîne une saisie thématique du GN qui suit, ou dans les cas où le comparant est soit unique (*beau comme le soleil*, *con comme la lune*, etc.) ou bien indénombrable (*pâle comme la mort*), et finalement les cas où l'énonciateur décide de fonder sa comparaison sur une connaissance commune partagée par lui-même et le coénonciateur comme dans l'exemple SHU46 : *Some of these visitors are often quite smartly dressed – LIKE the sedate old couples I see sometimes watching the bowls matches on Clapham Common.*

Conformément à GLA 82, nous proposons d'appeler PHASE 2 ce déplacement vectoriel vers une plus grande solidarité relationnelle. On comprend alors, que le concept est plus opératoire que l'opposition THÈME / RHÈME, ou GIVEN / NEW ; on conçoit également qu'il ne s'agit pas seulement d'une réalité ponctuelle sur un vecteur, mais d'une mémoire du travail de parcours du vecteur, mettant à la disposition de l'énonciateur *un acquis*.

Cette idée « d'acquis structural » est primordiale dans cette théorie linguistique et se retrouve dans les exemples métaphoriques de notre corpus qui font appel à des marqueurs thématiques. En effet, nous nous sommes rendu compte que certaines métaphores vives, ou non lexicalisées, à foyer nominal non complexifié, nécessitaient une saisie thématique. C'est ce que note C. Brooke-Rose [1958 : 39] qui dit que pour ce type de métaphore, l'article A(N) est très peu productif si le noyau nominal n'est pas complexifié :

Simple Replacement metaphors with the indefinite article are in practice usually followed by a qualifying phrase or a further statement. It is extremely rare to find one not so developed.

Et conclut en disant que la métaphore est alors explicitée dans le cotexte droit. Citons quelques exemples de notre corpus dans lesquels le substantif doit être déterminé par un marqueur thématique si l'on veut qu'il revête une acception métaphorique :

INT102a *"Teaching is difficult, you know. And it is made even more difficult if the children are distressed. In the classroom I see the DEBRIS. The FALL-OUT. The BROKEN SIDE OF THINGS."*

He offered me tea.

INT116 *Perhaps I should turn and wave at the house.*

I can't say I haven't learned more in this CRUCIBLE than I've learned anywhere: the education of a heart, slightly cracked, if not broken in places.

DIA53b René, qui se moquait de mon cœur, était pourtant épris d'une femme qu'il croyait aimer sans amour. Ce gracieux ANIMAL, Espagnole blonde, se désarticulait si bien qu'il devait sortir d'un cirque.

DIA83b L'ORAGE approchait. Mon père menaçait d'envoyer certaines lettres à Mme Grangier. Je souhaitais qu'il exécutât ses menaces. Puis, je réfléchissais. Mme Grangier cacherait les lettres à son mari. Du reste, l'un et l'autre avaient intérêt à ce qu'un orage n'éclatât point. Et j'étouffais. J'appelais *cet* ORAGE. Ces lettres, c'est à Jacques, directement qu'il fallait que mon père les communiquât.⁵⁰

Dans tous ces exemples, si le déterminant thématique est remplacé par un déterminant rhématique (A(N) / UN, UNE, DES), l'interprétation métaphorique disparaît au profit d'une interprétation littérale. Ceci semble indiquer que c'est bien le déterminant thématique qui permet l'énonciation métaphorique, parce que le substantif ne présente aucune trace de complexification, lexicale, morphologique ou structurale, et que ces métaphores ne sont pas lexicalisées. C'est pour cette raison que nous ne

⁵⁰ Il faut noter que cet énoncé apparaît au début d'un chapitre, le chapitre précédent s'étant terminé par les craintes du narrateur : la découverte par la famille de sa maîtresse de leur liaison. On pourrait nous opposer l'utilisation de l'opérateur rhématique UN dans « à ce qu'un orage n'éclatât point » ; nous pensons que dès qu'un terme – ici *orage* – a été utilisé de façon métaphorique, l'énonciateur, s'il le reprend par le même terme, peut le déterminer de n'importe quelle façon, cela ne posant pas de problème de compréhension pour le coénonciateur.

confondrons pas ces exemples avec ceux qui suivent, cas de métaphores très lexicalisées – on les trouve toutes dans le dictionnaire – et qui ne nécessitent pas en conséquence de supplément de structure, même si l'opérateur THE est utilisé. Le rôle de THE dans les exemples ci-dessous est « normal » – en d'autres termes, il ne sert pas à véhiculer la lecture métaphorique, la métaphore n'étant pas vive :

- INT16b *I can remember how tall and slim she was; and then there was the JOLT, the VIOLENT JOLT, when we met and met.*
- INT67b *Not yet having acquired the glassy indifference of busy women in the city, she talked to people on the street and felt responsible for them. Her friends were dope heads in old clothes with woolly hats pulled down to their eyes. They were indolent and lacked the SPARK – like her and not like her.*
- INT80b *I have started to visit hospitals. I know where they all are now, without A-to-Z. I think of my acquaintances: a woman I lived with has throat cancer, and a good pal has had a stroke; cancer of the BALLS is rife.*

Ces termes, même s'ils conservent un léger souvenir de leur origine métaphorique, pourraient être utilisés avec l'opérateur rhématique A(N) et conserver le même sens. Preuve en est leur possible substitution par un quasi-synonyme littéral : *shock* pour INT16b, *energy* pour INT67B, et *testicles* pour INT80b.

Mais pourquoi l'utilisation d'un tel opérateur thématique est-elle nécessaire ?

Pour tenter d'avancer une hypothèse, nous allons rappeler ce qui fait la spécificité des opérateurs thématiques, pour lesquels il semble y avoir deux critères définitoires.

- Le *présupposé* : l'opérateur thématique code une reprise de la notion, de la relation qui se trouve non pas posée, mais présupposée. H. Adamczewski et J.-P. Gabilan [1992 : 9] proposent la définition suivante du terme *présupposition* :

L'article définit *the* joue, par rapport au nom, le même rôle que l'opérateur *-ing* par rapport au verbe auquel il se trouve accolé : l'un et l'autre signalent que N et V sont *présupposés*, c'est-à-dire qu'ils n'ont plus à faire l'objet d'un choix par l'énonciateur.

Ceci rejoint ce que nous avons noté § 8.5 lorsque nous avons traité de la présupposition sur laquelle se fondaient les énoncés métaphoriques, car comme le rappelle A. Henry [1971 : 64], « la métaphorisation est une dynamique du souvenir ». En termes linguistiques, le concept de *présupposition* se laisse appréhender de façon privilégiée par le phénomène d'anaphore, dont G. Girard [2000 : 130] donne la définition suivante :

L'anaphorisation est une opération linguistique qui consiste en la désignation d'un référent, déjà mentionné auparavant dans le contexte gauche, par une forme linguistique nouvelle, souvent de nature pronominale, mais pas exclusivement. L'anaphore – la deuxième forme linguistique – a la même référence que la première désignation, et sa référence doit nécessairement être déduite de l'antécédent.

La notion fondamentale qui régit ce phénomène est donc la notion de co-référence : pour un item de l'extralinguistique il y a deux désignations différentes.

Si nous reprenons deux exemples déjà mentionnés, le phénomène d'anaphore est bien à l'œuvre dans ces cas de métaphores nominales :

- INT116 *Perhaps I should turn and wave at the house.*

I can't say I haven't learned more in this CRUCIBLE than I've learned anywhere: the education of a heart, slightly cracked, if not broken in places.

Dans cet exemple, le terme *crucible* n'a pas été mentionné dans le cotexte gauche, mais il renvoie à *house* ; il y a donc coréférence entre *house* et *crucible*, et la métaphore joue le rôle de réinterprétation de la notion *house*, THE codant le lien entre les deux termes nominaux. Il en est de même dans l'exemple français suivant, où *ce gracieux animal* renvoie à *une femme dont René était épris*.

DIA53b René, qui se moquait de mon cœur, était pourtant épris d'une femme qu'il croyait aimer sans amour. *Ce gracieux ANIMAL*, Espagnole blonde, se désarticulait si bien qu'il devait sortir d'un cirque.

Dans cet exemple, c'est l'opérateur démonstratif CE qui code le lien déictique entre les deux termes nominaux.

INT102a *"Teaching is difficult, you know. And it is made even more difficult if the children are distressed. In the classroom I see the DEBRIS. The FALL-OUT. The BROKEN SIDE OF THINGS."*
He offered me tea.

THE semble également jouer ici un rôle anaphorique, car ni le terme *debris*, ni le terme *fall-out*, ni le terme *broken side of thing* n'a été mentionné explicitement dans le cotexte gauche. Il y a donc une mise en *relation* codée par THE, entre *children* d'une part, et *debris*, *fall-out* et *broken side of things* d'autre part. Mais y a-t-il réellement coréférence entre ces trois termes métaphoriques et *children* ? Il ne nous semble pas vraiment, car ces termes métaphoriques désignent plutôt le résultat des difficultés de la vie sur ces enfants. Il n'y a pas reprise cotextuelle stricte, de terme à terme, comme dans l'exemple précédent, car la métaphore permet justement de nommer cette idée sous-jacente qui n'a aucune désignation propre, ce que semble prouver la multiplication de désignations métaphoriques pour ce même concept. On ne peut donc pas soutenir qu'il y a réelle coréférence dans cet exemple, donc pas de réelle anaphore, contrairement aux deux exemples précédents, même si, comme le rappelle C. Delmas [2001 : 35] : « Il est clair que l'anaphore n'est pas seulement une affaire de répétition ou de coréférence ». Il en est de même dans cet exemple français :

DIA83b L'ORAGE approchait. Mon père menaçait d'envoyer certaines lettres à Mme Grangier. Je souhaitais qu'il exécutât ses menaces. Puis, je réfléchissais. Mme Grangier cacherait les lettres à son mari. Du reste, l'un et l'autre avaient intérêt à ce qu'un orage n'éclatât point. Et j'étouffais. J'appelais *cet* ORAGE. Ces lettres, c'est à Jacques, directement qu'il fallait que mon père les communiquât.

Orage n'a pas de référent précis dans le cotexte gauche, mais renvoie à la situation tendue. Si l'on revient sur la définition de l'anaphore proposée par G. Girard, elle s'applique en partie à la métaphore, qui ne fonctionne que grâce à un présupposé, qu'il soit explicitement ou implicitement mentionné ; nous disons bien « en partie », ceci étant dû, à notre avis, au flou constitutif de la métaphore. Cependant, celle-ci – sauf dans le cas de la catachrèse, où il n'y a pas de dénomination littérale possible – est bien une *autre* désignation linguistique d'une réalité extralinguistique, et c'est pour cette raison que G. Girard parle de « co-référence ». Se pose alors un problème car dans le cas du troisième exemple INT102a, il n'y a pas réelle coréférence comme nous l'avons noté. En revanche, ce que tous les énoncés métaphori-

ques ont en commun, c'est que dans *this crucible*, le terme *crucible* n'a pas une réelle référentialité, dans le sens où il ne renvoie pas à un creuset déjà mentionné ; on peut alors parler d'« inadéquation référentielle ». Cependant, le terme a tout de même une certaine référentialité dans la mesure où il renvoie à la maison... On perçoit bien ici la nature paradoxale de la métaphore qui renvoie extralinguistiquement à un élément différent de celui qu'elle désigne linguistiquement.

Dans le cas d'un GN non construit, c'est-à-dire n'exhibant pas de supplément de structure, l'utilisation d'un opérateur thématique semble nécessaire pour coder la dépendance contextuelle ou cotextuelle, la mise en *relation* qui existe entre ce segment métaphorique et le reste de l'énoncé. C'est pour cette raison que l'on peut voir l'article comme un « sténogramme propositionnel », selon les termes de C. Delmas [2001 : 10] :

On pourrait dire que l'article est un « sténogramme » dans la mesure où il résume le type de relation qu'un nom entretient avec les déterminations spécifiantes faibles (indéfini) ou fortes (défini) d'une proposition.

Ceci est d'ailleurs valable pour l'énonciation littérale ou métaphorique d'ailleurs. Cette idée conduit C. Delmas [2001 : 10] à dégager deux cas :

- l'indéfini « cherche » une validation de son GN dans le « val » de la proposition en cours ;
- le défini a « trouvé ailleurs » que dans la proposition la validation de son GN.

L'utilisation d'un déterminant thématique, nommé traditionnellement défini, code donc cette idée de déjà posé, de préconstruction nécessaire dans le cas de la métaphore, ce que C. Delmas notait de façon différente en 1987 :

Le rôle de THE est donc de mettre l'accent sur l'*acquis* d'opération de détermination.

Cette idée de « sténogramme propositionnel » nous pousse à postuler l'effacement d'un segment derrière le nom saisi de façon thématique⁵¹. Si nous reprenons l'expression d'origine métaphorique déjà citée *kick the bucket*, on peut postuler que le déterminant THE se trouve présent à cause d'une prédication du type *kick the bucket on which somebody was standing* par exemple ; le supplément de structure que représente *on which somebody was standing* aurait disparu lors de la lexicalisation, n'étant plus nécessaire. THE serait alors la trace de ce supplément de structure effacé... Ceci reste une hypothèse parmi d'autres, une hypothèse qu'il conviendrait de vérifier par une recherche diachronique sur plusieurs expressions de ce type. Ce qui importe, c'est que cette idée de déjà, récupérable d'une façon ou d'une autre, est primordiale, sinon des problèmes de communication risqueraient de surgir, c'est-à-dire des problèmes de décodage pour le coénonciateur. Les opérateurs de phase 2 impliquent justement qu'il n'y a normalement pas de problème de compréhension entre énonciateur et coénonciateur, car le frayage a été suffisant, ce que C. Delmas [1982 : 79] confirme :

[LE et THE] indique[nt] que cette existence est codée comme étant ACCEPTÉE par l'énonciateur. Ceci nous permet de préciser le concept de PHASE 2 ou de THÉMATISATION. La thématisation implique bien plus qu'une reprise. Il s'agit d'une véritable appropriation, de cette appropriation il résulte que ce que l'on appelle traditionnellement le DÉFINI n'est pas une simple RÉPÉTITION de la première détermination

51 Ceci est également le cas avec des compositions discursives du type *substitut (de repas)*, *lynchage (médiatique)*, etc., où l'utilisation fréquente du terme va entraîner un effacement du supplément de structure, le terme métaphorique devenant nouveau terme littéral.

[...]. Cette existence est dépassée, elle est pour l'énonciateur un fait acquis. LE, THE ne signalent pas simplement l'existence, UN, A le font aussi bien ; ce que la thématization montre, c'est l'*acceptation nodale* de cette existence.

Lorsqu'un énonciateur a recours à une métaphore, il faut bien qu'il y ait « acceptation », aussi bien par l'énonciateur que par le coénonciateur, sinon la métaphore risque de ne pas être décodée adéquatement. Mais ce phénomène de préconstruction se retrouve également dans les exemples que nous avons cités, et pour lesquels l'opérateur thématique n'était pas fondamental à l'interprétation métaphorique. Il faut alors se pencher sur la deuxième caractéristique des opérateurs thématiques, car c'est certainement par celle-ci que l'on pourra expliquer la différence entre les deux types d'énoncés.

- Le deuxième critère définitoire des opérateurs thématiques réside dans une *intervention différente de l'énonciateur* dans son énoncé, c'est-à-dire qu'un groupe ou un énoncé en phase 2 est toujours *filtré*⁵² par l'énonciateur qui lui impose sa marque plus ou moins fortement, ceci s'appliquant également à la métaphore. Comme le font remarquer H. Adamczewski et J.-P. Gabilan [1992 : 12] :

Dire que l'énonciateur *filtre* un énoncé, c'est dire qu'il en assume la responsabilité exclusive (conséquence normale de son statut de témoin).

Dans un groupe ou un énoncé en phase 2, l'énonciateur opère toujours un commentaire, un jugement ; en d'autres termes, l'énonciateur prend parti, « filtre » son énoncé, et en dit plus qu'en phase 1, mais ce plus est toujours implicite⁵³. L'énoncé est alors utilisé pour des raisons secondaires, ce que prouve le fait qu'un énoncé en phase 2 ne peut pas exister seul, car il faut des raisons sur lesquelles nous allons revenir. Mais cette notion de filtrage est assez vague, et peut recouvrir un nombre de phénomènes assez hétéroclites. Selon la grammaire métaopérationnelle, les opérateurs de phase 2 en disent plus, indiquent un travail supplémentaire, et c'est la nature de ce travail supplémentaire qui va varier dans les divers énoncés. Si les opérateurs de phase 2 indiquent qu'il y a un préconstruit (ceci est valable aussi bien pour nos exemples de métaphores nominales lexicalisées que pour ceux de métaphores nominales vives), il y a une autre opération à l'œuvre dans les marqueurs thématiques utilisés pour véhiculer l'énonciation métaphorique discursive. S'il y a un filtrage opéré par les opérateurs thématiques dans les énoncés métaphoriques, en quoi est-il différent du filtrage qu'ils opèrent dans les énoncés littéraires ? Il nous semble que dans les énoncés métaphoriques, on n'opère plus sur des catégories relevant de l'extralinguistique, mais sur des catégories métadiscursives⁵⁴, comme le montre de façon assez patente l'exemple suivant, non seulement en tentant de nommer linguistiquement un nouveau concept, mais aussi en insistant sur le fait même de nommer, en réfléchissant l'énonciation même :

INT74b "All that matters is the HINGE!"

52 Il est intéressant de noter que le terme « *filter* » est utilisé par M. Black [1962 : 39] pour définir la fonction de la métaphore.

53 D'ailleurs, la métaphore est elle aussi toujours implicite ; on ne dit jamais : « attention, je vais utiliser une métaphore ».

54 Nous utilisons le terme « métadiscursif » là où la grammaire métaopérationnelle parle de « métalinguistique », car nous savons que l'utilisation de ce terme a fait – et fait toujours – couler beaucoup d'encre ; certains déplorent cette utilisation du terme « métalinguistique » qu'ils considèrent comme un « détournement terminologique » (v. C. Boisson, « Le concept de métalinguistique dans la linguistique anglaise »).

The therapist leaned forward. "What does the HINGE mean to you?"

"The HINGE?"

"Yes. How does it make you feel?"

I leaned towards her. "The HINGE of one's mind! Whether it opens inwards or outwards. Let it be outwards. Let it be – out!"

I fell back in the chair, ashamed of my desire, of all I wanted. That I couldn't want my life with Susan – which should have enough – was inexplicable and cruel. The therapist, surely seeing the point of the HINGE, would help me with this.

Le contexte est particulièrement révélateur dans ce cas, encore plus que dans les autres, car le narrateur se trouve chez le psychiatre, après avoir traîné les pieds pour s'y rendre. Le texte exhibe un enchaînement de métaphores : la métaphore vive *hinge* déterminée par l'opérateur thématique THE est répétée plusieurs fois, explicitée ensuite grâce au supplément de structure que représente le GP *of one's mind* et l'explication donnée ensuite. Il semble que le psychiatre ne comprend pas l'énoncé *All that matters is the hinge*, peut-être car le GN attribut du sujet n'est pas complexifié, n'exhibe aucun supplément de structure. La nature métadiscursive est perceptible avec le *What does the hinge MEAN TO you?*, montrant que la métaphore est une réinterprétation, un effet de distanciation par rapport à l'extralinguistique, trait commun avec la phase 2, comme l'explicite C. Delmas [1983 : 71, nous soulignons] :

Loin de « normaliser » sur le mode de la Phase 1 objective, le linguiste doit rendre compte des divers mouvements discursifs ; c'est à dessein qu'en certaines circonstances, la langue s'est dotée d'outils qui atténuent et parfois même EFFACENT les déterminations proches de l'extralinguistique. Il s'agit donc de montrer en quel cas il y a processus créatif. Nous verrons que cette distanciation et même cet effacement peuvent constituer le *point d'ancrage d'une subjectivité*, c'est-à-dire que la langue permet de formaliser les prises de position de l'énonciateur. En fait, il ne s'agit de rien moins que d'une « négation métalinguistique » du réel, le domaine en question ne se laisse déterminer que par du *déjà dit*, c'est-à-dire du DIRE.

C'est le plus élaboré des tropes, car le passage d'un sens à l'autre a lieu par une opération personnelle fondée sur une impression ou une interprétation et celle-ci demande à être trouvée sinon revécue par le lecteur.

C'est bien cette notion de réinterprétation métadiscursive propre aux opérateurs thématiques que nous retrouvons à l'œuvre lors de l'énonciation métaphorique. Ces opérateurs seraient alors la marque linguistique du travail de distanciation vectorielle et de distanciation extralinguistique. Nous sommes face à ce que C. Delmas [1983 : 78] nomme un cas de « négation métalinguistique » :

Il s'agit de marquer une modalité particulière par laquelle l'énonciateur NIE au réel (extralinguistique) toute prérogative en ce qui concerne l'interprétation de la séquence en question ; d'où le filtrage énonciatif résultant. [...] « the » NIE métalinguistiquement l'extralinguistique.

Et qu'est-ce que la métaphore, si ce n'est un cas de négation métalinguistique, car le réel extralinguistique ne sert plus de référence pour l'interprétation de l'énoncé, car sinon le coénonciateur prendrait l'énoncé en question « au pied de la lettre ». Le réel est comme mis entre parenthèses dans l'énoncé métaphorique, et c'est la *relation* qui importe, et non le réel. C. Delmas [1982 : 85-86] donne un exemple pour montrer le parallèle entre « métaphore » et « négation métalinguistique » :

- *Cheddar is the place for strawberries.*
- *Cheddar est le lieu rêvé pour les fraises.*
- *Cheddar es el paraíso de la fresa.*

L'espagnol a recours à la métaphore « le paradis », figure qui implique une certaine négation. Métalinguistiquement, *cheddar* ne renvoie *pas* au *paradis* en tant que tel, c'est au prix d'un certain dépassement avec effacement sémique (mise en sommeil de certains sèmes⁵⁵) que l'énonciateur peut rétablir l'équilibre appréciatif ; inversement par la promotion des traits restants, le schéma réflexif est conservé.

Pour comprendre une métaphore, il faut que le coénonciateur passe au niveau du dire, au niveau métadiscursif – qu'A. Culioli nommerait niveau épilinguistique. C. Delmas [1987 : 41] confirme cette idée :

L'essentiel de la négation métalinguistique réside dans le parti-pris d'existence plutôt que dans l'existence elle-même. Il faut prendre « négation », ici, dans un sens technique : l'interprétation *ne renvoie pas* directement à une validité, cette validité est filtrée par les opérations métalinguistiques. Celles-ci peuvent modifier la référence et parfois même, apporter un démenti catégorique au réel.

H. Adamczewski et C. Delmas [1982a (1995) : 32] ont également formulé cette idée dans leur grammaire, mais ils parlent des opérateurs de phase 2, et non de la métaphore :

On aimerait dire que ce programme sémique *n'est pas* présenté pour lui-même mais dans le cadre d'une opération qui en fait usage *pour dire autre chose*.

La définition des opérateurs thématiques proposée par H. Adamczewski et C. Delmas ainsi que celle de la « négation métalinguistique » par C. Delmas pourraient bien être celles de la métaphore. Si les métaphores semblent privilégier les opérateurs de phase 2, c'est bien pour coder ce « démenti catégorique au réel », et cette nature métadiscursive, deux phénomènes qui nous semblent absents dans les énoncés littéraux ou les énoncés métaphoriques lexicalisés. C'est donc par ce supplément de structure métalinguistique que les opérateurs thématiques pourraient alors véhiculer l'interprétation métaphorique, en mettant en *relation* le linguistique et le métadiscursif. Si cette hypothèse semble valable pour les métaphores nominales vives non construites, elle semble également assez probante pour les expressions métaphoriques – connues sous le nom d'expressions idiomatiques – de type V + Cplt. Même si ces expressions sont lexicalisées, il nous est apparu que le complément est souvent saisi thématiquement, comme si les traces de l'énonciation métaphorique avaient été fossilisées lors du phénomène de lexicalisation. Nombreuses sont les expressions métaphoriques dans notre corpus qui obéissent à ce principe, comme le confirment les nombreuses expressions relevées :

- en anglais :

INT65 *She was a girl then, looking for someone to take the PRESSURE OFF. She had run away from home when her mother's boyfriend smashed through the glass in the front door with his hands, and she was forced to hide in a cupboard. She was an unhappy and changeable girl, who often lost herself into inexplicable moods.*

INT82-83 *Susan can be a virulent combatant, with a sharp tongue I've enjoyed. Unfortunately, her bitterness is too urgent to be witty; she lacks detachment. But her crude blows can HIT the TARGET.*

⁵⁵ C. Delmas a sûrement lu M. Le Guern pour qui la métaphore consiste en « une mise entre parenthèses d'une partie des sèmes constitutifs du lexème employé » [Le Guern 1973 : 15].

INT92b *I creep down the stairs. I put my jacket on. I find my keys. I get to the door and open it. I step out of the house. [...]*

Go. You must go.

I am kicking OVER the TRACES.

INT103 *Her pubic hair is not as luxuriant and soft as Nina's. But if she lets me fuck her here, now, on the floor, I won't leave. I will put my STRAIGHT SHOULDER TO the WHEEL and accept my responsibilities for another year.*

SHU20-21 *Could he be suffering from some kind of breakdown? (I have had some experience of breakdowns – but I will come to that later.) Could he be GOING OFF the RAILS from overwork?*

– en français :

DIA35b Quand elle dormait ainsi, la tête appuyée contre un de mes bras, je me penchais sur elle pour voir son visage entouré de flammes. C'était JOUER AVEC le FEU.

DIA50a Ma mère était atteinte par ces mesures qui me semblaient un hommage. Elle me voyait perdu par une folle. Elle reprochait certainement à mon père de me l'avoir fait connaître, et de FERMER les YEUX. Mais, estimant que c'était à mon père d'agir, et mon père se taisant, elle gardait le silence.

DIA75 Je flambais, je me hâtais, comme les gens qui doivent mourir jeunes et qui METTENT les BOUCHÉES DOUBLES. Je voulais profiter de Marthe avant que l'abîmât sa maternité.

DIA77b On sentait qu'il encourageait notre amour, en tant que divertissement, mais qu'il HURLERAIT AVEC les LOUPS le jour d'un scandale.

DIA81a Il me laissait agir à ma guise. Puis, il en avait honte. Il menaçait, plus furieux contre lui que contre moi. Ensuite, la honte de s'être mis en colère le poussait à LÂCHER les BRIDES.

Cela est-il un fait du hasard que le complément soit saisi de façon thématique ? Est-ce dû au génie de la langue ? Nous ne le pensons pas, et allons tenter d'expliquer pourquoi une grosse majorité de ces expressions idiomatiques de type V + Cplt, expressions qui sont, rappelons-le, figées, et qui ne devraient pas nécessiter de supplément de structure, conservent une trace de leur origine métaphorique. Ce fait a déjà été perçu par certains chercheurs, mais l'explication qu'ils en donnent ne nous paraît pas satisfaisante. Prenons l'explication de D. Bault [1990 : 65] pour l'expression métaphorique *ne pas être dans son assiette* :

Rôle de la détermination : on ne dit pas « je ne suis pas dans une assiette », je ne peux être dans n'importe quelle assiette et pour cause c'est la mienne. Cette impossibilité de substitution de l'indéterminé nous confirme qu'il ne s'agit pas d'assiette-vaisselle.

Cette explication ne nous paraît nullement linguistique, car confondant le linguistique avec l'extralinguistique, et d'autant plus erronée qu'il n'y a aucune « assiette » réelle dans la situation d'énonciation. Mais alors, pourquoi dire que certains éléments des énoncés métaphoriques sont saisis thématiquement ? Il nous semble que si les compléments ont été saisis de façon thématique, c'était justement pour montrer que la conformité référentielle n'était plus de mise, comme le note C. Delmas [1987 : 46] :

Si dans la phase 1, nous avons une orientation vers la « conformité référentielle », en phase 2, le problème de l'énonciateur est tout autre. Il dépasse la conformité à l'extralinguistique pour présenter une autre conformité, celle qui n'aura plus de

compte à rendre au primitif. La validité ne se constituera plus d'une sorte de calque iconique de la réalité, la validité n'aura plus pour source et pour fin que les opérations métalinguistiques de l'énonciateur ; le dépassement de la conformité peut être tel que l'énonciateur, ne s'appuyant plus sur le réel, mais sur ses « parenthèses invisibles » pourra, tournant le dos au réel, symboliser une validité parfois fantasmatique. C'est ce phénomène structural, indifférent au réel que nous avons, précédemment, dénommé « négation métalinguistique ». Toute définition conséquente de la PHASE 2 rend justice, d'une manière ou d'une autre, à ce type de négation, et lui restitue sa place dans l'ordre abstrait du système.⁵⁶

Cette idée de non-conformité référentielle, d'inadéquation référentielle nous semble jouer un rôle primordial dans l'étude des métaphores, car les substantifs qu'elles contiennent ne peuvent pas être référentiels, c'est-à-dire le(s) substantif(s) trouvé(s) dans une métaphore (par exemple du type verbe + COD) n'ont pas de référent, et ne renvoient pas à un *désigné* au sens de G. Frege, c'est-à-dire à un objet, une chose réels dans le monde. Dès qu'un nom est utilisé métaphoriquement, il n'a plus de fonction référentielle, même si certains locuteurs peuvent conserver une légère conscience de la référence, mais c'est de la référence littérale dont il s'agit ici. Le terme n'est plus utilisé pour son référent, pour ce à quoi il réfère, mais pour lui-même ; nous sommes donc à un niveau que l'on peut qualifier de « métadiscursif », comme le remarque G. Dickie [1971 : 135] :

This argument shifts the emphasis away from objects and their properties to words and their meanings.

Avec la métaphore, le substantif perd ses qualités référentielles, comme le note également R. Martin [1983 (1992) : 187], lorsqu'il écrit que « l'emploi figuré [...] éloigne encore plus de l'usage extensionnel ». Et si le substantif simple utilisé métaphoriquement n'est plus réellement référentiel, que dire du substantif qui apparaît comme complément d'une expression métaphorique du type V + Cpl ? Une expression métaphorique du type *mettre les voiles* fonctionne donc comme une unité complexe, dont le sens ne se réduit pas à la somme des différentes unités constitutives, comme c'est également le cas pour les composés. En effet, le sens de *mettre les voiles*, n'est pas égal au sens de *mettre* + *les voiles*, sinon, nous aurions affaire à une lecture littérale de l'expression. Dans l'expression *mettre les voiles*, le substantif *voiles* perd de son autonomie, et n'a plus son sens (référentiel) commun ; en effet, il n'y a aucune « voile » réelle dans la situation d'énonciation, mais une image qui se déploie dans l'imaginaire. D'ailleurs une série de tests linguistiques prouvent que le substantif n'est pas référentiel dans ce type d'emploi :

- *Dislocation* : On peut tout d'abord se demander si le GN *les voiles* dans *Il met les voiles* joue réellement la fonction COD du verbe *mettre*. Le caractère bizarre de *?Que met-il ?* semblerait confirmer le fait que le GN ne joue pas vraiment le rôle de COD de *mettre*. La question qui conviendrait serait plutôt : *Que fait-il ?* ou *Que se passe-t-il ?* Le GN joue donc le rôle de recharge sémique du verbe : nous sommes face à un verbe complexe [*mettre les voiles*].

⁵⁶ Nous faisons nôtre cette « négation métalinguistique », mais il nous semble que les opérateurs ou les structures de phase 2 ne sont pas les seuls à pouvoir la véhiculer : tout énoncé métaphorique est une sorte de négation métalinguistique, bien qu'il ne soit pas forcément de phase 2 : les structures en GN₁ OF GN₂ sont généralement considérées comme des structures de phase 1, mais permettent la négation métalinguistique lorsqu'elles sont utilisées métaphoriquement.

- Ceci est confirmé par la commutation possible avec un verbe « simple », du type *fuir, partir*.
- *Extraposition à gauche* : Peut-on accepter *Les voiles, il les met* ? Cet énoncé semble peut recevable, ce qui semble confirmer la non-référentialité du GN, qui joue un rôle de recharge sémique par rapport au verbe.
- *Clivage* : Peut-on accepter la phrase clivée suivante : *C'est les voiles qu'il met* ? Là encore, difficilement, car cela signifierait que l'on oppose *les voiles* à autre chose, ce qui ne peut pas être possible ici à cause de la nature métaphorique de l'expression.
- *Pronominalisation* : ?*Il les met*.
- *Mise en relief* : **Voici les voiles qu'il met*.
- *Passif* : Également peut recevable : ?*Les voiles ont été mises*.

Comme le note M. Yaguello [1996 : 2], l'impossibilité de ces tests – pourtant possibles avec des énoncés non figurés – traduit une seule propriété :

Un groupe nominal appartenant à une expression figée ne peut être *ni thématisé ni focalisé*.

La question qu'il nous reste cependant à résoudre est de savoir pourquoi les GN à l'intérieur d'une expression figée – qu'elle soit métaphorique ou non – ne peuvent être ni thématisés ni focalisés. Il nous semble que c'est tout simplement parce que le GN appartient à toute la phrase, à toute l'expression qui est métaphorique, et que ce GN n'a aucun statut référentiel, ce que l'impossibilité de son déplacement prouve. Il y a donc bel et bien un phénomène de ré-interprétation, de re-description, de ré-analyse de l'extralinguistique codé par le linguistique, et il semble que les opérateurs thématiques comme THE en anglais et LE, LA et LES en français viennent renforcer cette inadéquation référentielle, le substantif déterminé par ces opérateurs jouant alors un rôle encore plus métadiscursif que s'il avait été déterminé par un autre déterminant.

Il existe des contre-exemples : si *péter LES plombs* vérifie notre hypothèse, ce n'est pas le cas de *péter UNE durite* ? Nous devons avouer que nous n'avons pas trouvé de réponse satisfaisante à ce problème. Il n'empêche que ce contre-exemple ne réduit pas notre théorie en cendres, car même dans *péter une durite*, il y a une structure privilégiée de l'énonciation métaphorique : la composition V + Cplt. Comment essayer cependant de rendre compte de ce phénomène ? Nous pensons que l'expression *péter une durite* est postérieure à *péter les plombs* et formée sur elle ; cette dernière expression étant lexicalisée, les locuteurs peuvent jouer avec, mettant en œuvre ce que J. Tournier nomme la « pulsion ludique » du langage. L'expression étant ressentie comme métaphorique au départ, elle peut fonctionner de nouveau avec un complément rhématique, comme la variante encore plus récente *péter un câble*. Il apparaît alors que si ce sont ces opérateurs thématiques qui ont été choisis pour coder le lien entre le verbe et le complément, ils ne représentent qu'un marquage supplémentaire. Ce dont il faut se souvenir au sujet des marqueurs thématiques, c'est le fait que l'énonciateur effectue un *commentaire* : « Un tel énoncé est par définition dominé par l'énonciateur qui met en relief l'opération métalinguistique de prédication » [Adamczewski et Delmas, 1982a (1995) : 61]. En phase 2, « on n'est plus au stade de la nomination des concepts mais à celui de leur utilisation métalinguistique, purement grammaticale si l'on préfère. » [Adamczewski et Delmas,

1982a (1995) : 18]. C'est bien le cas des énoncés métaphoriques, pour lesquels on pourrait donner la même définition. Si les opérateurs de phase 2 permettent de véhiculer l'énonciation métaphorique, c'est bien parce qu'ils permettent une utilisation métadiscursive, une inadéquation référentielle. G. Girard [2000 : 137], bien qu'elle parle de BE + -ING et non de l'opérateur thématique THE, remarque pertinemment l'ambivalence du terme « reprise » :

On pourrait alors décomposer les énoncés de « reprise » en deux sous-groupes :

- ceux qui offrent une désignation, une description qui se veut adéquate de l'antécédent,
- ceux qui offrent une interprétation, toujours sujette à caution de l'antécédent. C'est seulement dans ce cas que *be* + *V-ing* serait utilisé. Ces cas recouvrent, en particulier, toutes les désignations d'états mentaux, affectifs, émotionnels, qui nécessitent pour être connus d'avoir une « existence physique » perceptible.

Le dernier cas ne pourrait-il pas inclure les énoncés métaphoriques ? Il nous semble que oui, d'autant plus que G. Girard [2000 : 138] conclut en ces termes :

L'inadéquation référentielle que signalerait *be* + *V-ing* expliquerait que cette forme puisse être utilisée pour donner un commentaire interprétatif, donc également sujet à caution, à des énoncés préexistants.

En outre, cette linguiste conclut son article par cet exemple métaphorique hyperbolique, *I'm starving*, où l'inadéquation référentielle est totale, car comment prononcer un tel énoncé si l'on est mort ? Cela laisserait-il entendre que tous les opérateurs de reprise, c'est-à-dire les opérateurs thématiques pour la grammaire métaopérative, permettraient de véhiculer l'énonciation métaphorique ? Ceci aurait certes été séduisant pour le modèle, mais ce n'est pas le cas. Si nous avons pensé dans un premier temps que le double marqueur BE + -ING, voire -ING tout seul, permettaient la métaphore (c'est en tout cas ce que laisse entendre H. Adamczewski, avec l'exemple *if you can't fall asleep, try counting sheep*, J.-P. Gabilan [1998 : 93] ainsi que G. Naudé [Delmas *et alii* [1993 : 58]), nous sommes revenu sur notre position, car les contre-exemples sont légion, et ceci n'est pas valable scientifiquement, comme le confirme I. Tamba-Mecz [1981 : 68] :

Le sens figuré d'une construction incluant un verbe demeure inchangé quels que soient la temporalité et l'aspect envisagés. [...] Les modes n'ont aucun impact sur la signification figurée.

Preuve en est l'exemple trouvé dans le roman de P. Sheridan, *44. A Dublin Memoir*⁵⁷ :

What else would he be awake in the middle of the night? I had to keep my eyes open. If I fell asleep he'd smother the three of us – unless he fell asleep first. I decided to give him ten minutes and I'd check. Meantime, I TRIED TO COUNT SHEEP. They all had thick black glasses on.

En guise de conclusion, on peut dire que ces marqueurs thématiques ne sont pas toujours suffisants pour rendre compte de l'énonciation métaphorique car, comme le note C. Brooke-Rose [1958 : 59] :

When the demonstrative or equivalent does not refer back to a stated antecedent, its pointing role demands some kind of further reference, such as a qualifying phrase or a linking adjective.

57 SHERIDAN Peter, *44. A Dublin Memoir*, MacMillan, 1999 : 27.

Il y a donc souvent combinaison de divers marqueurs, car la métaphore ne se laisse pas enfermer dans des cadres étroits, et même si elle privilégie certaines structures, ces structures n'entraînent pas nécessairement une interprétation métaphorique.

Pour conclure les trois chapitres dédiés aux traces linguistiques de l'énonciation métaphorique, il paraît évident que ces différents marqueurs, ces différentes structures peuvent se combiner, et plus nombreux ils seront, plus la métaphore sera marquée, donc évidente à décoder pour le coénonciateur. Ce qui est remarquable, c'est qu'il y a un aspect combinatoire très fréquent dans l'utilisation de ces différents « indices » métadiscursifs destinés au coénonciateur, comme s'ils étaient là pour lui signaler que l'énoncé n'est pas à prendre au pied de la lettre, et qu'un nouvel univers de croyance est nécessaire pour donner un sens à cet énoncé. Comme vont le montrer les quelques exemples suivants, une métaphore peut contenir un supplément de structure morphologique, lexical, syntaxique, typographique, etc. :

SPE111 *he saw [...] the racing languor of the chill-out room – it was literally HEART-WARMING...*

Dans cet exemple, on voit bien qu'il y a une combinaison de divers indices, ce qui rend la métaphore très facilement repérable :

- MARQUEURS MORPHOSYNTAXIQUES : *it was* : on remarque la présence du IT à nature anaphorique, et de l'opérateur BE à valeur d'identification.
- MARQUEUR LEXICAL : *literally* : on se rappelle que ce marqueur, malgré son sémantisme, génère très souvent une interprétation métaphorique.
- PROCÉDÉS LEXICOLOGIQUES : *heart-warming* : dérivation (verbe *warm* → adjectif *warming*) et composition (nom *heart* + adjectif *warming*).
- ORGANISATION DE L'ÉNONCÉ : apposition, marquée ici par des tirets, dont le rôle consiste généralement à introduire une nouvelle information ou à reformuler une information déjà mentionnée, tout en ajoutant cependant une nouvelle information, et ici, dans le cas de la métaphore, une nouvelle perception du réel.

On voit bien que ces divers marqueurs, indices se combinent, pour générer l'interprétation métaphorique et la rendre par là plus évidente.

INT38 *But to be able to bear one's own mind, to wait while the inner STORM of intolerable thoughts BLOWS ITSELF OUT, leaving one to contemplate the DEBRIS with some understanding – that is an enviable state of mind.*

Cet énoncé est composé de trois métaphores ; la première est rendue possible par plusieurs procédés qui se combinent, et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle la métaphore apparaît comme évidente : structure en OF, marqueur thématique (THE), ajout d'un adjectif (*inner*). La seconde métaphore est rendue possible également par la première. Il y a donc d'une part une raison lexicale (reprise d'une partie du champ sémantique qui permet de créer la métaphore, ici *storm* → *blow out*), puis la composition du verbe *blow out*. Enfin, une autre reprise lexicale des deux premières métaphores qui permet la troisième, *debris*, c'est-à-dire ce qui reste après une tempête qui a été très agitée à cause d'un vent violent.

Après un examen minutieux de notre corpus, et quelques statistiques, il est patent que les différents types de structures (morphologiques, lexicales, syntaxiques, typographiques, etc.) ne sont pas tous également productifs. Les marqueurs lexicaux que nous avons mis au jour représentent, contre toute attente, un pourcentage assez négligeable des marqueurs de métaphores. Ceux qui restent le plus productifs de-

meurent les structures en GN₁ préposition GN₂ (généralement en DE en français et OF en anglais), les suppléments de structure sous forme de GP ou de GN, les processus de dérivation et de composition (qui sont d'ailleurs souvent combinés), etc. Si l'on considère que l'approche traditionnelle lexicaliste et sémantique est valable, c'est alors à contrecœur que l'on doit admettre que c'est la syntaxe qui permet le plus souvent l'énonciation linguistique, c'est-à-dire le transfert du conceptuel au linguistique, même si les autres domaines linguistiques ne sont pas à négliger, comme le rappelle M. A. K. Halliday [1985 : 320] :

Metaphorical variation is lexicogrammatical rather than simply lexical. Many metaphors can be located in lexical expressions [...]; but even with these there is often grammatical variation accompanying them.

Cette constatation démontre clairement que les trois paramètres qui entrent en considération dans l'étude de n'importe quel fait de langue sont encore de mise dans le cas d'un énoncé métaphorique. Ceci ne fait que confirmer la gradation imperceptible entre langage littéral, non métaphorique et langage métaphorique. L'énonciation métaphorique semble donc poser – au moins autant, voire plus – le problème fondamental de la relation entre la syntaxe et la sémantique, problème qui nous semble une des clés d'ouverture à la linguistique contemporaine. Cela ne fait que confirmer que les énoncés métaphoriques, ou plus généralement figurés, ne sont nullement des exceptions au système linguistique. Ils peuvent certes apparaître déroutants pour le linguiste – ce que les nombreux paradoxes qui sous-tendent la métaphore exhibent – mais ces paradoxes sont aussi la raison d'être de la métaphore. Ils demeurent dignes d'intérêt pour le linguiste, comme le prouve l'effet rétroactif qu'ils peuvent avoir sur la langue en fournissant de nouveaux moules syntaxiques au langage littéral, moules que l'énonciation métaphorique pourra à son tour recycler. Le langage, un éternel recyclage aussi bien au niveau littéral qu'au niveau métaphorique...

CONCLUSION

Depuis une vingtaine d'années, la métaphore n'est plus considérée comme « la Cendrillon de la linguistique », pour reprendre une formulation de L. Lipka [1990 : 187], qui l'appliquait à la lexicologie. Cendrillon, elle l'a pourtant été, surtout à l'âge d'or des linguistiques formelles où elle était perçue comme une réalisation purement discursive, pour ne pas dire déviante. Dans tous les cas, elle n'était pas permise, car elle demeurerait inexplicable par le système linguistique. Dans l'approche que nous avons adoptée rentrent alors en scène le flou, le foisonnement, le « clair-obscur » propres à la métaphore, autant de notions qui représentent son plus grand atout, et non pas un caractère anomal, comme on l'a souvent prétendu.

Nous avons tenté de montrer que son rôle fondamental – la perception d'une analogie, d'un rapprochement entre domaines allotropiques – ne pouvait fonctionner que grâce à ce flou constitutif, et que vouloir l'éradiquer à tout prix, c'était vouloir nier la spécificité même de cette structure conceptuelle et langagière. Son acception ne peut alors avoir lieu que si l'on postule un nouvel univers de croyance, univers dans lequel la métaphore pourra déployer toutes ses potentialités, qu'elles soient cognitives, didactiques, dialectiques, sociales, terminologiques ou esthétiques. En filant la métaphore, nous pourrions dire que notre objet d'étude connaît un destin identique à celui de Cendrillon, même si, contrairement à l'héroïne de l'histoire, elle a eu plusieurs princes : I. A. Richards, M. Black, G. Lakoff, M. Johnson, etc., sans compter quelques précurseurs célèbres, dont F. Nietzsche, qui figure pour nous au premier plan en ce qui concerne la philosophie. C'est à cette conclusion qu'arrive L. Lipka [1990 : 187] en notant métaphoriquement que *“Especially metaphor, with its close relationship to linguistic categorization, is now seen to have been an ugly duckling that has given rise to prominence and respectability as an object of linguistic study”*. L'intérêt croissant de la linguistique pour les problèmes de catégorisation, essentiellement sous l'égide de la linguistique cognitive, ainsi que l'intérêt porté aux zones floues du langage, essentiellement par les théories du prototype et par la linguistique énonciative, ont permis à la métaphore de redevenir la « reine des figures », selon l'appellation de M. Le Guern [1973 : 7].

Mais la métaphore est bien plus qu'une figure, car elle joue un rôle en tant que processus fondamental dans notre appréhension du réel. Ce rôle essentiel est maintenant assez bien accepté dans presque tous les domaines d'étude, aussi variés soient-ils. Pour cette raison, nous avons postulé que la caractéristique définitoire de l'homme était plutôt cette capacité de métaphorisation que la seule propension au langage, celui-ci existant chez les espèces animales. La linguistique commence à la considérer comme un digne objet d'étude, à commencer par la lexicologie. Il nous semble que c'est à J. Tournier que revient le mérite d'avoir mis la métaphore à l'honneur dans le domaine lexical, pari réussi, car les manuels de lexicologie

contemporains commencent à reconnaître à juste titre le rôle de la métaphore dans la création lexicale ¹, même si l'on peut déplorer que ce ne soit pas toujours le cas : l'ouvrage pourtant récent de H. Jackson [1988 (1993)] intitulé *Words and Their Meaning*, avec comme sous-titre *Learning about Language* traite du lexique et de son évolution. Pourtant le terme *metaphor* n'apparaît ni dans l'index, ni dans l'ouvrage, où il n'est *jamais* mentionné. Nous avons pourtant vu que la métaphore jouait un rôle important dans l'évolution lexicale d'une langue par le phénomène de polysémie. De même, si le rôle de la métaphore est de plus en plus reconnu en linguistique, et plus particulièrement dans les sciences, qu'elles soient dites humaines ou « dures », il est dommage de trouver dans un dictionnaire de linguistique comme celui de D. Crystal [1992 (1994) : 249], *An Encyclopedic Dictionary of Language and Languages*, à l'entrée METAPHOR : "*A semantic mapping from one conceptual domain to another, often using anomalous or deviant language*". Si D. Crystal semble avoir pris en compte les avancées de la linguistique cognitive, les termes d'*anomalous or deviant language* semblent anachroniques, comme nous l'avons constaté dans cet ouvrage, d'autant plus que D. Crystal mentionne dans la suite de la définition les *conceptual metaphors* dont il dit "[they] *are those functions in speakers' minds which implicitly condition their thought processes*". Plus gênante encore est l'absence d'entrée pour le terme *metaphor* dans un autre dictionnaire de linguistique de D. Crystal [1980 (1992)], *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*, même si la dernière édition est dite "*updated and enlarged*". Alors seulement, comme le fait R. Eluerd [2000 : 3] pour la lexicologie, on pourra peut-être un jour se réjouir qu'un « Que sais-je ? » soit consacré à la métaphore.

Nous avons tenté de définir notre objet en l'opposant à d'autres réalisations discursives et langagières comme la synecdoque et la métonymie. Si nous avons vu que ces figures exhibent de réelles différences avec la métaphore, nous avons également remarqué qu'à trop vouloir les opposer, l'on risquait de l'enfermer dans un système linguistique clos ne permettant aucune évolution. En effet, de nombreux chevauchements ont lieu entre ces structures langagières : une métaphore peut avoir une base métonymique ou synecdochique, tout comme le processus métaphorique peut se combiner avec une de ces deux figures. Le même phénomène a été noté pour la comparaison, à laquelle la métaphore est soit assimilée en tant que « comparaison abrégée », soit fortement opposée. Cette vision par trop réductrice ne permet pas de rendre compte du fonctionnement langagier, et nous avons alors opté pour une vision plus graduée des processus linguistiques, seule vision pouvant rendre compte des richesses permises par le système de la langue. C'est ainsi que la notion de « continuum » a été au cœur de notre analyse.

Il est également apparu que l'approche lexicaliste traditionnellement appliquée à la métaphore s'avérait assez vite limitée pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les recherches en linguistique cognitive initiées par I. A. Richards ont démontré qu'avant d'être une réalité langagière, la métaphore avait un fondement conceptuel indéniable. Le succès rencontré par ces travaux aux États-Unis en est une preuve patente, de par la vitalité de la recherche menée par G. Lakoff, M. Johnson, M. Turner, E. Sweetser, G. Fauconnier, pour n'en citer que quelques-uns. Ensuite, les travaux de M. Black, P. Ricœur, I. Tamba-Mecz, parmi d'autres ont clairement prouvé que, même si la métaphore était portée par un foyer métaphorique, elle dé-

1 Voir entre autres R. Eluerd [2000].

bordait le cadre strict du mot, et qu'une étude énonciative se révélait nécessaire pour tenter de cerner la nébuleuse métaphore. C'est dans cet ordre d'idées que nous avons décidé d'effectuer un lien entre la linguistique cognitive et la linguistique énonciative, par les nombreux parallèles existants entre ces deux théories. Ce phénomène rappelle un paradoxe de cette énonciation, et plus généralement de cette conceptualisation métaphorique : le lien ténu entre le réel et l'imaginaire, lien sans lequel la métaphore ne peut fonctionner, ne peut foisonner. D'où la prise en compte du sujet parlant qui se manifeste alors aussi bien lors de l'énonciation littérale que lors de l'énonciation métaphorique ; on peut ainsi se demander si cette opposition a encore lieu d'être. Si l'on désire la conserver, cette dernière doit être graduée, car le passage d'un type à l'autre se fait souvent de façon imperceptible, comme nous l'avons démontré dans le chapitre 4 sur le trajet métaphorique. Si une métaphore recycle le matériel littéral, ce matériel retrouve pour ainsi dire une deuxième vie littérale s'il se lexicalise. Plus important encore, est la possibilité de défiger une métaphore morte, afin de lui donner une seconde vie : le phénomène de défigement a alors pour conséquence de raviver le lien analogique qui avait été court-circuité lors de la lexicalisation.

Nous sommes donc face à un constant recyclage des structures langagières, notion également présente dans les trois derniers chapitres : si l'énonciation métaphorique utilise des structures à l'œuvre lors de l'énonciation littérale, ces structures exhibent cependant une particularité sous la forme du supplément de structure présent dans le cas de métaphores vives. Plus intéressante encore, est la découverte que ce recyclage langagier se double parfois d'un effet rétroactif sur la langue, en ce que le discours permet de créer des structures linguistiques, c'est-à-dire de nouveaux moules syntaxiques. Cette hypothèse qui semble se vérifier pour l'anglais et le français mériterait sans doute d'être confirmée par un travail identique sur d'autres langues. Dans les deux langues étudiées, l'anglais et le français, un certain nombre de processus, de structures récurrentes permettant l'énonciation métaphorique ont pu être dégagés. Dans le domaine lexicologique, il est apparu que l'affixation (suffixation et préfixation), la conversion et la composition constituaient des matrices assez productives pour générer une acception métaphorique, que ce soit dans le domaine nominal, verbal, adjectival ou bien adverbial. Les procédés lexico-sémantiques ont également été étudiés dans un cadre énonciatif ; nous nous sommes aperçu que ce dernier était encore plus nécessaire pour l'étude de ces procédés, l'acception métaphorique n'émergeant que dans la situation discursive. Les formes mises au jour comprennent des marqueurs lexicaux de métaphores, qui vont agir tels des opérateurs d'énonciation métaphorique, en indiquant que l'énoncé doit être décodé de façon métaphorique. Nous avons également répertorié des réseaux de lexèmes littéraux, de comparaisons ou de métaphores qui permettent à l'énonciation métaphorique d'avoir lieu. Notre analyse s'est poursuivie par une étude des divers procédés grammaticaux, morphosyntaxiques ou structuraux qui donnaient des potentialités métaphoriques à l'énoncé : les compositions du type GN₁ OF/DE GN₂, la complexification nominale, qu'elle soit effectuée par un adjectif, une proposition subordonnée relative ou un complément du nom, la complexification adjectivale par un complément d'adjectif sous la forme d'un groupe prépositionnel, ainsi que la complexification verbale par l'ajout d'un argument sous la forme d'un groupe nominal, ou d'un circonstant sous la forme d'un groupe prépositionnel, ou bien le changement de fonctionnement prototypique également connu sous le nom de « recatégorisation ».

D'autres procédés morphosyntaxiques comme l'apposition, l'exclamation, la coordination nominale, verbale ou adjectivale ont été étudiés pour leurs virtualités métaphoriques. La copule BE/ÊTRE ainsi que les opérateurs nominaux thématiques selon la grammaire métaopérationnelle ont également été inclus, car ils contribuent à l'émergence de l'énonciation métaphorique.

Si à l'instar de J. Tournier la métaphore peut être considérée comme une matrice lexicogénique, en ce qu'elle permet au lexique d'une langue d'évoluer et de s'accroître, nous pouvons même affirmer qu'elle constitue une matrice morphosyntaxique assez productive. Cet ouvrage sur la métaphore, phénomène que d'aucuns considèrent purement lexical, nous a conduit à une exploration des structures grammaticales, ce qui nous semble une fois de plus confirmer une de nos hypothèses : la Langue est un tout, et à trop vouloir cloisonner les domaines d'analyse, l'on oublie que la Langue se nourrit de lexique, de sémantique, de morphologie, de syntaxe, de phonologie et d'énonciation, et que ce « régime » est le seul qui soit équilibré. Le rôle de la phonologie dans l'énonciation métaphorique avec sa trace typographique à l'écrit nous semble d'ailleurs un exemple patent de cette nécessaire complémentarité dans l'étude linguistique. Nous rejetons donc la préséance d'un domaine d'analyse sur l'autre, au moins dans le cas de la métaphore, étant persuadé que tel est le cas pour n'importe quel énoncé, qu'il soit littéral ou figuré. C'est cette option théorique qui nous a conduit à tenter de croiser les regards entre linguistique, philosophie, épistémologie, stylistique, sociologie, etc. Dans un cadre purement linguistique, l'on pourrait espérer que l'étude morphosyntaxique, connue généralement sous le nom de « grammaire », prenne plus en compte les découvertes de la linguistique cognitive, et reconnaisse le rôle de la métaphore dans les processus grammaticaux, comme le montrent les travaux d'E. Sweetser. Nous nous sommes attaché à défricher un domaine broussailleux, qui mériterait certes que l'on continue de s'y pencher. En dépit de cette impression d'inachèvement qui, selon J.-J. Wunenburger [1997 : 294] « tient [...] aux ramifications, à l'infini des objets et des problèmes », nous espérons avoir contribué à sortir quelque peu la nébuleuse métaphore de son nuage de flou, en ayant – tout du moins nous le souhaitons – fait mentir I. Tamba-Mecz [1981 : 40] qui écrivait il y a une vingtaine d'années :

L'interdépendance du sens figuré et de la configuration grammaticale, jointe aux opérations énonciatives, constitue en effet un obstacle que les sémanticiens modernes ne sont pas encore parvenus à surmonter.

BIBLIOGRAPHIE ¹

1. SOURCES LITTÉRAIRES

- BRETON André, *La Clé des champs*, Paris, Pauvert, 1967.
- HUGO Victor, *Cromwell*, Paris, Larousse, 1827 (2001). Préface accessible à :
<http://www.ac-strasbourg.fr/pedago/lettres/victor%hugo/notes/cromwell.htm>
- NOTHOMB Amélie, *L'Hygiène de l'assassin*, Paris, Seuil, 1992 (1995).
- ORWELL George, *Nineteen Eighty-Four*, London, Penguin Modern Classics, 1949 (1969).
- REVERDY Pierre, *Le Gant de crin*, Paris, Flammarion, 1968.
- SHERIDAN Peter, *44. A Dublin Memoir*, London, MacMillan, 1999.
- STYRON William, *Darkness Visible: A Memoir of Darkness*, New York, Vintage Books, 1990.

2. CORPUS

- ATT ZOLA Émile, *L'Attaque du moulin*, Paris, Libro, 1880 (1997).
- COE FLAUBERT Gustave, *Un cœur simple*, Paris, Garnier-Flammarion, 1877 (1997).
- COV JAMES P.D., *Cover Her Face*, London, Penguin Books, 1962.
- CRO DJIAN Philippe, *Crocodiles*, Paris, Libro, 1989, 1994 (1998).
- DEV RADIGUET Raymond, *The Devil in the Flesh*, translated by A. M. Sheridan Smith, London and New York, Marion Boyars Publishers Ltd., 1969 (1987).
- DIA RADIGUET Raymond, *Le Diable au corps*, Paris, Libro, 1923 (1997).
- DIM DELERM Philippe, *Il avait plu tout le dimanche*, Paris, France Loisirs, 1998.
- ENV DELERM Philippe, *L'Envol suivi de Panier de fruits*, Paris, Libro, 1996 et 1998 (1999).
- GIO BALDWIN James, *Giovanni's Room*, Laurel, 1956 (1988).
- HOU CONAN DOYLE Arthur (Sir), *The Hound of the Baskervilles*, Berkeley Medallion Books, Berkeley Publishing Corporation, 1963 (1971).
- INT KUREISHI Hanif, *Intimacy*, London and Boston, Faber & Faber, 1998.
- INT KUREISHI Hanif, *Intimité*, traduit par Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgeois, 1998.
- LIT BRAGANCE Anne, *Le Lit*, Arles, Actes Sud, 1998.
- MAR EXBRAYAT Charles, *Tu n'aurais pas dû, Marguerite*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1976.
- NAI ZOLA Émile, *Naïs Micoulin*, Paris, Libro, 1884 (1997).

¹ Les années figurant entre parenthèses indiquent les rééditions utilisées.

- NUI ZOLA Émile, *Pour une nuit d'amour*, Paris, Librio, 1893 (1997).
- PRE THURBER James, "Mr. Preble gets rid of his wife", 1933 :
www.barksdale.latech.edu/Engl%20308/mr%20preble%20gets%20rid%20of%20his%20wife.doc
- SHU SWIFT Graham, *Shuttlecock*, London, Picador, 1981.
- SPE HOLLINGHURST Alan, *The Spell*, London, Random House Limited, 1998.
- VER AUSTER Paul, *Mr Vertigo*, London and Boston, Faber & Faber, 1994.

3. DICTIONNAIRES DE LANGUE

- The Collins; English Dictionary and Thesaurus in one Volume*, 1987.
- Dictionnaire Robert et Collins français-anglais / anglais-français*, 1987.
- Dictionnaire Hachette-Oxford français-anglais, English-French sur Cd-Rom*, 1997.
- Longman Dictionary of English Idioms*, 1979 (1992).
- Nouveau Petit Larousse. Dictionnaire Encyclopédique pour tous*, 1969.
- Oxford Advanced Learner's Dictionary*, 1990.
- Le Robert, dictionnaire d'aujourd'hui*, 1992.
- Webster's New Encyclopedic Dictionary*, 1994.
- The Wordsworth Dictionary of Idioms*, 1982 (1995).

4. AUTRES SOURCES

- ABRAHAM Werner, *A Linguistic Approach to Metaphor*, Lisse (Belgique), The Peter De Ridder Press, 1975.
- ADAMCZEWSKI Henri, *Genèse et développement d'une théorie linguistique, suivi de Les Dix Composantes de la grammaire métaopérationnelle de l'anglais*, Paris, La TILV Éditeur, 1996.
- *Clefs pour Babel ou La Passion des langues*, Saint-Leu d'Esserent, EMA (Éditions Marc Adamczewski), 1999.
- et DELMAS Claude, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, Armand Colin, 1982 (1995).
- et GABILAN Jean-Pierre, *Les Clés de la grammaire anglaise*, Paris, Armand Colin, 1992.
- et KEEN Denis, *Phonétique et phonologie de l'anglais contemporain*, Paris, Armand Colin, 1973 (1993).
- ADANK Hans, *Essai sur les fondements psychologiques et linguistiques de la métaphore affective*, Genève, Union, 1939.
- AMOSSY Ruth, *Image de soi dans le discours : La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999.
- et HERSCHBERG-PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan, 1997.
- ANGENOT Marc, *Un état du discours social*, Québec, Éditions du Préambule, 1989.
- ANSCOMBRE Jean-Claude et DUCROT Oswald, « L'argumentation dans la langue », *Langages* 42, 1976 : 5-27.
- ARISTOTE, *Poétique*, introduction, traduction nouvelle et annotation de Michel Magnien, Paris, Le Livre de Poche, 2000.

- *Rhétorique*, traduction de C.-E. Ruelle revue par P. Vanharmelmyck, commentaires de B. Timmermans, Paris, Le Livre de Poche, 1991.
- ARRIVÉ Michel, GADET Françoise et GALMICHE Michel, *La Grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 1986.
- ASSAL Allal, « La métaphorisation terminologique », *Problèmes de traduction en terminologie* 28, 1995 : 235-242.
- BALLY Charles, *Traité de stylistique française*, Genève et Paris, Georg et Klincksieck, 1909.
- BARTSCH Renate, "The structure of word meanings: polysemy, metaphor, metonymy", *Varieties of Formal Semantics (Proceedings of the Fourth Amsterdam Colloquium, September 1982)*, 1984: 25-54.
- BAUER Laurie, *English Word-Formation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983 (1993).
- *Introducing Linguistic Morphology*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1988 (1994).
- BAULT Danielle, « Quand le sens n'est pas toujours dans les mots », *Le Français dans le monde* 234, juillet 1990 : 61-65.
- BEARDSLEY Monroe C., "The metaphorical twist", *Philosophy and Phenomenological Research* 22, mars 1962: 293-307.
- "Metaphorical senses", *Noûs* 12.1, mars 1978: 3-16.
- BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, 1966 (1992).
- *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, 1974 (1992).
- BERGGREN Douglas, "The use and abuse of metaphor", *Review of Metaphysics* 16-I, December 1967: 237-258; and 16-II, March 1968: 450-472.
- BICKERTON Derek, "Prolegomena to a linguistic theory of metaphor", *Foundations of Language* 5, 1969: 34-52.
- BLACK Max, *Models and Metaphors. Studies in Language and Philosophy*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 1962 (1968).
- "More about metaphor", *Dialectica* 31.3-4, 1977: 431-457, reproduit dans ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 19-41.
- "Afterthoughts on metaphor – VI. How metaphors work: a reply to Donald Davidson", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 181-192.
- BLANK Glenn David, "Metaphors in the lexicon", *Metaphor and Symbolic Activity* 3.1, 1988: 21-36.
- BOISSON Claude, « Le concept de "métalinguistique" dans la linguistique anglaise », *Anglophonia-Sigma* 6, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999 : 151-198.
- BONHOMME Marc, *Les Figures clés du discours*, Paris, Seuil, 1998.
- BOOTH Wayne C., "Metaphor as rhetoric: the problem of evaluation", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 47-70.
- "Afterthoughts on metaphor – IV. Ten literal 'theses'", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 173-174.

- BOUSCAREN Janine, *Linguistique anglaise – Initiation à une grammaire de l'énonciation*, Gap et Paris, Ophrys, 1991 (1993).
- et CHUQUET Jean, *Grammaire et textes anglais – Guide pour l'analyse linguistique*, Gap et Paris, Ophrys, 1987.
- BOUVET Danielle, *Le Corps et la métaphore dans les langues gestuelles – À la recherche des modes de production des signes*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- BOYD Richard, "Metaphor and theory change: What is 'metaphor' a metaphor for?", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 481-532.
- Van den BROECK Raymond, "The limits of translatability exemplified by metaphor translation", *Poetics Today* 2.4, Summer-Autumn 1981: 73-87.
- BROOKE-ROSE Christine, *A Grammar of Metaphor*, London, Mercury Books, 1958 (1965).
- BRUYAS Emmanuelle, *Traversées tragiques. Penser le néant, vivre de rien*, Thèse de doctorat de l'Université Jean Moulin – Lyon 3, sous la direction de Jean-Jacques WUNENBURGER, Lyon, 2008.
- BURBULES Nicholas C., SCHRAW Gregory and TRATHEN Woodrow, "Metaphor, idiom and figuration", *Metaphor and Symbolic Activity* 4.2, 1989: 93-110.
- CACCIARI Cristina, "Why do we speak metaphorically? Reflections on the functions of metaphor in discourse and reasoning", in KATZ Albert N., CACCIARI Cristina, GIBBS Raymond W. and TURNER Mark, *Figurative Language and Thought*, New York and Oxford, Oxford University Press, 1998: 119-157.
- and TABOSSI Patrizia, *Idioms: Processing, Structure, and Interpretation*, Hillsdale (NJ), Hove and London, Erlbaum, 1993.
- CALVET Louis-Jean, *L'Argot*, Paris, Puf, 1994.
- CAMERON Lynne, "Operationalising 'metaphor' for applied linguistic research", in CAMERON Lynne and LOW Graham (eds.), *Researching and Applying Metaphor*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999: 3-28.
- and LOW Graham (eds.), *Researching and Applying Metaphor*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- CAMINADE Pierre, *Image et métaphore. Un problème de poésie contemporaine*, Paris, Bordas, 1970.
- CASSIRER Ernst, *Language and Myth*, New York, Dover Publication, 1925 (1953).
- CATFORD J. C., *A Linguistic Theory of Translation: An Essay in Applied Linguistics*, Oxford, Oxford University Press, 1965.
- CHARBONNEL Nanine, *La Tâche aveugle 1. Les Aventures de la métaphore*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1991.
- *La Tâche aveugle 2. Philosophie du modèle*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1993.
- « Métaphore et philosophie moderne », in CHARBONNEL Nanine et KLEIBER Georges, *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Puf, 1999 : 32-61.
- et KLEIBER Georges, *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Puf, 1999.
- CHAUCHARD Paul, *Le Langage et la Pensée*, Paris, Puf, 1956 (1983).
- CHOMSKY Noam, *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge (MA), The MIT Press, 1965 (1994).

- CLARK Eve and CLARK Herbert H., "When nouns surface as verbs", *Language* 55, 1979: 767-811.
- COHEN Jean, *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion, 1966.
- COHEN Ted, "Metaphor and the cultivation of intimacy", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 1-10.
- COSERIU Eugenio, „Lexikalische Solidaritäten“, *Poetica* 1, 1967 : 293-303.
- COTTE Pierre, « *A fine figure of a man*, un amour de petite fille. Essai d'analyse », *Sigma* 9, 1985 : 73-107.
- CRUSE D. A., *Lexical Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986 (1991).
- CRYSTAL David, *An Encyclopedic Dictionary of Language and Languages*, London, Blackwell, 1992 (1994).
- *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*, London, Blackwell, 1980 (1992).
- DAGUT Menachem B., "Idioms", *Babel* 19.4, 1973: 168-169.
- "Can 'metaphors' be translated?", *Babel* 22.1, 1976: 21-32.
- DAVIDSON Donald, "Radical interpretation", *Dialectica* 27, 1973: 313-328.
- "What metaphors mean", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 29-45.
- DEGUY Michel, « Et tout ce qui lui ressemble », in CHARBONNEL Nanine et KLEIBER Georges, *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Puf, 1999 : 17-31.
- DEIGNAN Alice, *Collins Cobuild English Guides 7: Metaphor*, London, Harper Collins Publishers, 1995 (1997).
- DENHIÈRE Guy et VERSTIGEL Jean-Claude, « Le traitement cognitif des expressions idiomatiques. Activités automatiques et délibérées », *La Locution : entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus, traitement, apprentissage*, Paris, Inalf, Klincksieck, 1997 : 119-148.
- DELISLE Jean, *La Traduction raisonnée. Manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993.
- DELMAS Claude, « Phase 2 de l'article et contrastivité », *Contrastes* 2, 1981, reproduit dans *Textes du Crélingua* (Université Sorbonne Nouvelle, Paris III), 1982 : 77-91.
- « De l'anaphore à la métalangue naturelle », *Tréma 8 : Linguistique : analyse méta-opérationnelle de l'anglais* (Université Sorbonne Nouvelle, Paris III), 1983 : 69-83.
- *Structuration abstraite de la chaîne linéaire en anglais contemporain*, Paris, Cedel, 1987.
- « De l'extralinguistique au métalinguistique », in LAPAIRE Jean-Rémi et ROTGÉ Wilfrid, *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993 : 195-212.
- « L'article comme sténogramme propositionnel », *Sesylia, les articles*, 2001 : <http://www.alaes.sup.fr>
- *et alii, Faits de langue en anglais. Méthode et pratique de l'explication grammaticale*, Paris, Dunod, 1993.
- DEMANUELLI Claude et DEMANUELLI Jean, *La Traduction : mode d'emploi. Glossaire analytique*, Paris, Masson, 1995.
- DICKIE Georges, "Metaphor", *Aesthetics, an Introduction*, Pegasus, 1971.

- DOCTOROW E. L., "False documents", *American Review* 26, 1977: 231-232.
- DOURNON Jean-Yves, *Mini-encyclopédie des proverbes et dictons de France*, Paris, Hachette, 1986 (France Loisirs, 1992).
- DUBOIS Jean et alii, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973.
- DUCHET Jean-Louis, *Code de l'anglais oral*, Gap et Paris, Ophrys, 1994.
- DUCROT Oswald et TODOROV Tzvetan, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.
- DUMARSAIS César Chesneau, *Traité des tropes*, Paris, Le Nouveau Commerce, 1730 (1977).
- DUPRIEZ Bernard, *Gradus : Les procédés littéraires*, Paris, UGE, 1991.
- ECO Umberto, *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, Puf, 1988.
- *La Production des signes*, Indiana University Press, 1976 (1^{re} éd. anglaise), Paris, Le Livre de Poche, 1996.
- *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Milan, Bompiani, 1979 (1^{ère} édition), Paris, Le Livre de Poche, 1998.
- ELUERD Roland, *La Lexicologie*, Paris, Puf, 2000.
- ENGLISH Kathryn, *Une place pour la métaphore dans la théorie de la terminologie : les télécommunications en anglais et en français*, thèse de doctorat de l'Université Paris 13, 1997.
- ESNAULT Gaston, *L'Imagination populaire, métaphores occidentales*, Paris, Puf, 1925.
- FERRARI Stéphane, « Traitement automatique des métaphores : une approche par marquage textuel », *Actes du II^e Colloque Jeunes Chercheurs en Sciences Cognitives*, ARC et In Cognito, 1996 : 301-304.
- *Méthode et outils informatiques pour le traitement des métaphores dans les documents écrits*, thèse de doctorat de l'Université Paris 11, Notes et documents LIMSI 97-30, 1997.
- FOGELIN Robert J., *Figuratively Speaking*, New Haven and London, Yale University Press, 1988.
- FONTANIER Pierre, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1830 (1977).
- FREGE Gottlob, « Sens et dénotation », *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971.
- FREUD Sigmund, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930.
- FUNG Mary M. Y. and KIU K. L., "Metaphor across language and culture", *Babel* 33.2, 1987: 84-102.
- GAATONE David, « La locution ou le poids de la diachronie dans la synchronie », in DI STEFANO Giuseppe et MCGILLIVRAY Russel G. (éds), *Le Moyen Français* n° 14-15 – *La Locution*, Montréal, CERES, 1984 : 70-81.
- GABILAN Jean-Pierre, *Les suites V1 / V2 en anglais*, Paris, La TILV éditeur, 1998.
- GARDNER Howard and WINNER Ellen, "The development of metaphoric competence: Implications for humanistic disciplines", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 121-139.
- GARNIER Georges et GUIMIER Claude, *L'Épreuve de linguistique au CAPES et à l'agrégation d'anglais*, Paris, Nathan, 1997.
- GENETTE Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

- GERRIG R. J., "Empirical constraints on computational theories of metaphor: comments on Indurkha", *Cognitive Science* 13, 1989: 235-241.
- GIBBS Raymond W., "Process and products in making sense of tropes", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993a: 252-276.
- "Why idioms are not dead metaphors", in CACCIARI Cristina and TABOSSI Patrizia, *Idioms: Processing, Structure, and Interpretation*, Hillsdale (NJ), Hove and London, Erlbaum, 1993b: 57-77.
- "The fight over metaphor in thought and language", in KATZ Albert N., CACCIARI Cristina, GIBBS Raymond W. and TURNER Mark, *Figurative Language and Thought*, New York and Oxford, Oxford University Press, 1998: 88-118.
- GIRARD Geneviève, « Faut-il faire l'hypothèse d'un invariant différentiel ? », *Modèles Linguistique* XVII-1, 1996 : 119-132.
- « *Be + V-ing*, rôle anaphorique ? », in SOUESME Jean-Claude (éd.), *Journées Charles V sur les propositions relatives et l'aspect be + ing*, *Cynos* 17 numéro spécial, 2000 : 129-138.
- GIRARD Geneviève and MALAN Naomi, "Postmodification by infinitive clauses – Something about which to have a bit of a discussion", *Anglophonia-Sigma* 6, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999: 31-42.
- GLUCKSBERG Sam, "Beyond literal meanings: The Psychology of allusion", *Psychological Science* 2, 1991: 146-152.
- GILDEA Patricia and BOOKIN Howard B., "On understanding nonliteral speech: Can people ignore metaphors?", *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior* 21, 1982: 85-98.
- and KEYSAR Boaz, "How metaphors work", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 401-424.
- GOATLY Andrew, *The Language of Metaphors*, London and New York, Routledge, 1997.
- GOODMAN Nelson, *The Languages of Art*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1968.
- GROSS Gaston, *Les Expressions figées en français : noms composés et autres locutions*, Gap et Paris, Ophrys, 1996.
- GROUPE MU, *Rhétorique générale*, Paris, Larousse, 1970.
- GROUSSIER Marie-Line et RIVIÈRE Claude, *Les Mots de la linguistique. Lexique de linguistique énonciative*, Gap et Paris, Ophrys, 1996.
- GUIRAUD Pierre, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse, 1967.
- HAAG Geneviève, KRISTEVA Julia, MANNONI Octave, ORTIGUES Edmond et SCHNEIDER Monique, *Travail de la métaphore – identification / interprétation*, Paris, Denoël, 1984.
- HALLIDAY M. A. K., "Beyond the clause: Metaphorical modes of expressions", *An Introduction to Functional Grammar*, London, Edward Arnold, 1985 (1994).
- HARRIES Karsten, "Metaphor and transcendence", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 71-88.
- "Afterthoughts on metaphor – III. The many uses of metaphor", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 165-172.
- HENRY Albert, *Métonymie et Métaphore*, Paris, Klincksieck, 1971.

- « Métaphore verbale et métaphore adjective », *Recherches de linguistique – Hommages à Maurice Leroy*, Université Libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, 73, 1980 : 89-99.
- HONESTE Marie-Luce, « Chiens et loups. Essai d'imaginaire linguistique », in HONESTE Marie-Luce et SAUTER Roger (éds), *Animots*, Université de Saint-Etienne, CIEREC, Travaux LXXXVIII, 1996 : 119-138.
- JACKSON Howard, *Words and Their Meaning*, London and New York, Longman, 1988 (1993).
- JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963 (1986).
- JAMET Claude, « Entretien », *L'Aleph – Philosophies, Arts, Littératures* 9, février 2002 : 46-49.
- JAMET Denis, *Idiomes et proverbes : d'un minéral à l'autre*, Montigny-Le-Bretonneux, Spratbrow, 1996.
- « L'image du corps dans les langues », *L'Aleph – Philosophies, Arts, Littératures* 2, juin 1999 : 10-19.
- « Métaphores du départ et métaopérations », in MAJOLA-LEBLOND Claire (éd.), *Le Départ, variations sur un thème. Mélanges offerts à Jean-Pierre Petit*, Lyon, Publications de l'Université Jean-Moulin – Lyon 3, 2000 : 3-36.
- « Les métaphores d'Internet », *L'Aleph – Philosophies, Arts, Littératures* 9, février 2002a : 34-39, reproduit dans la revue électronique *Metaphorik.de* n°2 : <http://www.metaphorik.de/ausaetze/jamet-internet.htm>
- « Traduire la métaphore : ébauche de méthode », in BALLARD Michel et EL KALADI Ahmed (éds), *Traductologie, linguistique et traduction – Actes du colloque international de traductologie*, Arras, Artois Presses Université, 2002b : 127-143.
- « Les égarements poétiques du discours scientifique ? », *L'Aleph – Philosophies, Arts, Littératures* 11, avril 2003 : 25-33.
- « A rose is a rose is (not) a rose : De l'identification métaphorique ? », *Cycnos* 21.1, 2004 : 213-232, aussi : <http://revel.unice.fr/cycnos/document.html?id=27>
- (éd.), *Métaphore et Perception*, Paris, L'Harmattan, 2008a.
- « La perception d'Internet via ses métaphores », in JAMET Denis (éd.), *Métaphore et Perception*, Paris, L'Harmattan, 2008b.
- (éd.), *Dérives de la métaphore*, Paris, L'Harmattan, 2008c.
- « Que prédiqe-t-on dans un énoncé métaphorique ? », Actes du colloque international de linguistique, Université de Provence, novembre 2004, *Faits de Langue* 30-31 : « La prédication », 2009 : 301-311.
- JESPERSEN Otto, *Philosophy of Grammar*, London, George Allen & Unwin, 1924.
- *Essentials in English Grammar*, London, George Allen & Unwin, 1933.
- JOLY André et O'KELLY Dairine, *Grammaire systématique de l'anglais*, Paris, Nathan, 1990.
- JOLY Henri (éd.), *Recherches sur la philosophie et le langage : la métaphore*, Grenoble, Cahier du groupe de recherches sur la philosophie et le langage, 1988.
- KALTER Marjorie H., « Oral literature and metaphorical translation », *Language and Style* 13.1, Winter 1980: 55-63.
- KATZ Albert N., « Figurative language and figurative thought: A review », in KATZ Albert N., CACCIARI Cristina, GIBBS Raymond W. and TURNER Mark, *Figurative language and Thought*, New York and Oxford, Oxford University Press, 1998: 3-43.

- CACCIARI Cristina, GIBBS Raymond W. and TURNER Mark, *Figurative Language and Thought*, New York and Oxford, Oxford University Press, 1998.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La Connotation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1977.
- *L'Implicite*, Paris, Armand Colin, 1986.
- « Rhétorique et pragmatique : les figures revisitées », in LANDHEER Ronald (éd.), « Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique », *Langue française* 101, février 1994 : 57-71.
- KIPFER Barbara Ann, *Workbook on Lexicography; A Course for Dictionary Users with a Glossary of English Lexicographical Terms*, Exeter, University of Exeter, 1984.
- KITTAY Eva, *Metaphor; Its Cognitive Force and Linguistic Structure*, Oxford, Clarendon, 1987.
- KLEIBER Georges, « Métaphores et vérité », *LINX* 9, 1983 : 89-130.
- « Métaphore : le problème de la déviance », in LANDHEER Ronald (éd.), « Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique », *Langue française* 101, février 1994 : 35-56.
- « Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux », in CHARBONNEL Nanine et KLEIBER Georges (éds), *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Puf, 1999 : 83-134.
- KLINKENBERG Jean-Marie, « Métaphore et cognition », in CHARBONNEL Nanine et KLEIBER Georges (éds), *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Puf, 1999 : 135-170.
- KNOWLES Murray and MOON Rosamund, *Introducing Metaphor*, London and New York, Routledge, 2005.
- KONRAD Hedwig, *Étude sur la métaphore*, Paris, Vrin, 1939 (1958).
- KÖVECSES Zoltán, *Metaphor: A Practical Introduction*, Oxford and New York, Oxford University Press, 2002.
- KUHN Thomas, *La Structure des révolutions scientifiques* (titre original : *The Structure of Scientific Revolutions*), Chicago, Flammarion, 1962 (1983).
- "Metaphor in science", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 533-542.
- LAKOFF George, "Hedges: A study in the meaning criteria and the logic of fuzzy concepts", *Papers from the Eighth Regional Meeting of the Chicago Linguistics Society*, Chicago, University of Chicago, Department of Linguistics, 1972: 183-217.
- *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1987.
- and JOHNSON Mark, *Metaphors We Live By*, Chicago, The University of Chicago Press, 1980.
- and TURNER Mark, *More than Cool Reason. A Field Guide to Poetic Metaphor*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989.
- LANDHEER Ronald (éd.), « Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique », *Langue française* 101, février 1994.
- LAPAIRE Jean-Rémi et ROTGÉ Wilfrid, *Réussir le commentaire grammatical des textes anglais (CAPES / Agrégation)*, Paris, Ellipses, 1992.
- *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993.

- LECERCLE Jean-Jacques, *The Violence of Language*, London and New York, Routledge, 1990.
- LEDERER Marianne, « Implicite et explicite », in SELESKOVITCH Danica et LEDERER Marianne, *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier, 1984.
- LEECH Geoffrey N., "Linguistics and the figures of rhetoric", in FOWLER Roger (ed.), *Essays on Style and Language*, London, Routledge & Kegan Paul, 1966.
- *Semantics*, Harmondsworth, Penguin, 1974.
- LE GUERN Michel, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973.
- LEHMANN Alise et MARTIN-BERTHET Françoise, *Introduction à la lexicologie. Sémantique et morphologie*, Paris, Dunod, 1998.
- LEVIN Samuel R., "Language, concepts, and worlds: Three domains of metaphor", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 112-123.
- LIPKA Leonhard, "A rose is a rose is a rose: On simple and dual categorization in natural languages", in HÜLLEN Werner and SCHULZE Rainer, *Understanding the Lexicon. Meaning, Sense and World Knowledge in Lexical Semantics*, Tübingen, Niemeyer, 1988: 355-366.
- *An Outline of English Lexicology: Lexical Structure, Word Semantics, and Word-Formation*, Tübingen, Niemeyer, 1990.
- LOCKE John, *An Essay Concerning Human Understanding*, ed. by Alexander Campbell, Oxford, Clarendon, 1689 (1984).
- LOEWENBERG Ina, "Truth and consequences of metaphors", *Philosophy and Rhetoric* 6.1, Winter 1973: 30-46.
- LOFFLER-LAURIAN Anne-Marie, « Réflexions sur la métaphore dans les discours scientifiques de vulgarisation », in LANDHEER Ronald (éd.), « Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique », *Langue française* 101, février 1994 : 72-79.
- LYONS John, *Semantics* (2 vol.), Cambridge, Cambridge University Press, 1977.
- MAALEJ Zouhair, "Translating metaphor between unrelated cultures: A cognitive approach", Paper read at the Third International Conference on Researching and Applying Metaphor (RAAM III): Metaphor across languages: Translation and intercultural communication, including literature, The Netherlands, 1999, aussi : <http://simsim.rug.ac.be/ZMaalej>
- MARTHUR Tom and ATKINS Beryl, *Collins Dictionary of English Phrasal Verbs and Their Idioms*, London, Collins, 1974 (1990).
- MAHON James Edwin, "Getting your sources right: What Aristotle *didn't* say", in CAMERON Lynne and LOW Graham (eds.), *Researching and Applying Metaphor*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999: 69-80.
- MAKKAI Adam, "The two idiomaticity areas in English and their membership: A stratificational view", *Linguistics, an International Review* 50, The Hague and Paris, Mouton, 1969: 44-58.
- *Idiom Structure in English*, The Hague-Paris, Mouton, 1972.
- "Idiomaticity and phraseology in post-chomskian linguistics: the coming-of-age of semantics beyond the sentence", *Semiotica* 64.1-2, 1987: 171-187.
- MALETTE Yvan, « Le processus de métaphorisation », *Revue de l'Université d'Ottawa* 46.2, avril-juin 1976 : 247-255.
- MAN Paul de, "The epistemology of metaphor", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 11-28.

- MARQUE-PUCHEU Christiane (éd.), « Les figures entre langue et discours », *Langue française* 129, février 2001.
- MARTIN James H., "A corpus-based analysis of context effects on metaphor comprehension", 1991: <http://www.cs.colorado.edu/~martin/ra-met-cogsci.ps>
- MARTIN Robert, « Esquisse d'une analyse formelle de la polysémie », *Travaux de linguistique et de littérature* 10.1, 1972 : 125-136.
- *Pour une logique du sens*, Paris, Puf, 1983 (1992).
- MASON Kristen, "Metaphor and translation", *Babel* 28.3, 1982: 140-149.
- MAYER Richard E., "The instructive metaphor: metaphoric aids to students' understanding of science", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 561-578.
- MEYER Michel, « Introduction », in ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche, 1991 : 5-70.
- MILLER Philip, « DO auxiliaire en anglais : un morphème grammatical sans signification propre », in DE CARVALHO Paulo et LABRUNE Laurence (éds), *Travaux linguistiques du Cerlico* 13, 2000 : 119-147.
- MILNER Jean-Claude, *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil, 1989.
- MOESCHLER Jacques, *Argumentation et conversation – Eléments pour une analyse pragmatique du discours*, Paris, Hatier-Credif, 1985.
- « Aspects linguistiques et pragmatiques de la métaphore : anomalie sémantique, implication conversationnelle et répertoire métaphorique », *Tranel* 17, 1991 : 51-74.
- MOLINIÉ Georges, « La métaphore : limites du trope et réception », in CHARBONNEL Nanine et KLEIBER Georges, *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Puf, 1999 : 171-183.
- MOLINO Jean, « Anthropologie et métaphore », *Langages* 54, juin 1979 : 103-125.
- SOUBLIN Françoise et TAMINE Joëlle, « Présentation » à « Problèmes de la métaphore », *Langages* 54, juin 1979 : 5-40.
- MOOIJ J. J. A., *A Study of Metaphor*, Amsterdam, New York and Oxford, North-Holland Publishing Company, 1976.
- MORFAUX Louis-Marie, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin, 1980.
- MORGAN Jerry L., "Observations on the pragmatics of metaphor", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 124-134.
- MORIER Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, Puf, 1961 (1998).
- MORTUREUX Marie-Françoise, *La Lexicologie entre langue et discours*, Paris, SEDES, 1997.
- MOUNIN Georges, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.
- *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, Puf, 1974 (1993).
- MÜLLER Ernst-August, "English idioms, 'Funktionsverbgefüge' and free constructions: their delimitation in stratificational grammar", in MCCORMACK William C. and IZZO Herbert J. (eds.), *The Sixth LACUS Forum*, Columbia (SC), Hornbeam Press, 1979 : 245-254.
- MÜLLER Rachel A. G. et GIBBS Raymond W., "Processing idioms with multiple meanings", *Journal of Psycholinguistic Research* 16.1, 1987: 63-81.

- MURAT Michel, « La métaphore dans la tradition rhétorique : Quelques remarques sur le plus beau des tropes », *Travaux de linguistique et de littérature* 21.2, 1983 : 155-173.
- NAGY William, "Some non-idiom larger-than-word units in the lexicon", *Papers from the Parasession on the Lexicon*, Chicago, University of Chicago, 1978: 289-300.
- NEWMARK Peter, "An approach to translation", *Babel* 19.1, 1973: 3-18.
- "Communicative and semantic translation", *Babel* 23.4, 1977a: 163-180.
- "Translation and the metalingual function of language", *Lebende Sprachen* 22.3, 1977b: 154-156.
- "Some problems of translation theory and methodology", *Fremdsprachen* 4, 1978: 256-261, *Fremdsprachen* 1, 1979: 33-38, *Fremdsprachen* 2, 1979: 98-102.
- "The translation of metaphor", *Babel* 26.2, 1980: 93-100.
- *Approaches to Translation*, Oxford, etc., Pergamon Press, 1981.
- *A Textbook of Translation*, Upper Saddle River (NJ), Prentice Hall, 1988.
- *About Translation*, Bristol, Multilingual Matters, 1991.
- *Paragraphs on Translation*, Bristol, Multilingual Matters, 1993.
- NEWMAYER Frederick J., "The regularity of idiom behavior", *Lingua* 34, 1974: 327-342.
- "The insertion of idiom", *Papers from the Eighth Regional Meeting Chicago Linguistic Society*, 1972: 294-302.
- NIETZSCHE Friedrich, *Le Livre du philosophe. Etudes théorétiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1872-1875 (1991).
- NIKLAS-SALMINEN Aino, *La Lexicologie*, Paris, Armand Colin et Masson, 1997.
- NIDA Eugene A., "Analysis of meaning and dictionary making", *International Journal of American Linguists* 24.3, July 1958: 279-292.
- NORRICK Neal R., *How Proverbs Mean: Semantic Study in English Proverbs*, Berlin, etc., Mouton, 1985.
- *Semiotic Principles in Semantic Theory*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, 1981.
- "The lexicalization of pragmatic functions", *Linguistics* 17.7-8, 221-222, 1979: 671-685.
- "Semantic relations and motivation in idioms", *Perspektive : textintern. Akten des 14 Linguistischen Kolloquiums Bochum* 1979, Tübingen, Niemeyer, 1980 : 51-60.
- NÖTH Winfried, "Semiotic aspects of metaphor", in PAPROTTÉ Wolf and DIRVEN René (eds.), *The Ubiquity of Metaphor: Metaphor in Language and Thought*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, 1985: 1-16.
- OBADIA M. et alii, *Les Chemins de l'expression : Le lexique, Conseils pédagogiques*, Paris, Hachette, 1976.
- ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- "Metaphor, language and thought", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 1-16.
- "The role of similarity in similes and metaphors", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 342-356.

- OSSELTON N. E., "The dictionary label 'figurative': modern practice and the origins of a tradition", *Symposium on Lexicography III: Proceedings of the Third International Symposium on Lexicography*, Tübingen, Niemeyer, 1988: 239-249.
- PAILLARD Michel, *Lexicologie contrastive anglais - français : Formation des mots et construction du sens*, Gap et Paris, Ophrys, 2000.
- PAIVIO Allan and WALSH Mary, "Psychological processes in metaphor comprehension and memory", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 307-328.
- PAPROTTÉ Wolf and DIRVEN René (eds.), *The Ubiquity of Metaphor: Metaphor in Language and Thought*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, 1985.
- PARTRIDGE Eric, *A Dictionary of Slang and Unconventional English*, London, Routledge & Kegan Paul, 1949.
- PÊCHEUX Michel, *Les Vérités de la Palice*, Paris, Maspero, 1975.
- PERELMAN Chaïm et OLBRECHTS-TYTECA Lucie, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, 5^e éd., Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1958 (1992).
- PERGNIER Maurice, *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, Paris, Champion, 1976.
- PERRIN Laurent, *L'Ironie mise en trope. Du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*, Paris, Kimé, 1996.
- PERRINE Laurence, "Four forms of metaphors", *College English* 33.2, November 1971: 125-138.
- PERSSON Gunnar, *Meanings, Models and Metaphors. A Study in Lexical Semantics in English*, Stockholm, Almqvist and Wiksell International, 1980.
- PETIT Gérard, « Approche lexicale et sémantique du vocabulaire familier », *Cahiers de lexicologie* 72, 1998-1 : 5-40.
- PETRIE Hugh G. and OSHLAG Rebecca S., "Metaphor and learning", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 579-609.
- PICOCHÉ Jacqueline, *Précis de lexicologie française. L'étude de l'enseignement du vocabulaire*, Paris, Nathan, 1977 (1992).
- « Un essai de lexicologie guillaumienne : La locution figée comme révélateur du signifié de puissance des polysèmes », in DI STEFANO Giuseppe et MCGILLIVRAY Russel G. (éds), *Le Moyen Français* n° 14-15 – *La Locution*, Montréal, CERES, 1984 : 103-118.
- *Structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan, 1986.
- *Didactique du vocabulaire français*, Paris, Nathan, 1993.
- et HONESTE Marie-Luce, « Les figures éteintes dans le lexique de haute fréquence », in LANDHEER Ronald (éd.), « Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique », *Langue française* 101, février 1994 : 112-124.
- PINEAUX Jacques, *Proverbes et dictons de France*, Paris, Puf, 1956 (1979).
- PISARSKA Alicja, *The Creativity of Translators. The Translation of Metaphorical Expressions in Non-Literary Texts*, Poznan, Uniwersytet im. Adama Mickiewicza, Seria Filologia Angielska n. 23, 1989.
- POLGUÈRE Alain, *Lexicologie et sémantique lexicale. Notions fondamentales*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008.
- POPIEL Stephen J. and MCRAE Ken, "The figurative and literal senses of idioms, or all are not used equally", *Journal of Psycholinguistic Research* 17.6, 1988: 475-487.

- POPOVIC Anton, *A Dictionary for the Analysis of Literary Translation*, Edmonton, University of Alberta, Department of Comparative Literature, 1976.
- POTTIER Bernard, « Vers une sémantique moderne », *Travaux de linguistique et de littérature de Strasbourg* 2, 1964 : 107-137.
- « La subduction, la métaphore et les lexies », *Cahiers de lexicologie* 50, 1987 : 209-218.
- PRANDI Michele, *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Paris, Minuit, 1992.
- « Grammaire philosophique de la métaphore », in CHARBONNEL Nanine et KLEIBER Georges, *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Puf, 1999 : 184-206.
- PUSTEJOVSKY James and BERGLER Sabine (eds.), *Lexical Semantics and Knowledge Representation: First SIGLEX Workshop, Berkeley, CA, USA, June 17, 1991: Proceedings*, Berlin, etc., Springer, 1991.
- PYLYSHYN Zenon W., "Metaphorical imprecision and the 'top-down' research", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 543-558.
- QUAYLE Nigel, « Up » et le verbe à particule en anglais contemporain, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1994.
- QUEMADA Bernard, "Lexicology and lexicography", *Current Trends in Linguistics 9 – Linguistics in Western Europe*, 1972: 395-475.
- QUINE Willard Van Orman, "Afterthoughts on metaphor – I. A postscript on metaphor", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 159-160.
- RADFORD Andrew, *Transformational Grammar – A First Course*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988 (1992).
- RANK Hugh, "A few words for clichés", *English Journal* 73.5, September 1984: 45-46.
- RASTIER François, *Sémantique interprétative*, Paris, Puf, 1987 (1996).
- « Tropes et sémantique linguistique », in LANDHEER Ronald (éd.), « Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique », *Langue française* 101, février 1994 : 80-101.
- REAGAN Robert T., "The syntax of English idioms: Can the dog be put on?", *Journal of Psycholinguistic Research* 16.5, 1987: 417-441.
- REBOUL Anne et MOESCHLER Jacques, *La Pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil, 1998.
- REBOUL Olivier, *La Rhétorique*, Paris, Puf, 1984 (1996).
- RECANATI François, *La Transparence et l'Énonciation : Pour introduire à la pragmatique*, Paris, Seuil, 1979.
- REDDY Michael J., "A semantic approach to metaphor", *Papers from the Fifth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, April 18-19, 1969: 240-251.
- "The conduit metaphor: A case of frame conflict in our language about language", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 164-201.
- REES Nigel, *Bloomsbury Dictionary of Popular Phrases*, Bloomsbury Reference, 1990 (1992).
- REY Alain, « Les dictionnaires : forme et contenu », *Cahiers de lexicologie* 7.2, 1965 : 65-102.

- *Théories du signe et du sens I*, Paris, Klincksieck, 1970.
- « Lexicologie et traduction », *Babel* 19.1, 1973 : 19-24.
- *Théories du signe et du sens II*, Paris, Klincksieck, 1976.
- *Le Lexique : images et modèles du dictionnaire à la lexicologie*, Paris, Armand Colin, 1977.
- *Encyclopédies et dictionnaires*, Paris, Puf, 1982.
- « Les implications théoriques d'un dictionnaire phraséologique », in DI STEFANO Giuseppe et MCGILLIVRAY Russel G. (éds), *Le Moyen Français* n° 14-15 – *La Locution*, Montréal, CERES, 1984 : 119-133.
- et CHANTREAU Sophie, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Le Robert, 1989.
- REY-DEBOVE Josette, *La Linguistique du signe : une approche sémiotique du langage*, Paris, Armand Colin, 1998.
- RHEINGOLD Howard, *They Have a Word for It. A Lighthearted Lexicon of Untranslatable Words and Phrases*, 1988.
- RICHARDS I. A., *The Philosophy of Rhetoric*, London, Oxford and New York, Oxford University Press, 1936 (1964).
- RICŒUR Paul, "Metaphor and the main problem of hermeneutics", *New Literary History* 6, Autumn 1974: 95-110.
- *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975 (1997).
- "The metaphorical process as cognition, imagination and feeling", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 141-157.
- RIDOUT Ronald and WITTING Clifford, *English Proverbs Explained*, London, Sydney and Auckland, Pan Books, 1967.
- RIFFATERRE Michael, « La métaphore filée dans la poésie surréaliste », *Langue française* 3, septembre 1969 : 46-60.
- ROBERTS Murat H., "The science of idiom: A method of inquiry into the cognitive design of language", *Publications of the Modern Language Association of America* 59, 1944: 291-306.
- ROBERTS Roda P., « Le traitement des collocations et des expressions idiomatiques dans les dictionnaires bilingues », in BÉJOINT Henri et THOIRON Philippe, *Les Dictionnaires bilingues*, Louvain-la-Neuve, Duculot, Aupelf-Uref, 1996 : 181-197.
- ROBINS R. H., "Polysemy and the lexicographer", *Studies in Lexicography*, Oxford, Clarendon, 1987: 52-75.
- ROBRIEUX Jean-Jacques, *Eléments de rhétorique et d'argumentation*, Paris, Dunod, 1993.
- ROHER Christian, "Definition of 'locutions verbales'", *The French Review* 41.3, December 1967: 357-367.
- ROHRER Tim, "Even the interface is for sale: metaphors, visual blends and the hidden ideology of the internet", 1998:
<http://www.tulane.edu/~howard/LangIdeo/Rohrer/Rohrer.html>
- ROOS Eckhard, „Kontrastive Eberlegungen zur deutschen, englischen und französischen Idiomatik“, *Sprache und Literatur im Wissenschaft und Unterricht : Idiomatik* 56.2, 1985 : 74-80.
- ROSE James H., "Types of idioms", *Linguistics, an International Review* 203, 1978: 55-62.

- ROSS John R., "Two types of idioms", *Linguistic Inquiry* 1.1, January 1970: 144.
- ROSSET Clément, *Le Démon de la tautologie*, Paris, Minuit, 1997.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Essai sur l'origine des langues*, Paris, Presses Pocket, 1781 (1990).
- RUHL Charles, "Idioms and particles", *On Monosemy: A Study in Linguistic Semantics*, Albany (NY), State University of New York Press, 1989.
- "Idioms and data", in DI PIETRO Robert J. and BLANSITT Edward L. Jr., *The Third LACUS Forum*, Columbia (SC), Hornbeam Press, 1976: 456-466.
- RUMELHART David E., "Some problems with the notion of literal meanings", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 71-82.
- RUWET Nicolas, « Du bon usage des expressions idiomatiques dans l'argumentation en syntaxe générative », *Revue Québécoise de Linguistique* 13.1, 1983 : 9-145.
- SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979.
- SADOCK Jerrold M., "Figurative speech and linguistics", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 42-57.
- SANTIN-GUETTIER Anne-Marie, *Analyse de l'anglais en contexte. Initiation à la linguistique*, Paris, Ellipses, 1994a.
- « Inversion et statut des opérations constitutives des énoncés interrogatifs », *Interrogation, des marques aux actes*, Travaux Linguistiques du Cerlico 7, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1994b : 165-211.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916 (1922) (1972).
- SCART-LHOMME Véronique et GINESTE Marie-Dominique, « Représentations mentales dans la compréhension de métaphores poétiques », *Psychologues* 191, Paris, octobre 2001 : 60-61.
- SCHENTKE Manfred, "'Dancing-girl' and 'dancer': A semantic description of complex lexemes", *Zeitschrift für Anglistik und Amerikanistik* 26.3, 1978 : 252-257.
- SCHLANGER Judith E., *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971.
- SCHLESSER-GAMELIN Laetitia, *Le Langage des sectes. Déjouer les pièges*, Paris, J'ai Lu, 1999.
- SCHOFER Peter et RICE Donald, "Metaphor, metonymy, and synecdoche revis(it)ed", *Semiotica* 21.1-2, 1977: 121-149.
- SCHÖN Donald A., "Generative metaphor: A perspective on problem-setting in social policy", in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 137-163.
- SCHRAW Gregory, TRATHEN Woodrow, REYNOLD Ralph E. and LAPAN Richard T., "Preferences for idioms: restrictions due to lexicalization and familiarity", *Journal of Psycholinguistic Research* 17.5, 1988: 413-424.
- SCHWEIGERT Wendy A., "The comprehension of familiar and less familiar idioms", *Journal of Psycholinguistic Research* 15.1, 1986: 33-45.
- "The muddy waters of idiom comprehension", *Journal of Psycholinguistic Research* 20.4, 1991: 305-314.
- and MOATES Danny R., "Familiar Idiom Comprehension", *Journal of Psycholinguistic Research* 17.4, 1988: 281-296.

- SEARLE John R., *Expression and Meaning. Studies in the Theory of Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.
- *Sens et expression*, Paris, Minuit, 1982.
- “Metaphor”, in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 83-111.
- SEIDL Jennifer and McMORDIE W., *English Idioms*, 5th ed., Oxford, Oxford University Press, 1978 (1992).
- SHAPIRA Charlotte, *Les Stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Gap et Paris, Ophrys, 1999.
- SHIBLES Warren A., *Metaphor: An Annotated Bibliography and History*, Whitewater (WI), The Language Press, 1971.
- SHIFF Richard, “Art and Life”, in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 105-120.
- SIMPSON John, *The Oxford Library of Words and Phrases: Vol. 2: Proverbs*, London, etc., Oxford University Press, 1981 (1992).
- SMITH Logan Pearsall, *English Idioms, S.P.E. Tract XII*, Oxford, Society for Pure English, Clarendon, 1923.
- SNELL-HORNBY Mary, *Translation Studies: An Integrated Approach*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, 1988.
- SOMMER Robert, “The personality of vegetables: botanical metaphors for human characteristics”, *Journal of Personality* 56.4, December 1988: 665-683.
- SONTAG Susan, *La Maladie comme métaphore* (traduit de *Illness as Metaphor*, 1977, 1978), suivi de *Le Sida et ses métaphores* (traduit de *Aids and Its Metaphors*, 1988), Paris, Christian Bourgois, 1993.
- SORNIG Karl, “Idioms in language teaching”, in HÜLLEN Werner and SCHULZE Rainer (eds.), *Understanding the Lexicon: Meaning, Sense and World Knowledge in Lexical Semantics*, Tübingen, Niemeyer, 1988: 280-290.
- SOUBLIN Françoise et TAMINE Joëlle, « Le paramètre syntaxique dans l’analyse des métaphores », *Poetics* 4, 1975 : 311-338.
- SOUESME Jean-Claude, *Grammaire anglaise en contexte*, Gap et Paris, Ophrys, 1992.
- SPEARS Richard A., *NTC’s American Idioms Dictionary*, Lincolnwood (IL), National Textbook Company, 1988.
- *Harrap’s American Slang Dictionary*, Harrap in association with NTC, 1989.
- SPERBER Dan et WILSON Deirdre, *La Pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1986 (1989).
- STAMBUK Anuska, “Metaphor in scientific communication”, *Meta* XLIII-3, 1998: 372-379; voir aussi : <http://www.erudit.org/erudit/meta/v43n03/stambuk/stambuk.html>
- STRÄSSLER Jürg, *Idioms in English, a Pragmatic Analysis*, Tübingen, Gunter Narr, 1982.
- STERNBERG Robert J., TOURANGEAU Roger and NIGRO Georgia, “Metaphor, induction, and social policy: the convergence of macroscopic and microscopic views”, in ORTONY Andrew (ed.), *Metaphor and Thought*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993: 277-303.
- STRÄSSLER Jürg, *Idioms in English, a Pragmatic Analysis*, Tübingen, Gunter Narr, 1982.
- SUHAMY Henri, *Les Figures de style*, Paris, Puf, 1981 (1995).

- SWANSON Don R., "Afterthoughts on metaphor – II. Toward a psychology of metaphor", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 161-164.
- SWEETSER Eve E., *From Etymology to Pragmatics. Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge Studies in Linguistics #54, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- SWINNEY David A. et CUTLER Anne, "The access and processing of idiomatic expressions", *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior* 18, 1979: 523-534.
- SZENDE Thomas, « Problèmes d'équivalence dans les dictionnaires bilingues », in BÉJOINT Henri et THOIRON Philippe, *Les Dictionnaires bilingues*, Louvain-la-Neuve, Duculot, Aupelf-Uref, 1996 : 111-126.
- TAMBA-MECZ Irène, *Le Sens figuré. Vers une théorie de l'énonciation figurative*, Paris, Puf, 1981.
- « Pour une approche énonciative du sens métaphorique », *Travaux de linguistique et de littérature* 21.2, 1983 : 175-186.
- *La Sémantique*, Paris, Puf, 1988 (1991).
- « Une clé pour différencier deux types d'interprétation figurée, métaphorique et métonymique », in LANDHEER Ronald (ed.), « Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique », *Langue française* 101, février 1994 : 26-34.
- « La femme est-elle une fleur comme le bleuet est une fleur ? Métaphore et classification : les structures en "Le N1 est un N2" », in CHARBONNEL Nanine et KLEIBER Georges, *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Puf, 1999 : 207-235.
- TAMINE Joëlle, « L'interprétation des métaphores en "de" : le feu de l'amour », *Langue française* 30, mai 1976 : 34-43.
- « Métaphore et syntaxe », *Langages* 54, « La métaphore », juin 1979 : 65-81.
- TEMMERMAN Rita, "The process of revitalisation of old words: 'slicing', a case study in the extension of reference", *Terminology*, vol. 2.1., Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, 1995: 107-128.
- TERRENCE-GORDON W., *Semantics, A Bibliography: 1979-1975*, Metuchen (NJ) and London, The Scarecrow Press, 1987.
- *Semantics, A Bibliography: 1986-1991*, Metuchen (NJ) and London, The Scarecrow Press, 1992.
- TESNIÈRE Lucien, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1959 (1965).
- THIEL Friedrich, "The case of idioms", *Die Unterrichtspraxis – For the Teaching of German* 12.1, Spring 1979: 21-24.
- THUN Harald, „Der Nutzen einer Klassifikation fixierter Wortgefüge für den Französischunterricht“, *Die neuen Sprachen : Idiomatik* 78.6, décembre 1979 : 498-512.
- « Quelques relations systématiques entre groupements de mots figés », *Cahiers de lexicologie* 27.2, 1975 : 52-71.
- TODOROV Tzvetan, "On linguistic symbolism", *New Literary History* 6.1, Autumn 1974: 111-134.
- TORT Patrick, « D'une interférence native : métaphore et métonymie dans la genèse de l'acte classificatoire », in CHARBONNEL Nanine et KLEIBER Georges, *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Puf, 1999 : 62-80.

- TOURNIER Jean, « L'expression euphémique des tabous », *Recherches en linguistique étrangère II – Annales littéraires de l'Université de Besançon* 167, 1975a : 151-177.
- « La notion de lexicalité », *Recherches en linguistique étrangère II – Annales littéraires de l'Université de Besançon* 167, 1975b : 179-187.
- *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Paris et Genève, Champion et Slatkine, 1985.
- « Symbolique animale et traduction », *Meta* XXXI-3, 1986 : 332-349.
- « Le changement de sens dans le lexique anglais non standard », *L'Organisation du sens – domaine anglais, Recueil en l'honneur de Jean Lavédrine*, Université Jean Monnet – Saint-Etienne, CIEREC, 1990 : 41-56.
- *Précis de lexicologie anglaise*, Paris, Nathan, 1991a.
- *Structures lexicales de l'anglais : guide alphabétique*, Paris, Nathan, 1991b.
- (éd.), « Lexicologie anglaise et comparée », *Recherches en linguistique étrangère XX – Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté* 652, 1998.
- TRACY David, "Metaphor and religion: the test case of christian texts", in SACK Sheldon (ed.), *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978; 1979: 89-104.
- TURNER Mark, "Figure", in KATZ Albert N., CACCIARI Cristina, GIBBS Raymond W. et TURNER Mark, *Figurative Language and Thought*, Oxford, Oxford University Press, 1998: 44-87.
- ULLMANN Stephen, *Précis de sémantique française*, Berne, Francke, 1952 (1975).
- URDANG Laurence, *A Fine Kettle of Fish and Other Figurative Phrases*, Detroit, etc., Visible Ink Press, 1991.
- URDANG Laurence and ABATE Frank R. (eds.), *Idioms and Phrases Index*, Detroit, Gale Research Company, 1983.
- VAN NOPPEN Jean-Pierre, « Traduire la métaphore », *Revue Belge de Philologie et d'Histoire* 62.4, 1984 : 898-899.
- *et alii*, *Metaphor – A Bibliography of Post-1970 Publications*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, 1985.
- and HOLS Edith, *Metaphor II – A Classified Bibliography of Publications 1985 to 1990*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, 1990.
- VENUTI Lawrence (ed.), *Rethinking Translation: Discourse, Subjectivity, Ideology*, London and New York, Routledge, 1992.
- VICO Giambattista, *La Science nouvelle*, Paris, Gallimard, 1725 (1993).
- VIDALENC Jean-Louis, « Quelques remarques sur l'emploi de la métaphore comme outil de dénomination dans un corpus d'histoire des sciences », in BOISSON Claude et THOIRON Philippe (éds), *Autour de la dénomination*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1997 : 133-155.
- VIGÉRIE Patricia, *La Symphonie animale : les animaux dans les expressions de la langue française*, Paris, Larousse, 1992.
- VINAY Jean-Pierre et DARBELNET Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier, 1958 (1977).
- WALL Anthony, « Sur un chemin à l'écart de la métaphore », *Semiotica* 75.1-2, 1989 : 43-62.
- WATBLED Jean-Philippe, *Les Mots de l'anglais*, Paris, Nathan, 1998.

- WEINREICH Uriel, "Problems in the analysis of idioms", in PUHVEL Jaan, *Substance and Structure of Language*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1969: 23-81.
- "Explorations in semantic theory", *Current Trends in Linguistics, 3: Theoretical Foundations*, The Hague and Paris, Mouton, 1966: 395-477.
- WHEELWRIGHT Philip, *Metaphor and Reality*, Bloomington, Indiana University Press, 1962.
- WILLIAM Edwin B., "The Problem of the lexicographical collocation of phrasal verbs", *Babel* 21.2, 1975: 60.
- WILKINSON Dick, *The Concise Thesaurus of Traditional English Metaphors*, London, Routledge, 2007.
- WILSON Kenneth G., HENDRICKSON R. H. and TAYLOR Peter Alan, *Harbrace Guide to Dictionaries*, New York and Burlingame, Harcourt, Brace & World, 1963.
- WUNENBURGER Jean-Jacques, *L'Imagination*, Paris, Puf, 1991 (1995).
- *La Vie des images*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1995.
- *Philosophie des images*, Paris, Puf, 1997.
- « Métaphore, poïétique et pensée scientifique », *Revue Européenne des Sciences Sociales* XXXVIII-114, 2000 : 35-48.
- YAGUELLO Marina, « Syntaxe et sens figuré en français », *French Studies Bulletin* 59, Summer 1996 : 1-7.
- *Petits Faits de langue*, Paris, Seuil, 1998.
- ZGUSTA Ladislav, *Manual of Lexicography*, Academia Publishing House of the Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, The Hague and Paris, Mouton, 1971.
- *Lexicography Today; An Annotated Bibliography of the Theory of Lexicography*, Tübingen, Niemeyer, 1988.
- ZWANENBURG Wiecher, « Ambiguïté dans le lexique », in ABRAHAM Werner, *Ut Videam: Contributions to an Understanding of Linguistics*, Lisse (Belgique), The Peter De Ridder Press, 1975: 289-300.

INDEX DES NOTIONS

Les entrées regroupent implicitement tous les termes voisins. Par exemple, *actualisation* renvoie non seulement au pluriel *actualisations* mais aussi à *actualiser*, *actualisé* (ainsi qu'*actualisés*, *actualisée* et *actualisées*) ; *cotexte* renvoie non seulement à *cotextes* mais aussi à *cotextuel* (et *cotextuels*, *cotextuelle*, *cotextuelles*), etc.

Trop nombreux pour que leur indexation soit utilisable, *métaphore(s)*, *metaphor(s)*, *métaphoriser*, *métaphorisation*, *métaphorique(s)*, *metaphorization*, *deme-taphorization*, etc. (plus de 500 pages ciblées), mais aussi *adjectif* (139), *cognitif* (104), *composition* (96), *conceptuel* (110), *interprétation* (95), *lexicalisation* (112), *réel* (71) et *structure* (92) n'ont pas été relevés.

A

actualisation : 121, 126, 127, 131.
 adage : 201, 202, 214, 216, 217.
 adjectif : 30, 131, 139, 154,
 affixation : 241, 243, 249, 252, 260, 261, 343.
 allégorie : 201, 202, 207, 216, 217, 275, 279.
 allotopie : 29, 42, 216, 341.
 analogie : 13, 18, 20, 24, 26-28, 31-33, 35, 36, 39, 40, 45, 47, 48, 52, 58, 60, 61, 64, 73, 76, 77, 79, 84, 89-96, 98-101, 105, 109, 113, 115, 128, 130, 133-135, 142, 144, 162, 174-176, 185-188, 197, 198, 227, 235, 236, 253, 255, 265, 303, 322, 324, 341, 343.
 analyse componentielle / sémique : 13, 26, 45, 129, 130, 132, 133, 165.
 apposition : 198, 225, 232-235, 240, 254, 284, 290, 305, 314-316, 318, 319, 323, 339, 344.
 appréciation : 270, 287, 291, 315, 317, 334.

B

blend / *blending* : 44, 56, 72, 114.

C

catachrèse : 22, 50, 56, 95-99, 106, 123, 140, 142, 148, 149, 159, 170, 181, 195, 204, 211, 234, 238, 260, 276, 330.
 cinétisme : 132.
 classe notionnelle, v. aussi domaine notionnel : 75.
 cliché : 86, 106, 107, 142, 147, 149, 170, 171, 181, 187, 188, 253.
 coénonciateur : 18, 21, 24-26, 31, 39, 52, 56, 57, 86, 101-104, 113, 117, 125, 126, 128, 129, 135, 137, 139, 142, 148, 149, 152, 155, 157, 159, 167-169, 171, 175-177, 187, 189, 191, 197, 198, 207, 218, 225, 231, 232, 235, 236, 238, 263, 265, 269, 271, 272, 274, 284, 293, 298, 303, 315, 316, 322, 327, 328, 331-334, 339.
 collocation : 19, 61, 122, 201-203, 210-213, 250.
 comparaison : 12, 15, 23, 24, 26-33, 37, 38, 44, 53, 61, 63, 74, 102, 114, 153, 155, 170, 174, 187, 198, 217, 224, 226, 230, 262, 263, 274, 275, 277, 278, 326, 327, 342, 343.
 complexification : 201, 225, 229, 232-234, 254, 275, 281, 287, 295, 297, 302, 303, 315, 323-328, 333, 343.

compréhension, v. *aussi* décodage : 11, 37, 39, 60, 62, 71, 73, 87, 89, 92, 93, 98, 105, 107, 112, 131, 152, 164, 167, 172-174, 178, 193, 222, 328, 331.

connotation : 18, 20, 47, 60, 61, 66, 83, 84, 120, 132, 133, 148, 149, 181, 186, 188, 189.

contexte : 15, 18, 24-26, 38, 39, 41, 58, 82, 84, 104, 105, 109, 114, 116, 119, 124-131, 133-136, 138, 142, 147, 148, 152, 153, 155, 165-167, 169, 172, 175-177, 180, 187-189, 191-194, 200, 230, 234, 261, 268, 269, 272, 274, 275, 284, 299, 300, 306, 309, 320, 323-326, 329, 331, 333.

continuum : 29, 34, 38, 41, 43, 44, 46, 49, 75, 82, 92, 120, 122, 137, 138, 144-146, 154, 163, 167, 181, 211, 249, 267, 302, 342.

conversion, v. *aussi* dérivation Ø : 34, 35, 225, 233, 241, 245-248, 252, 255, 258, 260, 261, 285, 343.

coordination : 191, 318-320, 323, 344.

cotexte : 25, 125, 126, 128, 131, 152, 169, 193, 194, 200, 274, 275, 296, 308, 320, 328, 330, 331.

D

décodage, v. *aussi* compréhension : 11, 13, 25, 58, 92, 103, 117, 119, 125, 137, 147, 149, 152, 168, 169, 171, 173-177, 179-181, 198, 218, 231, 264, 293, 317, 331.

défigement : 146, 153-156, 343.

degré de lexicalisation : 14, 81, 82, 116, 147, 152, 185, 187, 208, 215, 254, 300, 309, 322.

degré de métaphorisation : 13, 14, 31, 103, 185, 186, 187, 201, 207, 255, 291.

degré d'expressivité : 187, 188.

délexicalisation : 153-155, 188, 218, 298.

démotivation : 139, 141, 146, 152, 309.

dénotation : 18, 60, 84, 133, 135, 148, 180, 186, 188, 189, 214.

dérivation : 34, 45, 56, 134, 140, 157, 164, 195, 210, 211, 225, 233, 241-247, 253, 255, 256, 285, 290, 296, 298, 308, 320, 339, 340.

dérivation Ø, v. *aussi* conversion : 246, 247.

deux points : 239, 240, 315, 316.

diachronie : 11, 34, 35, 43, 45, 46, 50, 124, 139-142, 145, 152, 171, 242, 256, 331.

didactique : 55, 83, 86, 98-100, 217, 228, 341.

domaine conceptuel : 39, 42, 43, 56, 57, 59-61, 66, 68, 69, 72, 73, 76, 97, 131, 134, 139, 184, 187, 188, 231, 293, 298, 314, 318, 323, 324.

domaine notionnel, v. *aussi* classe notionnelle : 42, 43, 49, 56, 65, 75, 77, 87, 163, 269, 288.

E

énonciateur : 25, 27, 52, 56-58, 65, 81, 83, 86, 101-104, 107, 124, 125, 129, 130, 133, 148, 149, 152, 154, 158, 166, 169, 171, 177, 189, 191, 225, 230, 236-238, 258, 263, 265, 266, 268-271, 274, 277, 287, 298, 303, 309, 313, 315-317, 319-323, 327-335, 337.

exclamation : 278, 290, 305, 316, 317, 318, 344.

expression idiomatique, v. *aussi* idiom : 16, 19, 122, 138, 140, 143-147, 164, 175, 188, 201-203, 211-215, 231, 249, 256, 257, 312, 334, 335.

extended metaphor : 25, 278.

F

figement : 13, 31, 47, 49, 119-124, 137, 140, 143, 144, 148, 149, 152-155, 157, 171, 187, 208, 210, 212-214, 251, 256, 261, 300.

flou : 13, 20, 26, 29, 37, 45, 77, 91, 107, 114, 116, 120, 122, 131, 133, 156, 158-165, 167, 197, 224, 230, 231, 233, 252, 267, 272, 274, 293, 295, 330, 341, 344.

focus (de la métaphore), v. *aussi* foyer / portée : 37, 58, 160, 196, 200.

foisonnement : 13, 71, 91, 93, 116, 133, 156-159, 187, 189, 278, 341.

foyer (de la métaphore), v. *aussi* focus / portée : 44, 54, 114, 133, 175, 181, 184, 195-197, 200-204, 206, 208-212, 231,

234, 244, 257, 264, 275, 284-287, 290, 296, 300, 303, 306, 307, 315, 318, 320, 322, 325, 326, 328, 342.

G

générique : 43, 48, 218.

glissement d'emploi : 12, 44, 46-49, 231, 310.

gras (caractères) : 203, 235, 236, 239, 262.

guillemets : 44, 88, 233, 235-239.

H

hedge / hedging form : 71, 161, 267, 270.

homonymie : 46, 47, 139.

I

idealized cognitive model (ICM) : 41, 42.

idiome : 122, 138, 144-146, 152, 213, 230.

image d'univers : 166, 170.

implicite : 19, 23, 26, 31, 37, 42, 53, 58, 61, 93, 96, 125, 132, 144, 148, 169, 198, 217, 242, 311, 312, 315, 332.

indicible : 11, 13, 18, 26, 91, 116, 137, 156, 158-164, 197, 230.

innovation : 13, 18, 31, 106, 120, 122, 152, 156-158, 246.

intensifieur : 264, 302.

invariant opérationnel : 13, 222, 232, 233, 327.

invariant sémantique : 229, 233, 234.

isotopie : 38, 39, 42, 136, 212.

italiques (caractères) : 236, 237, 239.

L

lexicogénique : 14, 34, 128, 140, 241-243, 247, 252, 260, 309, 344.

locution : 122-124, 143, 152, 212-214, 249, 252, 256.

M

mapping : 36, 42, 50, 55-57, 69, 232, 322, 342.

matrices (lexicogéniques) : 34, 140, 157, 241, 242, 248, 252, 260, 343.

métadiscursif : 89, 124, 228, 236-239,

261, 263-265, 271, 290, 332-334, 336-339.

métalinguistique : 10, 33, 57, 124, 169, 179, 223, 228, 261, 269, 285, 290, 292, 294, 303, 306, 326, 332-337.

métaopérationnelle (grammaire) : 206, 257, 290, 326, 332, 338, 344.

métaphore conceptuelle : 21, 38, 40, 65, 66, 69-72, 90, 95, 98, 99, 113, 145, 175, 182, 217, 275, 278, 279, 321, 323

métaphore filée : 20, 25, 184, 192, 216, 217, 275, 277-279, 305.

métonymie : 12, 15, 19, 23, 29, 33-47, 49, 53, 64, 67, 77, 96, 97, 130, 132, 133, 136, 144, 148, 161, 177, 186, 189, 196, 207, 208, 219, 238, 241, 242, 252, 263, 286, 297, 312, 342.

mimétiques (termes) : 272.

motivation : 12, 32, 45, 63, 66, 68, 72, 85, 119, 136, 137, 140, 141, 145, 146, 148, 152, 153, 171, 175, 186, 219, 230, 231, 234, 243, 255, 279.

N

néologie : 34, 35, 44, 67, 159, 182, 242, 253.

O

opérateur : 33, 125, 132, 134, 167, 229, 256, 273, 286, 287, 294, 303, 313, 319, 323, 326-333, 338, 339.

opérations énonciatives (théorie des) : 13, 124, 221, 225, 243, 322, 344.

orientation cognitive : 289, 290.

P

paradoxe : 11, 13, 15, 16, 18, 28, 53, 57, 59-61, 63, 78, 91-94, 109, 112, 117, 119, 124, 125, 129, 131, 138, 143, 144, 152, 155, 166, 197, 211, 256, 260, 264-267, 291, 322, 323, 331, 340, 343.

parenthèses (ponctuation de métaphore) : 235, 239, 240, 334, 336.

pensée : 12, 19, 24, 27, 49, 54, 55, 64, 66, 70, 73-78, 80, 90, 94, 97, 100, 106, 109, 110, 113, 132, 154, 161, 162, 166, 182, 200, 231.

phase 1 : 326, 332, 335, 336.

phase 2 : 326, 327, 331-337.

phraséologie : 120, 139.

polymétaphore : 131, 264.

polysémie : 10, 12, 33, 36, 44-47, 49, 59, 67, 77, 108, 126, 128, 130, 132, 136, 139-142, 157, 158, 165, 170, 171, 182-184, 195, 204, 212, 231, 247, 252, 253, 263, 284, 325, 342.

portée (de la métaphore), *v. aussi* foyer / focus : 13, 72, 135, 188, 200-202, 205, 206, 209, 211, 229, 233, 264, 292, 304, 317, 342.

postmodification : 229, 254, 282, 291, 296, 299, 306, 308, 311, 313, 316, 324, 325.

pragmatique intégrante ou intégrée : 13, 53, 166, 171, 192, 194, 222.

préfixation : 34, 125, 241, 242, 245, 343.

prototype : 48, 58, 75, 76, 163, 178, 186, 199, 206, 233, 234, 237, 262, 263, 271, 297, 300-302, 309-313, 322, 324, 341, 343.

proverbe : 19, 151, 201, 202, 207, 214-218.

Q

quasi-synonymie : 18, 147, 157, 189, 277.

R

recatégorisation : 77, 164, 208, 247, 309-314, 343.

recyclage : 31, 141, 226, 239, 300, 340, 343.

relationnel : 52, 126, 131, 135-138, 166, 180, 191, 194, 205, 208, 227, 232, 233, 244, 253, 273, 296, 297, 300, 314, 322, 325, 328.

relative (proposition) : 131, 201, 225, 295, 298, 303-307, 316, 317, 324, 325, 343.

rhématique : 206, 326-329, 337.

rhétorique : 16, 22, 23, 25, 36, 51-53, 61, 67, 68, 81, 83, 85, 87-89, 91-94, 96, 100-102, 104, 111, 113, 132, 136, 149, 150, 155, 161, 165-170, 191, 198, 216, 274.

S

sème : 13, 17, 26, 33, 37, 38, 41, 43, 45-48, 56, 57, 60, 61, 75, 79, 84, 87, 113, 116, 128, 129-133, 139, 142, 152, 185-187, 189, 194, 237, 252, 258, 268, 271, 302, 304, 311, 334, 336, 337.

signifié de puissance : 175, 232.

similitude (modèle par) : 23, 26-29, 38, 61, 92, 174, 227, 262, 272.

spécifique : 12, 43, 46, 53, 65, 79, 127, 166, 207, 221, 222, 224, 233, 235, 236, 286, 313, 320, 329, 341.

stéréotype : 58, 128, 129, 153, 154, 171.

subduction : 132, 186, 258.

substitution : 21, 22, 24, 28, 51-54, 57, 60, 163, 197, 198, 227, 283, 329, 335.

suffixation : 25, 34, 140, 241-247, 253, 255, 257, 343.

supplément de structure : 225, 229, 231-234, 236, 239, 240, 243-245, 247, 254, 256, 259, 261, 265, 270, 273, 275-278, 280, 281, 285-287, 290-309, 312-319, 322, 325, 329, 331, 333-335, 339, 340, 343.

syllepse : 134, 155, 160, 174, 188, 230, 264, 267.

synecdoque : 12, 15, 19, 23, 29, 33-44, 53, 64, 77, 97, 133, 143, 196, 342.

système : 13, 16, 18, 38, 43, 45, 52, 57, 63-68, 71-74, 76, 90, 96, 99, 103, 107, 110, 111, 113, 115, 121, 123, 136, 141, 143, 146, 153, 154, 164, 167, 171, 189, 191, 193, 219, 231, 235, 258, 267, 297, 309, 336, 340-342.

T

thématique : 107, 206, 257, 272, 301, 312, 315, 326-329, 331-339, 344.

tirets : 235, 239, 316, 339.

U

unidirectionnalité : 60, 321, 322.

univers : 18, 93, 109, 115.

univers de croyance : 13, 26, 57, 160, 161, 165, 166, 170, 171, 231, 236, 265, 268, 269, 271, 293, 297, 301, 303, 339, 341.

V

vérité : 16, 17, 27, 50, 57, 68, 77, 79, 87,
88, 90, 94, 104, 108, 110, 114, 115, 160,
161, 166-168, 179, 180, 262, 264, 265.

virgule : 235, 239, 240, 304, 305, 315,
316.

virtuel : 53, 60, 62, 99, 110, 128, 131,
174, 181, 253, 262, 267.

INDEX DES NOMS

A

ADAMCZEWSKI Henri : 221, 228, 234, 235, 239, 256, 281, 295, 326, 329, 332, 334, 337, 338.

ADANK Hans : 84.

AMOSSY Ruth : 103, 119, 128, 129, 153.

ARISTOTE : 17, 18, 21, 25, 26, 35, 36, 51-53, 57, 104-106, 124, 140, 157, 166, 169, 170, 188, 197.

ARRIVÉ Michel : 261, 303, 307, 308, 318.

ASSAL Allah : 100.

B

BALLY Charles : 23, 84, 146.

BAULT Danielle : 141, 335.

BEARDSLEY Monroe C. : 26, 27.

BICKERTON Derek : 76, 77.

BLACK Max : 10, 11, 21, 22, 26, 29, 32, 33, 46, 48, 49, 52-58, 62, 65, 69, 83, 89-92, 96, 109, 110, 120, 127, 128, 132, 145, 158, 166, 167, 171, 196, 200, 201, 223, 224, 292, 332, 341, 342.

BOISSON Claude : 228, 239, 332.

BONHOMME Marc : 42.

BOUVET Danielle : 76.

BOYD Richard : 273.

BRETON André : 23, 85, 187.

BROCK Suzanne : 147.

BROECK Raymond van den : 81-83.

BROOKE-ROSE Christine : 17, 37, 166, 195, 197, 202, 203, 205, 206, 218, 224, 225, 227, 229, 252, 253, 262, 275, 282, 283, 286, 294, 295, 298, 304, 307, 315, 317-319, 321, 323, 328, 338.

BRUYAS Emmanuelle : 75.

BÜHLER Karl : 59, 87.

BURBULES Nicholas C. : 144.

C

CACCIARI Cristina : 84, 88, 102, 111, 138, 158, 170.

CAMINADE Pierre : 136.

CASSIRER Ernst : 69, 76.

CHARBONNEL Nanine : 42, 49, 50, 85, 87, 88, 97, 101, 102, 170.

CHAUCHARD Paul : 78, 80.

CHUQUET Hélène : 150.

CHUQUET Jean : 175, 310.

CICÉRON : 21.

CLARK Eve : 246.

CLARK Herbert : 246.

COHEN Jean : 47, 56, 63, 65, 67, 86, 133, 166, 168, 208.

COHEN Ted : 16, 36, 101-103.

COSERIU Eugenio : 213.

COTTE Pierre : 42, 194, 282-284, 286-292.

CROFT William : 218.

CRUSE D. Alan : 16, 69, 136.

CRYSTAL David : 236, 240, 264, 342.

CULIOLI Antoine : 47, 124, 157, 159, 163, 164, 192, 261, 303, 317, 334.

D

DAGUT Menachem B. : 82, 145, 147.

DAVIDSON Donald : 29, 33, 67, 92, 128, 165, 170, 177.

DEGUY Michel : 27.

DEIGNAN Alice : 234.

DELISLE Jean : 150.

DELMAS Claude : 27, 33, 74, 83, 223, 225, 228, 266, 268, 269, 281, 282, 284, 287,

292, 293, 295, 297, 302, 303, 326, 327, 330, 331, 333-335, 337, 338.

DEMANUELLI Claude et Jean : 150, 212.

DEVOS Raymond : 155.

DICKIE Georges : 24, 135, 138, 292, 336.

DIRVEN René : 11, 17.

DIJAN Philippe : 149, 289.

DOCTOROW Edgar Laurence : 105.

DUBOIS Jean : 96, 295, 317.

DUCHET Jean-Louis : 251.

DUCROT Oswald : 192, 267.

DUMARSAIS César : 39, 96, 97.

DUPRIEZ Bernard : 102, 147.

E

ECO Umberto : 96, 131, 154, 163, 223, 232, 267.

ELUARD Roland : 44, 71, 121, 253, 342.

ENGLISH Kathryn : 20, 22, 52, 58, 62, 65, 71, 72, 85, 86, 92-95, 141, 164, 187, 227, 234, 249, 322.

F

FAUCONNIER Gilles : 54, 55, 62, 72, 90, 166, 342.

FERRARI Stéphane : 29, 67, 137, 228, 230, 235, 265, 266.

FILLMORE Charles : 218.

FOGELIN Robert J. : 28, 32, 33, 61, 103, 107.

FONTANIER Pierre : 34, 52, 79, 80, 96, 97, 106, 195, 196, 244.

FREGE Gottlob : 63, 73, 336.

FREUD Sigmund : 153, 269.

FUNG Mary M. Y. : 83.

G

GAATONE David : 139, 143, 152.

GABILAN Jean-Pierre : 329, 332, 338.

GADET Françoise : 261, 303, 307, 308, 318.

GALMICHE Michel : 261, 303, 307, 308, 318.

GERRIG R. J. : 177.

GIBBS Raymond W. : 19, 55, 63, 70, 145, 175, 177, 179, 182.

GINESTE Marie-Dominique : 174, 175.

GIRARD Geneviève : 234, 306, 329, 330, 338.

GLUCKSBERG Sam : 176.

GOATLY Andrew : 25, 50, 62, 72, 77, 84-86, 101, 102, 121, 138, 178, 179, 187, 188, 196, 205, 221, 225-227, 232, 237, 242, 243, 246, 249, 253, 257, 259, 261, 263, 266, 268, 270, 272, 273, 277, 278, 287, 304, 308, 309, 314, 315, 318.

GOODMAN Nelson : 37, 39, 66, 76, 90.

GREIMAS Algirdas Julien : 131.

GROSS Gaston : 120, 123, 148, 153, 251.

GROUPE MU : 26, 166, 321.

GROUSSIER Marie-Line : 124, 157, 196, 285, 313.

GUILLAUME Gustave : 10, 132, 234, 235, 258, 299.

GUIRAUD Pierre : 72, 84, 171, 242.

H

HALLIDAY M. A. K. : 31, 166, 232, 340.

HAWKES Terence : 17.

HENRY Albert : 23, 25-30, 34, 37-39, 57, 59-61, 85-87, 106, 131, 133, 136, 139, 140, 146, 147, 153, 162, 163, 167, 177, 186, 187, 196-200, 205, 224, 226, 232, 248, 263, 275, 279, 314, 322, 329.

HERSCHBERG PIERROT Anne : 119, 129, 153.

HONESTE Marie-Luce : 46, 130, 132, 139, 154, 168, 185, 186, 258.

J

JAKOBSON Roman : 34, 59, 167, 189, 261.

JAMET Claude : 165.

JAMET Denis : 20, 74, 82, 97, 248, 270, 326.

JESPERSEN Otto : 157, 320.

JOHNSON Mark : 9, 17, 36, 38, 49-51, 54-56, 58, 62-68, 70-75, 77, 87, 88, 90, 94, 95, 101, 104, 105, 111, 113, 115, 139, 142, 158, 161, 166, 175, 177, 195, 222, 237, 246, 275, 323, 341, 342.

K

KALTER Marjorie Hope : 218.
 KANT Emmanuel : 35, 94, 163.
 KATZ Albert N. : 19, 56, 59, 144, 157, 158, 175, 178, 192.
 KAY Paul : 218.
 KERBRAT-ORECCHIONI Catherine : 26, 60, 134, 149, 166, 176, 177.
 KITTAY Eva : 63, 72, 166, 179.
 KIU K. L. : 83.
 KLEIBER Georges : 26, 28, 32, 39, 43, 75, 84, 88, 133, 136, 159, 161, 163, 165, 170, 174, 179, 181, 195, 196, 231, 234, 235, 267.
 KLINKENBERG Jean-Marie : 77, 88, 91, 136, 165, 170, 171.
 KONRAD Hedwig : 59, 192, 227.
 KÖVECSES Zoltan : 16, 25, 39, 41, 42, 44, 56, 57, 60, 63, 66, 69, 71, 87, 113, 145, 146.
 KUHN Thomas : 11, 15, 17, 20, 88, 93, 110, 121.
 KUREISHI Hanif : 14, 214.

L

LACAN Jacques : 170.
 LAKOFF George : 9, 17, 36, 38, 48-51, 54, 55, 62-68, 70-75, 77, 87, 88, 90, 94, 95, 101, 104, 105, 111, 113, 115, 139, 142, 158, 161, 166, 175, 177, 195, 222, 237, 246, 267, 275, 310, 323, 341, 342.
 LANDHEER Ronald : 223, 274.
 LANGACKER Ronald : 63, 218, 246.
 LAPAIRE Jean-Rémi : 252.
 LARREYA Paul : 228.
 LECERCLE Jean-Jacques : 59, 157, 281.
 LEDERER Marianne : 215.
 LEECH Geoffrey : 61, 140.
 LE GUERN Michel : 26-29, 34, 38, 39, 53, 59, 85, 87, 121, 124, 128, 131, 132, 136, 138, 141, 151, 152, 155, 159, 166, 188, 219, 258, 268, 334, 341.
 LEHMANN Alise : 97, 133, 193, 195, 197, 215, 231, 234, 252.
 LEVIN Samuel : 166.

LIPKA Leonhard : 38, 44, 64, 77, 141, 178, 223, 251, 341.
 LOCKE John : 16, 91, 161, 163.
 LOEWENBERG Ina : 166.
 LYONS John : 36.

M

MAALEJ Zouhair : 65.
 MACCORMAC Earl R. : 181.
 MAHON James Edwin : 21.
 DE MAN Paul : 49, 163.
 MARQUE-PUCHEU Christiane : 9, 219, 301, 326.
 MARTIN James H. : 193.
 MARTIN Robert : 25-27, 31, 45-47, 53, 57, 58, 87, 93, 101, 136, 137, 149, 158, 160, 161, 165-168, 170, 203, 232, 265, 267, 311, 312, 322, 336.
 MARTIN-BERTHET Françoise : 97, 133, 193, 195, 197, 215, 231, 234, 252.
 MASON Kristen : 173.
 MEYER Michel : 19, 57, 81, 102-104, 111, 125, 132, 168, 169.
 MILNER Jean-Claude : 174.
 MOESCHLER Jacques : 19, 27, 166, 179, 192, 194.
 MOLINIÉ Georges : 181.
 MOLINO J. : 15, 91.
 MORFAUX Louis-Marie : 74.
 MORIER Henri : 36, 216.
 MORTUREUX Marie-Françoise : 10, 49, 119, 144, 234.
 MOUNIN Georges : 150, 314.
 MURAT Michel : 136.

N

NEWMARK Peter : 23, 82, 150, 223.
 NIDA Eugene A. : 150.
 NIETZSCHE Friedrich : 31, 49, 50, 68, 75, 77-79, 87, 88, 90, 94, 111, 138, 160-162, 166, 179, 321, 341.
 NIKLAS-SALMINEN Aino : 77, 193, 236, 242, 246, 249, 250, 255, 256, 313.
 NÖTH Winfried : 36.

O

OLBRECHTS-TYTECA Lucie : 19, 22, 56, 58, 60, 101, 143, 154, 216, 227.
 ORTONY Andrew : 166, 170, 182.
 ORWELL George : 90.

P

PAILLARD Michel : 150, 175, 246.
 PAPOTTÉ Wolf : 11, 17.
 PÊCHEUX Michel : 128.
 PERELMAN Chaïm : 19, 22, 56, 58, 60, 101, 143, 154, 216, 227.
 PERGNIER Maurice : 65.
 PICOCHÉ Jacqueline : 47, 132, 139, 154, 175, 258.
 PLATON : 21, 50, 88.
 POPPER Karl : 88, 110.
 POTTIER Bernard : 130, 132, 133.
 PRANDI Michele : 11, 56, 68, 97, 141, 195, 202, 222, 225, 226, 231, 233, 282, 308, 322.

Q

QUAYLE Nigel : 196, 197, 245, 256-259, 285, 296, 299, 300, 303, 309.

R

RADIGUET Raymond : 14.
 RAMACHANDRAN Vilayanur S. : 173.
 RASTIER François : 19, 43, 127.
 REBOUL Anne : 19, 27, 72, 101, 136, 166, 194.
 REBOUL Olivier : 67.
 REVERDY Pierre : 187.
 REY Alain : 14, 120, 141, 152, 212, 215.
 RICHARDS I. A. : 11, 22, 24, 32, 51, 53-55, 58, 59, 62, 64, 68, 83, 87, 95, 135, 160, 163, 166, 168, 231, 341, 342.
 RICŒUR Paul : 9, 10, 15, 26-28, 35, 41, 42, 48, 52-54, 56, 58, 59, 64, 65, 68, 77, 86, 88-90, 96, 106, 109, 120, 127, 136, 138, 141-143, 149, 153, 162, 165, 170, 179, 181, 183, 192, 196, 200, 201, 206, 229, 263, 265, 320, 321, 342.
 RIVIÈRE Claude : 313.

ROBRIEUX Jean-Jacques : 198.

ROHRER Tim : 63.

ROSCH Eleanor : 62, 75.

ROSSET Clément : 88.

ROTGÉ Wilfrid : 252.

ROUSSEAU Jean-Jacques : 68.

RUMELHART David : 179.

S

SADOCK Jerrold : 179.

SANTIN-GUETTIER Anne-Marie : 290.

SAUSSURE Ferdinand de : 9, 10, 18, 31, 53, 120, 140, 141, 157, 171.

SCART-LHOMME Véronique : 174-175.

SCHLANGER Judith E. : 61, 84, 85, 92, 101, 109, 110, 129, 162, 169, 236, 265.

SCHLESSER-GAMELIN Laetitia : 113-115.

SCHRAW Gregory : 144.

SEARLE John R. : 27, 54, 61, 67, 142, 143, 165, 166, 168, 170, 176-178.

SHIBLES Warren A. : 9.

SNELL-HORNBY Mary : 85.

SONTAG Susan : 103, 111-113.

SOUBLIN Françoise : 91, 196, 224, 227, 276, 301.

SOUESME Jean-Claude : 313.

SPERBER Dan : 19, 27, 166-168, 179, 192.

STAMBUK Anuska : 91, 94, 95, 160.

STYRON William : 159.

SUHAMY Henri : 15, 37.

SWEETSER Eve E. : 37, 54, 62-64, 73-76, 141, 166, 192, 196, 253, 310, 342, 344.

SZENDE Thomas : 122.

T

TABOSSA Patrizia : 138.

TAMBA-MECZ Irène : 14, 28, 33, 36, 39, 53, 121, 127, 134, 135, 137, 149, 155, 165, 166, 170, 178, 180, 181, 188, 191, 194, 196, 198, 201, 210, 211, 221, 222, 225, 227, 232, 233, 250, 261, 265, 268, 287, 288, 295, 298, 313, 314, 321, 322, 338, 342, 344.

TAMINE Joëlle : 91, 166, 196, 221, 224, 227, 276, 301.

TARSKI A. : 261.

TODOROV Tzvetan : 27.

TORT Patrick : 35, 43.

TOURNIER Jean : 33-52, 58, 77, 96, 128, 130, 131, 133, 139, 140, 152, 154, 157, 159, 189, 194, 205, 208, 211, 213, 241, 242, 245-247, 249, 251-253, 255, 263, 264, 309, 310, 318, 337, 341, 344.

TRACY David : 66.

TRATHEN Woodrow : 144.

TURNER Mark : 17, 43, 54, 55, 62, 71, 72, 76, 90, 105, 158, 166, 179-183, 219, 249, 342.

U

ULLMANN Stephen : 23, 46, 65, 141, 157.

V - W

VAN NIPPEN Jean-Pierre : 9.

VICO Gambattista : 54.

WATBLED Jean-Philippe : 249.

WEINRICH Ulrich : 65.

WHEELWRIGHT Philip : 57.

WILSON Deirdre : 19, 27, 166-168, 179, 192.

WITTGENSTEIN Ludwig : 75, 116, 169, 234.

WUNENBURGER Jean-Jacques : 15, 17, 35, 38, 50, 54, 63, 65, 74, 87, 88, 100, 109, 116, 117, 161-163, 182, 344.

Y

YAGUELLO Marina : 42, 206-209, 222, 229, 231, 288, 302, 314, 337.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Nigel Quayle	7
Introduction	9
1. HISTOIRES DE MÉTAPHORES, HISTOIRES DE PARADOXES	15
1.1 L'opposition sens littéral, propre vs sens figuré, métaphorique	17
1.1.1 Métaphore et principe d'économie des langues	18
1.1.2 Question de la pertinence de la distinction <i>sens littéral vs sens figuré</i>	19
1.1.3 Le modèle métaphorique par substitution	21
1.2 Métaphore et comparaison	23
1.2.1 La vision comparativiste classique et la négociation du sens	23
1.2.2 Le modèle métaphorique par similitude et ses limites	26
1.2.3 Les comparaisons métaphoriques et les points de jonction	29
1.3 Métaphore vs métonymie et synecdoque	34
1.3.1 Métaphore, métonymie et synecdoque : des ressemblances, un continuum ?	34
1.3.2 Métaphore, métonymie et synecdoque : un continuum, mais des différences	38
1.3.3 Métaphore, métonymie et synecdoque : des ressemblances, des différences, un continuum	41
1.4 La métaphore : cas de polysémie ou de glissement d'emploi ?	44
2. THÉORIES COGNITIVES DE LA MÉTAPHORE	51
2.1 Changements de perspectives	51
2.1.1 La métaphore, une figure de discours, une figure de Langue	51
2.1.2 La métaphore, un phénomène conceptuel	54
2.1.3 Le modèle interactif de Max Black	55
2.2 Théorie linguistique cognitive contemporaine de la métaphore	62
2.2.1 Fondements de la théorie linguistique cognitive de la métaphore	62
2.2.2 Rapport langage et pensée : la métaphore comme caractéristique définitoire de l'humain	77

3.	RÔLES DE LA MÉTAPHORE ET DÉRIVES POTENTIELLES	81
3.1	Fonctions et rôles joués par la métaphore	84
3.1.1	Plaisir esthétique, ornemental	85
3.1.2	Perception d'une nouvelle vision du réel : rôle cognitif ou conceptuel	87
3.1.3	Besoin terminologique, dénominatif : le cas de la catachrèse	95
3.1.4	Utilisation didactique	100
3.1.5	Fonction dialectique, argumentative, conative	101
3.1.6	Fonction sociale	102
3.2	Dérives potentielles de la métaphore	105
3.2.1	Les dérives esthétiques ou stylistiques	106
3.2.2	Les dérives scientifiques	109
3.2.3	Les dérives politiques	111
4.	LE TRAJET MÉTAPHORIQUE, OU LE PARADOXE DE LA LEXICALISATION DES MÉTAPHORES ...	119
4.1	Métaphores lexicalisées vs métaphores non lexicalisées : une dichotomie valable ?	120
4.1.1	Différentes appellations et oppositions	121
4.1.2	Figement syntaxique et opacité sémantique	122
4.2	Le processus de lexicalisation	124
4.2.1	Vision énonciative de la métaphore : premier paradoxe	124
4.2.2	L'analyse sémique, componentielle et ses limites : le sens relationnel	130
4.3	Les métaphores dites lexicalisées : proposition de revision	138
4.3.1	Nouvelle subdivision	138
4.3.2	Le deuxième paradoxe de la lexicalisation des métaphores	144
4.4	Causes de la lexicalisation	148
4.4.1	Causes de l'emploi métaphorique	148
4.4.2	Conséquences de la lexicalisation sur l'effet produit par les métaphores	152
4.4.3	La délexicalisation ou le défigement	153
5.	MILIEU SIGNIFIANT DES MÉTAPHORES ET INTERPRÉTATION	157
5.1	L'innovation, le foisonnement, le flou, l'indicible	158
5.2	La question du sens : l'univers de croyance	165
5.3	Compréhension et interprétation des énoncés métaphoriques	171
5.3.1	Nature physiologique de la compétence métaphorique	172
5.3.2	Décodage linguistique des énoncés métaphoriques	173
5.3.3	L'intuition métaphorique	182

6.	FONDEMENTS DE L'APPROCHE ÉNONCIATIVE DE LA MÉTAPHORE	191
6.1	La pragmatique intégrante ou intégrée	192
6.2	Typologie morphosyntaxique de la métaphore	195
6.2.1	Classes syntaxiques et termes exprimés linguistiquement	195
6.2.2	Portée de la métaphorisation et foyer métaphorique : du nominal au phrastique	200
7.	TRACES LINGUISTIQUES DE L'ÉNONCIATION MÉTAPHORIQUE : CADRE THÉORIQUE, PROCÉDÉS PHONOLOGIQUES ET TYPOGRAPHIQUES	221
7.1	Le cadre théorique	222
7.2	Les procédés phonologiques et typographiques	235
7.2.1	Guillemets, caractères italiques ou gras	236
7.2.2	Tirets, virgules, deux points, parenthèses	240
8.	TRACES LINGUISTIQUES DE L'ÉNONCIATION MÉTAPHORIQUE : LES PROCÉDÉS LEXICOGÉNIQUES ET LEXICO-SÉMANTIQUES	241
8.1	Affixation : suffixation et/ou préfixation	241
8.2	Conversion ou dérivation Ø	246
8.3	Composition par juxtaposition, de type germanique : Composition nominale : N ₂ -N ₁ / Adj-N, etc. Composition adjectivale : N-Adj / Adj-N- <i>ed</i> , etc. Composition verbale : verbe à particule / V + Cplt	249
8.4	Marqueur lexical de métaphore	261
8.4.1	Marqueurs lexicaux explicites	263
8.4.2	Intensifieurs	264
8.4.3	<i>Hedges / Hedging forms</i>	267
8.4.4	Termes de perception, de processus cognitifs ou de dire	270
8.4.5	Termes mimétiques	272
8.4.6	Termes de changement d'état	273
8.5	Réseau lexico-sémantique de lexèmes littéraires, comparaisons ou métaphores	274
8.5.1	Comparaisons appartenant au même champ sémantico-lexical	277
8.5.2	Métaphores appartenant au même champ sémantico-lexical	278

9.	TRACES LINGUISTIQUES DE L'ÉNONCIATION MÉTAPHORIQUE : LES PROCÉDÉS GRAMMATICAUX, MORPHOSYNTAXIQUES ET STRUCTURAUX	281
9.1	Composition lexicalisée ou non, de type roman : GN ₁ OF/DE GN ₂	281
9.2	N + complexification (adj, prop. sub. relative, CDN...) Adj + complexification (SP) V + complexification (SP ou SN)	295
9.2.1	N ₁ + SP / Adj + SP / V + SP	295
9.2.2	Proposition subordonnée relative	303
9.2.3	Adjectif	307
9.3	Changement de fonctionnement prototypique pour le nom (dén. vs indén.), de préposition pour le verbe	309
9.4	Apposition	314
9.5	Exclamation	317
9.6	Coordination nominale, verbale ou adjectivale	318
9.7	be/être	320
9.8	th- : the, this / that / these / those le / la / les, ce / cet / cette / ces	326
	Conclusion	341
	Bibliographie	345
	Index des notions	365
	Index des noms	371